

Dans ma maison

Thème STS 2021/2023

Évoquer le thème de la maison nécessite de prendre en compte le regard subjectif que chaque individu porte sur son lieu d'habitation, son chez soi. En effet, la conception de la maison varie en fonction de l'histoire familiale, de la classe sociale, du caractère et de la personnalité de chacun. Et en débattre fait naître maintes émotions et suscite de nombreuses réactions.

La demeure est d'abord un bien immeuble, concret, matériel, elle satisfait un besoin de protection et répond à un désir de confort justifiant que l'on investisse du temps, de l'énergie, de l'argent dans sa construction et son aménagement. Ainsi, de manière presque naturelle, elle devient un objet de fierté et pour beaucoup de gens, un signe de richesse, de réussite sociale. Ne pas posséder de logis, être sans domicile fixe est d'ailleurs source de problème...

Par conséquent, offrir à chacun la possibilité d'avoir un logement est un enjeu sociétal : les pouvoirs publics essaient de pallier les manques et des lois régissent les droits de construction, d'habitation au point que le particulier n'est pas totalement libre de ses décisions. Le parcours personnel et la situation familiale conditionnent également le choix du logis. Aussi, celui-ci est-il souvent dicté par les circonstances même si l'individu fait en sorte de transformer cet espace en "chez soi".

Ce lieu de vie se charge alors de subjectivité, devient reflet des rêves, des souvenirs. Il fait partie intégrante de l'identité de l'occupant.

Mais cet endroit à la fois intime et public peut avoir un double aspect : espace protecteur propice à la détente et au bien-être, il devient parfois une prison, un terrain où se cachent secrets et exactions. La maison des jours heureux et du bonheur est susceptible d'être aussi source d'angoisse et de frayeur.

Fanny Fromental

Marie-Joseph Gaillard

Sommaire



Dans ma maison



2



I - La maison : un élément fondamental dans l'histoire et la vie de l'homme (La maison, bien matériel : histoire et fonctions) 2

I - 1 La maison, un élément indissociable de la notion de civilisation..... 2

I – 2 La maison : mon abri, mon refuge 17

I - 3 –La maison : élément capital de et dans la vie d'un homme. 33

I - 4 – La maison : reflet d'un statut social réel ou rêvé 52



II - Ma maison : un espace à investir, à habiter... à transformer en « chez moi » (La maison : aspect sociétal, aspect psychologique) 72

II - 1 Ma maison : Un logement souvent soumis à des contraintes..... 72

II – 2 Ma maison : un espace partagé 92

II – 3 Ma maison : Mon chez Moi..... 120

II – 4 Ma maison, une deuxième peau, un lieu originel et fondateur 137



III - Ma maison, mon abri, mon chez moi : un lieu de totale sérénité? (La maison : ses potentialités, ses failles) 159

III - 1- Ma maison : Havre de paix ou source d'angoisse ?..... 159

III – 2 - Ma maison : Lieu de détente ou de contraintes (télétravail, tâches domestiques...) 176

III - 3 – Un lieu chargé d'émotion 196



IV Sommaire détaillé 213



Dans ma maison



François Vigouroux, *L'âme des maisons*, 1996

La maison est [...] essentielle. Avatar de l'espace où se fonde notre existence et où nous avons nos plus profondes racines, elle représente le ventre originel. Elle est le moi, avec son dedans et son dehors. Notre maison est notre peau. Elle renvoie aux émotions les plus archaïques et en même temps les plus socialisées. Elle est le refuge qui permet aussi bien de s'étioler que de s'accomplir.

Elle est isolement, voire prison, ouverture, voire éclatement. Elle sert à l'enfermement ou à l'échange. Elle indique notre relation au monde. Elle marque notre juste place. Si nous étions plus attentifs à la nature de nos relations avec elle et à ce qu'elle exige de nous, nous comprendrions mieux ce que nous sommes et prendrions davantage soin de nous.



I - La maison : un élément fondamental dans l'histoire et la vie de l'homme

Le mot maison vient du mot latin de genre féminin mansio, mansiōnis. Il est construit à partir du supin du verbe manere, mansum qui signifie rester. La maison est donc étymologiquement le lieu où l'on reste, où l'on revient, où l'on demeure. Elle, par conséquent, « essentielle » dans la vie humaine.

Si l'on se réfère à la définition du dictionnaire Larousse, la maison, c'est un bâtiment construit pour servir d'abri, c'est aussi le « local où l'on habite».

I - 1 La maison, un élément indissociable de la notion de civilisation

Elle apparaît très tôt dans l'histoire de l'humanité. Au paléolithique, l'homme est un chasseur-cueilleur nomade, il s'installe dans des lieux proches de l'eau sous abri ou dans des campements temporaires en plein air. Mais son mode de vie va se modifier au néolithique. Il invente l'agriculture et l'élevage, il devient sédentaire, il commence à construire des maisons. A partir de ce moment-là, la population croît, les habitations se développent. C'est une véritable révolution.

L'habitat ne cesse d'évoluer en fonction des besoins de l'homme mais aussi des progrès techniques (évolution des matériaux, techniques de construction). Il apparaît comme indissociable de l'histoire de l'humanité. Il est lié à des contraintes climatiques, culturelles et sociologiques. Ainsi, les différents types d'habitats modifient les paysages, et les façonnent. Ils reflètent l'identité culturelle d'une région, d'un pays.

Histoire de la maison



C.R, « Ou vivaient les hommes préhistoriques ? », *Hominidés.com*, 2020-2021

<https://www.hominides.com/html/dossiers/habitat-habitation-prehistoire-paleolithique.php>

Habitat et habitation des hommes de la préhistoire – Paléolithique

L'homme préhistorique ne vivait pas dans les grottes... Autant le préciser tout de suite, les hommes de la préhistoire n'avaient pas choisi de vivre dans des grottes. [...]

Toutes les régions ne bénéficiaient pas d'un relief comportant des grottes ou abris sous roches. Parfois les grottes étaient déjà occupées par des animaux [...] Pourquoi trouve-t-on plus souvent des habitats dans les grottes qu'en plein air ? Les sites "abrités" sont plus faciles à repérer que les autres car les préhistoriens savent où chercher... et les sites en plein air sont souvent très mal conservés du fait de leur exposition aux intempéries.

Une définition de la notion d'habitat

Dans le langage courant le mot habitat fait référence à l'endroit où les hommes (ou d'autres animaux) se réfugient pour dormir, travailler ou tout simplement se protéger des intempéries et de la faune. On parle même plus souvent d'habitation. De manière plus scientifique, l'habitat est une zone plus ou moins étendue où vivent les animaux. Cet habitat peut être provisoire (une journée) ou plus long (une saison).

Cette différence de sens prend toute sa mesure avant le Paléolithique car à cette période les populations pré humaines ne "s'installaient" pas au sens où l'on l'entend aujourd'hui. Que ce soit Toumaï, Orrorin ou les lignées d'australopithèques on peut supposer que ceux-ci se reposaient et se protégeaient tout simplement en grimpant dans un arbre. Il n'était pas question pour eux de construire une quelconque structure (à part peut-être des nids de branchages et de feuilles comme le font encore certains primates aujourd'hui).

L'habitat au paléolithique – généralités

De -1.8 millions d'années à - 12 000 ans

Un habitat plutôt provisoire

Les ancêtres de la lignée humaine comme *Homo habilis* ou *Homo erectus* étaient des cueilleurs-chasseurs nomades. Suivant les saisons et la nourriture disponibles ils pouvaient parfois s'installer pour quelques jours ou quelques heures dans un lieu. Ils privilégiaient des lieux proches de l'eau (lac ou rivière). Mais après avoir épuisé les ressources sur place ils se déployaient vers un autre lieu. Les traces qu'ils ont laissées sont donc des habitats provisoires sur lesquels on peut retrouver des déchets de nourritures, ou des éclats de pierre. Les structures "aériennes" (toiture, peaux, branches...) ne peuvent être retrouvées car elles ont disparu.

Plusieurs sortes d'habitats.

Cet habitat pouvait être de deux sortes, soit en plein air, soit sous abri. Ces différents types d'occupation varient suivant le climat et le relief des lieux. En Afrique orientale (Olduvai par exemple) l'absence de grottes et d'abri sous roche a privilégié les campements de plein air. Dans les régions où il existait des abris rocheux les hominidés ont bien sûr profité de ses protections naturelles (Montaigu en Afrique du Sud, ou le Périgord en France). Les traces laissées sont succinctes et se résument assez souvent à des vestiges osseux de dépeçage d'animaux, de pierres plus ou moins agencées (parfois en demi-cercles), de pavage, de trous de poteaux...

Contrairement à ce que l'on peut penser il n'existe pas de véritable évolution de l'habitat allant du simple au plus compliqué. Les hominidés ont profité de la typologie des lieux, de la faune, des conditions météorologiques. A chaque fois, ils se sont adaptés et ont créé un type d'habitat qui reste parfois très typé et régional.

L'évolution des habitations de la préhistoire à aujourd'hui

<https://www.novanea.fr/actualites/levolution-des-habitations-de-la-prehistoire-a-aujourd'hui>

Le temps passe, l'habitat évolue !

Au début de la préhistoire, les hommes étaient nomades et se déplaçaient où ils pouvaient trouver de la nourriture. Ils vivaient donc dans des grottes ou des structures rapidement construites, faites de branchages et d'ossements.

À cette époque-là, cette civilisation construisait avec très peu de moyens des abris très ingénieux que l'on peut retrouver, d'ailleurs dans l'architecture contemporaine.

L'habitat sédentaire

L'homme devient sédentaire grâce à l'invention de l'agriculture et l'élevage. Il n'a donc plus besoin spécialement de bouger. Des villages vont se créer avec des maisons durables faites de bois, terre et feuillage. Puis, l'homme va utiliser le feu pour s'éclairer et pour se chauffer par la même occasion.

L'antiquité

Les évolutions techniques vont améliorer le confort de l'habitation, essentiellement dans certains pays méditerranéens comme l'Égypte. Les maisons deviennent carrées, disposées les unes à côté des autres pour former des rues. C'est l'apparition des villes.

La maison romaine : la maison des riches

Elle était grande et confortable possédant plusieurs pièces : toilettes, thermes, avec des espaces ouverts décorés (fresque, marbre...).

Dans sa construction, nous commençons à découvrir l'utilisation de la brique, des tuiles... et également l'invention de nouvelles technologies améliorant le confort (chauffage par le sol...).

La maison gauloise

A la même période, en Gaule, l'évolution n'est pas aussi importante. La maison était beaucoup plus brute, fabriquée de matériaux tels que la paille pour le toit, le bois pour la charpente et le torchis pour les murs.

Le Moyen-Âge

À cette époque, l'homme a plus l'esprit de protection du territoire et de foi en l'église. C'est ainsi qu'apparaissent les premiers châteaux forts avec les tours, les donjons, les basses-cours...

Deux styles d'habitation apparaissent également :

L'habitation paysanne

Dans ce cadre-là, les maisons n'ont pas beaucoup évolué et sont restées en bois et torchis avec un toit en chaume et le sol en terre battue. Elles ne possédaient pas de fenêtres uniquement des volets. Il y avait toujours un grenier avec un plancher. Les animaux étaient séparés des hommes...

L'habitat urbain

Les maisons étaient construites plus en hauteur et étroites pour un gain de place. La pierre commençait à apparaître mais était réservée seulement pour les édifices religieux et certaines maisons "bourgeoises". La technique de l'encorbellement permettra à cette époque de gagner quelques mètres carrés de surface habitable. Les fenêtres font leur apparition surtout dans les maisons de riches, les églises et les palais...

Les temps modernes

Sous la Renaissance, les ambitions sont plus marquées : construction de plus vastes bâtiments, faire étalage de ses richesses et de son pouvoir. Inspirés de l'architecture Italienne, les châteaux perdent leur fonction militaire pour devenir des résidences de prestige, les éléments défensifs disparaissent ou sont détournés de leur fonction primaire. À partir du 17^{ème} siècle, l'évolution de l'habitat se fait lentement, mais d'abord chez les riches et dans les villes.

À partir du 19^{ème} siècle, les grandes villes se transforment : création de parcs, de grandes avenues, de réseaux d'égouts. Les familles logent dans des édifices en pierre de plusieurs étages, une hiérarchie sociale se crée : la bourgeoisie au premier, les domestiques sous les combles, les commerçants au rez-de-chaussée. Une tendance qui se renversera plus tard grâce aux ascenseurs ! Les bourgeois préférant la luminosité et la vue qu'offrent les plus hauts étages.

La révolution industrielle participe à l'évolution des bâtiments grâce à la maîtrise de l'acier et du ciment.

En milieu rural, les vergers et potagers viennent compléter la demeure.

De nos jours

Le 20^{ème} siècle est marqué par l'exode rural et le développement de la ville. De nouveaux matériaux apparaissent : béton, acier, verre, aluminium. Les progrès technologiques permettent d'améliorer le confort domestique comme l'eau courante, le gaz, l'électricité, les WC... Les années 70 voient se développer les réseaux routiers, la démocratisation de la voiture, des prix de plus en plus élevés en ville... ce qui poussent de nombreux foyers à investir et s'installer en milieu urbain et à améliorer leur cadre de vie.

Comme dans l'Antiquité, l'habitat de demain reprend le principe du chauffage par le sol.

Et demain ?

Nos besoins seront toujours les mêmes : se protéger des intempéries, avoir un toit sur la tête et un certain confort de vie !

En plus d'être pratique, confortable et économe, l'habitat de demain tend de plus en plus vers le respect de l'environnement en utilisant les énergies renouvelables :

- le soleil grâce aux panneaux photovoltaïques
- le vent par l'intermédiaire des éoliennes,
- l'eau avec les barrages

 **« Villages et maisons », « Bienvenue au Néolithique ! », www.inrap.fr**
<https://www.inrap.fr/magazine/bienvenue-neolithique/Le-Neolithique-au-quotidien/villages-et-maisons#undefined>

L'occupation de l'espace évolue au cours du Néolithique et diffère sensiblement entre le sud et le nord de la France.

Les petites maisons du Sud

Les plus anciennes maisons attestées en France se situent dans le Midi, où sont arrivées les premières vagues de colons néolithiques par la Méditerranée. Plusieurs sites ont révélé des plans d'habitat sous la forme de cabanes ovales ou avec abside édifiées dans des matériaux légers (bois, terre). Leur taille réduite suggère qu'elles abritent de petites unités familiales.

Les groupes néolithiques ont installé leur habitat dans les plaines et les zones littorales, ainsi que dans des zones plus sèches (garrigues, plateaux, moyennes montagnes) propices aux activités pastorales. Dans ce cas, les grottes et les abri-sous-roche pouvaient être mis à profit pour des occupations saisonnières ou temporaires (bergeries, haltes de chasse).

Les maisons danubiennes

Dans la majeure partie de la moitié nord de la France, autour de 5000 avant notre ère, les maisons sont semblables à celles construites dans la vallée du Danube par les premiers colons européens. C'est la raison pour laquelle on les appelle « maisons danubiennes ».

Il s'agit de longues habitations rectangulaires de terre et de bois pouvant atteindre 45 m de long pour 8 m de large. Des poteaux plantés dans le sol soutiennent une charpente recouverte de chaume ou d'écorce et les murs sont réalisés en torchis (mélange de terre argileuse et de paille) appliqué sur un clayonnage de branches souples.

En fouilles, ces maisons se repèrent grâce aux traces laissées dans le sol par les trous de poteaux et aux fosses qui bordent les murs. Creusées au départ pour extraire le matériau destiné au torchis, ces fosses sont ensuite réutilisées comme dépotoirs. Les archéologues y retrouvent des ossements, des morceaux de céramique, du silex, des instruments de broyage...

Les premières maisons danubiennes sont d'abord implantées dans les vallées puis, un peu plus tard, les installations sur les plateaux se multiplient. Chaque maison est suffisamment vaste pour abriter une quinzaine de personnes, soit plusieurs familles.

Au bord des Lacs du Jura

Les premiers villages clairement identifiés en bordure des lacs du Jura sont postérieurs à 4000 avant notre ère, soit bien après la néolithisation.

Protégés par une palissade levée du côté de la terre, les villages lacustres sont composés de maisons construites sur de longs pieux plantés dans la vase ; elles s'implantent de part et d'autre d'une sorte de rue en planches, souvent perpendiculaire à la rive.

À l'intérieur, chaque maison comporte un foyer central aménagé sur une plaque d'argile. La fumée stagne sous le plafond de l'unique pièce, mais le toit en écorce laisse passer la fumée.

Les sites fortifiés

L'essor démographique rendu possible par le mode de vie néolithique conduit à une plus grande emprise sur les territoires dès la seconde moitié du V^e millénaire avant notre ère et plus encore au IV^e millénaire. La trame villageoise se densifie, avec divers types d'implantation : habitats ouverts, enceintes, mines de silex, nécropoles, etc. La forme des maisons évolue également pour adopter un plan quadrangulaire plus trapus qu'à la période précédente. C'est après 4500 avant notre ère qu'apparaissent les premières enceintes, vastes enclos associant fréquemment fossés, talus et palissade interne pouvant circonscrire plusieurs hectares. Il est rare d'y déceler des habitations en raison de l'arasement des vestiges, mais les déchets domestiques souvent trouvés dans certains fossés attestent de la fonction d'habitat. Certaines enceintes ont pu abriter des rassemblements ponctuels pour des activités cérémonielles et/ou d'échanges. Leur fonction de protection (des individus, du bétail et des récoltes) est également probable. Contemporains des enceintes, les « éperons barrés » (des sites de hauteur défendus par un rempart) constituent également une autre manifestation de cette nouvelle forme d'habitat, dont la fonction protectrice traduit certainement des tensions territoriales.

 **François Savatier, «Les «gratte-ciel» de Çatal Höyük», www.pourlascience.fr, 2014**
<https://www.pourlascience.fr/sd/archeologie/les-nbspgratte-cielnbsp-de-catal-hoeyuek-11896.php>

Plusieurs maisons à un étage ont été découvertes récemment dans le village néolithique de Çatal Höyük, en Turquie. Elles témoignent du fait que cette innovation architecturale s'est produite peu de temps après l'invention de la maison en pisé.

Des hauts murs dotés d'une rainure intermédiaires trouvés dans les niveaux profonds de Çatal Höyük.

Certaines des plus anciennes maisons de l'humanité ont été retrouvées dans le village néolithique de Çatal Höyük, fondé il y a quelque 11 000 ans dans la plaine de Konya, en Turquie. Or voilà que les dernières campagnes de fouilles menées par les équipes de Ian Hodder, de l'Université Stanford, qui dirige le Projet de recherche sur Çatal Höyük, ont mis au jour une série de maisons à un étage, qui montre l'ancienneté de cette technique architecturale.

Les restes de ces maisons consistent en de hauts murs parcourus en leur milieu par une rainure horizontale. Selon l'archéologue Lüfti Önel, du ministère turc de la Culture, il s'agit là de la marque des poutres supportant un sol intermédiaire, réalisé sur le même principe que le toit. Ces anciennes maisons à un étage ont été construites il y a plus de 7 500 ans, ce qui montre que cette innovation a suivi d'assez peu l'invention de la maison elle-même. Expliquons. Çatal Höyük est ce que les Turcs nomment un *höyük* et les Arabes un *tell*, c'est-à-dire une colline résultant de l'accumulation de maisons en terre édifiées puis démolies à chaque génération pendant des millénaires. Dans tous les pays du Croissant fertile (vaste zone qui s'étend de l'Égypte à l'Anatolie en passant par le Levant, l'Iraq et l'Iran, où est apparue l'agriculture), se trouvent des milliers de telles collines artificielles, et on y a déjà retrouvé des maisons à un étage.

Les premiers habitants de Çatal Höyük étaient des chasseurs-cueilleurs. On ignore quand exactement a été fondé ce grand village, car il n'a pas encore été fouillé jusqu'aux derniers niveaux, mais son importance – il aurait compté jusqu'à

8 000 habitants – va dans le sens d'une grande ancienneté. Les plus anciens *höyüks* de la plaine de Konya, par exemple celui de Boncuklu Höyük situé à quelque dix kilomètres de Çatal Höyük, ont été édifiés vers 9000 avant notre ère, c'est-à-dire il y a 11 000 ans. Pourquoi des Épipaléolithiques, c'est-à-dire des chasseurs-cueilleurs en voie de sédentarisation, ont-ils choisi de se fixer dans cette plaine froide et aride entourée de montagnes ?

Sans doute parce qu'ils y trouvaient de quoi chasser et de quoi cueillir. On ignore ce qu'ils pouvaient ramasser, mais leur évolution culturelle semble avoir été longtemps marquée par le culte d'une divinité taurine représentée à l'intérieur des maisons par des crânes d'aurochs (des bucranes) inclus dans de petits socles de terre. Cela suggère que les vaches sauvages qui paissaient sur cette immense plaine parsemée de cours d'eau et de marais constituaient pour eux une ressource privilégiée. Une scène de chasse au taureau datant du VI^e millénaire avant notre ère a d'ailleurs été retrouvée sur la paroi de l'une des maisons de Çatal Höyük.

Or si le site de Çatal Höyük fascine tant les spécialistes du Néolithique, c'est parce qu'il a livré de spectaculaires témoignages sur toutes les grandes innovations qui ont permis de passer d'une économie de prédation à une économie de production. Le site illustre en particulier que les premières maisons ont été inventées et construites non seulement avant la poterie, mais aussi avant la domestication des animaux et des plantes. Les 18 niveaux successifs repérés dans la stratigraphie du village témoignent en effet de la construction de premières maisons dès 7500 avant notre ère au moins, de l'apparition de la poterie et des textiles vers –7000, de la première exploitation laitière vers –6600, de la domestication du bétail vers –6200, peu avant celle des plantes, de l'inhumation systématique (dans les maisons), des premières industries métallurgiques, etc.

Ainsi, la construction de maisons en terre est l'une des toutes premières innovations de la néolithisation. Les habitants de Çatal Höyük construisaient leurs maisons en adobe, c'est-à-dire en briques de terre crue mêlée de paille et séchées au soleil. Pour édifier les murs, ils empilaient ces briques en rang décalés, puis les scellaient entre elles à l'aide d'un mortier de boue, dont le ton plus clair que celui des briques est encore visible aujourd'hui sur les murs de Çatal Höyük. Il est fascinant de constater que les villageois locaux construisent toujours des maisons en employant les mêmes techniques !

Les maisons de Çatal Höyük étaient par ailleurs couvertes d'un toit constitué par un clayage enduit d'une épaisse couche de boue, le tout reposant sur des poutres. *A priori*, on en descendait par une échelle glissée dans une ouverture du toit, sous laquelle se trouvait un foyer. Cette évacuation peu efficace de la fumée implique que les maisons devaient être très enfumées. De fait, nombre de défunts retrouvés enterrés sous les banquettes-lits en terre meublant l'intérieur des maisons avaient des côtes couvertes d'une couche de suie. Sans doute parce que les poumons de ces anciens habitants en étaient saturés au moment de leur mort !

L'espace social de Çatal Höyük était probablement constitué par les toits des maisons, car celles-ci étaient très serrées les unes contre les autres. Peut-être est-ce à cause de ce resserrement que, très tôt, les habitants du village ont commencé à doubler leurs maisons en leur ajoutant un étage ? Les villageois qui ont mis au point ces sols intermédiaires disposaient sans nul doute du savoir technique nécessaire. En effet, par exemple à Dhra près de la mer Morte, des silos céréaliers vieux de 9 500 ans avant notre ère, étudiés à la fin des années 2010 par Ian Kuijt, de l'Université Notre Dame aux États-Unis, comportaient déjà un fond surélevé construit à partir de petites poutres et d'un clayage de roseaux recouvert d'argile. Il a donc suffi de transposer ce même principe à la construction d'un sol intermédiaire dans une maison.

Qu'est-ce qui a pu conduire les villageois à élever leur maison ? Une population de plus en plus grande ? Une volonté ostentatoire ? Le désir de pouvoir stocker chez soi plutôt que dans les silos collectifs ? Nous l'ignorons. La seule chose certaine est que Çatal Höyük, déjà témoin de tant d'innovations, nous livre aussi une sorte de témoignage sur l'invention du gratte-ciel...



Et pour en savoir plus, n'hésitez pas à consulter le site suivant



Pascal Verger, Benjamin Gibeaux, *Petite histoire de l'habitat*

<https://www.youtube.com/watch?v=pUnOfsk fs>

La maison : symbole d'évolution et de civilisation

Jean Claude Hazera, «Le néolithique comme si vous y étiez», *lesechos.fr*, 2006

<https://www.lesechos.fr/2006/06/le-neolithique-comme-si-vous-y-etiez-574239>

Un grand « protohistorien » transforme ses objets d'étude en héros de roman.

Il y a des voleurs parmi nous. » Consternation de ce petit groupe d'hommes qui, 8.000 ans avant notre ère, quelque part au Proche-Orient, commence à découvrir la vie sédentaire, l'agriculture et l'élevage mais n'a pas vraiment encore inventé la propriété privée. « Des voleurs de quoi ? On n'a rien à se voler. » Des voleurs de blé. Dans chaque maison, des maisons en dur, quadrangulaires, le niveau du blé a tendance à baisser dans les sacs. L'enquête dure plusieurs jours. Après avoir surveillé les stocks, fait des rondes et soupçonné une malédiction des ancêtres, on se décide enfin à déplacer les sacs pour constater que de petits trous ont été pratiqués à leur base. Par qui ? Bien évidemment par des souris que l'homme découvre à ses dépens peu après avoir inventé l'agriculture et le stockage des céréales.

« Chaque avancée technologique se paye », commente sobrement l'auteur du roman où cette mésaventure est narrée quelque part vers la page 100. Tout au long de « Pourquoi j'ai construit une maison carrée », Jean Guilaine s'amuse ainsi à mettre en relief les conséquences néfastes du progrès -réelles ou supposées - et joue sur l'opposition entre les progressistes et les traditionalistes, incarnés par le vieux Golluk : « C'est bien joli toutes ces pratiques modernes mais, maintenant, il faut payer l'addition, nous allons être envahis par les souris. Je vous l'avais bien dit que les ancêtres finiraient par se venger. » Habitant un petit village des Corbières, l'éminent professeur au Collège de France qui imagine ces dialogues a dû avoir quelques échos du combat des faucheurs d'OGM et autres José Bové.

[...]

Cando, le héros principal du roman, et ses proches vivent le passage de la préhistoire à la protohistoire en imitant une communauté de « cousins » qui leur donnent leurs premières semences et leurs premiers animaux à élever. Nous sommes en - 8000. Mais la révolution a commencé à se dessiner 4.000 ans plus tôt dans cette zone de steppes que se partagent aujourd'hui Israël, la Jordanie, le Liban, la Syrie, l'Irak et l'Iran avant de se diffuser lentement, par paliers, jusqu'à l'ouest de la Méditerranée, c'est-à-dire jusqu'à nous. La néolithisation de l'Europe a commencé au Proche-Orient. « Pas celle du Monde », met en garde le scientifique romancier. En Chine ou en Amérique centrale, d'autres groupes humains ont fait le même saut fabuleux sans contact entre eux, encore moins avec le Proche-Orient.

Pourquoi ? A cause du climat ? On est effectivement dans une période de réchauffement climatique. Dans le roman, le premier village de Cando et de ses proches, installé en bord de mer pour profiter des coquillages, est abandonné devant la montée des eaux. Dans les années 1930, Gordon Childe avait évoqué comme élément déclencheur de la révolution néolithique la sécheresse et la nécessité de se regrouper autour des points d'eau. D'autres pensent qu'un accident climatique - un refroidissement temporaire qui a interrompu provisoirement ce réchauffement - aurait pu encourager l'homme à se rendre plus indépendant des variations climatiques. Certains évoquent une poussée de « croissance » démographique (la planète devait compter 3 à 4 millions d'hommes !)

Aujourd'hui, les scientifiques ont une certitude : la sédentarisation a précédé l'élevage et l'agriculture. L'homme a éprouvé le besoin de se fixer, puis en a tiré les conclusions. Il a été tenté de se poser à plusieurs reprises avant la bonne. Jean Guilaine évoque, par exemple, les gravettiens entre - 29000 et - 22000, tout près de nous puisque leur nom vient du site de La Gravette en Dordogne. Pourquoi homo sapiens veut-il se fixer ? On sent que Jean Guilaine est à deux doigts de vous répondre : « Parce que cela lui fait plaisir. » Ce qui, en termes plus universitaires, donne : « C'est sans doute le résultat d'une évolution cognitive, une maturation intellectuelle ». En somme, le moteur principal de la révolution serait à rechercher dans l'évolution mentale d'homo sapiens et pas dans une logique environnementale. Domesticquer l'animal suppose un changement considérable de vision du monde et de soi-même. « L'homme du paléolithique, le chasseur, se perçoit comme un animal parmi les animaux ; sur les murs des cavernes, il dessine et peint de superbes animaux et de vagues esquisses d'homme. Dès qu'il domestique un animal, le chien, il adopte une vision verticale, dans laquelle, lui, l'homme est en haut et il commence à comprendre qu'il peut assujettir la nature. Vers - 8500 à -8000, quand l'homme a domestiqué d'autres animaux et plantes, on voit apparaître au Proche-Orient des statues où il se représente, lui, l'homme, plus grand que nature. »

La logique du roman ne met pas vraiment en relief ces convictions. Pour notre grand plaisir - on se laisse prendre, même s'il n'y a pas grand suspense -, il donne plutôt à découvrir des logiques technologiques et rationnelles. A commencer par celle de l'architecture. Le groupe commence par se fixer avec ses vieilles tentes rondes en peaux de bêtes. Puis un de ses membres se lance dans une expérience. Il dresse des murs en pierre et pose la tente par-dessus, comme un toit. Pourquoi faire ? Mais pour pouvoir se tenir debout chez soi bien entendu. Les joies du camping ont leurs limites.

Les traditionalistes vont s'accrocher à ce modèle de la maison ronde, comme une tente. Seuls de dangereux révolutionnaires vont se mettre à construire carré ou plutôt quadrangulaire, ce qui suppose de bien maîtriser le problème du chaînage des angles. Pourquoi faire ? Parce que la maison ronde est difficile à agrandir. On ne peut que lui juxtaposer d'autres cases qui finissent par former hameau comme on le voit encore aujourd'hui dans beaucoup de villages africains. La pièce quadrangulaire, elle, facilite la séparation des espaces internes et permet l'adjonction successive d'autres pièces. Et Golluk de commenter dans le roman : « Ces jeunes architectes sont tous des sots. Si nous les laissons faire, ils seront capables de construire un jour des gîtes pour plusieurs familles ou de bâtir des maisons à pièces superposées. » Mais, finalement, ce même Jean Guilaine, qui nous a entraînés dans toute cette logique architecturale, n'est pas absolument sûr que « l'explication matérialiste » soit la bonne pour le passage à la maison

carrée. Peut-être ont-ils eu envie de maisons carrées pour des raisons psychologiques, esthétiques ou spirituelles. Comment savoir ? L'absence de texte écrit est le « crève-cœur » du préhistorien, a-t-il écrit dans une préface sur son métier.

Jean Guilaine, Pourquoi j'ai construit une maison carrée, 2006

« Au Proche-Orient, il y a 10 000 ans, l'homme devint agriculteur et éleveur. À travers le récit de vie du jeune Cando, Jean Guilaine raconte les bouleversements majeurs de cette période du Néolithique, qui entraînent le conflit permanent entre tradition et progrès. Un prolongement de Pourquoi j'ai mangé mon père de Roy Lewis. »

[...] En effet, les adultes se réunissent un jour sous la houlette de Mémet et prennent une décision qui va engager l'avenir.

— Nous sommes bien ici, chacun s'y sent en sécurité sous ces beaux arbres, près d'une source qui ne tarit point. Notre troupeau augmente. Les céréales mûrissent. Il est temps de prendre définitivement possession des lieux en nous y fixant à demeure. Pourquoi ne pas reconstruire nos maisons ? Pas comme les précédentes qui étaient à moitié des tentes, à moitié des constructions en galets. Mais des maisons de terre et de pierre, bien solides. Nous devons penser à l'avenir, à nos enfants. Ce coin nous a adoptés. Faisons-le fructifier en lui consacrant ce qui nous reste de vie. Les jeunes prendront la suite.

Un Montému s'interpose alors :

— Nos tentes suffisent bien. On peut de temps en temps en recoudre les peaux ou les remplacer. À quoi bon entreprendre de grands travaux de construction qui vont coûter cher en énergie et en temps pour un résultat quasi identique ?

— Tu te trompes, dit mon père. Une maison, c'est plus confortable. Et d'ailleurs nos cousins, auxquels je souhaite rendre visite, ont, sur ce plan encore, bien des artifices dont ils peuvent nous faire profiter. Nous avons eu, près de la mer, une expérience malheureuse, mais les premiers murs que nous y avons bâtis étaient déjà bien solides et, si la mer n'avait pas fait des siennes, nous aurions pu les monter plus haut encore, jusqu'au toit.

— La mer n'est pas fautive, coupe Golluk. Elle n'était que l'instrument de la volonté des ancêtres.

— La volonté des ancêtres soit, mais répétons l'expérience et bâtissons désormais de plus solides demeures pour un temps plus long.

Mémet fait pencher la balance en faveur de Ménil. Mon père part sur-le-champ chez les cousins, en emportant plusieurs bâtons, de longueur différente. Ce sont là ses habituels instruments de mesure.

Trois jours et trois nuits s'écoulaient lorsqu'il revient parmi nous. [...]

La population réunie, mon père prend la parole et va droit au but : — Je dois tout de suite vous prévenir. Le bâtiment a beaucoup évolué ces derniers temps. De jeunes architectes, la tête pleine de nouvelles idées, ont bouleversé les habitudes ancestrales. Alors, les maisons rondes, c'est fini.

— Comment, fini ? dit Balthazar, un vieux Montému.

— Fini ! Passé de mode ! Ringard !

— Et pour faire quoi ?

— Des maisons carrées ou en rectangle, dit Ménil.

— Carrées ou en rectangle, mais c'est de la folie ! On n'a jamais vu ça !

— Justement, ça existe. J'ai pu en voir, j'ai même mangé et dormi dans l'une d'elles, réservée aux amis de passage, une sorte de chambre d'hôtes, quoi. Très pratique, en plus. Dans quelques-unes, le sol est surélevé et l'on place les provisions sous la maison, dans des sortes de petites caves ou de débarras.

— Et le toit ? s'inquiète Malbar.

— En roseaux, branchages et boue séchée.

— C'est étanche, au moins ?

— Tout à fait ; ni vent, ni soleil, ni chaleur, ni froid. Je vous le dis, le progrès, le progrès, mes amis ! Et en plus, elles peuvent être grandes, ces demeures. On peut rajouter des pièces, en découper à sa guise à l'intérieur : une cuisine, une salle à manger, une chambre pour les parents, une pour les enfants. Je vous le répète, le progrès. Gardez le moral !

Mémet semble conquis, les Kalumié aussi. Les Montému se laissent convaincre. Mais quand le Vieux apprend que les adultes ont opté pour la construction de maisons à encoignures, il entre dans une grande colère, disant à qui veut l'entendre :

— Arkakoum ! Arkakoum ! Ce choix est une ineptie. Quand nous avons décidé, près de la mer, de construire des maisons rondes, nous n'avons fait que remplacer des tentes par d'autres tentes en matière plus solide. Mais la forme ancestrale, le rond, n'a pas bougé. Nous devons conserver des plans circulaires, qui ont été expérimentés pendant des lustres par nos devanciers. Le rond, voilà l'expérience et la sûreté !

— Le rectangle ou le carré, constate Ménil, voilà l'avenir !

— Ces jeunes architectes sont tous des sots, dit Golluk. Si nous les laissons faire, ils seront capables de construire un jour des gîtes pour plusieurs familles ou de bâtir des maisons à pièces superposées.

— C'est sûr, dit mon père. Cela viendra.

 **Jean-Paul Demoule, Qu'est-ce qu'une maison?, Dans Rue Descartes 2004/1 (n° 43), pages 104 à 111**

<https://www.cairn.info/revue-rue-descartes-2004-1-page-104.htm>

On a d'abord situé seulement dans les grottes les premiers habitats humains. [...] Depuis, on sait que les grottes, curiosités hydrogéologiques présentes seulement sur une petite partie du globe, n'ont servi que de haltes occasionnelles et que les hommes préhistoriques ont habité toutes sortes d'autres lieux. Mais la plupart du temps, les premiers et éphémères abris de peaux et de branchages construits n'ont laissé que des traces infimes. De ces campements subsistent surtout les outils laissés sur place, les os des animaux chassés et consommés, et parfois les charbons et les pierres calcinées des foyers. [...]

Le foyer ou le feu seront durablement la métaphore de la maison. La grotte n'a cependant pas démerité. De même qu'elle a su mieux préserver les restes de campements, elle a fourni aussi un support bien plus durable aux premières manifestations artistiques

[...] Les demeures construites par les vivants néanderthaliens restent évanescentes et les premières à ne pas l'être sont celles de leurs successeurs, à partir de 30.000 ans en Europe, les *homo sapiens sapiens*, c'est-à-dire nous. Dans la continuité d'une longue lignée biologique, l'espèce humaine actuelle est omnivore. Comme le remarquait André Leroi-Gourhan : « L'homme aurait-il possédé une denture râpante et un estomac de ruminant que les bases de la sociologie eussent été radicalement différentes. Apte à consommer les plantes herbacées, il eut pu, comme les bisons, former des collectivités transhumantes de milliers d'individus ». Or en devant se nourrir principalement de produits végétaux charnus, et accessoirement d'espèces animales à portée de main ou de sagaie, les hommes étaient aussi contraints de nomadiser au gré de ces ressources. Cette mobilité obligée n'a pu être rompue qu'avec la domestication d'espèces animales et végétales appropriées, qui apparaît en divers points du monde au cours des douze derniers millénaires, lorsque, pour la première fois, coïncident l'émergence du nouvel *homo sapiens* avec son équipement psychique plus complexe, et les conditions écologiques favorables dues à la fin de la dernière période glaciaire.

Condition sans doute nécessaire, cette coïncidence n'a pas eu d'effet automatique. À environnement naturel égal, seules quelques sociétés de par le monde ont fait le choix de l'agriculture et de l'élevage (au Proche-Orient, en Chine, au Mexique, dans les Andes). En outre, au moins au Proche-Orient, la sédentarisation précède l'agriculture. Il y a d'abord eu, chez les populations dites du Natoufien et du Khamien, la volonté de construire des huttes permanentes circulaires de pierre et d'argile, tandis qu'elles récoltaient de manière intensive aux alentours le blé sauvage et l'orge sauvage et chassaient chèvres et moutons sauvages. Ce n'est qu'au terme de plusieurs siècles que ces populations, qui ont dû inventer aussi les techniques indispensables au stockage des céréales, c'est-à-dire une maîtrise supplémentaire du temps, prendront le contrôle de ces différentes ressources alimentaires qui leur permettront, en retour, un accroissement démographique indéfini, et devenu désormais incontrôlable. La sédentarité des vivants s'accompagne de celle des morts. Avec l'agriculture sédentaire apparaissent les premières nécropoles permanentes et, là où les tensions territoriales sont les plus fortes, de véritables maisons de pierre pour l'éternité, les tombeaux mégalithiques ou dolmens. L'espace habité est souvent enclos, délimité par une palissade, un fossé ou une levée de terre, installations inspirées beaucoup plus par la nécessité de « marquer » le territoire que par un souci défensif.

Ce choix de la sédentarité fut fait au même moment par d'autres sociétés de chasseurs-cueilleurs, lorsque, là encore, les ressources alimentaires le permettaient. [...]

Il y a eu ainsi, depuis au moins dix millénaires, une « tendance » à travers les sociétés humaines à se bâtir des maisons durables, isolées de façon permanente par un toit et des murs. Il fallait pour cela disposer de ressources alimentaires stables et inventer les techniques pour les exploiter. Mais ni l'agriculture, ni les maisons permanentes ne sont apparues partout où elles auraient été possibles. En revanche, la sédentarisation des groupes humains a toujours eu pour corollaire leur augmentation continue en taille. Ce phénomène présente de nombreux inconvénients. On a dû d'abord trouver les techniques pour nourrir une population de plus en plus nombreuse sur le même territoire ; or une partie de ces techniques a consisté, à partir du cinquième millénaire avant notre ère, en une coercition sociale de plus en plus forte et à des formes croissantes d'inégalité. Ces concentrations humaines posent aussi de nombreux problèmes sanitaires et favorisent les épidémies. Enfin la maîtrise du stress social impose aussi un contrôle croissant. Le renforcement d'un espace intérieur, derrière les murs clos de la maison, a pu être aussi une manière de résister à ces tensions, toutefois induites par le choix d'avoir élevé ces murs d'argile, de bois et de pierres.

«La révolution néolithique ou les origines de l'économie de production», *France Inter*, 2021

<https://www.franceinter.fr/histoire/la-revolution-neolithique-ou-les-origines-de-l-economie-de-production>

Pendant longtemps, l'homme était dominé par la nature, jusqu'à ce qu'il se sédentarise et invente l'agriculture, il y a 12 000 ans. Après l'homme paléolithique, nomade, cueilleur et chasseur, l'homme néolithique se libère des contraintes du milieu naturel pour construire les bases de l'économie de production.

Une des nombreuses peintures rupestres néolithiques représentant des troupeaux de bovins menés par des bergers, au parc culturel du Tassili, Algérie

Dans l'émission La Terre au carré, au micro de Mathieu Vidard, les archéologues Dominique Garcia et Philippe Lefranc, expliquent en quoi le Néolithique a constitué un tournant capital dans l'évolution des structures mentales humaines et, surtout, combien les enjeux qui sont les nôtres aujourd'hui résonnent toujours avec l'héritage de ce dernier temps préhistorique. De même que notre propre représentation du monde, celle de l'humain par rapport au reste du vivant découle de celle qui s'est progressivement façonnée avec le Néolithique.

En effet, ce fameux triangle d'évolution mêlant intrinsèquement production, sédentarisation et démographie, structure toujours autant nos sociétés et notre rapport à l'environnement.

Le Néolithique toujours aussi présent

Alors que jusqu'aux derniers temps du Paléolithique, l'homme s'inclinait face à son milieu naturel, l'avènement des premières communautés paysannes révolutionne le faible impact que pouvait avoir les hommes jusque-là sur l'environnement. Le Néolithique marque une vraie rupture qui se traduit par la prise de conscience progressive, par les humains, de leur aptitude à transformer la nature et la matière vivante. Ce qui bouleverse leurs rapports avec les animaux par l'invention de l'agriculture, la domestication, leur rapport avec l'environnement sauvage qui ne serait plus jamais le même. L'engrenage de la domination culturelle de l'homme sur le milieu naturel était lancé de façon irréversible.

Ce processus culturel, cette auto transformation générée par les humains vers une production organisée se diffuse depuis le Proche-Orient, dans la région du Croissant fertile, où poussent des céréales à l'état sauvage, pour gagner ensuite progressivement le reste de la planète. Il y a environ 10 000 ans, l'humanité prenait un nouveau départ en modifiant radicalement sa façon de vivre. Cette période charnière a considérablement bouleversé le cours de l'histoire humaine jusqu'à aujourd'hui.

Elle incarne le socle de nos sociétés actuelles, celui à partir duquel émerge l'histoire de notre civilisation. C'est la naissance d'une première humanité paysanne qui conduit à l'émergence des premières villes, à l'écriture, aux États, aux premières formes guerrières. Si l'action de l'homme sur l'environnement ne date pas du Néolithique, cette époque marque le moment charnière où on commence à maîtriser la matière animale et végétale au profit de la construction d'un milieu naturel désormais contrôlé et optimisé pour notre propre développement.

Comme le souligne l'archéologue Dominique Garcia :

Si, aujourd'hui, nous semblons entrer dans une nouvelle ère, nos sociétés sont pleinement héritières du Néolithique, en tant que sociétés agropastorales. Le Néolithique a inventé le mode de vie actuel.

C'est quoi exactement le Néolithique ?

Comme le définit bien Dominique Garcia, si nombreuses sont les théories qui tentent d'expliquer l'émergence du Néolithique, "c'est d'abord :

- le processus qui fait que l'homme soit passé d'un stade de cueilleur et de chasseur à un stade de producteur,
- la domestication des plantes,
- l'invention de l'agriculture, de la production,
- une plus large sédentarisation : les hommes habitent le milieu par des rassemblements d'individus, dans des villages, traduite aussi par le regroupement de tombes, de lieux de sépultures, une volonté d'occuper, pendant longtemps, un même territoire,
- la modification du milieu naturel".

En effet, le Néolithique marque le premier impact substantiel des activités humaines sur la nature, l'environnement marqué par la naissance de nouveaux rapports liés à l'anthropocène. Une première déforestation dû de l'agriculture naissante sur brûlis. Une végétation qui s'ouvre du fait de l'impact du passage des troupeaux de bêtes qui provoquent aussi une transformation importante de l'espace.



Émission «C'est pas sorcier», *France 3*, mai 2013

<https://www.youtube.com/watch?v=p1UKVXA25EM>



Émission « Sur les traces de la préhistoire », France bleu Périgord, Christophe Tastet
<https://www.francebleu.fr/emissions/sur-les-traces-de-la-prehistoire/perigord/les-premieres-habitations-du-neolithique>



Et pour en savoir plus, n'hésitez pas à consulter les sites suivants



🏠 Sophie A. de Beaune « Aux origines de la construction. », *harchives-ouvertes.fr*, 2012

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00730320/document>

🏠 « Occupations, habitats, logements au Néolithique », *www.inrap.fr*, 16 janvier 2016

<https://www.inrap.fr/occupations-habitats-logements-au-neolithique-10218#:~:text=Vers%2012000%20avant%20notre%20%C3%A8re%2C%20dans%20le%20Croissant%20fertile%2C%20des,r%C3%A9serves%20issues%20de%20la%20cueillette.>

🏠 Fabrice Dubault, « La cuisine et l'habitat des hommes du néolithique expliqués à Cambous dans l'Hérault », *Franceinfo*, 18/09/2016

<https://france3-regions.francetvinfo.fr/occitanie/herault/montpellier-metropole/montpellier/cuisine-habitat-hommes-du-neolithique-expliques-cambous-herault-1088719.html>

🏠 Caroline Hoerni, Reconstitution d'une maison néolithique de la période Blicquy-Villeneuve-Saint-Germain, *Atlas de l'architecture et du patrimoine*, 2020

<https://patrimoine.seinesaintdenis.fr/La-maison-danubienne-de-l-archeosite-de-la-Haute-Ile>

🏠 Jean-Olivier Gransard-Desmond (1975-), CC BY NC SA, Mai 2020

docteur en archéologie, spécialiste de la relation homme-animal, chercheur associé au laboratoire Archéologie et Archéométrie du CNRS (UMR 5138), membre de l'EAA (European Association of Archaeologists), Président et cofondateur d'ArkéoTopia

<http://www.arkeotopia.org/fr/ressources/lemondedaugustin/425-recueil-de-poemes-sur-l-histoire-humaine.html#sommaire>

J'étais nomade et je vagabondais encore.
Me voici sédentaire, fixé depuis lors.

Dans ma hutte de paille, d'argile et de bois,
J'ai trouvé le plaisir d'être en un seul endroit.

Et bien après le feu, les outils et les arts,
Le jour s'est relevé sur de nouveaux savoirs.

Plus que lassé de ces techniques aguerries,
Je m'amuse et je crée de tout nouveaux outils.

J'amasse et puis je stocke tous les grains de blé,
Que chèvres et moutons n'ont pas voulu manger.

De nos armes en cuivre et nos innovations,
Faisons vivre alentour cette Révolution.

🏠 Christiane Angibous-Esnault, Nouvelle ère (1947-) / CC BY NC SA, Mai 2020

ex-responsable de communication interne et externe, spécialiste événementiel, Secrétaire Générale et co-fondatrice d'ArkéoTopia

<http://www.arkeotopia.org/fr/ressources/lemondedaugustin/425-recueil-de-poemes-sur-l-histoire-humaine.html>

Un jour je me suis dis : « j'arrête de courir ! »
Et je me suis posé au bord de la rivière.
J'ai choisi de changer, j'ai choisi de construire,
Et de rendre pour moi la terre nourricière.

Le jour s'est relevé sur de nouveaux savoirs
Mes anciennes techniques sont améliorées,
Je ne voulais plus rien qui soit aléatoire
J'ai semé, engrangé, cultivé, élevé !

Dans ma hutte de paille, d'argile et de bois,
Le foyer allumé et la couche moelleuse
J'ai trouvé le plaisir d'être à un seul endroit.
Alors je dis : « Voilà ! La vie est prodigieuse ! »

Ils diront bien plus tard : « C'est le Néolithique.
Ils ont fait des outils plus affinés qu'avant,
Ils ont creusé les champs, ont rendu domestiques
Les animaux sauvages, sont devenus marchands. »

La maison : représentation d'un pays, région, d'un climat, d'une culture**🏠 « habitat », *larousse.fr***

<https://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/habitat/57164>

L'habitat est l'ensemble de faits géographiques relatifs à la résidence de l'homme (forme, emplacement, groupement des maisons, etc.).

L'édification d'un abri est un fait technique commun à l'homme et à l'animal, qui cherchent à réunir les conditions favorables à leur existence dans un territoire délimité. Cependant, à la différence de l'habitat animal, celui de l'homme n'est pas immuable dans le temps ni dans l'espace. Il est en partie lié à l'environnement naturel, mais il dépend surtout d'une représentation du monde, que révèle plus l'organisation de l'espace que les techniques et les matériaux utilisés. L'idée d' « habiter » implique les notions de stabilité et de durée (même si cette dernière est brève).

La forme, l'aspect, la disposition des habitats divers, reflets des sociétés qui les ont édifiés, résultent de facteurs géographiques (climat, nature du sol, relief...) et, surtout, de facteurs socioculturels (besoins fondamentaux de la vie quotidienne, économie, religion)

Aucun de ces facteurs n'est déterminant, mais, une fois le modèle de base mis au point, tous interviennent avec une constante : la résistance à l'innovation, alliée à une grande faculté d'intégration à l'environnement.

André Leroi-Gourhan, dans *Milieu et Techniques* (1943-1945), fait remarquer que « l'habitation est sans doute un des traits les plus précieux pour l'étude historique des peuples ». Il existe selon lui « un lien très fréquent, presque normal, entre les grandes divisions de types architecturaux et le vêtement ». Il signale que, contrairement aux acquisitions de la métallurgie ou de la mécanique, l'habitat se diffuse difficilement et qu'il y a « un parallélisme sensible avec les coupures linguistiques et politiques ». [...]

[...] Le climat est l'une des contraintes les plus évidentes dans l'élaboration d'un type d'habitat.-Ce n'est pourtant pas un facteur déterminant. On pourrait croire qu'un groupe humain essaie toujours de mettre en œuvre les moyens d'obtenir le meilleur confort possible.

Les matériaux disponibles diffèrent en fonction du site et du climat. Le milieu rural est caractérisé par une économie de pénurie, qui est parfois sévère : les Inuits de l'Arctique n'ont que la neige, les peaux, les os et le bois d'épave ; les Mozabites du Mzab saharien, la terre et le bois de palmier ; les habitants des marais irakiens, le jonc ; ceux du sud de l'Italie, la pierre, avec laquelle ils bâtissent des abris ronds à toit conique, les trulli.

S'il existe toujours, le choix des techniques appliquées aux matériaux est parfois très restreint.

L'utilisation de ces derniers est conditionnée par le degré de perfectionnement des outils. Les problèmes techniques fondamentaux sont ceux de la couverture des espaces, de la reprise des poussées latérales des toitures sur les murs, de la durabilité, etc.

À un stade primitif, quand les habitants édifient eux-mêmes leurs habitations, la construction est le plus souvent collective, ce qui permet des formes plus complexes ou la manipulation de pièces lourdes.

[...]

Quelquefois, les matériaux les plus durables – et les plus difficiles à travailler – sont utilisés pour les tombes et les lieux de culte, auxquels certaines communautés accordent plus d'importance qu'à leurs propres maisons, alors bâties avec des matériaux plus périssables. Parmi les nombreux exemples, citons la construction, en France, des églises et des cathédrales en pierre de taille, avec leurs couvertures en voûtes de pierre et leurs toitures en ardoise ou en tuile, environnées de chaumières aux murs souvent de terre crue, couvertes de paille ou de brande.

Un autre phénomène peut aussi jouer un rôle important dans le choix des matériaux : dans la partie du Sud-Ouest de la France correspondant au Gers actuel, où la pierre abonde et où les beaux arbres sont rares, les maisons des villages médiévaux étaient bâties à colombage sur un soubassement de pierre. Comment expliquer ce choix, sinon par une mode des maisons à pans de bois ? [...]

On ne peut évoquer les matériaux et les techniques sans parler du troglodytisme, où l'homme, utilisant un site favorable, creuse au lieu de bâtir. Les habitats troglodytes sont présents dans le monde entier. Certains sont fort bien connus, comme les cheminées des fées de Cappadoce, en Turquie. Outre Matmata en Tunisie, et les troglodytes chinois, on peut encore citer Santorin en Grèce, Massafra en Italie du Sud, et, pour la France, Doué-la-Fontaine (dans le Maine-et-Loire).

Le fait d'enterrer les maisons n'est pas un phénomène marginal, même en l'absence de falaises [...]

Si le milieu naturel influence, de multiples manières, l'architecture traditionnelle dans toutes les parties du monde, l'habitat est surtout totalement indissociable du mode de vie d'une société ; il traduit les habitudes culturelles, le type de relations sociales et le mode de pensée d'un groupe humain de manière apparente, mais aussi symbolique. Les idéaux, la manière admise de faire les choses, les actes socialement inacceptables, la structure de la famille, les classes sociales, la religion, les rapports avec les sociétés voisines, tout cela entre en jeu dans le choix d'un modèle d'habitat. Certains dirigeants l'ont bien compris, qui pour transformer ou faire disparaître un mode de vie traditionnel ont contraint des populations à changer de lieu d'habitation ou de modèle d'habitat. La recette est efficace, le résultat infaillible. Ainsi, en Côte-d'Ivoire, les groupements familiaux ont changé lorsque, pour supprimer les « taudis » (c'est-à-dire les villages traditionnels), on les a lotis selon une trame régulière de larges rues perpendiculaires et que l'on a redistribué les parcelles. La grande cellule familiale a éclaté, et les cases rondes, inadaptées aux nouvelles parcelles carrées, ont été remplacées par des « villas en dur » couvertes de tôle.

Amos Rapoport souligne que, « étant donné un certain climat, la possibilité de se procurer certains matériaux, et les contraintes et les moyens d'un certain niveau technique, ce qui décide finalement de la forme d'une habitation et modèle les espaces et leurs relations, c'est la vision qu'un peuple a de la vie idéale » ; et il ajoute que « maisons et agglomérations sont l'expression matérielle du genre de vie, et cela [la vision de la vie idéale] constitue leur matière symbolique ». La religion étant un fait essentiel des civilisations préindustrielles, elle est à considérer pour déceler cette nature symbolique de l'habitat.

L'influence de l'image cosmique est particulièrement omniprésente en Afrique, où le sacré se reflète aussi dans l'habitat. Pour les Dogons du Mali, chaque élément possède une signification symbolique, depuis la région tout entière jusqu'aux objets matériels les plus humbles, tels que les sièges. Les villages vont par paires, pour représenter le ciel et la Terre ; chaque village est disposé à la manière des différentes parties du corps humain ; la maison du chef, le dogon, est elle-même une représentation du monde à son échelle. Les ancêtres défunts sont considérés comme faisant réellement partie des familles, et cette continuité des morts et des vivants constitue d'ailleurs une particularité marquante de la plupart des civilisations africaines ; on trouve des autels, voire des tombes, dans les maisons et dans les cours ; les descendants d'un même ancêtre se regroupent dans la même partie d'un village, etc.

[...] L'orientation a souvent un caractère essentiel et commande alors la répartition des espaces en Inde, en Chine, chez les Mongols, dans la tente touarègue, en Laponie, etc.

[...] En Chine, dans la région de Canton, tout était orienté à l'intérieur de façon que le flux des forces bénéfiques puisse traverser la maison, et cela parfois au détriment du confort.

[...] La composition du groupe social de base est un élément évidemment structurant de l'espace d'habitation, tout comme les rapports des hommes et des femmes ou le mode des relations sociales entre les familles.

C'est ainsi que les notions d'intimité, d'espace personnel, subissent de grandes variations à travers le monde, tandis que les espaces publics ou communautaires peuvent parfois prendre une importance qui nous semble démesurée : les Ibans et les Dayaks de l'île de Bornéo vivent dans des maisons communautaires qui peuvent atteindre 300 m de long. « Grande maison » est d'ailleurs synonyme de « village ». Ces maisons sont bâties sur pilotis. Les cellules familiales contiguës s'alignent en bordure d'une rue-corridor. Une large véranda borde toute la longueur et sert d'espace communautaire.

[...] Les rapports des hommes et des femmes dans la maison, et leurs rôles respectifs dans les sociétés, ont largement influencé la répartition de l'espace. Cela est particulièrement net dans toutes les civilisations de l'islam, où la femme doit vivre plus ou moins cloîtrée et éviter de se montrer aux hommes qui ne sont pas de la famille. Les maisons à cour intérieure permettent aux femmes d'accomplir les tâches domestiques sans être vues. Les cours intérieures ont sans doute d'autres fonctions, mais elles sont favorables à cette claustration des femmes, tandis que les hommes ont leurs salons de réception sur la rue.

[...] Aux origines de la civilisation occidentale, le modèle grec du mégaron antique, avec son foyer central, révèle la connotation féminine que possède la maison dans la culture grecque archaïque. L'espace intérieur domestique clos est celui de la femme ; le dehors, l'espace ouvert, est le domaine de l'homme. La division historique des rôles masculin et féminin a certainement contribué à la diffusion et à la persistance de la maison à une ou plusieurs cours centrales. La civilisation romaine reprendra en le perfectionnant le modèle grec.

La structure familiale est un autre élément dont on retrouve l'influence dans l'habitat. Parfois, la structure sociale est très complexe, et sa traduction sur le terrain est difficile à interpréter. C'est souvent le cas des villages baoulés de Côte-d'Ivoire : un groupe d'habitations abrite des membres de la famille (dont la composition change fréquemment), des adoptés, des visiteurs, etc. Le village apparaît ainsi comme un amas désordonné de cases, alors même que les Baoulés s'y reconnaissent parfaitement : ils savent où sont les entrées des terrains familiaux, les lieux de passage, les terrains publics et les terrains privés.

À l'opposé, les « longues maisons » communautaires (ou « malocas »), que l'on trouve dans tout le bassin de l'Amazonie, regroupent des communautés entières ou des familles étendues. Ce sont en fait de véritables petits villages sous un seul toit.


[...] Dans la majeure partie de l'Afrique, traditionnellement, la maison n'a pas de valeur marchande, elle ne fait pas partie des héritages et ne participe pas à la richesse d'une famille. Le terrain, souvent communautaire, est attribué par le chef au gré des besoins. L'habitat rural de la majorité de la population médiévale en France ne représentait pas non plus un capital transmissible.

Enfin, il est à noter que l'activité économique exercée par les habitants d'un lieu peut exercer une influence sur l'habitation, surtout si elle exige des lieux spécialisés tels que greniers, granges, logements pour les animaux, resserres à outils, pièces hautes pour placer des métiers à tisser...



Et pour en savoir plus, n'hésitez pas à consulter le site suivant



 « habitat », *larousse.fr*

<https://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/habitat/57164>

 **Jean-Paul Demoule, Qu'est-ce qu'une maison?, Dans Rue Descartes 2004/1 (n° 43), pages 104 à 111**

<https://www.cairn.info/revue-rue-descartes-2004-1-page-104.htm>

[...] Dans les livres d'enfants, si l'on excepte les igloos des Eskimos et les tipis des Amérindiens, les maisons françaises ne sont pas très différentes des maisons anglaises, des isbas russes ou des huttes africaines. D'ailleurs il est normal de construire plutôt des maisons en bois lorsqu'on vit dans la forêt, des maisons en terre là où il n'y a ni bois ni pierre, ou des maisons en glace là où il n'y a rien d'autre ; et il est normal d'avoir un toit très pentu là où il pleut et où il neige ; et un toit plat là où il ne neige ni ne pleut. [...]

Les solutions architecturales ont été les plus diverses. Il n'y a pas de déterminisme du climat, de la géographie, de la matière première et même des techniques sur la forme des maisons humaines. Certains groupes, en des lieux aussi divers que l'Australie ou la Patagonie, n'ont même jamais construit de maisons, se contentant de simples auvents ou paravents. Les formes des maisons ne témoignent non plus d'aucun déterminisme identifiable – au-delà de constatations banales. Les premières habitations humaines connues sont plutôt rondes ou ovales, qu'elles soient en peaux, en végétaux ou même en ossements de mammoths comme, il y a vingt mille ans, les maisons de Kostienki, en Russie. Les formes circulaires, qui sont aussi plus abondantes dans la nature que les rectangulaires, permettent aisément d'élever une construction couverte.

Mais les premières maisons rectangulaires apparaissent ensuite assez vite, comme dans le néolithique proche-oriental. La forme permet d'accoler indéfiniment de nouvelles parties aux anciennes, ce que n'autorise pas un espace circulaire, clos sur lui-même. La poterie, inventée un peu plus tard, est ornée de décors géométriques peints, couvrant toute la surface des récipients et dont la stricte organisation est sans équivalents antérieurs. Ainsi se met en place une géométrisation de l'espace, de l'habitat à la poterie et sans doute sur d'autres supports, qui accompagne le nouvel ordre social agricole, beaucoup plus contraignant que celui des chasseurs.

Les Gaulois ne vivaient pas dans des huttes rondes, contrairement à l'imagerie traditionnelle, mais dans des maisons quadrangulaires ; mais les Celtes des îles britanniques habitaient à la même époque de très vastes demeures circulaires, alors que fort peu de choses, dans la culture matérielle, les séparaient de ceux du continent (mais à l'échelle de la planète, la maison ronde est surtout africaine). Le Japon, du 45^e au 25^e degré de latitude nord, s'étend d'un climat subarctique à un climat subtropical. Pourtant, c'est la même maison quadrangulaire en matériaux très légers qui s'est imposée du nord au sud, à mesure que se construisait l'empire japonais, sans souci du climat, au point que les indigènes Aïnous du Nord japonais renoncèrent à leurs constructions conçues pour le froid afin d'adopter l'inconfortable modèle de leurs colonisateurs.

L'histoire de l'Europe, désormais bien connue par l'archéologie, montre des oscillations entre des périodes où l'on vit dans de petites maisons (sixième, quatrième et deuxième millénaire avant notre ère) et d'autres où l'on habite dans de grandes constructions communautaires de plusieurs dizaines de mètres de longueur (cinquième et troisième millénaire avant notre ère). À conditions climatiques égales, il n'y a donc qu'une logique sociale à ces oscillations, certaines grandes maisons collectives pouvant, comme en Asie du Sud-Est, accueillir tout un village. Le groupe que les murs de la maison séparent des autres groupes est donc éminemment variable en taille, famille nucléaire, famille élargie, clan – de même que, plus généralement, on peut rencontrer indifféremment des habitats groupés en villages compacts ou aussi bien des maisons dispersées dans l'espace rural, dispersion encore accentuée par les paysages bocagers avec leurs denses clôtures végétales.

La maison, par essence collective, n'est individuelle que par défaut – lorsqu'un membre du groupe est seul à subsister, comme les veuves des familles nucléaires – ou bien pour des raisons fonctionnelles et souvent temporaires, refuge de l'ermite, hutte menstruelle, abri de chasse.

[...] Si la maison abrite l'ensemble du groupe en un unique espace clos, elle doit être à son tour redécoupée en autant d'espaces intérieurs, qu'ils soient ou non matérialisés. La tente ou yourte sibérienne est fréquemment séparée entre une moitié féminine et une moitié masculine, séparation non matérialisée et que l'archéologie a aussi reconnu, dans ces mêmes régions, à Mal'ta près d'Irkoutsk, d'après la répartition des types d'objets au sein d'une hutte ronde d'il y a 25.000 ans. Les grandes maisons amazoniennes sont divisées en espaces affectés à chacun des sous-groupes familiaux d'une même grande famille, sans que ces espaces soient fortement matérialisés.

[...] La maison est donc, bien plus qu'un abri matériel, la façon dont un groupe se pense et s'inscrit dans l'espace.



Et pour en savoir plus, n'hésitez pas à consulter les sites suivants



 **Habitat humain, *wikipedia***

https://fr.wikipedia.org/wiki/Habitat_humain

 **Benjamin Gibeaux « Habitat d'ici et d'ailleurs », *universciencetv*, 2010**

<https://www.dailymotion.com/video/x15th4a>

 **Occupations, habitats, logements au Moyen Âge, INRAP, 10 janvier 2016**

<https://www.inrap.fr/occupations-habitats-logements-au-moyen-age-10256>

 **«Quels sont les matériaux qui façonneront la ville de demain?», *enviesdeville.fr*, 2018**

<https://www.enviesdeville.fr/grandsprojets/quels-sont-les-materiaux-qui-faconneront-la-ville-de-demain/>

En France, le ciment et le béton ont longtemps été considérés comme les grands favoris de la construction. Réputés comme étant solides et chimiquement stables, le ciment est pourtant responsable de 5% des émissions de CO2 et le béton de 20 millions de tonnes de déchets à l'échelle nationale. Aujourd'hui plus que jamais, l'enjeu est donc de rendre les matériaux plus écologiques.

Le secteur du bâtiment et de la construction est en effet l'un des secteurs les plus concernés par les enjeux du développement durable. Les chiffres le prouvent* : la construction représente environ 40% des émissions de CO2 des pays développés, 37% de la consommation d'énergie et 50% des déchets produits. Ingénieurs, urbanistes, architectes tentent donc de réinventer les pratiques de construction, de la conception jusqu'au chantier, en favorisant des matériaux plus intelligents et plus écologiques.

Les matériaux recyclés

Pour les entreprises du BTP ainsi que pour les territoires, s'impliquer dans l'économie circulaire est devenu une priorité. La loi relative à la transition énergétique pour la croissance verte fixe en effet la barre haute : d'ici à 2020, le taux de valorisation des déchets du BTP doit atteindre l'ordre de 70%. De nombreux programmes de recherche sont

donc menés afin d'assurer la fiabilité des matériaux issus du recyclage. Quelques filières commencent à émerger, notamment celle de la fabrication de structures faites à partir de plâtre recyclé issu des déchets de chantiers. D'autres avancées ont lieu sur le béton, le verre, les laines minérales.

[Poullard](#), une PME française de terrassement a d'ailleurs mis au point le premier béton recyclé, issu à 100% des démolitions. Le procédé est simple : l'entreprise récupère des blocs de béton, qui sont broyés puis lavés afin de retourner à l'état de sable et de graviers. Une centrale à béton est ensuite chargée de produire un nouveau béton prêt à l'emploi. Celui-ci dispose "des mêmes résistances techniques que le béton non-recyclé" affirme le fondateur de la PME.

Les matériaux biosourcés

En 2012 a été mis en place le label "Bâtiment biosourcé" par les pouvoirs publics afin de valoriser l'utilisation des matériaux et produits de construction biosourcés. Les matériaux biosourcés sont issus du vivant, d'origine animale comme la laine de mouton ou végétale comme le bois, la paille ou encore le chanvre. Particulièrement reconnus pour leur performance en matière d'isolation, ces matériaux représentent une alternative fiable aux ressources fossiles.

En Île-de-France, le programme "Biomasse pour le futur" lancé il y a près de cinq ans par les collectivités territoriales, laboratoires de recherches, industriels et coopératives agricoles, a conduit à la création du béton de miscanthus. Le miscanthus est une plante originaire d'Asie non invasive et ne nécessitant ni engrais, ni irrigation. Sa culture s'adapte donc aux terres polluées, dégradées des paysages urbains. En plus de pouvoir se développer facilement, le béton de miscanthus offre également une résistance thermique élevée ($R=0,7M2.k/W$ contre 0,2 pour les blocs traditionnels) et atteste d'une capacité isolante lui permettant de s'inscrire dans les réglementations en vigueur et à venir.

Après de nombreux essais validés, une demande pour un premier chantier expérimental de 46 logements a d'ailleurs été déposée l'an dernier dans le département de Seine-et-Marne. Les bâtiments seront construits à partir de granulats constitués à 60% de miscanthus.

Les matériaux augmentés


Selon l'ONU, plus de 70% de la population vivra en ville en 2050 et près de trois milliards de personnes auront besoin de nouveaux logements. Face à ce constat et aux enjeux environnementaux actuels – réchauffement climatique, raréfaction des ressources naturelles, pollution atmosphérique, etc. – la fabrication des matériaux tels que l'acier et le béton semble compromise. Longtemps délaissé par les maîtres d'ouvrage, le bois fait depuis quelques années son grand retour. Issu de forêts gérées durablement, c'est en effet l'un des matériaux les plus à même de stocker du carbone (celui-ci conserve le CO₂ absorbé par l'arbre durant sa croissance). Le seul hic : le bois n'est en l'état pas assez rigide pour construire des bâtiments de très grande hauteur.

Timothée Boitouzet, jeune architecte français, s'est donc lancé un défi celui de créer un bois aussi résistant que le béton. Sa technologie brevetée consiste à injecter du bois dans l'espace disponible – celui-ci étant composé de 60 à 90% d'air – une fine couche de matière plastique permettant de le rigidifier. À terme, ce bois devrait permettre de construire des tours dépassant les 35 étages, soit 3 fois plus hautes que les constructions en bois actuelles.



[Et pour en savoir plus, n'hésitez pas à consulter les sites suivants](#)



 **Contal Marie-Hélène, « Introduction à l'histoire de la brique crue et cuite: des propriétés physico-chimiques souvent similaires, parfois contraires », de l'architecture au patrimoine,**

<https://www.citedelarchitecture.fr/fr/video/introduction-lhistoire-de-la-brique-crue-et-cuite-des-proprietes-physico-chimiques-souvent>

<https://sitelecorbusier.com/wp-content/uploads/2020/02/les-materiaux-1.pdf>

Les étapes de la construction d'une maison



<https://www.youtube.com/watch?v=7p7iPNhg9SY>



« Des maison imprimées en 3 D », *Future, Arte*, 17 janvier 2015

[Des maisons imprimées en 3D - FUTURE - ARTE - YouTube](#)

 **« Maison Imprimante 3D : Les Meilleures Maisons imprimées en 3D », Julien G, 5 janvier 2021, *meilleureinnovation.com***

<https://www.meilleure-innovation.com/maison-imprimante-3d/>



BFMbusiness, janvier 2021

[Cette maison de deux étages en béton a été entièrement construite avec une imprimante 3D - YouTube](#)



« Des maisons en 24 heures imprimées en 3D », *France 2*, juin 2018,
[Des maisons en 24 heures imprimées en 3D - YouTube](#)



Et pour vous distraire



Émission « La fabuleuse histoire de la maison », Stéphane Bern, *France 2*, mars 2019

La Fabuleuse Histoire propose aux téléspectateurs une nouvelle aventure pleine de surprises, de rires et de sensations fortes ! Un programme inédit et familial qui permet d'apprendre de façon très ludique.

La Fabuleuse histoire de la maison

Sous la forme d'un pavillon ou d'un appartement, la maison est le projet d'une vie, pour bon nombre de Français. La majorité de nos concitoyens passe des week-ends à bricoler ou à jardiner pour réaliser leur domicile. Cette maison, refuge « familial », dont le plan nous paraît immuable – avec ses chambres individuelles, sa cuisine, son salon, sa salle à manger ou sa salle de bain – s'est construite progressivement dans notre passé. Stéphane Bern propose donc aux téléspectateurs de vivre une expérience inédite : remonter littéralement le temps, pour découvrir concrètement, au cours de plusieurs chapitres de notre histoire, la transformation de notre habitat et de notre manière de vivre « à la maison ». Un voyage dans le temps en costumes et dans des décors d'époque rigoureusement reconstitués.

Cette fabuleuse histoire commence à l'époque de nos ancêtres les Gaulois qui vivaient sous des toits de chaume dans des habitats en torchis. Elle se poursuit dans les châteaux de la Renaissance, quand apparaissent de vraies fenêtres ou encore les toutes premières chambres à coucher. Il faut attendre le XIXe siècle pour que d'autres pièces, comme le séjour ou la salle de bains, se généralisent. Lors de cette aventure, les téléspectateurs assisteront à l'apparition d'inventions, comme le gaz et l'électricité, qui vont totalement bouleverser notre vie quotidienne et chambouler nos intérieurs.

Stéphane Bern a choisi d'emmenner dans ce voyage deux invités très concernés par cette thématique de la maison : l'animatrice Églantine Éméyé, passionnée de brocante (auteure d'un livre remarqué sur ce thème) et le jeune décorateur Thomas Lecointe, chroniqueur déco et expert en bricolage.

Une fois projetés dans notre passé, ils vont découvrir concrètement comment vivaient nos ancêtres... sans électricité ni confort moderne. Ils vont d'ailleurs devoir relever plusieurs défis étonnants comme, par exemple, mettre la main à la patte pour construire une maison gauloise ou encore, à l'époque des châteaux, fabriquer le seul moyen de s'éclairer, la bougie.

Au fil de ce voyage à travers les siècles, ils vont découvrir comment des inventions ont transformé nos intérieurs, comme l'ampoule électrique ou l'ancêtre du lave-vaisselle.

<https://www.france.tv/france-2/la-fabuleuse-histoire/938795-l-eclosion-des-villes-a-l-epoque-gallo-romaine.html>

<https://www.france.tv/france-2/la-fabuleuse-histoire/938793-reparer-une-maison-gauloise-a-base-de-torchis.html>

<https://www.france.tv/france-2/la-fabuleuse-histoire/938423-a-l-interieur-d-une-maison-gauloise.html>

<https://www.france.tv/france-2/la-fabuleuse-histoire/938421-l-habitat-a-l-epoque-de-la-gaule.html>

I – 2 La maison : mon abri, mon refuge

La maison est un lieu où l'on se sent en sécurité. Elle protège contre toutes formes d'agressions extérieures (qu'elles soient humaines ou d'ordre climatique), elle répond au besoin presque instinctif de mettre ses biens et les siens à l'abri. Elle devient même le refuge ultime en cas de pandémie comme ce fut le cas pendant la période de confinement.

Avoir un toit, c'est aussi satisfaire certains besoins primaires, manger, dormir, se laver. L'homme cherche donc à rendre son logement confortable et fonctionnel. La maison s'adapte au mode de vie, évolue selon les besoins ... Ainsi, cet abri est essentiel à l'équilibre de l'individu, en être privé ou en être expulsé est la plupart du temps dramatique et, dans tous les cas, difficile à vivre.

La maison : un lieu qui répond à notre besoin de protection et de sécurité



Bachelard, *La poétique de l'espace*, 1957

Il est d'ailleurs très frappant que même dans la maison claire la conscience du bien-être appelle les comparaisons de l'animal en ses refuges. Le peintre Vlaminck vivant dans sa maison tranquille, écrit : « Le bien-être que j'éprouve devant le feu, quand le mauvais temps fait rage, est tout animal. Le rat dans son trou, le lapin dans son terrier, la vache dans l'étable doivent être heureux comme je le suis. » Ainsi le bien-être nous rend à la primitivité du refuge. Physiquement, l'être qui reçoit le sentiment du refuge se resserre sur soi-même, se retire, se blottit, se cache, se musse. En cherchant

dans les richesses du vocabulaire tous les verbes qui diraient toutes les dynamiques de la retraite, on trouverait des images du mouvement animal, des mouvements de repli qui sont inscrits dans les muscles.

[...]

Le nid comme toute image de repos, de tranquillité, s'associe immédiatement à l'image de la maison simple. De l'image du nid à l'image de la maison ou vice versa, les passages ne peuvent se faire que sous le signe de la simplicité. Van Gogh qui a peint beaucoup de nids et beaucoup de chaumières écrit à son frère : « La chaumière au toit de roseaux m'a fait penser au nid d'un roitelet ». N'y a-t-il pas pour l'œil du peintre un redoublement d'intérêt si, peignant un nid, il rêve à la chaumière, si peignant une chaumière, il rêve à un nid. À de tels nœuds d'images, il semble qu'on rêve deux fois, qu'on rêve sur deux registres. L'image la plus simple se double, elle est elle-même et autre chose qu'elle-même. Les chaumières de Van Gogh sont surchargées de chaume. Une paille épaisse, grossièrement tressée souligne la volonté d'abriter en débordant les murs. De toutes les vertus d'abri, le toit est ici le témoin dominant. Sous la couverture du toit les murs sont de la terre maçonnée. Les ouvertures sont basses. La chaumière est posée sur la terre comme un nid sur le champ.

Et le nid du roitelet est bien une chaumière, car c'est un nid couvert, un nid rond. L'abbé Vincelot le décrit en ces termes : « Le roitelet donne à son nid la forme d'une boule très ronde, dans laquelle est pratiqué un petit trou placé en dessous, afin que l'eau n'y puisse pénétrer. Cette ouverture est ordinairement dissimulée sous une branche. Souvent il m'est arrivé d'examiner le nid dans tous les sens avant d'apercevoir l'ouverture qui donne passage à la femelle. »



Jacques Pezeu-Massabuau, *La maison : espace social*, 1983

Les voyageurs et les spécialistes s'extasient volontiers sur la diversité que montre l'habitation humaine. Mais elle ne fait qu'exprimer celle de nos civilisations appliquée à une nécessité qui leur est commune, entre elles et avec les sociétés animales, et que des disciplines nouvelles permettent d'analyser : l'éthologie qui nous montre, au niveau de l'instinct et du comportement animaux, le besoin de « loger » son corps dans une portion déterminée de l'étendue, et la proxémique qui déchiffre le sens de nos gestes et de nos attitudes en fonction de leurs coordonnées spatiales. Le nid est pour l'hirondelle un refuge tiède et confortable et Renart abrite dans son château de Maupertuis son épouse et ses petits ; mais l'oiseau et le goupil entourent aussi ce logis d'un territoire où ils trouvent leur nourriture et qu'ils défendent contre toute intrusion. On décèle ici ce double instinct — que l'homme perpétue dans sa demeure sous une forme réfléchie — de s'abriter contre les excès du milieu naturel ou certains de ses semblables, jugés nuisibles, et de s'approprier une portion d'espace où les fonctions vitales puissent s'effectuer sans contrainte.



Sylvain Tesson, *Dans les forêts de Sibérie*, (2011)

15 février

Ma première soirée solitaire. Au début, je n'ose pas trop bouger. Je suis anesthésié par la perspective des jours. À 10 heures du soir, des explosions trouent le silence. L'air s'est réchauffé, le ciel est à la neige, il ne fait que — 12 °C. L'artillerie russe pilonnerait le lac, la cabane n'en vibrerait pas plus. Je sors dans le redoux écouter les coups de bûtoir. Les courants font jouer la banquise.

L'eau, prisonnière, implore sa libération. La glace sépare les êtres (poissons, fleurs et algues, mammifères marins, arthropodes et micro-organismes) du ciel. Elle fait écran entre la vie et les étoiles.

La cabane mesure trois mètres sur trois. Un poêle en fonte assure le chauffage. Il deviendra mon ami. J'accepte les ronflements de ce compagnon-là. Le poêle est l'axe du monde. Autour de lui, tout s'organise. C'est un petit dieu qui possède sa vie propre. [...]

Je dispose de deux fenêtres. L'une est ouverte sur le sud, l'autre sur l'est. Dans l'enchâssure de la seconde, on distingue les crêtes enneigées de la Bouriatie⁴, à cent kilomètres. Par la première, derrière les branchages d'un pin couché, je suis du regard la courbe de la baie incurvée vers le sud.

Ma table, collée à la fenêtre de l'est, en occupe toute la largeur, à la mode russe. Les Slaves peuvent rester des heures assis à regarder perler les carreaux. Parfois, ils se lèvent, envahissent un pays, font une révolution puis retournent rêver devant leurs fenêtres, dans des pièces surchauffées. L'hiver, ils sirotent le thé interminablement, pas trop pressés de sortir.



Théophile Gautier, « La bonne soirée », *Émaux et camées*, 1852

Quel temps de chien ! — il pleut, il neige ;

Les cochers, transis sur leur siège,

Ont le nez bleu.

Par ce vilain soir de décembre,
Qu'il ferait bon garder la chambre,
Devant son feu !

À l'angle de la cheminée
La chauffeuse capitonnée
Vous tend les bras
Et semble avec une caresse
Vous dire comme une maîtresse :
« Tu resteras ! »
[...]

Jacques Pezeu-Massabuau, *La maison : espace social*, 1983

[La notion de maison : abri naturel se décompose en deux : celle de sa construction en fonction des matériaux fournis par le milieu local, et celle de la protection qu'elle doit assurer contre ce même milieu](#)

La notion de maison : abri naturel se décompose en deux : celle de sa construction en fonction des matériaux fournis par le milieu local, et celle de la protection qu'elle doit assurer contre ce même milieu. D'une façon générale, la maison constitue, au-delà du vêtement, une seconde enveloppe protectrice contre vent et pluie, séismes et cyclones et, surtout, excès thermiques. Mais il faut considérer à part les types de temps moyens — chaleur humide ou sèche, saisonnière ou permanente, enneigement hivernal avec froid prolongé ou non... — qui sont des conditions jugées « normales » et auxquelles la maison s'adapte plus ou moins de façon à réaliser une ambiance propre à l'accomplissement des fonctions essentielles de la vie : on y reviendra à propos de celles-ci. Bien plus redoutable est, pour l'homme, l'agression des éléments extrêmes du milieu : typhons, averses diluviennes mais brèves, sécheresses prolongées, excès auxquels on peut joindre les séismes.

Le calme après la tempête, publicité TV ISOVER 2021



<https://youtu.be/JAglS2tFIYY>

Les trois petits cochons

Conte anonyme folklore anglo-saxon remontant au XVIII^{ème} siècle. Les premiers écrits de l'histoire arrivent en 1843, dans Nursery Rhymes and Nursery Tales de James Orchard Halliwell-Phillips. Et dans English Fairy Tales en 1898 de Joseph Jacobs.

C'est un conte des plus anciens et des plus repris sous des dizaines de versions.

<https://grimm.hypnoweb.net/grimm/les-dossiers/les-contes/saison-1-les-contes/les-trois-petits-cochons.215.60/>

Il était une fois trois petits cochons qui vivaient avec leur maman dans une petite chaumière. Un jour, La maman appela ses trois fils et leur dit qu'elle ne pouvait plus les élever parce qu'elle était trop pauvre. Je voudrais que vous partiez d'ici et construisiez votre maison, dit-elle, mais prenez garde qu'elle soit bien solide pour que le grand méchant loup ne puisse entrer et vous manger. La maman embrassa ses trois petits cochons et leur dit au revoir les larmes aux yeux. Ils s'en allèrent de chez eux construire leurs maisons. Le premier petit cochon rencontra un homme portant une botte de paille. - "Puis-je avoir un peu de paille pour construire ma maison ?" demanda le petit cochon. Et l'homme lui donna de la paille. Le second petit cochon avait rencontré un homme qui portait un chargement de bois. - "Puis-je avoir quelques bouts de bois pour construire ma maison ?" demanda le petit cochon. Et l'homme lui donna le bois. Le troisième petit cochon, lui avait rencontré un homme chargé de briques. S'il vous plaît, Monsieur, demanda le troisième petit cochon, puis-je avoir quelques briques pour construire ma maison ? L'homme lui donna assez de briques pour bâtir une grande et solide maison. Les trois petits cochons rentraient joyeusement chez eux quand le grand méchant loup les aperçut. "Comme ils doivent être tendres ! Lequel vais-je manger en premier ? Je vais commencer par le petit cochon dans la maison de paille !" Il frappa à la porte. Petit cochon, gentil petit cochon, laisse-moi entrer ? Non, Non ! Par le poil de mon petit menton ! Alors, je vais souffler et ta maison s'envolera ! Le loup gonfla ses joues, souffla, souffla de toutes ses forces, et la maison de paille s'envola. Au secours ! cria le premier petit cochon en courant vers la maison de bois de son frère. A peine celui-ci eut-il refermé la porte que le loup frappa. Petits cochons, gentils petits cochons, laissez-moi entrer ? Non, non ! Par le poil de nos petits mentons ! répondirent les deux frères. Alors, je vais souffler, souffler, et votre maison s'envolera ! Le loup se gonfla les joues, souffla, souffla de toutes ses forces, et la maison de bois s'envola. Au secours ! crièrent les deux petits cochons en courant aussi vite que possible

vers la maison de briques de leur frère. Ici, vous ne risquez rien ! leur dit-il. Bientôt, la voix du loup résonna. "Petits cochons, gentils petits cochons, je peux entrer ?" Non ! non ! Par le poil de nos petits mentons ! Alors, vous allez voir, hurla le loup, je vais souffler sur votre maison, et je vais la démolir ! Il prit alors sa plus profonde respiration et souffla comme un fou. Mais cette fois-ci, il ne réussit pas à mettre la maison par terre. Cela rendit le loup fou furieux. Il décida de passer par la cheminée de la petite maison. Pendant ce temps, le troisième petit cochon, qui était très rusé, alluma un grand feu dans la cheminée et y posa un chaudron rempli d'eau. Quand le loup descendit dans la cheminée, il tomba tout droit dedans. Il poussa un hurlement qu'on entendit à des kilomètres à la ronde et repartit comme il était venu, par la cheminée. On n'entendit plus jamais parler de lui.



Les trois petits cochons

<https://youtu.be/rYqn5zoNRPE>



Fabrice Larceneux Hervé Parent, *Marketing de l'immobilier*, 2010

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00659875/document>

La première volonté des acheteurs potentiels est avant tout d'acheter un espace sûr, protégé. Le besoin de trouver sa place au sein d'un espace sécurisé est supposé répondre à des incertitudes et à des peurs à la fois réelles (agression physique réelle) et fantasmées ou symboliques (peur de l'autre, de l'inconnu, etc.). L'espace personnel est une zone tampon autour duquel l'individu met en place un système de protection, un rempart entre soi et les menaces perçues. Il est nécessaire de s'y sentir en sécurité et de bénéficier de repères délimitants. Ce besoin de sécurisation s'étend de la maison à l'environnement proche et explique le souhait d'ériger des barrières réelles ou symboliques. Il explique par exemple le développement des systèmes de sécurité et de clôtures : portes blindées, vitres anti-effraction ou serrures trois points équipent 42 % des logements (Insee 1ère 1177, 2008). Les alarmes équipent cinq fois plus de maisons que d'appartements et 96 % des logements parisiens sont protégés par un digicode. L'installation de systèmes de sécurité culmine entre 50 et 69 ans et augmente nettement avec le niveau de vie. En réalité, la sécurité est avant tout une sensation : les femmes se sentent plus souvent en insécurité au domicile (12 % contre 5 % pour les hommes), sensation que l'installation de système de sécurité ne suffit pas à faire disparaître : les individus ayant fait installer un système de sécurité continuent à éprouver un sentiment d'insécurité après, contrairement à ce que l'on pourrait penser. En effet, le lien entre sentiment d'insécurité et nombre d'agressions est faible : ceux qui redoutent le plus d'être agressés sont aussi ceux qui sont le moins menacés de l'être. Une maison, et l'espace fermé qui l'entoure, configure une zone protégée qui sécurise. Mais il peut aussi être contre-productif : afficher trop visiblement des systèmes de sécurité crée paradoxalement la sensation d'être dans un environnement insécurisé. Cette angoisse de l'insécurité se retrouve dans la stratégie de privatisation des espaces publics : il existerait par exemple plus de 1500 passages privés à Paris, souvent des passages sans issue desservant les immeubles lors des opérations de densification des constructions. Par exemple, « La Villa Montmorency », regroupant dès 1853 plus de cent logements, est une forme aboutie de sécurisation d'un espace dans Paris où des caméras de surveillance ont été récemment installées et des panneaux interdisent formellement l'entrée aux non-résidents, sous peine de poursuites. La peur de l'insécurité pousse à la privatisation d'espaces dans la conception même des programmes immobiliers. Dans les années 1990, un des premiers programmes, « Le Domaine du Golf » à Saint-Germain-Lès-Corbeil était constitué de plus de 400 logements réalisés autour d'un parcours de Golf. L'ensemble était fortement sécurisé. Il s'agit d'un territoire entièrement privé, clôturé par un grillage de 1,50 mètre mais sans cloisonnement entre maisons. Cet espace est gardé avec barrières, gardien à l'entrée et rondes de nuit. Les maisons s'y vendent très facilement, la sensation « d'être en sécurité » étant un critère crucial dans l'achat d'un logement.



Jacques Pezeu-Massabuau, *La maison : espace social*, 1983

La maison abrite encore les biens de la famille et cette fonction oblige à la rendre inaccessible aux voleurs. Nous distinguons ici la nécessité de défendre ces biens de celle de les conserver en bon état, afin que les habitants puissent y puiser en permanence. Dans les campagnes, plus la récolte est aléatoire (régions arides), plus elle est guettée par les pillards. A ce besoin répondent toute une gamme de greniers fortifiés situés hors de la maison : grottes des Touaregs ou forteresses maghrébines (où l'homme se réfugie aussi en cas de conflit). On creuse des souterrains pour garder l'huile ou le blé tout autour de la Méditerranée. Pour ses autres richesses, l'homme a aménagé une partie sa maison. [...] Portes et fenêtres se garnissent de grilles que l'art du forgeron rend parfois belles. Mais c'est plus généralement aux endroits les moins accessibles que l'homme entrepose ses biens les plus précieux : en hauteur ou en profondeur. Les pièces souterraines se trouvent en effet protégées de tous côtés sauf en leur plafond, auquel on accède par une

trappe facilement dissimulable. Ailleurs, c'est au sommet d'une tour (et non dans un simple grenier aisément accessible à l'escalade) qu'on loge ses richesses et qu'on se réfugie soi-même en cas d'alerte.

Plus encore qu'un abri contre la violence des éléments, l'homme a cherché à faire de sa maison un espace clos, soustrait aux incursions, la grande ingéniosité qu'il a ainsi dépensée (et dont les catalogues des entreprises spécialisées contre le vol fournissent de nos jours un bon exemple) se trouvant constamment mise à l'épreuve et renouvelée par la diversification et le progrès des formes d'agression.



Verisure : alarme avec caméra de sécurité connectée



<https://youtu.be/7Hks5GcLGUA>



Daniel Defoe, *Robinson Crusoé*, 1719 (traduit de l'anglais par Petrus Borel).

Robinson, seul sur son île, a très vite besoin d'un toit protecteur

Décembre

Le 10. – Je commençais alors à regarder ma grotte ou ma voûte comme terminée, lorsque tout à coup – sans doute je l'avais faite trop vaste – une grande quantité de terre éboula du haut de l'un des côtés ; j'en fus, en un mot, très épouvanté, et non pas sans raison ; car, si je m'étais trouvé dessous, je n'aurais jamais eu besoin d'un fossoyeur. Pour réparer cet accident j'eus énormément de besogne ; il fallut emporter la terre qui s'était détachée ; et, ce qui était encore plus important, il fallut étançonner la voûte, afin que je pusse être bien sûr qu'il ne s'écroulerait plus rien.

Le 11. – Conséquemment je travaillai à cela, et je plaçai deux étais ou poteaux posés à plomb sous le ciel de la grotte, avec deux morceaux de planche mis en croix sur chacun. Je terminai cet ouvrage le lendemain ; puis, ajoutant encore des étais garnis de couches, au bout d'une semaine environ j'eus mon plafond assuré ; et, comme ces poteaux étaient placés en rang, ils me servirent de cloisons pour distribuer mon logis.

Le 17. – À partir de ce jour jusqu'au vingtième, je posai des tablettes et je fichai des clous sur les poteaux pour suspendre tout ce qui pouvait s'accrocher ; je commençai, dès lors, à avoir mon intérieur en assez bon ordre.

Le 20. – Je portai tout mon bataclan² dans ma grotte ; je me mis à meubler ma maison, et j'assemblai quelques bouts de planche en manière de dressoir, pour apprêter mes viandes dessus ; mais les planches commencèrent à devenir fort rares par-devers moi. Je me fabriquai aussi une autre table.

Le 24. – Beaucoup de pluie toute la nuit et tout le jour ; je ne sortis pas.

Le 25. – Pluie toute la journée.

Le 26. – Point de pluie ; la terre était alors plus fraîche qu'auparavant et plus agréable.

Le 27. – Je tuai un chevreau et j'en estropiai un autre qu'alors je pus attraper et amener en laisse à la maison. Dès que je fus arrivé je liai avec des éclisses³ l'une de ses jambes qui était cassée.

Nota : J'en pris un tel soin, qu'il survécut, et que sa jambe redevint aussi forte que jamais ; et, comme je le soignai ainsi fort longtemps, il s'apprivoisa et paissait sur la pelouse, devant ma porte, sans chercher aucunement à s'enfuir. Ce fut la première fois que je conçus la pensée de nourrir des animaux privés, pour me fournir d'aliments quand toute ma poudre et tout mon plomb seraient consommés.

Les 28, 29 et 30. – Grandes chaleurs et pas de brise ; si bien qu'il ne m'était possible de sortir que sur le soir pour chercher ma subsistance. Je passai ce temps à mettre tous mes effets en ordre dans mon habitation.



Patrick Avrane, *Maisons, Quand l'inconscient habite les lieux*, 2020

Robinson Crusoé [...]

Jusqu'à son échouage sur l'île déserte, tempêtes, naufrages, rapt et esclavage, errance affamée, menaces de cannibales et d'animaux sauvages alternent avec les rencontres d'êtres bienveillants et charitables, émissaires de bonne fortune. Le récit de ses vingt-huit ans de vie solitaire, puis en compagnie de Vendredi, n'est qu'une partie du roman de Daniel Defoe, même si celle-ci transforme son héros en personnage de légende. C'est peu après son installation que survient le tremblement de terre. Le naufragé commence à connaître son île, ses animaux sauvages mais pas féroces, sa nature vierge mais pas hostile. Il récupère dans l'épave du navire suffisamment de fusils, de poudre et d'outils pour se procurer de la nourriture et bâtir sa demeure ; une grotte entourée d'une palissade devient le refuge où il vit en toute sécurité. Robinson a reconstitué le foyer perdu de son enfance, mais le voilà mis en danger par un séisme. Plus tard, rassuré par l'absence de nouvelles secousses, le héros de Daniel Defoe se reconforte d'un peu de rhum trouvé dans les provisions sauvées du bateau. « J'en usai très sobrement, sachant bien qu'une fois bu il ne me

serait pas possible d'en avoir d'autres », précise Robinson. Il prévoit l'avenir, quitte la torpeur, surmonte l'anéantissement et entre à nouveau dans la vie.

 **Patrice Huerre, « L'enfant et les cabanes », *Enfances & Psy*, 2006/4 (no 33), pages 20 à 26**
<https://www.cairn.info/revue-enfances-et-psy-2006-4-page-20.htm>

Les enfants ont, instinctivement, besoin d'un abri protecteur

Pourquoi s'intéresser aux cabanes ? Quelles raisons justifient cet intérêt pour les professionnels de l'enfance et de l'adolescence ? Quoi de plus anodin et de plus ordinaire qu'une cabane ? Pourtant, derrière la banalité de l'objet, derrière l'aspect ludique qui caractérise sa confection et son habitation, se regroupent tous les enjeux les plus fondamentaux de la construction humaine.

[...]

Il y a mille et une manières de concevoir et d'investir cette cabane : de l'abri sommaire fait à partir d'un carton à la hutte de type indien, en passant par des architectures en bois plus sophistiquées, toutes les formes se retrouvent. Des constructions destinées à durer à celles, plus précaires, que les enfants élèvent pour se distraire, un après-midi à la campagne, tous les modes d'investissement se retrouvent.

Pourtant ce plaisir, qu'il soit solitaire ou en groupe, n'est pas nouveau. Dans l'histoire de l'humanité, on retrouve, comme une constante, la recherche d'un abri pour vivre et se protéger de l'extérieur ou des prédateurs comme des pluies, du vent, du froid ou de la chaleur.

Toutes ces traces d'expériences lointaines figurent toujours, à l'évidence, dans le cerveau archaïque de l'humain contemporain, même lorsqu'il dispose du confort moderne. Comme si l'enfant se devait de parcourir toutes les étapes franchies par ses prédécesseurs, depuis la préhistoire, pour s'installer dans le présent.

Les cabanes sont donc un sujet à la fois ludique et sérieux ; ludique... et donc sérieux.

[...]

Mais il n'y a pas que les humains qui soient concernés par la cabane. Dans toutes les espèces animales, il est possible de relever, parmi les priorités pour survivre et assurer la reproduction de l'espèce, combien la confection de l'abri est première. Du nid des oiseaux, des écureuils ou des lémuriers malgaches aux tanières, gîtes et autres terriers, leur fabrication fait partie des apprentissages de base transmis par les parents à leurs petits. Ils en garantissent l'autonomie future.

La maison : « repaire de survie » pendant la période de pandémie

 **Alberto Eiguer, Préface de la troisième édition de *L'inconscient de la maison*, 2021**

https://www.dunod.com/sites/default/files/atoms/files/Feuilletage_1042.pdf

L'habitat intérieur remplit [...] une fonction de contenance et en conséquence de différenciation entre l'extérieur et l'intérieur de la maison, afin de protéger la famille et de développer une intimité reconfortante. [...]

[...] [le confinement dicté par des impératifs de santé publique] a pris de surprise une population craignant son avenir, voire sa disparition. La maison est devenue un refuge vital ; elle l'était certes toujours, mais cette fois c'est une urgence. Nous l'avons souligné à de nombreuses reprises dans cet ouvrage : nous avons parlé de la maison comme refuge, havre de paix, lieu de reconfort et de ressourcement. Aujourd'hui, elle est devenue, fût-ce lors de quelques mois, un repaire de survie.

 **Bertrand Naivin, «Le confinement ou la consécration maison-monde», *usbeketrica.com*, 16 mars 2020**

<https://usbeketrica.com/fr/article/le-confinement-ou-la-consecration-de-la-maison-monde>

Le confinement imposé pendant deux mois a transformé nos usages et notre regard sur l'espace domestique. Dans un article en forme de brève histoire de la maison et de sa charge symbolique, Bertrand Naivin, théoricien de l'art et des médias, revient sur ces évolutions, à l'heure où « rester chez soi revient à sauver des vies ».

La maison semble n'avoir jamais été autant valorisée que depuis la période de confinement qui s'est refermée le 11 mai. Lieu de protection, elle n'est plus seulement ce foyer où l'on se retire des dangers du monde mais est devenue également un poste de combat d'où l'on peut œuvrer à l'endigement de l'épidémie de coronavirus.

La maison comme espace de résistance

On a vu naître un «casaniérisme» d'un genre nouveau, qui se pare d'une vertu citoyenne. L'espace domestique a muté en un lieu de lutte et de résistance citoyenne, demeurer chez soi revenant autant à se protéger qu'à ne pas prendre le risque de transmettre sans le savoir le virus à d'autres. Il n'y a qu'à lire ces décors qui ornent les images de profils Facebook pour s'en convaincre. Comment en effet ne pas faire un parallèle entre l'injonctif #Restezchezvous et le #Engagezvous des dernières municipales ou le Stay at home ! et le patriotel Want You ! des affiches de recrutement pour l'armée américaine en 1917 ?

Car en ces temps viraux, rester chez soi revient à sauver des vies. [...]

La maison comme hyperlieu

La maison est devenue en quelques jours un hyperlieu où se mêlent plus que jamais activités intimes et publiques. [...]

La vie publique et la vie privée se déroulent et se gèrent de chez soi pour se protéger et protéger les autres d'une possible infection

Les murs de l'espace domestique ne fonctionnent plus alors comme frontière entre la vie publique et la vie privée. Ces dernières se déroulent et se gèrent de chez soi pour se protéger et protéger les autres d'une possible infection.

 **Affiche postée sur les réseaux sociaux par l'illustrateur Mathieu Persan vendredi 13 mars 2020, en anglais puis en français.**



 **La Maison de l'Europe de Provence**

<https://maison-europe-provence.eu/confinement/>

La maison : lieu fonctionnel et confortable pour répondre aux besoins primaires

 **Olivier Le Goff, *L'invention du confort*, 1992**

[...] La réalisation d'un « minimum confortable » devient l'une des conditions nécessaires à l'amélioration des logements. Pour ce faire, ceci implique la mise en place de règlements, normes et techniques qui donnent au confort une dimension nouvelle.

L'évolution de la réalisation de ce « minimum confortable » peut être saisie à partir de l'outil relativement sûr que constituent les recensements de l'INSEE (Institut National de la Statistique et des Études Économiques). Le confort, qui fait l'objet dès l'après-guerre d'une catégorisation, commence ainsi sa pénétration dans les foyers français, pénétration qui ne va pas sans soulever un certain nombre de réticences sociales et de difficultés techniques qui sont autant d'interférences qui perturbent quelque peu, du moins dans un premier temps, la logique quantitative de l'INSEE. Reste qu'une évolution se fait jour et permet de penser comme acquise, à la fin des « trente glorieuses », la réalisation de ce « minimum confortable ».

Si l'amélioration générale des conditions de logement en France est incontestable au cours de cette période, il faut toutefois constater que cette amélioration n'a pas été sans conséquence sur la vie quotidienne en général et sur le confort en particulier. Sur ce dernier point, il est clair que l'établissement d'un « minimum confortable » a produit d'importantes modifications quant aux représentations du confort. Devenu objet technique, le confort a été ainsi normalisé, codifié, réglementé, institutionnalisé, acquérant ainsi un nouvel univers de référence.

Citation de Le Goff tirée du même ouvrage : « Le logement est le lieu « par excellence » du confort. »

Olivier Le Goff, *L'invention du confort*, 1992

Le contexte de crise que traverse le domaine du logement pendant une grande partie des « trente glorieuses » tend à imposer l'idée d'un « minimum confortable » qui, quoi qu'il en soit pour l'instant de son évolution, est à considérer comme l'un des facteurs principaux de l'amélioration des conditions d'habitation. Cette idée, dont on peut comprendre la nécessité en termes politiques, reste toutefois à préciser quant à son contenu. Quels sont les éléments qui composent ce « confort minimum », en quoi peuvent-ils être considérés comme légitimes en termes d'amélioration de la vie, quelles sont les instances qui en sont productrices ? La « technicisation » grandissante du confort est assurément à la base de ce développement d'un « confort minimum » qui établit en retour le confort comme un objet technique.

C'est avec la deuxième moitié du XIXe siècle qu'a progressivement pris effet une certaine technicisation du confort. L'invention des principaux appareils électro-ménagers date en effet de cette époque, qui marque également le début de la constitution de toute une infrastructure technique permettant d'acheminer eau, gaz ou électricité. C'est toutefois avec les « trente glorieuses » que l'on passe de cette phase préliminaire à celle de son véritable essor. Ce que nous appelons « technicisation du confort » peut être compris, de manière simple, à travers un exemple. Pour permettre ce geste simple – et aujourd'hui banal – qu'est la pression du doigt sur un commutateur de lumière, cela nécessite la mise en place de tout un système technique complexe que l'on peut diviser en plusieurs phases : celle de la mise au point – de l'invention – d'une technique, en l'occurrence ici l'électricité, et de sa maîtrise, celle de son développement en vue d'une utilisation massive qui suppose bien évidemment d'avoir les moyens de produire en grande quantité, celle de la constitution de réseaux permettant l'acheminement de la matière première, celle du raccordement du domicile à ce réseau et enfin celle de l'invention d'objets techniques divers qui soit permettent l'utilisation de cette énergie – prises de courant, fils électriques, etc. – soit utilisent cette énergie, c'est-à-dire ampoules électriques, électro-ménager etc. Une chaîne technique peut ainsi être constituée, liant symboliquement une simple pression du doigt à une centrale électrique. L'obtention du confort électrique à la seule force de l'index dépend ainsi de l'existence de toute cette chaîne technique. On se doute que cette mise en place technique a demandé de nombreux efforts, notamment lorsqu'elle s'applique à des logements anciens pour lesquels le raccordement n'avait pas été prévu au départ. La vague importante de constructions qui s'est déroulée lors des « trente glorieuses » a imposé toute une réglementation, afin que ces installations techniques puissent se faire rapidement et dans les meilleures conditions.

[...]

La normalisation du confort a en effet commencé avec le début du siècle et l'établissement de règles de construction en matière d'habitation. Les normes de confort de l'époque s'expriment dans une perspective hygiéniste qui impose par exemple des règles d'aération des pièces permettant l'élimination des miasmes. Avec la mise en place d'un « règlement de la construction », par le décret du 22 octobre 1955 relatif aux règles générales de construction des bâtiments d'habitation, s'établit, sinon une passation de pouvoir en termes de normalisation, du moins un partage des rôles puisque cette prise en charge devient interministérielle ; au ministère de la Santé s'adjoint celui de la Construction et l'un de ses organismes de tutelle, le CSTB, pour établir cette normalisation. A la seule préoccupation hygiéniste s'ajoute celle de la technique, ce qui légitime ainsi le rôle de l'ingénieur, et son intervention, dans la production de notre confort.

[...]

C'est symptomatiquement en 1946 que l'INSEE intègre pour la première fois dans un recensement la prise en compte des « éléments de confort. » Tout autant que la catégorisation elle-même, sont intéressantes les remarques qui l'accompagnent et permettent d'apprécier les difficultés, voire les incohérences, qui résultent de cette première tentative d'appréhension statistique du confort. En 1946, dans la rubrique « ménages et logements », un chapitre entier – soit 16 pages – est consacré au confort. La composition et l'équipement du logement sont pris en compte pour la première fois. Cette première catégorisation est établie selon des critères d'existence de lieux ou de techniques. Concernant les premiers, ce sont la cuisine, les cabinets d'aisances et le cabinet de toilette. Concernant les seconds, il s'agit de l'électricité et du gaz, de l'alimentation en eau et du tout-à-l'égout. Enfin, l'appellation « tout confort » caractérise les logements qui possèdent à la fois l'électricité, le gaz, l'eau courante dans le logement, des cabinets d'aisances réservés au ménage et un cabinet de toilette avec douche installée ou salle de bain.

«L'invention et les évolutions du chauffage moderne centralisé», *Cité de l'architecture et du patrimoine*, 2015

<https://www.citedelarchitecture.fr/fr/video/linvention-et-les-evolutions-du-chauffage-moderne-centralise>

Jean-Marc Stébé, *Le logement social en France*, 8^{ème} édition remise à jour 2019

La cité [ouvrière Menier], isolée dans un environnement rural, est constituée de maisons de deux niveaux spacieuses et confortables : une pièce et une cuisine pourvue d'un fourneau et d'un évier au rez-de-chaussée, deux pièces à l'étage, avec en outre un grenier, une cave et, dans le jardin de 400 m², un hangar et un cabinet d'aisance à fosse mobile. Toutes les pièces sont parquetées à l'exception de la cuisine qui est carrelée ; elles disposent aussi d'une cheminée, d'une armoire et de persiennes. L'approvisionnement en eau est assuré par de nombreuses bornes-fontaines que l'on trouve sur les trottoirs. Afin de mieux isoler la famille, les logements n'ouvrent pas sur la rue, mais sur l'arrière du pavillon. L'environnement public a été également soigné : les rues sont bordées de trottoirs, plantées d'arbres et équipées d'égouts.

[...]

Symbole de la modernité et creuset de la sociabilité.

À la fin des années 1950 et pendant pratiquement toute la décennie 1960, habiter dans les grands ensembles HLM représente une promotion. De nombreux Français issus de différents milieux sociaux (ouvriers, employés, professions intermédiaires et une faible partie des cadres supérieurs et des professions libérales en début de carrière professionnelle) veulent accéder aux nouveaux logements collectifs qui disposent de « tout le confort » : chauffage central, eau courante, salles de bains, W.-C. intérieurs et indépendants, ascenseurs... Beaucoup d'habitants semblent satisfaits et ravis de ce nouveau logis, d'autant plus que le souvenir du logement vétuste d'hier est encore très présent dans les esprits. Toutes les municipalités, quelle que soit leur couleur politique, se lanceront dans l'aventure des grands ensembles qui reflètent, à l'époque, l'image de la modernité et qui, selon elles, restent un des signes les plus patents du progrès aux portes des cités.

Jacques Tati, *Mon oncle*, 1958

<https://youtu.be/nmTnJFLZtA>

Thomas Leroy, «La maison connectée, un rêve devenu réalité», *l'express.fr*, 24/04/2017

https://www.lexpress.fr/tendances/produit-high-tech/la-maison-connectee-un-reve-devenu-realite_1901195.html

Bardés d'appareils électroniques, les foyers "intelligents" promettent davantage de confort et de sécurité. Des atouts qui restent toutefois haut de gamme.

Programmez l'intégralité de vos appareils ménagers depuis votre smartphone ou tablette.

Un four qui envoie des SMS, une serrure qui s'ouvre avec un smartphone, un éclairage qui s'adapte à la luminosité ambiante... Bienvenue dans la maison connectée ! Objet de science-fiction il y a encore une dizaine d'années, cette "e-maison" se démocratise à grande vitesse grâce aux progrès de la technologie, et notamment de l'informatique.

Selon le cabinet suédois Berg Insight, en 2020, l'Europe ne comptera pas moins de 45 millions de maisons connectées, soit près de quatre fois plus qu'en 2015. La maison connectée, qu'est-ce que c'est ? Un foyer régi par un ordinateur central, capable de répondre aux besoins, des plus simples aux plus compliqués, à travers des scénarios programmés à l'avance. Peur d'avoir oublié d'éteindre une lumière en sortant ? La maison s'en charge pour vous. Envie d'un salon chauffé à votre retour de vacances ? L'ordinateur met la chaudière en route avant votre arrivée.

Toutes ces possibilités composent la domotique, cette fameuse automatisation de la maison. "La domotique correspond à la convergence de tous les équipements installés dans un habitat", précise François-Xavier Jeuland, expert indépendant et président de la Fédération française de domotique. Cela concerne donc les "entrailles" de la maison, comme les luminaires, le chauffage ou les volets roulants, mais aussi tous les objets connectés susceptibles d'interagir avec la maison ou son propriétaire. Avec une mission commune : simplifier la vie du foyer.

La maison se charge des tâches déplorables

Désormais, une seule télécommande peut contrôler l'ensemble de l'électronique. Un boîtier unique ou, mieux, un smartphone, suffit à tout gérer à distance avec une précision redoutable : une température de chambre réglée au degré près ou une luminosité adaptée aux moments de la journée. Avec de l'imagination, les frontières du réel sont presque nulles et les scénarios programmables sur l'ordinateur central obéissent au sur-mesure. "Désormais, on veut une maison qui se charge de tout ce qu'on n'a plus envie de faire", renchérit François-Xavier Jeuland.

D'autant que la domotique s'étend à de nombreux domaines. Pratiquement tous les objets du quotidien sont concernés par cette frénésie de la connectivité, de la télévision -qui propose des contenus adaptés aux goûts de chacun- jusqu'à la brosse à dents -capable d'analyser les zones de brossage oubliées. Ces gadgets utiles facilitent la vie mais améliorent aussi la gestion du quotidien.

Les réfrigérateurs nouvelle génération sont ainsi dotés d'écrans tactiles qui informent le propriétaire de la péremption des aliments ou des ingrédients manquants pour une recette. "On peut également imaginer que le réfrigérateur d'une personne âgée envoie automatiquement un SMS d'alerte à un proche s'il n'a pas été ouvert pendant 24 heures", illustre l'expert. La maison connectée constitue donc un progrès bienvenu chez les personnes fragiles, handicapées ou vieillissantes.

Si la domotique est vecteur de confort, elle permet par ailleurs de renforcer la sécurisation des maisons. Les détecteurs de présence envoient par exemple des alertes ou affichent les images du logement sur le smartphone du propriétaire. De la même façon, il est possible de programmer les lumières afin de simuler une présence régulière dans la maison et décourager ainsi les cambrioleurs, ou encore d'ordonner la fermeture des volets roulants à la moindre tentative d'effraction. "Il y a autant de besoins que d'habitations", confirme François-Xavier Jeuland.

Pour le moment, le vrai bémol de la maison connectée reste le prix de ses équipements, largement dissuasif. Mais l'engouement chez les grandes marques d'électroménager est tel qu'ils devraient se démocratiser rapidement au cours des prochaines années. D'ores et déjà, la domotique propose des solutions adaptées aux petits budgets. Ces derniers peuvent s'équiper de systèmes de base leur permettant de centraliser les commandes de leur maison, quand les plus aisés peuvent investir dans une version ultra-automatisée, avec des appareils répondant à tous leurs désirs. Une chose est sûre, l'habitat connecté est prêt à tisser sa toile.

De confortables économies d'énergie à la clef

La maison connectée n'est pas que pratique. Elle est aussi économique et écologique. Avec un équipement abouti, les propriétaires d'un logement connecté peuvent en effet réduire jusqu'à 25 % leur facture énergétique. Un système intelligent peut éteindre les lumières ou les objets en veille pour économiser de l'électricité, mais aussi prendre les décisions optimales.

Lorsque le réveil sonne le matin, la "e-home" préférera ouvrir instantanément les volets s'il fait jour, plutôt que d'allumer la lumière. En cas de canicule, les volets se fermeront pour conserver la fraîcheur, évitant ainsi l'utilisation d'un climatiseur.



Et pour aller plus loin

 **La maison connectée par Legrand**

<https://youtu.be/uKOaNnkWZqc?t=19>



Et pour sourire...

 **La technologie a ses limites... il ne dira pas le contraire**

<https://www.youtube.com/watch?v=Ub3L9yw7F88>

Absence de maison : une situation dramatique

 **Padraic COLUM, *An old woman of the road*, 1902**

Padraic Colum (8 décembre 1881 - 11 janvier 1972) est un poète, romancier, dramaturge et auteur de contes et de littérature d'enfance et de jeunesse irlandais.

 **Rémo Gary, *Le maréchal des sans-logis* , 2007**

<https://youtu.be/9eU9i9MEMWk>

J'habite un costume trois pièces

Au raz de chaussée

Je tends la main pour la pièce

Quand vient la maréchaussée
Je circule, je circule
Mes pieds c'est mon véhicule
Où êtes-vous ? J'ai pas de toit,
Domiciliez-moi !
Quand il pleut j'ai l'eau potable
J'ai mes deux genoux pour table
J'ai l'EDF à la bougie
Je suis le maréchal des sans-logis
J'ai écrit sur ma pancarte
Tout, même un igloo
Tout, même un château de cartes
Un repaire comme les loups
Ou une vieille bagnole
Même une auberge espagnole
Où êtes-vous ? J'ai pas de toit,
Domiciliez-moi !
Même un abri d'infortune
Je n'espère pas la lune
Je n'crois pas à l'astrologie
Je suis le maréchal des sans-logis
Je rêve d'une étoile de tente
D'un toit de tissu
Au moins un ciel à deux pentes
Avec ma plaque dessus
Quand dehors est en décembre
Juste un petit trou de chambre
Où êtes-vous ? J'ai pas de toit,
Domiciliez-moi !
Y'a pas d'oyer disponible
Dans vos quartiers insensibles
C'est moi qui fais l'ethnologie
Je suis le maréchal des sans-logis
Dans mon carton insalubre
Je songeais à vous
J'occupais mon temps lugubre
À construire ce rêve fou
Qu'on aurait un beau taudis
Qu'un soir je vous aurais dit
C'est juré jamais deux sans toit
Domiciliez-moi !
Hier j'ai rendu mon costume
Je suis mort sur le bitume
C'est là qu'est passée la régie
Je suis le maréchal des sans-logis
J'habite une toute petite pièce
Et je me console
Les murs sont en bois de caisse
J'habite au premier sous-sol
Bien à l'ombre, sous la dalle
J'ai plus besoin de que dalle
Et vous, vous piétinez mon toit
Vous marchez sur moi
Pas de flamme continue
Pour le soldat bien connu
Non rien, pas même une bougie
Pour le maréchal des sans-logis

🏠 Émile Zola, *L'Assommoir*, 1877

M. Marescot s'était décidé à l'expulser de la chambre du sixième. Mais, comme on venait de trouver le père Bru mort dans son trou, sous l'escalier, le propriétaire avait bien voulu lui laisser cette niche. Maintenant, elle habitait la niche du père Bru. C'était là-dedans, sur de la vieille paille, qu'elle claquait du bec, le ventre vide et les os glacés. La terre ne voulait pas d'elle, apparemment. Elle devenait idiote, elle ne songeait seulement pas à se jeter du sixième sur le pavé de la cour, pour en finir. La mort devait la prendre petit à petit, morceau par morceau, en la traînant ainsi jusqu'au bout dans la sacrée existence qu'elle s'était faite. Même on ne sut jamais au juste de quoi elle était morte. On parla d'un froid et chaud. Mais la vérité était qu'elle s'en allait de misère, des ordures et des fatigues de sa vie gâtée. Elle creva d'avachissement, selon le mot des Lorilleux. Un matin, comme ça sentait mauvais dans le corridor, on se rappela qu'on ne l'avait pas vue depuis deux jours ; et on la découvrit déjà verte, dans sa niche.

Justement, ce fut le père Bazouge qui vint, avec la caisse des pauvres sous le bras, pour l'emballer. Il était encore joliment soûl, ce jour-là, mais bon zig tout de même, et gai comme un pinson. Quand il eut reconnu la pratique à laquelle il avait affaire, il lâcha des réflexions philosophiques, en préparant son petit ménage.

🏠 Ernest Pignon-Ernest (né en 1942), *Expulsions* (1977), sérigraphies collées sur les murs de Paris et de la banlieue parisienne.

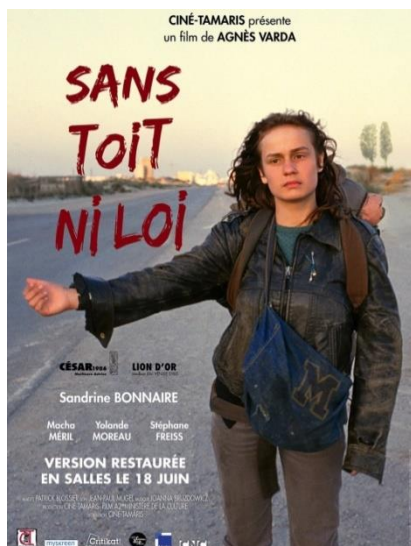


🏠 Agnès Varda, *Sans toit ni loi*, 1985

<http://laac-hautsdefrance.com/sans-toi-ni-loi/>



<https://dai.ly/x5oosiy>




Avec Sandrine Bonnaire, Macha Méril, Stéphane Freiss, etc.
La sortie de "Sans toit ni loi" eut lieu dans le contexte historique de la France inégalitaire des années 80, avec ses yuppies, ses anciens soixante-huitards convertis aux vertus du marché mais aussi ses nouveaux pauvres, mi-clochards, mi-vagabonds, que l'on appellera alors 'sans domicile fixe', euphémisme aussi politiquement correct que 'non-voyant' ou 'sans emploi'. [...].

« Un matin d'hiver, une jeune vagabonde est découverte morte de froid dans un fossé. Qui était-elle ? Son passé se reconstitue au fil des témoignages de gens qui ont croisé sa route. Elle s'appelait Mona. Pour vivre sa liberté, elle avait tout quitté. Elle s'était retrouvée seule, démunie. La caméra scrute son errance et ses brèves rencontres : garagistes, routards ou routiers à l'affût de filles seules, mais aussi David, Mme Landier ou Assoun. »

 **Marie-Hélène Boidin Dubrule et Stéphane Junique, « Les personnes vivant dans la rue: l'urgence d'agir », *Journal officiel de la république française*, 2018**

<https://www.vie-publique.fr/sites/default/files/rapport/pdf/184000791.pdf>

 **Éric Fottorino et Laurent Greilsamer, Extrait d'un entretien avec Patrick Declerck, Écrivain psychanalyste et anthropologue, novembre 2016. Edition le UN magazine n° 128.**

Que signifie vivre dans la rue pour le corps, pour le psychisme ?

Le SDF est un escargot. C'est-à-dire un être vivant qui porte sa maison sur son dos. Que peut-il garder avec lui comme objets personnels, comme souvenirs ? Presque rien car il doit bouger, donc porter ses affaires. Encore une fois, ces personnes sont épuisées et se trouvent dans un état de conscience altérée, en partie dû à l'alcool. Quand on dit : ils ne savent rien faire, on se trompe. Ils résistent au froid, à la solitude. On dit aussi qu'ils ne sont pas curables. De fait, la question de la guérison est délicate. Le psychanalyste que je suis répond : on ne devient pas quelqu'un d'autre, mais on peut progresser, s'améliorer. Le problème est qu'on ne tolère pas qu'ils soient là. On voudrait soit les éjecter, soit obtenir au minimum qu'ils soient invisibles, relégués, soit qu'ils deviennent « normaux », ce qui relève du fantasme. Il se joue là une violence profonde qui permet de mesurer la violence refoulée de la société. Car la société offre de fausses solutions : l'hébergement d'urgence, certes secourable mais temporaire, ne règle rien car il renvoie les gens au pire.

 **Julien Damon, Les SDF en France : difficultés de définition et de prise en charge, Dans *Journal du droit des jeunes* 2003/3 (N° 223), pages 30 à 35**

<https://www.cairn.info/revue-journal-du-droit-des-jeunes-2003-3-page-30.htm>

Les « SDF » sont très visibles dans les espaces publics. Ils sont très présents dans les débats relatifs à la pauvreté et à l'exclusion. Les connaissances relatives à cette population s'améliorent mais elles sont encore peu diffusées et marquées par le caractère spectaculaire de certaines situations. En réponse à ce problème social, qui repose sur les ressorts les plus profonds de la société, un système de prise en charge ciblé, le complexe bureaucratique-assistanciel, s'est progressivement constitué. [...]

Une (ré)apparition récente

Depuis le début des années 80 les SDF ont (re)fait irruption dans les rues, dans les gares, dans les squares, sur les boulevards, dans le métro. On les retrouve sur les écrans de télévision, en bas de chez soi, aux portes des services d'assistance, dans les discours électoraux. Ils apitoient souvent, effraient parfois, et, régulièrement, défraient la chronique sociale.

Durant les années de croissance on s'était peu inquiété, sinon par la voix de l'abbé Pierre, des sans-logis. Dans les rubriques faits divers de la presse on trouvait des informations sur les clochards dont la figure folklorique faisait presque partie du paysage touristique. C'est avec la crise et le chômage que les indigents et les errants ont repris place dans les préoccupations collectives en tant que priorités d'action publique.

[...]

Les explications du phénomène

Deux grandes familles d'explication du phénomène SDF coexistent. La première se consacre à l'analyse de phénomènes structurels (chômage, tensions sur le marché du logement, progression de la précarité, etc.). La seconde se concentre sur des causes plus individuelles (choc affectif, maladie, origine sociale défavorisée, abus d'alcool, troubles mentaux, etc.). Les partisans de modèles individuels contestent les approches structurelles qui ne prennent pas en compte les particularités des situations et des parcours personnels. Ceux qui insistent sur les dynamiques structurelles critiquent les observateurs qui se concentrent sur les cas individuels car ils contribueraient à la stigmatisation des SDF en insistant trop sur leur singularité, voire sur leur responsabilité.

Face à ce débat structurel/individuel, qui verse parfois dans l'idéologie, la solution est certainement dans l'entre-deux. Les SDF vivent et subissent un processus de disqualification sociale. Les racines du problème ne résident ni exclusivement dans des configurations structurelles, ni uniquement dans des déficiences individuelles, mais plus vraisemblablement dans une combinaison des facteurs qui produit une spirale vers le bas conduisant certaines personnes à la rue.

[...]

Le terme SDF recouvre des réalités variées. Il s'agit d'un groupe composite qui rassemble des personnes vivant dans des conditions très dissemblables allant de celles d'hommes à la rue depuis longtemps – figure traditionnelle du clochard – à celles de jeunes femmes isolées ou de familles entières tout récemment expulsées de leur logement. Sous le même terme, et parfois dans les mêmes centres d'hébergement, on trouve des groupes de demandeurs d'asile venant d'Afrique ou d'Europe de l'est passés par des filières d'immigration et d'exploitation, des jeunes personnes isolées ne trouvant pas un toit pour une nuit, des vieillards habitués depuis des années aux circuits de l'assistance.

[...]

Concrètement la gestion quotidienne de la présence des SDF sur un territoire peut s'apparenter à un véritable jeu de ping-pong. Les personnes repérées comme SDF sont, plus ou moins vigoureusement, écartées d'un espace vers un autre. Ces mouvements qui s'exercent d'une gare à un réseau métropolitain ou d'un jardin public à une place de mairie, se reproduisent à plus grande échelle entre les villes. Le ping-pong ne se déroule pas uniquement sur un mode coercitif. Le développement de structures d'accueil pour sans-abri est également un élément du jeu. Les lieux d'orientation permettent d'orienter vers d'autres lieux d'orientation, et ainsi de suite. Sur ce volet social, il s'agit d'un jeu où on se renvoie les personnes, mais également les responsabilités. Les deux acteurs sont d'un côté l'État, de l'autre les collectivités territoriales. Les villes et les départements (qui depuis la décentralisation sont responsables de l'aide sociale) acceptent d'aider leurs indigents domiciliés mais renvoient à l'État la responsabilité de ceux qui n'ont pas de domicile. Celui-ci demande l'implication des collectivités locales

Le Monopoly inspire des SDF, 1997

Cinq hommes ingénieux ont conçu, en copiant le concept du Monopoly, un jeu de société "SDF" dont le but est de décrocher un contrat de travail. Reportage et interview des concepteurs du jeu.

<https://www.ina.fr/video/CAB97012849>

Pierre Bachelet, Sans abri, 1995

https://youtu.be/UP_PccMPqbo

La lune comme un glaçon
 Posée sur mes frissons
 L'opéra des néons
 La nuit, j'ai peur, j'ai peur des gnons
 Ventre creux, pas un rond
 Il pleut dans mon blouson
 Des adieux, des chansons
 Ça fout le bourdon.
 C'est froid, c'est bon.
 Sans abri Sans un toit
 Sans amis Et sans toi.
 Sans abri Sans un toit
 Près d'ici Près d'chez toi.
 Que des dealers à bonbons
 Que des violeurs à tromblon
 Et les rats pour compagnons
 Que des fêtards à biftons
 Et la police au violon
 Tout ça c'est pas mon rayon
 La lune comme un poison
 Versée sur l'horizon
 Fleuve noir, tourbillons
 Il y a bal chez les poissons
 Pas ce soir le plongeon
 Il neige dans mon blouson
 Des nuits blanches, des chansons
 Ça fout le bourdon.
 C'est froid, c'est bon.
 Sans abri Sans un toit

Sans amis Et sans toi.
 Sans abri Sans un toit
 Près d'ici Près d'chez toi.
 Le passé m'a quitté
 L'avenir oublié
 Et plus rien n'a marché
 C'est un roi déchaussé
 Qui regarde son pied
 Saigner sur le pavé
 La lune comme un trognon
 Mordu par le démon
 Les chats noirs, tous en rond
 C'est la nuit des malédictions
 Billet doux, cheveux blonds
 Je n'sais même plus ton nom
 Il gèle dans mon blouson
 Ça fout le bourdon.
 C'est froid, c'est bon.
 Sans abri Sans un toit
 Sans amis Et sans toi.
 Sans abri Sans un toit
 Près d'ici Près d'chez toi.
 Sans abri Sans un toit
 Sans amis Et sans toi.
 Sans abri Sans un toit
 Près d'ici Près d'chez toi.



Les Fatals Picards, Canal Saint-Martin, 2009

<https://youtu.be/yA4QYBB97ts>

J'habite en plein cœur de paris
 Au bord du canal st martin
 Un rez-de-chaussée quai de Valmy
 Sans balcon ni petit jardin
 C'est pas la mer malgré les mouettes
 La pointe du raz sans les embruns
 Faut savoir faire des sacrifices quand on veut rester parisiens
 12 mois par an j'suis au grand air
 Au bord du canal st martin
 Je regarde passé les amants
 Et les pigeons main dans la main
 De la fenêtre de ma chambre
 Je compte les touristes sur les bateaux
 J'oublie une heure que je vie autant, au bord du gouffre qu'au bord de l'eau
 Moi j'aimerais bien pouvoir me battre, en Espagne contre des moulins
 Pourvu que je sois Don Quichotte, pourvu qu'il y'ait des moulins
 Sous un soleil qui vaut de l'or
 Avec la mer qui campe au loin
 Poussant ses vagues au creux d'un port
 Très loin du canal st martin.
 J'ai une jolie tente en plastique
 Au bord du canal st martin
 Plantée sur des pavés sans plage
 Avec un campeur pour voisin
 J'aurai peut-être pu faire flic, je suis pas chômeur à ce point
 En tout cas pas homme politique j'aurai peur de blesser quelqu'un
 Je suis parfois illusionniste

Une espèce de magicien
 Lorsque l'hiver il fait trop froid
 Je souffle doucement sur mes mains
 Dans la fumée des caméras
 Les journalistes du parisien
 La poudre aux yeux pour pas finir, au fond du canal st martin
 Moi j'aimerais bien pouvoir me battre, en Espagne contre des moulins
 Pourvu que je sois Don Quichotte, pourvu qu'il y'ait des moulins
 Sous un soleil qui vaut de l'or
 Avec la mer qui campe au loin
 Poussant ses vagues au creux d'un port
 Très loin du canal st martin.
 J'habite en plein cœur de paris
 Au bord du canal st martin
 Un rez-de-chaussée quai de Valmy
 Sans balcon ni petit jardin

Anne Sylvestre, *Pas difficile*, 1986

https://youtu.be/1-XfFEea_yM

Se retrouver dans la rue, pas difficile
 Honteux de sa main tendue, pas difficile
 C'est comme l'envers d'un jeu, une cascade
 Où on glisse peu à peu, dégringolade
 Il suffit d'un matin gris, bien ordinaire
 D'une lettre qui vous dit, y a rien à faire
 On ne peut plus vous garder, on ne peut plus vous loger
 On ne peut plus vous aimer, il faudra vous débrouiller seul
 Quand ça commence
 La malchance
 Ça vous balance
 Drôle de danse
 J'y pense
 Dormir sur un coin de quai, pas difficile
 Une inscription à la craie, pas difficile
 Plus de maison plus de chaud et plus de place
 On ne donne pas de boulot à cette crasse
 Plus de boulot plus de sous et plus de piaule
 C'est une histoire de fou, pas vraiment drôle
 On ne peut pas vous laisser, car le métro va fermer
 On ne peut rien vous donner pour qu'vous alliez vous saouler seul
 Quand ça commence
 La malchance
 Ça vous balance
 Drôle de danse
 J'y pense
 Se retrouver en prison, pas difficile
 Votre mère avait raison, pas difficile
 Prendre un peu ce qui est là qui fait envie
 Et qu'on ne vous donne pas, vive la vie
 Ou glisser sans le savoir, drôle de drame
 Au filet du désespoir pour quelques grammes
 On ne peut pas vous donner, on ne peut pas vous soigner
 On n'peut pas vous pardonner, faudra vous habituer seul
 Quand ça commence
 La malchance
 Ça vous balance

Drôle de danse

J'y pense

Passer sans se retourner, c'est trop facile

Dire qu'on n'a pas à donner, c'est trop facile

Penser qu'on est différent parce qu'on est propre

Quand le malheur mécontent nous apostrophe

C'est ignorer qu'un matin demain peut-être

On peut la tenir en main la triste lettre

On ne peut plus vous garder, on ne peut plus vous loger

On ne peut plus vous aimer, il faudra vous débrouiller seul

Quand ça commence

La malchance

Ça vous balance

Drôle de danse

Quand ça commence

La malchance

Ça vous balance

Drôle de danse

J'y pense, j'y pense

J'y pense, j'y pense

Marc Melki et Amélie Nothomb, « Et si c'était vous ? », 2018



I - 3 –La maison : élément capital de et dans la vie d'un homme.

Qu'il soit propriétaire ou locataire du lieu, l'homme accorde une part importante de son temps à bâtir, rénover, décorer sa maison. C'est un investissement matériel conséquent.

Orner, agrémenter, personnaliser son lieu d'habitation en fonction de ses moyens financiers constituent une activité importante pour la quasi-totalité des individus. C'est même devenu le passe-temps, voire l'occupation favorite de beaucoup. Il arrive même que certains consacrent à la construction de la demeure de leurs rêves toute une vie. D'autres, architectes passionnés, construisent des édifices exceptionnels, époustouflants, innovants au niveau des matériaux ou de la forme. Et la maison devient alors un véritable chef d'œuvre ...

Choisir une maison, l'aménager et la meubler à son goût : un besoin, une passion

Émile Zola, *L'Assommoir*, 1877

Le choix d'un logement, depuis deux mois, les occupait. Ils voulurent, avant tout, en louer un dans la grande maison, rue de la Goutte-d'Or. Mais pas une chambre n'y était libre, ils durent renoncer à leur ancien rêve. Pour dire la vérité, Gervaise ne fut pas fâchée, au fond : le voisinage des Lorilleux, porte à porte, l'effrayait beaucoup. Alors, ils cherchèrent ailleurs. Coupeau, très-justement, tenait à ne pas s'éloigner de l'atelier de madame Fauconnier, pour que Gervaise pût, d'un saut, être chez elle à toutes les heures du jour. Et ils eurent enfin une trouvaille, une grande chambre, avec un cabinet et une cuisine, rue Neuve de la Goutte-d'Or, presque en face de la blanchisseuse. C'était une petite maison à un seul étage, un escalier très raide, en haut duquel il y avait seulement deux logements, l'un à droite, l'autre à gauche ; le bas se trouvait habité par un loueur de voitures, dont le matériel occupait des hangars dans une vaste cour, le long de la rue. La jeune femme, charmée, croyait retourner en province ; pas de voisines, pas de cancans à craindre, un coin de tranquillité qui lui rappelait une ruelle de Plassans, derrière les remparts ; et, pour comble de chance, elle pouvait voir sa fenêtre, de son établi, sans quitter ses fers, en allongeant la tête.

[...] Et ce fut elle qui nettoya le logement, avant d'aider son mari à mettre les meubles en place. Elle eut une religion pour ces meubles, les essuyant avec des soins maternels, le cœur crevé à la vue de la moindre égratignure. Elle s'arrêtait, saisie, comme si elle se fût tapée elle-même, quand elle les cognait en balayant. La commode surtout lui était chère ; elle la trouvait belle, solide, l'air sérieux. Un rêve, dont elle n'osait parler, était d'avoir une pendule pour la mettre au beau milieu du marbre, où elle aurait produit un effet magnifique. Sans le bébé qui venait, elle se serait peut-être risquée à acheter sa pendule. Enfin, elle renvoyait ça à plus tard, avec un soupir.

Le ménage vécut dans l'enchantement de sa nouvelle demeure. Le lit d'Étienne occupait le cabinet, où l'on pouvait encore installer une autre couchette d'enfant. La cuisine était grande comme la main et toute noire ; mais, en laissant la porte ouverte, on y voyait assez clair ; puis, Gervaise n'avait pas à faire des repas de trente personnes, il suffisait qu'elle y trouvât la place de son pot-au-feu. Quant à la grande chambre, elle était leur orgueil. Dès le matin, ils fermaient les rideaux de l'alcôve, des rideaux de calicot blanc ; et la chambre se trouvait transformée en salle à manger, avec la table au milieu, l'armoire et la commode en face l'une de l'autre. Comme la cheminée brûlait jusqu'à quinze sous de charbon de terre par jour, ils l'avaient bouchée ; un petit poêle de fonte, posé sur la plaque de marbre, les chauffait pour sept sous pendant les grands froids. Ensuite, Coupeau avait orné les murs de son mieux, en se promettant des embellissements : une haute gravure représentant un maréchal de France, caracolant avec son bâton à la main, entre un canon et un tas de boulets, tenait lieu de glace ; au-dessus de la commode, les photographies de la famille étaient rangées sur deux lignes, à droite et à gauche d'un ancien bénitier de porcelaine dorée, dans lequel on mettait les allumettes ; sur la corniche de l'armoire, un buste de Pascal faisait pendant à un buste de Béranger, l'un grave, l'autre souriant, près du coucou, dont ils semblaient écouter le tic-tac. C'était vraiment une belle chambre.

Stéphane Plaza, Recherche appartement ou maison, M6, 10/07/2016

 <https://youtu.be/hbLWCpkIjMc>

François Vigouroux, *L'âme des maisons*, 1996

J'avais rencontré Simon une quinzaine d'années auparavant, à Toulouse où j'habitais alors. Il venait d'acquérir en banlieue une maison en ruine. Il s'y était aussitôt installé avec sa jeune femme et avait entrepris de la reconstruire de ses propres mains. Il travaillait en ville mais, le soir, la nuit, le dimanche, pendant les vacances, il se faisait terrassier, maçon, menuisier, électricien, couvreur... Il maniait la pioche, coulait des dalles de béton, charriait les gravats et les sacs de ciment, soudait des rampes de fer forgé, creusait une piscine, refaisait son toit ! Et, faute de finances, il achetait ses fournitures au jour le jour, au fil de ses rentrées d'argent. C'était une véritable épopée de la construction solitaire ! Nous nous étions ensuite perdus de vue, mais j'avais gardé le souvenir de cet homme et je m'étais quelquefois demandé d'où lui étaient venus tant de qualités de bâtisseur et, surtout, un tel acharnement.

Le hasard me conduisit récemment à Toulouse, dans un de ces établissements qui louent des salles pour les séminaires, les conférences ou les colloques. Comme je traversais le hall, un homme m'aborda en souriant et s'enquit de savoir si tout allait bien pour moi. C'était le directeur du centre, soucieux du bien-être de ses clients ; c'était Simon, mon bâtisseur d'autrefois. Nous bavardâmes. Je lui demandai des nouvelles de sa maison. Elle était achevée depuis déjà

quelques années, me dit-il. Mais il n'avait pas perdu son goût des constructions, comme on va le voir, et il s'offrit à me faire visiter son domaine. Il en parlait avec le même enthousiasme qu'autrefois de sa demeure.

[...]

Publicité pour Castorama : Changer nous fait avancer.



<https://youtu.be/GenPE1YIXlg>

Roberto Garçon, « La Maison France 5 »: sous les toits du succès, *Le Parisien*, 18 mai 2010

Chaque vendredi (20h55), « La Maison France 5 » entretient la passion de l'architecture et de la décoration.

Décryptage d'une recette qui marche.

La voix chantante et grave de Stéphane Thebaut présente l'architecture d'un village. La caméra circule entre les rues pour en capter le charme. C'est ce rendez-vous du vendredi soir qui s'installe avec succès dans les foyers depuis un nouveau format commencé en septembre 2017. Alors que les émissions sur l'immobilier peuplent le PAF, « la Maison France 5 » sort du lot. « Ça donne de belles idées de décoration. Je me rappelle d'un épisode où les gens avaient acheté une grange pour en faire une maison somptueuse », sourit Dominique, une téléspectatrice assidue.

Les caméras se posent dans un lieu pour en découvrir les habitats et l'architecture à travers les histoires et parcours personnels des résidents. La rubrique « Changer » propose des solutions d'aménagement. Cette approche pédagogique est, selon Stéphane Thebaut, l'une des raisons du succès. Ainsi que sa sincérité totale. Une démarche qu'il compare avec le programme de M 6 « Maison à vendre », animé par Stéphane Plaza : « Moi, je n'ai jamais fait croire qu'on pouvait refaire une maison en trois ou huit jours. Si on met du lambris pour masquer un mur humide, le mur restera humide. Revenez trois mois après et vous verrez l'état... » assure l'animateur.

« La Maison France 5 » a aussi changé de format, passant de 45 minutes à 90 minutes depuis la rentrée. « Je ne fais pas des interviews, je participe à des conversations », souligne Stéphane Thebaut. Une proximité qui semble ravir les participants. « On en garde un excellent souvenir, confie Julie, qui a participé à l'émission avec son mari. Notre chantier, qui consistait à créer une chambre perchée au-dessus de deux chambres d'enfant sans perdre en lumière, a démontré son bel usage. Leur projet s'est parfaitement intégré dans notre maison. » Le programme touche en moyenne 740 000 spectateurs par émission, sans compter la rediffusion du samedi matin et les replays.

Benjamin Janssens, « Ces émissions télé qui vous aident à réaménager votre intérieur », *Capital.fr*, 03/09/2017

<https://www.capital.fr/conso/ces-emissions-tele-qui-vous-aident-a-reamenager-votre-interieur-1242136>

Ces émissions télé qui vous aident à réaménager votre intérieur

Une rénovation assurée par des pros, c'est idéal pour animer une émission sur le thème "avant-après".

Aux États-Unis, la chaîne DIY Network (pour "Do It Yourself", soit "Faites-le vous-même"), diffusée dans plus de 53 millions de foyers, ne propose que des programmes sur ce que les téléspectateurs sont susceptibles de faire par eux-mêmes. Jardinage, cuisine, réparations en tout genre (maison, voiture...), tout y passe, y compris des émissions de rénovation et de décoration particulièrement spectaculaires.

Depuis 2010, la chaîne a même ressuscité une gloire éphémère du rap, Vanilla Ice. Connu pour avoir plagié le tube de Queen et David Bowie, Under Pressure, ce rappeur a su se reconvertir. Habile de ses mains et peu orgueilleux, il s'est lancé dans l'activité de marchand de biens à la fin des années 1990. Comme la fortune lui a souri, la chaîne lui a confié une émission de "home improvement". C'est le nouveau concept qui cartonne : la remise à niveau de tout ou partie d'une maison.

Ex-rappeur, frères jumeaux ... des animateurs étonnants aux USA

Très télégénique, mais pas toujours de très bon goût... Ainsi, quand Vanilla Ice ne construit pas une fontaine en forme de pygargue à tête blanche (l'aigle symbole américain) tenant le globe terrestre dans ses serres, il transforme une cuisine fonctionnelle en monument de kitsch avec un aquarium à méduses au-dessus de l'évier et de faux placards lumineux qui montent jusqu'au plafond. La réalisation ressemble à un clip de rap (musique à l'appui) avec arrivée du présentateur dans un méga-Caterpillar ou en jet-ski. Si aucune chaîne n'a encore diffusé ses émissions en France, elles sont toutes visibles (en anglais) sur la chaîne YouTube de "The Vanilla Ice Project".

Plus en lien avec la réalité, une autre émission cartonne outre-Atlantique : les Property Brothers ("Notre maison de rêve", au Québec). Présentée par deux frères jumeaux, Jonathan et Drew Scott, elle repose sur une

mécanique simple. Un couple d'Américains moyens cherche une maison qui, souvenir de la crise des subprimes oblige, ne les prendra pas à la gorge. Les frères commencent par leur présenter un palais inaccessible, avant de leur proposer une maison abordable... mais qui nécessite de très gros travaux.

Après leur avoir "vendu" un projet de transformation à grand renfort de réalité virtuelle et de modélisation en images 3D, les Scott réhabilitent le taudis en rêve américain (le tout à moindres frais, faisant sponsoriser l'aménagement par des marques de mobilier ou d'électroménager). Le résultat est franchement bluffant et souvent très inspirant pour ceux qui ont un projet de chantier en tête. Le programme est visible sur le site hgtv.com.

En France, la solidarité est mise en avant

En France, hormis "La Maison France 5", l'essentiel du business du programme de décoration est aux mains du groupe M6 depuis 1996 avec la création de "Téva Déco" puis de "D&Co". Mais les émissions originales d'embellissement de la maison sont inexistantes. Si la première fait appel à des architectes différents chaque semaine pour transformer ou optimiser un logement, la seconde a depuis janvier retrouvé son concept de base : la restauration rapide. En quarante-huit heures, l'équipe doit transformer une maison ou un appartement.

C'est la carte de la solidarité que joue l'émission française, contrairement aux États-Unis où la finalité décomplexée est le profit. Les travaux ont pour but de venir en aide à un parent isolé, un enfant handicapé... Pas question qu'une chaîne encourage la spéculation. Et gare à qui serait tenté de "faire du gras" ! En février 2011, au lendemain de la diffusion d'une émission, une famille a mis en vente sa maison rénovée par M6 et l'équipe de Valérie Damidot pour 755.000 euros. Le résultat ne s'est pas fait attendre : la famille a été littéralement agonie sur les réseaux sociaux.

Ils auraient pu faire appel à Stéphane Plaza... autre gloire de l'immobilier cathodique. "La chaîne a vu dans la déco le hobby de la cible qu'elle voulait toucher : "la femme responsable des achats" de moins de 50 ans (et non plus la ménagère), commente Caroline Bonacossa, journaliste spécialisée dans les médias pour le magazine "Stratégies". Depuis, M6 a creusé le sillon mais on note à mon sens un essoufflement depuis le départ de Valérie Damidot. Ça tourne en rond et ne se renouvelle pas assez. Du coup, les téléspectateurs s'éloignent."

D'autant que la chaîne a mis à l'antenne "Un trésor dans votre maison" qui, surfant sur le succès des émissions d'enchères et l'attrait pour les objets anciens, inspire les amateurs de déco vintage. "Le format "D&Co" tend à s'user encore plus vite en comparaison d'émissions américaines avec des moyens nettement supérieurs. Il faudrait que la chaîne se réinvente avec des programmes qui correspondent au goût de l'époque : du développement durable, du troc...", conclut Caroline Bonacossa.

Le Top 3 des émissions de déco

<https://www.capital.fr/conso/ces-emissions-tele-qui-vous-aident-a-reamenager-votre-interieur-1242136>

1 "D&Co" (M6)

Le samedi à 18h45

Création : 2006

Audience moyenne : 1.240.000 téléspectateurs. Part d'audience : 8,6%

Prix de l'écran publicitaire : 13.500 euros (19 h) et 18.500 euros (19 h 30)

2 "La Maison France 5"

Le vendredi à 20h45

Création : 2003

Audience moyenne : 700.000 téléspectateurs. Part d'audience : 3%

Prix de l'écran publicitaire : pas de publicité sur FTV après 20 h

3 "Rénovation impossible" (6ter)

Le dimanche à 14h10

Création : 2017

Audience moyenne : 351.500 téléspectateurs. Part d'audience : 3,5%

Prix de l'écran publicitaire : de 4.300 à 5.300 euros

Depuis janvier, la chaîne française 6ter diffuse un programme dans lequel des marchands de biens texans se disputent aux enchères des maisons en bois en piteux état. Une fois remises à neuf de façon spectaculaire, les maisons sont revendues aux enchères à de nouveaux propriétaires, entre 30.000 et 60.000 dollars, cuisine comprise (de 27.500 à 55.000 euros). Le but : encaisser la plus belle plus-value. L'émission, produite par DIY Network, en est à sa quatrième saison.



Et pour en savoir plus, n'hésitez pas à consulter les sites suivants



Claude Oudinot, « Déco d'intérieur, la passion des Français », décembre 2020

<https://www.youtube.com/watch?v=FuFVQeYJztE>

Décorer sa maison : une initiative personnelle

Huysmans, À rebours, 1884

Ce qu'il voulait, c'étaient des couleurs dont l'expression s'affirmât aux lumières factices des lampes; peu lui importait même qu'elles fussent, aux lueurs du jour, insipides ou rêches, car il ne vivait guère que la nuit, pensant qu'on était mieux chez soi, plus seul, et que l'esprit ne s'excitait et ne crépitait réellement qu'au contact voisin de l'ombre; il trouvait aussi une jouissance particulière à se tenir dans une chambre largement éclairée, seule éveillée et debout, au milieu des maisons enténébrées et endormies, une sorte de jouissance où il entraînait peut-être une pointe de vanité, une satisfaction toute singulière, que connaissent les travailleurs attardés alors que, soulevant les rideaux des fenêtres, ils s'aperçoivent autour d'eux que tout est éteint, que tout est muet, que tout est mort.

Lentement, il tria, un à un, les tons.

Le bleu tire aux flambeaux sur un faux vert; s'il est foncé comme le cobalt et l'indigo, il devient noir; s'il est clair, il tourne au gris; s'il est sincère et doux comme la turquoise, il se ternit et se glace.

À moins donc de l'associer, ainsi qu'un adjuvant, à une autre couleur, il ne pouvait être question d'en faire la note dominante d'une pièce.

D'un autre côté, les gris fer se renfrognent encore et s'alourdissent; les gris de perle perdent leur azur et se métamorphosent en un blanc sale; les bruns s'endorment et se froidissent; quant aux verts foncés, ainsi que les verts empereur et les verts myrte, ils agissent de même que les gros bleus et fusionnent avec les noirs; restaient donc les verts plus pâles, tels que le vert paon, les cinabres et les laques, mais alors la lumière exile leur bleu et ne détient plus que leur jaune qui ne garde, à son tour, qu'un ton faux, qu'une saveur trouble.

Il n'y avait pas à songer davantage aux saumons, aux maïs et aux roses dont les efféminations contrarieraient les pensées de l'isolement; il n'y avait pas enfin à méditer sur les violets qui se dépouillent; le rouge surnage seul, le soir, et quel rouge! un rouge visqueux, un lie-de-vin ignoble; il lui paraissait d'ailleurs bien inutile de recourir à cette couleur, puisqu'en s'ingérant de la santonine, à certaine dose, l'on voit violet et qu'il est dès lors facile de se changer, et sans y toucher, la teinte de ses tentures.

Ces couleurs écartées, trois demeuraient seulement : le rouge, l'orangé, le jaune.

À toutes, il préférait l'orangé, confirmant ainsi par son propre exemple, la vérité d'une théorie qu'il déclarait d'une exactitude presque mathématique : à savoir, qu'une harmonie existe entre la nature sensuelle d'un individu vraiment artiste et la couleur que ses yeux voient d'une façon plus spéciale et plus vive.

[...]

Il se résolut, en fin de compte, à faire relier ses murs comme des livres, avec du maroquin, à gros grains écrasés, avec de la peau du Cap, glacée par de fortes plaques d'acier, sous une puissante presse.

Les lambris une fois parés, il fit peindre les baguettes et les hautes plinthes en un indigo foncé, en un indigo laqué, semblable à celui que les carrossiers emploient pour les panneaux des voitures, et le plafond, un peu arrondi, également tendu de maroquin, ouvrit tel qu'un immense œil-de-bœuf, enchâssé dans sa peau d'orange, un cercle de firmament en soie bleu de roi, au milieu duquel montaient, à tire-d'ailer, des séraphins d'argent, naguère brodés par la confrérie des tisserands de Cologne, pour une ancienne chape.

Après que la mise en place fut effectuée, le soir, tout cela se concilia, se tempéra, s'assit : les boiseries immobilisèrent leur bleu soutenu et comme échauffé par les oranges qui se maintinrent, à leur tour, sans s'adultérer, appuyés et, en quelque sorte, attisés qu'ils furent par le souffle pressant des bleus.

En fait de meubles, des Esseintes n'eut pas de longues recherches à opérer, le seul luxe de cette pièce devant consister en des livres et des fleurs rares; il se borna, se réservant d'orner plus tard, de quelques dessins ou de quelques tableaux, les cloisons demeurées nues, à établir sur la majeure partie de ses murs des rayons et des casiers de bibliothèque en bois d'ébène, à joncher le parquet de peaux de bêtes fauves et de fourrures de renards bleus, à installer près d'une massive table de changeur du XV^e siècle, de profonds fauteuils à oreillettes et un vieux pupitre de chapelle, en fer forgé, un de ces antiques lutrins sur lesquels le diacre plaçait jadis l'antiphonaire et qui supportait maintenant l'un des pesants in-folios du *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis* de du Cange.

Les croisées dont les vitres, craquelées, bleuâtres, parsemées de culs de bouteille aux bosses piquetées d'or, interceptaient la vue de la campagne et ne laissaient pénétrer qu'une lumière feinte, se vêtirent, à leur tour, de rideaux taillés dans de vieilles étoles, dont l'or assombri et quasi sauré, s'éteignait dans la trame d'un roux presque mort.

 **Renaud, *La Mère à Titi*, 1988**

<https://youtu.be/tyxXHB3n9W8>

Sur la tabl' du salon
Qui brille comme un soulier
Y'a un joli napp'ron
Et une huitr'-cendrier

Y'a des fruits en plastique
Vach'ment bien imités
Dans une coupe en cristal
Vach'ment bien ébréchée

Sur le mur, dans l'entrée
Y'a des cornes de chamois
Pour accrocher les clés
D'la cave où on va pas

Les statuettes africaines
Côtoient sur l'étagère
Les p'tites bestioles en verre
Salop'ries vénitiennes

C'est tout p'tit chez la mère à Titi
C'est un peu l'Italie
C'est l'bonheur, la misère et l'ennui,
C'est la mort c'est la vie

Y'a une belle corrida
Sur un moche éventail
Posé au d'ssus du sofa
Comme un épouvantail

Sur la dentelle noire
Y'a la mort d'un taureau
Qui a du mal à croire
Qu'il est plus sous Franco

Y'a une pauvre Vierge
Les deux pieds dans la flotte
Qui se couvre de neige
Lorsque tu la gigotes

Le baromètr' crétin
Dans l'ancre de marine
Et la photo du chien
Tirée d'un magazine

C'est tout p'tit chez la mère à Titi
Mais y'a tout c'que j'te dis
C'te femme-là, si tu la connais pas
T'y crois pas, t'y crois pas

Sur la télé qui trône

Un jour, j'ai vu un livre

J crois qu'c'était Le Grand Meaulnes

Près d'la marmite en cuivre

Dans le porte-journaux

En rotin, tu t'en doutes,

Y'a Nous Deux, l'Figaro,

L'catalogue d'la Redoute

Pi au bout du couloir

Y'a la piaule à mon pote

Où vivent ses guitares

Son blouson et ses bottes

Sa collec' de B.D.

Et au milieu du souk

Le mégot d'un tarpé

Et un vieux New Look

C'est tout p'tit, chez la mère à Titi

Le Titi y s'en fout

Y m' dit qu'sa vie est toute petite aussi

Et qu'chez lui, c'est partout

Quand y parle de s'barrer

Sa mère lui dit qu'il est louf'

Qu'il est même pas marié

Qu'ses gonzesses sont des pouf'

Et qu'si y s'en allait

Pas question qu'y revienne

Avec son linge sale à laver

À la fin d'chaque semaine

Alors y reste là

Étouffé mais aimé

S'occupe un peu des chats

En attendant d'bosser

Y voudrait faire chanteur

Sa mère y croit d'ailleurs

Vu qu'il a une belle voix

Comme avait son papa

C'est tout p'tit, chez la mère à Titi

C'est un peu l'Italie

C'est l'bonheur, la misère, et l'ennui

C'est la mort, c'est la vie (X 4)

 **Baudelaire, « L'invitation au voyage », XLIX, « Spleen et Idéal », *Les Fleurs du Mal*, 1857**

[...]

Des meubles luisants,

Polis par les ans,

Décoreraient notre chambre;

Les plus rares fleurs
Mêlant leurs odeurs
Aux vagues senteurs de l'ambre,
Les riches plafonds,
Les miroirs profonds,
La splendeur orientale,
Tout y parlerait
A l'âme en secret
Sa douce langue natale.

Là tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.
[...]

 **Emmanuel de Witte, *Intérieur avec une femme jouant du virginal*, entre 1665 et 1670, huile sur toile, 77,5 x 104,7 cm, Boijmans van Beuningen, Rotterdam**

<http://www.jdarriulat.net/Essais/PeintureHollandaise/4/Interieur.html>

« Sur cet admirable intérieur d'Emmanuel de Witte – un peintre pourtant spécialisé dans les intérieurs d'église et non dans les intérieurs domestiques – l'enfilade des pièces recommencées par la perspective des portes ouvertes redouble dans l'espace ce que les arpèges du clavecin font entendre dans le temps, et le soleil dessine sa géométrie lumineuse sur les dalles de marbre noir et blanc comme sur les touches d'un immense piano »

La peinture hollandaise au siècle d'or, l'intérieur :

<http://www.jdarriulat.net/Essais/PeintureHollandaise/4/Interieur.html>

 **Ringuet, *Trente arpents*, 1938**

<https://beq.ebooksgratuits.com/pdf-xpdf/Ringuet-arpents.pdf>

Depuis que son père était allé tenter fortune sur les terres neuves, la vieille maison des Moisan était restée inanimée et morte, la cheminée bayant comme une bouche sans vie, les carreaux ternis comme des yeux éteints. La vraie maison des Moisan désormais était la maison neuve bâtie par le père de l'oncle Éphrem. Un corps principal recouvert d'un toit à pans coupés et flanqué d'une aile toute semblable un peu en retrait, plus petite, et qui était la cuisine. Tout cela en bois recouvert d'un badigeon jaunâtre. Derrière la véranda courant tout le long de la façade était d'une part le salon, aux volets hermétiques qu'on ne poussait qu'en deux occasions : l'annuelle visite paroissiale de M. le curé, et les rares fois où un Moisan de la ville venait passer quelques heures, au Jour de l'An, par exemple, chez les Moisan de la campagne. À côté, éclairée par la seconde fenêtre de la maîtresse façade, une chambre vague, sans destination précise mais qui, du vivant de tante Ludivine, servait quelquefois la semaine aux veillées ordinaires. Derrière le salon, la chambre à coucher, avec, au milieu, le lit de bois recouvert d'une courtepointe à carreaux éclatants et, sur le sol, une descente de lit en catalogne. Aux murs des lithographies à bon marché : le Christ et, faisant pendant, la Vierge, vous regardant tous deux ; le Fils, châtain ; la Mère, blonde. Tous deux d'un geste identique offraient un cœur, l'un ouvert d'une blessure pleurante de sang et couronné de flamme, l'autre rayonnant des sept glaives de douleur. Au-dessus du lit, son cadre surmonté d'un rameau béni de sapin, une Sainte-Face au visage anguleux et torturé. Un escalier encomrait la pièce voisine, conduisant aux chambres mansardées du haut. Une porte, à l'opposé, donnait sur la cuisine où l'été on mangeait, où l'on vivait l'hiver et que l'on ne quittait que pour aller, le matin, reprendre le joug quotidien ; le soir, après une veillée enfumée, étendre sur les lits durs des membres recrus.



[Et pour rêver un peu... , découvrons quelques chefs d'œuvre architecturaux](#)



 **10 des maisons les plus insolites de France**

<https://myprojetimmo.fr/top-10-des-maisons-les-plus-insolites-de-france>

1-Le palais bulle: <https://www.palaisbulles.com/>

Ce palais situé face à la baie de Cannes pourrait nous faire penser à un décor tout droit sorti de Disney. Cette architecture originale a été imaginée par l'architecte Antti Lovag. Construit entre 1975 et 1989, ce palais dispose de 10 suites, d'une grande salle de réception pouvant recevoir 350 personnes, d'un jardin de 8500 m² et.... d'un théâtre de 500 places !!! Bien évidemment tous les meubles ont dû être réalisés sur mesure pour épouser les formes somptueuses des lieux.

2 –La maison avion <https://bit.ly/2kOfqMh>

Attachez vos ceintures ! Décollage imminent, direction : Loire Atlantique. C'est en effet, à Saint Michel Chef Chef que s'est posée la maison avion. Aménagé pour accueillir des voyageurs, il permettra à chacun de vivre son rêve d'enfance et de se retrouver aux commandes d'un avion. Vous ne pourrez malheureusement pas vous envoler, mais votre séjour sera sans aucun doute, inoubliable.

3 – La maison butscher

<https://habitat-bulles.com/la-maison-butscher-a-visan/>

C'est à nouveau une idée du célèbre Antti Lovag qui figure dans ce top 10. Datant des années 80, cette maison située à Visan dans le Vaucluse, semble provenir du futur avec son look de vaisseau spatial. L'objectif était d'améliorer le bien-être de l'utilisateur tout en intégrant la maison au mieux dans son environnement. Ce bijou d'architecture a de quoi impressionner tout le monde !

4 – Héliodome, <http://www.heliodome.com/>

Une toupie ? Une parabole ? Une toile d'araignée ? Non, c'est une maison... L'héliodome en Alsace est une construction particulière car elle est 100% écologique ! Eric Wasser, ébéniste, a mis 20 ans à construire la maison de ses rêves. Son ambition, construire une maison capable d'être fraîche en été et chaude en hiver sans chauffage ou climatisation. Grâce à son orientation et ses nombreuses vitres, elle parvient à capter les rayons du soleil pour se chauffer de façon écologique. Malheureusement, il n'est pas possible de la louer mais vous pouvez toujours aller faire un tour sur le site de son créateur et pourquoi ne pas adapter ses idées à votre futur projet immobilier !

5 – La maison Poule

Elle ne pondra pas d'œuf frais mais vous pourrez dormir dedans ! Cette maison insolite dans le Poitou-Charentes a un drôle d'aspect, puisqu'elle a été construite à l'image d'une... poule ! Elle se trouve dans le parc à thème DéfiPlanet' aux côtés d'autres maisons insolites (maison lapin, maison champignon...). Vous pouvez donc si vous le souhaitez effectuer un séjour dans ce petit nid douillet.

6 –La maison troglodyte: <https://bit.ly/2kINRtr>

C'est dans le village de Cotignac que vous retrouverez cachée dans la falaise de Tuff, cette maison troglodyte surprenante. Entièrement construite dans la roche, cette maison en séduira plus d'un. Construite sur pas moins de 3 niveaux, qui penserait qu'elle possède tout le confort moderne ? Cuisine équipée, 2 chambres avec lit 2 pers, alcôve avec lit rond 2 pers, salle d'eau/wc, TV, lecteur DVD, cheminée et même un jardinée ! Malgré son accès plutôt difficile, nous n'hésiterions pas à y passer quelques jours !

7 – La cabane hobbit: <https://bit.ly/2ml1IX8>

Une cabane-hobbit dans le Périgord ça vous tente ? Nous oui ! Située au cœur d'un magnifique paysage, cette cabane est la définition même de l'insolite. Point de liaison entre l'univers fantastique de Tolkien et le nôtre avec des petits plus non négligeables, tels que son spa et son jardin privé !

Sait-on jamais un magicien viendra peut-être frapper à la porte pour vous entraîner dans une de ses aventures

8 – Cocoon dans les arbres : <https://bit.ly/2mdJVLQ>

Ce petit cocoon perché à 5 mètres du sol entre 6 arbres, vous donnera envie de faire une escapade dans les bois de Montolieu. Idéal pour une nuit romantique après une petite balade le long du lac. Quoi de mieux pour se dépayser et sortir de la routine, qu'une bulle au milieu de la nature ?

9 – Maison picassiette

Cette maison a d'abord été surnommée la maison « pique-assiette »... Vous devinerez facilement pourquoi. Raymond Isidore débuta cette folle création en 1938, lorsqu'il commença à décorer toute sa maison avec des morceaux de faïence, de la porcelaine et du mortier pour faire tenir le tout. Quelques années plus tard cette œuvre d'art sera renommée « maison Picassiette » en référence à un grand artiste : Picasso. Si vous êtes de passage à Chartres n'hésitez donc pas à venir la visiter. Elle vaut le détour !

10 –Le vieux moulin de Vernon

Nous finissons ce voyage à Vernon dans l'Eure où un moulin défie les lois de la physique !

Autrefois bâti sur un pont médiéval traversant la seine, ce vieux moulin a aujourd'hui des aires de maison à colombages. Ce lieu a été la source d'inspiration de nombreuses œuvres artistiques tels que : « Maisons sur le pont à Vernon » de Claude Monnet ou le film « Les Mystères de Paris ».

À très bientôt pour une nouvelle aventure!

Antoni Gaudí, Casa Batlló, Barcelone, 1906

<https://www.hisour.com/fr/casa-batlló-barcelona-spain-59094/>

http://col21-champ-lumiere.ac-dijon.fr/IMG/pdf/casa_batlló_gaudí.pdf

<https://les-bons-plans-de-barcelone.com/casa-batlló-la-fantastique-et-enigmatique-maison-d-antoni-gaudí/>

La Casa Batlló constitue à elle seule un univers fabuleux mélangeant génie architectural, ode à la nature et invitation au rêve.

Aspects biographiques

Sans vouloir rentrer dans les détails de la biographie de Gaudí, il faut souligner le fait que sa vie est intimement associée à la ville de Barcelone. Aujourd'hui, les touristes se déplaçant dans la ville catalane ont comme passage obligé les œuvres de Gaudí qui parsèment la ville. Il est bon de citer ici quelques-unes de ses réalisations les plus remarquables: La *Casa Milá*, el Park Güell, la *Sagrada Família* et la *casa Batlló*

Dates et situation géographique

Le travail de Gaudí sur la Casa Batlló date entre 1904 et 1906. Il faut savoir que c'est à l'instigation du propriétaire de cet immeuble que Gaudí sera appelé pour remodeler le travail qui avait déjà été réalisé et qui ne plaisait pas au propriétaire. Gaudí en profitera pour réaliser une œuvre unique. La casa Batlló se trouve dans une rue célèbre de Barcelone, au numéro 46 du célèbre Paseo de Gracia qui lui-même se trouve dans le quartier de L'Ensanche (Exemple en catalan). C'est dans ce quartier que se trouvent la plupart des œuvres de Gaudí. Au milieu du XIXe siècle, les autorités catalanes décident d'agrandir la ville en construisant un nouveau quartier en dehors de ce qui était la ville médiévale. Ce sera el Ensanche (ensanchar veut dire « élargir »). Le projet prévoit l'élaboration d'une ville moderne (conçue par l'architecte Cerdà très influencé par le concept de l'Utopie Positiviste) et donnera lieu à la naissance d'un nouveau style architectural novateur le Modern Style (appelé Art Nouveau en France). La maison est située précisément au sein de la Manzana de la discordia, entre les rues Aragón et Consell de Cent. Plusieurs architectes ayant réalisé de sublimes bâtiments à la même époque entre ces deux rues, la concurrence entre eux était particulièrement rude. C'est pour cela que le « pâte de maison de la discordie » est devenu célèbre.

La Casa Batlló comporte quatre étages. Plusieurs étages présentent des balcons de fer forgé. La façade multicolore est en faïence. Le toit est orné de tuiles ondulées et est couronné par une cheminée en forme de croix.

Les formes utilisées tranchent singulièrement avec ce que l'architecture produisait à l'époque. Il faut insister ici sur la différence qui existe entre el Ayuntamiento de Barcelona, angles droits, symétrie, régularité des formes, couleur uniforme et la Casa Batlló. Tout s'oppose. Chez Gaudí, on a des couleurs, la façade multicolore, les tuiles du toit par exemple. La source d'inspiration de Gaudí est la nature. Les formes ondulantes, les couleurs variées, rien ne ressemble à ce que l'on a l'habitude de voir à l'époque.

A la symétrie, Gaudí préfère l'asymétrie et c'est révolutionnaire pour l'époque. La rupture est totale avec le passé de l'architecture, du Parthénon au XIXe siècle. En cela, Gaudí est un précurseur de ce que sera l'architecture dans le futur. Rompre et s'affranchir des règles du passé.

L'autre particularité de la Casa Batlló, c'est son projet narratif. En effet, cette maison raconte une histoire, une histoire très connue en Catalogne. Si on observe bien la façade et les balcons, on se rend vite compte de la présence de formes longilignes qui font penser à des os. Ensuite, les formes des balcons rappellent la forme de crânes. Enfin, si notre regard monte le long de la façade, on se rend compte que la ligne des tuiles fait penser à l'échine d'un grand reptile. Enfin, la croix qui couronne le toit fait penser à une lance. Il s'agit ici d'un dragon dont les flancs sont percés d'une lance. C'est un emblème très célèbre en Catalogne depuis le Moyen Âge! Ce que l'on voit sur la façade semble représenter le corps de du dragon (ses entrailles, les crânes, les os, restes des gens qu'il a dévorés). Les tuiles du toit représentent les écailles du dos du dragon et la croix est la pointe de la lance qui perce le flanc du dragon. C'est quelque chose de tout à fait nouveau en architecture, une maison qui raconte une histoire! Le tout est réaffirmant l'attachement de Gaudí à sa ville et à la Catalogne en général en faisant allusion à un emblème que l'on voit à tous les coins de rue de la ville.



Le château du Facteur Cheval, 1912

<https://youtu.be/SQra-ELRKxc>

Emeline Féraud, Le Palais du facteur Cheval, l'incroyable histoire cachée derrière ce monument historique, Géo, publié le 15/01/2019 à 11h37 - Mis à jour le 05/04/2021

<https://www.geo.fr/histoire/le-palais-du-facteur-cheval-lincroyable-histoire-cachee-derriere-ce-monument-historique-194173>

Dans la Drôme, siège un édifice hors du commun, le Palais du facteur Cheval. Achevé en 1912, celui-ci a été construit par un facteur à partir des pierres ramassées durant trente ans de tournées. Une incroyable histoire remise en lumière alors que le monument historique célèbre cette année les 50 ans de son classement.

Une rencontre déclin

Né en 1836, Ferdinand Cheval s'est essayé à plusieurs métiers avant d'entrer dans l'administration des Postes. D'abord boulanger puis ouvrier agricole, il devient facteur en juillet 1867. Deux ans plus tard, il demande son transfert à Hauterives située à une quarantaine de kilomètres de Valence dans la Drôme. C'est dans cette petite commune française que tout va réellement commencer.

Le déclin vient un jour d'avril 1879 alors que Ferdinand Cheval se trouve en pleine tournée. Comme il le raconte lui-même dans une lettre adressée à l'archiviste départemental André Lacroix : *"je marchais vite, lorsque mon pied accrocha quelque chose qui m'envoya rouler quelques mètres plus loin. Je voulus en connaître la cause. Je fus très*

surpris de voir que j'avais fait sortir de terre une pierre à la forme si bizarre, à la fois si pittoresque que je regardais autour de moi. Je vis qu'elle n'était pas seule".

Remué par cette découverte, le facteur collecte la pierre et l'enveloppe dans un mouchoir. Dès le lendemain, il est de retour au même endroit pour en collecter d'autres. C'est ainsi à l'âge de 43 ans que Ferdinand Cheval se lance dans son incroyable aventure. Chaque jour, il réalise sa tournée et repère des pierres qu'il revient collecter le soir à l'aide d'un panier ou sa "fidèle compagne", sa brouette. Et chaque nuit, il s'attèle à la construction du palais de ses rêves.

Construit pierre par pierre

Son palais, Ferdinand Cheval le construit pierre par pierre, au fil des années, à l'aide des "trésors" collectés qu'il mêle à de la chaux, du mortier et du ciment ainsi que des coquillages rapportés par un cousin. C'est la façade Est de l'édifice qui voit le jour en premier : d'abord un bassin, puis une cascade, une seconde et enfin un grand temple suivi plus tard par un autre.

Le facteur se laisse emporter par son imagination habitée aussi bien par divers animaux que des personnages de la Bible, de la mythologie égyptienne ou encore de la flore exotique. Des ours, boas et lions côtoient des géants, momies et palmiers, livrant un mélange exubérant et surréaliste. Au fil de la construction, l'homme rend également hommage à des architectures du monde entier de la mosquée au chalet suisse en passant par le temple hindou.

Après la façade Est, vient la façade Ouest dotée d'une grande terrasse puis les façades Nord et Sud. Bien qu'inhabitable, l'édifice atteint peu à peu des dimensions colossales : environ 26 mètres de long, 14 mètres de large pour 12 mètres de haut. Ferdinand Cheval passera trente-trois ans de sa vie à construire seul son palais qui n'est achevé qu'en 1912. Le facteur a alors 76 ans.

De l'œuvre d'un "pauvre fou" à monument historique

Si le palais étonne aujourd'hui par son extraordinaire architecture, le projet a rapidement valu au facteur la réputation de "*pauvre fou qui remplit son jardin de pierres*", comme il l'écrit lui-même, auprès du voisinage. Mais au fil de la construction, l'homme a également vu défiler les curieux s'émerveillant de son travail et l'encourageant à poursuivre son œuvre.

"Les touristes sont venus cette année en grand nombre, beaucoup plus que les années précédentes et tous partent de chez moi émerveillés de mon monument ; ils admirent surtout le travail et la persévérance que j'ai apportés à cet ensemble merveilleux", relate-t-il dans la lettre à André Lacroix. Durant plusieurs décennies, même après la mort du facteur en 1924, le Palais continua de diviser les opinions, y compris celles des artistes.

COLL PALAIS IDÉAL EMMANUEL GEORGES

Difficile de classer le Palais dans un style particulier tant il est hors du commun. Certains y voient une œuvre précurseur de l'architecture surréaliste, d'autres une référence mondiale de l'art brut ou un exemple d'art naïf. De son vivant, Ferdinand Cheval ne connut malheureusement jamais de reconnaissance officielle pour son œuvre, ni pour son Palais idéal, ni pour son impressionnant Tombeau qu'il passa huit ans à bâtir dans le cimetière de Hauterives et où il fut inhumé.

Ce n'est qu'en 1969 sous l'initiative du ministre André Malraux que l'édifice fut classé "Monument Historique", contre l'avis de nombreux détracteurs qui le jugeaient "*absolument hideux*". Mais le ministre tint bon, déclarant : "*en un temps où l'Art Naïf est devenu une réalité considérable, il serait enfantin de ne pas classer, quand c'est nous, Français, qui avons cette chance de le posséder, la seule architecture naïve du monde, et d'attendre qu'elle se détruise*".

Un Palais devenu site touristique

Plus de cent ans après, le Palais idéal a réussi à échapper à l'oubli. Désormais propriété de la commune de Hauterives, il est devenu un site touristique prisé de la Drôme. Plus de 150.000 visiteurs s'y rendent chaque année pour admirer les constructions extraordinaires du facteur Cheval et visiter le musée relatant son histoire. L'édifice et son créateur ont également inspiré de nombreux artistes, ouvrages et hommages.

À l'été 2020, l'édifice figurait parmi les concurrents pour le "Monument préféré des Français", une émission diffusée sur France 3 et présentée par Stéphane Bern. Après plusieurs semaines de vote des internautes, il a finalement terminé dans le top 10 à la deuxième position derrière la Citadelle et le Lion de Belfort.

🏠 Nils Tavernier, *L'incroyable histoire du facteur Cheval*, avec Jacques Gamblin et Laetitia Casta, 2019.

https://www.allocine.fr/film/fichefilm_gen_cfilm=261959.html



Synopsis

« Fin XIXème, Joseph Ferdinand Cheval, est un simple facteur qui parcourt chaque jour la Drôme, de village en village. Solitaire, il est bouleversé quand il rencontre la femme de sa vie, Philomène. De leur union naît Alice. Pour cette enfant qu'il aime plus que tout, Cheval se jette alors dans un pari fou : lui construire de ses propres mains, un incroyable palais. Jamais épargné par les épreuves de la vie, cet homme ordinaire n'abandonnera pas et consacrera 33 ans à bâtir une œuvre extraordinaire : "Le Palais idéal". »

Allocine

🏠 Frank Lloyd Wright, *La Maison sur la cascade*, 1935-39

<https://maison-monde.com/la-maison-sur-la-cascade-frank-lloyd-wright/>

Reconnu comme « le plus grand architecte américain de tous les temps », Frank Lloyd Wright a conçu cette maison extraordinaire connue sous le nom de Fallingwater House (la maison sur la cascade) qui a redéfini la relation entre l'homme, l'architecture et la nature. La maison sur la cascade se trouve dans le sud-ouest de la Pennsylvanie, accrochée sur une chute d'eau en utilisant le dispositif architectural connu sous le nom "cantilever". Wright a décrit son style architectural comme "organique".

La maison sur la cascade est l'un des plus grands chefs-d'œuvre de Frank Wright. Elle a été construite comme une maison de week-end pour les propriétaires Edgar Kaufmann, son épouse, et leur fils qui avait développé une amitié avec Wright lorsqu'il étudiait à son école. La cascade a été un lieu de retraite pour la famille pendant quinze ans et quand elle a demandé à Wright de concevoir la maison, elle l'imaginait en face de la cascade, afin que tous puissent avoir une belle vue. Au lieu de cela, Wright a intégré le design de la maison avec la cascade elle-même, la plaçant juste au-dessus pour qu'elle fasse partie intégrante de la vie de la famille Kaufmann.

Frank Lloyd Wright a réalisé la conception de la maison autour de la cheminée, le foyer de la maison qu'il considérait comme le lieu de rassemblement pour la famille. La beauté de ces espaces se trouve dans leurs extensions vers la nature, faites avec de longues terrasses en porte-à-faux.

Pourquoi est-elle si célèbre ? C'est une maison qui ne semble pas se tenir sur un sol solide, mais qui s'étend au-dessus d'une cascade de 9 mètres. La maison sur la cascade a capturé l'imagination de tout le monde quand elle a été sur la couverture du magazine Time en 1938. La maison sur la cascade a fourni du plaisir à beaucoup de gens au cours des années; Comme une retraite de fin de semaine stimulante pour la famille Kaufmann et leurs amis, mais aussi comme une source de fierté pour l'architecte et ses associés et maintenant (prise en charge par Western Pennsylvania Conservancy) comme une expérience exceptionnelle pour les visiteurs...

Quand Wright est venu sur le site, il a apprécié le son puissant des chutes, la vitalité de la jeune forêt et les rochers spectaculaires; Il s'agissait d'éléments à entrelacer avec les espaces sereins de sa structure. Mais l'intuition de Wright fût bien plus profonde. Il a compris que les gens étaient des créatures de la nature, d'où une architecture conforme à la nature. Par exemple, bien que l'ensemble de la maison ouverte par de larges bandes de fenêtres, les gens à l'intérieur sont abrités comme dans une grotte profonde, sécurisés par la colline derrière eux. Leur attention est dirigée vers l'extérieur par de faibles plafonds; Il n'y a pas de hall d'honneur qui donne le ton, mais plutôt les textures lumineuses du bois, rythmiquement encadrées.

Les matériaux de la structure se mélangent avec les couleurs des roches et des arbres, tandis que les accents occasionnels sont fournis par des meubles lumineux, comme des fleurs sauvages ou des oiseaux à l'extérieur. Les couloirs à l'intérieur de la maison, les escaliers et les passages, les méandres sans formalité, et la maison a à peine une entrée principale; Il existe de nombreuses façons d'entrer et de sortir. La sociabilité et la vie privée sont à la fois disponibles, tout comme le confort de la maison et les aventures des saisons. Ainsi, les gens sont assidus à la détente, à l'exploration de la jouissance d'une vie rafraîchie dans la nature.

Le concept de la maison sur la cascade

Le bâtiment, construit en trois niveaux, est construit sur un rocher sur une chute d'eau naturelle.

Sa composition est horizontale, quoique quelque peu complexe. L'axe vertical est défini par la cheminée qui se détache au-dessus de la plateforme. Le bâtiment se développe de l'intérieur vers l'extérieur et se propage selon les besoins de ses résidents. Par conséquent, il peut être modifié, comme un bâtiment de l'architecture organique conçu comme un être vivant et qui peut changer.

Chaque étage est marqué par de larges surplombs qui sont projetés asymétriquement dans plusieurs directions. En fait, les terrasses sont délimitées par des dalles de béton lisses. Pour adopter cette solution, Wright s'est inspiré de l'architecture japonaise. L'extérieur de la maison a une relation intime avec la nature. L'architecte a essayé d'utiliser des matériaux naturels (bois, roche), ce qui a permis une plus grande intégration entre le bâtiment et la forêt qui l'entoure.

Ce qui inquiète vraiment l'architecte, c'est l'habitabilité de l'intérieur. L'espace intérieur doit être complet et libre, et il tente donc d'éviter toutes les limites possibles. Le grand salon a un mur de verre qui vous permet de profiter de la vue sur la cascade. L'utilisation de grandes fenêtres élimine la séparation entre les pièces et l'extérieur. Elles ont entre autres fonctions de refléter la lumière naturelle et de la projeter indirectement à l'intérieur. La terrasse supérieure offre un espace plus intime à la maison. Avec ce travail Wright obtient la liberté maximale d'expression tout en maintenant l'harmonie avec l'environnement.

La maison sur la cascade a ouvert un nouveau chapitre dans l'architecture américaine, et est peut-être à juste titre considérée comme le plus grand travail de Wright, car il était d'abord et avant tout un architecte de maisons. Connors déclare que cette maison peut être comprise comme "l'une des grandes critiques du mouvement moderne en architecture, et simultanément un de ses chefs-d'œuvre". C'est une architecture qui saisit notre imagination, nous laissant voir l'espace et l'habitation d'une manière qui semble nouvelle, mais que nous ressentons simultanément comme ancienne, d'une certaine manière fondamentale pour notre nature humaine.

La maison sur la cascade est célèbre; De partout dans le monde, des milliers de visiteurs viennent chaque année visiter son site distant. Qu'est-ce qui les attire ? Une maison très inhabituelle dans un cadre exceptionnellement pittoresque et quelque chose de plus, une réputation.

La Frénoise de Tatin, à partir de 1962

<https://youtu.be/iQwNvxaff0E>

<https://www.cnas.fr/catalogue/musee-robert-tatin>

Le Mayennais Robert Tatin est un artiste atypique. Tout au long de sa vie, par ses voyages et rencontres, il a imaginé et construit une œuvre monumentale ancrée dans la nature.

Sa maison, devenue musée, en témoigne. Cet espace singulier, situé à Cossé le Vivien, reflète l'incroyable talent de cet artiste à la fois peintre, sculpteur, céramiste et bâtisseur.

Le musée Robert Tatin, du nom de son créateur, fut construit entre 1962 et 1983, à partir d'une antique maison au cœur du paysage bocager de Cossé-le-Vivien en Mayenne.

C'est à l'âge de soixante ans que Robert Tatin, artiste à la notoriété internationale, érige la plus spectaculaire de ses œuvres : il réalise, en mortier de ciment peint, une architecture onirique et structurée. Dix-neuf statues monumentales constituent l'Allée des Géants qui mène au cœur du musée.

Les salles du musée nichées dans le Jardin des Méditations présentent des peintures, céramique dessins et aquarelles de Robert Tatin qui témoignent d'une vie consacrée à la création artistique.

Sa maison d'habitation, qu'il a lui-même entièrement restaurée et décorée et dans laquelle il a vécu ses vingt-et-une dernières années est également ouverte aux visiteurs.

Autour de cette archisculpture, 6,5 hectares de jardins paysagés, boisés et fleuris complètent la visite de ce lieu audacieux, pour le plaisir des grands et des petits.

Sophie Pinet, Les maisons-sculptures de Jacques Couëlle, 29 août 2018

<https://www.admagazine.fr/architecture/balade/diaporama/les-maisons-sculptures-de-jacques-couelle/52493>

Tel un hommage à une nature souveraine, l'architecte Jacques Couëlle a bâti dans les années 1960 un ensemble de maisons surplombant la baie de Cannes, dont on reconnaît aujourd'hui la force et la beauté formelle.

Les maisons-sculptures de Jacques Couëlle, 1964

« Les milliardaires paieront 700 000 francs pour vivre dans des cavernes (améliorées) », titrait *Libération* le samedi 15 février 1964. Et le quotidien n'était pas le seul à porter un jugement aussi sévère lorsqu'il s'agissait d'évoquer le lotissement qui allait voir le jour sur les hauteurs de Cannes, s'opposant en tout point au mouvement moderne qui imposait encore ses diktats à l'époque. Un lotissement signé Jacques Couëlle, architecte autodidacte qui se rêvait artiste, et voyait l'harmonie davantage dans la nature, qu'il estimait souveraine, que dans les angles droits et les surfaces lisses dictées par l'homme.

Ce sculpteur d'espaces à vivre connaissait bien la région pour y avoir construit, en 1926, un château aux teintes médiévales pour un riche collectionneur américain. Il fut rappelé en 1958 sur le site de Castellaras, cette fois-ci par un banquier et un promoteur, pour bâtir un lotissement de près de 80 maisons à la saveur provençale, achevé en 1964, auquel succéda la même année un second programme de résidences secondaires, cette fois-ci plus luxueuses, aux formes plus libres, plus instinctives. Ce fut l'opportunité rêvée pour lui de révéler son goût pour l'architecture de paysage, dont il n'avait jusqu'ici dévoilé que certains principes, sans jamais avoir eu l'occasion de les réunir.

Des cinquante maisons prévues, seules cinq, faute de clients, sortiront de terre et deviendront dès lors un manifeste dans l'œuvre de Jacques Couëlle comme dans le courant de l'architecture-sculpture, dont il est considéré comme l'initiateur. Sur la crête, face au massif de l'Estérel, surplombant le village de Mouans-Sartoux et plus loin la baie de Cannes, Castellaras va apparaître comme le terrain de jeu idéal pour mettre en œuvre son approche d'un habitat non conventionnel. Après tout, ce sont des maisons de

vacances, et le budget de construction plus vaste que ce qu'il a connu auparavant va constituer un socle solide pour donner forme à sa théorie.

Il ne va pas adapter le terrain pour implanter les cinq maisons, non : il les implantera en fonction du terrain. La pente naturelle dictera ainsi les différents niveaux à l'intérieur, et les courbes en façades, tandis que le paysage et le soleil lui indiqueront le placement des ouvertures. Pour l'étape suivante de son programme, il va appliquer ce qu'il a appelé le test de Tristan, qui consistait à recouvrir de sable chacun des terrains, de tracer grossièrement les contours des pièces principales, et enfin, de demander à ses clients de venir mimer leur quotidien. Les relevés des pas sur le sable vont lui permettre de dessiner les volumes des espaces alloués aux différentes fonctions, le salon servant souvent de point de départ autour duquel les autres pièces à vivre se déroulent, orientées vers la vue spectaculaire, pour celles dédiées aux plaisirs, tandis que les pièces plus techniques lui tournent le dos.

Le lien avec l'extérieur est omniprésent dans ces maisons sur mesure, entre les vastes ouvertures qui coulissent à l'intérieur des murs et les sols qui se prolongent sur les terrasses réparties sur les différents niveaux. Ces principes, Jacques Couëlle les a pensés sans plan dans l'intimité de son atelier, à la main et en les sculptant avec des fils d'acier, sans le moindre angle droit, avant de les confier à ses artisans qui les reproduisaient à l'échelle, toujours avec de l'acier qu'ils venaient ensuite recouvrir de béton projeté, conférant au dessin global des contours souvent hésitants. Ainsi, de loin, les maisons du domaine de Castellaras ressemblent à de gros rochers – certains ont évoqué des fourmilières –, rythmées par des ouvertures irrégulières elles-mêmes habillées de ronces de fer forgé servant de grilles.

Si d'aucuns imaginaient que la vie à l'intérieur ressemblait à l'âge des cavernes, la réalité était bien sûr tout autre. Cette légende amuse encore les propriétaires, désormais cachés par la végétation devenue luxuriante, et des curieux, occupés aujourd'hui à observer le ballet des grandes fortunes, locales ou qataris, qui ont trouvé refuge autour du domaine ces dernières années. Des propriétaires qui veillent plus que jamais à protéger ce singulier chapitre du patrimoine architectural du XXe qui entraînera aussi une série de maisons bulles et une génération d'architectes, comme Antti Lovag, présent sur le chantier de Castellaras, qui œuvrera ensuite en solo sur la côte.

La critique a, elle aussi, fini par envisager autrement l'architecture-sculpture. Le mercredi 16 décembre 1998, devant une assemblée d'académiciens réunis à L'Institut de France, l'architecte André Wogenscky lut ceci : « L'architecture de Jacques Couëlle est une célébration de la terre. Le soir, lorsque le jour glisse peu à peu hors de nos yeux et s'échappe, les maisons de Jacques Couëlle entrent de nouveau dans la terre pour se confondre avec elle. Et chaque matin lorsque s'éclaire le ciel, elles semblent se dégager du sol et renaître, comme une quotidienne fécondation terrestre. » On venait enfin de comprendre la pensée de Jacques Couëlle, disparu deux ans plus tôt.

Jean Dubuffet, La Villa Falbala, Closerie Falbala, 1971-73

« J'ai construit la Villa Falbala tout exprès pour y abriter le Cabinet logologique, que je désirais conserver à mon propre usage. Je n'ai pour commencer, songé qu'à l'édifice et c'est par la suite que j'ai décidé d'entourer celui-ci d'un sol mouvementé et peint puis d'ériger finalement autour de tout l'ensemble de sinueuses découpes verticales. Celles-ci ont une fonction équivoque car d'une part elles forment de hauts murs qui circonscrivent le site, abritant des regards et du soleil et cachant le voisinage, cependant qu'en même temps d'autre part elles évoquent, par les tracés qui les décorent, le simulacre d'un paysage environnant. Le sol, qui est lui-même aussi sculpté et peint évoque pareillement non pas proprement un paysage, mais la figuration mentale et schématisée d'un paysage, de sorte qu'on éprouve dans ce site le sentiment de ne plus se trouver dans la nature mais dans une interprétation mentale de celle-ci

L'ensemble du site ainsi constitué visait en effet à une expérience qui est la suivante. À partir d'un dessin, pure création de l'esprit, expanser ce dessin dans l'espace en lui donnant trois dimensions, lui conférer par là un corps matériel, puis l'agrandir aux proportions d'un site dans lequel on puisse évoluer, et obtenir par là qu'au lieu de tenir seulement le dessin devant les yeux tout en demeurant soi-même dans le monde quotidien, on puisse enfin quitter ce dernier, pénétrer dans le dessin, et donc d'habiter la création de l'esprit au lieu de seulement la regarder prudemment dans un cadre au mur. »

La Closerie Falbala de Jean Dubuffet Fondation Dubuffet un film au drone de Lionel Fouré

<https://youtu.be/m1rNNm9A-D4>

Marie Gicquel, À Périgny, la Closerie Falbala et autres trésors de Dubuffet, 94 Citoyens. Com, 2016

<https://94.citoyens.com/2016/a-perigny-la-closerie-falbala-et-autres-tresors-de-dubuffet,22-01-2016.html>

Un site secret

Nichée à Périgny, aux confins du Val-de-Marne, la Fondation Dubuffet se cache dans le contrebas d'une allée. Seules les sculptures monumentales indiquent la présence du musée de l'initiateur de l'art brut, Jean Dubuffet. [...]

En ce jour d'hiver, embrumé, silencieux, l'atmosphère y est quasi mystique. "Jusqu'à sa mort, en 1985, personne ne venait ici. Il voulait que cette installation soit confidentielle", explique Jean-Marc.

Pourtant la sculpture principale, La Closerie Falbala, n'a rien de discret. Une forteresse noire et blanche en résine et béton s'étend sur 1600 mètres carré et s'élève jusqu'à dix mètres. Jean Dubuffet l'érige entre 1971 et 1973. Il veut en faire son refuge. "Un lieu qui invite à la réflexion et au silence". [...].

Au centre de la forteresse, une sorte de grotte fermée, un bunker. C'est là que se situe le "cabinet logologique" où Jean Dubuffet profitait de la solitude. "J'ai construit la Villa Falbala tout exprès pour y abriter le Cabinet logologique, que je désirais conserver à mon propre usage. (...) L'expérience consiste à s'abstraire totalement du monde quotidien pour ne plus nourrir le regard que de ses propres élaborations mentales", confiait l'artiste.

Pas de fenêtre, 12 tonnes de résines au-dessus de nos têtes

Les deux guides font monter le suspense avant d'ouvrir la porte du cabinet. "On va faire comme avec les enfants, fermez vos yeux". Bruit de porte qui s'ouvre. "Maintenant, ouvrez-les". Écarquille des yeux et décollement de la mâchoire: le spectacle est étourdissant. Tous les murs sont recouverts par des dessins. Des rayures hasardeuses qui se croisent, des arabesques qui rappellent l'écriture automatique. Le tout, aux couleurs du stylo Bic : rouge, noir et bleu. "Il faisait ces dessins lorsqu'il était au téléphone."

Pas de fenêtre, 12 tonnes de résines au-dessus de nos têtes : on imagine que cette atmosphère confinée invitait l'artiste aux réflexions les plus personnelles.

Anticonformiste, anti-musée, une rigueur artistique poussée jusqu'à la maniaquerie, on ne compte plus les ruptures entre le plasticien, au caractère compliqué, et ses collaborateurs. "Il ne vivait que pour son art", confie le guide des lieux.

L'artiste a soigneusement répertorié toutes ses œuvres (on en dénombre 12 000) dans des cahiers. Une organisation très méthodique qui gouverne toujours la gestion de son œuvre. Jean Dubuffet a laissé avant sa mort des directives très précises, comme ne pas développer de produits dérivés!

🏠 Jacques Lucas, La Maison sculptée, à partir de 1968

<https://bybeton.fr/la-maison-sculptee-de-jacques-lucas>

À Janzé, en Bretagne, Jacques Lucas a transformé une ancienne ruine en œuvre d'art. Peintre, céramiste et sculpteur, il a laissé son imagination modeler tout un bestiaire de béton pour créer une maison sculpture à vivre, au cœur du pays de la Roche aux fées.

<https://youtu.be/FIL6z46Y3iE>

<https://youtu.be/ZJSODPARdzM>

Quelle est la genèse de la Maison sculptée ?

Je suis artiste depuis toujours. Ma première exposition de peintures a eu lieu à Poitiers en 1963. Depuis j'ai exposé dans le monde entier, en Corée, au Québec et aux États-Unis. En 1966, à 28 ans, j'ai fait la connaissance de Robert Tatin. Il travaillait à son Palais en Mayenne*. Nous sommes devenus amis. Pour moi, ça a été le choc de la rencontre avec un artiste véritable. Une source d'énergie formidable ! En 1968, j'ai commencé à transformer une ruine de bâtiment agricole en maison d'habitation. Deux cents mètres carrés de superficie sur ½ hectare de terrain. Elle datait du moyen-âge avec des ajouts au XVII^e et au XIX^e. Les murs étaient bons, les toitures en très mauvais état. J'ai commencé à pratiquer la sculpture sur béton.

Comment s'est passé votre apprentissage du béton ?

Universitaire de formation, j'ai appris tout seul sur le chantier. Cette maison est devenue une affaire de famille. Tout le monde y travaillait. Les sacs de ciment pesaient 50 kilos. J'en préparais deux par jour. Le premier, tôt le matin pour monter la structure : deux couches d'enduit projeté, frotté à l'éponge. Le second sac, le soir, pour sculpter. Je disposais de quatre à cinq heures de battement. Au début j'utilisais le ciment pur, puis j'ai utilisé un mélange de ciment et de chaux aérienne qui ralentit le séchage et empêche le ciment de fissurer.

Aviez-vous un plan pour la Maison sculptée ?

C'est avant tout une maison pour vivre, surtout pas un musée. Nous la voulions joyeuse, pleine de couleurs. Le développement de la sculpture s'est fait parallèlement avec celui des surfaces d'occupation, par modules. Des sortes de minarets, ponctuent différents points de la maison. Ils sont réalisés à partir de petites arcades de 40 cm de haut sur 40 de long.

Et vos sources d'inspiration ?

J'ai travaillé pendant des années pour le ministère de la Culture. Archéologue, je photographiais les monuments civils, religieux et militaires. Pendant dix ans, j'ai été délégué à la conservation des monuments historiques en Bretagne. Chapelles, calvaires : dans ce pays de granit, tout est prétexte à un monument sculpté. Le sculpteur travaillait la pierre pour donner des jeux d'ombre et de lumière. Ma sculpture est très inspirée de la sculpture romane en chapiteaux et

bandeaux : une sculpture très architectonique. J'ai souvent représenté des visages humains et des têtes d'animaux, beaucoup de fleurs et d'oiseaux. Lorsque le motif apparaît, la forme donne souvent le sens à une autre sculpture imbriquée à l'intérieur.

Quel artiste êtes-vous ?

L'idée générale est la même depuis soixante ans, qu'il s'agisse de peinture, de céramique ou de sculpture. Je peins et dessine cinq à six heures chaque jour. Tous les deux ans, j'édite des livres de 150 dessins. Autrefois, je pouvais cuire des céramiques de deux mètres de haut. Ma technique est adaptée à mes émotions. Dès que quelque chose me tient à cœur, ça fonctionne et je sors de moi-même ! Il n'y a rien d'intellectuel et jamais de plan. D'abord, je crée puis je mets sur le cadastre. Tout vient de l'intérieur sans que je m'en rende compte. Je parle d'« Émotion technique ».

Avez-vous d'autres œuvres en béton à part la maison sculptée ?

En 2003, j'ai créé un totem de sept mètres de haut en béton pour un musée d'art moderne Finlandais. Une entreprise de travaux publics m'attendait sur place. Elle avait coulé la base en béton, posé l'échafaudage et mis un aide à ma disposition.

Comment vit votre maison sculptée ?

Aujourd'hui beaucoup de gens sont intéressés et je reçois tous les jours deux à quatre visiteurs, des mails et des demandes de tournages. La maison sculptée accueille de petites manifestations. J'ai pris mes dispositions pour l'avenir. L'association de la maison sculptée est propriétaire des lieux. Depuis six ans, j'en suis l'usufruitier. Elle sera gérée par la mairie et le conseil général. Aujourd'hui, je ne peux plus monter à l'échelle et je n'entreprends plus de gros travaux. La nature reprend ses droits mais il n'y a pas une fissure. Seules subsistent les traces d'anciennes peintures rouges et bleues. La mousse prend la forme des sculptures. Tout est vert !

Sou Fujimoto, l'Arbre blanc, 2019

<https://montpellier.anoc.fr/arts-culture/balades/articles/195170-visite-guidee-architecture-contemporaine-le-long-du-lez>

https://actu.fr/occitanie/montpellier_34172/montpellier-port-marianne-balade-au-coeur-de-l-innovation-architecturale_35651557.html

Elise Azria, Montpellier. Port-Marianne : balade au cœur de l'innovation architecturale, Métropolitain, 26 Août 20

Montpellier se veut être la capitale de l'architecture et expérimente ses ambitions dans son quartier de Port-Marianne. Balade avec l'Office de tourisme.

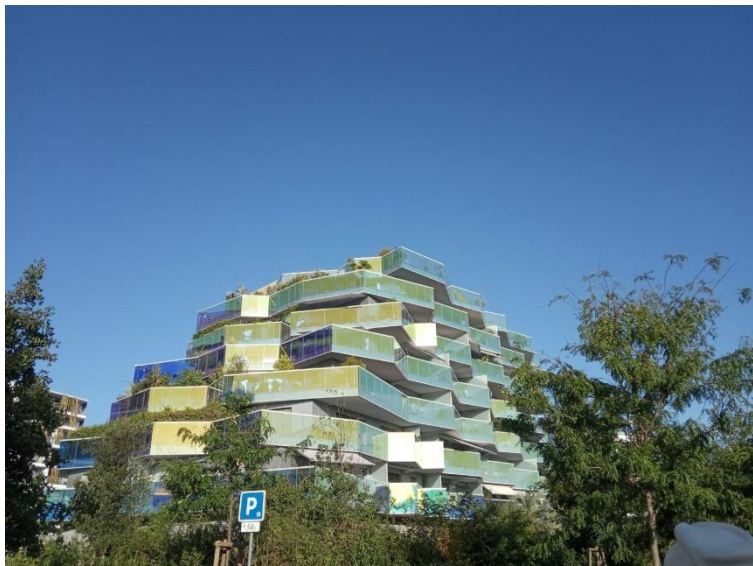
Nouveau fer de lance de la ville, l'architecture contemporaine a définitivement pris sa place dans le patrimoine urbain montpelliérain. Si bien que, l'Office de tourisme propose toutes les semaines une visite guidée le long du Lez, à la découverte des immeubles à la renommée internationale.

Plus loin, près du bassin Jacques Cœur, la Mantilla protège ses habitants du soleil et du balais incessant des voitures. Projet mené notamment par Jacques Ferrier, la Mantilla est un immeuble intelligent dentelé de blanc, à l'instar des étoffes espagnoles.



La Mantilla, complexe conçu par l'agence Jacques Ferrier architecture rappelle le crochet des étoffes espagnoles / © Elise Azria

Puis, Koh-I-Noor, montagne de lumière, référence à un joyau de la reine d'Angleterre de plus d'une centaine de milliers de carats, fait décliner les couleurs de l'arc-en-ciel au-dessus du Lez. Ses balcons suspendus aux vitres teintées reflètent une lumière irisée qui fluctue selon l'orientation du soleil. Une œuvre de l'architecte Bernard Bühler.



Koh-I-Noor s'érige, montagne de lumière irisée, signée par Bernard Bühler. / © Elise Azria

Enfin, la rencontre entre le soleil du Midi et le pays du soleil levant, l'**Arbre blanc**, de Sou Fujimoto, inauguré en 2019 et d'ores et déjà élu plus bel immeuble du monde. Une victoire pour la ville qui n'a pas fini d'aller au bout de ses rêves de grandeur.

https://actu.fr/occitanie/montpellier_34172/montpellier-consecration-architecturale-larbre-blanc-sur-toit-monde_31676956.html



L'Arbre Blanc, cerisier en fleur déstructuré, par Sou Fujimoto. / © Elise Azria

Des projets de « folies »

L'investiture du nouveau maire, Michaël Delafosse, va sûrement rimer avec la relance des « 12 folies » architecturales, dossier qui avait été enterré par le mandat précédent.

Ce dernier était en effet l'initiateur du projet en tant qu'adjoint à l'urbanisme durant le mandat d'Hélène Mandroux. Le projet, qui évoque la tradition des Folies, les demeures bourgeoises, du 19e siècle, veut lancer de nouveaux ouvrages architecturaux d'envergure à travers la ville dont seuls l'Arbre Blanc et la Folie Divine ont vu, pour l'instant, le jour.



Ricardo Bofill, De retour à Montpellier, sur le lieu de sa création, Antigone

<https://youtu.be/fjv8czDftv8>



L'architecture selon Ricardo Bofill

<https://www.catalunyaexperience.fr/slider-home/larchitecture-de-ricardo-bofill>



Marie Crabié, « Ces villas qui ont marqué l'histoire de l'architecture en France », *tema.archi*, 14 février 2020

<https://tema.archi/articles/ces-villas-qui-ont-marque-l-histoire-de-l-architecture-en-france-0>

Architecture

Aux quatre coins de la France, la commande de maison d'habitation au XXe siècle a inspiré aux architectes de nombreux principes et esthétiques innovantes, révolutionnant l'histoire de l'architecture.

Véritable laboratoire d'idées pour les architectes et «*échelle de conception la plus intime qu'il soit*», la maison a toujours exercé un certain pouvoir, estime-t-il, «*pour l'influence qu'elle a pu avoir sur les grandes étapes de l'histoire de l'architecture au cours des siècles*».

Villa Majorelle - Arch. Henri Sauvage

Retour en images des réalisations qui continuent d'inspirer la profession.

Construite à Nancy pour l'ébéniste Louis Majorelle, la villa est imaginée par Henri Sauvage en 1901 comme une œuvre d'art total et la première maison entièrement Art Nouveau de la ville. Modernité, dynamisme et simplicité non ostentatoire sont les maîtres mots qui guident le projet et inspirent à Henri Sauvage une fluidité des formes et des motifs décoratifs, ainsi qu'une articulation permanente des éléments de décor et de structure entre extérieur et intérieur de la villa. De nombreux artistes de l'École de Nancy ont également collaboré à ce projet, notamment Jacques Gruber pour les vitraux ou encore Henri Royer et Francis Jourdain pour les peintures. Depuis 1996, elle est classée au titre des monuments historiques. Le week-end du 15 et 16 février 2020 signe ainsi sa réouverture, après la réhabilitation d'une partie de ses espaces intérieurs.

La Villa Cavrois - Arch. Robert Mallet-Stevens

Symbole d'avant-garde, la Villa Savoye baptisée «*machine à habiter*» par son concepteur Le Corbusier illustre les 5 principes sur lesquels repose selon lui l'architecture moderne : la structure sur pilotis, le toit-terrasse, le plan-libre, la façade libre et les fenêtres en bandeau. À l'origine conçue pour la famille Savoye qui projette d'y passer ses week-ends en 1931, la Villa Savoye répond moins aux attentes et besoins de ses propriétaires qu'au dessein de son architecte d'en faire sa villa idéale. Sauvée de la destruction par André Malraux en 1963, elle sera finalement classée au titre des monuments historiques en 1965.

La Villa Cavrois - Arch. Robert Mallet-Stevens © Fred Romero (CC BY 2.0)

La Villa Cavrois est conçue et édifée en 1932 pour Paul Cavrois, industriel du textile du Nord, et sa famille. Œuvre emblématique de l'architecte Robert Mallet-Stevens, la demeure doit répondre à une commande guidée par «*l'air, la lumière, le travail, le sport, l'hygiène, le confort et l'économie*». Imaginée comme une œuvre d'art total, elle représente ainsi l'aboutissement des réflexions esthétiques et techniques menées par l'architecte qui à cette époque, a déjà livré la Villa Noailles à Hyères (83). Abandonnée, squattée et saccagée dans les années 1980, la villa sera finalement classée au titre des monuments historiques en 1990.

« A Croix, la Villa Cavrois à la pointe du modernisme », [David Abittan](#), l'été archi France inter, 28 juin 2015

<https://www.franceinter.fr/emissions/l-ete-archi/l-ete-archi-28-juin-2015>

La Maison Louis Carré - Arch. Alvar Aalto © August Fischer (CC BY-ND 2.0)

En lisière de la forêt de Rambouillet, l'avocat et galeriste Louis Carré commande dès l'été 1956 à Alvar Aalto - qu'il a rencontré à la Biennale de Venise, la réalisation de sa maison privée de plain-pied caractérisée par son toit en pente, recouvert d'ardoises bleues de Normandie. Ses murs extérieurs sont eux, fait de briques chaulées, de pierre de Chartres, de cuivre et de bois. À l'intérieur, l'aménagement est signé par Alvar Aalto et ses collaborateurs. Mobilier, luminaires, textiles : rien n'est laissé au hasard. Autour de la villa, une piscine creusée ainsi qu'un petit amphithéâtre avaient été dessinés pour les garden-parties de la famille.

La Villa Kerylos - Arch. Emmanuel Pontremoli © Fred Romero (CC BY 2.0)

À Beaulieu-sur-Mer, l'architecte Emmanuel Pontremoli en collaboration avec l'archéologue et mécène Théodore Reinach, imagine la Villa Kérylos comme une reconstitution de la maison de Délos, adaptée au confort du début du XXe siècle. Conçu entre 1902 et 1908, l'édifice, perché sur un promontoire rocheux surplombant la Méditerranée, témoigne à la fois d'une riche décoration intérieure et de façades austères caractéristiques de l'architecture

« *pittoresco-académique* » à tendance néo-antique et Art nouveau. La villa sera classée dès 1966, au titre des monuments historiques et bénéficie du Label « *Patrimoine du XXe siècle* ».

« La Villa Kerylos, une villa grecque sur la Riviera », [David Abittan](#), l'été archi France inter ,16 juillet 2017

<https://www.franceinter.fr/emissions/l-ete-archi/l-ete-archi-16-juillet-2017>

La Villa E-1027 - Arch. Eileen Gray © Manuel Bougot

Première création de l'architecte Eileen Gray, la Villa E-1027 était livrée en 1929 en bord de mer à Roquebrune-Cap-Martin pour le directeur de publication du magazine L'architecture vivante Jean Badovici et amant de l'architecte. Si la réalisation reprend ainsi les cinq points de l'architecture moderne énoncés par Le Corbusier, elle permet au couple d'en exposer les limites, notamment la conception des intérieurs jugée trop froide au détriment du confort et de l'intimité de la maison, à travers le manifeste De l'Eclectisme au doute qu'ils publieront dans un numéro spécial de la revue en 1927. Elle est classée au titre des monuments historiques en mars 2000 et a également obtenu le label « *Patrimoine du XXe siècle* ».

La Maison de verre par Pierre Chareau

La Maison de Verre - Arch. Pierre Chareau © August Fischer (CC BY-ND 2.0)

Installée au cœur de Paris, la Maison de verre de Pierre Chareau a ceci de singulier que sa façade est constituée de pavés de verre. Construite entre 1928 et 1931 pour le compte du docteur Dalsace, la réalisation est le fruit de la transformation d'un ancien immeuble situé en fond de cour, que la locataire du dernier étage refuse de quitter. L'architecte trouve alors comme solution d'ajouter une structure métallique s'arrêtant en dessous du dernier étage et crée une maison dont la façade translucide permet une pénétration maximale de la lumière naturelle, empêchant toutefois de voir comme d'être vu.

La Maison de Jean Prouvé - Arch. Jean Prouvé © Arnaud 25 (CC BY-SA 4.0)

Construite en 1954 par l'architecte designer Jean Prouvé, à titre de domicile familiale personnel expérimental, la maison se trouve au milieu d'un terrain pentu, bon marché et réputé inconstructible, à Nancy, en contrebas du quartier du Haut-du-Lièvre. Là, Jean Prouvé imagine trois parties enchaînées pour sa maison, qu'il se plaisait à surnommer « le wagon ». L'une comprend les chambres à coucher, l'autre un vaste séjour tandis que la dernière est occupée par la cuisine et les pièces techniques. Montée en l'espace d'un été par la famille, la maison illustre l'ingéniosité de son concepteur, entre simplicité du plan, légèreté des matériaux et rapidité d'assemblage.

La Maison Delcourt - Arch. Richard Neutra © Flora Auvray

La Maison Delcourt, construite en centre ville de Croix en 1968 pour l'industriel Marcel Delcourt, constitue l'unique construction de Richard Neutra en France et le dernier projet de l'architecte décédé en 1970. Véritable « maison dans la prairie », la Maison Delcourt bénéficie en effet d'une situation idéale, installée en cœur d'îlot et entourée d'un vaste jardin boisé. Cette réalisation reprend de nombreux éléments du vocabulaire moderne de l'architecture comme la structure poteaux-poutres filiforme, un plan ouvert, une horizontalité marquée par le prolongement des sols et des plafonds au-delà des façades vitrées ou encore des rideaux et cloisons mobiles. Elle a été classée au titre des monuments historiques en 2000.

La Villa Hennebique - Arch. François Hennebique © Eurobas (CC BY-SA 3.0)

La Villa Hennebique, construite par et pour son concepteur, l'architecte et entrepreneur François Hennebique entre 1901 et 1903 constitue une démonstration des possibilités techniques et esthétiques novatrices du béton armé, dans le cas d'une habitation. Elle est ainsi surmontée d'une tour portant un réservoir d'eau, et caractérisée par des encorbellements audacieux ainsi qu'une façade « où le vide des baies l'emporte sur le plein des murs ». Si la réalisation est à l'origine conçue comme un « palais familial », l'immeuble est aujourd'hui transformé en appartements. Elle est classée au titre des monuments historiques depuis janvier 2012.

La Villa Sayer - Arch. Marcel Breuer © Camille Picot

Conçue à Glanville dans le Calvados, la [Villa Sayer](#) sort de terre en 1972. Dessinée par l'architecte Marcel Beuer et son associé Mario Jossa, la villa illustre les recherches menées par le duo sur l'harmonie entre l'architecture et l'environnement. Elle est notamment composée de parois transparentes et d'un toit constitué d'une double hyperbole parabolique en béton précontraint. Seule résidence privée construite par Marcel Breuer, la Villa Sayer est inscrite à l'inventaire supplémentaires des Monuments Historiques dès 1992 et sera finalement classée en 2005

Le Palais Bulles - Arch. Antti Lovag © Niklas Morberg (CC BY-NC 2.0)

À Théoule-sur-Mer, Antti Lovag conçoit le Palais Bulles, un ouvrage aux mille fenêtres-hublots de 1 200 m² commandé par Pierre Bernard. Souvent attribué au couturier Pierre Cardin, l'édifice a été effectivement racheté par ce dernier en 1991, à la mort du commanditaire, pour ensuite être agrandi et transformé en lieu de réception et d'exposition des collections de mobilier, d'objets d'art et de design des années 1960-1970. Cette maison-sculpture de couleur ocre s'intègre dans un site où de nombreux bassins côtoient une piscine, un immense jardin et de nombreuses terrasses, le tout surplombant la mer face à la Baie de Cannes. Le Palais Bulles est la troisième réalisation de ce type imaginée par le hongrois Antti Lovag, après la Maison Gaudet à Tournettes-sur-Loup et la Maison Bernard à Port-la-Galère.

La maison-atelier Van Doesburg - Arch. Theo van Doesburg © Renaud Camus (CC BY 2.0)

À Meudon en banlieue ouest de Paris, l'artiste et architecte Theo van Doesburg dessine et construit sa maison-atelier vers la fin des années 1920, pour lui-même et son épouse Nelly. Terminée vers la fin des années 1930, la Maison Van Doesburg survivra à son concepteur, décédé alors même que l'aménagement final des lieux est en cours. Après la mort de l'épouse de l'architecte qui occupe les lieux jusqu'en 1975, la maison-atelier retrouve sa fonction initialement prévue et devient un lieu de travail et d'habitation collaboratif où artistes et chercheurs prennent résidence.

I - 4 – La maison : reflet d'un statut social réel ou rêvé

La plupart des gens rêvent d'avoir une maison : Rêve bien compréhensible parce qu'il offre la certitude d'avoir un toit au-dessus de la tête, de mettre les enfants à l'abri. Mais, posséder une maison a d'autres impacts sur le plan sociétal. En effet, la superficie, l'aspect et la décoration du logement reflètent le milieu social de son occupant.

Selon les moyens financiers, on sera propriétaire ou locataire de l'appartement et l'image que l'on donnera de soi ou que la société renverra ne sera pas identique. L'accès à la propriété est perçu comme une forme de réussite. Beaucoup se sentent valorisés par leur statut de propriétaire, ils en retirent une certaine assurance et parfois même de l'arrogance.

La maison est donc, consciemment ou inconsciemment, la représentation d'un statut social, réel ou rêvé.

De même, la localisation de l'habitat n'est pas anodine : On habite tel endroit (quartier, région ...) parce que tel autre n'est pas accessible financièrement mais on cherche aussi « l'entre soi ». Ainsi, on rêve d'habiter tel quartier, on refuse ou on souhaite quitter tel autre qui semble dangereux, inconfortable, qui incarne un milieu, une culture qui ne conviennent pas... Ainsi, la ville, la rue au même titre que la maison renvoient l'image d'un statut social.

Néanmoins, il est nécessaire de souligner que le profil social d'un quartier peut évoluer (gentrification, paupérisation) dans le temps.

Posséder une maison : la réalisation d'un rêve

 **Les Compagnons de la chanson, *Enfin j'ai ma maison*, 1974.**

https://youtu.be/4Zi003_1PgU

Enfin j'ai ma maison,
j'ai mon jardin, mon chat, mon chien
et ma barrière.
Je l'ai enfin, mon coin de terre,
mes quatre pommiers et mon cerisier.
Enfin j'ai ma maison,
mon coin de bleu, mon coin de feu,
mon coin d'rivière.
Je suis d'venu propriétaire,
et je vis ma vie à crédit.
Y a eu le maçon, et le plombier, l'menuisier,
les factures et les murs à refaire,
mais c'est oublié, c'est classé, c'est payé.
Faut rêver!

Enfin j'ai ma maison,

je prends mon bain tous les matins
dans ma baignoire.

Je n'arrive pas à y croire:
même les robinets ont l'air de marcher.

Enfin j'ai ma maison,
j'ai mon sofa, ma véranda,
mon verre de bière.

Je vis ma vie à l'heure solaire,
et mieux que tout ça: tu es là!
J'y ferai ma vie avec toi,
- avec toi - avec toi et six gosses.
Il me suffira de bâtir
quatre chambres de plus.

Enfin j'ai ma maison,
j'ai mon jardin, mon chat, mon chien
et ma barrière.
Je suis d'venu propriétaire,
et mieux que tout ça: tu es là! x2

Fabrice Larceneux, Hervé Parent, *Marketing de l'immobilier*, 2010

Le besoin d'acquérir un logement est un phénomène assez récent. C'est une donnée culturelle liée à la définition de famille qui a émergé au sein de la bourgeoisie française au milieu du 18ème siècle. Avec le développement de la société industrielle, le travail est extériorisé en dehors de l'espace de vie et l'Etat commence à prendre à sa charge les soins médicaux et la formation: la maison devient un refuge pour la famille nucléaire. L'accession à la propriété de ce refuge se développe avec les années de prospérité et le développement des crédits logements dans les années 1950. Posséder son logement, c'est un rêve pour une majorité de français, quelle que soit la classe sociale. C'est aussi une réalité pour plus de la moitié des ménages (aujourd'hui propriétaires de leur logement). De manière générale, la propriété rassure. En particulier, les personnes dites «défavorisées» qui ont l'opportunité d'accéder à la propriété, même dans des environnements difficiles, manifestent moins d'inquiétudes sur l'avenir: le fait de posséder son logement renforce le sentiment de confiance en soi, de détermination et d'optimisme. En effet, d'une part, 90% des propriétaires se déclarent satisfaits de leur situation et d'autre part, devenir propriétaire de sa maison représente la situation idéale pour 80 % des individus (alors que 53% le sont, soit un écart de 25 points). Ce pourcentage varie selon que l'individu est déjà ou non propriétaire, et qu'il possède un appartement ou une maison. Ainsi, 91% des propriétaires de leur maison pensent que l'idéal est d'être propriétaire d'une maison alors que 46 % des propriétaires d'un appartement le pensent

Eric Forra, « Les Français souhaitent devenir propriétaires », *immoactu.com*, juillet 2021

<https://www.immoactu.com/les-francais-souhaitent-devenir-proprietaires/%20https://www.immoactu.com/les-francais-souhaitent-devenir-proprietaires/>

Les français préfèrent être propriétaires de leur résidence principale d'après une étude effectuée par Opinion Way. Cette enquête révèle les statistiques des freins à l'accès à la propriété immobilière. 89% des Français pensent qu'il est important d'être propriétaire de son habitation, en fait, l'amour des Français pour la pierre n'est pas près de prendre fin. Malgré les divers obstacles que connaît l'achat de bien immobilier en ce moment, près de 89 % des français désirent acquérir une résidence principale.

L'IMMOBILIER ET LES FRANÇAIS

Les ménages continuent de croire en la pierre

Les français ont toujours préféré l'achat de bien à la location. Pour 89 % d'entre eux, il est important, voire essentiel, d'être propriétaire. 51 % de cet effectif juge cela très essentiel (selon une étude réalisée par Opinion Way). Ces données révèlent également que lorsqu'on considère une catégorie d'âge (25-34 ans et plus), 89 % considèrent l'achat de bien comme une priorité. En considérant les jeunes ayant entre 28 et 24 ans, seulement 69 % jugent le droit de propriété nécessaire.

Un petit tour rapide permet de mettre en évidence le fait que parmi les français, 58 % sont déjà propriétaires pendant que 76 % des non-propriétaires affirment qu'ils souhaitent le devenir. Pour 75 %, devenir propriétaire fait partie des projets de vie, 88 % affirment que c'est le point de départ de toute constitution de patrimoine, 85 % le voient comme un investissement très intéressant à réaliser absolument. D'ailleurs, 86 % voient dans la pierre un moyen d'être indépendant, tandis que 84 % pensent que c'est une garantie de sécurité pour traverser les périodes délicates comme une maladie ou le chômage.

En termes de logement, les français ont une nette préférence pour l'achat

Les français préfèrent être propriétaires plutôt que locataire surtout lorsqu'il s'agit des résidences principales. L'étude montre également que seulement 20 % ont un penchant pour la location et 2 % n'ont pas d'avis. Lorsqu'on va du côté des maisons de vacances, la tendance est renversée. C'est plutôt la location qui est prisée (84 %).

Sur un autre terrain, l'étude a montré que 71 % des ménages français choisissent de souscrire à un crédit immobilier plutôt que de payer un loyer et qu'il est donc temps d'acheter. Dans le même temps, 18 % ne voient aucune différence entre les deux, pendant que 9 % penchent plutôt vers le loyer. Ces chiffres sont tout à fait légitimes dans la mesure où 63 % considèrent que la situation actuelle dans le secteur est favorable à l'emprunt immobilier contre seulement 34 % qui pensent le contraire.

Bien entendu, le sexe des personnes interrogées n'a pas vraiment d'influence sur cette préférence (75 % pour les hommes et 78 % pour les femmes). Par contre en termes de catégories socioprofessionnelles, cette préférence varie énormément. Les plus aisés préfèrent bien évidemment acheter leur résidence (81 %) et 68 % des plus modestes ne sont pas d'avis. Ce penchant pour l'achat évolue aussi proportionnellement avec l'âge. 70 % seulement des français ayant moins de 34 ans choisissent l'achat. Par contre, c'est 77 % de ceux compris entre 35-49 % qui sont de cet avis contre près de 84 % des plus de 65 ans.

Qu'est-ce qui pourrait vous empêcher d'accéder à la propriété ?

Près 83 % des français qui ne sont pas propriétaires avancent comme cause première, les contraintes liées à leur revenu. En dehors de cela, certains évoquent les obligations professionnelles (65 %), familiales (50 %) et 60 % parlent d'exigences liées à leur âge. En dehors de ces raisons, la nouvelle réforme de prélèvement à la source constitue également un handicap pour les locataires qui avaient comme projet de devenir propriétaires. En tout cas, c'est ce que rapporte le tiers de la population. Ce chiffre laisse prévoir un renoncement ou tout au moins un report de projet immobilier de la part des propriétaires en devenir, report de courte durée, tout au plus pour l'année prochaine. Aussi surprenant soit-il, 37 % évoquent le manque de temps comme un obstacle pour accéder à la propriété immobilière.

Yankel Fijalkow, *Sociologie du logement*, 2011

Être propriétaire de son logement est lourd de sens. La propriété peut mieux mettre en lumière la reconnaissance sociale ou le statut (pas uniquement la richesse) au-delà même du lieu, du quartier où elle s'inscrit : être propriétaire est une valeur en soi dans l'ordre social. La propriété a aussi une fonction patrimoniale qui permet une accumulation et un transfert de richesse (héritage dans un cadre familial) : ce peut être une façon de dominer le temps, ou de s'assurer, en tout cas d'avoir un rapport au temps non marqué par la précarité ou à l'éphémère (peut-être même une compensation lorsque l'activité professionnelle est précaire ou mobile) ou les phases transitionnelles. La propriété renvoie aux notions de stabilité, de permanence, de mesure et de contrôle. Le propriétaire a par la suite un besoin de protection de ses biens qui s'ajoute à celle de sa personne ou de sa famille. Le groupe de propriétaires est censé ensuite partager les mêmes valeurs d'ordre, de prudence, de retrait sur soi (la propriété est une extension de soi, de son propre corps) et donc fournit (à la différence des locataires, qui passent, que l'on ne connaît pas) un milieu social rassurant, vigilant et un contrôle social efficace. Ceci renvoie à la l'opposition classique en anthropologie entre sédentaires et nomades. La propriété est la quintessence de la sédentarité (et entre en contradiction avec la mobilité professionnelle, ce qui pose la question des marchés du logement, des pertes de valeurs associées à la revente). Acheter un logement est un arbitrage entre des gains et des pertes au sens large (financiers, fonctionnels, émotionnels, etc.) C'est un achat très impliquant qui implique la conception de soi : ce que l'on est, ce que l'on voudrait être pour soi et aux yeux des autres. Bien évidemment, la contrainte budgétaire et l'offre de biens disponibles imposent des compromis et un réajustement par rapport à son logement idéal. Finalement, dans la mesure du possible, l'acheteur attend naturellement de son logement :

- un gain d'appartenance : l'ancrage s'effectue au sein d'un groupe familial, social, culturel, etc. C'est un vecteur positionnel au sein de la société. Le type de logement et sa localisation concourent à l'affirmation de soi dans une culture particulière au sein de l'espace social. Le logement a une fonction socialisante, au centre d'un réseau en connexion avec un extérieur cohérent, socialement et culturellement. Une partie du choix de la localisation est ainsi déterminée en ce sens.
- un gain financier : ce type d'achat est généralement vu comme un investissement qui va prendre de la valeur. Dès lors, le logement a une fonction de valorisation de l'estime de soi et donne un sentiment de réussite.

- un gain de sécurité et de sécurisation, pour soi et pour sa famille, pour maintenant et pour plus tard. Les bénéfices perçus de l'acquisition d'un actif tangible rassurent et donne un sentiment de protection. Le logement a alors une fonction de contenance qui maintient une différence affirmée entre l'extérieur et l'intérieur, qui assure la sécurité, et qui permet le confort et le développement de l'intimité.

- un gain psychologique : acheter un logement, surtout la première fois en vue de fonder une famille, c'est ancrer son histoire à la fois dans le temps, dans une filiation, et dans l'espace physique. Le logement a une fonction de continuité historique, où chacun sa trajectoire personnelle dans une histoire collective familiale étendue. C'est aussi révéler une identité et un potentiel pour s'épanouir, se sentir vraiment chez soi : le logement a une fonction d'identification où chaque membre de la famille peut s'y retrouver, s'y projeter, y définir son territoire personnel et commun. Il a aussi des fonctions plus dynamiques : une fonction créatrice générant de nouveaux rapports avec l'espace : attribuer telle ou telle fonction à une pièce, décorer de telle manière, occuper telle pièce, etc., et une fonction esthétique, de recherche d'harmonie et d'épanouissement pour chacun. Ces différentes dimensions constituent un panorama des perspectives explicatives des préférences qu'affichent les acheteurs potentiels : une maison ou un appartement, du neuf ou de l'ancien, un centre-ville ou un village, des critères intrinsèques spécifiques. Tous ces critères sont intégrés dans le processus de décision pour résulter, peut-être, en l'achat du logement.

Propriétaires et locataires : Un éternel « Conflit social » ?

 **Roger-Henri Guerrand, La figure du Propriétaire (XIX^{ème} et XX^{ème} siècles), 2003**

<https://politiquedulogement.com/dictionnaire-du-logement/themes-transversaux/la-figure-du-propretaire-xixeme-et-xxeme-siecles/>

Diverses recherches, faites à partir de documents établis sous la Révolution, le prouvent : dans la section du Théâtre Français, un immeuble abrite vingt-sept locataires pour six pièces et quelques mansardes. Faubourg Saint-Antoine, une enquête sur inventaire après décès portant sur 131 familles a montré que 69 vivaient dans une pièce, 32 dans deux et 15 seulement dans trois.

De tels logements – sans eau et avec des privés bouchés presque en permanence – se paient cher et à date fixe. Mercier le sait aussi: “On s’arrange avec tout le monde, même avec un juif, on ne s’arrange pas avec son principal locataire. Créancier impitoyable car il est talonné par le propriétaire qui l’est par le maçon. C’est le plus énorme délit que l’on puisse commettre dans une maison, ne pas payer son terme. Dans les faubourgs, il y a trois à quatre mille ménages qui ne paient pas leur terme et promènent tous les trois mois, de galetas en galetas, leurs pauvres meubles.”

[...]

La tyrannie du voutour

Voici déjà dénoncée la tyrannie du “principal locataire”, chargé de collecter les loyers, l’âme damnée du propriétaire que Rétif de la Bretonne décrit avec des accents prémonitoires : “ J’ai toujours été blessé de l’insolente propriété des possesseurs de maisons, et même des principaux locataires de Paris. Un homme vous loge ; vous le payez, et il se croit encore le maître de limiter à son gré la jouissance de votre appartement ! Il vous oblige de rentrer à quelle heure il lui plaît ; il vous interdit tel passage ; il surveille votre conduite... Il faudrait apprendre aux propriétaires des maisons de Paris que la seule valeur intrinsèque du local est à eux, et la jouissance à celui qui paie ” (Les nuits de Paris ou le Spectateur nocturne, 1788-1789).

Pourtant, en cette période d’effervescence sociale où nombre de problèmes sont débattus sur la place publique, il n’existe aucune prise de conscience des problèmes du logement chez les locataires parisiens du Tiers Etat. Les différentes assemblées révolutionnaires n’abordèrent jamais aucune question concernant l’habitat. Comment s’étonner quand on sait l’origine sociale de leurs membres qui ne comptèrent à aucun moment de prolétaires parmi eux ?

Si les locataires sont muets, les propriétaires ne se gênent plus pour imposer leurs “ droits ” à la base même de la nouvelle société : “ Il est évident, écrit Dupont de Nemours, que les locataires ne disposent des maisons d’habitation, n’y sont passagèrement les maîtres que comme avoués des propriétaires... Il est évident que les propriétaires, sans le consentement desquels personne ne pourrait ni loger, ni manger dans le pays, en sont les citoyens par excellence. Ils sont souverains par la grâce de Dieu, de la Nature, de leur travail, de leurs avances, des travaux et des avances de leurs ancêtres ” (Observations sur la Constitution du 5 Fructidor an III).

Les dernières lignes de cette déclaration sans fard sont des plus importantes pour l’avenir. La bourgeoisie conquérante s’arroge des droits absolus sur les autres groupes sociaux et elle prétendra en outre les fonder sur une base morale : “ L’homme sans propriété, s’écriait Boissy d’Anglas à la tribune de l’Assemblée, a besoin d’un effort constant de vertu

pour s'intéresser à l'ordre qui ne lui conserve rien. Un pays gouverné par les propriétaires est dans l'ordre social, celui où les non-propriétaires gouvernent est dans l'état de nature " (Séance du 5 Messidor an III).

Les nouveaux seigneurs, désormais débarrassés des exigences du Catholicisme qui aurait pu, dans certains cas, freiner leurs prétentions, considèrent le logement comme une marchandise sur laquelle son " créateur " a tous les droits, y compris celui d'en fixer le taux de location à sa guise et même celui de ne pas l'entretenir. Puisque le bourgeois et le prolétaire ne sont plus placés au même étage dans l'espèce humaine, l'un incarnant le civilisé conscient, l'autre, le sauvage naïf, le premier doit être le seul juge de ce qui convient au second dans tous les domaines.

Pour le prolétaire du XIXème siècle, le bourgeois va s'identifier exactement avec le propriétaire, ce " vautour " qui s'apprête à dominer le paysage social de toute sa stature méprisante au moins jusqu'en 1914. Ce personnage, Balzac, le premier, saura le peindre comme nul autre observateur avant lui en inventant le rentier Molineux qui apparaît dans César Birotteau (1837) : " Ses moyens, son activité, son esprit passaient à maintenir son état de propriétaire au grand complet de guerre, il en avait fait un amusement et son amusement tournait en monomanie... Un locataire devenait son ennemi, son inférieur, son sujet, son feudataire, il croyait avoir droit à ses respects et regardait comme un homme grossier celui qui passait sans rien dire auprès de lui dans les escaliers. Il écrivait lui-même ses quittances et les envoyait à midi le jour de l'échéance. Le contribuable en retard recevait un commandement à heure fixe, puis la saisie, les frais, toute la cavalerie judiciaire allait aussitôt avec la rapidité de ce que l'exécuteur des hautes œuvres appelle la mécanique. Molineux n'accordait ni terme ni délai, son cœur avait un calus à l'endroit du loyer."

Balzac, César Birotteau, 1837

Comme tous les Parisiens, Molineux éprouvait un besoin de domination, il souhaitait cette part de souveraineté plus ou moins considérable exercée par chacun et même par un portier, sur plus ou moins de victimes, femme, enfant, locataire, commis, cheval, chien ou singe, auxquels on rend par ricochet les mortifications reçues dans la sphère supérieure où l'on aspire. Ce petit vieillard ennuyeux n'avait ni femme, ni enfant, ni neveu, ni nièce ; il rudoyait trop sa femme de ménage pour en faire un souffre-douleur, car elle évitait tout contact en accomplissant rigoureusement son service. Ses appétits de tyrannie étaient donc trompés ; pour les satisfaire, il avait patiemment étudié les lois sur le contrat de louage et sur le mur mitoyen ; il avait approfondi la jurisprudence qui régit les maisons à Paris dans les infiniment petits des tenants, aboutissants, servitudes, impôts, charges, balayages, tentures à la Fête-Dieu, tuyaux de descente, éclairage, saillies sur la voie publique, et voisinage d'établissements insalubres. Ses moyens et son activité, tout son esprit passait à maintenir son état de propriétaire au grand complet de guerre ; il en avait fait un amusement, et son amusement tournait en monomanie. Il aimait à protéger les citoyens contre les envahissements de l'illégalité ; mais les sujets de plainte étaient rares, sa passion avait donc fini par embrasser ses locataires. Un locataire devenait son ennemi, son inférieur, son sujet, son feudataire ; il croyait avoir droit à ses respects, et regardait comme un homme grossier celui qui passait sans rien dire auprès de lui dans les escaliers. Il écrivait lui-même ses quittances, et les envoyait à midi le jour de l'échéance. Le contribuable en retard recevait un commandement à heure fixe. Puis la saisie, les frais, toute la cavalerie judiciaire allait aussitôt, avec la rapidité de ce que l'exécuteur des hautes œuvres appelle *la mécanique*. Molineux n'accordait ni terme, ni délai, son cœur avait un calus à l'endroit du loyer.

— Je vous prêterai de l'argent si vous en avez besoin, disait-il à un homme solvable, mais payez-moi mon loyer, tout retard entraîne une perte d'intérêts dont la loi ne nous indemnise pas.

Virginie Cresci, Propriétaires contre locataires: histoire d'un éternel conflit social, bibliobs, 2016

<https://bibliobs.nouvelobs.com/documents/20160420.OBS8908/proprietaires-contre-locataires-histoire-d-un-eternel-conflit-social.html>

L'historienne Danièle Voldman consacre un essai à la guerre du logement. Entretien.

L'OBS. *Vous commencez votre livre, «Locataires et propriétaires», une histoire française, avec un fait divers qui a fait beaucoup de bruit l'an dernier. L'histoire de Maryvonne, cette octogénaire dont la maison était habitée par des squatteurs. Pouvez-vous nous dire ce que cette histoire avait d'emblématique ?*

Danièle Voldman. Oui, j'ai commencé le livre par cette histoire, largement relatée dans la presse au printemps dernier, parce qu'elle dit beaucoup des différentes évolutions de notre société, à commencer par l'augmentation de l'espérance de vie. À quatre-vingt-trois ans, cette dame était loin d'être hors du coup. Elle avait trouvé sur le tard un amoureux, elle est partie habiter chez lui dans la campagne rennaise. Sa maison, laissée vide en ville, a alors été occupée par des squatteurs et elle n'y a pas fait attention.

Elle aurait dû les faire expulser ou leur proposer un bail avec un faible loyer, mais elle a laissé faire sans s'en préoccuper. A la mort de son compagnon, les enfants du vieux monsieur ont demandé à Maryvonne de quitter le logement. Elle a donc décidé de revenir vivre dans sa petite maison de Rennes, que les squatteurs ont refusé de quitter, en invoquant le droit au logement.

Si Maryvonne bénéficiait du droit de propriété, les squatteurs s'abritaient derrière un droit à l'occupation reconnu depuis 2007. Tout le monde s'est mêlé de cette affaire: d'un côté les associations de défense des locataires soutenaient les squatteurs, et de l'autre les Bonnets rouges du parti nationaliste breton défendaient la vieille dame et la police chargée d'expulser les occupants.

Cette affaire contient tous les termes de la relation conflictuelle entre les propriétaires et les locataires dans la France contemporaine. Elle fait l'écho de ce qui se passe aujourd'hui dans un pays qui compte 3,5 millions de personnes mal logées et 5 millions de personnes qui s'inquiètent de se retrouver un jour à la rue.

Quand cette opposition entre le locataire et le propriétaire est-elle apparue ?

Il n'y a pas de date symbolique. Dans l'ensemble, les propriétaires ont toujours été plus riches que les locataires. L'opposition entre les riches et les pauvres est une constante des sociétés. Cependant, s'il y a un moment qui intensifie le conflit entre les locataires et les propriétaires, c'est la Révolution. Le droit de propriété est alors inscrit dans la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, et devient un fondement de la République. C'est plus une question d'inégalité que d'opposition. Les propriétaires acquièrent un droit reconnu par la Constitution, tandis que la situation des locataires reste inchangée.

Qu'est-ce qui va changer avec le «premier bail authentique» en 1791 ?

Le bail existait juridiquement depuis le Moyen Age, mais c'était plus un formulaire qu'un véritable contrat. Ce qui change pendant la Révolution, c'est qu'il permet au locataire de se présenter devant la justice. En 1791, on crée les Juges de Paix, une justice de proximité qui s'occupe de régler les différends de la vie courante, et notamment les conflits entre propriétaires et locataires. Le plus souvent, l'arbitrage se fait en faveur du propriétaire, mais il arrive parfois que le locataire gagne. Si par exemple un propriétaire réclame à son locataire un loyer alors que le toit est troué, la justice peut trancher en faveur du second. C'est la première fois que le locataire est entendu.

Dans votre livre, vous écrivez que «la possession du logement serait l'horizon d'attente naturel de tous» et que «l'accession à la propriété est un objectif social et politique essentiel». Pourquoi les Français ont-ils tant voulu devenir propriétaire ?

Pendant la première partie du XIXe siècle, être propriétaire donnait de fait des droits politiques. Pour être électeur, il fallait payer un cens et donc avoir un certain revenu. Les locataires voyaient dans ce système un privilège accordé aux propriétaires. Devenir propriétaire, c'est d'une certaine façon passer de l'autre côté, du côté de ceux qui ont des droits. Cela dit, l'abolition des privilèges avait pénétré les esprits et ce lien entre les droits politiques et les droits de propriété, au fil du temps, a semblé de plus en plus injuste.

Vous dites que dans ce «ménage à trois» entre le locataire, le propriétaire et l'État, ce dernier devient une sorte d'«arbitre». Historiquement, l'État est plutôt du côté du propriétaire ou du locataire ?

La Constitution, on l'a dit, protégeait davantage les propriétaires. Mais à partir de la fin du XIXe siècle, il y a une prise de conscience: on ne peut pas laisser les classes populaires dans une situation de «mal logement» aussi dramatique. Avec l'urbanisation, l'industrialisation de la société et l'augmentation de la population urbaine, les logements des classes populaires sont devenus de plus en plus insalubres, ce qui émeut les réformateurs sociaux, les philanthropes et certains patrons, qui voient bien que de mauvais logements gênent le recrutement de la main d'œuvre.

Les médecins et les hygiénistes commencent à dire qu'un mauvais logement est un foyer de maladies, comme la tuberculose. L'Etat entreprend de favoriser la construction de maisons confortables et pas trop chères. Ensuite, au moment de la guerre de 1914, l'Etat devient interventionniste. Jusqu'alors, le logement était du domaine purement privé. Désormais, il est en partie géré par l'Etat.

[...]

Ce qui ressort dans votre livre, c'est le conflit permanent qu'il y a entre le locataire et le propriétaire. Est-ce que ça a changé aujourd'hui ?

On ne peut jamais dire que rien n'a changé, il y a toujours des changements. Mais l'impossibilité pour un certain nombre de gens de se loger où ils veulent et comme ils le veulent parce que c'est trop cher est toujours présente. Du point de vue de la cherté des loyers, rien n'a changé. Et les propriétaires sont toujours accrochés à l'idée qu'un locataire, ça doit payer.

Le concept d'Airbnb illustre bien cela. S'il y a des étrangers qui sont prêts à payer 500 euros la semaine pour un petit logement dans Paris, pourquoi le propriétaire signerait-il un bail à 1000 euros par mois ? La propriété est avant tout vue comme un outil de rentabilité. Ce qui a changé depuis les années 1980, c'est la création d'un droit au logement, qui vient contrebalancer le droit de propriété. Mais il n'est pas encore tout à fait constitutionnel. Le système est compliqué. La fameuse loi Dalo (Droit Au Logement Opposable) en réalité ne veut rien dire. L'idée de cette loi, c'est que si je suis expulsée de mon logement, je peux exiger des autorités (municipales, préfectorales ou intercommunales)

un autre logement. Mais si quelqu'un est expulsé, c'est qu'il ne peut pas payer. Comment dès lors pourrait-il payer un autre logement ?

Vous dites que les SDF sous les cartons ont remplacé les clochards sous les ponts. Cela signifie-t-il aussi que rien n'a changé concernant ceux qui n'ont pas de logement ?

Globalement, les classes populaires ont toujours été mal logées. Dans les années 1950-70, il y a une amélioration significative avec la construction de vastes ensembles de logements de type HLM. Ils ont été accessibles à beaucoup d'habitants de taudis. Comme on était en période de plein emploi, les gens pouvaient payer leur loyer. Depuis les années 1980, avec la crise économique et la croissance du chômage, les locataires se sont appauvris et les grands ensembles se sont dégradés. Mais il ne faut pas oublier qu'ils ont représenté une grande amélioration par rapport aux logements antérieurs.

🏠 **Honoré Daumier, Les locataires et les propriétaires, *Charivari*, 1840**



"Brigand de Propriétaire qui ne veut me faire faire des réparations qu'au beau temps..." par Honoré Daumier (1808-1879) / ©Los Angeles County Museum of Art

🏠 **Mona Chollet, *Chez soi, Une odyssee de l'espace domestique*, 2015**

La quête d'un toit, cette condition élémentaire d'une vie digne de ce nom, confronte en outre à des rapports de domination particulièrement crus et violents. La pénurie excite chez certains les instincts les plus vils quand ils sont en position d'en tirer profit. Des marchands de sommeil extorquent aux exclus du marché officiel des loyers exorbitants pour des taudis. Des locataires ou des propriétaires proposent à de jeunes femmes une cohabitation ou un studio contre des rapports sexuels. Rencontré par une journaliste qui avait répondu à son annonce, un haut fonctionnaire énumérait ses exigences : « Se promener nue le plus souvent possible. Écartier les jambes sur le canapé pour m'exciter. Pas de contrainte de fréquence pour les rapports sexuels, mais faudra pas se foutre de ma gueule non plus. Au début, je risque d'avoir envie souvent. » La liste s'allongeait au fil de l'entretien : « Je veux pouvoir vous observer aux toilettes. J'aimerais que vous soyez là le soir quand je rentre. Ce serait bien si on pouvait dormir ensemble. Je veux du ménage et du repassage. » Il affirmait avoir « viré celles qui ne respectaient pas leurs engagements ». Un autre se rassurait : « Peut-être que les filles sont poussées à ça par leurs difficultés. Mais, au final, chacun y trouve son compte. »

Plus banalement, toute personne ayant un jour cherché un appartement à Paris aura eu le privilège d'observer le délire de toute-puissance que peut susciter la possession du moindre placard susceptible d'être mis en location. Je me souviens du soupir de découragement unanime poussé par les visiteurs qui se pressaient entre les murs d'un deux pièces quand l'un des candidats, cadre dans une entreprise publique, avait glissé son dossier en béton au propriétaire. Mais celui-ci, après avoir feuilleté le document, avait encore trouvé le moyen d'aboyer : « Et qu'est-ce qui me garantit que dans deux ans vous ne serez pas muté à l'étranger ? »

En 2011, une annonce parue sur le site Leboncoin.fr avait déclenché une vague de fureur sur les réseaux sociaux. Une femme de cinquante-trois ans y proposait d'héberger gratuitement une « F/JF exclusivement » dans son appartement des Hauts-de-Seine, en contrepartie de deux heures par jour de ménage ou de repassage, à effectuer « sous mes

directives et en ma présence»: «Les plannings seront établis ensemble d'avance chaque semaine, et à respecter impérativement ensuite à la minute près!» L'heureuse élue dormirait dans la propre chambre de sa logeuse, sur la mezzanine surplombant son lit : « Attention, je peux regarder la TV - avec casque - et fumer très très tard dans la nuit ! » Les visites seraient interdites ; « ne prévoir que très peu d'affaires (1 gros sac maximum) car placards de rangement trop insuffisants » ! Afin « d'éviter les personnes pensant pouvoir être hébergées gratuitement sans rien faire en échange » (« Je ne suis pas là pour vous héberger gratuitement non plus à vous regarder dormir ! »), elle avait mis au point un système sophistiqué : elle exigerait en début de mois le paiement d'un loyer qui serait remboursé jour après jour, au rythme de 5 euros par heure de travail, au fur et à mesure que les tâches seraient effectuées. Elle demandait en outre une caution, une attestation de revenus et la participation aux charges, et précisait que l'arrangement serait à reconduire « chaque semaine », le départ pouvant être, « selon votre comportement, avec ou sans délai ». Ayant suscité un déluge d'insultes (elle donnait son numéro de portable), son annonce a été retirée très vite. Comme certains l'ont fait remarquer, il s'agissait probablement d'une pauvre femme un peu dérangée. Mais, en tentant de reproduire à son niveau le despotisme primaire que tant de gens semblent prendre plaisir à infliger à plus pauvre qu'eux, elle avait touché une corde trop sensible.

Dans de telles conditions, lorsqu'on a un logement, on s'y accroche, même s'il est inadapté.



Et pour aller plus loin...



 **Jean-Noël Jeanneney, Propriétaires : bienveillants ou impitoyables, Concordance des temps, 2016**



<https://www.franceculture.fr/emissions/concordance-des-temps/proprietaires-bienveillants-ou-impitoyables>



Constantin le rieur, La polka des proprios », paroles de Phebus et Rodor, 1913, musique de W. Fatzaun, 1930. <https://youtu.be/S9bZoJ5FomM>



Quand on veut louer un appart' – Palmashow

<https://youtu.be/ufWdQ8bRA0E>



Anthony Kavanagh, Le propriétaire raciste, 2015

<https://www.dailymotion.com/video/x5bpfpc>



Ivan Calbérac, L'étudiante et Monsieur Henri, 2015

Avec Claude Brasseur, Guillaume De Tonquédec, Noémie Schmidt

<https://youtu.be/4lyd0Xi1jfw>

À cause de sa santé vacillante, Monsieur Henri ne peut plus vivre seul dans son appartement parisien. Particulièrement bougon, il finit néanmoins par accepter la proposition de son fils Paul de louer une chambre à une jeune étudiante. Loin de tomber sous le charme, Henri va se servir d'elle pour créer un véritable chaos familial...

La maison ou la situation du logement dans l'immeuble : reflet du milieu social de son occupant

 **Zola, *Germinal*, 1885.**

La chambre de Cécile Grégoire

Et ils montèrent ensemble. La chambre était la seule luxueuse de la maison, tendue de soie bleue, garnie de meubles laqués, blancs à filets bleus, un caprice d'enfant gâtée satisfait par les parents. Dans les blancheurs vagues du lit, sous le demi-jour qui tombait de l'écartement d'un rideau, la jeune fille dormait, une joue appuyée sur son bras nu. Elle n'était pas jolie, trop saine, trop bien portante, mûre à dix-huit ans ; mais elle avait une chair superbe, une fraîcheur de lait, avec ses cheveux châtain, sa face ronde au petit nez volontaire, noyé entre les joues. La couverture avait glissé, et elle respirait si doucement, que son haleine ne soulevait même pas sa gorge déjà lourde.

« Ce maudit vent l'aura empêchée de fermer les yeux », dit la mère doucement.

Le père, d'un geste, lui imposa silence. Tous les deux se penchaient, regardaient avec adoration, dans sa nudité de vierge, cette fille si longtemps désirée, qu'ils avaient eue sur le tard, lorsqu'ils ne l'espéraient plus.

La chambre de la famille Maheu

Dans la chambre, restée close, les persiennes avaient laissé glisser peu à peu des barres grises de jour, dont l'éventail se déployait au plafond ; et l'air enfermé s'alourdissait, tous continuaient leur somme de la nuit : Lénore et Henri aux bras l'un de l'autre, Alzire la tête renversée, appuyée sur sa bosse ; tandis que le père Bonnemort, tenant à lui seul le lit de Zacharie et de Jeanlin, ronflait, la bouche ouverte. Pas un souffle ne venait du cabinet, où la Maheude s'était rendormie en faisant têter Estelle, la gorge coulée de côté, sa fille en travers du ventre, gorgée de lait, assommée elle aussi, et s'étouffant dans la chair molle des seins.

Le coucou, en bas, sonna six heures. On entendit, le long des façades du coron, des bruits de portes, puis des claquements de sabots, sur le pavé des trottoirs : c'étaient les cribleuses qui s'en allaient à la fosse. Et le silence retomba jusqu'à sept heures. Alors, des persiennes se rabattirent, des bâillements et des toux vinrent à travers les murs. Longtemps, un moulin à café grinça, sans que personne s'éveillât encore dans la chambre.

Jean-Marc Stébé, *Le logement social en France, 1998, 8^{ème} édition mise à jour 2019*

R.-H. Guerrand attire l'attention sur la promiscuité qui règne dans le Paris du XVIII^{ème} siècle. L'entassement est général pour les membres des classes laborieuses, quel que soit le quartier. Dans la section du Théâtre-Français, par exemple, un immeuble abrite 27 locataires pour six pièces et quelques mansardes. Ailleurs, dans le faubourg Saint-Antoine, sur 131 familles, 69 vivent dans une pièce, 32 dans deux et seulement 15 dans trois. L'auteur, s'appuyant sur Mercier, poursuit sur la cherté des loyers et la rudesse des propriétaires: «On s'arrange avec tout le monde, même avec un juif, on ne s'arrange pas avec son principal locataire. Créancier impitoyable car il est talonné par le propriétaire qui l'est par le maçon. C'est le plus énorme délit que l'on puisse commettre dans une maison de ne pas payer son terme. Dans les faubourgs, il y a 3 000 ou 4 000 ménages qui ne paient leur terme et promènent tous les trois mois, de galetas en galetas, leurs pauvres meubles. » Dans les villes de province et dans les campagnes, les conditions de logement ne sont pas meilleures que celles des classes laborieuses parisiennes.

[...]

Tout est bon alors pour loger les familles ouvrières : taudis, garnis, soupentes et même caves. [...]

Les conditions de vie des classes populaires parisiennes au début du XIX^e siècle apparaissent identiques à celles des autres villes de province. Pour s'en convaincre, il suffit de lire quelques rapports rédigés au lendemain de l'épidémie de choléra en 1832, pandémie qui fit à Paris 18 602 victimes. Au niveau du quartier de l'Hôtel de Ville, par exemple, le docteur Deville écrit : « On y trouve peu d'appartements vastes ; les logements y sont divisés en chambres et cabinets ayant vue pour la plupart sur des cours étroites et mal aérées. L'élévation des maisons, leur saleté à l'intérieur et les familles nombreuses qui les encomrent font de ce quartier un des plus malsains de la capitale. » À la campagne, la condition des classes paysannes est similaire — voire pire — à celle des couches populaires urbaines, comme l'attestent quelques rares documents. Dans une thèse de médecine de 18372, on peut lire : « Dans le même réduit se préparent les aliments, sont entassés les résidus qui servent à la nourriture des animaux et les petits instruments de l'agriculture ; dans un coin se trouve la pierre d'évier et dans l'autre les lits ; d'un côté sont suspendus les vêtements et d'un autre les viandes salées ; là fermentent et le lait et le pain ; il n'est pas jusqu'aux animaux domestiques qui, partageant cette étroite demeure, n'y viennent prendre leurs repas et satisfaire à leurs besoins physiques : c'est dans cette vicieuse habitation, où une cheminée, à tuyau trop large et trop court, laisse tomber une colonne d'air glacial qui refoule la fumée, que vivent le cultivateur et sa famille. » De nombreux médecins, philanthropes et penseurs vont ainsi tout au long de ce XIX^e siècle rendre compte de l'effroyable réalité des « logements tanières » des couches populaires.

Yankel Fijalkow, *Sociologie du logement, 2011*

Le dernier rapport du Haut Comité pour le logement des personnes défavorisées compte près de 5 millions de personnes mal logées dans des situations d'habitation précaires, en raison de la vétusté, de l'inadaptation de leurs logement (camping à l'année) et de leur statut d'occupation (hébergement, habitant à l'hôtel). L'habitat indécent, c'est-à-dire insalubre et inconfortable, surreprésente les catégories modestes, les immigrés et les jeunes. L'habitat social (17 % du parc total de logements) peine à répondre aux besoins des populations pauvres. Alors que l'on construit depuis les années 2000 une de 350 000 logements, l'accession à la propriété mobilise l'essentiel des efforts. En 2009, les pouvoirs publics se sont félicités d'avoir atteint le pic historique de 120000 logements sociaux financés. La part du

parc locatif privé tendant à diminuer c'est à une crise du logement locatif que l'on assiste aujourd'hui, accentuant la fragilité résidentielle des personnes modestes et des jeunes [Kesteman, 2010]

🏠 «La surface des logements selon la catégorie sociale», Observatoire des inégalités, *inegalites.fr*, 16 septembre 2009

<https://www.inegalites.fr/La-surface-des-logements-selon-la-categorie-sociale>

Les inégalités face au logement sont fortement liées au revenu et donc à la catégorie sociale : plus le revenu s'élève, plus on peut se loger confortablement. En moyenne, les ouvriers disposent de 30 m² par personne contre 43 m² chez les artisans, commerçants et chefs d'entreprise.

Les agriculteurs exploitants disposent de la plus grande surface (46 m²) et ont connu l'évolution la plus marquée entre 1984 et 2006 : + 15 m² par personne contre + 5 m² pour les professions intermédiaires et employés. La situation de cette catégorie sociale face au logement ne traduit pas toujours un plus grand confort. Elle est liée en partie au vieillissement de cette catégorie sociale, où l'on trouve davantage de personnes âgées sans enfants.

A catégorie sociale équivalente, plusieurs facteurs peuvent modifier sensiblement les conditions de logement : l'âge et la composition familiale, mais aussi bien entendu la localisation géographique. Un cadre parisien doit disposer de revenus bien supérieurs à un cadre vivant dans une ville moyenne de province pour obtenir la même surface. Et les salaires ne compensent qu'une partie des écarts de prix des loyers ou des m² à la vente.

🏠 Bong Joon-ho, *Parasite*, 2019





https://www.allocine.fr/film/fichefilm_gen_cfilm=255238.html

“Toute la famille de Ki-taek est au chômage, et s'intéresse fortement au train de vie de la riche famille Park. Un jour, leur fils réussit à se faire recommander pour donner des cours particuliers d'anglais chez les Park. C'est le début d'un engrenage incontrôlable, dont personne ne sortira véritablement indemne...”



https://www.allocine.fr/video/player_gen_cmedia=19583481&cfilm=255238.html

🏠 Thilda Riou, « "Parasite" : pourquoi la maison de la famille Park est-elle l'élément le plus important du film? », *marieclaire.fr*, 05/07/2021

<https://www.marieclaire.fr/parasite-film-maison,1341590.asp>

Le thriller Oscarisé "*Parasite*" impressionne aussi par ses décors, et en particulier par l'extraordinaire maison des Park. Spécialement construite pour le tournage du film, elle symbolise la lutte des classes entre les Park et les Ki-taek, devenant un personnage à part entière.

Parasite a fait l'unanimité en décrochant non seulement l'Oscar du Meilleur film étranger, mais également celui du Meilleur film, lors de la 92e cérémonie des Oscars 2020. Alors que le scénario et le jeu des acteurs ont été salués par la critique, c'est également la qualité des décors qui a impressionné.

La maison des Park, le cœur de *Parasite*

Dans ce film du brillant réalisateur coréen Bong Joon-Ho (*Okja*, *Memories of Murder*, *Snowpiercer*, *Mother*), deux familles que tout oppose se mélangent. La famille Ki-taek, pauvre et sans emploi, fait tout pour infiltrer le plus possible le quotidien de la riche famille Park, et profiter de sa fortune.

L'illustration-même de son opulence est son extraordinaire maison. C'est d'autant plus impressionnant que la bâtisse a été spécialement construite pour les besoins du tournage.

Faisant plusieurs centaines de mètres carré, elle s'élève sur plusieurs étages, dans un style rétro-futuriste rappelant des bâtisses californiennes des années 60. Entourée de grandes baies vitrées, des sols en bois, marbre ou béton, dans des couleurs neutres, sobres et élégantes, des espaces grands ouverts, on croirait presque un musée. Tout est à sa place, propre et rangé. Le salon s'organise autour d'un large canapé, qui offre une vue dépaysante sur un large jardin bien entretenu, sage.

Élégante, moderne et gigantesque, la demeure finit, peu à peu, par jouer un rôle central dans l'intrigue. Au point de devenir un personnage à part entière, tandis que les Ki-taek s'immisce peu à peu dans le train de vie luxueux des Park. Une maison symbole de la lutte des classes

Fondamental dans l'histoire du thriller, le thème de la lutte des classes est également reflété dans les décors. Ainsi, la maison épurée de la famille Park, symbole de leur richesse, contraste avec le logement exigu de la famille Ki-taek, inondable, sans Wifi, sombre et insalubre. De la même manière, la maison des Park est située dans les hauteurs de la ville, alors que celle des Ki-taek est en contrebas, à moitié sous terre.

"Étant donné que l'histoire parle des riches et des pauvres, c'était évidemment cette approche que nous devons adopter pour le son et l'éclairage. Plus vous êtes pauvre, moins vous avez accès à la lumière du soleil, tout comme dans la vie réelle : vous avez un accès limité aux fenêtres", raconte Bong Joon Ho à Indiewire, à propos du logement des Ki-taek.

Plus vous êtes pauvre, moins vous avez accès à la lumière du soleil.

À l'inverse, la demeure des Park est sublimée par ses immenses fenêtres. Elle a d'ailleurs été construite en tenant compte de la direction de la lumière du soleil. "La direction du soleil était quelque chose de crucial à prendre en considération lorsque nous cherchions des terrains extérieurs. Nous devons nous souvenir de la position du soleil (...) et déterminer la position et la taille des fenêtres en conséquence", détaille le chef décorateur Lee Ha Jun.

May, «Parasite, l'architecture de l'ascenseur social», *thefilmsociety.com*, 25 avril 2020

<https://thefilmsociety.co/articles/parasite-larchitecture-de-lascenseur-social-d25f31eb/>

Le film *Parasite* de Bong Joon-ho raconte l'histoire de la famille Kim dont les membres sont au chômage. Un ami du fils lui propose de le remplacer pour donner des cours particuliers à une lycéenne issue d'une famille particulièrement riche – les Park. Pour avoir le job, il doit cependant mentir et se faire passer pour un étudiant d'une prestigieuse école. Une fois engagé, son plan d'action ne s'arrêtera pas là : son premier mensonge en entraînera bien d'autres et il sera difficile de dire jusqu'où cela mènera les Kim.

L'histoire met en avant deux familles de classes sociales radicalement opposées. Bong Joon-ho parvient à nous faire comprendre très rapidement cette différence en utilisant un médium très efficace : l'architecture. Elle n'est ici pas une simple toile de fond mais est belle et bien au cœur de l'intrigue. Le réalisateur la laisse incarner les vices et les failles de ses personnages.

En comparant les habitations respectives des Kim et des Park, de nombreux points architecturaux et spatiaux en disent long sur les protagonistes – autant sociologiquement que symboliquement.

Une cave avec vue

Le film s'ouvre sur une scène dans la pièce principale de l'appartement des Kim. Le réalisateur a souhaité montrer ici le banjiha, un type d'habitation très répandu en Corée. Il s'agit d'un entresol avec pour ouverture principale une fenêtre bandeau horizontale à hauteur de la rue, protégée d'une grille. La famille Kim a une vision rasante du niveau de la rue, filtrée par des barreaudages fins. En plus de nous renseigner sur le niveau de vie de ses habitants, cette relation à l'extérieur a une très forte symbolique sur l'échelle sociale. Bong Joon Ho explique à Architectural Digest : « Vous êtes toujours à moitié en dessous du sol, mais il y a cet espoir et cette sensation que vous avez toujours accès à la lumière du jour et que vous n'êtes pas encore complètement plongé dans le sous-sol. C'est ce mélange bizarre d'espoir et cette peur que vous pouvez tomber encore plus bas. Je pense que cela correspond vraiment à ce que les protagonistes ressentent. »

Improviser et s'adapter aux contraintes

Le réalisateur nous fait relativiser : cette habitation n'est pas la pire et les Kim ne sont pas au plus bas de l'échelle sociale. Une ambiguïté en découle ; ils ne peuvent pas se satisfaire pleinement de ce dont ils disposent car leur foyer est plus contraignant que confortable mais ils se contentent tout de même de cette configuration. Certains détails semblent par ailleurs très surprenants. Les toilettes sont positionnées sur une étroite plateforme surélevée dont on accède par des petites marches bien hautes. Ils sont ainsi symboliquement plus hauts que ses usagers - et sont d'ailleurs le seul point émergent lors de l'inondation de l'appartement.

Résister pour rendre habitable

Vivre dans ces conditions implique une lutte constante contre les insectes (des parasites) s'infiltrant à l'intérieur, contre la même personne ivre à l'envie pressante – et même de respirer les produits chimiques - pour que le logement reste sain. Malgré tous les efforts des habitants, cette configuration semi-enterrée rend l'habitation particulièrement vulnérable lors des fortes pluies, durant lesquelles il n'est plus possible d'y rester.

Vivre au-dessus et en dehors de la ville

Loin du quartier populaire où vivent les Kim, sur les hauteurs de la ville vivent les Park. Depuis la rue, la maison est imperceptible : un grand mur d'enceinte en béton marque la limite. La séquence d'entrée renforce l'idée de forteresse moderne véhiculée par l'immense mur, tant la distance semble importante. En effet, une fois le portail franchi une autre ascension se produit - cette fois-ci vers la lumière et un jardin verdoyant.

Cette fermeture vers l'extérieur est une traduction spatiale directe de la manière dont les Park agissent avec les classes sociales inférieures à la leur. La fermeture est ici complète. Joon-ho explique :

« Mais ce qu'ils veulent vraiment, et c'est quelque chose que Mr Park dit dans le film, c'est qu'ils dessinent une ligne autour du monde sophistiqué et ils ne veulent que personne ne la franchisse. Ils ne s'intéressent pas au monde extérieur, le métro, et les personnes qui peuvent peut-être sentir. Ils veulent pousser tout le monde en dehors de cette ligne et rester en sécurité derrière elle. »

Malgré toutes les précautions et les dispositifs dont font preuve les Park, tout cela n'empêchera pas les Kim de venir infiltrer leur maison – et le sous-sol d'y être habité à leur insu.

La maison d'architecte ou l'opulence à l'image de ses habitants

Dessinée et longtemps habitée par l'architecte (fictif) Namgoong Hyeonja, la maison des Park représente un idéal pour les Kim. Tout oppose les deux habitats – lorsque l'un est si dense que le moindre cm² est occupé par un objet, l'autre est une ode au minimalisme et offre des espaces très grands. Chez les Park, tout est mis en scène, des dessins d'enfant encadrés comme des œuvres d'art au vaisselier tout hauteur aux éclairages intégrés. Ce dernier sera d'ailleurs le seul élément marquant le changement de propriétaire de la maison vers la fin.

Néanmoins, la fenêtre panoramique est un élément que l'on retrouve volontairement chez les deux familles. Dans un phénomène de mise en abîme, elle est un écran aux proportions similaires au format d'image du film et positionne le personnage en tant que spectateur de son propre univers. Pendant que les Kim observent l'animation de leur quartier, les Park contemplant le calme de leur jardin – symbolique de la déconnection totale avec la ville et de la mise à distance avec le reste de la ville.

Le bas de l'iceberg

La sérénité et le confort procurés par la maison sont rapidement oubliés lors de la découverte (glaçante) du secret de la maison. Alors que l'entresol semblait être l'habitation la plus contraignante, la maison des Park révèle des conditions bien pires : un vrai sous-sol, sans lumière naturelle, dont l'accès est caché par un meuble coulissant et un dédale de couloirs. Un espace inconnu de ses propres habitants, habité par le conjoint (déliquant) de la gouvernante vivant sur les ressources de la famille PARK – un parasite qui était présent depuis le début du film. Alors qu'il est au départ choqué par cet envers du décor, le père Kim sera contraint de se réfugier dans cet habitat de fortune pour échapper à sa sentence dans l'attente d'une possibilité de s'enfuir.

<http://www.dixielandtarragona.com/pourquoi-le-film-parasite-a-construit-une-maison-somptueuse-completement-a-partir-de-zero/>



Et pour en savoir plus, n'hésitez pas à consulter les sites suivants



 **[Ciné] «Parasite», la lutte des classes en famille(s) :**

<https://www.lamarseillaise.fr/culture/parasite-la-lutte-des-classes-en-famille-s-JGLM076791>

 **Florent Le Demazel, Parasite, Bong Joon-Ho, Du ruissellement et de ses limites, 2019**

<https://www.debordements.fr/Parasite-Bong-Joon-Ho>



<https://www.youtube.com/watch?v=2WvWjhf16Ts>



<https://youtu.be/E2CMrgLUD4U>

 **Maurice Halbwachs, « Classes sociales et logement », *Constructif*, cairn.info, 2021**

<https://www.cairn.info/revue-constructif-2021-2-page-6.htm>

Éminente figure de la sociologie française, Maurice Halbwachs (1877-1945) estime qu'en matière de gestion des budgets familiaux les distinctions de classe l'emportent sur les écarts de revenus. Sa thèse de doctorat, La classe ouvrière et les niveaux de vie, publiée en 1913, demeure une référence pour tous les travaux sur la hiérarchie des besoins. De puissants cadres sociaux détermineraient les consommations et les représentations collectives.

Le logement n'est pas prioritaire dans la consommation ouvrière

Les ouvriers, dès qu'ils le peuvent, au lieu de chercher un meilleur logement, d'améliorer leur intérieur, leur mobilier, etc., consacrent le surplus d'argent dont ils disposent à des dépenses qui ont leur objet hors de la famille, dans la société au sens large, et qu'ils sacrifient le logement aux vêtements, aux distractions, à tout ce qui les met plus étroitement en contact avec les groupes de la rue, ou de leur classe.

De tous les besoins économiques ressentis par les ouvriers, c'est le besoin logement qui se trouve le moins développé : par là surtout, la classe ouvrière se distingue et se trouve isolée de la classe supérieure.

À l'intérieur de la classe ouvrière on ne relève pas de subdivisions d'un caractère social. L'unité de cette classe reste entière. Il est probable qu'il n'en est pas ainsi de la classe haute. Notre objet n'était nullement d'étudier celle-ci en sa contexture et ses éléments. Il nous sera permis cependant de conjecturer, d'après beaucoup d'indices, qu'on y reconnaîtrait plusieurs couches sociales superposées, et qui n'admettent de l'une à l'autre que des relations (non professionnelles) assez rares. Il ne nous paraît pas moins vraisemblable que c'est la fortune possédée, ou que certaines dépenses laissent supposer, qui est le principe de ces subdivisions, de même qu'on peut imaginer un grand nombre de vases reliés par tout un système de canaux et siphons, mais qui ne communiquent qu'avec ceux dont le niveau est le même que le leur. Cela suppose que les vases existent, suffisamment clos, et qu'il s'établit à l'intérieur de chacun d'eux un niveau. C'est-à-dire : il faut qu'il y ait des familles définies et intégrées, dont le niveau de vie, la puissance pécuniaire apparaissent au moins dans certaines dépenses.

L'importance sociale du logement est affaire de classe sociale

Tel est assurément le cas dans la classe haute, et nous sommes certains de ne pas nous tromper en admettant que, quelle que soit l'importance qu'on attache d'ailleurs aux autres dépenses à titre de signes extérieurs de la fortune, la dépense logement passe ici, le plus souvent, au premier plan. On voit pourquoi. Comme un des traits qui caractérisent les autres classes, par opposition aux ouvriers, est le prix qu'elles attachent à la vie de famille, comme l'intensité de celle-ci est en rapport étroit avec la qualité du logement, on est assuré que, le plus souvent, le prix du logement sera dans un rapport défini avec le revenu total (rapport qui pourra varier d'ailleurs avec les revenus), et que ce rapport sera comme le centre de gravité de tout le budget, ce qui en déterminera les conditions d'équilibre. On comprend ainsi que, d'une part des intervalles assez nets séparent les prix du logement les plus fréquents, que, d'autre part, à chaque chiffre de la dépense loyer se trouvent associés, dans la conscience sociale, des chiffres définis pour chacune des autres dépenses. À des niveaux de vie déterminés correspondront des couches sociales distinctes. Cela n'exclut pas l'hypothèse que beaucoup de familles exagèrent leur dépense logement ; mais pourquoi, sinon parce que d'ordinaire, entre la dépense logement et les autres, les rapports sont fixes, et que celle-ci, sans doute plus visible, est devenue le signe le plus fréquent de celles-là ?

Que, dans la classe ouvrière, nous n'ayons pas trouvé de tels intervalles entre divers niveaux de vie bien définis, cela prouve qu'elle n'a pas encore pris conscience de l'importance sociale du logement. Il est permis de voir là un des effets les plus certains de l'affaiblissement chez ses membres, par suite des conditions anormales de leur travail, des sentiments et désirs sociaux.

Sous l'influence de la société, les hommes sont amenés de plus en plus à prévoir les satisfactions de leurs besoins, à les envisager d'ensemble, et, pour cela, à répartir la multiplicité de leurs tendances en quelques groupes essentiels. C'est déjà de l'ordre, de la prévision, mais c'est incomplet. Ils demeurent à mi-chemin, tant qu'ils n'ont point rattaché les uns aux autres les besoins essentiels eux-mêmes, et qu'ils ne les ont pas organisés en niveaux de vie. Or ils ne l'ont pas pu, parce qu'ils n'ont point reconnu l'importance majeure d'un de ces besoins, qui sans doute exige d'eux le plus sérieux effort de prévision et de calcul (moins en raison du chiffre de la somme que parce que celle-ci doit être versée en une fois pour un long intervalle, et qu'une telle dépense engage l'avenir), mais dont le degré de satisfaction conditionne le plus toute leur vie sociale. Si une partie d'entre eux s'en étaient convaincus, s'ils avaient consenti un réel sacrifice pour cette fin, il n'est pas douteux qu'ils se seraient rattachés en une conscience collective commune, et socialement différenciés des autres.

Qu'on n'invoque pas, d'ailleurs, le faible taux des salaires ouvriers, la limitation nécessaire de leur gain : si toute une partie de la classe ouvrière avait éprouvé profondément ce besoin, elle aurait obtenu de le satisfaire. Les relations entre de telles familles, l'habitude de se réunir dans les maisons les unes des autres, auraient contribué à développer encore, au moins à consolider le besoin logement. Bientôt, non seulement les besoins nourriture et vêtement se seraient trouvés étroitement liés et subordonnés à celui-ci : mais d'autres besoins se seraient greffés sur lui, à mesure que la famille aurait échappé à la prise des tendances individuelles et organiques et qu'elle serait devenue capable de prévision : besoins intellectuels et sociaux, en particulier souci de plus en plus marqué d'assurer l'avenir des enfants, etc.

Sans doute, il y a un effort, dès qu'on passe à des ménages un peu plus aisés que les pauvres, en vue d'être mieux logé, mais un effort qui a vite atteint son but. Il n'y a peut-être pas une limite inférieure, mais il y a une limite supérieure de la dépense logement dans la classe ouvrière, qui est située assez bas (en comparaison de ce qu'est cette dépense dans les hautes classes) et qui est bien rarement dépassée.

🏠 **Yankel Fijalkow, *Sociologie du logement*, 2011**

Ces conditions économiques ont des effets sur l'architecture des immeubles. Au Moyen Âge, la maison à étages abritant la famille du maître et ses apprentis était organisée verticalement : les escaliers arrivaient directement dans des pièces donnant les unes sur les autres. Jusqu'au XVIII^e siècle, ni la distinction entre les espaces que l'on traversait et les espaces où l'on séjournait, ni la notion de pièce affectée à une fonction (manger, dormir, recevoir), ni la notion de couloir n'étaient pertinentes. Avec le développement des immeubles en location, dits « de rapport », la privatisation de l'espace familial en appartements et en pièces particulières apparaît. Selon la fortune du rentier, un portier ou une concierge réside en rez-de-chaussée, à la loge. Il s'agit parfois d'un « principal locataire » (souvent commerçant au rez-de-chaussée) chargé, moyennant un loyer plus modeste, de la gestion quotidienne de l'immeuble, du nettoyage des sanitaires et de la collecte des loyers [Deaucourt, 1992]. Le propriétaire, s'il est occupant, habite le premier étage, et son salon donne sur le boulevard. Comme l'illustre Balzac au début du siècle, l'élévation dans les étages supérieurs et l'éloignement de la rue correspondent à une baisse du statut social.

🏠 **Balzac, *Le Père Goriot*, 1835**

Généralement, les pensionnaires externes ne s'abonnaient qu'au dîner, qui coûtait trente francs par mois. À l'époque où cette histoire commence, les internes étaient au nombre de sept. Le premier étage contenait les deux meilleurs appartements de la maison. Madame Vauquer habitait le moins considérable, et l'autre appartenait à madame Couture, veuve d'un commissaire ordonnateur de la république française. Elle avait avec elle une très-jeune personne, nommée Victorine Taillefer, à qui elle servait de mère. La pension des ces deux dames montait à dix-huit cents francs. Les deux appartements du second étaient occupés, l'un par un vieillard nommé Poiret ; l'autre, par un homme âgé d'environ quarante ans, qui portait une perruque noire, se teignait les favoris, se disait ancien négociant, et s'appelait M. Vautrin. Le troisième étage se composait de quatre chambres, dont deux étaient louées, l'une par une vieille fille nommée mademoiselle Michonneau ; l'autre, par un ancien fabricant de vermicelles, de pâtes d'Italie et d'amidon, qui se laissait nommer le père Goriot. Les deux autres chambres étaient destinées aux oiseaux de passage, à ces infortunés étudiants qui, comme le père Goriot et mademoiselle Michonneau, ne pouvaient mettre que quarante-cinq francs par mois à leur nourriture et leur logement ; mais madame Vauquer souhaitait peu leur présence et ne les prenait que quand elle ne trouvait pas mieux : ils mangeaient trop de pain. En ce moment, l'une de ces chambres appartenait à un jeune homme venu des environs d'Angoulême à Paris pour y faire son droit, et dont la nombreuse famille se soumettait aux plus dures privations afin de lui envoyer douze

🏠 **Thierry Aprile, *L'immeuble de Paris au XIX^e siècle***

<http://grial4.usal.es/MIH/parisBuildings/index.html>



La situation du logement dans la ville, le quartier: marqueur social qui conditionne souvent le choix du logement

Mercier, *Tableau de Paris, 1781.*

C'est le quartier où habite la populace de Paris, la plus pauvre, la plus remuante et la plus indisciplinée. Il y a plus d'argent dans une seule maison du faubourg Saint-Honoré, que dans tout le faubourg Saint-Marcel, ou Saint-Marceau, pris collectivement.

C'est dans ces habitations éloignées du mouvement central de la ville, que se cachent les hommes ruinés, les misanthropes, les alchimistes, les maniaques, les rentiers bornés, et aussi quelques sages studieux, qui cherchent réellement la solitude, et qui veulent vivre absolument ignorés et séparés des quartiers bruyants des spectacles. Jamais personne n'ira les chercher à cette extrémité de la ville : si l'on fait un voyage dans ce pays-là, c'est par curiosité ; rien ne vous y appelle ; il n'y a pas un seul monument à y voir ; c'est un peuple qui n'a aucun rapport avec les Parisiens, habitants polis des bords de la Seine.

Ce fut dans ce quartier que l'on dansa sur le cercueil du diacre Pâris, et qu'on mangea de la terre de son tombeau, jusqu'à ce qu'on eût fermé le cimetière :

De par le roi, défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

Les séditions et les mutineries ont leur origine cachée dans ce foyer de la misère obscure.

Les maisons n'y ont point d'autre horloge que le cours du soleil ; ce sont des hommes recalés de trois siècles par rapport aux arts et aux mœurs régnantes. Tous les débats particuliers y deviennent publics ; et une femme mécontente de son mari, plaide sa cause dans la rue, le cite au tribunal de la populace, attroupe tous les voisins, et récite la confession scandaleuse de son homme. Les discussions de toute nature finissent par de grands coups de poing ; et le soir on est raccommodé, quand l'un des deux a eu le visage couvert d'égratignures.

Là, tel homme enfoncé dans un galetas, se dérobe à la police et aux cent yeux de ses argus, à peu près comme un insecte imperceptible se dérobe aux forces réunies de l'optique.

Une famille entière occupe une seule chambre, où l'on voit les quatre murailles, où les grabats sont sans rideaux, où les ustensiles de cuisine roulent avec les vases de nuit. Les meubles en totalité ne valent pas vingt écus ; et tous les trois mois les habitants changent de trou, parce qu'on les chasse faute de paiement du loyer. Ils errent ainsi, et promènent leurs misérables meubles d'asile en asile. On ne voit point de souliers dans ces demeures ; on n'entend le long des escaliers que le bruit des sabots. Les enfants y sont nus et couchent pêle-mêle.

C'est ce faubourg qui, le dimanche, peuple Vaugirard et ses nombreux cabarets ; car il faut que l'homme s'étourdisse sur ses maux : c'est lui surtout qui remplit le fameux salon des gueux. Là, dansent sans souliers et tournoyant sans cesse, des hommes et des femmes qui, au bout d'une heure, soulèvent tant de poussière qu'à la fin on ne les aperçoit plus.

Une rumeur épouvantable et confuse, une odeur infecte, tout vous éloigne de ce salon horriblement peuplé, et où dans des plaisirs faits pour elle, la populace boit un vin aussi désagréable que tout le reste. Ce faubourg est entièrement désert les fêtes et les dimanches. Mais quand Vaugirard est plein, son peuple reflue au Petit-Gentilly, aux Porcherons et à la Courtille : on voit le lendemain, devant les boutiques des marchands de vin, les tonneaux vides et par douzaines. Ce peuple boit pour huit jours.

Il est, dans ce faubourg, plus méchant, plus inflammable, plus querelleur, et plus disposé à la mutinerie, que dans les autres quartiers. La police craint de pousser à bout cette populace ; on la ménage, parce qu'elle est capable de se porter aux plus grands excès.

Fabrice Larceneux, Hervé Parent, *Marketing de l'immobilier, 2010*

Le voisinage et l'entre-soi

Choisir ses voisins est plus important que choisir sa maison dit un proverbe chinois. Le confort psychologique dans l'achat d'un logement réside en partie dans la sensation de ne pas être trop éloigné de son groupe de référence : l'instinct grégaire pousse à côtoyer ceux qui partagent le même style de vie et les mêmes valeurs. Ce sentiment d'appartenance à une identité collective homogène se vit au travers des échanges, même furtifs, avec des voisins que l'on reconnaît. Il permet aussi de s'inscrire à un certain moment dans l'histoire d'une communauté : par exemple, les quartiers historiques sont plus propices à cette identification symbolique et constitueraient une protection contre

l'angoisse de la fuite du temps. Ce type de regroupement, subi ou voulu, structure l'espace social de manière relativement ordonnée. Le désir d'intégrer ou non certains entre-soi est un puissant moteur de refus (ou d'acceptation) d'une localité particulière donc d'une certaine communauté. « La sphère publique a été bouleversée, mais, dans la sphère privée, l'Amérique est, sous certains aspects - l'école, l'habitat -, plus divisée qu'en 1960 ! Avant, tous les Noirs vivaient dans des ghettos. Aujourd'hui, les pauvres vivent dans des ghettos pauvres et les classes moyennes dans des zones résidentielles noires pour classes moyennes. Là est le paradoxe : la même femme blanche, qui regarde Oprah Winfrey (présentatrice vedette noire) et lit ses magazines, verra d'un très mauvais œil un couple noir acheter la maison d'à côté. Bref, un Noir présentateur de télé, c'est parfait, un Noir comme voisin, non. Cela étant, cette attitude aussi est en recul. On le voit bien dans le rapport des jeunes Blancs à la culture noire (...). La plupart des analystes y voient la persistance du racisme. Mais la ségrégation dans l'habitat n'est pas due qu'aux Blancs. On assiste à une montée en puissance très importante de la "politique identitaire" aux Etats-Unis (...) où l'identité raciale est très puissante. Eux aussi ont un "problème" avec les Blancs ; eux aussi veulent rester "entre eux". Dans la ghettoïsation de l'habitat, je ne néglige pas les facteurs sociaux, la pauvreté. Mais le phénomène identitaire est très important. Aujourd'hui, si un Noir des classes moyennes veut s'installer dans un quartier blanc, ce n'est pas simple, mais parfaitement possible. Et si les mariages interraciaux progressent à un rythme lent, là encore la pression sociale pour ne pas épouser quelqu'un de l'"autre" race n'existe pas que chez les Blancs. »

La coexistence des noirs et des blancs aux Etats-Unis

La matérialisation extrême de cette logique est la création de certains lotissements et ensembles résidentiels sur le mode de l'entre-soi privé parfois fermé aux non résidents. Ces « gated communities », importée des Etats-Unis (on estime à environ 40% les nouvelles constructions de ce type aux Etats-Unis), se bâtissent sur la recherche d'un « nous » homogène. [...] Cette notion d'entre-soi ouvert au voisinage direct permet de concevoir des programmes spécifiques appuyés par un argument commercial fondé sur la vente d'un espace exclusif qui s'étend au delà du logement proprement dit (l'acheteur devient propriétaire de l'espace public), à quoi s'ajoutent la sécurisation totale, le prestige de l'adresse (Domaine X), et la garantie de la bonne gestion de l'espace immobilier. En effet, dans ces espaces particuliers comme de nombreuses autres localités, les associations de propriétaires, à l'image des Nimby, se créent autour de zones délimitées afin de maintenir, voire d'améliorer la valeur de l'investissement immobilier de chaque propriétaire. Cette logique de l'entre-soi amène à penser les voisins comme les membres d'une même « tribu » partageant des centres d'intérêts communs, et prête à se défendre face à l'action publique. Ces NIMBY (de l'anglais Not In My Back Yard, pas dans mon jardin) se mobilisent pour défendre une certaine vision des propriétaires et refuser des projets tels que la construction de logements sociaux, de grandes routes, de voies touristiques, etc. Ils adoptent une position éthique et politique qui consiste à ne pas tolérer de nuisances de l'environnement proche, (sonores, sociales, écologiques, etc.) qui pourraient survenir et assurent ainsi la défense des intérêts du groupe.

Yankel Fijalkow, *Sociologie du logement*, 2011

Certaines zones urbaines accusent une baisse du revenu des ménages, une augmentation des populations pauvres, vulnérables et des chômeurs, une dégradation du cadre de vie, une faible attractivité pour l'emploi, une vétusté des équipements publics, une détérioration des relations sociales, la fuite des ménages plus aisés. La disparition de l'emploi est une cause importante de paupérisation, notamment lorsqu'elle concerne beaucoup de résidents, privés d'un pan de leur existence sociale et des valeurs de référence traditionnelles liées au travail [Beaud et Pialoux, 1999]. Dans les quartiers pauvres des États-Unis, les effets cumulatifs de l'éloignement du travail entraînent, selon certains auteurs, une mauvaise image de soi et un enfermement dans la logique du ghetto [Wilson, 1996]. Elle conduirait à la création et à la perpétuation d'une Under class, très isolée du reste de la société du point de vue culturel, intrinsèquement dépendante de l'aide sociale et développant des relations violentes. D'autres auteurs réfutent l'usage du terme qu'ils jugent culpabilisant d'Under class et préfèrent souligner les facteurs économiques et politiques de création du ghetto américain, les politiques du logement et de la rénovation urbaine, le désinvestissement des pouvoirs publics, le développement séparé, souvent misérable, des structures scolaires et hospitalières de ces quartiers. La stigmatisation spatiale conduit à un « affaiblissement des liens sociaux fondés sur le territoire, voire leur retournement en capital social et symbolique négatif » [Wacquant, 2002, p. 279]. De plus, les stratégies des propriétaires conduisent parfois à renforcer le poids des populations en difficulté.

[...]

Le départ des couches moyennes marque souvent le début du processus de paupérisation. En France, leur effacement des grands ensembles locatifs sociaux, motivé par les possibilités nouvelles d'accession à la propriété dès la fin des années 1970, a contribué à isoler les populations moins fortunées, obligées de rester sur place.

 **Jean-Marc Stébé, *Le logement social en France, 1998, 8^{ème} édition mise à jour 2019***

La précarisation du parc HLM : la crainte du ghetto. À la fin des années 1980, quelques chercheurs en sciences sociales commencent à repérer les processus de fragmentation territoriale qui se développent au sein des grandes villes françaises. Cette fragmentation s'opère de façon bipolaire : d'un côté, les quartiers aisés, souvent situés en centre-ville, dans lesquels les riches urbains construisent et préservent leur entre-soi ; de l'autre, les quartiers pauvres, majoritairement périphériques, qui connaissent une dégradation sociale et économique de plus en plus accentuée. Aujourd'hui, nous disposons, avec l'ONPV2, l'INSEE et l'USH, de données chiffrées précises permettant d'avoir une photographie plus nette de cette bipartition croissante de la ville et, plus particulièrement, de la relégation d'un nombre conséquent de quartiers d'habitat social. Notre propos consiste, en s'appuyant sur l'ensemble de ces données, à poser à nouveau la question de la ghettoïsation d'une partie du parc HLM, notamment celle classée en QPV3. Même s'il n'est toujours pas question de les comparer aux ghettos noirs américains, il reste que les observations révèlent une tendance à la ghettoïsation de ces territoires.

[...]

En ce qui concerne les logements, le rapport de ONPV de 2018 fait observer que : 1/ trois ménages sur quatre sont locataires du parc social en QPV, contre moins de un sur cinq dans le reste des unités urbaines englobantes ; 2/ les logements sont le plus souvent surpeuplés, plus vétustes que ceux des autres quartiers environnants, et 3/ les ménages des QPV consacrent une part plus conséquente de leurs revenus au logement, et ce, même si l'on tient compte des aides au logement dont ils sont plus souvent bénéficiaires. Soulignons enfin que 25 % des habitants des QPV se sentent en insécurité au lieu de 13 % dans le reste du territoire.

Les observations de l'INSEE, de l'USH et de l'ONPV montrent que, sur un certain nombre de caractéristiques (revenus, emploi et scolarité), les frontières qui se sont renforcées au cours des années 1990 entre, d'un côté, les ZUS (actuellement QPV) et, de l'autre, le reste des aires urbaines persistent en ce début de XXI^e siècle. Il apparaîtrait donc que ce durcissement par le bas des frontières dans la ville s'est au fur et à mesure du temps cristallisé pour former une morphologie urbaine de plus en plus segmentée. Ce processus de segmentation est à l'origine de la ghettoïsation des grands ensembles d'habitat social. À cet égard, l'émergence des gated communities et la gentrification des quartiers centraux anciens révèlent l'autre face de cette cristallisation morphologique des villes françaises. En effet, tout comme le mouvement de ghettoïsation des cités d'habitat social, le phénomène de périurbanisation et d'embourgeoisement des centres-villes participe de la « spécialisation sociale des territoires » et, partant, de la ségrégation sociale et territoriale.

Gentrification, paupérisation

 **Yankel Fijalkow, *Sociologie du logement, 2011***

[...] le domicile renvoie à des positions sociales identifiées par le sens commun. La villa et l'insulae romaine, la maison de maître et la mesure du serf, l'immeuble de rapport et le bâtiment haussmannien s'inscrivent dans un système de différenciation sociale propre à chaque période, pays et culture.

Des décalages existent néanmoins entre situation sociale et type de logement : l'hypothèse d'un continuum de positions sociales des différents types de logements, vérifiée dans les années 1960 lorsque l'employé devenu cadre pouvait passer de l'appartement vétuste au logement social puis à la maison individuelle, n'est plus systématique aujourd'hui. La localisation du logement, en centre-ville ou en périphérie, proche ou loin des nœuds de transport, n'est qu'un indicateur de niveau social se combinant avec le statut du logement. De plus, celui-ci est relatif dans le temps : les appartements anciens des vieux quartiers autrefois qualifiés l'insalubres font souvent l'objet d'une réappropriation symbolique, d'une patrimonialisation s'accompagnant d'une transformation de l'occupation sociale. On observe à l'inverse des processus de dévalorisation de certains quartiers : sans déménager, les occupants restés sur place vivent un processus de déclin. Dans certains cas, l'architecture veut résister au déclassement : le vaste espace de la cour à l'entrée d'un château est supposé dicter aux visiteurs une certaine déférence à l'égard de leur hôte. Mais encore faut-il qu'ils comprennent ce code. Aussi les habitants doivent-ils défendre leur classement résidentiel, mobilisant au besoin une identité locale fondée sur l'histoire et une culture commune. Habiter son quartier et son logement consiste alors à certifier son intégration locale au milieu environnant et à se différencier du reste de la ville ou du quartier.

 **Yankel Fijalkow, *Sociologie du logement*, 2011**
Dynamiques de gentrification

Les stratégies individuelles peuvent, par agrégation, conduire à des phénomènes de revalorisation spatiale sur les plans économique et culturel, illustrant une situation de promotion résidentielle. L'habitat ancien, autrefois décrié, occupé par des marginaux et des migrants, est aujourd'hui porté par des valeurs promouvant un urbanisme à échelle humaine, des liens sociaux ouverts et diversifiés, la convivialité du petit commerce de quartier, la proximité d'équipements culturels prestigieux, la recherche d'authenticité à travers les vieilles pierres de l'habitat ancien réhabilité. Ce type d'habitat est plébiscité par des jeunes ménages, étudiants et travailleurs, au début de leur cycle de vie résidentiel, et des personnes âgées, soucieuses de trouver des services médicaux à proximité immédiate. Comment ce choix culturel d'habitat est-il apparu ? N'a-t-il pas des fondements économiques ? L'attraction de l'habitat ancien pour les modes de vie marginaux est repérée par l'école de Chicago dès les années 1920. L'école de Chicago distinguait une zone, dite bohemia, dans laquelle s'installaient des « pionniers » : jeunes artistes, étudiants et intellectuels au milieu d'une population pauvre de travailleurs et de migrants. Ces quartiers étaient destinés à évoluer en fonction de l'amélioration de la position professionnelle des « pionniers » et de l'arrivée d'une nouvelle vague de ménages aux capitaux économiques plus importants. Dans ce processus, la composante culturelle des choix résidentiels est particulièrement affirmée. Elle l'est aussi dans les processus de « gentrification » mis en évidence au début des années 1960 par la sociologue anglaise Ruth Glass, décrivant une classe moyenne plus installée : « L'un après l'autre, nombre de quartiers populaires de Londres ont été envahis par la classe moyenne — supérieure et inférieure —, de petites maisons modestes de piètre apparence, deux pièces au rez-de-chaussée et à l'étage, ont été reprises en fin de bail et sont devenues des résidences élégantes et chères. Des maisons victoriennes, qui avaient perdu leur statut plus ou moins récemment et avaient été divisées en appartements ou transformées en meublés, ont retrouvé leur lustre [...]. Quand ce processus de gentrification » démarre dans un quartier, il s'accélère jusqu'à ce que la plupart des habitants ouvriers d'origine aient été écartés et que le profil social d'ensemble du quartier ait été changé » [Glass, 1963]. À la même époque, à New York, Greenwich Village « reconquis » par des artistes et des intellectuels connus amorce un processus identique [Jacobs, 1961], observé une vingtaine d'années plus tard dans les villes américaines. Les couches moyennes supérieures reviennent dans les quartiers centraux, dits inner cities, qu'elles ont désertés dans les années 1950 et 1960. Ceux-ci, alors occupés par des populations pauvres, noires et souvent sans emploi, donnent lieu à une nouvelle cohabitation sociale.



Et voici trois documents qui résument les idées de cette sous partie


 **Fabrice Larceneux, Hervé Parent, *Marketing de l'immobilier*, 2010**

Avant la révolution industrielle, les activités commerciales se produisaient dans la rue et provoquaient une sociabilité publique très ouverte. Avec le 19^{ème} siècle, se renforce l'assignation résidentielle qui accentue la distinction entre quartiers riches et quartiers pauvres. La stratification sociale représente une division hiérarchique des membres d'une société selon des niveaux de prestige, de statut et de pouvoir : le type de classe sociale se détermine par le fait d'être locataire ou propriétaire, le niveau de revenu et de patrimoine, des éléments de prestige personnel, de socialisation, de conscience de classes et de mobilité. Les analyses sociologiques montrent que les contraintes et la réalité de la vie amènent certains à vivre auprès de voisins qui partagent le même niveau social et/ou dont ils perçoivent des affinités. La classe sociale à laquelle l'individu s'identifie est un puissant indicateur du choix de l'environnement du futur logement. Dans un deuxième temps seulement, le revenu explique la sélection du logement. Une des conséquences est par exemple le choix de l'adresse. Il est hautement stratégique d'autant plus qu'il s'agit d'un achat dans une grande ville où la densité force la structuration sociale. «A travers l'adresse, c'est l'image que l'on va donner de soi aux autres qui est en jeu, le groupe social auquel on se rattache». Le sens attribué au logement qui varie selon les mondes sociaux envisagés. Il existe en effet un lien symbolique fort entre les caractéristiques du logement, sa localisation et la position que l'individu occupe dans la société. Les rebelles assumeraient une adresse un peu plus «populaire», tandis que ceux attachés à une image de réussite sociale cherchent "entre soi" dans les enclaves résidentielles. Le critère de l'adresse sert alors de marqueur social et de vecteur «positionnel» dans le groupe de référence et dans la société. Il existe aussi une subdivision sociale entre le groupe des propriétaires et celui des non propriétaires, certes plus fréquents dans les classes sociales modestes. Mais l'effet de conformité agit comme une pression sociale de sorte qu'à partir d'un certain âge, la norme est d'être propriétaire. Cette injonction sociale contribue à façonner l'estime de soi et explique une partie de la nécessité et de l'urgence de devenir propriétaire afin d'être perçus comme des parents responsables. C'est aujourd'hui la crainte de rester «du mauvais côté de la barrière», donc d'être considéré comme quelqu'un d'irresponsable ou en échec lorsqu'on n'appartient pas au groupe des propriétaires. Dans le discours social, faire partie

de la classe des «propriétaires» fait explicitement partie d'une étape reconnue comme telle de l'évolution des couples dans la société. Le «Promoting the Ownership Society» du président américain en 2004 ou le «je veux une France de propriétaire» du président français en 2007 montrent bien la volonté et la hiérarchie des valeurs transmises par les éducatrices des sociétés occidentales. L'accession à la propriété est le symbole de l'ancrage social de l'individu qui réussit

François Cusin, « Le logement, facteur de sécurisation pour des classes moyennes fragilisées ? », *Espaces et sociétés, Cairn.info, 2012*

[Le logement, facteur de sécurisation pour des classes moyennes fragilisées ? | Cairn.info](#)

Avec la localisation, la propriété du logement est assurément la pierre angulaire des stratégies défensives des ménages de classes moyennes. Si 52 % d'entre eux sont propriétaires (soit 15 points de plus que les ouvriers et les employés), 92 % de ceux qui projettent de déménager souhaitent acheter leur prochain logement ! La propriété remplit pour eux plusieurs fonctions : satisfaire un désir d'autonomie (se sentir « chez soi », pouvoir personnaliser son logement), mettre à distance les classes populaires, constituer un patrimoine, etc. Dans un univers plus incertain, ces fonctions tendent à se renforcer. En particulier, comme le souligne Louis Chauvel, consécutivement à l'affaiblissement des mécanismes collectifs de protection sociale, on assiste à une individualisation et à une « repatrimonialisation » des modes de protection. Les ménages se voient d'ailleurs encouragés à assurer par eux-mêmes leur avenir socio-économique, notamment en vue de leur retraite. Les injonctions à devenir propriétaire s'accompagnent de nombreux dispositifs publics d'aide à l'accession. Les incitations (fiscalité, prêt à taux zéro, etc.) prennent ici le pas sur les mesures de protection sociale. De fait, le logement est aujourd'hui le premier actif détenu par les Français. Le désir d'être propriétaire se renforce d'autant plus chez des classes moyennes qu'elles ne se sentent pas assez riches pour être définitivement à l'abri, mais trop pour être sécurisées par les politiques publiques.

Les choix de localisation des classes moyennes conduisant à différentes formes d'entre-soi sont aujourd'hui bien documentés, que ce soit à l'échelle du peuplement de vastes zones urbaines (Donzelot, 2009) ou à l'échelle «microlocale» (Authier, 1995 ; Cartier et al., 2008). Il en ressort que si les espaces de mixité sociale restent prédominants au plan numérique (Oberti et Préteceille, 2003), la fragmentation sociale du territoire et l'homogénéisation sociale des espaces urbains est particulièrement nette aux deux extrémités de la hiérarchie socio-spatiales. Elle l'est aussi dans nombre de communes périurbaines (Charmes, 2005).

Cependant, l'étude des relations entre propriété et entre-soi mériterait d'être approfondie. Deux dimensions essentielles de cette relation sont à prendre en compte. La première conduit à considérer le coût d'accès à la propriété comme un « ticket d'entrée » dans des zones plus homogènes socialement, donc plus sécurisantes. Les prix immobiliers des quartiers fonctionnent ainsi comme des barrières invisibles mettant à distance les classes populaires et les difficultés sociales auxquelles on les associe généralement. La seconde, en sens inverse, fait de la préservation de l'entre-soi du quartier d'habitation une condition au maintien de la valeur immobilière du bien acheté. L'entre-soi social est ainsi renforcé par un entre-soi de propriétaires. Empêcher l'arrivée de populations pauvres constitue en effet un double enjeu : il s'agit de garantir la stabilité et la paisibilité du quartier et, par voie de conséquence, de se protéger contre une diminution de la valeur du patrimoine immobilier détenu. D'où la croissance des mobilisations de riverains (phénomène du nimby) visant notamment à empêcher la construction de logements sociaux (Charmes, op. cit.). Ce phénomène, bien décrit par Mike Davis (1997) à propos des banlieues de classes moyennes et aisées de Los Angeles, montre l'importance croissante des liens entre sécurisation patrimoniale et sécurisation sociale de l'environnement du logement.

Mais accéder à la propriété, c'est aussi obtenir un statut. Celui-ci constitue un élément majeur de différenciation sociale pour des classes moyennes soumises à de nouvelles incertitudes. C'est pourquoi le logement est de plus en plus l'objet d'«investissements compensatoires» (Jaillet, op. cit.), satisfaisant un désir d'ancrage à la fois territorial et social. Les ménages recherchent à travers le logement une assise matérielle et un statut symbolique qui leur font défaut dans la sphère professionnelle. Les classes moyennes exposées professionnellement cherchent, par le choix de la localisation et par l'accès à la propriété, le moyen de se distinguer des couches populaires desquelles leurs conditions d'emploi et de vie les rapprochent de plus en plus. L'habitat contribue ainsi à redonner une certaine consistance à la notion de classes moyennes, non sur la base de collectifs préétablis, mais à travers l'agrégation de stratégies individuelles de distinction. Le rôle de marqueur social et de sécurisation du logement peut également se mesurer à l'aune du désaveu massif des classes moyennes pour le parc social. La faible présence de cette population pourtant largement éligible au logement social, et plus encore leur très faible souhait d'y résider (2,3 %) en attestent. Certes, d'autres raisons expliquent cette sous-représentation des classes moyennes : la méconnaissance de leurs droits, des demandes non satisfaites, la progression sociale permettant de se diriger vers les autres parcs, etc. Mais le parc social pâtit avant tout de son déficit d'image. Il est de plus en plus perçu par les classes moyennes comme un univers pour populations en difficulté, donc peu susceptible de fournir un environnement favorable à leur destin social et à celui de

leurs enfants. Même les plus modestes font désormais le choix du parc locatif privé, cherchant ainsi à éviter le déclassé symbolique que représente à leurs yeux le logement social.

Le statut d'occupation et la localisation constituent donc bien un enjeu de distinction sociale, en même temps que de sécurisation, pour des classes moyennes qui se sentent fragilisées. Leurs choix ont cependant un prix. Le refus du parc social fragilise un peu plus la frange modeste de ce groupe social. Le parc locatif privé, plus cher, offre des conditions de logement parfois moins bonnes en termes d'espace et de confort que le parc social. Quant à la propriété, elle conduit à supporter des taux d'effort supérieurs à ceux des locataires, outre qu'elle constitue un frein à la mobilité. Sans compter que l'acquisition du logement n'est pas nécessairement le choix le plus rentable économiquement (Coloos, 2010). Enfin, elle ne se révèle pas toujours être la garantie qu'elle semblait promettre, comme le montrent les nombreuses pertes de statut de propriétaire (28 % de la strate inférieure !), généralement provoquées par la survenue d'aléas conjugués et professionnels, mais aussi par des niveaux d'endettement difficiles à supporter.

 **Pierre Gilbert, «Classes, genre et styles de vie dans l'espace domestique», *Actes de la recherche en sciences sociales*, Cairn.info, 2016**

<https://www.cairn.info/revue-actes-de-la-recherche-en-sciences-sociales-2016-5-page-4.htm>

L'espace domestique, ensuite, constitue l'une des matrices de la socialisation des individus et de la genèse des sous-cultures de classe. Siège des relations familiales, il est l'un des principaux cadres de la socialisation primaire. Le logement est ainsi le support de pratiques et de représentations spécifiques, caractérisées par des formes de sociabilités, des manières de diviser les tâches et l'espace entre les membres du foyer en fonction du genre et des générations, ou encore des modes d'appropriation à travers le décor, l'aménagement ou l'ameublement. Ces manières d'habiter, variables selon les milieux, dépendent des conditions matérielles d'habitat et des contraintes qu'elles font peser sur les styles de vie. La configuration matérielle du logement et le décor domestique fonctionnent en effet comme des dispositifs socialisateurs, qui façonnent les dispositions de leurs occupants : il suffit pour s'en convaincre de songer à la présence d'œuvres d'art au domicile des familles bourgeoises comme vecteur de l'intériorisation précoce d'un rapport familial à la culture légitime, aux effets de l'ordre et du désordre domestique sur l'acquisition de dispositions favorables à la réussite scolaire chez des enfants de classes populaires ou encore au surpeuplement et à l'exiguïté des logements comme facteurs d'investissement de la rue et d'entrée dans l'univers des bandes chez les adolescents des cités HLM. Modelés par les conditions d'habitat, les styles de vie sont donc étroitement liés à la position occupée dans l'espace social, aux logiques qui régissent les marchés du logement et aux politiques publiques de l'habitat.

Or, dans un contexte marqué par l'explosion conjointe du coût du logement et des inégalités économiques, tout indique que les écarts sociaux en termes de conditions d'habitat se sont fortement accrus au cours des dernières décennies. Les inégalités croissantes de patrimoine rendent le clivage entre propriétaires et locataires de plus en plus structurant dans la définition des positions sociales et dans les processus de reproduction sociale. Le développement depuis les années 1960 de l'épargne logement, ainsi que la construction des grands ensembles, la réhabilitation des centres anciens, puis la promotion de la maison individuelle ont par ailleurs contribué à la diversification croissante de l'offre de logements et à l'ouverture des possibles dans le champ des trajectoires résidentielles, conférant à l'habitat une place croissante dans la différenciation des positions et des trajectoires sociales, mais aussi des conditions matérielles d'existence. Dès lors, «quelles que puissent être les formes de standardisation des loisirs, de la culture, des pratiques alimentaires ou des usages vestimentaires, les conditions de maîtrise de l'espace et les contraintes d'accès au logement constituent de puissantes forces de rappel de la stratification sociale des styles de vie».

Si sa forme est en grande partie déterminée par la position occupée dans l'espace social, l'habitat possède une autre propriété distinctive. Le «monde privé» est un lieu à l'abri relatif des rapports de domination et de confrontation entre classes sociales. Il n'y échappe certes pas totalement: les styles de vie peuvent par exemple s'avérer très sensibles à l'influence d'instances de prescription capables d'imposer les normes du bon et du mauvais goût domestique; l'espace domestique n'est par ailleurs jamais complètement isolé de l'extérieur, puisqu'il est soumis à la cohabitation avec le voisinage, qui empiète parfois sur la sphère domestique, ainsi qu'à des visites aussi bien amicales qu'institutionnelles, qui prennent parfois la forme d'un contrôle social de la vie privée, notamment au sein des classes populaires. Néanmoins, à la différence d'autres sphères de l'existence marquées par le caractère durable et répété des situations de contact et des expériences concrètes de la domination (au travail, à l'école, etc.), l'espace domestique offre bien un lieu de repli, à l'écart des relations avec les autres groupes sociaux. Il forme un domaine appropriable, sur lequel on dispose du pouvoir d'organiser à sa façon son espace et son temps, où s'expriment plus librement les styles de vie. Déjà établi pour les classes populaires, ce constat vaut aussi pour les autres groupes sociaux. Comme le notait Pierre Bourdieu, à la différence des pratiques culturelles, qui sont largement façonnées par «l'action pédagogique expresse» de l'institution scolaire, d'autres pratiques ordinaires, comme celles qui relèvent de l'espace domestique, sont

soumises à des instances de légitimation moins puissantes et laissent une plus large place à l'autonomie symbolique du groupe d'appartenance. Espace domesticable et domestiqué, l'espace domestique se caractérise ainsi par la possibilité qu'il offre à ses occupants de déployer des appropriations personnelles (décor, aménagement, loisirs, etc.), qui échappent aux rapports de subordination directe.

L'espace domestique est ainsi défini par cette dualité, qu'évoque le poème de René Baer en exergue de ce numéro, entre soumission à des contraintes liées à la position occupée dans l'espace social et possibilité d'expression de l'autonomie symbolique: un lieu dont les usages sont déterminés par la structure des inégalités, la nature des ressources possédées et l'appartenance de classe ; mais aussi un espace d'oubli de ces contraintes et de parenthèse hors des rapports de domination, un foyer propice aux rêveries, à l'imagination et aux appropriations personnelles.



II - Ma maison : un espace à investir, à habiter... à transformer en « chez moi »

Si l'on utilise fréquemment l'expression « dans ma maison » ou des tournures comme « chez moi », « mon intérieur », ..., il est néanmoins nécessaire de s'interroger sur le sens que l'on donne à ces expressions qui au premier abord paraissent évidentes.

Maison : définition du dictionnaire Larousse

Maison : nom féminin, (latin mansio, -onis, de manere, rester)

1. Bâtiment construit pour servir d'habitation aux personnes : Rue bordée de maisons.

Synonymes : bâtisse - chalet - construction - immeuble - pavillon - villa

2. Local où l'on habite ; son aménagement : Une maison propre, désordonnée.

Synonymes : chez-soi - foyer - gîte - intérieur - logis - nid - toit

3. Membres d'une même famille vivant ensemble : C'est une maison de fous ici. C'est un ami de la maison.

Synonyme : maisonnée (familier)

Si l'on se réfère à la définition du dictionnaire, on se rend compte que l'expression « dans ma maison » est équivoque car le terme est polysémique

II - 1 Ma maison : Un logement souvent soumis à des contraintes

Dans notre société, vivre en sédentaire et posséder une adresse semblent être une nécessité. Quant aux autres modes de vie, ils sont souvent mal perçus, leurs adeptes sont considérés comme des marginaux et sont même stigmatisés. Pourtant, croire que nous choisissons notre logis est un leurre : en effet la question du logement dépasse largement la sphère individuelle. L'habitat a toujours été considéré comme primordial dans une société, voire fondateur. De nombreux utopistes s'en sont d'ailleurs préoccupés en essayant d'imaginer les habitations qui pourraient contribuer à la construction de la cité idéale. Ce sont ces motivations philanthropiques, associées à d'autres desseins moins louables qui expliquent l'intervention de l'état ou les initiatives privées en matière de logement depuis le XIXème siècle. À ce moment-là, il est apparu nécessaire de régler le problème de l'habitat insalubre, potentiel fléau susceptible de gangréner la société. Ainsi, les pouvoirs publics, les patrons, les industriels sont intervenus pour créer des logements assignés aux classes laborieuses.

Mais l'intervention de l'état ne concerne pas le seul habitat social. En effet, droit de préemption, permis de construire, expropriation, encadrement des loyers... constituent les prérogatives des pouvoirs publics.

Donc, nos choix en matière de logement sont très encadrés, nous ne choisissons pas toujours ce que sera « notre maison ». De plus, les aléas de notre époque (réchauffement climatique, cours de l'immobilier, pandémie...) et de notre vie (mariage, divorce, travail ...) conditionnent largement le choix du « chez soi »...

Avoir un domicile fixe : être dans la norme

Yankel Fijalkow, *Sociologie du logement*, 2011

Le domicile, norme sociale

Avoir « droit de cité ». — La domiciliation fait partie des éléments constitutifs du droit de cité. Même si nous vivons aujourd'hui dans un univers mobile, inséré dans des réseaux de communication, la stabilité résidentielle fait partie des normes les plus prégnantes de nos sociétés. Depuis plusieurs siècles, le nomadisme est officiellement limité et réprouvé par la conscience collective.

[...] Le domicile renvoie à l'inscription de l'individu dans la société. « Élire domicile » signifie adopter le principe d'habiter continûment un lieu et d'en faire le centre de son activité. L'individu domicilié est constitué comme sujet autonome, pouvant réaliser des actes et s'engager. Comme le maître de la maison romaine, il peut être électeur et contribuable. «Élire domicile» signifie s'inscrire dans la domus. La possession de la maison fait de l'habitant un citoyen participant aux affaires communes de la ville. Ceux qui appartiennent à une maison, domestiques, esclaves, femmes et enfants, n'ont pas droit de cité : les « gens de maison » ne sont ni contribuables, ni électeurs, ni éligibles. Cette signification du logement s'est perpétuée aujourd'hui. Il y a encore peu, les statisticiens de l'Insee considéraient que le domicile constituait une « résidence principale », c'est-à-dire un local habité plus de huit mois par an par un groupe de personnes vivant ensemble sous l'autorité d'un « chef de ménage ». Pour le droit fiscal, la résidence principale constitue le lieu d'imposition. Pour le droit électoral, l'adresse du domicile fixe le lieu de vote. Vivre sans domicile fixe révèle de prime abord un certain statut social.

[...]

En effet, vivre dans la rue, être hébergé temporairement par un ami, un proche ou une institution, occuper sans titre juridique révèlent souvent une grande fragilité psychologique, physiologique et sociale.

Imaginer un habitat idéal pour le bonheur de la cité

Jean-Marc Stébé, *Le logement social en France*, 1998, 8^{ème} édition mise à jour 2019

Imaginer et construire une société idéale a été depuis l'Antiquité la préoccupation de nombreux philosophes, penseurs et hommes politiques. C'est Platon qui, dans la tradition occidentale, a été le premier philosophe à concevoir une cité idéale, une société parfaite, une République qui n'existerait nulle part. Cette démarche d'esprit d'utopie a survécu jusqu'à nos jours à travers l'utopisme social de More et de Rabelais, ou le socialisme de Proudhon et de Cabet, ou encore les fictions de Huxley et Orwell, malgré la réalité des tourmentes économiques, des folies meurtrières des hommes, des organisations totalitaires et des égoïsmes ambiants ; il est toujours resté des hommes pensant qu'il était possible de parvenir à changer le monde, à le transformer par des moyens politiques, soit révolutionnaires — bouleversement rapide par la violence —, soit réformistes — amélioration progressive sur la longue durée par des voies légalistes de type parlementariste.

[...]

Selon F. Choay, on peut classer les épures d'urbanisme des socialistes-utopistes du XIX^e siècle dans les modèles du courant progressiste (pré urbanisme progressiste). Le fondement de ce modèle prend appui sur une critique globale de la société industrielle et sur les nombreuses conséquences néfastes sur l'homme et la ville de la révolution industrielle. La réflexion de ce groupe de penseurs politiques, constitué entre autres de R. Owen, C. Fourier, É. Cabet, J.-B. Godin, se situe dans la dimension de l'utopie ; celle-ci s'oriente dans une direction futuriste et progressiste du temps. Il existe chez tous ces auteurs un certain rationalisme : la science et la technique doivent permettre de résoudre les problèmes posés par la relation des hommes avec le monde. On peut reconnaître dans ce modèle progressiste un certain nombre de caractéristiques. Tout d'abord, l'espace est largement ouvert, traversé par la verdure. Puis l'espace urbain est organisé selon une logique fonctionnelle ; il est découpé en lieux distincts : habitat, travail, culture, loisirs, commerces. En outre, l'esthétique joue un rôle important dans la conception progressiste, ce qui n'empêche pas de voir coïncider rationalité et beauté. Enfin, les types d'habitation sont soit collectifs, chez les adeptes de la coopération et du collectivisme (Fourier), soit individuels, pour les défenseurs des libertés individuelles (Proudhon).

Les utopies modernes : Le Corbusier

Le Corbusier, La Cité radieuse 1945 -1952

- <https://youtu.be/J-ISAAZsq4Y>

https://www.citedelarchitecture.fr/sites/default/files/documents/2017-09/fo_citeradieuse_def_0.pdf

L'Unité d'habitation de Marseille est la première commande publique de Le Corbusier qui s'inscrit dans le cadre du programme de chantiers expérimentaux pour la reconstruction d'après-guerre. [...] L'Unité d'habitation est l'aboutissement d'une longue réflexion amorcée par Le Corbusier dès 1914 sur le logement social et l'urbanisme moderne puisqu'elle répond aux objectifs défendus par la charte d'Athènes, texte fondateur de l'urbanisme moderne. Le Corbusier applique pour l'Unité d'habitation le principe de l'immeuble-villa. Ce principe élaboré dès 1922 consiste à concilier la maison et l'immeuble en offrant aux usagers des appartements se présentant comme des petites maisons familiales à double niveau prolongées par des loggias qui font office de jardin. Le caractère relativement fermé de cette loggia préserve l'intimité du logement. Le Corbusier cherche à apporter la nature dans le logement. L'immeuble-villa est un mélange d'idées empruntées d'une part, à un programme immobilier formulé par le Groupe de l'habitation franco-américain que Le Corbusier a découvert dans une publicité en 1922 et d'autre part à la chartreuse de Galluzzo au Val d'Ema en Italie, visitée en 1907. Parmi les autres sources d'influence, les maisons collectives des architectes constructivistes soviétiques et les paquebots transatlantiques. Conçue comme une cité-jardin verticale, l'Unité est implantée sur quatre terrains différents avant de trouver sa place boulevard Michelet, dans les « beaux quartiers » de Marseille. Surnommé la « maison du Fada », cet immeuble provocant par ses dimensions (135 mètres de longueur, 24 mètres de profondeur, 56 mètres de hauteur) s'impose à la fois comme une prouesse technique, une recherche sociale et une innovation urbanistique. Il abritera mille six cents habitants. Le Corbusier élabore une architecture plus humaine basée intégralement sur le Modulor, système de mesures fondé sur le corps humain, pour calculer aussi bien le volume total du bâtiment et celui des éléments d'aménagement intérieur. Il attache beaucoup d'importance à la notion de circulation facilitée par les rues intérieures et les pilotis. Le Corbusier réalisera quatre autres Unités d'habitation à Nantes-Rezé, Briey-en-Forêt, Firminy et Berlin.

L'UNITÉ D'HABITATION

Le Corbusier propose une cité-jardin verticale qui s'oppose à la construction pavillonnaire. La conception de cette cité-jardin verticale tente la synthèse des deux modèles de développement urbain qui ont dominé en Europe depuis la fin du XIXe siècle : les cités jardins périphériques et la grande ville. Du premier, il retient le caractère individuel du logement et le rapport architecture/nature ; de la grande ville, la notion de densité urbaine et celle du binôme logement/équipement, indispensable selon lui à toute forme d'habitat moderne. Grâce aux pilotis, le sol laissé libre accueille promenades ou terrains de jeux. L'orientation de l'édifice a été déterminée selon un axe nord-sud en fonction de la course du soleil. Les appartements, en majorité traversant, bénéficient ainsi d'une double exposition à l'est et à l'ouest et sont prolongés par des loggias ouvertes sur l'extérieur. Le pignon nord est aveugle. Leur ensoleillement est contrôlé par des brise-soleil qui rythment les façades. À mi-hauteur du bâtiment (niveaux 7 et 8) se trouve la rue marchande signalée par les lames verticales de leurs brise-soleil, avec ses commerces, ses bureaux et ses services. Aujourd'hui seuls l'hôtel, la boulangerie et la librairie restent ouverts. Accessible à tous, le toit-terrasse formant jardin suspendu, belvédère et place publique, regroupe un gymnase, une piste d'athlétisme, un solarium, un théâtre, un jardin d'enfants et une patageoire. Au grand air et en plein soleil, cet espace qui offre une vue panoramique imprenable est plus que jamais un espace collectif et hygiénique. Le gymnase a été transformé en 2013 en centre d'art. Habiter, travailler, cultiver le corps et l'esprit, circuler : quatre fonctions-clés qui ont présidé à la conception du bâtiment. L'expérience de Marseille sera suivie par celles de Rezé-les-Nantes (1955), Berlin (1957), Briey-en-Forêt (1961) et Firminy (1968)

[...] Le grand vaisseau de ciment ne tarde pas à susciter diatribes et polémiques extravagantes. La « maison du fada » est propulsée par la critique au premier rang de l'actualité, et, jusque dans les colonnes du New Yorker, on raille « the Marseille's Folly ». Mais le temps, en patinant la « splendeur nouvelle » du béton brut, a rendu justice à Le Corbusier, cet « ami des hommes voulant à tout prix créer pour eux et peut-être malgré eux les conditions du bonheur ».



Photos : Fanny Fromental, Sortie à Marseille avec les étudiants STS profession immobilière, le 21/09/2021

 **Et pour aller plus** 

 **Sylvia Ladic, Friedensreich Hundertwasser, artiste écologiste engagé, 2015**

<http://e-cours-arts-plastiques.com/friedensreich-hundertwasser-artiste-ecologiste-engage/>

Création de logements pour tous grâce à l'intervention des pouvoirs publics

 **Emmanuel Fouquet, La cité napoléon un exemple unique d'une cité ouvrière** fermée à Paris au XIXème siècle, *neufhistoire.fr*, 2020

<http://www.neufhistoire.fr/articles.php?lng=fr&pg=2766&tconfig=0>

[...] Ce programme prévoyait en effet de construire à Paris, dans chaque quartier, « un familistère assez considérable pour loger environ quatre cents familles d'ouvriers, dont chacune aurait son appartement séparé et auxquelles le système de la consommation aurait assuré sur une grande échelle, en matière de nourriture, de loyer, de chauffage, d'éclairage, le bénéfice des économies qui résultent de l'association » Tout en envoyant en 1849 une mission d'étude en Angleterre, pays pionnier en matière de création de cités ouvrières, et après avoir créé une Société des Cités ouvrières de Paris, au capital de 6 millions de francs dans laquelle il fait lui-même un don important d'argent, le prince-président met alors en chantier la même année une cité ouvrière au niveau du 58, rue Rochechouart, à l'angle de la rue Pétrelle, qui devait dans son esprit servir de modèle pour d'autres.

Sa particularité est qu'elle n'était pas destinée à abriter le personnel d'une seule entreprise comme cela sera le cas en France pour d'autres expériences de type paternaliste, comme celle de la cité pavillonnaire créée à Noisiel en Seine-et-Marne, dans les années 1860 par la famille Menier, pour les familles des ouvriers travaillant à la fabrication du célèbre chocolat.

[...] Louis-Napoléon Bonaparte n'a pas eu, en créant la cité Napoléon, pareille ambition. Il s'agissait plus simplement pour lui d'héberger d'abord une population ouvrière travaillant dans le quartier. Son souhait était de fournir des logements « sains et aérés » à environ 250 locataires et d'exercer ainsi sur la classe laborieuse « une heureuse influence au double point de vue moral et matériel ». Il est d'ailleurs probable qu'avant le souci assez philanthropique qui l'animait alors, ce sont des considérations plus pragmatiques qui allaient guider son action et qu'il voulait tester dans ce projet : cantonner une catégorie de personnes pouvant s'avérer dangereuses en cas d'insurrection, dans un lieu fermé et donc contrôlable.

L'ensemble de la cité Napoléon pouvait donc proposer près de 200 logements avec des loyers inférieurs à ceux du quartier et surtout « fixes », c'est à dire identiques au même type d'appartements et non susceptibles de fluctuations d'une semaine à l'autre. Les loyers allaient ainsi de 100 F pour une pièce sans feu (sans cheminée), 150 F pour une pièce à feu, 150 à 200 F pour les logements composés « d'une chambre avec cuisine et petite entrée » et jusqu'à 300 F pour les plus grands.

Article complet : **Emmanuel Fouquet, La cité napoléon un exemple unique d'une cité ouvrière fermée à Paris au XIXème siècle**, *neufhistoire.fr*, 2020

<http://www.neufhistoire.fr/articles.php?lng=fr&pg=2766&tconfig=0>



Et pour aller plus loin



 **Antoine Vitek, « La cité Napoléon : histoire d'une cité ouvrière à Paris », *culturezvous.com*, 11 mai 2021**

<https://culturezvous.com/cite-napoleon-histoire-cite-ouvriere-paris/>

 **Yankel Fijalkow, *Sociologie du logement*, 2011**

La marchandisation du logement

Au cours de ce processus, l'une des plus importantes transformations est l'effacement de la valeur d'usage au profit de la valeur d'échange. Dès l'Antiquité, le simple abri devient un bien marchand et monnayable. À la fin du Moyen Âge, les immeubles familiaux intégrés dans le système des corporations de métiers cessent d'être bâtis par le groupe domestique pour son propre usage : ils peuvent être vendus, en tout ou partie, ou même loués. Leur prix est fondé, comme dans l'espace agricole, sur leurs potentialités économiques futures. La nouvelle rente urbaine est fonction de la valeur de l'environnement et de l'activité que l'on souhaite y exercer : la proximité avec le quartier odorant des tanneurs de peau est dépréciée, contrairement à celle des marchands et des prêteurs, proches des centres de pouvoir. De nouveaux acteurs entrent alors en scène : les propriétaires fonciers et immobiliers ainsi que les locataires.

Au XIX^{ème} siècle, la classe des travailleurs, libres de louer leur force de travail, constitue une demande nouvelle en logements. Une structure d'habitats différenciés s'établit, laissant au prolétariat naissant des conditions dégradées d'habitat. Dans les grandes villes, les immeubles en mono propriété, situés dans les quartiers centraux et exploités par un rentier urbain, accueillent, dans des conditions souvent insalubres, la population indigente et ouvrière : le surpeuplement, l'absence de sanitaires et de luminosité caractérisent ces « immeubles de rapport ».

La littérature de l'époque a largement décrit les conditions de vie des ménages ouvriers. Engels [1845] dénonce la contradiction entre le capital industriel, recrutant une main-d'œuvre nombreuse, et la propriété immobilière offrant des logements rares, étroits et insalubres. Engels montre que le logement est un outil de « reproduction de la force de travail », permettant aux ouvriers de se reproduire en bonne santé pour mieux louer leurs services, et met en lumière le rôle décisif du détenteur du sol, le propriétaire foncier. Résoudre la question du logement ne doit pas consister à peser sur les propriétaires privés, comme le pensent les législateurs hygiénistes, et de manière plus radicale les anarchistes inspirés de Proudhon.

Logiquement, les pouvoirs publics (État et municipalités) se chargent de la régulation du système au travers de programmes d'éradication de l'insalubrité, de planification des villes, d'encouragement à la construction, notamment de logements sociaux. En limitant les pouvoirs de la propriété immobilière, en appuyant les programmes de construction des entreprises, l'intervention des pouvoirs publics établit une bureaucratie édictant, envers les propriétaires et les locataires, des normes et des règlements définissant le « bon logement ».

On voit émerger une nouvelle catégorie de « locataires sociaux » et un droit au logement. L'habitat, associé au domaine privé, contractuel entre propriétaires et locataires, devient un objet politique reflétant les valeurs de la société. Répondant aux enjeux nationaux et locaux, il suscite des problématiques complexes de pilotage engendrées par la multiplicité des acteurs. Dans certains pays, la politisation de la question du logement freine la marchandisation ou, du moins, met à l'abri du marché certains types de ménages.

Jean-Marc Stébé, *Le logement social en France*, 1998, 8^{ème} édition mise à jour 2019

Même si, en cette fin du XIX^{ème} siècle, les partisans de la propriété immobilière et les séides du libéralisme économique, hostiles à une intervention de l'État et des communes dans la question du logement des classes populaires sont encore très nombreux, il reste, néanmoins, que toutes les initiatives privées prises en faveur du logement des ouvriers, et les débats qu'elles ont suscités dans l'ensemble de la classe politique, ont permis de montrer l'importance du rôle de l'habitat comme facteur de progrès et d'intégration sociale, et de faire avancer, lentement certes, l'idée d'une nécessaire intervention de la puissance publique dans le problème du logement non plus seulement des classes défavorisées, mais aussi de nombreuses catégories socioprofessionnelles. Pendant cette seconde moitié du 'axe siècle, le mouvement de l'habitat social a creusé son lit et trouvé de nombreux partisans ; aussi, le 1^{er} Congrès international des sociétés d'habitations à bon marché, réuni dans le cadre de l'Exposition universelle organisée à l'occasion du centenaire de la Révolution, permettra de consolider les bases idéologiques et ainsi de créer, en décembre 1889, la Société française des HBM. Il lui reste alors à trouver son attache publique et son cadre législatif.

Les initiatives des patrons, des industriels pour loger les ouvriers

Jean-Marc Stébé, *Le logement social en France*, 1998, 8^{ème} édition mise à jour 2019

Des initiatives privées en faveur de l'habitat ouvrier

Le problème de la construction de nouveaux logements pour les familles ouvrières, qui rassemble depuis plusieurs décennies certains notables et hommes politiques, et nombreux penseurs sociaux, continuera de mobiliser ces derniers après le vote de la loi de 1850. À côté de la question du droit ou non de l'État à intervenir dans le domaine du logement, les débats tournent, à cette époque, autour de deux axes. D'un côté, il s'agit de savoir ce qui est préférable — sous-entendu : plus vertueux — pour les familles ouvrières : les loger dans des pavillons individuels ou dans des logements d'immeubles collectifs. De l'autre, on se demande si l'accession à la propriété pour les classes populaires est plus favorable que la location. Beaucoup de notables, d'hommes politiques prendront position contre le regroupement des ouvriers dans des cités — car considéré comme un danger pour l'ordre moral — et en faveur de l'accession à la propriété, jugée comme le seul véritable salut social. Aussi, dans son livre *L'Ouvrière*, Jules Simon note que, pour éteindre le paupérisme, il est nécessaire de revenir à la vie de famille et aux vertus de la famille, celle-ci vécue dans le cadre d'une maison particulière. L'auteur poursuit en arguant que l'accession à la propriété pour les ouvriers est l'une des formes les plus utiles et les plus praticables de l'épargne. Parallèlement, dans une logique

économique, les patrons de l'industrie voient d'un assez bon œil le regroupement des ouvriers à proximité de leurs entreprises. Cette réduction des trajets pour venir à l'usine présente ainsi pour le patron deux avantages majeurs : une plus grande ponctualité des salariés et un meilleur rendement de leur part car le trajet n'est plus source de fatigue. En outre, cette proximité avec l'usine permet d'exercer un contrôle social et de fidéliser les employés à l'entreprise. De ces débats sortiront plusieurs réalisations, chacune ayant comme principe fédérateur l'un ou l'autre des points de vue sur la question du logement ouvrier évoqué ci-dessus. Nous nous attacherons à présenter trois réalisations : la première, née en grande partie de la volonté personnelle de Napoléon III, la Cité ouvrière de la rue Rochechouart à Paris, ou encore appelée la Cité Napoléon; la deuxième, conçue et réalisée par un industriel, disciple de Fourier, le Familistère de Godin à Guise, dans l'Aisne ; la troisième, enfin, imaginée par un philanthrope, paternaliste, E.-J. Menier, patron d'une grande chocolaterie, la Cité Menier, à Noisiel en Seine-et-Marne.

Yankel Fijalkow, *Sociologie du logement*, 2011

Les idées de Fourier et d'Owen marquèrent les esprits de certains chefs d'entreprise comme Godin, fondateur, en 1858 du « Familistère » de Guise, destiné à son personnel. Son projet est moins fondé sur l'encadrement social que sur la recherche d'une nouvelle société. Chaque corps de logis entoure une cour recouverte d'une verrière. On accède aux appartements par une rue coursive. Une coopérative de consommation, des écoles, une bibliothèque, un théâtre, une piscine : rien ne manque aux sociétaires ! Londres, certaines réalisations comme celles de la Société pour l'amélioration de la condition des classes laborieuses (SICLC) sont proches des principes du Phalanstère de Fourier et de l'expérience de Godin. Dans le bâtiment de Streatham Street, on accède aux logements par des galeries à balustrade de fer donnant sur une cour. Néanmoins, comme pour l'expérience de la philanthrope Octavia Hill, la forme architecturale a été reléguée au second plan, la priorité étant l'encadrement social. Dès 1864, cette jeune femme, éduquée dans le milieu réformateur britannique, achète trois immeubles de Marylebone, l'un des quartiers les plus pauvres de Londres. Elle les fait réparer et diviser en appartements de deux pièces, crée une aire de jeux pour les enfants, installe son bureau sur place et démarre une gestion équilibrée, répartissant les frais d'entretien et d'amélioration. Devenant assistante sociale, elle conseille et surveille, mêlant paternalisme et autoritarisme [Marin, 2002]. Comparons cette initiative à celle de la cité Napoléon à Paris. En 1851, une société se propose d'édifier des cités comprenant des logements sains, bien éclairés, composés d'une cuisine et de deux chambres, en échange d'un loyer inférieur à celui des taudis d'alors. Grâce à une souscription importante du prince président, Louis Napoléon Bonaparte, un bâtiment de deux cents logements, bien séparés pour préserver l'intimité familiale, voit le jour. L'immeuble comprend de nombreux services. L'entretien est réalisé par un concierge, on y trouve un lavoir et un établissement de bains, sans oublier une salle d'asile pour les enfants et une consultation médicale gratuite. En dehors de ses équipements, l'encadrement social est minimal [Guerrand, 1992].

L'intervention communale a accompagné la naissance du logement social et soutient aujourd'hui son activité. La préoccupation de loger décemment chacun conduit les communes à réglementer la construction et à gérer leurs propriétés foncières. En France, dans le contexte de la décentralisation, le rôle des municipalités compose avec celui du marché et de l'État. Alors que celui-ci définit les bénéficiaires de ses politiques au niveau national, les collectivités locales disposent d'importants moyens sur le terrain, susceptibles de contrecarrer ou limiter les effets du marché : les plans d'urbanisme, les procédures d'acquisition foncière, la participation financière dans les organismes de logements sociaux, leur attribution.



[Et pour aller plus loin](#)



L'exemple du familistère de Guise

<https://www.youtube.com/watch?v=w-dl68tDZDo>

<https://www.youtube.com/watch?v=27mYj73JfI4>

<https://www.youtube.com/watch?v=ty0chjvyDek>

<https://www.dailymotion.com/video/x1bf9bf>

<https://www.dailymotion.com/video/x69xk44>

Autre exemple : les corons** Raymond BIZOT, « Au milieu du XIX^{ème} siècle, le paternalisme industriel »
lamarseillaise.fr, 27/10/2015**

<https://www.lamarseillaise.fr/culture/le-paternalisme-industriel-PFLM042915>

[...] Au milieu du XIX^e siècle, une partie du patronat s'aperçoit de la misère ouvrière et développe une politique sociale. Au départ de cette prise de conscience, il y a l'impact du rapport Villermé - qui sera à l'origine des premières lois sur le travail des enfants - et le tableau très noir dressé par l'armée sur la santé des conscrits issus du monde ouvrier. En outre, les barricades de 1848 vont effrayer la bourgeoisie.

Les ouvriers ne mangent pas à leur faim et vivent dans des taudis. Face à ces conditions de vie, des patrons redoutent la montée des idées socialistes et les révoltes. Ils craignent également des lois sociales de la part de l'Etat.

Pour eux, il est impératif de supprimer une des principales causes de révolte en fournissant des logements.

La première solution trouvée est de construire de véritables casernes - de grands bâtiments peu fonctionnels - qui seront abandonnées dès 1845, comme « foyer d'immoralité, de rébellion et de criminalité ».

Dans les années 1860 apparaissent les quartiers de petites maisons identiques et juxtaposées - les corons - et les cités formant de longs bâtiments parallèles.

Le logement est considéré comme une récompense pour la qualité du travail fourni, il est attribué après une enquête morale.

Dans ce système paternaliste, l'ouvrier devient dépendant de l'entreprise. On estime moralement souhaitable qu'une personne décide à la place d'une autre, pour son bien. Le patron est censé se conduire comme un père pour ses employés. C'est un système prévu pour infantiliser les subordonnés.

A la répression systématique, on préfère un modèle qui légitime un rapport de force. Il s'agit d'un "patron éclairé", humain, un véritable père pour ses ouvriers. On dira qu'il assume ses "devoirs de père" envers "ses enfants salariés" qui lui doivent obéissance.

Dans ce système de dépendance qui combine assistance et soumission, le patron doit, par-dessus tout, développer le sens moral grâce à la religion.

Le système qui se développe dans l'industrie et les mines assure lutter contre l'inconduite de la classe ouvrière et la ramener vers la religion. Le patron, qui accorde des avantages, s'octroie un droit de regard sur la vie privée de ses salariés. Ainsi regroupés, ils sont facilement surveillés.

Le discours religieux est permanent. Le patron prêche la morale, le besoin de discipline, l'amour du travail bien fait, l'obéissance...

La pratique de la religion catholique est quasiment obligatoire et les ouvriers sont incités à la pratiquer. On sait qu'au Creusot, Madame Schneider offrait 100 kg de pommes de terre, la moitié d'un porc et la somme de 100 F à chaque ouvrier qui se convertissait à la religion catholique.

L'entreprise paternaliste assure une large emprise sur ses ouvriers et leurs familles. Tout lui appartient : l'usine ou la mine, les logements, les commerces, le lavoir, l'école, l'hôpital, l'église...

Les loisirs également dépendent de l'entreprise : le sport, la musique, la salle des fêtes, la bibliothèque... Les spectacles qui sont donnés, les livres accessibles... tout est choisi en fonction de l'idéologie dominante.

Il existe une caisse de prévoyance qui règle les dépenses médicales et pharmaceutiques, grâce à un prélèvement sur les salaires. Des indemnités sont accordées pour les journées non travaillées pour maladie ou invalidité. Ces indemnités - le tiers du salaire au maximum - peuvent être améliorées par le bureau de Bienfaisance. Mais, ces aides sont attribuées en fonction de la bonne conduite du malade.

Dans certains cas, comme au Creusot, une retraite, peu importante, est octroyée aux anciens, s'ils sont de nationalité française.

Pour augmenter la dépendance, un système de crédit a été mis au point dans les commerces. Les sommes dues sont directement retenues sur les salaires.

Les ouvriers doivent être fiers de leur entreprise. On les encadre en offrant des satisfactions : médailles, diplômes, primes et, pour un nombre très limité, la possibilité d'accéder à un statut supérieur.

On tente de créer une émulation en organisant des concours : l'appartement le mieux tenu, la maison la plus fleurie, le plus beau jardin...

Les différents aspects de la vie de chacun n'échappent pas au patron qui, en outre, est généralement le maire et souvent le député. Tout est encadré, contrôlé par l'entreprise : la crèche, l'école, le centre d'apprentissage, le travail, les loisirs... de la naissance à la mort.

Le paternalisme s'est développé dans les grandes entreprises textiles ou métallurgiques et les mines. Le complexe industriel Schneider du Creusot - qui comprend des mines de charbon et de minerai de fer, un centre sidérurgique et des ateliers de mécaniques - avec ses 10 000 ouvriers dans les années 1860, est sans doute l'exemple le plus achevé.

Dans notre région, on retrouve les mines de la Grand-Combe et l'usine Solvay à Salin-de-Giraud.

Dans ce système, la carotte dissimule à peine le bâton. En cas de conflit, l'armée occupe le site et emprisonne les "meneurs". Lorsqu'un ouvrier est repéré comme "meneur", toute sa famille, même éloignée, perd son emploi et son logement.

En cas de grève, tout le personnel peut être mis en demeure de quitter les lieux. C'est ce qui s'est passé en Camargue, à Salin-de-Giraud, en mars 1906. Au bout d'un mois et demi de grève pour les salaires, la journée de travail et les loyers, les 1200 à 1300 habitants de la cité Solvay perdent leur travail et leur logis et, munis d'un bon de transport, ils sont conduits sous escorte militaire à la gare.



Et pour aller plus loin



[https://fr.wikipedia.org/wiki/Coron_\(urbanisme\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Coron_(urbanisme))

<https://www.fresnes-sur-escaut.fr/histoire/le-charbon-les-verrieres-le-chemin-de-fer/les-corons>

http://cdn2_3.reseaudesvilles.fr/cities/257/documents/7000er0fvmmmy6yr.pdf

<https://fresques.ina.fr/memoires-de-mines/fiche-media/Mineur00283/logements-en-cites-minieres.html>

<https://www.chm-lewarde.com/wp-content/uploads/2016/09/Catalogue-Du-coron-a-la-cite.pdf>

<https://www.bassinminier-patrimoine mondial.org/lhabitat-minier/>

<https://fresques.ina.fr/memoires-de-mines/fiche-media/Mineur00104/corons-et-cites-minieres.html>

<https://www.youtube.com/watch?v=GthkmasmZbs>

<https://fresques.ina.fr/memoires-de-mines/fiche-media/Mineur00098/l-habitat-minier.html>

<https://fresques.ina.fr/memoires-de-mines/fiche-media/Mineur00241/une-maison-de-mineur-a-denain.html>

<https://fresques.ina.fr/memoires-de-mines/fiche-media/Mineur00099/les-anciens-corons-de-denain-et-escaudain.html>

🏠 Jean-Marc Stébé et Hervé Marchal, « Hélène Frouard, Du coron au HLM. Patronat et logement social », site du mouvement social, 7 juillet 2008

<http://mouvement-social.univ-paris1.fr/document.php?id=1222>

🏠 Les balbutiements du logement populaire au XIXe siècle, Seine Saint-Denis tourisme, tourisme93.com

<https://www.tourisme93.com/les-balbutiements-du-logement-populaire-au-19e-siecle.html>

🏠 Émile Zola, *L'Assommoir*, 1877

Cependant, ils s'étaient engagés sous la porte ronde et avaient traversé la cour. Les Lorilleux demeuraient au sixième, escalier B. Coupeau lui cria en riant d'empoigner ferme la rampe et de ne plus la lâcher. Elle leva les yeux, cligna les paupières, en apercevant la haute tour creuse de la cage de l'escalier, éclairée par trois becs de gaz, de deux étages en deux étages ; le dernier, tout en haut, avait l'air d'une étoile tremblotante dans un ciel noir, tandis que les deux autres jetaient de longues clartés, étrangement découpées, le long de la spirale interminable des marches.

— Hein ? dit le zingueur en arrivant au palier du premier étage, ça sent joliment la soupe à l'ognon. On a mangé de la soupe à l'ognon pour sûr.

En effet, l'escalier B, gris, sale, la rampe et les marches graisseuses, les murs éraflés montrant le plâtre, était encore plein d'une violente odeur de cuisine. Sur chaque palier, des couloirs s'enfonçaient, sonores de vacarme, des portes s'ouvraient, peintes en jaune, noircies à la serrure par la crasse des mains ; et, au ras de la fenêtre, le plomb soufflait une humidité fétide, dont la puanteur se mêlait à l'âcreté de l'ognon cuit. On entendait, du rez-de-chaussée au sixième, des bruits de vaisselle, des poêlons qu'on barbotait, des casseroles qu'on grattait avec des cuillers pour les récurer. Au premier étage, Gervaise aperçut, dans l'entrebâillement d'une porte, sur laquelle le mot : *Dessinateur*, était écrit en grosses lettres, deux hommes attablés devant une toile cirée desservie, causant furieusement, au milieu de la fumée de leurs pipes. Le second étage et le troisième, plus tranquilles, laissaient passer seulement par les fentes des boiseries la cadence d'un berceau, les pleurs étouffés d'un enfant, la grosse voix d'une femme coulant avec un sourd murmure

d'eau courante, sans paroles distinctes ; et elle put lire des pancartes clouées, portant des noms : *Madame Gaudron, cardeuse*, et plus loin : *Monsieur Madinier, atelier de cartonnage*. On se battait au quatrième : un piétinement dont le plancher tremblait, des meubles culbutés, un effroyable tapage de jurons et de coups ; ce qui n'empêchait pas les voisins d'en face de jouer aux cartes, la porte ouverte, pour avoir de l'air. Mais, quand elle fut au cinquième, Gervaise dut souffler ; elle n'avait pas l'habitude de monter ; ce mur qui tournait toujours, ces logements entrevus qui défilaient, lui cassaient la tête. Une famille, d'ailleurs, barrait le palier ; le père lavait des assiettes sur un petit fourneau de terre, près du plomb, tandis que la mère, adossée à la rampe, nettoyait le bambin, avant d'aller le coucher. Cependant, Coupeau encourageait la jeune femme. Ils arrivaient. Et, lorsqu'il fut enfin au sixième, il se retourna pour l'aider d'un sourire. Elle, la tête levée, cherchait d'où venait un filet de voix, qu'elle écoutait depuis la première marche, clair et perçant, dominant les autres bruits. C'était, sous les toits, une petite vieille qui chantait en habillant des poupées à treize sous. Gervaise vit encore, au moment où une grande fille rentrait avec un seau dans une chambre voisine, un lit défait, où un homme en manches de chemise attendait, vautre, les yeux en l'air ; sur la porte refermée, une carte de visite écrite à la main indiquait : *Mademoiselle Clémence, repasseuse*. Alors, tout en haut, les jambes cassées, l'haleine courte, elle eut la curiosité de se pencher au-dessus de la rampe ; maintenant, c'était le bec de gaz d'en bas qui semblait une étoile, au fond du puits étroit des six étages ; et les odeurs, la vie énorme et grondante de la maison, lui arrivaient dans une seule haleine, battaient d'un coup de chaleur son visage inquiet, se hasardant là comme au bord d'un gouffre.

— Nous ne sommes pas arrivés, dit Coupeau. Oh ! c'est un voyage !

Il avait pris, à gauche, un long corridor. Il tourna deux fois, la première encore à gauche, la seconde à droite. Le corridor s'allongeait toujours, se bifurquait, resserré, lézardé, décrépi, de loin en loin éclairé par une mince flamme de gaz ; et les portes uniformes, à la file comme des portes de prison ou de couvent, continuaient à montrer, presque toutes grandes ouvertes, des intérieurs de misère et de travail, que la chaude soirée de juin emplissait d'une buée rousse. Enfin, ils arrivèrent à un bout de couloir complètement sombre.

— Nous y sommes, reprit le zingueur. Attention ! tenez-vous au mur ; il y a trois marches.

Et Gervaise fit encore une dizaine de pas, dans l'obscurité, prudemment. Elle buta, compta les trois marches. Mais, au fond du couloir, Coupeau venait de pousser une porte, sans frapper. Une vive clarté s'étala sur le carreau. Ils entrèrent. C'était une pièce étranglée, une sorte de boyau, qui semblait le prolongement même du corridor. Un rideau de laine déteinte, en ce moment relevé par une ficelle, coupait le boyau en deux. Le premier compartiment contenait un lit, poussé sous un angle du plafond mansardé, un poêle de fonte encore tiède du dîner, deux chaises, une table et une armoire dont il avait fallu scier la corniche pour qu'elle pût tenir entre le lit et la porte. Dans le second compartiment se trouvait installé l'atelier : au fond, une étroite forge avec son soufflet ; à droite, un étau scellé au mur, sous une étagère où traînaient des ferrailles ; à gauche, auprès de la fenêtre, un établi tout petit, encombré de pinces, de cisailles, de scies microscopiques, grasses et très sales.

Interventions de l'état.

(Prix d'un loyer, permis de construire, expropriation, droit de préemption, politiques du logement, etc)

Yankel Fijalkow, *Sociologie du logement*, 2011

La politique du logement devient une affaire d'État au début XXe siècle. En France, elle s'attache d'abord à intervenir sur le secteur privé en régulant les loyers, puis elle s'oriente vers la Construction de logements sociaux pour ensuite dynamiser le secteur de l'accession à la propriété. Cette trajectoire des politiques publiques illustre la diversité des forces sociales à l'œuvre.

Le développement de cette politique obéissant aux rapports sociaux, on passe d'un modèle de régulation des loyers appliqué à une propriété foncière et immobilière affaiblie à l'accession à la propriété fondée sur la financiarisation du logement. Entre ces deux systèmes, l'État contribue, par son intervention directe dans la construction d'appartements sociaux, à normaliser et à structurer l'offre, à former des filières et des catégorisations sociales considérées comme essentielles et prioritaires : la famille, les jeunes, les couches moyennes. Dans les années 1980, alors que le capital bancaire s'intéresse à la sphère du logement, le tournant politique s'attache à « équiper les ménages pour le marché », pour les rendre solvables. Ce système encourage la construction d'un parc en accession à la propriété, au détriment d'un parc locatif privé dont les investisseurs sont souvent peu soutenus par l'État. Avec de fortes variantes selon les pays, face aux mobilisations sociales en faveur des sans-abri, le parc locatif social remplit de plus en plus une fonction de rempart contre l'exclusion, entre un parc locatif privé affaibli, quantitativement et qualitativement, et un ensemble de logements en accession à la propriété [Balchin, 1996]. [...]

En France, le blocage des loyers du secteur libre accompagne périodes de guerre et de pénurie. La première mesure, en vigueur dès 1915, s'attache, dans le cadre de l'effort de guerre, à maintenir certains ménages en difficulté de paiement dans leur logement et à soutenir le pouvoir d'achat. Néanmoins, les loyers, dont l'augmentation est encadrée les années suivantes, pèsent fortement sur l'investissement immobilier, en accélérant la recomposition en cours du parc locatif, notamment la disparition des propriétaires rentiers d'immeubles entiers. Pour s'affranchir de la limitation de leurs revenus et échapper aux lois, certains subdivisent leurs appartements en chambres et transforment leurs immeubles en hôtels meublés. Le second gel des loyers, institué par la loi de 1948, est mis en œuvre dans un contexte de pénurie de logements dans lequel le gouvernement adopte des textes l'autorisant à réquisitionner les locaux vacants (loi du 11 octobre 1945). [...] Avec ce dispositif, le législateur veut offrir une gamme de locations raisonnables aux locataires. Mais il désire aussi inciter les propriétaires à développer une offre nouvelle de logements modernes dont les loyers seraient non réglementés puisqu'ils seraient construits après le vote de la loi. [...]

Face à un secteur locatif privé menacé de disparaître et de se dégrader physiquement, les subventions et les exonérations fiscales permettent à l'État de soutenir cette offre de logement. Outre des aides fiscales, la France a mis en place, dès 1971, un dispositif d'aide à la réhabilitation de l'habitat des propriétaires bailleurs privés. L'objectif est de réintégrer dans le marché le parc de logements anciens gelé par l'application de la loi de 1948. Avec l'Agence nationale pour l'amélioration de l'habitat, établissement public doté par une taxe sur les loyers, l'État accorde aux propriétaires bailleurs des subventions à la réhabilitation, majorées lorsque le projet développe un contenu social. [...] Les dispositifs visant à développer l'immobilier locatif en offrant aux propriétaires des avantages fiscaux sont apparus dans les années 2000. En contrepartie, les bailleurs doivent s'engager à louer leur bien pendant neuf ans, respecter des niveaux de loyer plafonnés par l'État et accepter des locataires en dessous d'un plafond de ressources fixé par l'État. [...]



Et pour aller plus loin

Hommes politiques et logement :

<https://fresques.ina.fr/securite-sociale/fiche-media/Secuso00025/une-nouvelle-allocation-logement-l-apl.html>

<https://www.dailymotion.com/video/xob4kb>

<https://www.dailymotion.com/video/xzz750>

Alexandra Leclère, *Le grand partage*, 2015



<https://youtu.be/odwDNGZVEHA>



« Un hiver pire que jamais. Le gouvernement publie un décret obligeant les citoyens français les mieux logés à accueillir chez eux pendant la vague de froid leurs concitoyens en situation précaire. A l'heure du Grand Partage, un vent de panique s'installe à tous les étages dans un immeuble très chic de la capitale. »

Yankel Fijalkow, *Sociologie du logement*, 2011

L'autorisation de construire

La procédure de permis de construire a été organisée en 1902 dans le cadre d'une loi relative à la santé publique. Mais les municipalités sont depuis plus longtemps encore en première ligne pour fixer des limites à la propriété privée. Ses obligations face aux prescriptions locales expriment la puissance et l'ordre publics : elles sont appelées « servitudes », en référence à la société d'Ancien Régime et aux principes esthétiques d'ordre et de régularité prônés par les auteurs de la Renaissance italienne et les ordonnances royales de 1508 (interdisant à Paris la construction de maisons en saillie)

et de 1554 (permettant la démolition des maisons hors d'alignement). Par ces règlements, les pouvoirs publics contraignent les propriétaires à respecter l'alignement de leur construction sur la rue. Ils imposent, au nom de l'esthétique, une meilleure circulation des hommes et des marchandises. Pour appliquer ces directives, un fonctionnaire spécialisé, le Grand Voyer, est missionné.

Permis de construire obtenu par fraude: le retrait peut être immédiat, *Urbafacile*, 2017

https://www.urbafacile.fr/Permis-de-construire-obtenu-par-fraude-le-retrait-peut-etre-immediat_a38.html



Yankel Fijalkow, *Sociologie du logement*, 2011

L'intervention foncière

La possession de terrains à construire constitue un autre outil pour la collectivité locale. L'expropriation et la préemption apparaissent dès le XIX^{ème} siècle comme une prérogative des pouvoirs publics afin de réaliser leurs projets, au nom de l'utilité collective. Ce principe a permis de justifier les percées haussmanniennes. La question du niveau de l'indemnisation des propriétaires expropriés permet de mesurer l'interventionnisme des pouvoirs publics. Au début du XX^{ème} siècle, les socialistes considéraient que les indemnités d'expropriation devaient être minorées des plus-values immobilières privées résultant des commodités urbaines (voies de circulation, embellissements) apportées par les investissements publics. Il n'était pas juste, disaient-ils, que la collectivité supporte à deux reprises le coût d'un aménagement : lors de sa réalisation et à l'occasion de l'expropriation. Ils réclamaient l'application d'une loi de 1807 sur le dessèchement des marais, porteuse de ce principe mais jamais exécutée [Halbwachs, 1908]. [...] En France, ce portage financier des opérations publiques est en vigueur depuis la fin des années 1970, dans le cadre des opérations de zones d'aménagement concerté : un concessionnaire public ou semi-public est chargé de l'expropriation, de la démolition et de la reconstruction. Le financement des équipements fait l'objet d'une péréquation, calculée par l'organisme aménageur, entre les différents constructeurs. [...]

Yankel Fijalkow, *Sociologie du logement*, 2011

Les politiques de mixité face aux stratégies des ménages

Les politiques d'urbanisme et de logement peuvent renforcer les processus de gentrification, de paupérisation et de fermeture. Les opérations d'urbanisme, de rénovation et de réhabilitation entraînent souvent la transformation de la démographie locale : les anciens logements vétustes sont démolis et remplacés par des habitations plus confortables et des populations plus aisées. Les résidents antérieurs se relogent dans des secteurs plus éloignés ou dans les poches résiduelles de vétusté. En France, ce processus a été qualifié par le courant de sociologie urbaine marxiste des années 1970 de « rénovation-déportation » [Castells, 1972]. Aux États-Unis, les politiques dites d'urban renewal, touchant les inner cities, entraînant le départ des populations noires, ont été qualifiées de negro renewal [Mollenkopf, 1983]. Au Royaume-Uni, les opérations de slum clearance appliquées entre 1946 et 1969 ont déplacé les populations pauvres vers une trentaine de villes nouvelles [Balchin et Rhoden, 2002]. À la fin des années 1970, une politique de réhabilitation plus soucieuse de limiter les effets ségrégatifs des actions publiques a été mise en œuvre. Plutôt que de solliciter d'importants promoteurs, les pouvoirs publics ont mobilisé les petits propriétaires privés et les copropriétés.

Ils se sont tournés vers des procédures lentes de mutation ne suscitant guère de contestations, sans doute en raison de la faible lisibilité des processus et des acteurs. Néanmoins, les bilans à long terme ont fait apparaître des changements dans la composition sociologique des quartiers réhabilités, au fur et à mesure de la réévaluation des loyers par les propriétaires. Aujourd'hui, d'importants groupes immobiliers refont surface dans les centres anciens sous la forme de ventes d'immeubles à la découpe.

En France, la politique de mixité s'appuie sur les municipalités et les bailleurs sociaux en raison de la vocation particulièrement généraliste de ce parc à loger les ménages aux ressources faibles et moyennes. Face aux phénomènes de paupérisation, cette notion, évoquée dès le XIX^e siècle par les utopistes et les pionniers du logement social, est devenue un argument majeur d'ordre public.

L'habitat dépendant du contexte

Le contexte, les circonstances (le covid, le réchauffement climatique, le coût de l'immobilier...) modifient l'habitat

 **Sophie Dumay, « Déconfinement: le monde d'après passera aussi par l'habitat, selon un architecte », *francetvinfo.fr*, 23/04/2020**

<https://france3-regions.francetvinfo.fr/grand-est/marne/reims/coronavirus-monde-apres-passera-habitat-architecte-1819146.html>

L'expérience du confinement change-t-il quelque chose à la perception et à la conception future des espaces par les architectes ? Entretien avec l'un d'eux, Simon Morville, 41 ans, originaire de la Marne. Après le confinement, les biens immobiliers avec des jardins ou des terrasses devraient être encore plus recherchés.

Alors que de nombreux habitants des villes cherchent à acheter à la campagne, après l'expérience du confinement, certains s'interrogent sur la difficulté de vivre entre quatre murs. Cela dépend évidemment des murs mais aussi de la composition familiale, sociale et économique. Ce sont ces questions que se posent les architectes, lorsqu'ils élaborent des plans. Cette expérience inédite de confinement va-t-elle changer leurs réflexions sur le logement ? Entretien avec Simon Morville, architecte né à Reims, diplômé de l'école d'architecture de Paris la Villette, qui a créé son atelier à Paris en 2010.

Quel est votre point de vue en tant qu'architecte sur l'expérience inédite de confinement que nous traversons ?

En tant qu'être humain, je vis ce moment de confinement dans mon appartement à Paris, seul. Personnellement, je ne le vis pas mal, je m'entends bien avec moi-même et les moments de solitude ne me pèsent pas. [...]

Qu'observez-vous depuis votre logement ?

En tant qu'architecte, c'est d'abord un certain rapport à l'espace qui me fascine. J'ai l'impression que nous vivons dans une *uchronie (récit d'événements fictifs à partir d'un point de départ historique ndlr)* qu'aucun scénariste de Netflix n'a envisagé. Le confinement est une mise entre parenthèses de notre vie, du moins d'un quotidien auquel nous étions tous habitués. Les mesures prises pour lutter contre l'épidémie nous amputent de notre liberté de mouvement, parfois de manière abusive... mais aussi nécessaire pour ralentir la propagation et protéger les plus vulnérables.

L'épidémie révèle des constats peu flatteurs sur notre manière de concevoir les logements et d'organiser la société. La contagion du virus nous conduit à adopter de nouvelles postures. La suspicion du prochain se fait sentir de manière très sensible à chaque sortie dans la rue. Cela frôle parfois la paranoïa. Et puis, inversement, une grande solidarité se manifeste lorsqu'à 20h, les gens se massent à leur fenêtre pour applaudir et célébrer un moment de communion.

Quel est votre analyse de la situation et votre plan ?

Cette situation conforte ma vision critique tant à l'échelle du territoire et de son aménagement qu'à l'échelle de l'habitat. Les deux sont révélateurs d'un rapport consumériste à notre environnement. Les valeurs proposées par le système néolibéral sont basées sur la croissance, la rentabilité et le profit, alors qu'à mon avis, l'architecture ne doit pas entrer dans ce système mais au contraire être au service de la qualité de l'aménagement et de la sensibilité. Je pense que nous sommes arrivés à un point où il faut redonner un sens au territoire rural, et inciter les populations à un retour à la campagne, en proposant un réel projet. Une ville comme Paris atteint une densité de 21.150 habitants au km², ce qui doit être la sixième ville la plus dense du monde. Elle dispose de trois jours d'autonomie alimentaire, si le ravitaillement en flux tendu est maintenu... Or, pour revenir au problème du covid-19, il n'y a pas plus fort risque de contamination que là où il y a de la densité humaine.

À mon avis l'architecture peut être une piste pour explorer des modes de vie ou des pratiques plus autonomes plus encrées dans un modèle économique de production locale. Aussi, repenser une autonomie locale permet de réduire de manière drastique l'emprunte carbone qui dans le domaine de la construction représente un tiers des émissions mondiales. A l'échelle de l'habitat, l'épidémie révèle encore d'autres constats peu flatteurs dans notre manière de concevoir les logements et d'organiser la société. Cette crise sanitaire expose avant tout les plus vulnérables de notre

société. Je pense d'abord aux personnes âgées "confiées" aux Ephad, et qui se retrouvent particulièrement frappées par le virus. Ensuite, je pense aux familles avec enfants, empilées dans des logements collectifs en cités-dortoirs, confinées dans les "grands ensemble" des 30 Glorieuses... Pas si glorieuse (*dit-il en riant*).

L'architecture en héritage

Ces deux situations sont révélatrices d'une manière de penser la société qui s'appuie sur la vision moderniste. En architecture, cette conception a été portée à son apogée par Le Corbusier, qui se reflète dans ses projets urbains utopiques : "la Ville contemporaine pour trois millions d'habitants", ou "le plan Voisin". La fascination du progrès et de la machine a conduit l'architecte à identifier le corps humain à une machine, et à concevoir la nouvelle architecture sur cette analogie, en faisant table rase du passé. Il a ainsi créé la "machine à habiter", concept qu'il applique aussi bien à l'échelle intérieure d'un logement, qu'à l'échelle de la ville. Cette vision de la société est hyper normative, et basée sur une hiérarchisation extrême, qui favorise "les élites" tout en mettant à l'écart les sujets à risques : "les ouvriers".

Après la Seconde guerre mondiale, ces idées ont guidé la reconstruction du pays, créant le socle de la plupart des types de ségrégations dont nous pâtissons aujourd'hui. Le lien intergénérationnel a été brisé, le lien de voisinage brisé, le lien familial brisé. Toute la chaîne des liens humains a été cassée pour diviser la population en entités éclatées et, en parallèle, on a divisé la ville en zones : zone d'habitat, zone de commerce, zone industrielle... Les logements ont suivi la même tendance : logements pour personnes âgées, logements pour étudiants, logements sociaux... L'architecture est un moyen qui doit permettre d'organiser la diversité et la mixité. Elle doit reposer sur ces principes essentiels pour générer du lien.

Pensez-vous qu'au lendemain de cette crise, les Français désertent les appartements sans balcon ou terrasse pour privilégier un logement avec jardin ?

Il me semble évident qu'en cette période de confinement, les personnes qui disposent d'un jardin, aussi petit soit-il, peuvent garder un rapport privilégié à l'extérieur. Il permet de profiter un peu du soleil, d'observer la renaissance de la nature, et des nuances de vert qui explosent. Il ne faut pas oublier que le contact à la nature est un besoin vital pour l'homme. Le jardin est un espace de repli privilégié en ce temps de confinement, car il offre aux enfants un espace de jeu et de défoulement, aux adultes un espace de repos ou de jardinage, et c'est un lieu de partage qui réunit toute la famille, qui par beau temps, mange dehors.

Aujourd'hui, dans la conception contemporaine de logement collectif, l'architecture intègre plus souvent un espace extérieur pour chaque logement comme peut en témoigner l'opération « autrement Rebière » Paris XVIIe où chaque architecte a décliné une extension sur l'extérieur propre à chaque bâtiment. Ce que nous dit cette crise sanitaire, c'est que, depuis 150 ans, on a trop concentré les gens en ville. Cette concentration a développé une gentrification qui repousse les moins fortunés des centres urbains. Cette concentration a aussi entraîné la réduction des surfaces habitables, pour ceux qui tentent de se maintenir dans les centres-villes. A l'inverse les campagnes ont été désertées. A mon avis il devient nécessaire d'inverser cette tendance et de redonner un sens de vivre à la campagne. Ce que montre ce confinement, c'est qu'il faut repenser le travail à la campagne. Il ne se limite pas à l'agriculture.

D'où votre réflexion sur un "art de vivre ensemble" ?

Aujourd'hui, l'habitat partagé (en ville ou à la campagne) est un modèle émergent avec du potentiel. Je pense en effet qu'il devient nécessaire de pousser cette expérience qui présente évidemment un véritable intérêt architectural, sur le plan social économique et écologique.

Seraient-ce vos différentes expériences vécues, et projets architecturaux, qui vous ont convaincu ?

Ma première expérience d'habitat partagé remonte à une vingtaine d'années, en allant rencontrer la famille d'un ami à Montpellier. Ses parents ont fait le choix d'habiter avec un autre couple, amis de longue date, avec qui ils avaient séjourné au Sénégal. De retour en France, les deux familles ont fait l'acquisition de deux petites maisons mitoyennes. Ils ont fait sauter les clôtures séparant les deux pavillons, partageant ainsi un grand jardin qui vient encercler les bâtisses. Il n'y a pas d'ouverture directe entre les deux maisons. Il faut passer dehors pour aller chez l'autre, ce qui préserve une certaine intimité. Par contre, les deux terrasses respectives ont été prolongées en une seule afin de connecter les deux cuisines. La grande terrasse est devenue le lieu des repas partagés, des discussions prolongées, des besoins collectives comme des jeux. Il n'y a qu'une seule télévision pour tout le monde, et le moment de voir un film est toujours prétexte à s'inviter.

Ce mode de vie s'est développé en toute spontanéité. Les familles sont animées par le même altruisme qui rend possible ce type de cohabitation. Les deux couples partageaient également la même profession d'ingénieurs-agronomes et travaillaient au sein de la même structure, en contact permanent avec des agriculteurs des quatre coins du monde. A chaque fois que je me rendais chez eux, il y avait toujours des amis de passage. La convivialité au sein de cette famille, simple, modeste, joyeuse, authentique m'a fait prendre conscience que c'était la voie à explorer.



Et pour aller plus loin



🏠 Olivier Marin, Un an depuis le confinement : les 10 changements sur le marché de l'immobilier, *Le Figaro*, 2021

<https://immobilier.lefigaro.fr/annonces/edito/acheter/j-achete/un-an-depuis-le-confinement-10-changements-sur-le-marche-immobilier>

🏠 « Bio-habitat la maison se met au vert », *C'est pas sorcier, France 3*, 27 mai 2013



https://www.youtube.com/watch?v=HBP9x_3LgEM

🏠 De l'immo à l'humour, La pierre à l'endroit,

<https://lapierrealendroit.wordpress.com/2016/04/30/de-limmo-a-lhumour/>



Une certaine uniformité dans les maisons

🏠 Thiphaine de Rocquigny, « Dis-moi où tu habites je te dirai qui tu es : épisode 1 le rêve du pavillon gris », *France culture*, 12/01/2021



<https://www.franceculture.fr/emissions/entendez-vous-leco/entendez-vous-leco-emission-du-mardi-12-janvier-2021>

Depuis la seconde moitié du XXe siècle, le système économique comme les politiques gouvernementales en matière d'habitat ont facilité l'accès à la propriété, l'élargissant aux classes moyennes inférieures. De grands ensembles propres alignent des maisons individuelles identiques et incarnent le rêve de la propriété avec jardin, grignotant les paysages et les zones rurales.

Aujourd'hui, le rêve pavillonnaire est de plus en plus critiqué. Moches, rigidement normatives et peu compatibles avec la transition écologique, ces zones sont aujourd'hui perçues comme des anomalies urbanistiques. Qu'en est-il aujourd'hui de ce grand rêve urbanistique de la seconde moitié du XXe siècle ? À l'heure où de nombreux citadins cherchent à s'éloigner des villes pour les campagnes, les zones périurbaines connaissent-elles le regain de popularité qu'on leur octroie ? Et renouvellent-elles le rêve français de l'accès à la propriété pavillonnaire et son jardin ?


🏠 Thiphaine de Rocquigny, « Dis-moi où tu habites je te dirai qui tu es : épisode 2 le choix de la grande ville », *France culture*, 13/01/2021



<https://www.franceculture.fr/emissions/entendez-vous-leco/entendez-vous-leco-emission-du-mercredi-13-janvier-2021>

Après une année marquée par les longs mois de confinement, les Français posent un regard nouveau sur leurs lieux d'habitation. Les citadins en particulier, qui jouissaient jusqu'alors d'un accès facile à la culture, au divertissement et au marché de l'emploi, se sont vus enfermés dans leurs petits appartements, si proches, mais si loin des lieux qui compensaient la nuisance sonore et la pollution de leur quotidien. S'en était fini se disaient-ils, dès que l'épidémie serait passée, ils iraient se mettre au vert.

Pourtant, l'année 2020 n'a pas été marquée par un exode massif vers les campagnes. Le marché de l'immobilier urbain est resté plutôt stable. Dans l'ensemble, les départs qui ont eu lieu ont surtout été entre les villes, notamment entre Paris et des villes de taille moyenne. Et pour cause : malgré les désagréments causés par la densité de population, les avantages sont non négligeables, notamment sur le plan économique. En termes d'emploi, de salaire et d'ascension sociale, la ville ouvre des portes que la ruralité laisse fermées. En termes d'émancipation sociale, la vie urbaine permet de découvrir de nouvelles choses, de rester dans l'anonymat pendant qu'on explore de nouvelles facettes de notre identité et de rencontrer des gens avec qui on partage des intérêts communs. Si la ville a ses inconvénients, elle multiplie aussi les avantages... sous les pavés, la plage ?

 **Thiphaine de Rocquigny, « Dis-moi où tu habites je te dirai qui tu es : épisode 3 l'heure où blanchit la campagne », *France culture*, 14/01/2021**



<https://www.franceculture.fr/emissions/entendez-vous-leco/dis-moi-ou-tu-habites-je-te-dirai-qui-tu-es-33-lheure-ou-blanchit-la-campagne>

Le 29 décembre 2020, Anne-Cécile Suzanne, agricultrice dans l'Orne et ex-candidate Les Républicains aux européennes 2019, signait dans le journal *Le Monde* une tribune intitulée Notre campagne s'endort, comme un vieillard qu'on oublie. Elle y dépeint une campagne à l'abandon, où les commerces ferment et où même les agriculteurs se raréfient. En serait révélatrice la crise des Gilets jaunes, qui visibiliserait les abandonnés des décideurs, implantés dans les grandes métropoles. Ce mouvement aurait mis en exergue les fractures territoriales et le sentiment d'abandon des territoires ruraux par les pouvoirs publics.

Qui sont d'ailleurs les habitants des zones rurales ? Quelles mutations ont-elles connues ? Il semblerait que les campagnes soient marquées par un regain d'attractivité notamment avec le Covid, qui entraînerait une fuite des villes. Maisons plus grandes, proximité des espaces verts, ainsi que des agriculteurs, les seraient bel et bien encore attractives. Mais toutes les campagnes ne sont évidemment pas logées à la même enseigne en termes d'attractivité... De la Creuse à la Drôme, en passant par le Tarn, le Lot, où en est l'exode rural ?

 **Michel Feltin-Palas, « Nos villes sont menacées par l'uniformité », *l'express.fr*, 24/10/2018**

https://www.l'express.fr/actualite/societe/nos-villes-sont-menacees-par-l-uniformite_2036645.html

Les villes françaises se ressemblent de plus en plus. Toutes ont leur Mc Do, leurs Sephora, leurs agences de la BNP, leurs périphéries massacrées par les grandes surfaces, leurs lotissements interchangeables, leurs cités sans âme... Dans ces conditions, à quoi bon espérer changer de cadre de vie en déménageant ? Le phénomène est-il inéluctable ? Non, selon François de Mazières, maire divers droite de Versailles et ancien président de la Cité de l'architecture et du patrimoine. Voici comment.

L'Express : Qu'il s'agisse de ses paysages, de sa gastronomie, de ses cultures, la France se caractérise par sa diversité. Cela est-il vrai aussi de son architecture ?

François de Mazières : Bien sûr. Pendant des siècles, on a construit avec les matériaux que l'on trouvait sur place : la tuile en Provence, l'ardoise dans le Val-de-Loire, la brique dans la région toulousaine... Et l'on s'adaptait aux conditions climatiques : les villes du Midi sont conçues pour se protéger du soleil l'été alors que, dans le Nord, on cherche à éviter les déperditions de chaleur. Cette adéquation participe de manière fondamentale à la réussite de l'architecture française. Hélas, au XXe siècle, on a assisté à un changement radical de paradigme. "Grâce" à l'invention du béton, on a multiplié les constructions bas de gamme et identiques. Après la Seconde Guerre mondiale, le seul objectif était de construire vite, beaucoup et pas cher. A l'époque, d'ailleurs, on croyait bien faire puisque l'on apportait le chauffage, la salle de bains, la lumière... Le problème est que l'on a complètement délaissé l'embellissement des balcons, les sculptures des façades, la couverture des toits, en considérant qu'il s'agissait là de détails secondaires. A tort !

Pourquoi ces éléments de décoration sont-ils selon vous si importants ?

C'est la personnalisation qui forge l'âme d'un lieu. Allez voir à Aix-en-Provence. Vous y admirerez bien sûr les splendides hôtels particuliers du cours Mirabeau, mais vous constaterez que les immeubles plus modestes des rues adjacentes y bénéficient également de détails soignés. C'est cela qui confère à cette ville son charme et son caractère. Il en va de même avec le Paris du Second Empire. Tout en veillant à ce que les façades soient régulières, Haussmann avait exigé que chaque bâtiment soit individualisé par des garde-corps, des balustrades, des portes d'entrée... Malheureusement, aujourd'hui, nos villes sont menacées par l'uniformité. Voyez nos entrées de ville ! Nous laissons se multiplier les grandes enseignes qui tuent le commerce de centre-ville, artificialisent les sols, massacrent les paysages,

américanisent notre société en donnant priorité au tout-voiture et dépersonnalisent les territoires en construisant partout les mêmes boîtes à chaussures. C'est une folie !

Ce phénomène ne s'observe-t-il pas aussi dans les centres-villes ? Dans les rues de Lille, de Marseille ou de Nantes, on trouve les mêmes enseignes de vêtements, les mêmes banques, les mêmes opticiens...

Vous avez raison, mais il faut savoir qu'il est extrêmement difficile de s'opposer à ce mouvement. [...]

Quelle est la cause principale de la standardisation que vous dénoncez ?

L'argent, comme toujours. Les maires n'ont plus de moyens financiers. L'Etat ne cesse de baisser leurs subventions et ils ne peuvent plus augmenter les impôts. Résultat : ils se retrouvent pieds et poings liés face aux promoteurs qui, dès lors, imposent leur vision.

Un exemple ?

Les Français rêvent d'habiter dans une maison individuelle. Je ne condamne pas cette aspiration, mais elle se traduit souvent par des lotissements sans âme qui se ressemblent tous, de la Savoie à la Bretagne en passant par la région parisienne et la Normandie. Pourquoi ? Parce que, face à des élus démunis, les promoteurs ont tout loisir d'imposer des lotissements clefs en main, sans souci de personnalisation.



Lorcan Finnegan, *Vivarium*, 2019



<https://youtu.be/m7z4L4gy4M4>

Tom et Gemma sont à la recherche de leur première maison. Lorsqu'un étrange agent immobilier leur fait visiter Yonder, un mystérieux quartier de banlieue aux maisons identiques, ils se retrouvent pris au piège dans ce labyrinthe banlieusard. La recherche de leur maison de rêve devient un vrai cauchemar.



Les cow-boys fringants, *Les maisons toutes pareilles*, 2019



<https://www.youtube.com/watch?v=DHNshxGILUK>

J'ai mon cinq mille pieds carrés
 La grosse piaule dans un quartier
 Flat comme le fond d'une bouteille
 Où les maisons sont toutes pareilles
 Les symptômes pré-mensuels
 D'une faillite trop personnelle
 Un set d'outdooring dans l'salon
 La pancarte à vendre su'l gazon
 J'ai une ex-femme qui m'en veut
 Les enfants une s'maine sur deux
 Pis un psy vraiment trop classe
 Qui m'écoute me plaindre pour cent piass'
 Sûr que j'f'rai brailler personne
 A'ec le spleen des pays riches
 Dans une ère qui distorsionne
 C'est tout l'monde qui a l'bonheur qui griche
 Mais dès que le jour s'éveille
 Sur les maisons toutes pareilles
 La vie qui reprend son cours
 Oublie le compte à rebours
 Woh-oh-oh
 Et comme des milliards d'humains
 J'me ferai croire que tout va bien
 Tant que s'lèvera le soleil
 Sur les maisons toutes pareilles
 Woh-oh-oh
 Woh-oh-oh
 Woh-oh-oh-oh
 Woh-oh-oh-oh, oh-oh-oh
 Comme plein d'mes contemporains

J'pratique le semblant de rien
Et j'donne mon accord tacite
Au triomphe d'un monde qui s'effrite
Climat fucked up, écocide
C'est donc ben plate d'être lucide
J'préfère mettre la switch à off
En attendant la catastrophe
Mais dès que le jour s'éveille
Sur les maisons toutes pareilles
La vie qui reprend son cours
Oublie le compte à rebours
Woh-oh-oh
Et comme des milliards d'humains
J'me ferai croire que tout va bien
Tant que s'lèvera le soleil
Sur les maisons toutes pareilles
Woh-oh-oh
Woh-oh-oh
Woh-oh-oh-oh
Woh-oh-oh-oh, oh-oh-oh
Quand la nuit borde le soleil
D'avant les maisons toutes pareilles
Pis qu'chu tout seul dans mon froc
Face à face avec mon époque
Je l'entends le glas qui sonne
Et c'pas vrai qu'j'm'en contrefiche
Dans une ère qui distorsionne
C'est tout l'monde qu'y a l'bonheur qui griche
Mais dès que le jour s'éveille
Sur les maisons toutes pareilles
La vie qui reprend son cours
Oublie le compte à rebours
Woh-oh-oh
Et comme des milliards d'humains
J'me ferai croire que tout va bien
Tant que s'lèvera le soleil
Sur les maisons toutes pareilles
Woh-oh-oh
Woh-oh-oh-oh
Woh-oh-oh-oh
Woh-oh-oh-oh
Woh-oh-oh-oh
Woh-oh-oh-oh

L'habitat soumis aux aléas de la vie

Bénabar, Quatre murs et un toit, 2005

 <https://youtu.be/E8kYTPcagLU>

Un terrain vague, de vagues clôtures, un couple divague sur la maison future
On s'endette pour trente ans, ce pavillon sera le nôtre
Et celui de nos enfants corrige la femme enceinte
Les travaux sont finis, du moins le gros œuvre, ça sent le plâtre et l'enduit
Et la poussière toute neuve

Le plâtre et l'enduit et la poussière toute neuve

Des ampoules à nu pendent des murs, du plafond, le bébé est né, il joue dans le salon

On ajoute à l'étage une chambre de plus, un petit frère est prévu pour l'automne

Dans le jardin les arbres aussi grandissent, on pourra y faire un jour une cabane

On pourra y faire un jour une cabane

Les enfants ont poussé, ils sont trois maintenant

On remplit sans se douter le grenier doucement

Le grand habite le garage pour être indépendant, la cabane, c'est dommage

Est à l'abandon

Monsieur rêverait de creuser une cave à vins, Madame préférerait une deuxième salle de bain

Ça sera une deuxième salle de bain

Les enfants vont et viennent chargés de linge sale, ça devient un hôtel la maison familiale

On a fait un bureau dans la petite pièce d'en haut, et des chambres d'amis

Les enfants sont partis

Ils ont quitté le nid sans le savoir vraiment, petit à petit, vêtement par vêtement.

Petit à petit, vêtement par vêtement

Ils habitent à Paris des apparts sans espace, alors qu'ici il y'a trop de place

On va poser tu sais des stores électriques, c'est un peu laid c'est vrai

Mais c'est plus pratique

La maison somnole comme un chat fatigué, dans son ventre ronronne la machine à laver

Dans son ventre ronronne la machine à laver

Les petits enfants espérés apparaissent, dans le frigo, on remet des glaces

La cabane du jardin trouve une deuxième jeunesse, c'est le consulat que rouvrent les gosses

Le grenier sans bataille livre ses trésors, ses panoplies de cow-boys aux petits ambassadeurs

Qui colonisent pour la dernière fois la modeste terre promise

Quatre murs et un toit

Cette maison est en vente comme vous le savez, je suis, je me présente, agent immobilier

Je dois vous prévenir si vous voulez l'acheter

Je préfère vous le dire cette maison est hantée

Ne souriez pas Monsieur, n'ayez crainte Madame, c'est hanté c'est vrai

Mais de gentils fantômes

De monstres et de dragons que les gamins savent voir, de pleurs et de bagarres

Et de copieux quatre-heures

"Finis tes devoirs", "il est trop lourd mon cartable", "laisse tranquille ton frère"

"Les enfants: à table!"

Vincent Cuzon, « 62 % des Français ne veulent pas acheter un logement à plus de 30 minutes de leur travail », se loger.com, 22 Juillet 2019

<https://edito.seloger.com/actualites/france/62-des-francais-ne-veulent-pas-acheter-un-logement-plus-de-30-minutes-de-leur-travail-article-33111.html>

Quand ils recherchent un logement à acheter, les Français sont attentifs à plusieurs critères, notamment la proximité des transports en commun. Seuls 14 % envisagent un temps de parcours supérieur à 45 minutes entre leur futur domicile et leur travail.

62 % des Français préfèrent acheter un bien proche de leur travail

Selon les chiffres de l'Observatoire du Moral Immobilier publié par Logic-Immo et dévoilés par LCI, 62,4 % des candidats à l'achat disent ne pas accepter un trajet de plus de 30 minutes entre leur futur domicile et leur lieu de travail, soit une heure aller-retour. Dans le détail, 16,5 % sont prêts à faire 15 minutes de trajet maximum et 45,9 % entre 15 et 30 minutes. Près d'un quart des Français interrogés dans le cadre de cette étude (23,70 %) sont tout de même prêts à faire entre 30 et 45 minutes de trajet entre leur logement et leur travail. En revanche, ils sont seulement 11 % à accepter de faire entre 45 minutes et 1 heure de trajet et 3 % à envisager de faire plus d'une heure. « Le temps de trajet domicile-travail et l'accès aux transports en commun sont des éléments souvent cruciaux avant de se positionner sur un achat immobilier, c'est pourquoi SeLoger propose d'effectuer des recherches par temps de trajet. Au-delà d'une heure quotidienne de trajet aller-retour, plus de 6 acquéreurs sur 10 expriment que cela est un frein à l'achat », explique Séverine Amate, porte-parole de l'Observatoire Logic-Immo du Moral immobilier.

Un logement loin des transports : c'est non pour 6 Français sur 10 !

Toujours selon cette étude, 58,9 % des Français interrogés ne seraient pas prêts à acheter un logement ne proposant pas un accès facilité aux transports en commun (bus, métro, train, tramway...) : 33,6 % affirment n'être « plutôt pas » prêts et 25,3 % « pas du tout » prêts à acheter un bien loin des transports. Seuls 36,3 % des Français interrogés par Logic-Immo envisageraient d'acquérir un bien immobilier ne proposant pas un accès facilité aux transports en commun : 14,3 % disent être « tout à fait » prêts et 22 % « plutôt » prêts. Enfin, 4,8 % des personnes interrogées n'ont pas souhaité se prononcer sur la question. « Près de 2 futurs acheteurs sur 3 écartent les biens ne proposant pas un accès facilité aux transports publics... Ceci montre encore une fois que les enjeux de la mobilité vont de pair avec la mécanique du logement et ont un impact sur la loi de l'offre et la demande ...et donc sur les prix des biens les mieux desservis par les réseaux de transport public », souligne Séverine Amate.

Fleur Olagner, «Immobilier: les Français rêvent toujours d'être propriétaire», *ladepeche.fr*, 08/03/2017

<https://www.ladepeche.fr/article/2017/03/08/2531671-immobilier-les-francais-revent-toujours-d-etre-propretaire.html>

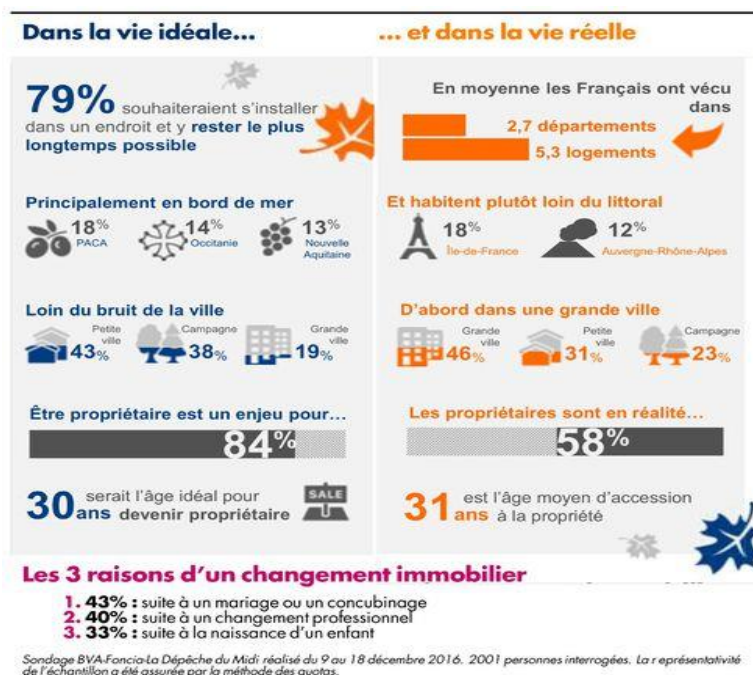
Devenir propriétaire, dans l'idéal d'une maison, si possible en bord de mer... Tel est le rêve d'une majorité de Français, selon une enquête réalisée par l'institut BVA et Foncia. Au total, 2 001 personnes ont participé à ce sondage par Internet. Principal enseignement ? Les Français sont assez sédentaires puisque 79 % d'entre eux souhaitent s'installer à un endroit pour y rester le plus longtemps possible. En pratique, ils habitent trois départements différents et déménagent cinq fois au cours de leur vie.

76 % des Français habitent dans leur logement idéal

De plus, 78 % d'entre nous désirent habiter une maison. Un rêve relativement accessible car 62 % le concrétisent, et au final, 76 % des Français habitent leur maison ou appartement idéal. Malheureusement, bien que 84 % d'entre nous souhaitent devenir propriétaires (une aspiration qui atteint son pic chez les 25-34 ans), seuls 58 % y parviennent, (51 % en Ile-de-France). La jeunesse y est pour beaucoup puisque 69 % des 65 ans et plus sont effectivement propriétaires de leur bien.

D'autre part, les Français habitent rarement dans l'endroit de leurs rêves. Alors que 50 % d'entre nous, tous âges confondus, aimeraient se réveiller chaque matin au bord de la mer, l'installation dans un lieu de vie est soumise à beaucoup de contraintes. En effet, lorsque nous déménageons, c'est avant tout suite à un mariage/concubinage (43 %), changement professionnel (40 %) ou naissance d'un enfant (33 %). D'ailleurs, ces statistiques dépendent du secteur géographique car dans l'Ouest, le changement de travail est le premier motif de déménagement et l'obtention d'un premier emploi le troisième. En outre, peu de Français pourraient s'imaginer vivre dans un autre logement que celui de leur conjoint (37 %), en colocation (17 %) ou retourner chez leurs parents (16 %).

C'est pourquoi, bien que les régions Provence-Alpes-Côte d'Azur, Occitanie et Nouvelle-Aquitaine soient les plus prisées, la majorité des Français vit en Ile-de-France et en Auvergne-Rhône-Alpes. Près de 62 % d'entre nous logent tout de même dans leur région idéale, même si 52 % préféreraient habiter une ville plus petite.



Entre la vie idéale et la vie réelle, les écarts sont grands.

Les jeunes ne quittent plus le nid pour leur conjoint mais pour leurs études

À 21 ans en moyenne, les jeunes prennent leur indépendance en termes de logement, principalement pour se rapprocher de leur lieu d'études, contrairement aux générations précédentes qui quittaient le nid familial pour rejoindre leur conjoint. Dix ans plus tard en moyenne, ils acquièrent leur première résidence et à 36 ans, 13% d'entre eux investissent dans la pierre et deviennent propriétaires-bailleurs. Par ailleurs, 9 % des Français parviennent à concrétiser leur rêve d'habiter au bord de la mer ou à la campagne par l'achat d'une résidence secondaire. Enfin, concernant le passage à la retraite, 36% des Français pensent qu'ils changeront de lieu de résidence. Et cette projection est assez fidèle à la réalité puisque 33% des retraités déménagent pour s'installer dans un endroit qui leur est cher et 31% pour profiter d'un climat plus agréable. À terme, 66 % des retraités ne désirent pas vendre leurs biens pour pouvoir les transmettre à leurs enfants (56 %), ou parce qu'ils y sont attachés (34%).

L'acquisition d'une résidence secondaire à 39 ans

Environ 9% des Français parviennent à acquérir une résidence secondaire au cours de leur vie. Cet achat se fait en moyenne à 39 ans, principalement pour avoir un pied-à-terre dans un lieu apprécié (43%), mais aussi pour réaliser un investissement (30%), disposer d'un lieu pour réunir sa famille (24%) ou d'un bien à transmettre à ses descendants (22%).

De cette façon, l'idéal de vivre sur le littoral qui n'est pas forcément atteint avec la résidence principale l'est souvent grâce à la résidence secondaire : 44 % des achats se font au bord de la mer, 31% à la campagne, 17% à la montagne et 8% en ville. Ainsi, les heureux propriétaires profitent de leur deuxième bien immobilier en moyenne neuf semaines par an.

Dans l'étude de BVA et Foncia parue hier, 181 personnes sur les 2 001 interrogées possédaient effectivement une résidence secondaire.

Albert Dubout, Dessins Humoristiques



II – 2 Ma maison : un espace partagé

Ma maison, ce lieu que je m'attribue, je le partage pourtant avec ma famille, un conjoint, des amis parfois ... Alors, il se peut que je ne me sente pas totalement chez moi. La cohabitation n'est pas toujours aisée. Même le voisinage peut-être parfois envahissant... Aussi, pour se sentir chez lui, chacun des occupants du logement va s'approprier un espace (pièce, partie d'une pièce, meuble) qui va devenir son territoire. En effet, la maison comporte toujours des zones communes et des espaces intimes. Si ces derniers sont d'accès réservé, en revanche les autres pièces sont des espaces de communication, d'échange et la maison devient le lieu de rencontre, de convivialité. Ainsi, partager l'espace procure des avantages sur le plan matériel (diminution des tâches, des corvées) mais surtout permet un enrichissement au contact de l'autre, des autres et c'est pour cela que de plus en plus nombreux sont ceux qui se lancent dans l'aventure de la collocation, de l'habitat participatif ... afin de se retrouver pour vivre mieux ensemble.

🏠 Alberto Eguier, *Une maison natale*, 2016

Je suis né treize ans après que mes parents se sont installés dans la maison familiale. J'y ai grandi jusqu'à mes 18 ans, lorsque mes parents, ma sœur et moi sommes partis pour habiter un appartement. L'appeler ma maison natale se révèle un peu égocentrique : mon frère est né seize ans avant moi et ma sœur, quatorze ans. Je le formule ainsi parce que j'avais grandement besoin de trouver un espace personnel dans cette maison. Celle-ci était divisée en deux parties, l'avant était occupé par ma famille, l'arrière, par mon oncle Noé, ma tante Sarah (la sœur de mon père) et leurs deux garçons, plus âgés que moi. Elle hébergeait aussi des colocataires, deux célibataires, et de nombreux amis de passage. J'étais donc le plus petit de la maison, le benjamin.

🏠 Édouard Vuillard, *Le Grand Intérieur aux six personnages*, 1897



🏠 Alberto Eguier, *L'inconscient de la maison*, 2004

Il y a des personnes qui vivent seules mais la plupart de nous résidons en famille et dans le même habitat. L'unité familiale a les mêmes contours que la maison. Ainsi en est-il depuis l'Antiquité: dans la Rome ancienne, la familia ne regroupait pas uniquement les individus ayant des liens de sang et d'alliance entre eux, mais également ceux qui se trouvaient sous le même toit, y compris ceux qui y travaillaient, par exemple, le personnel, les esclaves et les ouvriers si le propriétaire était agriculteur. La famille était composée de tous ceux qui habitaient la maison.

Selon Pierre Bourdieu

«La maison est [encore aujourd'hui] indissociable de la maisonnée comme groupe social stable et du projet social de le perpétuer. [...] Dans certaines traditions culturelles, paysannes ou aristocratiques notamment, le mot "maison" renvoie inséparablement à la demeure matérielle et à la famille qui y a vécu, y vit ou y vivra, entité sociale dont la transcendance par rapport aux personnes individuelles s'affirme précisément dans le fait qu'elle dispose d'un patrimoine de biens matériels et symboliques — notamment d'un nom, souvent différent de celui de ses membres — qui sont transmissibles en ligne directe. »

Et plus loin dans ce texte, il précise :

« Créer une maison, c'est la volonté collective de créer un groupe permanent, uni par des relations sociales stables, une lignée capable de se perpétuer durablement, à la façon de la demeure, durable et stable, immuable ; c'est un projet ou un pari collectif sur l'avenir de l'unité domestique, c'est-à-dire sur sa cohésion, son intégration, ou, si l'on préfère, sur sa capacité de résister à la désagrégation et à la dispersion ».

🏠 Pub IKEA "votre besoin d'être chez vous grandit alors nous baissons nos prix

🎧 <https://youtu.be/-rxtl1RS7Tg>

🏠 Patrick Avrane, *Maisons, quand l'inconscient habite les lieux*, 2020

La maison est ouverte ; et pour une grande majorité d'individus, l'existence quotidienne se passe à l'extérieur. Les chats domestiques sont quelquefois mécontents d'une présence constante d'humains dans leur espace. Il leur faut, comme les hommes et les femmes qui les entourent, apprendre à partager leur résidence. Ainsi les occupants mettent-

ils en place toute une stratégie d'occupation de la maison. [...] C'est ainsi que certains aménagements peuvent apparaître nécessaires. Ils concernent autant l'utilisation des pièces, la disposition des meubles que la représentation en soi de l'habitation. Les chats apprennent à partager le canapé dans la journée.



Familles nombreuses : Comment réussir à s'organiser ?



<https://www.youtube.com/watch?v=Vy1lupY1-sQ>



Grand Corps Malade, *L'Appartement*, 2008

https://youtu.be/F945lgHR8_w

J'voudrais vous parler d'un endroit remarquable,
Absolument épatant,
Un lieu extraordinaire
Qui existe depuis longtemps,
On le trouve un peu partout
Mais il referme bien de mystères,
Ce lieu mystique s'appelle : L'appartement de célibataire

Le célibataire masculin
C'est quand même celui
Que je connais le mieux,
C'est toujours un peu le même
Qu'il soit jeune ou qu'il soit vieux.
Je sais de quoi je parle
Suivez moi vous êtes sous bonne escorte.
L'appartement est là, Il suffit d'ouvrir la porte.
Ce que l'on remarque tout de suite
Sans être un enquêteur,
C'est que le sol mériterait un
Bon coup d'aspirateur.

C'est pas vraiment que c'est
Sale mais faut avouer que sous
Nos pieds, quand on marche
On a l'impression d'avancer sur du gravier.

Un autre truc flagrant même si le mec
Habit la depuis deux ans, c'est qu'on croit
Toujours qu'il vient de
Faire son déménagement
Y a pas de rideaux aux fenêtres et
Je crois qu'il faut admettre
Que la décoration c'est pas sa passion.
Le célibataire est fier de ses meubles.

Et pourtant tout ce qu'il y a, c'est un
Pauvre canapé clic-clac et une table basse IKEA
C'est souvent sur cette table que
le courrier attend bien sage,
A coté d'une canette et
D'un bout de pizza 4 fromages
Bienvenue dans la cuisine,
Voici l'évier, il est nickel.
Ouais bon la on le voit pas bien
il est sous la pile de vaisselle !

J'men fous j'la f'rai d'main !

La phrase est un peut classique.

Plus tard le célibataire aura un lave vaisselle,
ou une meuf les 2 sont pratiques.

Vous reconnaissez ce bruit ?

C'est quand on ouvre le frigidaire!

L'intérieur on dirait une plage de Normandie un soir d'hiver!!

A pars 2 yaourt et une sauce bolognaise périmée, C'est le grand dessert!

Vas Y referme vite chui déprimé !

Pas mal la salle de bain et sympa la baignoire,

Mais dis moi, c'est sa vrai couleur la, le gris trottoir ?

Et le lavabo pareil, lave le sa prend 2 secondes,

J'entends Jacob Delafond qui se retourne au fond de sa tombe !!

Attention on attaque la chambre et là ça cartonne!

Regarde bien le lit est fait!

Nan j'déconne !!

Par contre si tu regardes en dessous

il se passe des trucs étonnants

Y a tout un écosystème qui est

en plein développement !

Il peut se passer un moment grave

comme un tremblement de terre,

c'est quand une femme prend

ses quartiers dans l'appartement de célibataire.

Elle opère de petits changements,

délicatement sans gros sabots,

Et il y a plein de produits de beauté qui

poussent long du lavabo.

C'est toujours ton petit chez toi mais

Y a un nouveau parfum dans l'atmosphère

toi tu aimes cette invasion.

Tu observes tu laisses faire.

Et même si tu ranges pas plus et

que tu laves pas souvent tes draps,

Elle changera pas tes habitudes,

Si elle t'aime elle comprendra!



Renan Luce, *Chez Toi*, 2009

<https://youtu.be/mQuh0RUSIPU>

Ici, au milieu de tes choses

Assis c'est à peine si j'ose

Bouger d'un millimètre

Un peu intimidé

J'écoute mes objets renaître

De mes cartons vidés

Maintenant qu'je vis chez toi

De mèche tes livres prennent la parole

Leur chef la liste de Sir Carroll

Guide ce petit monde

Par la voix de la Reine

Qui leur crie « Je préviens, je gronde

Ceux qui sont à la traîne »

Maintenant qu'je vis chez toi

Plus à gauche me hurlent tes babioles
Z'ont voulu qu'j'les embauche
Pour un cadre de traviole
C'est la bringue et moi j'ai eu raison
De t'avoir fait du gringue
Pour connaître ta maison

Émeute, deux cents voix enfantines
La meute de tes carnets intimes
Déjà me met en garde
Sans vouloir être mesquine
Y'a pas moyen que tu regardes
Nos pages de Moleskine
Maintenant que j'vis chez toi

La ruche enfle comme un ballon
D'baudruche qui remplit le salon
Dans ce bordel joyeux
C'est là qu't'es revenue
Mais j'dansais avec le tissu soyeux
De tes petites tenues
Maintenant que j'vis chez toi

Plus à gauche me hurlent tes babioles
Z'ont voulu qu'j'les embauche
Pour un cadre de traviole
C'est la bringue et moi j'ai eu raison
De t'avoir fait du gringue
Pour connaître ta maison

Gauche, plus rien, me hurlent tes babioles
C'est vrai, l'cadre était bien
Jusqu'à c'qu'il dégringole
C'est la bringue, et s'il fallait l'refaire
J'te referai du gringue

Une cohabitation parfois difficile

Zola, *L'Assommoir*, 1877

La porte s'ouvrit, mais le porche était noir, et quand elle frappa à la vitre de la loge pour demander sa clef, la concierge ensommeillée lui cria une histoire à laquelle elle n'entendit rien d'abord. Enfin, elle comprit que le sergent de ville Poisson avait ramené Coupeau dans un drôle d'état, et que la clef devait être sur la serrure.

— Fichtre ! murmura Lantier, quand ils furent entrés, qu'est-ce qu'il a donc fait ici ? C'est une vraie infection. En effet, ça puait ferme. Gervaise, qui cherchait des allumettes, marchait dans du mouillé. Lorsqu'elle fut parvenue à allumer une bougie, ils eurent devant eux un joli spectacle. Coupeau avait rendu tripes et boyaux ; il y en avait plein la chambre ; le lit en était emplâtré, le tapis également, et jusqu'à la commode qui se trouvait éclaboussée. [...] Jamais le zingueur n'était revenu avec une telle culotte et n'avait mis la chambre dans une ignominie pareille. [...]

— Il faut pourtant que je me couche, murmura-t-elle. Je ne puis pas retourner coucher dans la rue... Oh ! je lui passerai plutôt sur le corps.

Elle tâcha d'enjamber l'ivrogne et dut se retenir à un coin de la commode, pour ne pas glisser dans la saleté. Coupeau barra complètement le lit. Alors, Lantier, qui avait un petit rire en voyant bien qu'elle ne ferait pas dodo sur son oreiller cette nuit-là, lui prit la main, en disant d'une voix basse et ardente :

— Gervaise... écoute, Gervaise...

Mais elle avait compris, elle se dégagea, éperdue, le tutoyant à son tour, comme jadis.

— Non, laisse-moi... Je t'en supplie, Auguste, rentre dans ta chambre... Je vais m'arranger, je monterai dans le lit par les pieds...

— Gervaise, voyons, ne fais pas la bête, répétait-il. Ça sent trop mauvais, tu ne peux pas rester... Viens. Qu'est-ce que tu crains ? Il ne nous entend pas, va !

Elle luttait, elle disait non de la tête, énergiquement. Dans son trouble, comme pour montrer qu'elle resterait là, elle se déshabillait, jetait sa robe de soie sur une chaise, se mettait violemment en chemise et en jupon, toute blanche, le cou et les bras nus. Son lit était à elle, n'est-ce pas ? elle voulait coucher dans son lit. À deux reprises, elle tenta encore de trouver un coin propre et de passer. Mais Lantier ne se lassait pas, la prenait à la taille, en disant des choses pour lui mettre le feu dans le sang. Ah ! elle était bien plantée, avec un loupiait de mari par devant, qui l'empêchait de se fourrer honnêtement sous sa couverture, avec un sacré salaud d'homme par derrière, qui songeait uniquement à profiter de son malheur pour la ravoir ! Comme le chapelier haussait la voix, elle le supplia de se taire. Et elle écouta, l'oreille tendue vers le cabinet où couchaient Nana et maman Coupeau. La petite et la vieille devaient dormir, on entendait une respiration forte.

— Auguste, laisse-moi, tu vas les réveiller, reprit-elle, les mains jointes. Sois raisonnable. Un autre jour, ailleurs... Pas ici, pas devant ma fille...

[...]— Tant pis, bégayait-elle, c'est sa faute, je ne puis pas... Ah ! mon Dieu ! ah ! mon Dieu ! il me renvoie de mon lit, je n'ai plus de lit... Non, je ne puis pas, c'est sa faute.

Elle tremblait, elle perdait la tête. Et, pendant que Lantier la poussait dans sa chambre, le visage de Nana apparut à la porte vitrée du cabinet, derrière un carreau. La petite venait de se réveiller et de se lever doucement, en chemise, pâle de sommeil. Elle regarda son père roulé dans son vomissement ; puis, la figure collée contre la vitre, elle resta là, à attendre que le jupon de sa mère eût disparu chez l'autre homme, en face. Elle était toute grave. Elle avait de grands yeux d'enfant vicieuse, allumés d'une curiosité sensuelle.

Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, 1849

Les soirées d'automne et d'hiver étaient d'une autre nature. Le souper fini et les quatre convives revenus de la table à la cheminée, ma mère se jetait, en soupirant, sur un vieux lit de jour de siamoise flambée ; on mettait devant elle un guéridon avec une bougie. Je m'asseyais auprès du feu avec Lucile ; les domestiques enlevaient le couvert et se retiraient. Mon père commençait alors une promenade qui ne cessait qu'à l'heure de son coucher. Il était vêtu d'une robe de ratine blanche, ou plutôt d'une espèce de manteau que je n'ai vu qu'à lui. Sa tête, demi-chauve, était couverte d'un grand bonnet blanc qui se tenait tout droit. Lorsqu'en se promenant il s'éloignait du foyer, la vaste salle était si peu éclairée par une seule bougie qu'on ne le voyait plus ; on l'entendait seulement encore marcher dans les ténèbres : puis il revenait lentement vers la lumière et émergeait peu à peu de l'obscurité, comme un spectre, avec sa robe blanche, son bonnet blanc, sa figure longue et pâle. Lucile et moi nous échangeions quelques mots à voix basse quand il était à l'autre bout de la salle ; nous nous taisions quand il se rapprochait de nous. Il nous disait en passant : « De quoi parliez-vous ? » Saisis de terreur, nous ne répondions rien ; il continuait sa marche. Le reste de la soirée, l'oreille n'était plus frappée que du bruit mesuré de ses pas, des soupirs de ma mère et du murmure du vent.

Dix heures sonnaient à l'horloge du château : mon père s'arrêtait ; le même ressort, qui avait soulevé le marteau de l'horloge, semblait avoir suspendu ses pas. Il tirait sa montre, la montait, prenait un grand flambeau d'argent surmonté d'une grande bougie, entrait un moment dans la petite tour de l'ouest, puis revenait, son flambeau à la main, et s'avançait vers sa chambre à coucher, dépendante de la petite tour de l'est. Lucile et moi, nous nous tenions sur son passage ; nous l'embrassions en lui souhaitant une bonne nuit. Il penchait vers nous sa joue sèche et creuse sans nous répondre, continuait sa route et se retirait au fond de la tour, dont nous entendions les portes se refermer sur lui.


Le talisman était brisé ; ma mère, ma sœur et moi, transformés en statues par la présence de mon père, nous recouvrions les fonctions de la vie. Le premier effet de notre désenchantement se manifestait par un débordement de paroles : si le silence nous avait opprimés, il nous le payait cher.

Ce torrent de paroles écoulé, j'appelais la femme de chambre, et je reconduisais ma mère et ma sœur à leur appartement. Avant de me retirer, elles me faisaient regarder sous les lits, dans les cheminées, derrière les portes, visiter les escaliers, les passages et les corridors voisins. Toutes les traditions du château, voleurs et spectres, leur revenaient en mémoire. Les gens étaient persuadés qu'un certain comte de Combourg, à jambe de bois, mort depuis trois siècles, apparaissait à certaines époques, et qu'on l'avait rencontré dans le grand escalier de la tourelle ; sa jambe de bois se promenait aussi quelquefois seule avec un chat noir[15].

Ces récits occupaient tout le temps du coucher de ma mère et de ma sœur : elles se mettaient au lit mourantes de peur ; je me retirais au haut de ma tourelle ; la cuisinière rentrait dans la grosse tour, et les domestiques descendaient dans leur souterrain.

La fenêtre de mon donjon s'ouvrait sur la cour intérieure ; le jour, j'avais en perspective les créneaux de la courtine opposée, où végétaient des scolopendres et croissait un prunier sauvage. Quelques martinets, qui durant l'été s'enfonçaient en criant dans les trous des murs, étaient mes seuls compagnons. La nuit, je n'apercevais qu'un petit morceau de ciel et quelques étoiles. Lorsque la lune brillait et qu'elle s'abaissait à l'occident, j'en étais averti par ses rayons, qui venaient à mon lit au travers des carreaux losangés de la fenêtre. Des chouettes, voletant d'une tour à l'autre, passant et repassant entre la lune et moi, dessinaient sur mes rideaux l'ombre mobile de leurs ailes. Relégué dans l'endroit le plus désert, à l'ouverture des galeries, je ne perdais pas un murmure des ténèbres. Quelquefois le vent semblait courir à pas légers ; quelquefois il laissait échapper des plaintes ; tout à coup ma porte était ébranlée avec violence, les souterrains poussaient des mugissements, puis ces bruits expiraient pour recommencer encore. À quatre heures du matin, la voix du maître du château, appelant le valet de chambre à l'entrée des voûtes séculaires, se faisait entendre comme la voix du dernier fantôme de la nuit. Cette voix remplaçait pour moi la douce harmonie au son de laquelle le père de Montaigne éveillait son fils.

L'entêtement du comte de Chateaubriand à faire coucher un enfant seul au haut d'une tour pouvait avoir quelque inconvénient ; mais il tourna à mon avantage. Cette manière violente de me traiter me laissa le courage d'un homme, sans m'ôter cette sensibilité d'imagination dont on voudrait aujourd'hui priver la jeunesse. Au lieu de chercher à me convaincre qu'il n'y avait point de revenants, on me força de les braver. Lorsque mon père me disait, avec un sourire ironique : « Monsieur le chevalier aurait-il peur ? » il m'eût fait coucher avec un mort. Lorsque mon excellente mère me disait : « Mon enfant, tout n'arrive que par la permission de Dieu ; vous n'avez rien à craindre des mauvais esprits, tant que vous serez bon chrétien ; » j'étais mieux rassuré que par tous les arguments de la philosophie. Mon succès fut si complet que les vents de la nuit, dans ma tour déshabillée, ne servaient que de jouets à mes caprices et d'ailes à mes songes. Mon imagination allumée, se propageant sur tous les objets, ne trouvait nulle part assez de nourriture et aurait dévoré la terre et le ciel. C'est cet état moral qu'il faut maintenant décrire. Replongé dans ma jeunesse, je vais essayer de me saisir dans le passé, de me montrer tel que j'étais, tel peut-être que je regrette de n'être plus, malgré les tourments que j'ai endurés.

 **Edward Hopper (1882-1967), *Chambre à New York*, 1932, 74 x 91, Sheldon Art Gallery (USA).**



<http://lezarplastik.free.fr/HOPPER-Chambre-a-New-York.pdf>

La scène peinte par Hopper se déroule dans un appartement New-yorkais. La scène est montrée à travers la fenêtre ouverte donnant sur leur appartement. [...] l'appartement pourrait appartenir à n'importe quel américain de la classe moyenne vivant en ville même si la décoration reste cossue.

Deux personnes sont présentes dans la scène : une femme et un homme qui doivent vraisemblablement être un couple. [...] Elle pianote légèrement quelques touches du piano, peut-être pour attirer l'attention de l'homme qui ne semble pas lui porter le moindre intérêt. La femme a la tête penchée et a l'air triste et seule. [...]

L'intérieur de l'appartement est banal, triste, comme la vie des personnages du tableau. Hopper nous rend spectateur de la solitude, de l'ennui et de la tristesse de la femme et de l'indifférence du mari. L'artiste renvoie ici l'autre face du développement matérialiste du "rêve américain". Les personnages de Hopper sont visiblement aisés socialement, mais paraissent totalement malheureux dans leur intimité.

 **Sartre, *Huis clos*, 1944**

Garcin n'a cessé de tambouriner contre la porte.

GARCIN

Ouvrez ! Ouvrez donc ! J'accepte tout : les brodequins, les tenailles, le plomb fondu, les pincettes, le garrot, tout ce qui brûle, tout ce qui déchire, je veux souffrir pour de bon . Plutôt cent morsures, plutôt le fouet, le vitriol, que cette souffrance de tête, ce fantôme de souffrance, qui frôle, qui caresse et qui ne fait jamais assez mal. (Il saisit le bouton de la porte et le secoue.) Ouvrirez-vous ? (La porte s'ouvre brusquement, et il manque de tomber.) Ha !

Un long silence.

INÈS

Eh bien, Garcin ? Allez-vous-en

GARCIN, lentement.

Je me demande pourquoi cette porte s'est ouverte.

INÈS

Qu'est-ce que vous attendez ? Allez, allez vite.

GARCIN

Je ne m'en irai pas.

INÈS

Et toi, Estelle ? (Estelle ne bouge pas ; Inès éclate de rire.) Alors ? Lequel ? Lequel des trois ? La voie est libre, qui nous retient ? Ha ! c'est à mourir de rire ! Nous sommes inséparables.

[...]

GARCIN

Il ne fera donc jamais nuit ?

INÈS

Jamais.

GARCIN

Tu me verras toujours ?

INÈS

Toujours

Garcin abandonne Estelle et fait quelques pas dans la pièce. Il s'approche du bronze.

GARCIN

Le bronze ... (Il le caresse.) Eh bien, voici le moment. Le bronze est là, je le contemple et je comprends que je suis en enfer. Je vous dis que tout était prévu. Ils avaient prévu que je me tiendrais devant cette cheminée, pressant ma main sur ce bronze, avec tous ces regards sur moi. Tous ces regards qui me mangent ... (Il se retourne brusquement.) Ha ! vous n'êtes que deux ? Je vous croyais beaucoup plus nombreuses. (Il rit.) Alors, c'est ça l'enfer. Je n'aurais jamais cru ... Vous vous rappelez : le soufre, le bûcher, le gril... Ah ! quelle plaisanterie. Pas besoin de gril : l'enfer, c'est les Autres.

Dominique Farrugia, *Sous le même toit*, 2017



<https://www.youtube.com/watch?v=cjsz4dEYUPs>



Delphine et Yvan divorcent. Alors que sa situation financière ne lui permet pas de retrouver un domicile, Yvan se rappelle qu'il détient 20 pourcent de la maison de son ex-femme. Il revient alors vivre chez Delphine, dans ses 20 pour cents. Les deux ex vont découvrir les joies de la colocation forcée.

Un voisinage parfois gênant



Renaud, *Dans mon H.L.M.*, 1980

<https://youtu.be/kUVD4efqGgg>

Au rez d'chaussée, dans mon HLM,
y'a une espèce de barbouze
qui surveille les entrées,
qui tire sur tout c'qui bouge,
surtout si c'est bronzé,
passe ses nuits dans les caves
avec son Beretta,
traque les mômes qui chouravent
le pinard aux bourgeois.
Y s'recrée l'Indochine
dans sa p'tite vie d'peigne cul.
Sa femme sort pas d'la cuisine,
sinon y cogne dessus.
Il est tell'ment givré
que même dans la Légion
z'ont fini par le j'ter,
c'est vous dire s'il est con !

Putain, c'qu'il est blême, mon HLM !
Et la môme du huitième, le hasch, elle aime !

Au premier, dans mon HLM,
y'a l'jeune cadre dynamique,
costard en alpaga,
c'lui qu'a payé vingt briques
son deux-pièces-plus-loggia.
Il en a chié vingt ans
pour en arriver là,
maint'nant il est content
Mais y parle de s'casser.
Toute façon, y peut pas,
y lui reste à payer
le lave-vaisselle, la télé,
et la sciure pour ses chats,
parc'que naturellement
c'bon contribuable centriste,
il aime pas les enfants,
c'est vous dire s'il est triste !

Putain, c'qu'il est blême, mon HLM !
Et la môme du huitième, le hasch, elle aime !

Au deuxième, dans mon HLM !
y'a une bande d'allumés
qui vivent à six ou huit
dans soixante mètres carrés
y'a tout l'temps d'la musique.
Des anciens d'Soixante-huit
y'en a un qu'est chômeur,
y'en a un qu'est instit',
y'en a une, c'est ma soeur.

Y vivent comme ça, relax,
y'a des mat'las par terre,
les voisins sont furax,
ils font un boucan d'enfer.
Ils payent jamais leur loyer,
quand les huissiers déboulent,
ils écrivent à Libé,
c'est vous dire s'ils sont cools !

Putain, c'qu'il est blême, mon HLM !
Et la môme du huitième, le hasch, elle aime !

Au troisième, dans mon HLM,
y'a l'espèce de connasse,
celle qui bosse dans la pub',
l'hiver à Avoriaz,
le mois d'juillet au club.
Comme toutes les décolorées,
elle a sa Mini Cooper,
elle allume tout l'quartier
quand elle sort son cocker.
Aux manifs de gonzesses,
elle est au premier rang,
mais elle ne veut pas d'enfants
parc'que ça fait vieillir,
ça ramollit les fesses
et pi ça fout des rides,
elle l'a lu dans l'Express,
c'est vous dire si elle lit !

Putain, c'qu'il est blême, mon HLM !
Et la môme du huitième, le hasch, elle aime !

Au quatrième, dans mon HLM,
y'a celui qu'les voisins
appellent "le communiste".
Même qu'ça lui plaît pas bien,
y dit qu'il est trotskyste !
J'ai jamais bien pigé
la différence profonde,
y pourrait m'expliquer
mais ça prendrait des plombes.
Depuis sa pétition,
y'a trois ans, pour l'Chili,
tout l'immeuble le soupçonne
à chaque nouveau graffiti,
n'empêche que "Mort aux cons"
dans la cage d'escalier,
c'est moi qui l'ai marqué,
c'est vous dire si j'ai raison !

Putain, c'qu'il est blême, mon HLM !
Et la môme du huitième, le hasch, elle aime !

Pi y'a aussi, dans mon HLM,
un nouveau romantique,
un ancien combattant,
un loubard, et un flic

qui s'balade en survêtement,
y fait chaque jour son jogging
avec son berger all'mand,
de la cave au parking,
c'est vach'ment enrichissant.
Quand j'en ai marre d'ces braves gens
j'fais un saut au huitième
pour construire un moment
avec ma copine Germaine,
un monde rempli d'enfants.
Et quand le jour se lève
on s'quitte en y croyant,
c'est vous dire si on rêve !

Putain, c'qu'il est blême, mon HLM !
Et la môme du huitième, le hasch, elle aime !

Les Wiggles, Les Voisins, 2005

<https://youtu.be/NpHiBzljRNO>

Y'a la p'tite vieille du rez d'chaussée
Et son p'tit chien méchant
Y'a la danseuse et son p'tit cul
Qui rentre tard la nuit
Y'a l'père de famille divorcé
Qui m'parle de ses enfants
Et y'a les voisins du d'ssus
Qui font du bruit
J'vais pas donner des coups d'balai
Sur mon plafond
Je n'vais pas me mettre à gueuler
Comme un pauv' con
J'en parlerai pas au Syndic
Et j'appellerai jamais les flics
J'continue d'croire qu'il me suffit
D'rester poli pour être compris
Y'a l'étudiant fan de Tryo
Qui commande des pizzas
Y'a Marie-Claude qu'est au chomdû
Bientôt au RMA
Y'a deux aut' gars dans un studio
Paraît qu'ils s'entendent pas
Et y'a les gros cons du d'ssus
Qui s'prennent pour Metallica
J'vais pas donner des coups d'balai
Sur mon plafond
J'e n'vais pas me mettre à gueuler
Comme un pauv' con
J'en parlerai pas au Syndic
Et j'appellerai jamais les flics
J'continue d'croire qu'il me suffit
D'rester gentil pour être compris

Y'a la p'tite vieille trop maquillée
Qu'aime pas comment j'm'habille
Y'a la danseuse en p'tite tenue
Qui vient m'taxer du sel

Y'a l'père de famille qui m'lit l'courrier
 Qu'il reçoit de ses filles
 Et y'a les gros connards du d'ssus
 Qui se prennent pour Jacques Brel
 Y'a l'étudiant fan de Java
 Qui s'remonte des Kebab
 Marie-Claude qui sait pas qu'j'ai vue
 Fouiller dans les poubelles
 Dans leur studio y'a les deux gars
 Qui s'engueulent en arabe
 Et y'a ces trous du cul
 D'intermittents qui foutent le bordel
 Deux nuits que j'donne des coups d'balai sur mon plafond
 Deux fois que j'me r'trouve à gueuler comme un pauv' con
 Mais cette fois j'vais m'mettre en colère
 J'vois pas pourquoi j'me laisserais faire
 Quand faut y'aller bah faut y'aller
 Y'a plus d'pitié là ça va chier
 Deux nuits que j'donne des coups d'balai
 Sur mon plafond
 Deux fois que j'me r'trouve à gueuler
 Comme un pauv' con
 Mais cette fois j'vais m'mettre en colère
 J'vois pas pourquoi j'me laisserais faire
 Quand faut y'aller bah faut y'aller
 Y'a plus d'pitié merde là ça va chier
 Y'a la p'tite vieille
 Y'a la danseuse
 L'père de famille
 Y'a l'étudiant
 Y'a Marie-Claude
 Y'a les deux gars
 Y'a la p'tite vieille
 Y'a la danseuse
 L'père de famille
 Y'a l'étudiant
 Y'a Marie-Claude
 Y'a les deux gars

L'appropriation d'un territoire dans l'espace domestique pour se sentir chez soi

Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, 1849

Vie à Combourg

[...]

Le calme morne du château de Combourg était augmenté par l'humeur taciturne et insociable de mon père. Au lieu de resserrer sa famille et ses gens autour de lui, il les avait dispersés à toutes les aires de vent de l'édifice. Sa chambre à coucher était placée dans la petite tour de l'est, et son cabinet dans la petite tour de l'ouest. Les meubles de ce cabinet consistaient en trois chaises de cuir noir et une table couverte de titres et de parchemins. Un arbre généalogique de la famille des Chateaubriand tapissait le manteau de la cheminée, et dans l'embrasement d'une fenêtre on voyait toutes sortes d'armes, depuis le pistolet jusqu'à l'espingle. L'appartement de ma mère régnait au-dessus de la grande salle, entre les deux petites tours : il était parqueté et orné de glaces de Venise à facettes. Ma sœur habitait un cabinet dépendant de l'appartement de ma mère. La femme de chambre couchait loin de là, dans le corps de logis des grandes tours. Moi, j'étais niché dans une espèce de cellule isolée, au haut de la tourelle de l'escalier qui communiquait de la cour intérieure aux diverses parties du château. Au bas de cet escalier, le valet de chambre de

mon père et le domestique gisaient dans des caveaux voûtés, et la cuisinière tenait garnison dans la grosse tour de l'ouest.

Mon père se levait à quatre heures du matin, hiver comme été : il venait dans la cour intérieure appeler et éveiller son valet de chambre, à l'entrée de l'escalier de la tourelle. On lui apportait un peu de café à cinq heures ; il travaillait ensuite dans son cabinet jusqu'à midi. Ma mère et ma sœur déjeunaient chacune dans leur chambre, à huit heures du matin. Je n'avais aucune heure fixe, ni pour me lever, ni pour déjeuner ; j'étais censé étudier jusqu'à midi : la plupart du temps je ne faisais rien.

À onze heures et demie, on sonnait le dîner que l'on servait à midi. La grand'salle était à la fois salle à manger et salon : on dînait et l'on soupa à l'une de ses extrémités du côté de l'est ; après les repas, on se venait placer à l'autre extrémité du côté de l'ouest, devant une énorme cheminée. La grand'salle était boisée, peinte en gris blanc et ornée de vieux portraits depuis le règne de François Ier jusqu'à celui de Louis XIV ; parmi ces portraits, on distinguait ceux de Condé et de Turenne : un tableau, représentant Hector tué par Achille sous les murs de Troie, était suspendu au-dessus de la cheminée.

Le dîner fait, on restait ensemble, jusqu'à deux heures. Alors, si l'été, mon père prenait le divertissement de la pêche, visitait ses potagers, se promenait dans l'étendue du vol du chapon ; si l'automne et l'hiver, il partait pour la chasse, ma mère se retirait dans la chapelle, où elle passait quelques heures en prière. Cette chapelle était un oratoire sombre, embelli de bons tableaux des plus grands maîtres, qu'on ne s'attendait guère à trouver dans un château féodal, au fond de la Bretagne. J'ai aujourd'hui en ma possession une Sainte Famille de l'Albane, peinte sur cuivre, tirée de cette chapelle : c'est tout ce qui me reste de Combourg.

Mon père parti et ma mère en prière, Lucile s'enfermait dans sa chambre ; je regagnais ma cellule, ou j'allais courir les champs.

À huit heures, la cloche annonçait le souper. Après le souper, dans les beaux jours, on s'asseyait sur le perron. Mon père, armé de son fusil, tirait les chouettes qui sortaient des créneaux à l'entrée de la nuit. Ma mère, Lucile et moi, nous regardions le ciel, les bois, les derniers rayons du soleil, les premières étoiles. À dix heures on rentrait et l'on se couchait.

 **Vincent Van Gogh (1853-1890), La Chambre de Van Gogh à Arles**, huile sur toile, H. 57,5 cm ; L. 74 cm, 1889, Paris, musée d'Orsay



<https://www.panoramadelart.com/chambre-de-van-gogh-a-arles-vincent-van-gogh>

 **Alberto Eiguer, L'inconscient de la maison, 2004**

[...] Dans la maison, travaillée par l'habitat intérieur, rien ne semble laissé au hasard. La distribution des pièces traduit souvent les hiérarchies, les membres les plus estimés d'une famille peuvent avoir les plus belles pièces, par exemple. Parfois, il s'agit du témoignage de l'évolution de la situation du couple. Après le divorce, une femme a cédé la chambre qu'elle habitait avec son ancien mari à sa fille ; elle a préféré s'installer dans une petite pièce au fond de l'appartement. Elle ne se sentait pas assez importante à cette époque, se trouvait déprimée et coupable d'avoir séparé sa fille de son père. Elle voulut la «récompenser». C'était en fait un cadeau ambigu, qui mettait sa fille à une place d'adulte avec intervention des générations.

Le cadre de la maison est souvent fixé, car une majorité de personnes ne peut se construire une maison ou un appartement selon ses goûts, bien qu'il y ait toujours du temps pour choisir avant location ou achat parmi nombre de lieux visités. Une fois installée, la famille investit les lieux selon le modèle de son habitat intérieur. [...]

Patrice Cuynet (1999) propose aussi à la famille de faire collectivement un dessin ou plan de la maison et il leur demande ensuite celui de la maison idéale, celle que ses membres aimeraient avoir, « la maison de rêve ». Il ne donne pas d'instructions leur permettant ainsi de laisser libre cours aux processus inconscients. Une intéressante perspective se dégage en comparant les dessins, à propos des oppositions entre désir et réalité, parfois trop distants l'un de l'autre, ainsi que les craintes, les espoirs. Les membres de la famille dessinent souvent une maison « de rêve » luxueuse, avec beaucoup d'espace et des pièces en grand nombre, plus qu'ils n'en ont besoin, comme si l'idéal était associé à richesse et opulence. [...]

Dans l'espace domestique, rôles et fonctions sont donc distribués. J'en donne de nouveaux exemples. Certains objets essentiels comme un outil de travail, l'ordinateur, la télévision, etc. placés dans des lieux précis peuvent être source de conflits : le « propriétaire du territoire » en question revendiquera un « droit de péage », moral souvent, s'il a un penchant pour l'abus de pouvoir. Ce que l'on appelle les lieux communs, le séjour, les WC, etc. ne sont, en vérité, que rarement des lieux communs. La mère peut se sentir à l'aise dans le secteur où elle développe ses activités préférées et si son pouvoir est important à l'intérieur de la famille, son « domaine » peut témoigner par sa fonction : lieu de rassemblement, voire de décision. « Va voir ton père dans son bureau, il veut te parler », ordonne-t-on à un adolescent pour lui faire sentir l'importance de ce qui lui y sera annoncé.

En étudiant la maison familiale, il ne s'agira donc pas de penser l'habitat en relation avec un individu mais avec plusieurs.

Jean-Louis Le Run, « L'enfant et l'espace de la maison », *cairn.info*, 2006

<https://www.cairn.info/revue-enfances-et-psy-2006-4-page-27.htm>

La maison, un lieu historiquement et socialement organisé

[...] C'est ainsi qu'on aboutit à l'organisation de la maison qui prévaut, aujourd'hui, en occident et qui distingue, de plus en plus, les espaces d'intimité et d'hygiène (chambres, salle de bain, toilettes), les espaces de sociabilité et de réception (salon, salle à manger, cuisine), les espaces de relégation et d'entrepôt (cave, grenier, placards) et les espaces de circulation et de communication (couloirs, escaliers, portes). Le seuil, l'entrée sont le cadre de cette fonction fondamentale qui consiste à laisser entrer et sortir de chez soi. Ils donnent lieu à toutes sortes d'usages, de rituels et de codes selon qu'il s'agit d'une visite de familiers, d'amis, de relations, de visiteurs fonctionnels ou d'importuns.

Ce schéma, déjà classique, évolue avec la société et l'exacerbation de l'individualisme et du célibat, et, combiné à l'étroitesse des logements en ville, amène un retour au décroisement sous la forme d'open spaces, de cuisines américaines, de lofts, de cloisons modulables et la recherche d'une évolutivité de l'espace. L'arrivée de l'ordinateur dans une majorité de foyers impose de lui trouver une place, imprévue dans les canons habituels. À chacun sa solution !

Les chambres sont le lieu de l'intimité, le lieu où l'on se retire pour s'abandonner au sommeil. L'idéal souhaité par beaucoup de familles, qui n'en ont pas toujours les moyens, est aujourd'hui une chambre individuelle pour chaque enfant. Cette séparation n'est pas facile pour le petit enfant et donne lieu à tout un jeu d'interactions, fonctions de la dynamique inconsciente de chacun des membres de la famille, où se mêlent angoisse de séparation et désir masqué de ne pas laisser les parents retrouver leur intimité de couple, dans le contexte du conflit œdipien. Car la chambre des parents est certainement, avec la cuisine, un des lieux les plus intéressants de la maison, d'autant que l'accès y est mesuré. Lieu des retrouvailles heureuses et régressives et de la consolation, mais aussi lieu interdit, lieu dont on est exclu, lieu de la scène primitive, de la sexualité des parents, finalement cœur de la maison en tant qu'elle est extension du ventre maternel, ce premier logis !

Marguerite Duras, *La vie matérielle*, 1988

Il y a aussi des maisons trop bien faites, qui sont trop bien pensées, sans incident aucun, pensées à l'avance par des spécialistes. Par incident, j'entends l'imprévisible que révèle l'usage de la maison. La salle à manger est grande parce que c'est là qu'on reçoit les invités, mais la cuisine est petite, de plus en plus petite. Mais on y mange toujours, on s'y entasse — quand l'un sort tous les autres doivent se lever mais on ne l'a pas abandonnée.

On voudrait désapprendre aux gens à manger dans la cuisine et c'est là qu'ils se retrouvent, qu'ils vont tous le soir venu, c'est là qu'il fait chaud et qu'on reste avec la mère qui fait la cuisine tout en parlant. L'office, là où on fait le linge, la lingerie, ça n'existe plus non plus et c'est pourtant irremplaçable, comme les cuisines larges, les cours.

Maintenant, vous ne pouvez plus faire le plan de votre maison, c'est mal vu, on vous dit : C'était bon avant ça, maintenant il y a des spécialistes qui font ça et ils le font donc mieux que vous. »

J'éprouve un grand dégoût à voir se développer ce genre de sollicitude. En général les maisons modernes manquent de ces pièces qui sont les phases complémentaires des propositions principales que sont la cuisine, la chambre à coucher. Je parle ici des pièces où ranger la dépense. On se demande comment s'en passer, où mettre le repassage, les provisions, la couture, les noix, les pommes, les fromages, les machines, les outils, les jouets, etc.

De même les maisons modernes manquent de couloirs pour les enfants, courir ou jouer, pour les chiens, les parapluies, les manteaux, les cartables, et puis n'oublions pas : les couloirs c'est l'endroit où roulent ces petits enfants quand ils sont exténués, c'est là où ils s'endorment, où on va les ramasser pour les mettre au lit, c'est là qu'ils vont quand ils ont quatre ans et qu'ils en ont marre des grands, de leur philosophie, de tout, c'est là qu'ils vont quand ils doutent d'eux-mêmes, qu'ils pleurent sans crier sans rien demander.

La maison manque toujours de place pour les enfants, toujours, dans tous les cas, même celui de châteaux. Les enfants ne regardent pas les maisons, mais ils les connaissent, les recoins, mieux que la mère, ils fouillent les enfants. Ils cherchent. Les enfants ne regardent pas les maisons, ils ne les regardent pas plus que les parois de chair qui les enferment lorsqu'ils ne voient pas encore, mais ils les connaissent. C'est quand ils quittent la maison qu'ils la regardent. [...]

 **Thomas Meyer, Marcel Rufo: "Oui, l'adolescent doit être libre dans sa chambre", cotemaison.fr, 14/09/2010**

https://www.cotemaison.fr/chambre-et-bureau/marcel-rufo-oui-l-adolescent-doit-etre-libre-dans-sa-chambre_6562.html

Rebelle ou studieux, introverti ou extraverti : l'adolescent anime souvent la maison, voire l'agite avec force ! Sa chambre est souvent son antre, son refuge. Pour en savoir plus sur la chambre de l'adolescent et notamment quelle doit être l'attitude des parents, Cotemaison.fr a interviewé un pro des ado : Marcel Rufo, chef du service médico-psychologique de la famille et de l'enfant au CHU Sainte-Marguerite de Marseille et auteur de nombreux ouvrages sur le sujet.

Pour Marcel Rufo, l'adolescent est dans une période où il forge son caractère, ce qui se retranscrit de diverses façons dont celle de disposer de sa chambre. Il estime que l'ado a un besoin essentiel d'espace et de liberté pour grandir. Pas sûr que ça plaise à tous les parents...

La chambre est-elle importante pour la vie de l'adolescent ?

Certainement, car la chambre de l'adolescent représente son autonomie, son intimité, son territoire, sa grotte... La chambre d'un adolescent incarne l'opposition à celle de ses parents. Par exemple, l'ado qui a des troubles du sommeil n'ira pas dormir dans la chambre de ses parents, contrairement au petit enfant qui ira s'y réfugier. Même s'il ne trouve pas le sommeil, le jeune ado préfère rester dans son lit.

La chambre d'un ado, c'est aussi son lieu de jeu, de sexualité, d'ouverture sur le monde, surtout lorsqu'il a un ordinateur. C'est également son endroit secret où il peut cacher son cahier derrière un meuble. Curieusement, la chambre de l'adolescent est un lieu pour sortir de la maison, s'en évader.

Comment faire pour qu'il s'y sente bien ?

Le jeune adulte fait de sa chambre un espace à lui. Il faut le laisser dans son monde et éviter qu'il ne soit pas en permanence avec les parents. Dans certaines situations, c'est compliqué, par exemple si l'enfant partage sa chambre avec un frère ou une sœur. Dans ce cas il suffit d'une attention particulière, comme une petite armoire fermée à clé. Il y a la chambre et ce qui peut représenter l'intimité, ce à quoi l'adolescent tient beaucoup. Enfin la chambre est un endroit où l'ado peut s'ennuyer ce qui est très important pour lui.

Faut-il laisser l'ado tout chambouler dans sa chambre, changer les meubles de place ?

Oui, l'ado doit bouger les meubles, le lit, et mettre les choses dans tous les sens. Sa chambre est une chambre qui ne vit ni au passé ni à l'avenir, mais au présent. Le jeune est un peu à l'hôtel lorsqu'il est chez lui, ce qui est une bonne chose car il doit pouvoir s'échapper. La décoration dans la chambre d'un adolescent lui permet aussi de se cacher. Les posters, par exemple, sont des planques : il faut essayer de voir derrière les affiches leur réelle signification.

Tout ce que je peux dire c'est que la chambre de l'adolescent est une projection de sa personnalité. Il faut lui laisser le champ libre pour qu'il puisse se sentir à l'aise. Néanmoins les parents doivent pouvoir intervenir lorsqu'ils sentent que les choses vont trop loin.

Les parents doivent-ils aller jusqu'au conflit en cas de désaccord ?

Les parents doivent survivre ! Ils doivent éviter d'adopter des règles qui sont source de conflit. Il est indispensable qu'ils n'aillent pas contre l'envie de leur enfant, car cela va tout de suite aller dans l'exagération. L'adolescent doit être libre dans sa chambre.

L'adolescence est une période qui voit l'apparition du goût. Il est nécessaire que les parents fassent des concessions, car le goût pourra être bon ou mauvais. L'ado aura des envies de changement, comme remplacer un meuble ou un

objet qu'il adorait étant petit mais qu'il n'apprécie plus désormais. Il convient d'accéder à ses demandes et de ne pas lutter. C'est son territoire.

Oui, mais en cas d'attitude choquante ou de décoration extrême ?

Plusieurs situations existent. Par exemple, si l'adolescent met des images érotiques voire pornographiques sur ses murs, il faut lui demander de les cacher. Les parents doivent lui expliquer qu'ils n'ont pas à voir ces images. L'ado doit dans ce cas les accrocher à l'intérieur de l'armoire, à la manière d'un casier de matelot.

Néanmoins, si l'atmosphère de la chambre est très très particulière, ce n'est plus la décoration qui est en cause. Il est important de regarder au-delà. Dans le cas d'une chambre sataniste avec des représentations du diable, de sang et d'horreur, ce n'est pas la chambre qu'il faut remettre en question mais l'enfant, qui peut avoir un problème.

L'ado a-t-il selon vous le droit de s'enfermer ?

Pas tout à fait. Car sa chambre reste une pièce à part entière dans la maison. Les parents ont l'obligation de pouvoir y rentrer quand ils le souhaitent, même s'il y a un loquet permettant à l'ado de s'enfermer. L'enfant doit savoir que ses parents ont un droit d'accès. Ils doivent néanmoins respecter son intimité, grâce à des règles simples, notamment frapper avant d'entrer. Encore une fois, pour l'adolescent sa chambre est la pièce principale de la maison. Ce qui est mieux ainsi car il n'ira pas polluer le reste de la maison.

Faut-il laisser un adolescent avoir une télé ou un ordinateur dans sa chambre ?

Oui, c'est bien. C'est une façon pour eux de s'ouvrir sur le monde, de se cultiver différemment. Mais il faut être vigilant et surtout voir au cas par cas. Si un jeune reste tout le temps sur son ordinateur, ça devient préoccupant. Là encore, ce n'est pas l'ordinateur qu'il faut remettre en cause...

Quelles sont les conditions à respecter pour que l'ado puisse étudier convenablement ?

Il n'existe aucune règle. Normalement, l'adolescent travaille seul dans sa chambre, mais il peut, s'il le souhaite, travailler sur la table du séjour, avec la télévision en fond. Il faut simplement qu'il soit dans les dispositions qui lui conviennent le plus.

 **Maya Lebas, « Le rêve d'une pièce rien que pour soi... », lefigaro.fr, 4 mars 2011**

<https://madame.lefigaro.fr/art-de-vivre/reve-dune-piece-rien-que-pour-soi-7790>

Pour réussir à vivre « libres ensemble », le sociologue François de Singly recommande l'aménagement, chez soi, d'une pièce en plus. Tour à tour bureau, buanderie, pièce télé... elle permet à chacun de s'isoler.

Avocate et mère de trois enfants, Sandra, la quarantaine énergique, n'a qu'une idée en tête : aménager chez elle son espace personnel, celui où personne ne viendra la chercher. « Même une pièce minuscule, assure-t-elle. Je veux juste m'isoler de temps à autre pour lire, écouter de la musique ou simplement faire la sieste. » Elle est prête pour cela à diviser sa chambre en deux. « Mon mari est plutôt réticent mais face à mon insistance, j'espère qu'il finira par céder. » En attendant, elle a trouvé une parade : s'enfermer dans sa salle de bains, quand elle souhaite un peu de tranquillité. Sandra n'est pas la seule dans ce cas. 53 % des Français désirent, eux aussi, une pièce supplémentaire. En 1929 déjà, Virginia Woolf faisait l'apologie d'une « chambre à soi », endroit nécessaire, selon elle, pour nourrir réflexion et créativité. À son époque pourtant, l'épanouissement de l'individu n'était pas au centre des préoccupations, et le modèle familial était très éloigné de celui que nous connaissons. « La famille s'est considérablement assouplie, analyse le sociologue François de Singly. Dans la vie quotidienne, cette souplesse se traduit par l'alternance de moments où chacun est dans son monde, et d'autres où l'on se réunit, ensemble ou par fraction (la mère et la fille autour d'une série, le père et le fils devant un match). On aime d'autant plus être avec les autres qu'on s'autorise à se retrancher dans son coin. »

Le besoin d'intimité est apparu à la fin du XIXe siècle, après la séparation du lieu de travail et du domicile. « Il s'est traduit dans les maisons bourgeoises par l'éloignement des domestiques, via l'invention des chambres de bonne, ajoute François de Singly. La notion de bonheur familial, jadis inconnue, s'est alors imposée. À partir des années 1960, on a reconnu une identité propre à l'enfant, lui donnant droit à une chambre à lui, tandis que les adultes sont restés dans une logique plus collective. »

Aujourd'hui, les divorces et la demande croissante d'individualisation des parents comme des enfants ont modifié notre vision de la maison idéale. Elle doit permettre de concilier tous les possibles : se rassembler sans empiéter sur le territoire des autres, prendre de la distance sans se gêner, faire des efforts sans sacrifier ses passions. Le choix du programme télé cristallise cette conciliation nécessaire. « Difficile, à quatre, d'avoir envie des mêmes choses au même moment », dit ce père de famille médecin. Sa femme adore lire, il préfère bricoler. Il veut du calme, elle ne respire qu'au rythme de la musique. Quant à leurs enfants, ils sont bien décidés, eux aussi, à faire valoir leurs exigences. Reste à trouver un compromis.

La tâche se révèle d'autant plus difficile que le logement est surinvesti. De plus en plus polyvalent, il est à la fois un refuge protecteur contre l'extérieur, ouvert à la tribu élargie et connecté au monde. Mais a-t-on envie de travailler sur Internet quand les autres se distraient devant un film ? Ou de recevoir ses amis avec toute sa famille ? Car même les

pièces sont devenues multifonctionnelles. La salle de bains fait office de salle de sport, la chambre, de coin télé. Le salon, lui, se transforme en cinéma-salle à manger-lieu de repos ou de lecture. « Dans ce contexte, le seul moyen d'atteindre ce nouvel idéal social – qui consiste à vivre libres ensemble – est d'aménager cette fameuse pièce en plus », assure François de Singly. Un espace qui changerait de fonction selon les besoins : chambre d'invités, bureau ou salle de gym...

Inutile de déménager pour autant. Il suffit parfois de repenser l'agencement, en installant par exemple une cloison mobile dans une pièce existante, ou d'utiliser les combles. « À Paris, la plupart d'entre eux sont inexploités, souligne Michel Langrand, président de Velux France. Ils représentent pourtant une solution économique et environnementale, car ils favorisent la densité urbaine sans avoir recours à ces tours dont on connaît si bien les travers. »

En résumé, cette maison évolutive, si bien décrite par le chanteur Bénabar (« monsieur rêverait de creuser une cave à vin, madame préférerait une deuxième salle de bains. Ce sera une deuxième salle de bains »), doit répondre à des aspirations parfois contradictoires : chacun désire appartenir à une communauté et pouvoir s'en abstraire, aller vers les autres tout en se protégeant de leurs intrusions et surtout être soi, chez soi. Autrement dit, le domicile doit permettre à l'individu d'exprimer ses multiples facettes en toute liberté.

 **Stéphanie Torre « Mon coin préféré de la maison », *mariefrance.fr*, 27 février 2014**

<https://www.mariefrance.fr/equilibre/psycho/mon-coin-prefere-de-la-maison-52615.html>

Pour chacune d'entre nous, élire un refuge au sein de son foyer est un réflexe quasi vital pour se ressourcer ou réfléchir. Une chose est sûre : sa situation symbolique dans la maison en dit long sur nos aspirations. Démonstration.

Si vous faisiez un test ? Posez la question l'air de rien : « Chez vous, y a-t-il un coin dans lequel vous vous sentez particulièrement bien ? » Vous êtes partie pour une heure de discussions... « Moi, c'est le canapé ! », « Je vote pour ma baignoire », « Je dirais que c'est ma cuisine... » À chaque fois, ça se vérifie : chacune d'entre nous possède, au sein de son foyer, un petit îlot, un bout de territoire qu'elle vit comme un refuge, un « chez moi » dans le « chez nous ». Étrange ce point commun qui nous relie ? « Logique, répond le psychologue Patrick Estrade.

Quand, souvent, les hommes optent pour leur garage, leur bureau ou leur atelier afin d'avoir la paix, les femmes, elles, choisissent un cocon pour assouvir leur besoin de se retrouver face à elles-mêmes. » Qu'on y lise, écrive, médite ou que l'on s'y apaise, ce lieu, en tout cas, a toujours la même vocation : considéré comme reposant, c'est l'endroit où l'on se réfugie dès qu'un peu de calme s'impose. Notre choix d'un site n'est jamais anodin. « L'emplacement a souvent à voir avec des souvenirs infantiles.

On aime la cuisine parce que, petite, on adorait y rejoindre sa mère. On investit la cheminée du salon en se souvenant, qu'enfant, on y passait des heures à remuer les cendres avec un bâton... Dans la bulle qui lui est propre, chaque femme cherche à renouer avec des émotions, des sensations anciennes », explique le psychanalyste Alberto Eiguer.

Comme le choix de nos vêtements ou de nos hobbies, le territoire investi parle donc de nos désirs et de nos besoins. « Et puisque notre coin de prédilection est comme un prolongement de notre psychisme, on comprend qu'il renseigne aussi sur notre caractère », précise le spécialiste. Envie d'en savoir un peu plus sur vous ? Entrez sans frapper, justement on vous attendait...

La cuisine, un besoin de réassurance :

Selon Alberto Eiguer, cette pièce utilitaire de la maison est la plus couramment citée comme coin préféré. Parce que les femmes sont pragmatiques? Qu'elles ont le sens du devoir ? Sûrement pas. Il ne faut pas davantage y voir une prédisposition génétique... Si nous aimons si souvent cet endroit, « c'est d'abord parce qu'il est le lieu de satisfaction de nos penchants les plus primaires : nos pulsions orales », souligne le spécialiste. Est-ce à dire que toutes celles qui sont dans ce cas ont un rapport particulier à la bouche ?

Un plaisir exacerbé à manger ou à parler, par exemple ? Peut-être bien, mais pas nécessairement. « Il est certain que la cuisine possède une dimension nourricière tout à fait symbolique, explique Patrick Estrade. Mais il faut la considérer, avant tout, comme la représentation du sein d'une mère qui, s'il rassasie, est aussi celui qui rassure, calme et reconforte face à l'angoisse et à l'anxiété. » Élire territoire dans sa cuisine revient donc souvent à chercher un supplément de sécurité, le signe d'un besoin de réassurance, de protection. Une envie de giron...

Le salon, un désir de reconnaissance :

Que fait-on, en règle générale, dans un salon ? Le plus souvent, on y regarde la télé, on y parle et on y reçoit. Pour Alberto Eiguer, on peut donc dire que « c'est dans cette pièce que s'assouissent les pulsions scopiques (liées au regard) et invocantes (liées à la voix). » Mais que signifie le choix de cette pièce comme oasis personnelle ?

Que l'on a le goût des autres et de l'échange, certes. Mais cela indique aussi que l'on éprouve un vif besoin d'être rassurée quant à sa valeur. Pourquoi ? « Le salon est comme un bouclier qui montre et qui défend notre image », explique Patrick Estrade. Trouver refuge dans cette pièce d'apparat, celle où l'on expose les objets que l'on veut montrer et où s'incarne notre qualité d'accueil, permet en effet de consolider son sentiment d'appartenance sociale, de constater le chemin parcouru.

Les sanitaires, un souci d'intimité :

Pour beaucoup, les toilettes sont bien plus qu'un simple lieu de "transit", un espace d'évacuation de nos déchets organiques. Tel un "cabinet" de travail, les sanitaires sont même, chez certaines, organisées comme une salle de lecture et de réflexion. On y aménage une petite bibliothèque, un kiosque à journaux...

Pourquoi donc installer son campement dans le temple de la pulsion anale ? « Parce que les WC sont, par excellence, le seul endroit de non-partage d'une maison, le "petit coin" qui permet réellement de s'isoler, de se réfugier hors de la sphère sociale », note Alberto Eiguer. Alors, que dénote le fait de s'y planquer pour souffler ? Réponse du psychanalyste Alberto Eiguer : « Une volonté de conquérir, sur l'espace familial, un peu d'intimité. »

La chambre, une envie d'introspection :

Bienvenue au royaume de la pulsion érotique, des fantasmes et des rêves... Qu'elles s'y reposent dans un baldaquin, un lit ouvragé ou un futon au sol, de nombreuses femmes l'affirment : la chambre représente un cadre idéal à l'évasion immobile. Pourquoi ?

Parce qu'elle offre le calme et le confort nécessaires à la lente maturation des idées. Logique : prises dans l'entremêlement de la pulsion de mort (sommeil) et la pulsion de vie (sexualité), on s'y sent en paix pour réfléchir, creuser, pleurer, prendre un peu de recul... D'où ce mot de Patricia Chirot, auteure de La Maison, miroir de soi : « La chambre est comme une fenêtre s'ouvrant sur la vie intérieure... » Entre repli, répit et repos, c'est donc la partie la plus secrète de notre personnalité que l'on vient y interroger. Ou que l'on vient réparer...

La salle de bains, une quête de vérité :

Longtemps négligée, la salle de bains est aujourd'hui l'une des pièces de la maison les plus investies par les femmes. Rien de surprenant : à l'heure du jeunisme ambiant et de la dictature des apparences, cet endroit est particulièrement adapté, grâce au miroir, à l'auto-observation acharnée. Suis-je assez belle, assez jeune, assez mince, assez lookée... ? Nul autre lieu ne nous dévoile à nos propres yeux. Et c'est précisément ce portrait en 3D que viennent chercher celles qui y passent des heures...



Et pour en savoir plus, n'hésitez pas à consulter les sites suivants



<https://www.mariefrance.fr/equilibre/psycho/temoignage-mon-balcon-menracine-52628.html#post-52628>

Vous aimez les plantes et vous trouvez refuge dans votre jardin ou sur votre balcon ? Découvrez le témoignage de Laurence, 53 ans, qui nous explique comment elle s'est retrouvée grâce à ce petit coin de bonheur.

<https://www.mariefrance.fr/equilibre/psycho/temoignage-mon-salon-minscrit-dans-ligee-52637.html#post-52637>

Vous avez besoin de vous sentir bien chez vous, de trouver la pièce qui vous sert de refuge. Découvrez le témoignage de Véronique, 51 ans, qui a trouvé son havre de paix dans son salon.


<https://www.mariefrance.fr/equilibre/psycho/temoignage-ma-cuisine-cest-mon-qq-52651.html#post-52651>

L'envie de rendre sa cuisine plus chaleureuse pour s'y sentir bien. Valérie, 44 ans, témoigne et nous raconte pourquoi sa cuisine est devenue son refuge.

Des espaces partagés

Alberto Eiguer, Une maison natale, 2016

On considère que la cuisine est un haut lieu de partage, notamment de par les discussions qui s'y déroulent lors des repas. C'est en effet une opportunité de transmission de connaissances et de reconnaissance mutuelle. Tel est aussi le cas lors des rencontres informelles qui s'y tiennent, lorsqu'on vient parler à quelqu'un de ses soucis ou de ses joies. On s'y réfugie si l'on a besoin de se sentir en sécurité. Ainsi, de même que l'on y procède à une transformation des produits naturels en mets lors de l'élaboration des repas, l'on y transforme les ressentis en approfondissant les liens de famille. Dans Génitrix, François Mauriac parle de la cuisine comme lieu où palpiter la vie, donnant cet exemple où la vie dépérit : « Comme dans un grand corps près de sa fin, la vie se rétrécit des extrémités de la maison et se concentra dans la cuisine. »

 **Philippe Muyl, Cuisine et Dépendances (film français de adapté de la pièce de théâtre du même titre d'Agnès Jaoui et de Jean-Pierre Bacri), 1993.**

<https://www.telerama.fr/cinema/films/cuisine-et-dependances,11882.php>

« Martine retrouve par hasard un ami de jeunesse, devenu aussi riche que célèbre en tant qu'animateur de télévision, et l'invite à dîner. Son mari, Jacques, et elle, pour des raisons différentes, veulent absolument que cette soirée soit une véritable réussite. Mais les autres invités, qui formaient dix ans plus tôt un groupe uni et joyeux, ont près de deux heures de retard. Georges, un ami du couple qui s'incruste chez eux depuis plusieurs mois, sabote l'ambiance par ses critiques et ses sarcasmes. Fred, le frère de Martine, plume l'invité célèbre au poker. Marilyn, sa petite amie, provoque les fantasmes des hommes et la jalousie des femmes... » (télérama)



<https://youtu.be/yqyPmJvfHmA>

 **Alberto Eguier, Une maison natale, 2016**

Parler des réunions familiales est une façon d'introduire la fonction du salon. Séjour, living-room, en sont devenus ses synonymes. C'est le lieu où l'on vit, bien que cette fonction puisse se partager avec la cuisine ou d'autres endroits. La notion de pièce collective est également relative ; dans le salon on peut créer des espaces à soi, des recoins où l'on travaille, où l'on lit. Quelques meubles aident à définir cet espace privé : lampadaire, fauteuil, bibliothèque, table, ordinateur. On imagine que l'on s'y concentre et, pour cela, que ce sont des recoins tranquilles. Parfois, les enfants y viennent jouer, un peu pour s'imbiber de l'ambiance familiale. Chez nombre de familles, on y dresse une table et des chaises pour prendre les repas. La fonction de lieu de vie se double d'autres fonctions liées à des questions d'espace ou de goût. À la différence d'autres pièces comme la salle de bains, le séjour s'accommode facilement de besoins objectifs et subjectifs et il peut passer en peu d'heures de la fonction de réception à celle de lieu privé, c'est-à-dire de lieu au regard du monde mais où l'on peut se replier et porter son regard sur soi-même. L'aménagement y est prévu en fonction du regard des étrangers, sa décoration en témoigne : objets de valeur, tableaux ou meubles reçus par héritage, portraits d'un ancêtre ou de membres de la famille, armoire avec ou sans vitrine exhibant des bibelots, bibliothèque, etc.

Un espace partagé avec les autres, source de joie

 **Philippe Delerm, C'est bien, 1991**

C'est bien de se lever le premier dans la maison. En général, c'est un jour où l'on aurait pu dormir, un dimanche, par exemple ; mais justement, on n'a pas toujours envie de faire la grasse matinée. C'est bien de faire le contraire de ce que les autres attendent, et puis on sera fier quand les parents arriveront enfin et qu'ils seront étonnés :—Déjà levé ? Et en plus tu as fait du café ! On se réveille très tôt, à la fin d'un cauchemar. On regarde le radio réveil. Six heures et quart un dimanche, c'est fou, mais on n'a plus du tout sommeil. On se lève, et tout de suite on s'habille —si on se lève à cette heure—là, ce n'est pas pour traîner en pantoufles et en robe de chambre. Non, ce qu'on veut, c'est être déjà dans la vie quand les autres sont encore dans le sommeil. Le parquet craque un peu, mais on arrive à ouvrir la porte sans la faire grincer. Dans le couloir on n'y voit presque rien, mais on n'allume pas, et on marche à pas de loup jusqu'à la cuisine, le cœur battant, comme si on courait un grand risque. On entrouvre les volets. Il fait encore vraiment nuit, et pour longtemps. La cuisine est assez loin des chambres, alors on peut mettre la radio tout bas. Sur France--Info, ils sont déjà réveillés, et c'est assez étrange d'entendre les résultats des matchs de football : le monde bouge à toute vitesse, mais la maison est pleine de silence. On se dit qu'on va prendre un bon petit déjeuner, mais finalement on préfère préparer d'abord le café des parents —s'ils se réveillaient avant, on n'aurait pas fait un exploit. Il ne reste qu'un filtre à café dans le paquet. On se dépêche et on renverse du café moulu —en soufflant, il s'envole, et ça ne se voit plus. Voilà. Le café est fait. On se dit qu'il y aurait un exploit beaucoup plus fort : aller chercher des croissants pour tout le monde —la boulangerie ouvre à six heures et demie. Mais il faut d'abord trouver de la monnaie. À force de chercher dans tous les tiroirs, on finit par en avoir assez, avec pas mal de pièces jaunes. On enfle un pull, on prend la clé, et on n'oublie pas de refermer la porte à double tour —qu'est--ce qu'ils diraient, s'ils se réveillaient ? Ils s'inquiéteraient peut-être. Mais c'est bien de prendre ce risque —ça fait partie du jeu. Dehors, il fait très froid. On souffle devant soi des petits nuages, et on se sent tout à fait libre, léger, très différent des matins ordinaires. Il y a de la buée sur la vitrine de

la boulangerie. Les croissants au beurre sont les meilleurs, mais on n'a pas trop d'argent, alors prend moitié--moitié, pour ne pas être ridicule au moment de payer. Sur le chemin du retour, on prend un croissant dans le sac, et on le mange en marchant dans la rue bleue. Tout à l'heure, à la maison, ils seront à la fois un tout petit peu fâchés et très contents. C'est bien de se lever tôt le dimanche matin

Madness, Our house, in the middle of our street, 1982

Our House est une chanson du groupe de ska britannique Madness, écrite par Chas Smash et composée par Chris Foreman. La chanson évoque les joies de la vie de famille. En avril 2019, la chanson a été utilisée pour la publicité de Total Direct Energie.

https://youtu.be/Kwle_sjKeAY

Father wears his Sunday best
 Mother's tired, she needs a rest
 The kids are playing up downstairs
 Sister's sighing in her sleep
 Brother's got a date to keep
 He can't hang around
 Our house, in the middle of our street
 Our house, in the middle of our
 Our house it has a crowd
 There's always something happening
 And it's usually quite loud
 Our mum, she's so house-proud
 Nothing ever slows her down
 And a mess is not allowed
 Our house, in the middle of our street
 Our house, in the middle of our
 Our house, in the middle of our street
 Our house (Something tells you)
 (That you've got to move away from it) In the middle of our
 Father gets up late for work
 Mother has to iron his shirt
 Then she sends the kids to school
 Sees them off with a small kiss (Ah, ah, ah, ah)
 She's the one they're going to miss
 In lots of ways
 Our house, in the middle of our street
 Our house, in the middle of our
 I remember way back then
 When everything was true and when
 We would have such a very good time
 Such a fine time, such a happy time
 And I remember how we'd play
 Simply waste the day away
 Then we'd say nothing would come between us
 Two dreamers
 Father wears his Sunday best
 Mother's tired she needs a rest
 The kids are playing up downstairs
 Sister's sighing in her sleep
 Brother's got a date to keep
 He can't hang around
 Our house, in the middle of our street
 Our house, in the middle of our street
 Our house, in the middle of our street
 Our house, in the middle of our

Père porte son meilleur dimanche
 Mère est fatiguée, elle a besoin de repos
 Les enfants jouent en bas
 Sœur soupire dans son sommeil
 Frère a une date à garder
 Il ne peut pas traîner
 Notre maison, au milieu de notre rue
 Notre maison, au milieu de notre
 Notre maison a une foule
 Il se passe toujours quelque chose
 Et c'est généralement assez bruyant
 Notre maman, elle est si fière de la maison
 Rien ne la ralentit jamais
 Et un désordre n'est pas autorisé
 Notre maison, au milieu de notre rue
 Notre maison, au milieu de notre
 Notre maison, au milieu de notre rue
 Notre maison (quelque chose vous dit)
 (Que tu dois t'en éloigner) Au milieu de notre
 Père se lève tard pour le travail
 Mère doit repasser sa chemise
 Puis elle envoie les enfants à l'école
 Les voit avec un petit baiser (Ah, ah, ah, ah)
 C'est elle qui va leur manquer
 De bien des façons
 Notre maison, au milieu de notre rue
 Notre maison, au milieu de notre
 Je me souviens bien à l'époque
 Quand tout était vrai et quand
 Nous passerions un très bon moment
 Un si beau moment, un moment si heureux
 Et je me souviens comment nous jouions
 Perdre simplement la journée
 Alors nous disions que rien ne viendrait s'interposer entre nous
 Deux rêveurs
 Père porte son meilleur dimanche
 Mère est fatiguée, elle a besoin de repos
 Les enfants jouent en bas
 Sœur soupire dans son sommeil
 Frère a une date à garder
 Il ne peut pas traîner
 Notre maison, au milieu de notre rue
 Notre maison, au milieu de notre rue
 Notre maison, au milieu de notre rue
 Notre maison, au milieu de notre

Our house, was our castle and our keep
 Our house, in the middle of our street
 Our house, that was where we used to sleep
 Our house, in the middle of our street
 Our house

Notre maison était notre château et notre donjon
 Notre maison, au milieu de notre rue
 Notre maison, c'était là que nous dormions
 Notre maison, au milieu de notre rue



Publicité Total Direct Energie, 2019

<https://www.youtube.com/watch?v=mYuVDyUTUrA>



Maxime Le Forestier, *San Francisco*, 1972

<https://youtu.be/0uT87XQrki0>

C'est une maison bleue
 Adossée à la colline
 On y vient à pied
 On ne frappe pas
 Ceux qui vivent là
 Ont jeté la clé
 On se retrouve ensemble
 Après des années de route
 Et on vient s'asseoir
 Autour du repas
 Tout le monde est là
 À cinq heures du soir
 Quand San Francisco s'embrume
 Quand San Francisco s'allume
 San Francisco
 Où êtes-vous?
 Lizzard et Luc
 Psylvia, attendez-moi
 Nageant dans le brouillard
 Enlacés, roulant dans l'herbe
 On écouterà Tom à la guitare
 Phil à la quena jusqu'à la nuit noire
 Un autre arrivera
 Pour nous dire des nouvelles
 D'un qui reviendra
 Dans un an ou deux
 Puisqu'il est heureux
 On s'endormira
 Quand San Francisco se lève
 Quand San Francisco se lève
 San Francisco
 Où êtes-vous?
 Lizzard et Luc
 Psylvia, attendez-moi
 C'est une maison bleue
 Accrochée...
 Peuplée de cheveux longs
 De grands lits et de musique
 Peuplée de lumière
 Et peuplée de fous
 Elle sera dernière
 À rester debout
 Si San Francisco s'effondre

Si San Francisco s'effondre
San Francisco
Où êtes-vous?
Lizzard et Luc
Psylvia, attendez-moi

 **Herbert Pagani, *La bonne franquette*, 1974**

https://www.youtube.com/watch?v=rKo9t84u_5Q

Allez chérie, sors tous les verres
Le vieux Chianti, les boîtes de bière
La grande soupière, les salamis
On verra pas passer la nuit

Ce soir on fête l'anniversaire
De Marie-France et de Jean-Pierre
Ça fait trois ans qu'ils sont mariés
Chérie, passe-moi ton tablier !

Y aura Françoise et puis Monelle
(Badaboum Hey !)
Qui amènent des fleurs et un gâteau
Albert apporte les chandelles
(Badoum Hey !)
Et y aura Philippe, le mordu de l'opéra
Qui viendra nous faire des photos

Les voilà ! Les voilà ! C'est vous, quelle merveille !
Par ici les manteaux, par là les bouteilles
Les amis des amis sont tous des amis
Plus on est de fous, ha ha, plus on rit

Un pique-nique en hiver sur une moquette
C'est la faim, c'est la joie, la bonne franquette
Et ça fume et ça boit, ça chante et ça rit
Je peux vivre sans pain mais pas sans amis !

Y'a du mousseux qui coule à flots
Ça tangué comme sur un bateau
Dans l'atmosphère vaguement cosaque
Philippe charge son Kodak

Chérie, descends chez les voisins !
Va leur offrir un verre de vin !
S'ils n'ont pas peur de la java,
Dis-leur qu'ils montent en pyjama !

Bravo ! Quel arbre de Noël !
(Badaboum Hey !)
Y'a des lumières plein le gâteau
Jean-Pierre souffle les chandelles
(Badaboum Hey !)
Maintenant Philippe, laisse tomber la caméra
Chante-nous Les noces de Figaro !

Les voilà ! Les voilà ! C'est vous, quelle merveille !
Par ici les manteaux, par là les bouteilles

Les voisins sont montés en chemise de nuit
On les applaudit, ce sont des amis

Les voilà ! Les voilà ! C'est vous, quelle merveille !
Par ici les manteaux, par là les bouteilles
Les voisins sont montés en chemise de nuit
On les applaudit, ce sont des amis

Un pique-nique en hiver sur une moquette
C'est la faim, c'est la joie, la bonne franquette
Et ça fume et ça boit, ça chante et ça rit
Je peux vivre sans pain mais pas sans amis !

Il est trois heures après minuit
Salut Jacquot, salut Julie
Bise à Tony, bise à Germaine
Allez Gilbert, à la prochaine...

Au revoir, au revoir, c'était vraiment chouette
Vous avoir, tous ici, à la bonne franquette
Dîtes, au fait, vendredi prochain, ça vous dit ?
Je peux vivre sans pain mais pas sans amis !
La la la la la la la la la...
Je peux vivre sans pain mais pas sans amis !

 **Pierre Vassiliu, *Dans Ma Maison D'amour***

<https://youtu.be/QRi72OcFtP8>

Quand j'aurai quarante ans, si on me laisse le temps
Je veux qu' ma maison soit pleine comme toujours
De bruits, de déraison, de calme et puis d'amour
Qu'il y ait des poivrots, musiciens et poètes
Des vrais, qu'ont du talent et qu'ont pas la grosse tête
Ceux avec qui j'ai fait, du temps des pique-assiettes,
Des baisemains perfides sur les mains indiscretes
Des vieilles jeunes du seizième qui nous faisaient venir
Pour deux mille anciens francs faire les clowns dans leur luxe
Mais avec la promesse un jour d'intervenir
Après d'un vieux ministre qui connaîtrait Guy Lux

Je veux qu'il y ait toujours, dans ma maison d'amour,
Des hommes cultivés qui parlent d'ésotérisme
Devant des filles bébêtes mais belles comme le jour
Qui entendent "science occulte" et comprennent "érotisme"

Dans ma maison d'amour
Dans ma maison d'amour

Quand j'aurai cinquante ans, eh oui, si on me laisse le temps
Si je suis comme toujours dans ma maison d'amour
J'aimerais que mes enfants, s'ils n'ont pas foutu le camp,
Connaissent les vieux chacals, les requins, les loups de mer
Avec qui j' suis tombé dans toutes les galères
Toutes les embuscades de Saint-Germain-des-Prés
Quand on sortait des boîtes complètement beurrés
Eh bien, à cinquante ans, je le ferai encore !
Je suis sûr qu'un matin, on nous foutra dehors

Parce que d'un Bilboquet on fera la fermeture
Et qu'on ira pisser sur les roues des voitures

Je veux qu'il y ait toujours, dans ma maison d'amour,
Des hommes qui aiment les chiens et surtout les enfants
Des hommes qui croient en tout et même au Père Noël
Et qui disent à leur femme qui vieillit "Tu es belle"

Dans ma maison d'amour
Dans ma maison d'amour

Quand j'aurai tant et tant, si on me laisse le temps,
Que mes copains viendront sur leur fauteuil roulant
Le comparer au mien avec un p'tit sourire
Je veux que tous ensemble nous parlions d'avenir
Pas de rides, pas de lunettes, pas de fauteuil, pas de canne
Même, même que nous danserons sur le dernier Dylan !
Je ne veux pas qu'on parle - et je serai sévère -
Je ne veux pas entendre un seul mot sur la guerre
D'autres en parlent pour nous, mais c'est vrai, moi aussi
Voilà qu' j'avais oublié mes trois ans d'Algérie !
Je veux qu'on boive un coup et qu'on fasse des fredaines
Et puis que nos enfants se moquent de nos bedaines
Puis je veux que nos femmes nous fassent encore le coup
De l'amour-amitié, du baiser dans le cou

Avant que les huissiers survolent comme des vautours
Notre maison, fermons nos portes à double tour
J'aimerais cette nuit pour attendre le jour
Qu'on ferme encore les yeux... et qu'on fasse l'amour

Thomas Fersen, *L'escalier*, 1995

<https://youtu.be/zji41yHDr-A>

L'escalier tourne
Dans l'immeuble où je perche.
L'escalier monte
Au septième où je crèche.
Quand, dans sa vrille,
Je lâche une bille
À la rambarde,
J'écoute sa cascade
Jusqu'à la rue,
Sa course tordue.
Je lâche un rot
Dans ses anneaux.
Je sonne aux portes
Et mes jambes m'emportent,
L'escalier gronde
Que c'est quand même un monde.

J'habite au 2 rue papillon,
Vous reconnaîtrez la maison.

Chaque nuit,
L'escalier me tourmente.
Dans son puits,

Montent mes eaux dormantes.

Je vois des pièges
Dans ses arpèges.
L'escalier craque,
La concierge me traque.
À coups de trique,
J'apprends la musique:
Leçon de morale
Dans la spirale
Et, dans la cage,
Je promets d'être sage
(Parole d'oiseau
Derrière les barreaux.)

J'habite au 4 rue de la Lune,
Ceci est un couplet nocturne.

Chaque jour
Je grandis de la sorte
Qu'un beau jour,
Je me baisse aux portes.
Quant à l'amour,
Je tourne autour
Dans l'escalier.
Quand elle me dit bonjour,
C'est un rosier
Grimpant dans une tour.
Contre la rampe,
Entre deux lampes
Et entre ses bras,
Je quitte l'âge ingrat.
Sous le riz,
Nous quittons la mairie.

J'habite au 6 rue de la gaieté,
La porte n'est jamais fermée.

Partager l'espace, habiter ensemble pour vivre mieux

🏠 Cédric Klapisch, *L'Auberge espagnole*, 2002.

https://www.allocine.fr/film/fichefilm_gen_cfilm=33468.html



« Xavier, un jeune homme de vingt-cinq ans, part à Barcelone pour terminer ses études en économie et apprendre l'espagnol. Cette langue est nécessaire pour occuper un poste, que lui promet un ami de son père, au ministère des finances. Mais pour ce faire, il doit quitter sa petite amie Martine, avec qui il vit depuis quatre ans.

En Espagne, Xavier cherche un logement et trouve finalement un appartement dans le centre de Barcelone qu'il compte partager avec sept autres personnes. Chacun de ses co-locataires est originaire d'un pays différent. »

🏠 Voltaire, *Candide ou L'Optimisme*, 1877

Chapitre XXX.

Je sais aussi, dit Candide, qu'il faut cultiver notre jardin. — Vous avez raison, dit Pangloss ; car, quand l'homme fut mis dans le jardin d'Éden, il y fut mis *ut operaretur eum*, pour qu'il travaillât : ce qui prouve que l'homme n'est pas né pour le repos. — Travaillons sans raisonner, dit Martin ; c'est le seul moyen de rendre la vie supportable. »

Toute la petite société entra dans ce louable dessein ; chacun se mit à exercer ses talents. La petite terre rapporta beaucoup. Cunégonde était, à la vérité, bien laide ; mais elle devint une excellente pâtissière ; Paquette broda ; la vieille eut soin du linge. Il n'y eut pas jusqu'à frère Giroflée qui ne rendît service ; il fut un très-bon menuisier, et même devint honnête homme ; et Pangloss disait quelquefois à Candide : « Tous les événements sont enchaînés dans le meilleur des mondes possibles : car enfin si vous n'aviez pas été chassé d'un beau château à grands coups de pied dans le derrière pour l'amour de M^{lle} Cunégonde, si vous n'aviez pas été mis à l'Inquisition, si vous n'aviez pas couru l'Amérique à pied, si vous n'aviez pas donné un bon coup d'épée au baron, si vous n'aviez pas perdu tous vos moutons du bon pays d'Eldorado, vous ne mangeriez pas ici des cédrats confits et des pistaches. — Cela est bien dit, répondit Candide, mais il faut cultiver notre jardin. »

🏠 Valérie Valin-Stein, « L'habitat participatif offre plus qu'un logement », *Le Particulier*, N°1152, Janvier 2019

Votre résidence n'a pas d'âme. Vous regrettez de ne pas connaître les autres occupants de votre immeuble. Vous souffrez du manque de lien social.

Pourquoi ne pas vous associer entre amis pour concevoir un cadre de vie commun ?

Vous entendez habitat participatif et vous pensez « bobo » parisien ou soixante-huitard ? Vous n'y êtes pas ! En vogue depuis plusieurs décennies dans les pays d'Europe du Nord, comme l'Allemagne ou la Suède, le concept gagne l'Hexagone où il séduit différentes tranches d'âge et catégories sociales. L'idée est séduisante : se réunir entre amis ou connaissances ayant les mêmes affinités pour trouver un terrain, concevoir les logements en les adaptant aux envies et besoins de chacun, et imaginer une manière de vivre autrement, en recréant du lien social. Découvrez cette opération d'un nouveau genre.

Une aventure collective

Si la structure juridique retenue pour porter un projet d'habitat participatif peut varier (voir p. 42), la philosophie reste, en revanche, toujours la même. Il est impensable de ne pas connaître ses futurs voisins. Soit les membres du groupe se côtoient déjà au moment de la constitution de l'opération (amis, voisins, collègues...), soit ils se lient pour l'occasion

après s'être rencontrés par l'intermédiaire d'une petite annonce ou d'une plateforme internet spécialisée (Ôfildesvoisins, par exemple). Au fur et à mesure des réunions (elles sont nombreuses: une par mois, en moyenne, pendant 12 à 18 mois), le projet va se concrétiser... Certains participants abandonnent l'aventure en cours de route. Dans l'habitat participatif, il n'y a pas de logements standardisés imposés à tous. Chacun des futurs occupants conçoit, dans la limite du respect des règles d'urbanisme locales, l'appartement ou la maison qui correspond à son mode d'existence : plus ou moins grand, de plain-pied, en duplex, en triplex, etc.

Des espaces de vie mutualisés

L'autre spécificité de ce type d'habitat, c'est d'offrir des lieux partagés destinés à renforcer le lien social. Ils peuvent aussi permettre d'économiser certains mètres carrés superflus (par exemple, une chambre d'amis mutualisée). Systématiquement présente, la «salle commune» facilite l'organisation de réunions (les assemblées générales de copropriété notamment) et d'événements festifs tels que des anniversaires ou des réveillons. Cet endroit sert aussi, souvent de logement d'appoint. Parfois, il s'ouvre aux personnes étrangères à la résidence quand on y organise la distribution hebdomadaire de produits issus d'une Amap (association pour le maintien d'une agriculture paysanne). On peut aussi trouver d'autres formes de surface partagée dont l'usage varie en fonction des souhaits de chacun et de la place disponible : toit terrasse, jardin, potager, atelier de bricolage et de jardinage avec des équipements en libre-service (perceuses, machines à coudre, etc.), buanderie... Dans certaines résidences, des poulaillers ont même été installés.

Des aides pour un projet compliqué

Pour réussir une opération d'habitat participatif, il est souvent nécessaire de se faire accompagner à un ou plusieurs stades : lors de la constitution du groupe de coacheteurs, de l'acquisition du foncier, pour trouver des financements, sélectionner un professionnel chargé de la construction (architecte, promoteur ou bailleur social faisant de l'accession à la propriété...), suivre le chantier ou encore pour rédiger une charte de bonne conduite organisant la vie de la résidence. Différents types d'interlocuteurs sont à votre disposition.

Nous avons bâti la maison de nos rêves

En 2012, des voisins nous ont proposé d'intégrer un groupe qu'ils avaient constitué pour monter un projet immobilier. Au début, nous étions une dizaine de familles, mais plusieurs se sont écartées car elles n'avaient pas les mêmes attentes. Nous avons tâtonné jusqu'à ce que nous trouvions une parcelle de 1500m2 dans un écoquartier. Là, tout s'est enclenché d'autant plus facilement que nous avons deux architectes dans le groupe. L'opération, qui comprend 6 maisons, a été montée en copropriété. Chacun dispose d'un jardin privatif qu'il est interdit de clôturer. Nous partageons un espace vert, un grand local à vélos, un atelier de bricolage-jardinage, une salle commune qui sert pour les réunions de copropriété, les fêtes et peut être utilisée comme chambre d'amis. Mon regret? Ne pas avoir connu l'habitat participatif plus tôt !

SARAH BOULLAND, thermicienne

 **Anne Eveillard , « La cohabitation, ou le goût des autres », [cotemaison.fr](https://www.cotemaison.fr/on-aime/cohabitation-colocation-pourquoi-et-comment_17834.html), 21/08/2013**
https://www.cotemaison.fr/on-aime/cohabitation-colocation-pourquoi-et-comment_17834.html

Vivre à plusieurs (générations, amis, parents...) sous le même toit séduit de plus en plus de Français. Quelles sont leurs motivations ? Que proposent les architectes ? Éléments de réponse...

Immobilier hors de prix et pouvoir d'achat en berne incitent à repenser la façon de se loger. Ainsi, depuis le milieu des années 2000, la colocation ne concerne plus uniquement les étudiants. Célibataires, familles recomposées, seniors flirtent eux aussi avec la vie en quasi-communauté afin de limiter les dépenses liées à l'habitat. Fin 2012, la colocation chez les actifs représentait 50 % des offres et 40 % des recherches sur le site appartager.com. Un engouement bien dans l'air du temps, comme en témoigne le succès des fêtes entre voisins, de la garde d'enfants partagée dans un même immeuble ou du covoiturage. Si bien que les contraintes financières ne sont plus les seules motivations de cette envie de vivre ensemble. L'entraide, la solidarité, l'écologie sont des valeurs autour desquelles certains jeunes couples, familles, nouveaux retraités se réunissent désormais pour construire, voire réinventer leur espace de vie. On ne parle alors plus de colocation, mais de cohabitation. Un glissement sémantique récent en France, mais déjà banalisé chez nos voisins belges et allemands. La société du "tout-à-l'ego" aurait-elle du plomb dans l'aile ?

"Au départ, on nous regardait comme des bêtes curieuses"

"En cohabitation, on ne se contente pas simplement de vivre sous le même toit. La notion de partage et de valeurs communes est très forte", souligne Marthe Marandola. Spécialisée dans la formation et la médiation, elle vit en cohabitation avec la psychothérapeute Geneviève Lefebvre depuis le début des années 2000. "Au départ, on nous regardait comme des bêtes curieuses." Et pour cause, le mot cohabitation n'était connu du grand public que dans le domaine politique. "Nous étions amies de longue date et toutes les deux à un tournant de notre vie : celui de la cinquantaine. Nos enfants étaient grands, ils avaient quitté la maison et nous voulions sortir de Paris", raconte Marthe Marandola.

Elles ont alors un coup de foudre pour une bâtisse, "où tout était à refaire", dans l'Ariège. Un pari un peu fou, tant d'un point de vue pratique (sept ans de travaux) que personnel : "On nous prenait pour un couple d'homosexuelles. Nous avons appris à surmonter le regard des autres et à nous en affranchir." Résultat, aujourd'hui, elles cohabitent aussi dans le XV^e arrondissement de Paris et leur livre *Cohabiter pour vivre mieux* (J.-C. Lattès) fait référence. Si c'était à refaire ? Elles recommenceraient sans la moindre hésitation. Et ce d'autant plus qu'elles ont dessiné l'essentiel de leur maison et de leur appartement parisien avec l'aide d'un architecte "pour habiter dans du sur-mesure". "En Ariège, nous avons créé deux foyers distincts, si bien que l'on ne se gêne jamais." Même souci d'indépendance à Paris : "Le hall de l'appartement dessert toutes les pièces. On ne se croise jamais dans un couloir. Une bonne raison à cela : nous n'en avons pas." Car, au XXI^e siècle, on veut s'isoler sans vivre seul. Ce que le sociologue François de Singly appelle "libres ensemble". Un paradoxe ? Plutôt une envie de partir à la redécouverte de soi et des autres.

Des logements dessinés selon les besoins des habitants

"Dans un projet de cohabitation, tout ce qui est du ressort de l'occupant ne doit pas lui être imposé. Nous devons l'écouter et répondre à ses souhaits." Architecte et cofondatrice du cabinet Arbor&Sens à Lyon, Marine Morain boucle actuellement le chantier du Village vertical, à Villeurbanne. Les douze familles impliquées dans ce projet d'habitat coopératif intégreront leur immeuble au printemps. "D'emblée, avec l'aval des futurs habitants, nous avons conçu toutes les parties communes : couloirs, salons, jardins, chambres d'amis... Puis les familles se sont attribuées les différents logements que nous avons dessinés en respectant leurs besoins." Ainsi, l'architecte doit être tour à tour "sachant", "technicien" et "pédagogue". Ce qui n'a pas déplu à Marine Morain, habituée à enseigner au sein de l'École d'architecture de Lyon. Mais elle reconnaît qu'un tel projet prend au moins cinq ans : "Côté conception, c'est deux fois plus long qu'un chantier classique." Du coup, il faut être motivé. Ou croire à la cohabitation en tant que tendance lourde et non comme phénomène de mode. À l'instar de Sophie Delhay, architecte à Paris et enseignante à l'École d'architecture de Nantes. En 2008, elle a participé au sein de la coopérative d'architectes Boskop à un projet de cohabitation constitué de 55 logements expérimentaux à Nantes. "Désormais, quand je crée un logement, je raisonne en termes de cohabitation et de vie ensemble. Il faut donner le goût de vivre en ville et de s'ouvrir à l'autre." Ici, chaque logement a été imaginé avec "une collection de pièces", toutes de 16 m². Ce que l'on appelle un "plan neutre" : "Chaque famille peut organiser son logement selon ses besoins, la lumière, la vue... Habiter n'est plus un acte passif. On devient acteur de son habitat."

Dans le domaine de la maison individuelle, Phenix Évolution (Geoxia) propose des extensions (de plain-pied ou en surélévation) à de banals pavillons pour recevoir un parent âgé ou un enfant "boomerang" (celui qui revient chez ses parents pour une période plus ou moins longue, pour cause de chômage par exemple). La configuration des lieux doit permettre de sauvegarder l'intimité (chacun sa porte d'entrée, sa salle de bains notamment). On n'a pas forcément envie d'être sous contrôle de sa mère âgée et l'enfant de 30 ans ne veut pas avoir de comptes à rendre à ses parents. Sinon, cette cohabitation temporaire peut vite devenir infernale. Une telle extension est l'occasion de rénover la maison et peut, par la suite, être louée à un étudiant afin de procurer un revenu supplémentaire au foyer.

Bailleurs sociaux et promoteurs dans les starting-blocks

Souvent encore au stade expérimental, la cohabitation suscite néanmoins la curiosité des élus locaux. La ville de Nanterre, par exemple, soutient le projet d'habitat participatif du Grand Portail, situé dans l'écoquartier Hoche (livraison au printemps). Les bailleurs sociaux tendent l'oreille également. "Le logement social est souvent précurseur en termes de nouvelle façon d'habiter", commente Sophie Delhay. Même frémissement du côté des promoteurs. À Lyon notamment, la société Icade teste le concept d'habitat partagé Bihome, soit une trentaine de logements qui devront voir le jour en 2014. Bref, ça bouge. Si bien que la sociologue Monique Eleb et l'architecte Sabri Bendimérad observent de près certains de ces projets, dans le cadre d'un travail de recherche (voir encadré ci-contre). Car la cohabitation étonne, détonne, questionne.

Mais quel est le secret d'une cohabitation réussie, qui dure ? "Cela passe avant tout par un rythme de vie très proche entre les cohabitants, afin de ne pas se disputer pour des petits riens du quotidien", souligne Marthe Marandola. Ce qui paraît, a priori, plus facile à envisager dans une maison, entre cohabitants de même génération, que dans un immeuble d'une cinquantaine de logements, où la mixité est de mise. Il n'en demeure pas moins que la ministre de l'Égalité des territoires et du Logement a amorcé, en novembre dernier, une réflexion sur l'habitat participatif. Cécile Duflot a inscrit cette démarche dans le travail préparatoire de la future loi Logement et Urbanisme. Un premier pas, même s'il reste beaucoup à faire : "Au dernier recensement, confie Marthe Marandola, je n'ai pas su quelle case cocher. Car rien n'est prévu pour les cohabitants. J'ai dû expliquer mon cas sur une feuille à part."

Quand la déco fait débat

Pas évident, en cohabitation, de se mettre d'accord sur un papier peint, un revêtement de sol ou un objet de déco. "Dans un couple, on apprend à faire des compromis. C'est la même chose en cohabitation", confie Michel, 42 ans, qui partage une maison au Vésinet avec trois personnes. Stratégie différente du côté de Catherine, 58 ans, en cohabitation à Paris avec deux amies : "Nous avons décoré tout l'appartement d'un commun accord. Même le choix des peintures sur les murs a été décidé à l'unanimité." Du coup, pas de conflits. Quant aux cohabitants du Vésinet, au moindre débat sur la déco, ils bottent en touche : "Lorsque nous ne sommes pas d'accord, nous laissons passer du temps", reprend

Michel. Il se souvient d'une table basse qui ne plaisait qu'à deux cohabitants sur quatre : "Nous avons descendu cette table à la cave pour prendre du recul et voir si elle nous manquait vraiment. C'était il y a six mois. Nous ne l'avons toujours pas remontée."



Et pour aller plus loin



"Co-living" et habitat participatif : ils vont vous donner envie de vivre en collectivité

<https://www.lci.fr/societe/co-living-et-habitat-participatif-ils-vont-vous-donner-envie-de-vivre-en-collectivite-2177672.html>

PARTAGE - Pour lutter contre la solitude engendrée notamment par la crise du Covid-19, certains Français optent pour des modes de vie basés sur la cohabitation et le partage. Des concepts qui séduisent de plus en plus.

II – 3 Ma maison : Mon chez Moi

Comment définir ce qu'est ma maison ? Est-ce cette bâtisse que j'ai créée, enfantée ? Est-ce ce logement que j'occupe la plupart du temps ou occasionnellement ? Est-ce ce bien immeuble qui m'appartient parce que je possède le titre de propriété ? Est-ce que, lorsque je loue ma maison, le locataire qui l'occupe n'est pas chez lui ? Et que dire de l'achat ou de la vente d'une maison en viager ?

Notre maison, c'est avant tout le lieu dont nous pouvons interdire l'accès, celui dont nous possédons la clé, celui dont nous maîtrisons l'espace, celui que nous nous sommes approprié. Et d'ailleurs, il s'étend au-delà des murs, dans la rue le quartier.

Au cours de l'existence, nous sommes amenés à déménager, à occuper plusieurs maisons : laquelle est notre maison ? Est-ce cet espace que nous avons décoré et dans lequel nous habitons aujourd'hui ou ce lieu idéalisé, transfiguré par la mémoire comme la maison d'enfance ou bien encore la maison dont nous rêvons ?

«Ma maison » n'est-elle pas, en définitive, l'endroit où je me sens chez moi ?

François Vigouroux, *L'âme des maisons*, 1996

Simon se tenait à côté de moi, silencieux. [...]

Cette maison, il l'avait construite de ses mains. Et c'était en cela une maison du père, c'est-à-dire un lieu où, pour imiter son père et le dépasser, il reproduisait les gestes de celui-ci. C'était en même temps une maison de la revanche et de la revendication. L'enfant misérable, autrefois écrasé par la toute-puissance paternelle et humilié par toute la famille, pouvait enfin y être reconnu. Cette demeure, il aurait fallu y venir à l'occasion des fêtes ou des réceptions qu'il y donnait, en voir les éclairages et les décorations, entendre les musiques et la voix du maître de maison organisant les jeux, regarder les invités allant, venant et dansant comme des ombres, installés au bar, allongés sur les coussins lunaires de la cave ou vautrés dans les bergères du salon Régence, près de la gueule monstrueuse du requin, et on aurait alors saisi que tout n'avait été ici mis en place que pour donner à voir : soi-même, la maison, la réussite, l'épouse et un jour, bientôt, l'enfant.

J'avais pourtant le sentiment qu'il y avait ici autre chose. Il me semblait qu'un autre niveau de compréhension était nécessaire. Mais lequel ? Je savais seulement que les maisons comportent, comme les personnes, une infinité de mystères et que ceux-ci s'emboîtent sans fin.

Nous avons gravi le petit escalier de fer et nous étions accoudés à la balustrade de la mezzanine pour admirer d'en haut le bassin, les plantes, la mosaïque.

« C'est ici, dans cette maison, que pour la première fois de ma vie je me suis trouvé des racines, dit-il soudain. Elle a été en quelque sorte mon premier enfant ! »

Ma maison, mon chez moi n'est pas toujours l'endroit où j'habite

François Vigouroux, *L'âme des maisons*, 1996

Je ne parlerai ici que des maisons, entités autonomes et individualisées qui ont une consistance psychique fondamentale et où s'accomplit et se projette une part essentielle de la vie. Les résidences dites secondaires occupent donc dans ces histoires une certaine place. Leur dénomination n'est pas innocente: ce sont des lieux qui répondent aux besoins déjà élaborés et sublimés qui sont désormais les nôtres. En effet, plus que sur l'habitation principale, c'est sur elles que s'investissent désormais les désirs les plus violents, les plus affectifs, les plus inconscients, et donc les plus importants. Sans doute sont-elles un luxe. Ceux qui les possèdent n'ont plus à affronter des problèmes de toit, de froid, d'identité, de sécurité — ils les ont résolus avec leur résidence principale — mais des problèmes beaucoup plus affectifs et psychiques. Ce n'est plus du corps qu'il est question, mais du cœur et de l'âme.

La maison, investissement immobilier.

Cette maison m'appartient parce que je l'ai achetée, (j'ai même passé du temps pour la rénover et souvent de l'argent pour la payer). Je la loue et le locataire peut décorer, meubler ce bien en jouir pleinement ; il est chez lui mais cette maison ne lui appartient pas.

Réside Études, expert de l'immobilier locatif, « Investissement immobilier : la meilleure solution d'épargne en 2021? », *bfmtv.com*, 15/12/2020

<https://www.bfmtv.com/pratique/finances-perso/investissement-immobilier-la-meilleure-solution-d-epargne-en-2021-AN-202012150294.html>

Les Français aiment investir dans l'immobilier, considéré comme le placement le plus sûr du marché. Dans un contexte économique et financier complexe, l'immobilier locatif demeure porteur. C'est d'autant plus valable lorsque l'investissement est assorti d'avantages fiscaux.

Un crédit immobilier encore bon marché

L'attrait de l'investissement en résidences gérées

[...]

L'immobilier reste une valeur sûre et tangible en période difficile, d'autant plus apprécié par les investisseurs qu'il offre la possibilité d'obtenir un revenu complémentaire ou un capital en cas de revente.

De plus, l'immobilier résidentiel répond à un réel besoin, celui de se loger, qui ne peut disparaître, quel que soit le contexte économique. De ce point de vue, investir dans un logement neuf au sein d'une résidence gérée en vue de le louer reste, pour 2021, un choix d'investissement pertinent. Ce placement combine une bonne rentabilité et une fiscalité avantageuse.

Il faudra néanmoins sélectionner attentivement son programme et veiller à s'appuyer sur un gestionnaire de référence comme Réside Études, expert de l'immobilier locatif depuis plus de 30 ans.

François Vigouroux, *L'âme des maisons*, 1996

[...] Telle avait été sa vie en Algérie jusqu'à ce qu'il vienne s'installer à Toulouse avec sa famille.

Ce goût particulier pour aménager l'espace et construire ne l'avait jamais quitté, et on devinait que ses histoires avec les maisons devaient être innombrables. Ainsi était-ce en retapant de vieux appartements qu'il avait commencé à gagner sa vie en France : il achetait, rénoverait, revendait, déménageait. En six ans, il avait dû en traverser au moins une vingtaine! Son père avait acheté un petit hôtel. À sa mort, faute d'entretien, l'hôtel était tombé en décrépitude et, avant même que la succession fût réglée, Simon avait entrepris de le réhabiliter. [...] Il y avait eu des travaux accomplis par des entrepreneurs incapables ou par des artisans qui se déclaraient en faillite après le versement des premiers acomptes... Tant et si bien qu'à la fin il avait refait lui-même les peintures, la plomberie et l'électricité, et même, avec l'aide de sa femme, posé les moquettes. L'hôtel maintenant lui appartenait [...]

André Massot, « Propriétaire bailleur », *politique du logement.com*, 2003 (mise à jour Jean Bosvieux, 2016)

<https://politiquedulogement.com/dictionnaire-du-logement/p/proprietaire-bailleur/>

Propriétaire d'un bien foncier ou immobilier dont il concède l'usage à un locataire, pour une certaine durée, moyennant un certain prix, appelé loyer, conformément à un contrat de bail établi entre les deux parties.

On s'intéresse ci-dessous aux propriétaires bailleurs de logements locatifs.

Qui sont les propriétaires bailleurs ?

Trois types sont à distinguer :

– les organismes d'HLM et les Sociétés d'économie mixte possédant plus de quatre millions et demi de logements dont les loyers sont plafonnés et dont l'accès implique un revenu ne dépassant pas un certain niveau. Les organismes d'HLM ont beaucoup construit dans les années 60 et 70.[...]

– les autres personnes morales (Compagnies d'assurance, Société foncières, Caisses de retraite, SCPI, etc.) possèdent 300 000 à 400 000 logements au niveau national, soit un patrimoine de faible envergure mais de forte valeur car il se concentre dans les secteurs riches des villes riches. Ces bailleurs, appelés aussi investisseurs institutionnels, montrent globalement une tendance à se dégager du placement logement au profit des locaux d'entreprise (bureaux, boutiques, ateliers) [...]

– les bailleurs personnes physiques possèdent 5,6 millions de logements. Ils ont joué un rôle historique fondamental en faisant construire depuis le XIX^{ème} siècle des « immeubles de rapport » possédés en entier à une époque où la copropriété était pratiquement inexistante, où les HLM n'existaient pas, et où les investisseurs institutionnels (dont les Compagnies foncières) s'attachaient (déjà) à la clientèle haut de gamme.

Les particuliers possèdent donc l'immense majorité des logements locatifs privés moyennant une dispersion extrême : les deux tiers ne possèdent qu'un seul logement et le patrimoine moyen est de deux logements. De plus en plus de personnes possèdent un logement, de moins en moins de personnes possèdent un immeuble. [...]

Portrait du bailleur personne physique

Les bailleurs personnes physiques jouent donc un rôle prépondérant dans le marché locatif privé. Leur population est toutefois mal connue. L'enquête logement comme le recensement s'adressent en effet aux occupants des logements, et non à leurs propriétaires. Les informations disponibles proviennent d'une enquête bailleurs, couplée à l'enquête logement de 1996, qui n'a pas été renouvelée, et de l'enquête patrimoine de l'INSEE.

Selon l'enquête patrimoine 2010, le bailleur moyen a 55 ans et possède 2,1 logements locatifs. Si les bailleurs ne sont guère plus âgés que les non bailleurs (52 ans en moyenne), ils s'en distinguent par un revenu nettement plus élevé et un patrimoine bien plus conséquent. Leur revenu moyen est presque double de celui des non bailleurs et leur niveau de vie est de 80% supérieur ; leur patrimoine global est plus de quatre fois plus important. Au sein de ce patrimoine, l'immobilier est largement majoritaire (73%).

Bien que plus de six bailleurs sur dix ne possèdent qu'un seul logement locatif, une part importante du parc est concentrée entre les mains d'un petit nombre de propriétaires : 20% des bailleurs détiennent en effet plus de la moitié du parc. Les 2% de bailleurs possédant dix logements ou plus en détiennent à eux seuls 16,5%.

Les particuliers propriétaires de logements locatifs se rencontrent largement dans les professions indépendantes, chez les cadres supérieurs et les retraités. Un ménage sur dix seulement est bailleur alors que la proportion de propriétaires occupants atteint 57%.

Le bailleur a une préférence marquée pour la gestion personnelle, malgré une faible connaissance du cadre juridique de la location, et même des aides dont il peut bénéficier. Le recours à un professionnel pour la mise en location et/ou la gestion locative est minoritaire.

Les revenus locatifs ne constituent en général pour le bailleur qu'un revenu d'appoint : le revenu foncier moyen, de l'ordre de 6 000 €, ne représente que 10% de leur revenu. Cependant, la part des revenus locatifs est plus élevée chez les retraités ayant exercé une activité non salariée, pour qui elle constitue souvent un complément non négligeable.

Un cas particulier : le viager

Le viager

Le viager consiste à vendre un logement à une personne qui verse en échange une rente viagère au vendeur jusqu'à son décès imprévisible. La répartition entre le vendeur et l'acheteur du paiement des charges du bien vendu diffère selon le type de viager ou les clauses du contrat de vente.

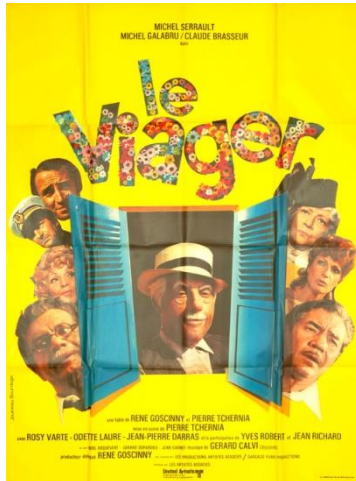


Pascal Gervaise , « Ensemble c'est mieux, qu'est-ce que le viager ? », France 3 Bourgogne France-Comté, 21 janvier 2019

<https://www.youtube.com/watch?v=IOo1xDJoTKI>



Pierre Tchernia, *Le viager*, 1972



Au début des années 30, condamné à terme par son médecin, un célibataire de 59 ans met en viager une propriété à Saint-Tropez. Mais il s'obstine à ne pas mourir, ce qui ne fait pas l'affaire de tout le monde...



« Vous avez pensé au viager? »:

<https://www.youtube.com/watch?v=uSIlzvyFAMw>

« Le processus d'appropriation de l'espace »



Sabine Vassart, *Habiter, Pensée plurielle*, 2006/2 (no 12), pages 9 à 19

Enquête de 1988 sur les usages du logement.

<https://www.cairn.info/revue-pensee-plurielle-2006-2-page-9.htm>

[...]

Le processus d'appropriation de l'espace

C'est une dimension essentielle de notre relation à l'espace. L'appropriation renvoie au processus par lequel les lieux deviennent signifiants en raison des activités, du travail et des éléments d'attachement qu'ils contiennent.

À travers différentes interventions, il s'agit de créer un système d'emprise sur les lieux, que l'individu interprète en termes de possession et d'attachement. Il ne s'agit pas seulement ici d'une possession au sens légal et juridique du terme mais aussi d'une possession « d'ordre moral, psychologique et affectif » (Serfaty). Fisher voit dans le processus d'appropriation l'expression d'un style d'occupation de l'espace qui correspond à une sorte de langage assimilable à une communication non verbale, un langage symbolique qui nous informe sur la façon dont l'espace est vécu.

Dans un premier temps, l'appropriation permet d'envisager l'espace comme le lieu par excellence de l'appartenance exprimant un mode de vie spécifique. En ce sens, l'appropriation s'exprime par diverses attitudes et comportements dont les plus étudiés sont le contrôle, le marquage et la personnalisation (Serfaty).

S'approprier l'espace renvoie à la notion de territoire et de zone contrôlée ou défendue dans laquelle l'intrus ne peut pénétrer autrement que par la violation. L'exercice de ce contrôle s'exprime à travers l'utilisation d'indices lisibles : installation de frontières physiques ou symboliques, présence de règles qui régissent par exemple la perméabilité des lieux...

Le marquage doit s'entendre comme la manière de signer un espace par des inscriptions ou des objets évoquant ainsi une identification psychologique de l'individu à son territoire. Le titre légal de propriété mais aussi l'inscription de l'identité des occupants sur la boîte aux lettres, la disposition d'objets personnels en constituent des exemples. Le marquage a pour fonction la prise de possession matérielle ou psychologique d'un espace et par là même la définition d'une place.

Enfin, la personnalisation quant à elle met l'accent sur l'identité personnelle qui va se refléter à travers diverses modifications ou transformations de l'espace par l'individu.

D'autre part, pour Amphoux et Mondada (1989), l'appropriation ne concerne pas seulement le marquage ou les signes que l'occupant des lieux appose, mais aussi la façon de les poser ou de les reconnaître. L'appropriation renvoie alors à

l'identification du sujet ou du groupe à l'espace, c'est-à-dire à son investissement singulier, à la façon dont il s'en fait un référentiel. Dans cette perspective, ce n'est plus seulement l'espace dans sa conception matérielle qui est approprié par le sujet mais aussi le sens particulier qu'il revêt et les modes de relations à lui.

L'occupation d'un espace n'équivaut donc pas au simple remplissage d'un volume mais se traduit par l'expression des émotions et du vécu propre à un individu. L'espace ainsi approprié devient en quelque sorte une extension ou le prolongement de soi, particulièrement dans le cas du chez-soi.

Ma maison, c'est mon château, Geneviève Laroque, Dans Gériologie et société 2011/1 (vol. 34 / n°136), pages 8 à 11

<https://www.cairn.info/revue-gerontologie-et-societe1-2011-1-page-8.htm>

Ma maison, c'est mon château, c'est le lieu de mon intimité, celui dont je peux interdire l'accès, celui dont j'ai la clé. C'était autrefois le lieu où je naissais, dans la maison de mon père et de ma mère, qui était leur maison, pas tout à fait la mienne mais le restant toujours un peu dans la douce (ou moins douce) nostalgie de l'enfance et que je quittais pour ma maison, celle de la famille que je fondais, pour y mourir enfin. C'est aussi le lieu que je peux ouvrir, où je peux recevoir mes amis, ceux à qui je m'intéresse et à qui j'offre ce privilège.

[...]

L'ouverture du terrier est cachée, je possède seul la clé de mon logis ; moi seul ou ceux à qui je la confie. Si je n'ai pas la maîtrise de la clé, ce n'est pas ma maison, c'est peut être le lieu où je vis constamment, ce peut être mon domicile, le lieu de mon « principal établissement » mais ce ne peut être qu'un hébergement, un accueil. Je peux l'investir mais je n'en serai jamais maître, ce ne peut pas être mon château. Ce sera au mieux, un substitut de château.

Le déménagement

Isabelle Taubes, Déménager, un stress salutaire, *Psychologie*, 2020

<https://www.psychologies.com/Moi/Se-connaître/Comportement/Articles-et-Dossiers/Demenager-un-stress-salutaire>

Qu'il soit désiré ou pas, le déménagement produit un miniséisme psychologique. Quitter un espace et des visages familiers, se séparer d'objets témoins de notre histoire, conquérir un lieu inconnu sont autant d'épreuves qui nous font osciller entre abattement et excitation. Décryptage pour mieux comprendre ce qui se joue en nous quand on change d'adresse.

« En sortant de chez le notaire, mon appartement vendu, j'ai suffoqué d'angoisse : qu'est-ce que j'avais fait là ? J'avais envie de hurler : "Rendez-moi ma maison !" se souvient Bernadette, la cinquantaine, experte-comptable. Pourtant je la quittais pour l'appartement de mes rêves – plus d'espace, de calme, une terrasse. » Pour 76 % d'entre nous, déménager est un stress important (Sondage TNS Sofres, janvier 2006). Particulièrement pour les femmes, dont 82 % avouent qu'elles ont passé un très mauvais moment. « Pour les êtres d'habitudes que nous sommes, le changement est toujours une épreuve d'abandon : d'objets, de murs, d'un quartier. C'est pourquoi nous en sortons si fatigués, d'une fatigue qui dépasse largement les conséquences des efforts fournis », explique le psychiatre et psychanalyste Alberto Eiguier dans *L'Inconscient de la maison* (Dunod 2009). Pourtant, « il y a un merveilleux potentiel de vie dans la décision de se déplacer, c'est la manifestation du désir de vivre, d'aller vers un ailleurs », déclare la psychanalyste Virginie Megglé, qui vient de transférer son cabinet.

Étapes de vie

Selon Alberto Eiguier, « les animaux muent, les humains déménagent ». Notre lieu de vie est une enveloppe qui nous protège, reflète notre moi et les différents moments de notre existence. Les jeunes adultes quittent le toit familial pour voler de leurs propres ailes, s'agrandissent pour s'installer à deux, devenir parents, et parce qu'ils progressent professionnellement. « Un déménagement, c'est la fin d'une période de vie, le début d'une nouvelle existence, confirme Alexandra, 27 ans, enseignante. C'est l'occasion de se redéfinir, de se rafraîchir, de s'alléger. Je jette les vêtements que je ne porte plus, les cadeaux de mes ex... »

« Après la cinquantaine, c'est souvent un choix forcé, les conséquences d'un qui divorce, d'une longue période de chômage, constate Geneviève Demange, coach de vie. Les enfants ont quitté le nid, les parents prennent un appartement plus petit. Le malaise qui accompagne ce changement de lieu est clairement provoqué par une atteinte de l'image de soi : j'habite dans un endroit plus exigu, moins valorisé, donc mon moi se sent amoindri. » Finalement, chaque nouvel habitat nous incite à nous interroger sur notre identité : « Qui suis-je ? Où en suis-je de ma vie ? Ai-je

réussi ? En suis-je satisfait ? » « Inconsciemment, cela fait toujours resurgir le jour où nous avons quitté la maison des parents, affirme Virginie Megglé. Le déménagement de mon cabinet renvoie mes patients à ceux de leur enfance et réactualise des séparations qui les ont marqués. »

Quitter notre espace familial est déjà un traumatisme, il semble essentiel de le faire le plus confortablement possible sur le plan psychologique. Locataires, nous partons vers notre nouveau chez-nous dès que l'état des lieux a été effectué. Propriétaires, la situation est plus complexe. Agence ou pas agence ? « La première solution épargne un certain nombre de tracasseries techniques, de blessures narcissiques – les visiteurs qui se plaignent que la cuisine n'est pas à sa place, critiquent votre décoration, votre capacité à produire du beau, énumère Geneviève Demange. À condition de rencontrer un agent immobilier capable de comprendre l'arrachement que représente la vente d'une maison pour ses propriétaires.»

Après avoir fait appel à une agence du réseau ERA – dont Stéphane Plaza, présentateur de Recherche appartement ou maison sur M6, est le manager général –, l'auteur de cet article a pu se demander à qui appartenait réellement son territoire de vie : à elle ou au directeur de l'agence en question ? Entre sans-gêne, pressions psychologiques, sentiment angoissant d'être expulsée de chez elle... Un très mauvais souvenir.

Je garde ce vieux billet de concert ?

«La période de l'entre-deux où l'on va bientôt quitter l'appartement, sans pouvoir visualiser le logement à venir, contribue fortement au stress, rappelle Virginie Megglé. Le lieu dans lequel nous résidons appartient au passé sans que nous puissions investir le nouveau. C'est excitant, mais aussi très frustrant. » Et avant d'intégrer notre futur logis, nous devons faire nos cartons, « nos boîtes », comme disent les Canadiens, et nous libérer du superflu. Or, le superflu matériel peut s'avérer précieux affectivement – ainsi, le vieux billet de concert qui rappelle d'anciennes amours.

Jeter, c'est se séparer d'une part de notre histoire. Mettre à la corbeille ces vieilles cartes postales de notre enfance, c'est s'éloigner des êtres qui nous les ont envoyées. Elles sont autant de « doudous » qui nous rassurent sur la continuité de notre existence. « Les objets que je vais jeter acquièrent aussitôt une valeur, du fait même que je sais que je vais les perdre, analyse Juliette, informaticienne de 42 ans. Lorsque nous avons préparé nos cartons, je voulais que mes filles puissent conserver des vêtements de leur enfance, des pulls tricotés par leur grand-mère... » Nos meubles et nos bibelots sont notre mémoire, les témoins de nos bonheurs et de nos peines, de nos réussites et de nos échecs. « Emballer mes vêtements, jeter les objets me rappelant les scènes de ménage qui m'ont miné jusqu'à ce que nous divorcions m'a permis de passer à autre chose », confie quant à lui Julien, 32 ans, photographe.

Une fois partis, nous allons découvrir que même ce qui nous énervait dans la maison d'avant avait fini par devenir « protecteur » (le voisin acariâtre, les odeurs de friture du fast-food d'en bas...). La difficulté du déménagement réside moins dans les cartons que dans cette perte des repères familiaux et la conquête d'un univers géographique et mental nouveau. « Progressivement, nous allons réinstaurer notre ordre et notre désordre, pose Virginie Megglé. En attendant, quand, pour la première fois, nous lavons le sol de notre maison, il ne s'agit pas seulement de propreté, mais d'une action symbolique pour se l'approprier et "chasser" ses anciens occupants. Il faut savoir écouter la tristesse ou le sentiment d'abandon quand ils sont là. Car ils finiront par donner naissance à de nouvelles forces. » Nous allons inventer des repères d'un autre genre, apprivoiser l'espace par des habitudes neuves dans un décor inédit, retisser des liens. Un déménagement, c'est aussi une renaissance.



Pauline Julien, *Déménager ou rester là*, 1993



<https://www.youtube.com/watch?v=pU7ihqIMWng>



Pérec, *Espèces d'espaces*, 1974

Habiter une chambre, qu'est-ce que c'est ? Habiter un lieu est-ce se l'approprier ? Qu'est-ce que s'approprier un lieu ? À partir de quand un lieu devient-il vraiment vôtre ? Est-ce quand on a mis à tremper ses trois paires de chaussettes dans une bassine de matière plastique rose ? Est-ce quand on s'est fait réchauffer des spaghettis au-dessus d'un camping-gaz ? Est-ce quand on a utilisé - us les cintres dépareillés de l'armoire-penderie ? Est-ce quand on a punaisé au mur une vieille carte postale représentant le *Songe de sainte Ursule* de Carpaccio ? Est-ce quand on y a éprouvé les affres de l'attente, ou les exaltations de la passion, ou les tourments de la rage de dents ? Est-ce quand on a tendu les fenêtres de rideaux à sa convenance, et posé les papiers peints, et poncé les parquets ?

[...]

Déménager

Quitter un appartement. Vider les lieux. Décamper. Faire place nette. Débarrasser le plancher.

Inventorier ranger classer trier

Éliminer jeter fourguer

Casser

Brûler

Descendre desceller décoller dévisser décrocher

Débrancher détacher couper tirer démonter plier couper

Rouler

Empaqueter emballer sangler nouer empiler rassembler entasser ficeler envelopper protéger recouvrir entourer serrer Enlever porter soulever

Balayer

Fermer

Partir.

Emménager.

nettoyer vérifier essayer changer aménager signer atteindre imaginer inventer investir décider ployer plier courber gainer équiper dénuder fendre tourner retourner battre marmonner foncer pétrir axer protéger bâcher gâcher arracher trancher brancher cacher déclencher actionner installer bricoler encoller casser lacer passer tasser entasser repasser polir consolider enfoncer cheviller accroc hi ranger scier fixer punaiser marquer noter calculer grilper métrer maîtriser voir arpenter peser de tout son poids. enduire poncer peindre frotter gratter connecter grill trébucher enjambrer égarer retrouver farfouiller peigner la girafe brosser mastiquer dégarnir camoufler mastiquer ajuster aller et venir lustrer laisser sécher admirer s'étonner s'énerver s'impatiser surseoir apprécier additionnel intercaler sceller clouer visser boulonner coudre s'accroupir se jucher se morfondre centrer accéder laver lessiver évaluer compter sourire soutenir soustraire multiplier croquer le marmot esquisser acheter acquérir recevoir ramener déballer défaire border encadrer sertir observer considérer rêver fixer creuser essayer les plâtres campe+ approfondir hausser se procurer s'asseoir s'adosser buter rincer déboucher compléter classer balayer soupirer siffler en travaillant humecter s'enticher arracher afficher coller jurer insister tracer poncer brosser peindre creuser brancher allumer amorcer souder se courber déclouer aiguïser viser musarder diminuer soutenir agiter avant de s'en servir affûter s'extasier figoler bâcler racler dépoussiérer manœuvrer pulvériser équilibrer vérifier humecter tamponner vider concasser esquisser expliquer Hausser les épaules emmancher diviser marcher de long en large faire tendre minuter juxtaposer rapprocher .assortir blanchir laquer reboucher isoler jauger épingler langer badigeonner accrocher recommencer intercaler étaler laver chercher entrer souffler

installer

habiter

vivre

Ma maison dans mon quartier

 **Fanny Liatard, Jérémy Trouilh, *Gagarine*, 2020**

https://www.allocine.fr/video/player_gen_cmedia=19589592&cfilm=275839.html



« Youri, 16 ans, a grandi à Gagarine, immense cité de briques rouges d'Ivry-sur-Seine, où il rêve de devenir cosmonaute. Quand il apprend qu'elle est menacée de démolition, Youri décide de rentrer en résistance. Avec la complicité de Diana, Houssam et des habitants, il se donne pour mission de sauver la cité, devenue son " vaisseau spatial ". »

 **Alberto Eigner, *Une maison natale*, 2016**

Le quartier est devenu un espace en continuité avec le foyer. Nourrisson, je devais voir le parc, ses arbres et les autres enfants depuis mon landau ou ma poussette, endroits désignés d'observation des jeux des plus grands. Si j'aime autant ce quartier pittoresque, c'est peut-être à cause de ces promenades. J'imagine avoir vu ses immeubles, ses rues où circulaient encore plus de charrettes à cheval que d'automobiles. Parfois des troupeaux d'oies passaient, conduits par des paysans qui se dirigeaient vers le marché central situé deux kilomètres plus loin. J'ai bien des choses à raconter sur ce quartier aux maisons coquettes et aux êtres ouverts, entreprenants et de parcours et d'origines si divers. La diversité humaine se retrouve dans la variété architecturale, assez harmonieuse dans son ensemble. On y voit toujours de petites maisons individuelles avec le jardin en façade, les murs en brique et en pierre, à colombages ou avec d'autres structures en bois ou en métal. Les fenêtres et les balcons sont ornés de ferronneries de style espagnol.

 **Virginie Dodeler, Gustave-Nicolas Fisher, *Mon bureau, ma maison et moi*, 2016**

Pourquoi ne veut-on pas changer de quartier ?

Peut-être avez-vous déjà entendu certaines personnes vous dire qu'elles cherchaient un nouveau logement, mais qu'elles souhaitaient absolument rester dans leur région, dans leur ville, voire dans leur quartier ou dans leur rue. Ou encore d'autres qui refusent un nouvel emploi parce qu'il impliquerait de déménager. On constate en effet que certaines personnes n'envisagent pas de quitter leur lieu de vie pour aller s'établir ailleurs, mais préfèrent rester dans un secteur connu et familier. D'un point de vue psychologique, on peut dire que ces personnes sont attachées à leur lieu de vie, et ne veulent pas le quitter. Différentes études menées en psychologie se sont intéressées à la notion d'attachement au lieu. Il s'agit d'un concept qui désigne généralement un lien affectif positif existant entre une personne et un lieu donné (Shuman et Taylor, 1983), l'investissement émotionnel dans un lieu (Hummon, 1992), la connexion émotionnelle ou cognitive avec un lieu particulier (Low, 1992). D'une façon plus générale, on considère que la principale caractéristique du concept d'attachement est le désir de maintenir l'objet de l'attachement à proximité, ce qu'a notamment montré John Bowlby (1969, 1973, 1980), psychiatre et psychanalyste britannique, au cours de ses travaux sur l'attachement mère-enfant.

En intégrant cette caractéristique à la définition généralement admise, Hidalgo et Hernandez (2001) ont proposé de définir l'attachement au lieu comme le « lien affectif positif entre un individu et un lieu donné, dont la caractéristique principale est la tendance de l'individu à rester proche de ce lieu ». Mais bien qu'il soit reconnu que l'on peut développer des sentiments d'attachement pour un lieu, peu d'études ont été réalisées sur ce thème. Et la plupart d'entre elles se sont uniquement intéressées à l'environnement social, considérant qu'il reflétait un attachement aux personnes y résidant. Or qu'en est-il du réel attachement au lieu, indépendamment des personnes ?

Deux chercheurs (Hidalgo et Hernandez, 2001) ont voulu explorer plusieurs dimensions de l'attachement au lieu, à savoir l'attachement à la maison, au voisinage et à la ville. Leur objectif était de pouvoir distinguer l'attachement que l'on peut avoir pour nos espaces de vie à différents niveaux, allant du plus intime (le logement, la maison) au plus large (la ville), mais également d'évaluer l'impact de certaines variables socio-démographiques sur l'attachement. Pour cela, ils ont interrogé 177 personnes résidant à Santa Cruz de Tenerife (Espagne). Leur étude a permis de mettre en lumière plusieurs résultats intéressants.

Tout d'abord, ils ont observé que les personnes interrogées se déclaraient globalement plutôt attachées à leur lieu de vie. Néanmoins, certaines différences sont apparues : elles étaient globalement moins attachées à leur voisinage qu'à leur maison ou à leur ville. Ensuite, ils ont constaté que certaines variables socio-démographiques venaient moduler le niveau d'attachement. Ainsi, les femmes ont déclaré être plus attachées que les hommes à leur maison, à leur voisinage ou à leur ville. Ils ont également observé un lien positif entre l'âge des individus et l'attachement qu'ils déclaraient : plus les personnes étaient âgées, plus elles témoignaient d'un niveau élevé d'attachement. Enfin, des analyses plus approfondies leur ont permis de mettre en évidence des résultats plus nuancés quant à l'âge. Les plus jeunes (moins de 30 ans) se sont déclarés ainsi plus attachés à leur ville qu'à leur maison ou à leur voisinage. Le groupe qu'ils ont appelé « d'âge intermédiaire », correspondant aux personnes âgées de 31 à 49 ans, s'est révélé plus attaché à sa maison qu'à sa ville ou son voisinage. Enfin, aucune différence n'est apparue dans le groupe des plus âgés (plus de 50 ans), ceux-ci ayant un même niveau d'attachement à leur maison, à leur ville et à leur voisinage.

Ces différentes études ont permis de mettre en évidence cet attachement au lieu de vie, que ce soit la maison, la ville ou encore le quartier. Dans un sens encore plus large, on pourrait y ajouter la région. Cet attachement permet de mieux comprendre pourquoi certaines personnes ne veulent pas partir de « chez elles ». On a déjà tous entendu quelqu'un dire « je ne veux pas partir, ici c'est ma région » ou « mon quartier ». Cette utilisation des possessifs souligne le besoin d'ancrage et d'enracinement dans un lieu : par ce biais, « les individus transforment un lieu en un port

d'attache » (Fischer, 1997), un lieu vers lequel ils souhaitent revenir car ils s'y sentent bien. Une personne a besoin de se sentir appartenir à un lieu (« sa maison », « sa rue », etc.).



Et pour aller plus loin...



Groupe Tonne, J'habite à La Cotonne-Montferré, 2019-20

<https://www.groupetonne.com/cotonne-montferr%C3%A9>



Groupe Tonne, Mes déménagements, 2018

<https://www.groupetonne.com/mes-demenagements>

Déambulation au long cours pour 6 comédiens,

Mes déménagements raconte le parcours d'un homme à travers ses lieux de vie successifs.

"J'ai déménagé 22 fois. Ma vie dessine une carte vivante. J'ai la mémoire de tous les trottoirs, toutes les ruelles. Aujourd'hui j'ai envie de retraverser cette ville. Revenir devant certains des endroits que j'ai habités. Remonter le fil de ma vie."

En racontant ces déplacements, nous traverserons la ville et explorerons les différentes manières d'y habiter. Nous vivrons la ville comme un outil d'épanouissement, de rencontres, un terrain de jeux où la parole autobiographique croisera des réflexions sur la ville issues des écrits de différents urbanistes, entre intime et politique, de l'humain à l'urbain.

La maison d'enfance



Françoise Hardy, La maison où j'ai grandi, 1966

<https://youtu.be/g1cuQF8sEGA>

Quand je me tourne vers mes souvenirs
 Je revois la maison où j'ai grandi
 Il me revient des tas de choses
 Je vois des roses dans un jardin
 Là où vivaient des arbres maintenant la ville est là
 Et la maison, les fleurs que j'aimais tant
 N'existent plus
 Ils savaient rire, tous mes amis
 Ils savaient si bien partager mes jeux
 Mais tout doit finir pourtant dans la vie
 Et j'ai dû partir, les larmes aux yeux
 Mes amis me demandaient
 Pourquoi pleurer?
 Découvrir le monde vaut mieux que rester
 Tu trouveras toutes les choses qu'ici on ne voit pas
 Toute une ville qui s'endort la nuit dans la lumière
 Quand j'ai quitté ce coin de mon enfance
 Je savais déjà que j'y laissais mon cœur
 Tous mes amis, oui, enviaient ma chance
 Mais moi, je pense encore à leur bonheur
 À l'insouciance qui les faisaient rire
 Et il me semble que je m'entends leur dire
 Je reviendrai un jour, un beau matin parmi vos rires
 Oui je prendrai un jour le premier train du souvenir
 Le temps a passé et me revoilà
 Cherchant en vain la maison que j'aimais
 Où sont les pierres et où sont les roses

Toutes ces choses auxquelles je tenais?
D'elles et de mes amis plus une trace
D'autres gens, d'autres maisons ont volé leurs places
Là où vivaient des arbres maintenant la ville est là
Et la maison, où est-elle, la maison où j'ai grandi?
Je ne sais pas où est ma maison
La maison où j'ai grandi
Où est ma maison?
qui sait où est ma maison?
Ma maison, où est ma maison?

Henry Bordeaux, *La Maison*, 1910

Le Royaume

—Où vas-tu?

—À la maison.

Ainsi répondent les petits garçons et les petites filles qu'on rencontre sur les chemins, sortant de l'école ou revenant des champs. Ils ont des yeux clairs et luisants comme l'herbe après la pluie, et leur parole, s'ils ne sont pas effarouchés, pousse toute droite, à la manière des plantes qui disposent de l'espace et ne sont pas gênées dans leur croissance.

—Où vas-tu?

Ils ne disent pas «Nous rentrons chez nous.» Et pas davantage «Nous allons à notre maison.» Ils disent la maison. Quelquefois, c'est une mauvaise bicoque à moitié par terre. Mais tout de même c'est la maison. Il n'y en a qu'une au monde. Plus tard, il y en aura d'autres, et encore n'est-ce pas bien sûr.

Et même de jeunes hommes et de jeunes femmes, et des personnes d'âge, et des gens mariés, s'il vous plaît, se servent encore de cette expression. A la maison, on faisait comme ci, à la maison, il y avait cela. On croirait qu'ils désignent leur propre foyer. Pas du tout: ils parlent de la maison de leur enfance, de la maison de leurs père et mère qu'ils n'ont pas toujours su garder ou dont ils ont changé les habitudes, et c'est tout comme, mais qui est immuable dans leur souvenir. Vous voyez bien qu'il n'y en a pas deux...

[...] Cependant je n'ignorais pas qu'on lui donnait d'autres noms qui pouvaient retentir avec un son plus riche aux oreilles d'un enfant. Une nourrice italienne, engagée pour le dernier-né, l'appelait il palazzo, en arrondissant la bouche sur le second a pour susurrer ensuite avec une douceur mourante la dernière syllabe. Le fermier qui apportait le cens, ou seulement un acompte, ou seulement quelque volaille pour inviter le maître à être patient, prononçait le château, avec plusieurs accents circonflexes. Une dame, venue en visite, et qui était de Paris, —on reconnaissait bien qu'elle était de Paris au face-à-main dont elle se servait, —avait solennellement proclamé votre hôtel. Et pendant la crise que je raconterai, quand on suspendit à la grille un écriteau déshonorant, on pouvait lire sur l'inscription Villa à vendre. Villa, hôtel, château, palais, comme tous ces termes majestueux, malgré leur prestige, sont incolores! A quoi bon emberlificoter la vérité? La maison, cela suffit. La maison, cela dit tout.

[...] Avant qu'on ne l'eût restaurée, je l'ai montrée à une dame, à une dame de Paris comme celle du face-à-main. Il est probable, il est vraisemblable, il est certain que je la lui avais excessivement vantée. Ni les accents circonflexes du fermier, ni l'éclat et la douceur mourante de la nourrice italienne n'avaient dû manquer à ma description. Elle pouvait s'attendre à Versailles ou tout au moins à Chantilly.

Or, quand je la conduisis, dûment stylée, exaltée et mise au point, devant l'immeuble incomparable, elle osa me demander sur un ton de surprise «Est-ce bien ça?» Je compris son désappointement. Je l'ai raccompagnée avec politesse jusqu'à sa voiture, —même dans la colère on a des égards pour les femmes, —mais je ne l'ai pas revue depuis lors, je n'ai jamais supporté de la revoir. On n'est pas d'accord avec les étrangers sur les lieux ni sur les choses de son enfance. Il y a des différences de dimensions. Leurs yeux ne savent pas regarder, et il faut les plaindre. A la place de la maison, ils n'aperçoivent, eux, qu'une maison. Comment, donc, pourrait-on s'entendre?

Juliette Miséréré, La maison est-elle un support de mémoire et de légende? Livre 2

La maison rêvée

La maison rêvée est celle qu'on a tous imaginé un jour, dans la solitude qui permet à l'imagination de se développer. Celle que l'on voudrait posséder. Où chaque centimètre carré exprime nos désirs, nos goûts personnels. Le moteur de la maison rêvée c'est le fantasme ; une vision illusoire ou une situation imaginaire, dans laquelle on s'intègre. Elle n'existe que dans notre tête et on n'arrive jamais à lui donner une existence réelle. C'est donc une représentation imaginaire et pour certains c'est même une illusion.

Comme son nom l'indique c'est un rêve, et le principe d'un rêve c'est qu'il ne possède aucune réalité physique. Il faut faire la différence entre le mot rêve et le mot rêvé. Car la définition du rêve, c'est un ensemble de phénomènes psychiques éprouvés au cours du sommeil. Le rêve se distingue de l'hallucination et de la rêverie qui, eux, sont vécus à l'état éveillé. Pour S. Freud le rêve est l'accomplissement d'un désir refoulé dans l'inconscient. Pour la maison rêvée, je dirais qu'elle vient de « réalisations hallucinatoires de désirs refoulés », mais que ce n'est pas un rêve, mais plutôt une rêverie car nous pensons à elle toujours à l'état éveillé.

Pour certaines personnes cette maison doit rester une rêverie car il est rare de pouvoir réaliser l'exactitude de l'hallucination. Et si on essaye, on est souvent déçus par la réalité ou frustré par l'impossibilité de réaliser ses désirs.

Comme le traite l'écrivain Georges Perec dans son ouvrage « les choses », c'est une histoire dans les années soixante qui restitue l'air du temps à l'aube de la société de consommation. Il parle d'un couple, de leurs vies et de la réalité des choses. Ils rêvent de bien plus sans savoir exactement ce qu'il leur faudrait pour être heureux. « Certes il y avait encore, dans l'image un peu statique qu'ils se faisaient de la maison modèle, du confort parfait, de la vie heureuse, beaucoup de naïveté, beaucoup de complaisances. »

Des rêveries qui au final ne se réalisent pas et les rendent haineux de leur quotidien. Et toujours insatisfaits de ce qu'ils ont. Georges Perec exprime la partie sociologique de la maison rêvée. Celle d'accéder à la propriété. Voilà le fantasme de la société actuelle. Pour arriver au bonheur, il faut accéder à la propriété. Bien sûr les gens arrivent à avoir une maison, mais c'est rarement la maison rêvée. C'est plus souvent une définition que la pensée collective véhicule ; « c'est à dire qu'il sait avec certitude qu'un jour viendra où il aura son appartement, sa maison de campagne, sa voiture... »

Comme on peut le constater, il y a deux faces de la rêverie, la face réaliste et la face fantaisiste. Être réaliste c'est se contenter de ce nous pouvons nous offrir en matière de maison rêvée. Alors qu'être fantaisiste c'est garder en nous toutes les choses irréalisables que possède la rêverie de notre maison parfaite. Il est toujours bon de rêver et de garder des désirs et des projets irréalisés, d'après Gaston Bachelard, la maison fait partie de ces rêves qu'on aime à penser qu'un jour on les réalisera, bien qu'ils resteront des rêves.

« Parfois, la maison de l'avenir est plus solide, plus claire, plus vaste que toutes les maisons du passé. A l'opposé de la maison natale travaille l'image de la maison rêvée. Tard dans la vie, en un courage invincible, on dit encore : ce qu'on n'a pas fait, on le fera. On bâtit la maison. Cette maison rêvée peut être un simple rêve de propriétaire, un concentré de tout ce qui est jugé commode, confortable, sain, solide, voire désirable aux autres. Elle doit satisfaire alors l'orgueil et la raison, termes inconciliables. »

Le principe de maison rêvée est associé aux contes de fées, par le fait que souvent les héros des histoires partent de la maison pour trouver le foyer idéal. C'est le côté négatif de la maison rêvée ; la fuite. Insatisfait de leur situation actuelle pour de bonnes ou de mauvaises raisons, la seule alternative qu'ils voient c'est la fuite de l'horreur vers la maison (le foyer) idéale, celle qu'on a toujours rêvée. Au lieu de trouver des solutions les enfants ont tendance à s'enfuir. Mais comme Bettelheim l'explique « Certains enfants vont même jusqu'à chercher ce foyer idéal non pas dans leurs fantasmes mais dans la réalité, en s'enfuyant avec l'espoir de le trouver. Les contes de fées apprennent implicitement à l'enfant que cette maison idéale n'existe que dans des pays imaginaires et qu'une fois qu'on l'a trouvée elle se révèle le plus souvent très décevante. Cela est vrai pour Blanche-Neige. L'expérience qu'elle vit dans une autre maison que celle de ses parents n'est pas satisfaisante. Les nains sont incapables de protéger Blanche-Neige, et sa belle-mère continue d'exercer impunément sur elle sa puissance : la fillette permet à la reine (qui se présente sous différents déguisements) d'entrer dans la maison, malgré les nains qui lui ont dit de se méfier des ruses de la reine et de ne laisser entrer personne. » Certes c'est la solution la plus facile de s'enfuir, mais cela ne permet pas de régler les problèmes. Blanche-Neige pense avoir trouvé la maison rêvée chez les sept nains, mais elle ne règle qu'une ou deux choses chez eux.

**Barbara, *Ma maison*, 1973**

<https://youtu.be/2rgcppAs0yQ>

Je m'invente un pays où vivent des soleils
Qui incendient les mers et consomment les nuits
Les grands soleils de feu, de bronze ou de vermeil
Les grandes fleurs soleils, les grands soleils soucis
Ce pays est un rêve où rêvent mes saisons
Et dans ce pays-là, j'ai bâti ma maison
Ma maison est un bois, mais c'est presque un jardin
Qui danse au crépuscule, autour d'un feu qui chante
Où les fleurs se mirent dans un lac sans tain
Et leurs images embaument aux brises frissonnantes
Aussi folle que l'aube, aussi belle que l'ombre
Dans cette maison-là, j'ai installé ma chambre
Ma chambre est une église où je suis, à la fois
Si je hante un instant, ce monument étrange
Et le prêtre et le Dieu, et le doute, à la fois
Et l'amour et la femme, et le démon et l'ange
Au ciel de mon église, brûle un soleil de nuit
Dans cette chambre-là, j'y ai couché mon lit
Mon lit est une arène où se mène un combat
Sans merci, sans repos, je repars, tu reviens
Une arène où l'on meurt aussi souvent que ça
Mais où l'on vit, pourtant, sans penser à demain
Où mes grandes fatigues chantent quand je m'endors
Je sais que, dans ce lit, j'ai ma vie, j'ai ma mort
Je m'invente un pays où vivent des soleils
Qui incendient les mers et consomment les nuits
Les grands soleils de feu, de bronze ou de vermeil
Les grandes fleurs soleils, les grands soleils soucis
Ce pays est un rêve où rêvent mes saisons
Et dans ce pays-là, j'ai bâti ta maison

**Ernest Delève, *La Belle journée*, 1953**

Extrait

J'ai vu un projet de maison
Beau rêve élané à l'échelle d'un centième
Tout autour les fenêtres tournoyaient
Enveloppant la tour de tant de lumière
Que du blanc de la page soufflait
L'air pur des hauteurs agité par les ailes

Fenêtres fenêtres cadres qui nous attendent
Points fertiles de l'espace
Où le visage de nos désirs
Vient et nous fait lever la tête

Là-haut j'aurais voulu vivre longtemps sans redescendre

Beau rêve précis on avait tout prévu l'avenir
Était là déjà à chaque étage et j'ai tout vu
Les murs de verre les jardins inattendus
Les terrasses reflétant une carte du ciel
Alcôves où le sommeil était image de survie

Les baignoires donnant des moulages parfaits
Et des chambres avaient pour trésor le silence
Dans l'ambre des cloisons et des jets d'eau
Attendaient le signal de la grâce.

Pascal Quignard, Villa Amalia, 2006

Pascal Quignard (né en 1948) raconte dans son roman Villa Amalia l'histoire d'Ann Hidden, pianiste qui ne se produit plus sur scène et qui, après une trahison amoureuse, décide de fuir son quotidien. Elle part pour l'Italie et découvre alors la baie de Naples

[...] Et elle lui parla de la villa qu'elle avait découverte quelques heures plus tôt dans les fourrés.

Elle s'y rendit de nouveau.

C'était finalement assez loin de la plage. Il fallait monter par un petit sentier très ardu, dense, opaque, avant de se retrouver face à face avec la façade en pierres noires volcaniques. La maison était en effet surmontée d'un toit de pierres volcaniques si luisantes qu'elles paraissaient bleues.

Elle la vit plus de vingt fois avant de songer qu'elle l'habiterait un jour.

Elle l'aima avant de penser qu'on pût aimer d'amour un lieu dans l'espace.

La maison sur la falaise à vrai dire était presque une maison invisible. Soit qu'on fût sur la plage, ou attablé dans la gargote où elle mangeait une salade à midi, ou encore de la route, on ne pouvait pas voir beaucoup plus que la seconde moitié du toit bleu, à mi-côté, à partir du flanc qui donnait sur la mer.

La terrasse comme la maison avaient été creusées pour la plus grande part dans la roche elle-même. Elle n'était pas à vendre.

Elle était inhabitée. [...]

Abritée dans la roche, la villa dominait entièrement la mer.

À partir de la terrasse la vue était infinie.

Au premier plan, à gauche, Capri, la pointe de Sorrente. Puis c'était l'eau à perte de vue. Dès qu'elle regardait elle ne pouvait plus bouger. Ce n'était pas un paysage mais quelqu'un. Non pas un homme, ni un dieu bien sûr, mais un être. Un regard singulier.

Quelqu'un. Un visage précis et indicible.

Elle enquêta pour découvrir les propriétaires de cette maison longue, étroite, déserte, qui surmontait la mer au sud-est — ou au moins en connaître l'histoire.

Les agences immobilières ne savaient rien.

Elle obtint le nom de la propriétaire par le curé de la petite église de la pointe. Il s'agissait d'une paysanne dont la ferme était située de l'autre côté de l'île, Cava Scura, près de San Angelo. Elle s'y rendit en bus. [...]

Ann n'avait pas la clé de la maison mais elle continuait de monter sans cesse le sentier abrupt.

Elle était amoureuse — c'est-à-dire obsédée.

De ce jour elle ne songea même plus à ce que Georges appelait la hutte le long de l'Yonne à Teilly. Ni à la maison de Paris qu'elle avait mise en vente. Ni à la demeure de sa mère en Bretagne.

Elle aimait de façon passionnée, obsédée, la maison de zia Amalia, la terrasse, la baie, la mer. Elle avait envie de disparaître dans ce qu'elle aimait. Il y a dans tout amour quelque chose qui fascine. Quelque chose de beaucoup plus ancien que ce qui peut être désigné par les mots que nous avons appris longtemps après que nous sommes nés. Mais ce n'était plus un homme qu'elle aimait ainsi. C'était une maison qui l'appelait à la rejoindre. C'était une paroi de montagne où elle cherchait à s'accrocher. C'était un recoin d'herbes, de lumière, de lave, de feu interne, où elle désirait vivre. Quelque chose, aussi intense qu'immédiat, l'accueillait à chaque fois qu'elle arrivait sur le surplomb de lave. C'était comme un être indéfinissable, euphorisant, dont on ne sait par quel biais on se voit reconnue par lui, rassurée, comprise, entendue, appréciée, soutenue, aimée.

Alibert, Un Petit Cabanon, 1935

<https://www.youtube.com/watch?v=gUQNj4uQOIQ>

Je connais des tas de gens

Qui dans la vie voient grand

Cela n'est pas un défaut

Car il faut ce qu'il faut

Pour mon compte, voyez-vous

Il m'en faut pas beaucoup
Moi mon rêve le plus fou
Se borne à cela et c'est tout.

Un petit cabanon
Pas plus grand qu'un mouchoir de poche
Un petit cabanon
Au bord de la mer sur des roches
Pour vivre qu'il fait bon
Quand la blague à son toit accroche
Son pavillon joyeux
Qui claque dans notre ciel bleu.

À l'intérieur une table c'est tout
Oui mais sur cette table il y faudra surtout
Un aïoli odorant et cordial
Dont se réglera le gourmand provençal
C'est pourquoi sans façon
Je me dis là, dans ma caboche:
Le bonheur, té, mon bon!
C'est un tout petit cabanon.

C'est bien beau ton cabanon
M'a soufflé Cupidon
Mais il sera plus joyeux
Lorsque vous serez deux
Cela est mon vif désir
Si vous vouliez venir
Il deviendra un château
Si nous y chantons en duo.

Un petit cabanon
Pas plus grand qu'un mouchoir de poche
Un petit cabanon
Au bord de la mer sur des roches
Pour vivre il fera bon
Si l'amour sur le toit accroche
Son pavillon léger
Où l'on voit deux cœurs enlacés.

À l'intérieur une chambre et c'est tout
Dans cette chambre-là il faut un lit surtout
Et dans ce lit un oreiller moelleux
Mais sur cet oreiller il faut deux amoureux
C'est pourquoi sans façon
Je me dis là, dans ma caboche:
Le bonheur, té, mon bon!
C'est un tout petit cabanon.

C'est pourquoi sans façon
Je me dis là, dans ma caboche
Le bonheur, té, mon bon!
C'est un tout petit cabanon.



Et pour aller plus loin...



Mona Chollet, Chez soi, Une odyssee de l'espace domestique, 2015

[...] Incontestablement, il y a une magie des petits espaces. Ils correspondent à l'archétype du refuge, à l'abri primitif dont les frontières se rapprochent autant que possible de celles du corps. Pouvoir embrasser d'un seul regard tous les éléments indispensables à la vie procure une sensation de réconfort et de sécurité, une satisfaction intense. Sous vos yeux, ils forment un tableau bien net : l'essentiel est là, à portée de la main. Vous n'habitez pas une maison parmi d'autres, mais une quintessence, un concentré, une matrice de maison. Dans une société qui ne cesse de vous inculquer de faux besoins et qui par là tend à faire de vous une créature débile dépendante d'innombrables prothèses, vous éprouvez une fierté enivrante à l'idée de pouvoir vous contenter de peu. En outre, la petitesse de votre logement lui donne une dimension ludique, aventureuse, comme si vous aviez été catapulté dans la maison de poupées de votre enfance. Préparer un repas revient à jouer à la dînette. La vie perd de son sérieux ; elle s'allège.

L'écrivaine Nicole Cooley parle à juste titre de l'« énorme pouvoir du miniature ». Elle a consacré un texte magnifique à la maison de poupées et à la fonction qu'a remplie ce jouet si particulier pour plusieurs générations de femmes dans sa famille d'immigrés d'Europe de l'Est aux États-Unis : celle d'objet thérapeutique, de talisman, de sésame, d'ouvroir des possibles, de tremplin imaginaire. En reconstituant en modèle réduit le quotidien d'un foyer américain typique des années 1950, sa mère, encore petite fille, a accompli ses premiers pas vers une vie différente : « Les canapés de la maison de poupées ne sont pas recouverts de plastique pour les protéger. Personne ne cuisine de strudel, de goulasch ou de nouilles au fromage blanc dans la cuisine de la maison de poupées. Personne ne marmonne des prières la nuit, penché sur une bible croate. » Plus tard, à La Nouvelle-Orléans, où elles vivaient, sa mère a offert à Nicole une maison de poupées qu'elle avait fabriquée spécialement pour elle. Lors des inondations de 1978, toutes les affaires de la famille ont été emportées, sauf la maison de poupées : « Ma mère m'avait fabriqué un univers miniature parfait qui restait à l'abri pendant que le reste du monde s'écroulait. »

L'essayiste et romancière Chantal Thomas, rendant hommage à la chambre de bonne qu'elle habitait durant ses études, écrit pour sa part : « Dans ce Paris étranger, dont j'ignorais encore tout, ma première chambre, tel le rectangle de douceur d'une serviette étendue sur la plage, m'offrait les contours sûrs d'un abri. » Comme elle, je garde un souvenir ébloui de la pièce minuscule où j'ai emménagé en quittant le nid familial, à Genève. Avant mon arrivée, elle servait à mes colocataires de débarras et de chambre d'amis. Donnant sur le passage voûté qui reliait la rue à un jardin intérieur, elle ne recevait pas de lumière directe. Elle n'en était pas moins très belle, grâce au parquet fauve et aux murs immaculés qu'elle partageait avec le reste de l'appartement. Son atmosphère un peu sombre, où brillaient les lumières chaudes de mes lampes et de mes bougies, ne la rendait que plus intime. J'avais encastré un petit bureau en bois dans le renforcement de la fenêtre, tapissé les parois de mes images fétiches, posé une planche sur le radiateur en guise de chevet, pincé une lampe métallique sur le tuyau du chauffage (central !) pour pouvoir lire au lit, habillé ma couette d'une housse d'un bleu foncé intense. Un placard aux dimensions généreuses suffisait à accueillir mes vêtements, mes livres et mes classeurs de la fac. C'était mon royaume ; c'était le paradis. Un an et demi plus tard, mon studio lillois, tout aussi minuscule et idyllique, mais inondé de soleil, devait tirer un charme supplémentaire de son adresse : 16, place de la Nouvelle-Aventure. Le soir, je m'endormais bercée par le ronronnement du réfrigérateur, situé à environ un mètre de mes pieds, avec la sensation que lui, moi et tous les autres éléments qui m'entouraient formaient une seule et même constellation domestique.



Et voici trois documents qui résument les idées de cette sous partie



Géraldine Mosna-Savoie, « Qu'est-ce qu'être chez soi », *Le journal de la philo, France culture*, 24/02/2020

<https://www.franceculture.fr/emissions/le-journal-de-la-philo/le-journal-de-la-philo-du-lundi-24-fevrier-2020>

Que se passe-t-il quand on déménage ? Au-delà d'une question de meubles, de bibelots, ou même de quartier, comment s'approprie-t-on un espace nouveau ?

Qu'est-ce qu'être chez soi ?

Quand j'ai annoncé que je déménageais, on m'a répondu que c'était un des plus grands traumatismes de l'existence avec, bien sûr, le deuil et l'accouchement. J'ai trouvé ça un peu excessif... mais c'est vrai que, même la fatigue passée, même les cartons déballés et les meubles replacés, et le quartier un tout petit peu appréhendé, persiste une forme d'étrangeté, je me suis demandé à quel moment on retrouvait cette sensation d'être chez-soi.

Que signifie être chez soi ?

À quoi mesure-t-on la sensation d'être chez soi ? Déménager n'est pas qu'une question de meubles, s'il suffisait de reposer son canapé pour se sentir à l'aise, personne ne m'aurait dit que déménager était un événement traumatique. C'est fou d'ailleurs la façon dont les meubles chargés d'usages et de souvenirs se défont vite du passé, sans état d'âme. Cette étagère qui me servait de bibliothèque et que j'ai donnée à un ami, est devenue, chez lui, un meuble d'enfant où des couches sont exposées et des jouets éparpillés : il ne reste rien des milliers de pages qu'elle avait supportés. Même chose avec cette commode où je posais mes tasses de café, même les cercles noircis de la boisson n'ont pas empêché mes vêtements de venir s'y accumuler.

Pourtant, je dois dire que je suis toujours contente d'apercevoir cette étagère, même envahie par des couches, et que j'ai toujours un petit sourire en redécouvrant ces traces de café sous un t-shirt. Même si déménager n'est pas qu'une question d'immobilier et de mobilier, l'espace et les meubles supportent quand même notre quotidien, ils le cadrent, lui donnent des contours.

Alors, à quel moment deviennent-ils plus qu'une étagère, qu'une table ou autre ? Y a-t-il un aménagement spécifique, idéal, pour qu'un lieu devienne plus qu'un logement, mais une maison en tant que telle, que l'on habite, où l'on se sent protégé, à l'abri, où l'on peut circuler les yeux fermés ?

Un délai nécessaire pour s'approprier les lieux

Pour se sentir chez soi, il n'y a donc pas que des conditions uniquement spatiales et matérielles (le lit placé la tête au nord, de la place ou une étagère sans couches...) : ce n'est pas nouveau, tout le monde sait que prendre possession des lieux, se les approprier, est aussi une question de temps. Mais quel est alors le un temps défini, nécessaire, pour se sentir chez soi ? Y a-t-il un délai obligatoire ? Combien de temps me faudra-t-il pour reconstituer un quotidien, pour que soient recouvertes les traces de café sur un meuble, ses usages passés, ses souvenirs, pour que des gestes deviennent presque automatiques (là l'interrupteur, là les assiettes, là les prises), pour que des trajets deviennent des sentiers battus (de la chambre à la salle de bain, de la cuisine au salon), pour que je m'habitue à des failles (une poignée cassée que je ne réparerai jamais, un volet coincé, le bruits des voisins) ?

Mais est-ce seulement une question de temps ? Cela me semble trop facile, parce qu'alors il suffirait que j'attende pour que mon quotidien reprenne forme ? Je suis face à une impasse : qu'est-ce être "chez soi", si bizarrement ce n'est pas qu'une affaire d'espace et de temps ?

Voilà donc ma question : de quoi est fait un chez-soi ? Est-ce que je peux le créer ? Ou est-ce qu'il advient ? Et comment : malgré moi ou grâce à moi, consciemment ou inconsciemment ?

Entre les objets et entre les gestes

Le chez soi excède largement le cadre spatio-temporel. Il n'est pas visible mais il n'est pas absent. Il est palpable mais intangible. On se sent chez soi mais on ne peut pas le désigner, on ne peut pas le faire résider en un objet, en une habitude. Je dirais même que le chez soi se situe précisément entre les objets, entre les gestes quotidiens : il est paradoxalement sans lieu, il enrobe les lieux. En fait, il a quelque chose de l'air du temps, de ce nom bien trop employé de "ressenti", il a quelque chose de l'atmosphère. Et c'est une interrogation que j'ai souvent eue : c'est quoi l'atmosphère ? C'est une autre question, dont peut-être aurais-je la réponse en trouvant mon chez-moi.

Sabine Vassart, Habiter, Pensée plurielle, 2006/2 (no 12), pages 9 à 19

<https://www.cairn.info/revue-pensee-plurielle-2006-2-page-9.htm>

[...]

Habiter un chez-soi

Le chez-soi désigne un espace privilégié à forte résonance émotionnelle et sociale, et qui se démarque comme lieu de vie propre à une personne. En plus de cet espace physique, il intègre un ensemble de relations, de liens que l'individu tisse avec cet environnement (Fisher, 1997).

Le chez-soi apparaît comme le plus privé de nos territoires et renvoie à la relation la plus intime que nous puissions développer, la manière la plus personnelle d'exprimer notre territorialité. Il englobe à la fois l'espace matériel, celui qui l'habite, son mode de vie et d'habiter.

Signalons ici que, du point de vue de la localisation, l'espace du chez-soi ne correspond pas nécessairement avec l'espace que stricto sensu nous appelons une maison. Les récits de *L'Odyssée* d'Homère se réfèrent au chez-soi pour désigner le pays, le lieu ou la terre de naissance qui est associée à la joie, l'appartenance, la fin d'un voyage, la fin de la vie... De même, un marin peut davantage se sentir chez lui sur son bateau que dans sa maison.

Par souci de clarté et par facilité, nous choisissons d'envisager uniquement l'espace de la maison comme expression privilégiée du chez-soi. Il s'agit d'envisager la maison en tant qu'espace vécu, c'est-à-dire investi par une expérience sensorielle, motrice, tactile, visuelle, affective et sociale, qui produit un ensemble de significations propres.

Dès lors, dans cette optique, le rapport à la maison ne peut s'envisager comme celui qu'un sujet entretiendrait avec un objet quelconque qui lui serait parfaitement extérieur. S'il l'était, nous ne parviendrions qu'à saisir l'expérience que peut avoir de la maison un expert immobilier ou un agent du cadastre.

La maison comme expression du chez-soi est bien plus qu'un ensemble de matériaux assemblés pour fournir un cadre physique où l'individu peut satisfaire ses besoins de base (se nourrir, se chauffer...). « Elle est un support de l'expression de soi, une spatialisation de l'identité, un intégrateur de nos valeurs, de nos représentations et de nos fantasmes » (Villela-Petit, 1989).

En ce sens, le chez-soi est chargé de significations liées aux représentations que l'on s'en fait et aux expériences émotionnelles dont il est investi. Il est chargé de codes qui, à la façon d'un langage, communiquent des informations sur celui qui l'habite : « une sorte de biographie sociale et individuelle de ses occupants » (Fischer, 1997).

Virginie Dodeler, Gustave-Nicolas Fisher, *Mon bureau, ma maison et moi*, 2016

Un logement est-il toujours un « chez-soi » ?

La majorité d'entre nous vit dans un logement, que ce soit une maison ou un appartement. Comme nous l'avons vu précédemment, notre habitat a un certain nombre de fonctions protectrices, qui nous permettent de nous y sentir bien et à l'abri. Néanmoins, est-ce qu'on se sent toujours « chez soi » dans son logement ? En psychologie de l'environnement, on distingue le concept de « chez-soi » (home) de celui de « logement » (housing). Dans la littérature anglophone, on utilise le terme home pour désigner le chez-soi, ce cocon protecteur dans lequel on se sent bien. On le retrouve d'ailleurs dans l'expression home sweet home. Cette distinction entre un logement et un chez-soi est liée aux significations psychologiques que les individus leur accordent (Moore, 2000). En effet, le logement correspond plutôt à la construction physique, au bâtiment lui-même, tandis que le chez-soi est une entité plus complexe. De nombreuses études ont été réalisées dans ce domaine en psychologie de l'environnement. Elles permettent de dégager l'idée qu'un logement devient un chez-soi dans la mesure où ses habitants s'y sont investis psychologiquement afin de se l'approprier pour qu'il reflète leur identité, où ils s'y sont attachés et où ils s'y sentent enracinés. Comme évoqué précédemment, la notion d'appropriation renvoie à la personnalisation d'un espace par un individu donné, avec des conduites de marquage précises et variant suivant les sujets. Il s'agit d'un mécanisme par lequel un être se fixe dans un espace qu'il ressent comme étant le sien (Moles et Rohmer, 1998). Elle correspond à un processus psychologique fondamental d'action et d'intervention sur un espace pour le transformer et le personnaliser. L'appropriation se réalise par des pratiques d'aménagement et de marquage symbolique de l'espace. La présence d'objets instaure une ambiance familière, celle des territoires de l'intimité (Serfaty-Garzon, 2003). De même, le mobilier utilisé sert à affirmer sa personnalité et son sentiment d'appartenance (Lassarre, 1982). C'est à travers les processus d'appropriation que l'environnement intervient dans l'expression de l'identité. En effet, l'espace dans lequel vit un individu est partie prenante dans les processus de construction de son identité, il est censé refléter la personnalité de ses occupants (Manzo, 2005). L'espace du logement permet à son habitant d'affirmer son identité et de la développer. L'idée que le logement est le reflet de la personne conduit parfois les individus à penser que changer de logement ou changer son logement va permettre de changer ce qui ne les satisfait pas. Certaines personnes soulignent également l'importance de transformer leur logement pour qu'il suive les transformations internes de leur personnalité. L'aménagement permet un investissement narcissique dans le logement, considéré comme une extension de soi-même. Dans une perspective psychanalytique, les recherches ont souvent mis en évidence le rapprochement entre le concept de « moi » et celui de « maison » (Cooper-Marcus, 1995).

II – 4 Ma maison, une deuxième peau, un lieu originel et fondateur

Ma maison, celle dans laquelle je me sens chez moi me ressemble. Elle est le reflet de mon identité. Cette maison est comme une deuxième peau, elle abrite mon intimité. Une intrusion pour vol, un squat sont vécus par les propriétaires du lieu comme un viol. De plus, la maison a une valeur symbolique, elle est mon état d'âme, le reflet de mon inconscient (comme le révèlent les dessins de maison).

C'est aussi la matrice, le premier lieu que l'on découvre, le lieu fondateur, le berceau. Support de la mémoire, réceptacle des souvenirs, elle contribue à façonner l'adulte que l'on devient. C'est aussi le lieu vers lequel on revient pour retrouver ses racines.

Ma maison me ressemble

 **Pascale Senk, Tout ce que ma maison dit de moi, *Psychologies*, 2019**

<https://www.psychologies.com/Moi/Se-connaître/Personnalité/Articles-et-Dossiers/Ma-maison-c-est-moi/Tout-ce-que-ma-maison-dit-de-moi>

L'expression de soi

Aujourd'hui plus que jamais, l'individu roi semble très attaché à la dimension expressive de la maison. Entrez chez quelqu'un, et vous en saurez plus sur lui qu'après des heures de discussion : les couleurs qu'il aime, les objets qu'il a choisis d'exposer, le soin ou la négligence avec lesquels il traite son intérieur... Autant d'indices révélateurs d'un parcours personnel. «Quand j'étais adolescente, je voulais que chaque visiteur entrant dans ma chambre comprenne qui j'étais, confie cette trentenaire. Alors, tout y était: le poster de mon chanteur préféré, les photos de mes copines...»

Si notre maison sert à nous révéler à l'autre, elle peut aussi nous en apprendre beaucoup sur notre évolution intérieure. Parfois, il suffit pour cela que nous prenions conscience de la façon dont nous aménageons notre espace. Ainsi, l'exemple d'Ariane, 42 ans. En conflit avec sa mère, elle refusait de la voir depuis des années. Un matin, sans trop savoir pourquoi, elle a eu l'envie d'exposer des statuettes yougoslaves que sa grand-mère maternelle lui avait léguées. Elle leur a trouvé une place bien en évidence, sur la corniche de la cheminée de son séjour. «Deux jours plus tard, je téléphonais à ma mère, en Croatie. Je ne sais toujours pas si mon envie de pardonner m'a poussée à ressortir ces statuettes ou si ce sont elles qui m'ont amenée à me réconcilier avec elle.»

Cette collusion entre notre être profond et la façon dont nous aménageons notre espace apparaissait déjà dans les écrits d'Arthémidore de Daldis, philosophe grec du II^e siècle avant Jésus-Christ. Bien avant la psychanalyse, celui-ci affirmait que toute maison apparaissant dans un rêve était une image du moi.

L'histoire de nos liens

Nos intérieurs ne révèlent pas seulement nos goûts, notre culture, nos convictions. Ils portent aussi l'histoire de nos liens. Car la maison est toujours un lieu où l'on s'exerce – de façon plus ou moins heureuse – à la relation, au partage. De ce point de vue, l'agencement des habitations contemporaines en dit long sur nos envies d'union et de séparation. Souvent, elles deviennent des lieux de conflits et de déchirements : maisons du divorce d'abord rêvées à deux, puis dépouillées dans le ressentiment et la colère ; maisons léguées par héritage, puis abandonnées dans leur province reculée...

En ce sens, l'énergie investie dans le logis a souvent à voir avec les conflits inconscients qui nous agitent. Pour François Vigouroux, psychologue et écrivain, qui leur a consacré un remarquable essai (*L'âme des maisons*, PUF), «les luttes avec les maisons – maisons à acheter, à réparer, à défendre, à embellir, à détruire, à incendier, à abandonner – nous servent aussi à affronter les plus anciennes strates». C'est le cas de Pierre. Cet homme de 47 ans déménage tous les deux ou trois ans. Dès qu'il a fini de restaurer une nouvelle maison, il court vers la suivante. Rien ne l'arrête, ni le gros œuvre, ni les heures de travail en solitaire – il refuse en effet de se faire aider pour construire. En thérapie, il a finalement compris que cette perpétuelle mise en chantier venait de son besoin insatisfait d'être reconnu par son père... et qu'aucune maison ne serait jamais assez belle pour prouver sa valeur en tant qu'homme.

Notre lieu d'habitation nous invite donc toujours à un voyage en plusieurs temps : exploration de nous-même, déroulé de notre histoire, de nos relations, aperçu de nos rêves. Autant de raisons essentielles de s'y arrêter.

 **Anne Laure Gannac, « Notre maison, notre miroir », *Psychologies*, 18 mars 2020**

https://test.psychologies.com/tests-moi/tests-de-personnalite/Que-dit-votre-maison-de-vous?_ga=2.261093390.2032837899.1626423187-1303788093.1599473365

On dit souvent d'un lieu qu'il a une âme. Pour le psychanalyste Alberto Eiguer, notre intérieur parle. Et en dit long sur ce que nous sommes. Exploration pièce par pièce de ce nid protecteur qui change avec nos désirs, notre évolution personnelle, mais aussi avec l'air du temps.

Psychologies : "La maison a un inconscient", qu'est-ce que cela signifie pour vous ?

Alberto Eiguer : Que le choix de sa maison, de ses meubles, de sa décoration, l'agencement des pièces... ne sont pas le seul fait de décisions conscientes. Ce que nous projetons sur cet espace est le résultat de forces inconscientes. Il y en a plusieurs. La plus importante est la projection de l'image que nous avons de notre corps. Autrement dit, nous avons une image interne de l'espace dans lequel nous vivons. Comme notre corps, la maison comprend différents endroits auxquels se rattachent des fonctions déterminées : manger, dormir, se reproduire... ; comme lui, on attend d'elle qu'elle nous protège de l'extérieur, qu'elle nous « enveloppe » ; comme lui, elle met en lien des membres qui forment ensemble un tout « famille ». Pour l'approche psychanalytique, le centre vital de la maison est la chambre des parents, d'où partent tous les autres investissements.

Une maison "vide" traduirait-elle un vide intérieur ?

L'intérieur d'une maison révèle ce que ses habitants ont dans la tête. En découvrant une maison vide, on est tenté de penser qu'il y a un manque chez la personne : cela peut refléter l'absence de liens avec ou au sein de la famille, une vie imaginaire affaiblie, un épuisement voire des symptômes dépressifs qui font perdre à ses habitants l'envie de « construire ».

Et une maison désordonnée ?

Quand on est perturbé, on est désordonné parce que l'on ne parvient pas à constituer d'espaces distincts, ni dans sa maison ni dans son esprit. Mais être désordonné ne signifie pas forcément être perturbé ! Certains expliquent qu'ils ont besoin de ce désordre pour se retrouver et pour avoir un accès direct à tout, ils « picorent »... Le désordre peut aussi être passager : on traverse une période de conflits dans la maison, on ne prend pas le temps de « mettre les choses au clair »... La maison offre toujours une photographie de l'inconscient de ses habitants.

Que révèle la distribution des pièces entre les différents membres de la famille ?

Pour le psychanalyste Isodoro Berenstein, l'intérieur de la maison représente symboliquement les liens inconscients entre ses habitants, les alliances et les rivalités. On peut aussi y lire le sens des hiérarchies – les plus « estimés » auront les plus belles pièces –, les ambitions et les priorités de chacun. Ainsi, si l'on a le désir de vivre longtemps ensemble, on décorera les lieux d'une façon plus chaleureuse.

Meubles et objets ne sont donc pas seulement décoratifs...

Avant même d'être habitée, la maison est « meublée ». Elle est meublée de nos fantasmes. On est au plus près de son intimité en décorant sa maison. Objets et meubles reflètent notre psychologie : on y exprime nos goûts, nos besoins fonctionnels. Mais ils parlent aussi de notre mémoire en nous rappelant sans cesse notre passé, notre histoire familiale avec ses mythes, ses secrets, ses mœurs. Ils suscitent des affects très puissants : la possession nous renvoie à notre identité, car notre estime de soi est autant satisfaite par ce que nous sommes que par ce que nous possédons.

Certains "exposent" beaucoup d'objets dans la maison. Comment interprétez-vous cela ?

Il y a plusieurs explications possibles. Cela peut relever de la « manie » : on a le désir de remplir, toujours plus, son « intérieur ». Parfois, l'accumulation de meubles et d'objets est telle que l'on peine à circuler entre les pièces : on empêche les mouvements comme pour ralentir le temps. Dans tous les cas, les objets sont très animés par notre psychologie. La relation forte et ludique que nous entretenons avec eux ressort de celle que nous avons, enfant, avec nos jouets : on les aime, ils ont une âme...

L'entretien

C'est un lien quasi fusionnel qui nous lie à notre maison. À la fois refuge où se joue la part la plus intime de notre vie, et vitrine dans laquelle s'exposent nos goûts et nos valeurs, notre intérieur dit tout de nous, de nos souvenirs, de ce que nous sommes et de ce que nous vivons les uns avec les autres réunis sous le même toit. « Montre-moi ta maison je te dirai qui tu es » : telle est l'idée développée par Alberto Eiguer, psychanalyste et auteur de *L'Inconscient de la maison*.

La maison parle de nous. Mais ne peut-on pas "tricher" et y montrer autre chose que soi ?

Bien sûr. On est parfois trompé par les « apparences ». Le père de Colette, par exemple, avait chez lui une quantité de livres, dont il se disait l'auteur. Or ce n'était que des pages blanches ! Mais, là encore, une facette de l'individu – en l'occurrence le goût de l'imposture – se traduit dans la maison. Mais celle-ci peut aussi être une « aide ». Si on ne va pas bien et que l'on s'entoure de couleurs vives, cela peut compenser certains aspects de notre fonctionnement interne.

On comprend mieux qu'un déménagement soit un moment émotionnel intense.

Le déménagement est un lourd processus, qui consiste à aller d'un dedans vers un dehors pour investir un autre dedans. Ce qui est loin d'être simple. On éprouve souvent de la nostalgie, on a tendance à penser que « c'était mieux là-bas », on se sent « étranger » à ce nouveau « chez soi ». Autant de sentiments qui prouvent que notre « habitat intérieur » est encore partagé entre les deux espaces et qu'on ne l'a pas entièrement « récupéré ». La structure familiale dans son ensemble est elle aussi mise à l'épreuve dans le déménagement, car chacun n'intègre pas ce nouveau dedans au même rythme. Là encore, il n'y a pas de règle.

Analyse pièce par pièce

Miroir de notre psychisme, la maison est d'abord un espace de vie : on la rénove, on la bricole, on la réaménage. Elle est soumise à nos envies et à nos besoins changeants qui, tout en étant très personnels, suivent l'évolution socioculturelle.

« Alors qu'il reste le lieu du secret, le "chez soi" se montre de plus en plus », remarque la psychologue et sociologue Perla Serfaty-Garzon. Auteure de *Chez soi, les territoires de l'intimité*, elle nous explique les dernières mutations de la maison, pièce par pièce. Si ces évolutions sont une tendance générale, elles n'en restent pas moins le reflet des aspirations profondes de chacun de nous, plus que jamais préoccupé par son intérieur.

Le salon

Il est a priori le lieu le plus public de la maison. Jusqu'à ces dernières années, il avait pour fonction de nous situer socialement. Aujourd'hui, l'essentiel est d'y exprimer son individualité et son originalité davantage que son appartenance à une classe. Le paradoxe ? Tout en restant public, le salon est devenu le lieu de l'expression de soi, là où tout ce qui fait notre identité s'expose : photos de famille, créations artistiques, livres, CD, magazines...

La cuisine

Elle est de plus en plus sociable, ouverte à tous. Les enfants y font leurs devoirs, les couples s'y retrouvent en fin de journée, les amis y dînent... La cuisine est le lieu de l'oralité par excellence : non seulement on y mange, mais on y discute. De fait, l'aménagement de cet espace change. Elle devient le salon de la vie quotidienne, l'esthétique prend le dessus : on la soigne, on l'équipe comme on le faisait autrefois pour le salon.

La chambre du couple

Cette pièce reste une célébration du couple. Toutes les études indiquent que c'est celle pour laquelle on dépense le moins, preuve qu'elle est essentiellement vouée à la sexualité et au sommeil. Encore aujourd'hui, elle n'est pas censée être vue par les « étrangers », même si les modes de vie familiaux et le rapport à la pudeur et à l'intime varient considérablement d'un foyer à un autre.

La salle de bains

Après des années de rigueur hygiéniste, la priorité est donnée au plaisir et à la sensualité. Cette pièce est devenue l'espace où s'exprime le plus clairement notre tendance au souci de soi et au narcissisme. On n'hésite d'ailleurs plus à la montrer, quand on fait visiter sa maison. Cette ouverture de l'espace va jusqu'à favoriser l'absence de mur entre la chambre et la salle de bains.

Les toilettes

S'il s'agit d'une pièce à part, la tendance est à la décoration ludique (lunette décorative, affiches humoristiques...). Une façon d'assumer, en le personnalisant, ce petit coin autrefois honteux. Cette tendance prouve la reconnaissance de cette fonction secondaire. Après des siècles de déni, l'acceptation du corps l'emporte enfin.

Alberto Eigner, *Une maison natale*, 2016

Notre maison est un lieu qui nous identifie. Nous la sentons comme notre possession ; en fait, c'est elle qui prend possession de nous : elle nous enivre de ses parfums et ses humeurs, nous hypnotise par ses charmes. Sur les murs de la maison s'expriment nos goûts, nos orientations, nos préférences et ceux de notre famille et des amis. Du fait de leur décoration, les murs composent une fresque imaginaire dépeignant notre existence et nos tendances psychiques. Il y a des personnes qui en font un musée ; d'autres, un lieu sans histoire, très « dans le vent ». Certains préfèrent un style baroque ou ne jurent au contraire que par un style minimaliste. Et même si la maison est décorée par un architecte d'intérieur, elle le sera en vertu de nos goûts et tendances. Il n'est pas aisé d'échapper à la projection de notre habitat inconscient : la maison nous reflète. Car notre désir est de la faire participer à notre vie. Comme les animaux, nous aimons marquer notre territoire, mais les humains ont aussi besoin de signes venant des autres qui soient en résonance avec leurs signes propres. La décoration offre bon support à cela.

**Et pour aller plus loin****🏠 Alberto Eigner, Du corps familial à la maison, Le Divan familial 2010/2 (N° 25), pages 31 à 48**<https://www.cairn.info/revue-le-divan-familial-2010-2-page-31.htm>**🏠 Nicolas Zentner illustration pour T Magazine, *letemps.ch*, 2019****🏠 Émilie Veillon, « La maison, miroir de l'âme ? », *letemps.ch*, vendredi 4 janvier 2019**<https://www.letemps.ch/lifestyle/maison-miroir-lame>

La réponse d'Alberto Eigner, psychiatre et psychanalyste français

La maison en tant que miroir de l'âme est une très belle métaphore qui dit beaucoup sur le rapport entre notre intériorité, notre inconscient, et la façon dont nous installons notre habitat. Cette représentation intervient à plusieurs niveaux. D'abord dans l'aménagement des meubles, puis la décoration, et finalement dans la façon dont nous établissons des liens avec les objets de notre habitat.

La maison est comme une grande fresque de vie intérieure. Elle révèle les goûts exprimés dans la façon de choisir la distribution des pièces, les couleurs des murs, les meubles. Elle est évocatrice des facettes de chaque habitant, du groupe familial, mais aussi des anciens, par le biais des objets hérités.

Une fonction essentielle

Cela fonctionne pour la vie solitaire mais aussi lorsque différentes intériorités cohabitent. Dans la mesure où ces dernières sont déjà en amont dans une interrelation voire une fusion psychique qui se traduit entre autres choses par des fantasmes et des styles communs, des mentalités communes, voire des mythes familiaux communs. Les architectes l'ont compris et ont tendance à réunir tous les membres d'un lieu en amont d'un projet pour traduire cette communauté de pensée.

La maison a une fonction essentielle. Elle est un lieu d'intimité, de ressource, de retrouvailles entre proches. Elle touche au bien-être, à l'authenticité, puisque nous y vivons en huis clos, sans avoir l'inquiétude du regard extérieur. Dans ce sens, elle est notre enveloppe et secrète un lien invisible qui unit ceux qui l'habitent. Ce lien prend des formes subtiles: acquisition, réparation, héritage, déménagement, perte. Tous ces événements ont un retentissement psychique puissant, mais sont aussi la résultante de nos conflits intérieurs.

🏠 La nouvelle campagne Leroy Merlin : Prendre soin de sa maison, c'est prendre soin de soi<https://www.leroymerlin.fr/magazine/en-coulisses/prendre-soin-de-sa-maison-prendre-soin-de-soi-nouvelle-campagne-leroy-merlin.html#prendre-soin-de-sa-maison,-c%E2%80%99est-prendre-soin-de-soi>

Dans sa nouvelle campagne, Leroy Merlin nous raconte l'histoire d'un couple en crise, d'une quarantaine d'années, qui redécouvre sous un morceau de papier peint décollé le serment d'amour qu'ils ont noué 20 ans plus tôt. Un déclic qui les amène à refaire la déco, entretenir à nouveau leur maison et finalement rallumer la flamme...

Leroy Merlin utilise un traité poétique, touchant, parfois à la limite du réel, convoquant les souvenirs pour mieux vivifier le présent. Un traité qui rappelle sa précédente campagne dans laquelle la maison, vivante, devenait un arbre de plus en plus beau au fur et à mesure des soins prodigués par ses habitants.

🏠 Balzac, *Le Père Goriot*, 1834

Cette première pièce¹ exhale une odeur sans nom dans la langue, et qu'il faudrait appeler l'odeur de pension. Elle sent le renfermé, le moisi, le rance; elle donne froid, elle est humide au nez, elle pénètre les vêtements; elle a le goût d'une salle où l'on a dîné; elle pue le service, l'office, l'hospice. Peut-être pourrait-elle se décrire si l'on inventait un procédé pour évaluer les quantités élémentaires et nauséabondes qu'y jettent les atmosphères catarrhales² et sui generis de chaque pensionnaire, jeune ou vieux. Eh bien ! malgré ces plates horreurs, si vous le compariez à la salle à manger, qui lui est contiguë, vous trouveriez ce salon élégant et parfumé comme doit l'être un boudoir. Cette salle, entièrement boisée, fut jadis peinte en une couleur indistincte aujourd'hui, qui forme un fond sur lequel la crasse a imprimé ses

couches de manière à y dessiner des figures bizarres. Elle est plaquée de buffets gluants sur lesquelles sont des carafes échantonnées, ternies, des ronds de moiré métallique, des piles d'assiettes en porcelaine épaisse, à bords bleus, fabriquées à Tournai. Dans un angle est placée une boîte à cases numérotées qui sert à garder les serviettes, ou tachées ou vineuses, de chaque pensionnaire. Il s'y rencontre de ces meubles indestructibles, proscrits partout, mais placés là comme le sont les débris de la civilisation aux Incurables³. Vous y verriez un baromètre à capucin qui sort quand il pleut, des gravures exécrables qui ôtent l'appétit, toutes encadrées en bois verni à filets dorés; une carte⁴ en écaille incrustée de cuivre; un poêle vert, des quinquets d'Argand⁵ où la poussière se combine avec l'huile, une longue table couverte en toile cirée assez grasse pour qu'un facétieux externe⁶ y écrive son nom en se servant de son doigt comme de style, des chaises estropiées, de petits paillassons piteux en sparterie⁷ qui se déroule toujours sans se perdre jamais, puis des chaufferettes misérables à trous cassés, à charnières défectueuses, dont le bois se carbonise. Pour expliquer combien ce mobilier est vieux, crevassé, pourri, tremblant, rongé, manchot, borgne, invalide, expirant, il faudrait en faire une description qui retarderait trop l'intérêt de cette histoire, et que les gens pressés ne pardonneraient pas. Le carreau rouge est plein de vallées produites par le frottement ou par les mises en couleur. Enfin, là règne la misère sans poésie; une misère économe, concentrée, râpée. Si elle n'a pas de fange encore, elle a des taches; si elle n'a ni trous ni haillons, elle va tomber en pourriture.

Cette pièce est dans tout son lustre au moment où, vers sept heures du matin, le chat de madame Vauquer précède sa maîtresse, saute sur les buffets, y flaire le lait que contiennent plusieurs jattes couvertes d'assiettes, et fait entendre son *ronron* matinal. Bientôt la veuve se montre, attifée de son bonnet de tulle sous lequel pend un tour de faux cheveux mal mis; elle marche en traînant ses pantoufles grimées. Sa face vieillotte, grassouillette, du milieu de laquelle sort un nez à bec de perroquet; ses petites mains potelées, sa personne dodue comme un rat d'église, son corsage trop plein et qui flotte, sont en harmonie avec cette salle où suinte le malheur, où s'est blottie la spéculation, et dont madame Vauquer respire l'air chaudement fétide, sans en être écœurée. Sa figure fraîche comme une première gelée d'automne, ses yeux ridés, dont l'expression passe du sourire prescrit aux danseuses à l'amer renfrognement de l'escompteur, enfin toute sa personne explique la pension, comme la pension implique la personne. Le bain ne va pas sans l'argousin, vous n'imaginerez pas l'un sans l'autre. L'embonpoint blafard de cette petite femme est le produit de cette vie, comme le typhus est la conséquence des exhalaisons d'un hôpital. Son jupon de laine tricotée, qui dépasse sa première jupe faite avec une vieille robe, et dont la ouate s'échappe par les fentes de l'étoffe lézardée, résume le salon, la salle à manger, le jardinet, annonce la cuisine et fait pressentir les pensionnaires.

1- Il s'agit d'un salon contigu à la salle à manger. 2- Fiévreuses, malades. 3- Hospice parisien pour vieillards et indigents 4- Pendule murale. 5- Lampe à huile. 6- Demi-pensionnaire de la pension. 7- Fibre végétale tissée et cousue.

Liliane Louvel, « En passer par la façade: Les Hauts de Hurlevent », *Poétique*, cairn.info, 2004

[...] « Hurlevent », la maison du titre qui porte le nom d'un lieu, est bien l'un des points de fascination du roman, « espace infiniment explorable ». Lieu du mystère, personnage à part entière, dès l'incipit, la ferme ne cesse de fasciner le lecteur pressé d'entrer dans la demeure à l'instar de Lockwood, le mentor écrivain. Souvent, le lecteur l'oublie, par éclipses, fasciné par les deux grandes figures de Heathcliff et de Cathy, mais la ferme sur la lande est bien le creuset où tout se joue et se rejoue, maison de la violence, du bruit du vent et de l'excès des hauteurs, face à laquelle Thrushcross Grange, la demeure policée, fait bien calme figure.

[...] Haussés au niveau du mythe, le paysage puis l'architecture prennent alors figure humaine. « Wuthering Heights », les Hauts de Hurlevent, c'est Heathcliff, comme l'onomastique et la toponymie semblent l'indiquer, puisque la paronomase *heights/heath* s'articule sur un double parallèle sémantique : à heights (les hauteurs) répond *cliff* (la falaise), à *Wuthering* (le rugissement du vent sur la lande) correspond *heath* (la lande et la bruyère, *heather*, qui y pousse).

[...] Le mouvement du début du texte suit l'avancée de Lockwood du dehors vers le dedans. A cette progression, s'opposent diverses formes de réticence. A commencer par Heathcliff qui, par son attitude, signifie clairement qu'il ne souhaite pas laisser entrer l'étranger : « ses yeux noirs soupçonneux s'enfonçaient sous ses sourcils », « ses doigts s'abritaient jalousement dans son gilet ». Or, à la page suivante, la maison est décrite en des termes similaires sur le mode métonymique : « Heureusement, l'architecte avait eu la prudence de la construire solidement : les fenêtres étroites sont profondément creusées dans le mur, et les arêtes défendues par des pierres d'angle en saillie. » Au retrait des yeux et des doigts de Heathcliff correspond celui des fenêtres, et l'âpreté de l'accueil du propriétaire sur la défensive est figurée par les aspérités protectrices des angles des murs.

Or, deux indices inscrits au fronton, dissimulés au milieu de l'enchevêtrement de griffons et d'enfants nus, attirent l'attention de Lockwood qui se mue en détective avant l'heure. Il s'agit d'une date : « je détectai la date "1500" », celle

de la probable construction de la maison, témoignant par là de son ancienneté (nous sommes en 1801), et d'un nom : « Hareton Earnshaw », celui du premier propriétaire et fondateur de la famille selon toute vraisemblance, est en droit de penser le lecteur. Voici donc l'origine de la maison et celle de la famille une fois de plus liées [...]

Ma maison : mon intimité

Tout ce que ma maison dit de moi, Pascale Senk, 2019, *Psychologies*

<https://www.psychologies.com/Moi/Se-connaître/Personnalite/Articles-et-Dossiers/Ma-maison-c-est-moi/Tout-ce-que-ma-maison-dit-de-moi>

Miroir et refuge à la fois, la maison nous dévoile et nous protège. Elle raconte notre personnalité, notre histoire et nos rêves secrets. Elle suscite en nous des sentiments contradictoires, souvent passionnés, car elle est un lieu de partages, amoureux et familiaux, mais également de conflits. Notre chez-nous a donc beaucoup à nous apprendre sur la manière dont nous "habitons" ou pas notre vie. [...]

"L'abri", "le refuge", "le havre de paix", "le lieu de repos" : tels sont les termes apparus en masse lorsque nous avons demandé aux internautes de Psychologies.com de qualifier leur habitat. La dimension protectrice de la maison est primordiale aujourd'hui. Car l'idée d'un vrai chez-soi renvoie toujours à la possibilité d'entrer en contact avec sa sécurité intérieure. Point besoin, pour cela, de hauts murs protecteurs. Par de simples objets familiers, une odeur qui rappelle des souvenirs, une décoration dans laquelle on reconnaît quelque chose de soi, on peut s'y régénérer avant d'affronter le monde. En ce sens, le sentiment d'être chez soi ramène toujours à l'habitable originel. Vient-il à manquer, et c'est alors tout l'être qui souffre, ainsi qu'en témoignent souvent les dépressifs : « Je marche dans la ville, la nuit, je regarde les appartements allumés, et je sens que moi, contrairement aux autres, je n'ai pas de chez-moi »...

Sabine Vassart, *Habiter, Pensée plurielle*, 2006/2 (no 12), pages 9 à 19

Enquête de 1988 sur les usages du logement.

<https://www.cairn.info/revue-pensee-plurielle-2006-2-page-9.htm>

Le chez-soi comme support de l'expression de soi, de l'identité personnelle

L'étymologie de l'expression indique cette dimension identitaire : dans l'expression « chez-soi », il y a d'abord le mot « chez » qui dérive du mot latin casa et ensuite le pronom personnel « soi » qui renvoie à l'habitant et à sa manière subjective d'habiter (Amphoux et Mondada, 1989).

Le chez-soi s'apparente à un espace où il est possible de devenir ou de redevenir soi, loin des rôles publics ou sociaux que nous assumons dans notre vie professionnelle. Il fait figure d'un abri, d'un refuge au sein duquel plus qu'ailleurs il nous est donné l'occasion de goûter à ce sentiment de liberté, d'être à l'aise, pleinement soi-même.

La constitution d'un chez-soi correspond à une installation de son moi dans l'espace de vie en fonction de son propre imaginaire. Ainsi, à configuration familiale et statut social identiques, chacun ne vit pas le même lieu de la même façon. Chacun va faire son bricolage imaginaire de l'espace et l'investir selon ses propres aspirations afin de lui donner sa tonalité affective propre.

La dimension identitaire se manifeste notamment à travers le travail d'appropriation qui transforme l'espace en support de l'expression des émotions et du vécu de l'occupant. C'est un marquage et une recherche d'identité constante. Pour Graumann (1989), l'importance accordée au chez-soi semble renvoyer à une confrontation de l'image de soi que chaque individu se forge et qui s'étaye sur des organisations spécifiques du lieu de vie. Aménager permet de s'aménager, dans le sens de se construire, mais aussi de se ménager et de se transformer.

 **Pierre Bonnard, *Nu dans un intérieur*, 1905, The National Gallery of Art Washington****Intrusion dans la maison : un traumatisme** **« Cambriolage : On ressent cette intrusion comme un viol », Faits divers Tarn et Garonne, *ladepeche.fr*, 13/01/2017**

<https://www.ladepeche.fr/article/2017/01/13/2495693-ressent-intrusion-comme-viol-fille-11-ans-peur-dormir.html>


Tous les jours, les cambriolages engendrent leur lot de victimes... Des victimes dépouillées de leur argent, de matériels divers ou d'effets dont la valeur n'est pas toujours quantifiable pécuniairement comme les bijoux de famille... Mais surtout, des victimes atteintes dans ce qu'elles ont de plus cher : leur intimité. «On ressent cette intrusion comme un viol. Savoir que quelqu'un est rentré chez vous en votre absence et a pu disposer à sa guise de votre maison est particulièrement difficile à vivre», confie Hélène, victime en son absence d'un casse dans sa maison de ville à Montauban, probablement au cours de la soirée du réveillon. «Ils ont tout fouillé, tout retourné», confie-t-elle, encore sous le choc. Ce cambriolage, elle l'a découvert à son retour : porte laissée ouverte, effets dispersés dans l'habitation, «un vrai bazar». Une victime doublement traumatisée d'ailleurs puisqu'Hélène avait été victime d'un premier cambriolage il y a deux ans.

Traumatisme mais aussi peur rétrospective en imaginant que l'intrusion aurait pu avoir lieu en sa présence. «Que se serait-il passé face à un ou deux cambrioleurs ?», interroge cette quadragénaire qui vit seule. Hélène qui avait finalement repris le cours de sa vie après le premier cambriolage se pose aujourd'hui des questions et envisage de mieux se protéger. «Je vais faire installer des portes sécurisées sur la rue et derrière la maison», confie-t-elle. Elle songe également à équiper son habitation d'un système de caméras. Bien sûr tout cela a un coût. Une porte sécurisée nécessite un budget de plusieurs milliers d'euros. La double peine donc pour Hélène qui a subi le viol de son intimité, a été soulagée de ses biens et qui dans la foulée, devra encore investir dans l'espoir d'éviter un troisième cambriolage. L'exemple d'Hélène n'est malheureusement pas un cas d'espèce... Toutes les victimes de cambriolages ont ressenti ce malaise, cette sensation de viol, mais aussi la crainte permanente d'un nouveau cambriolage. De quoi changer des habitudes et même parfois, de virer parano. Jean-Louis, lui aussi victime d'un cambriolage en son absence il y a deux ans, ne quitte plus son domicile de façon prolongée sans que la maison ne soit occupée par ses enfants ou des amis... ou activement surveillée par les voisins, tentant autant que possible de brouiller les pistes d'observateurs potentiels. Il a également installé un système d'allumage automatique et aléatoire de certaines lampes intérieures et extérieures. afin d'ôter aux aspirants casseurs, toute certitude sur l'occupation ou non des lieux.



[Et pour aller plus loin](#)



 **A. Richier, O. Lengueval, R. Chapelard, P. Fivet, H. Ayroulet, S. Neumayer « Le combat d'un couple face à des squatteurs », *francetvinfo.fr*, 08/09/2020**

https://www.francetvinfo.fr/france/alpes-maritimes-le-combat-d-un-couple-face-a-des-squatteurs_4098523.html

 **Isabelle Taubes, « La maison, le lieu de tous nos états », *psychologies.com*, 2020**

<https://www.psychologies.com/Moi/Se-connaître/Personnalité/Articles-et-Dossiers/Ma-maison-c-est-moi/La-maison-le-lieu-de-tous-nos-etats>

La fonction première de notre maison est de nous abriter. Mais inconsciemment, c'est aussi et surtout un prolongement de notre moi et de notre corps.

Face à un danger imminent, on dit qu'il y a péril en la demeure. D'une personne totalement déboussolée, on dit qu'elle ne sait plus où elle habite. Lorsque quelqu'un agit de manière insensée, on dit qu'il déménage. La sagesse populaire vient conforter les intuitions de la psychanalyse quand elle met en relation nos états intérieurs et notre "intérieur". Selon elle, c'est l'animal en nous, avec ses instincts, son odorat, qui s'exprime lorsqu'il s'agit de s'installer dans ce territoire privé qu'est notre habitation.

« Pour se regrouper, se protéger et se distinguer des autres, toutes les espèces animales ont besoin d'un territoire qu'elles imprègnent de leur odeur, de leurs habitudes, constate la psychanalyste Nathalie Menant. La nôtre ne fait pas exception. »

Se "sentir" chez soi

Emménager dans un nouvel appartement, c'est en premier lieu éliminer les traces de l'ancien occupant. « J'ai hésité à prendre mon appartement à cause de l'odeur d'eau de Javel que semblait affectionner l'ancien locataire, se souvient Nadia. Or, pour être bien chez moi, je dois avoir l'impression qu'aucune odeur autre que la mienne ne flotte dans l'air. D'ailleurs, les jours où la femme de ménage vient, mon premier geste le soir quand je rentre est d'ouvrir les fenêtres en grand.

« Se sentir chez soi, c'est d'abord réussir à imprégner ce lieu d'effluves odorants familiers, confirme Pierre Soler, psychologue. Notre habitation devient ainsi une part de nous-même à laquelle nous pouvons nous identifier. » Ce n'est donc pas un hasard si nous l'appelons notre "intérieur". »

Une seconde peau

Dès lors, on comprend mieux pourquoi l'obligation de quitter son lieu d'habitation est toujours un traumatisme. À notre époque caractérisée par la précarité, le chômage et l'endettement, il est rassurant de pouvoir penser : « Quoi qu'il arrive, je suis propriétaire de mes murs, je garderai un toit, une protection sur la tête. »

Les rares pys qui ont travaillé avec les sans domicile fixe constatent que la privation d'un chez-soi est toujours catastrophique. « Atteint dans son intégrité psychique, dans son identité, l'individu peut sombrer dans une pathologie tant psychologique que somatique », notent Patrick Cuynet, psychologue, et Sophie de Mijolla-Mellor, psychanalyste, dans leur introduction à *La Maison familiale* (Revue "Le Divan familial").

En cas d'effraction ou d'intrusion (vol, perquisition), les murs perdent leur rôle protecteur de seconde peau et l'angoisse surgit immédiatement. « Après avoir été cambriolée, j'ai fait des cauchemars pendant des mois. J'avais la sensation d'avoir été souillée, violée, explique Dominique. De plus, les cambrioleurs avaient laissé une énorme crotte au milieu du salon. C'est une signature fréquente, m'a dit le commissaire, une façon de dire : "Chez toi, je suis chez moi." »

Mais « une simple petite fuite d'eau peut également être vécue comme un danger pour notre intégrité, souligne Pierre Soler. Surtout si elle est causée par des voisins ». Même chose pour les bruits du dehors, susceptibles d'entraîner un sentiment de persécution, de rendre paranoïaque quand ils sont trop envahissants. Tout cela renvoie à l'idée du philosophe Heidegger pour qui « être, habiter et penser » sont une seule et même chose.

La maison et sa représentation : « un état d'âme ».

Nguyen Kim-Chi, «Le dessin de la Maison», *La personnalité et l'épreuve de dessins multiples*, 1989

« Voulez-vous me dessiner une maison », la consigne est simple, le thème est banal, reconnaissable même par les jeunes enfants et la représentation est facile. Pourtant le thème Maison porte en lui-même une charge symbolique à la fois universelle et individuelle.

Universelle parce que « comme la cité, comme le temple, la maison est au centre du monde, elle est l'image de l'univers » (Chevalier, Gheerbrant, 1982, p. 603). En effet, carrée ou ronde, dans tous les contextes socioculturels, la maison est toujours construite selon une certaine orientation pour être un lien entre : le ciel, la terre et le maître de maison.

Individuelle parce que, selon G. Bachelard (1957, p. 18), elle correspond à la topographie de l'être intime avec ses étages, sa cave et son grenier. La cave correspond à l'inconscient, le grenier à l'imagination, à la spiritualité.

Individuelle aussi parce qu'elle porte en elle ses valeurs d'abri, de refuge, de protection, en un mot, de sein maternel. La maison est donc le lieu de rencontre du cosmos universel avec le cosmos humain : [...]

Avant d'aborder les significations psychologiques des détails, nous examinerons d'abord l'évolution du dessin de la maison chez l'enfant sur le plan de la représentation et de son emplacement sur la page.

En effet, un dessin qui prend le bord inférieur de la page comme ligne de base n'a pas la même signification chez un enfant de 5-6 ans, chez un adolescent ou chez un adulte. De même la représentation de la maison change de forme au fur et à mesure que l'enfant franchit les étapes de son développement général. [...]

Ainsi en résumé :

— La maison : un mur avec deux fenêtres dans les coins supérieurs + le toit triangulaire + cheminée plate, ayant pour base le bord inférieur de la feuille de papier est la forme primaire de la représentation chez l'enfant de 5 ans.

— La maison dessinée en perspective, fermée à la base avec présence de la ligne du sol est la forme la plus évoluée du dessin de la maison chez l'enfant de 12 ans et plus.

— L'âge de 9 ans est l'âge de transition de cette évolution. [...]

A / Les détails essentiels sont : un toit, un mur, une porte, une fenêtre, une cheminée (facultative à cause du système de chauffage moderne ou du climat). Il faut noter les détails essentiels manquants.

[...]

1. Le toit. — C'est une zone de l'imaginaire, de la pensée, de la fantaisie. J. Buck fait remarquer que chez les débiles profonds le toit est réduit à une seule ligne car chez eux la capacité de fantasmer leur fait complètement défaut. « Vers le toit toutes les pensées sont claires », disait G. Bachelard (1984, p. 35). [...]

2. Le mur. — Le mur est considéré comme une représentation grossière du Moi du sujet.

Le renforcement du pourtour du mur indiquerait un effort pour maintenir le contrôle.

Le pourtour faiblement dessiné serait l'indice d'une faiblesse de contrôle du Moi.

Les gouttières et les rigoles sont considérées comme un renforcement de l'attitude défensive mais en même temps comme un effort pour faire évacuer les stimuli déplaisants.

La ligne de base de la maison est dessinée en premier et renforcée par la suite : existence d'un sentiment d'insécurité.

3. La porte. — Lieu de passage, de contact direct avec l'environnement, elle révélerait le degré d'accessibilité du sujet. L'emphase sur la porte et/ou sur les serrures, les gonds : attitude défensive.

La présence des noms, des numéros, boîte aux lettres sur la porte constitue aussi une emphase, mais traduirait plus le sens des détails qu'une défense. [...]

4. La fenêtre. — Contact moins direct et moins immédiat avec l'environnement. [...]

5. La cheminée. — J. Buck la considère comme un détail important indiquant la maturité et l'équilibre sensuels du sujet. En effet, elle est prise comme symbole phallique.

L'absence de cheminée en soi n'est pas anormale si l'on tient compte de la modernisation du chauffage ou du climat. Les indices d'une perturbation d'ordre sexuel résident dans : l'importance de la cheminée, le renforcement, les difficultés de présentations (ratures sans amélioration du dessin), le mauvais emplacement, les présentations bizarres, etc. [...]

En dehors de ce sexe-symbole, la cheminée en porte d'autres tels que : l'axe du monde reliant le ciel et la terre ; le souffle qui anime le foyer qui entretient la vie de la famille ; le lien social dans les veillées.

C'est peut-être sous cet aspect que la cheminée est considérée parfois comme l'expression de l'équilibre émotionnel en général du sujet. Cet équilibre serait visible par la présence de la fumée.

6. La fumée. — Expression de la tension interne et de la pression de l'environnement. [...]

B / Les détails non essentiels

Ce sont les volets, stores, rideaux, etc. Ils sont considérés comme l'emphase des fenêtres et peuvent avoir deux fonctions : décoration et protection.

1. Fenêtres munies de volets, rideaux non fermés. — Le contact avec l'environnement est consciemment contrôlé.
2. Volets ou stores ou rideaux fermés. — Attitude défensive avec tendance à l'anxiété.
3. Rideaux, stores, volets mis sur certaines fenêtres seulement. — A l'enquête, il faudrait faire préciser par le sujet à quelles chambres sont attribuées ces fenêtres différenciées. Ces chambres sont occupées par qui.
4. Plusieurs fenêtres, sans stores ou rideaux. — Sujet prêt à souhaiter le contact avec l'environnement. Parfois de façon impulsive. Sujet ne marquant pas le besoin de masquer ses sentiments.

C / Les détails additionnels

Ce sont les détails que le sujet a ajoutés pour structurer l'environnement de façon plus complète. Mais au retour ils pourraient indiquer :

- le cadre dans lequel le sujet veut situer son dessin ;
- le complément de ses projections concernant la maison ou/et
- ses sentiments : joie, insécurité, malaise ou autres vis-à-vis de cette maison et ses occupants.

Bachelard, *La poétique de l'espace*, 1957

Toute grande image simple est révélatrice d'un état d'âme. La maison, plus encore que le paysage, est, « un état d'âme ». Même reproduite dans son aspect extérieur, elle dit une intimité. Des psychologues, en particulier Françoise Minkowska, et les travailleurs qu'elle a su entraîner, ont étudié les dessins de maison faits par les enfants. On peut en faire le motif d'un test. Le test de la maison a même l'avantage d'être ouvert à la spontanéité, car beaucoup d'enfants dessinent spontanément en rêvant, le crayon à la main, une maison. D'ailleurs dit Mme Balif « Demander à l'enfant de dessiner la maison, c'est lui demander de révéler le rêve le plus profond où il veut abriter son bonheur ; s'il est heureux, il saura trouver la maison close et protégée, la maison solide et, profondément enracinée. Elle est dessinée dans sa forme, mais presque toujours quelque trait désigne une force intime. Dans certains dessins, de toute évidence, dit Mme Balif et il fait chaud à l'intérieur, il y a du feu, un feu si vif qu'on le voit s'échapper de la cheminée ». Quand la [78] maison est heureuse, la fumée s'amuse doucement au-dessus du toit

Si l'enfant est malheureux, la maison porte la trace des angoisses du dessinateur. Françoise Minkowska a exposé une collection particulièrement émouvante de dessins d'enfants polonais ou juifs qui ont, subi les sévices de l'occupation allemande pendant la dernière guerre. Telle enfant qui a vécu cachée, à la moindre alerte, dans une armoire, dessine longtemps après les heures maudites, des maisons étroites, froides et fermées. Et c'est ainsi que Françoise Minkowska parle de « maisons immobiles », de maisons immobilisées dans leur raideur : « Cette raideur et, cette immobilité se retrouvent, aussi bien à la fumée que dans les rideaux des fenêtres. Les arbres autour d'elle sont droits, ont l'air de la garder ». Françoise Minkowska sait qu'une maison vivante n'est pas vraiment « immobile ». Elle intègre en particulier les mouvements par lesquels on accède à la porte. Le chemin qui conduit, à la maison est souvent une montée. Parfois il invite. Il y a toujours des éléments kinesthésiques. La maison a du K, dirait le Rorschachien.

À un détail, la grande psychologue qu'était Françoise Minkowska reconnaissait le mouvement de la maison. Dans la maison dessinée par un enfant de huit ans, Françoise Minkowska note qu'à la porte, il y a « une poignée ; on y entre, on y habite ». Ce n'est pas simplement une maison-construction, « c'est une maison-habitation ». La poignée de la porte désigne évidemment une fonctionnalité. La kinesthésie est marquée par ce signe, si souvent oublié dans les dessins des enfants « rigides ».

Remarquons bien que la « poignée » de la porte ne pourrait guère être dessinée à l'échelle de la maison. C'est, sa fonction qui prime tout souci de grandeur. Elle traduit une fonction d'ouverture. Seul un esprit logique peut objecter qu'elle sert, aussi bien à fermer qu'à ouvrir. Dans le règne des valeurs, la clef ferme plus qu'elle n'ouvre. La poignée ouvre plus qu'elle ne ferme. Et le geste qui ferme est toujours plus net, plus fort, plus bref que le geste qui ouvre. C'est en mesurant ces finesses qu'on devient, comme Françoise Minkowska, un psychologue de la maison.

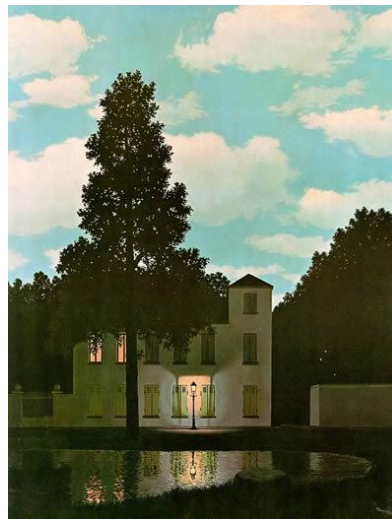
François Vigouroux, *L'âme des maisons*, 1996

On s'accorde à voir dans la façon dont l'enfant dessine la maison une projection de sa personnalité et de ses conflits conscients et inconscients. Or, l'image de la maison ne perd pas de sa signification au fur et à mesure qu'on prend de l'âge. Je crois plutôt qu'elle en acquiert. La maison qu'on achète, celle qu'on hérite, celle qu'on édifie ou celle qu'on restaure, constitue notre « dessin » d'adulte. Aussi bien que nos dessins d'enfant, elle dit ce que nous sommes et, surtout, ce que nous faisons de nous-mêmes. Quels que soient notre âge, notre condition ou notre caractère, toute

activité d'aménagement ou de construction de la maison nous révèle. Notre maison est notre seconde peau. Et si notre peau, par sa couleur, sa texture, son irrigation, son élasticité, sa tonicité atteste de ce que nous sommes, la maison, elle, nous raconte. Elle ne se résume pas en une identification un peu simpliste au corps humain : ses fenêtres comme des yeux, sa porte comme une bouche, ses tuyauteries comme des artères ou des intestins, sa cave où sont dissimulées toutes les forces inconscientes, son grenier pour les rêves et l'imaginaire, ses poutres, ses murs et ses pierres comme autant d'éléments qui structurent le corps humain. Cela est vrai, sans doute, mais il ne faut pas en rester aux analogies, il faut aller plus loin, entrer dans les histoires des personnes et, pour découvrir les véritables mouvements de leur cœur, interroger leurs passions, leurs engouements, leurs joies et leurs malheurs innombrables avec les maisons. [...]

Maison et inconscient

 **René Magritte, (1898-1967), "L'empire des lumières" ou la maison des rêves, (1954), 146X114, Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique, Bruxelles**



 **Yves Rinaldi, René Magritte, "L'empire des lumières" ou la maison des rêves** musicarmonia.fr, 2013

<https://musicarmonia.fr/index.php/fr/blog/85-anthropologie/196-rene-magritte-l-empire-des-lumieres-ou-le-la-maison-des-reves?showall=1&limitstart=>

Dans cette célèbre toile que Magritte (1898-1967) déclina en 17 versions, le peintre explore le territoire des rêves et de l'inconscient, thèmes chers au Surréalistes dont il fut le peintre le plus populaire.

Le peintre belge René Magritte fut beaucoup plus sage et son œuvre, féconde, porte de nombreuses traces de cette exploration de l'inconscient par les rêves. Cette œuvre de 1954 en est presque un paradigme psychanalytique. [...]

La maison, lieu d'élaboration de l'inconscient

Une maison s'endort. La porte et la plupart des volets sont déjà clos. Seules deux fenêtres éclairées révèlent, à l'étage, niveau habituellement réservé aux chambres, que des occupants sont encore éveillés et qu'ils s'apprêtent, peut-être, à éteindre la lumière pour plonger dans le sommeil, territoire d'émergence des rêves.

Ces deux fenêtres illuminées ressemblent à deux yeux encore ouverts. La maison est souvent le premier objet familier que les enfants dessinent car elle constitue le lieu où s'élabore la socialisation primaire de l'individu dans le cadre intime et parfois clos de la famille. C'est aussi là où se nouent des drames dont tout un chacun portera les stigmates inscrits au plus profond de son psychisme. Des drames parfois sources de conflits intérieurs, refoulements et autres névroses dont la psychanalyse est si friande.[...]

La maison fermée est donc la métaphore du "soi", le "self" ou encore "jardin secret" des poètes, ce lieu de l'identité intime où se construit l'ipséité de l'être, avec ses fantasmes et ses richesses. Elle est aussi le lieu de la libido et de ses désirs pulsionnels refoulés. C'est lorsque nous rêvons, durant la phase paradoxale de chaque cycle de sommeil, que, selon la théorie freudienne, notre inconscient resurgit, travesti par la censure morale sous une forme absurde et irrationnelle que Freud nomme "hallucinatoire". Il s'agit du contenu manifeste du rêve : ce que le rêve montre.

Les deux fenêtres encore illuminées sont les deux yeux encore ouverts sur le monde réel, conscient, au moment où l'on s'apprête à plonger dans la nuit des rêves, territoire de l'inconscient et de son cortège pulsionnel incontrôlé. [...]

Le pan de mur, à droite de la composition, à la présence presque proustienne, renforce cette allusion à un lieu fermé à toute exploration de l'extérieur. Il se présente comme la limite matérielle, presque minérale, entre conscient (l'extérieur) et inconscient (la maison). Or, c'est lorsque nous rêvons que cette barrière devient poreuse, au point de permettre à notre inconscient d'émerger des profondeurs de notre être intime. [...]

Juliette Miséréré; La maison est-elle un support de mémoire et de légende? Livre 2

Mais il y a aussi en parallèle des théories selon lesquelles la maison est la représentation de l'être humain. Au plan analytique, la maison est une allégorie de la personne. Dans les rêves, elle est le révélateur de notre être. La comparaison symbolique de la maison renseigne sur notre état. Dans les rêves des différences de signification sont reconnues par rapport aux pièces représentées et aux divers niveaux de la psyché. L'extérieur de la maison, c'est le masque ou l'apparence de l'homme; le toit, c'est la tête et l'esprit, le contrôle de la conscience; les étages inférieurs marquent le niveau de l'inconscient et des instincts. La cave évoque le passé et nos pulsions souterraines. Les fenêtres, les portes, la cheminée, les couloirs, les voies d'accès et ce qui a lieu autour d'elle traduisent la qualité des relations entre le sujet et les autres.

Pour Gaston Bachelard, elle signifie l'être intérieur, ses étages, sa cave et son grenier symbolisant divers états de l'âme. La cave correspond à l'inconscient, le grenier à l'élévation spirituelle. Mais c'est aussi un symbole féminin, avec le sens de refuge, de mère, de protection, de sein maternel. Comme je l'ai expliqué plus tôt la maison est le premier univers que l'on connaît. C'est normal qu'il soit associé à une mère et à un être humain. Karine Boinot explique que la notion de territoire suppose directement le contrôle d'un espace donné sur lequel on exerce plus ou moins explicitement un droit de possession, une zone d'emprise à laquelle on peut s'identifier; les psychologues y voient même une extension du moi. Le territoire est fondamental.



[Et pour aller plus loin](#)



Les pièces de votre maison



<https://www.youtube.com/watch?v=3xnbJSpMXkM>



Dans cet épisode, je vous propose d'imaginer votre vie intérieure comme les pièces d'une maison, chacune possédant son ambiance et sa fonction. Que faites-vous dans chaque pièce? Dans laquelle passez-vous le plus de temps, et quel impact cela a-t-il sur votre expérience de vie ?

Maison et mémoire

Siri Hustvedt, *La femme qui tremble*, Une histoire de mes nerfs, 2010

« En 2005, alors qu'elle vient à peine de commencer à prononcer le discours préparé en l'honneur de son père disparu deux ans auparavant, Siri Hustvedt voit soudain tout son corps secoué par d'irrépressibles tremblements. Aussi effrayée que stupéfaite, elle constate que cette crise n'affecte cependant ni son raisonnement ni sa faculté de s'exprimer. »

La première fois que j'ai tremblé, je me trouvais sur un sol familial. Ce n'était pas seulement que mon père eût enseigné dans cette université pendant de nombreuses années. Enfant, j'avais vécu sur ce campus, parce que mon professeur de père avait également la responsabilité d'une résidence pour garçons. Ce vieux bâtiment a été abattu depuis, mais je me souviens de ses couloirs obscurs, de ses odeurs, de l'ascenseur et de sa porte rouge, du distributeur de boissons gazeuses luisant sourdement à l'étage inférieur au nôtre avec son bouton pour le Royal Crown Cola. Je me souviens du gentil gros concierge, Bud, et de son pantalon gris poussiéreux, des étages supérieurs interdits où, ma sœur Liv et moi, nous nous sommes aventurées une ou deux fois. Je me souviens de la vue qu'on avait de la fenêtre de notre appartement, devant laquelle je pleurai un jour de Pâques : en cette journée de chapeaux et gants et légères robes printanières, les conventions voulaient qu'il fit tiède et ensoleillé mais, par cette fenêtre, je ne voyais que de la neige. Je me souviens d'avoir appris à rouler à bicyclette sur ce même campus, un printemps, et de ce que j'ai éprouvé lorsque

mon père a lâché la bicyclette et que j'ai continué seule en pédalant, un peu instable mais joyeuse dès l'instant où j'ai compris que j'étais lancée et que je tenais droite. Je me souviens de la centrale électrique, où mon père nous avait emmenées, Liv et moi, à travers des nuages de fumée blanche, des bouffées de chaleur et le rugissement des machines, jusqu'à une petite pièce près de l'arrière du bâtiment où un homme fabriquait de la crème glacée et nous en avait donné des échantillons gratuits. Je me souviens de m'être allongée à plat ventre sur les grilles devant la bibliothèque pour examiner les papiers de bonbons, les mégots de cigarettes et les différentes sortes de débris qui étaient tombés là, et de ce que regarder tout cela avait d'absorbant. Nous avons déménagé avant mon entrée au cours élémentaire mais, à part ces quelques fragments de mes troisième et quatrième années, le plus gros de ma mémoire autobiographique de cinq à neuf est rattaché à ce campus. Les lieux ont un pouvoir.

Le fait de me retrouver là, debout sur ce sol familier, a-t-il fait surgir devant moi la réalité de la mort — la présence d'une *elle* innommable ? Après tout, je vis à New York et je ne voyais plus mon père à un rythme quotidien. A New York, il était normal qu'il fût absent de ma vie. Me suis-je trouvée projetée dans quelque compréhension subliminale du fait que son absence était permanente, irrévocable, sans me rendre compte consciemment du tour que les choses avaient pris en moi ? Les visages de gens que je connaissais depuis l'enfance m'avaient-ils renvoyée à un moi plus ancien ? Le tremblement avait-il quelque chose à voir avec le fait d'occuper une place qui me semblait revenir à mon père ? de me tenir, littéralement, à un endroit où j'avais l'impression d'être chez lui ? Fut-ce la vision de cette pelouse verte devant Old Main, cet ancien bâtiment principal où mon père avait son bureau, dont l'image est gravée dans ma mémoire parce que je m'y suis promenée à de multiples reprises, non seulement quand j'étais enfant, mais aussi adolescente et puis jeune adulte, quand j'étais étudiante ? Mais ce ne fut pas la vision de cet endroit qui déclencha la crise ; ce fut le fait de parler. L'épisode commença avec le premier mot pour s'achever avec le dernier. Était-il lié à un souvenir ?

Les lieux favorisent les souvenirs explicites. Selon les théories classiques, les souvenirs ont, pour remplir leur rôle, besoin d'emplacements — *τοποι*, Cicéron attribue à Simonide de Céos la création d'un art de la mémoire. Après qu'un tremblement de terre eut détruit une salle de banquet et tué tous les assistants, Simonide, qui avait été appelé à quitter les festivités, revint et fut capable d'identifier les corps écrasés parce qu'il se rappelait où chaque convive était assis. C'est à la suite de cet épouvantable événement que Simonide découvrit, dit-on, la relation essentielle entre emplacement et souvenir. Lecteur d'Aristote, le philosophe scolastique Albert le Grand († 1280) suggéra que les espaces mentaux présentent une utilité pratique pour l'esprit et facilitent le recouvrement des souvenirs. Ce ne sont pas des miroirs mais, plutôt, des conceptions intérieures de la réalité. Cicéron élabora l'idée d'un locus comme instrument de mémorisation verbale. Un orateur pouvait apprendre par cœur un long discours en imaginant une maison à travers laquelle il se promenait, attachant chaque partie de son discours à un point différent, table, tapis ou porte, dans les différentes pièces. Mon père utilisait cette technique pour mémoriser ses discours et cela semblait efficace. La promenade au cœur d'une architecture imaginaire devient l'espace à l'intérieur duquel on peut fixer des pensées verbales et séquentielles. Le commentaire de Freud attribuant aux images mentales visuelles un caractère plus primitif qu'aux mots est pertinent. [...]

Raine Maria Rilke, *Les cahiers de Malte Laurids Brigge*, 1910

J'avais alors douze ans, ou tout au plus treize. Mon père m'avait emmené à Urnekloster. Je ne sais ce qui l'avait engagé à rendre visite à son beau-père. Depuis de longues années, depuis la mort de ma mère, les deux hommes ne s'étaient plus revus, et mon père lui-même n'avait jamais été dans le vieux château où le comte Brahe ne s'était retiré que sur le tard. Je n'ai plus jamais revu par la suite cette étrange demeure qui tomba en des mains étrangères lorsque mon grand-père mourut. Telle que je la retrouve dans mon souvenir au développement enfantin, ce n'est pas un bâtiment ; elle est toute fondue et répartie en moi ; ici une pièce, là une pièce, et ici un bout de couloir qui ne relie pas ces deux pièces, mais est conservé en soi, comme un fragment. C'est ainsi que tout est répandu en moi : les chambres, les escaliers, qui descendaient avec une lenteur si cérémonieuse, d'autres escaliers, cages étroites montant en spirale, dans l'obscurité desquelles on avançait comme le sang dans les veines ; les chambres des tourelles, les balcons haut suspendus, les galeries inattendues où vous rejetait une petite porte ; tout cela est encore en moi et ne cessera jamais d'y être. C'est comme si l'image de cette maison était tombée en moi de hauteurs infinies et s'était brisé sur mon tréfonds.

Il me semble que je n'ai bien conservé dans mon cœur que la salle où nous avions coutume de nous rassembler pour dîner, tous les soirs à sept heures. Je n'ai jamais vu cette pièce de jour, je ne me rappelle même pas si elle avait des fenêtres et où elles donnaient. Toutes les fois que la famille entraît, les chandelles brûlaient dans les lourds candélabres, et l'on oubliait après quelques minutes le jour et tout ce qu'on avait vu au dehors. Cette salle haute et, je suppose, voûtée, était plus forte que tout ; sa hauteur qui s'enténébrait, ses angles qui n'avaient jamais été dépouillés de leur mystère, aspiraient peu à peu hors de vous toutes les images, sans leur substituer un équivalent précis. On était assis là, comme se résolvant ; sans la moindre volonté, sans conscience, sans plaisir, sans défense. On

était comme une place vide. Je me souviens que cet anéantissement commença par me causer un malaise, une sorte de mal de mer que je ne surmontai qu'en étendant la jambe jusqu'à ce que je touchasse du pied le genou de mon père qui était assis en face de moi. Ce n'est que plus tard que je fus frappé de ce qu'il semblait comprendre, ou tout au moins tolérer, ces manières singulières, bien que nous n'eussions que des rapports presque froids, qui ne rendaient pas une telle conduite explicable. C'était cependant ce contact léger qui me donnait la force de supporter ces longs repas.

Ainsi, les songes descendent parfois si profondément, dans un passé indéfini, dans un passé débarrassé de ses dates, que les souvenirs nets de la maison natale paraissent se détacher de nous. Ces songes étonnent notre rêverie. Nous en arrivons à douter d'avoir vécu où nous avons vécu. Notre passé est dans un ailleurs et une irréalité imprègne les lieux et les temps. Il semble qu'on séjourne dans les limbes de l'être.

Et le poète et le songeur se trouvent écrire des pages qu'un métaphysicien de l'être gagnerait à méditer. Voici, par exemple, une page de métaphysique concrète qui, en couvrant de rêveries le souvenir d'une maison natale, nous introduit dans les lieux mal définis, mal situés, de l'être où un étonnement d'être nous saisit : William Goyen écrit « Penser qu'on puisse venir au monde dans un endroit qu'au début on n'aurait même pas su nommer, qu'on voit pour la première fois et que, dans cet endroit anonyme, inconnu, on puisse grandir, circuler jusqu'à ce qu'on en connaisse le nom, le prononcer avec amour, qu'on appelle un foyer, où on enfonce des racines, y abriter ses amours, si bien que, chaque fois qu'on en parle, c'est à la façon des amants, en chants nostalgiques, en poèmes débordants de désir. » Le terrain où le hasard a semé la plante humaine n'était rien. Et sur ce fond de néant poussent, les valeurs humaines ! Inversement, si, au de-là des souvenirs, on va jusqu'au fond des songes, dans cette pré-mémoire, il semble que le néant caresse l'être, pénètre l'être, délie doucement les liens de l'être. On se demande : ce qui fut été a-t-il été ? Les faits ont-ils eu la valeur que leur donne la mémoire ? La mémoire lointaine ne s'en souvient qu'en leur donnant une valeur, une auréole de bonheur. Effacée la valeur, les faits ne tiennent plus. Ont-ils été ? Une irréalité s'infiltré dans la réalité des souvenirs qui sont, à la frontière de notre histoire personnelle et d'une préhistoire indéfinie, au point précisément où la maison natale, après nous, s'en vient à naître en nous. Car avant nous — Goyen nous le fait comprendre — elle était bien anonyme. C'était un lieu perdu dans le monde. Ainsi, au seuil de notre espace, avant l'ère de notre temps, règne un tremblement de prises d'être et de pertes d'être. Et toute la réalité du souvenir devient fantomatique.

Mais cette irréalité formulée dans les songes du souvenir n'atteint-elle pas le rêveur devant les choses les plus solides, devant la maison de pierre vers laquelle, rêvant du monde, le rêveur retourne le soir ? William Goyen connaît cette irréalité du réel: « Voilà donc pourquoi, si souvent, quand tu revenais seul, suivant la sente dans un voile de pluie, la maison semblait s'élever sur la plus diaphane des gazes, une gaze tissée d'une haleine que tu avais soufflée. Et tu pensais alors que la maison née du travail des charpentiers n'existait peut-être pas, qu'elle n'avait peut-être jamais existé, que ce n'était qu'une imagination créée par ton haleine et que toi qui l'avais soufflée, tu pouvais, d'une haleine semblable, la réduire au néant. » Dans une telle page, l'imagination, la Mémoire, la perception échangent leur fonction. L'image s'établit dans une coopération du réel et de l'irréel, par le concours de la fonction du réel et de la fonction de l'irréel. Pour étudier, non pas cette alternative des contraires, mais cette fusion des contraires, les instruments de la dialectique logique seraient bien inopérants. Ils feraient l'anatomie d'une chose vivante. Mais si la maison est une valeur vivante, il faut qu'elle intègre une irréalité. Il faut que toutes les valeurs tremblent. Une valeur qui ne tremble pas est une valeur morte.



[Et pour aller plus loin](#)



 Louise Bourgeois, *Cell (Choisy)*, 1990-1993, Marbre rose, métal et verre, 306 x 170,20 x 241 cm ; Ydessa Hendeles Art Foundation, Toronto, Photo Peter Bellamy © Adagp, Paris

<http://mediation.centrepompidou.fr/education/ressources/ENS-bourgeois/ENS-bourgeois.html#image>



Le mot cellule renvoie chez Louise Bourgeois à la plus petite unité biologique qui nous constitue et aussi à la maison, le refuge, la famille. Et il n'y a de maison que de l'enfance, premier réceptacle de la vie, et des premières marques du psychisme. Elle réalisera deux séries de Cells, les unes consacrées aux sens, les autres liées à l'enfance et à la mémoire. « Les Cells représentent différents types de douleur : physique, émotionnelle et psychologique, mentale et intellectuelle... Chaque Cell a trait à une peur. La peur est une douleur... Chaque Cell traite du plaisir du voyeur, le frisson du regardeur et celui d'être regardé », affirme-t-elle.

Jouant de plus en plus de la polyphonie des matériaux, Louise Bourgeois les exploite maintenant tous : verre, bois, métal, marbre, tissu. Chaque matériau garde son histoire et se présente dans son opacité ou transparence, dans sa pesanteur ou légèreté, son côté lisse ou rugueux. Avec Cell (Choisy), l'artiste commence une série de grandes cages, où la grille est un élément essentiel.

Elle permet de voir à travers et évoque aussi l'idée de captivité. Il s'agit ici de la maison de son enfance, lieu de tous ses souvenirs à Choisy-le-Roi. La maison est au centre de l'installation. En marbre rose, elle pourrait donc être sereine mais, au-dessus, la lame immense d'une guillotine la menace. Allusion à la France et à son histoire et à l'artiste elle-même dans ce que la psychanalyste Marthe Robert, suivant Freud, appellerait « le roman familial du névrosé » (Marthe Robert, *Roman des origines et origines du roman*, Gallimard, 1977). Pour la psychanalyse chaque individu crée, à partir des éléments réels de son enfance, un mythe individuel où réalité et fantasmes se mêlent. Ceci est particulièrement parlant au sujet de Louise Bourgeois qui n'a pas arrêté de puiser dans son histoire familiale la matière de ses œuvres.

La guillotine montre « que les gens se guillotent à l'intérieur d'une famille. Le passé est également guillotiné par le présent », déclare l'artiste. Avec l'âge qui avance, le souvenir devient de plus en plus présent, puisant en profondeur dans la « préhistoire » individuelle. La sculpture seule, le travail en volume, physique et tangible, permet pour l'artiste de traverser le passé en lui enlevant le côté mortifère et pénible. Comme conjurés, les fantômes du passé sont là, dans cette maison temple du souvenir revêtu et mis en forme dans l'art. Le présent « guillotine » le passé, car l'art le rappelle sur la scène une dernière fois pour passer outre.

Bachelard, La poétique de l'espace, 1957

Car la maison est notre coin du monde. Elle est — on l'a souvent dit — notre premier univers. Elle est vraiment un cosmos. Un cosmos dans toute l'acception du terme. Vue intimement, la plus humble demeure n'est-elle pas belle ? Les écrivains de l'humble logis n'évoquent souvent cet élément de la poétique de l'espace. Mais cette évocation est bien trop succincte. Ayant peu à décrire dans l'humble logis, ils n'y séjournent guère. Ils caractérisent l'humble logis en son actualité, sans en vivre vraiment la primitivité, une primitivité qui appartient à tous, riches ou pauvres, s'ils acceptent de rêver. [...]

Notre but est maintenant clair : il nous faut montrer que la maison est une des plus grandes puissances d'intégration pour les pensées, les souvenirs et les rêves de l'homme. Dans cette intégration, le principe liant, c'est la rêverie. Le passé, le présent et l'avenir donnent à la maison des dynamismes différents, des dynamismes qui souvent interfèrent, parfois s'opposant, parfois s'excitant l'un l'autre. La maison, dans la vie de l'homme, évince des contingences, elle multiplie ses conseils de continuité. Sans elle, l'homme serait un être dispersé. Elle maintient l'homme à travers les orages du ciel et les orages de la vie. Elle est corps et âme. Elle est le premier monde de l'être humain. Avant d'être « jeté au monde » comme le professent les métaphysiques rapides, l'homme est déposé dans le berceau de la maison. Et toujours, en nos rêveries, la maison est un grand berceau. Une métaphysique concrète ne peut laisser de côté ce fait, ce simple fait, d'autant que ce fait est une valeur, une grande valeur à laquelle nous revenons dans nos rêveries.

L'être est tout de suite une valeur. La vie commence bien, elle commence enfermée, protégée, toute tiède dans le giron de la maison. [...]

Non seulement nos souvenirs, mais nos oublis sont « logés ». Notre inconscient est « logé ». Notre âme est une demeure. Et en nous souvenant, des « maisons », des « chambres », nous apprenons à « de-meurer » en nous-mêmes. On le voit dès maintenant, les images de la maison marchent dans les deux sens : elles sont en nous autant que nous sommes en elles. Ce jeu est si multiple qu'il nous a fallu deux longs chapitres pour esquisser les valeurs d'images de la maison.

Maison et construction de son identité

François Vigouroux, *L'âme des maisons*, 1996

On s'accorde à voir dans la façon dont l'enfant dessine la maison une projection de sa personnalité et de ses conflits conscients et inconscients. Or, l'image de la maison ne perd pas de sa signification au fur et à mesure qu'on prend de l'âge. Je crois plutôt qu'elle en acquiert. La maison qu'on achète, celle qu'on hérite, celle qu'on édifie ou celle qu'on restaure, constitue notre « dessin » d'adulte. Aussi bien que nos dessins d'enfant, elle dit ce que nous sommes et, surtout, ce que nous faisons de nous-mêmes. Quels que soient notre âge, notre condition ou notre caractère, toute activité d'aménagement ou de construction de la maison nous révèle. Notre maison est notre seconde peau. Et si notre peau, par sa couleur, sa texture, son irrigation, son élasticité, sa tonicité atteste de ce que nous sommes, la maison, elle, nous raconte. Elle ne se résume pas en une identification un peu simpliste au corps humain : ses fenêtres comme des yeux, sa porte comme une bouche, ses tuyauteries comme des artères ou des intestins, sa cave où sont dissimulées toutes les forces inconscientes, son grenier pour les rêves et l'imaginaire, ses poutres, ses murs et ses pierres comme autant d'éléments qui structurent le corps humain. Cela est vrai, sans doute, mais il ne faut pas en rester aux analogies, il faut aller plus loin, entrer dans les histoires des personnes et, pour découvrir les véritables mouvements de leur cœur, interroger leurs passions, leurs engouements, leurs joies et leurs malheurs innombrables avec les maisons. [...]

François Vigouroux, « Dans la peau de la maison, *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, 2006

<https://www.cairn.info/revue-cahiers-critiques-de-therapie-familiale-2006-2-page-17.htm>

[...]

Avatar de l'espace où se fonde notre existence, la maison représente d'abord le ventre originel. Elle est le moi, avec son dedans et son dehors. Elle renvoie aux émotions les plus archaïques et en même temps les plus socialisées. Elle est le refuge qui permet aussi bien de s'étioler que de s'accomplir.

La maison de la mère

Certaines demeures privilégient les valeurs de protection, de repli, de refuge. Elles semblent fondées sur des archétypes maternels. Elles se présentent alors avec les caractéristiques propres au terrier, à la caverne. Passives, étouffantes, confortables, souvent opaques, les maisons de la mère sont généralement dénuées de projet et d'avenir. Elles se refusent aux changements et aux ouvertures. Elles réclament sans fin leur ration d'attention et d'amour. On devra même lutter contre leur dictature et il faudra parfois souffrir pour elles et affronter en elles sa propre mort. La maison-ventre, on ne cesse de vouloir la conserver, la réparer, la recréer, la restaurer.

Mais on peut aussi vouloir la fuir ou la détruire. Il arrivera même qu'on ne puisse jamais la faire vivre ni même l'habiter. Voici une femme qui a passé sa vie à chercher la maison où s'établir. Elle n'est jamais parvenue à la trouver. Si l'on remonte dans son histoire, on découvre que cette femme n'a jamais pu trouver sa place dans sa famille. Sa mère ne l'avait pas désirée, elle n'avait jamais eu une chambre ou un endroit pour elle et, du reste, ses parents l'avaient très vite éloignée d'eux en la mettant en pension. – « Je n'ai jamais eu de chez-moi ! », dit-elle. Comment comprendre qu'elle ne puisse jamais trouver ce qui lui a tellement manqué ? C'est que la possession d'un territoire réveillerait en elle l'ancienne et terrible douleur de l'exclusion et du manque. Elle se débrouille pour n'avoir jamais à ressentir à nouveau l'épouvante. Le manque est une moindre souffrance.

La maison du père [...]

À l'inverse de la maison destinée à servir de refuge et où l'on peut se terrer, la maison du père permet de s'élever, d'embrasser du regard l'espace environnant afin de prévoir et de créer. Le souci de réalisation et de signification y prédomine. C'est la plupart du temps un territoire voulu, conquis, aménagé, réfléchi. On y perçoit le désir de réussite et le désir de marquer la réussite. Ouvertes, souvent bâties pour être vues, orientées vers l'avenir, ces maisons du Moi

socialisé et agissant marquent l'individualisme et l'autonomie apparente. Maisons fortes, maisons de pouvoir, elles s'efforcent d'être fonctionnelles pour dissoudre les incertitudes issues des profondeurs de l'inconscient.

La maison de la transformation

Il y a enfin des habitations dont on pourrait dire qu'elles sont en crise – ce sont les maisons de la transformation. Elles ne peuvent plus jouer leur rôle habituel. L'histoire de leurs habitants, leurs conflits, leurs évolutions les obligent à rompre avec le passé. Destruction, perte, abandon : l'ordre ancien n'a plus cours. Il faut changer, habiter autrement ou ailleurs. Ce qui contraint à faire quelques efforts ! Que l'on songe simplement à ce qu'implique un banal déménagement ! Une opération coûteuse en énergie : il faut modifier ses habitudes, mais surtout trier, faire des choix, abandonner des objets et des meubles... C'est épuisant ! Chacun en a fait un jour ou l'autre l'expérience.

Lieux d'empêchement et lieux d'accomplissement, lieux de blessure et lieux de guérison, quelles que soient la nature, la forme et la profondeur de leurs lézardes, les maisons sont toujours des espaces de transformation. Dans la folie, la souffrance ou le bonheur des relations que l'on entretient avec elles surgissent nos failles et nos faiblesses. Nous y œuvrons dans l'ombre de nos peurs. Ainsi sont-elle encore le creuset alchimique où mijotent, brûlent, se consomment et se transmutent les élans de notre âme. C'est le travail auquel nous contraignent nos demeures. Ouvertes ou fermées, lumineuses ou obscures, elles sont toujours, à un moment ou à un autre, des lieux de deuil, c'est-à-dire des lieux de métamorphose. Ce sont des transformateurs de conscience, des creusets où s'opèrent d'étranges transmutations.

[...] Le seul et véritable enjeu de notre relation à la maison, c'est nous-mêmes. Nous l'avons dans la peau.

Juliette Miséréré; La maison est-elle un support de mémoire et de légende? Livre 2

« Mais au-delà des souvenirs, la maison natale est physiquement inscrite en nous. Elle est un groupe d'habitudes organiques. A vingt ans d'intervalle, malgré tous les escaliers anonymes, nous retrouverions les réflexes du « premier escalier », nous ne buterions pas sur telle marche un peu haute. Tout l'être de la maison se déploierait, fidèle à notre être. Nous pousserions la porte qui grince du même geste, nous irions sans lumière, dans le lointain grenier.

Les maisons successives où nous avons habité plus tard, ont sans doute banalisé nos gestes. Mais nous sommes très surpris si nous rentrons dans la vieille maison, après des décades d'odyssée, que les gestes les plus fins, les gestes premiers soient soudain vivants, toujours parfaits. En somme, la maison natale a inscrit en nous la hiérarchie des diverses fonctions d'habiter.» Donc lorsque l'on retrouve sa maison, c'est d'abord se retrouver soi-même. Et habiter chacun de ses lieux, c'est autant être habité par eux. Voilà pourquoi, on peut parfois quitter sa maison d'enfance, mais elle ne nous quitte pas si facilement.

La maison d'enfance se retrouve dans la plupart des contes de fées. Elle est le point de départ du récit. Souvent le héros de l'histoire part de sa maison d'enfance pour affronter le monde. Historiquement, en 1812 les contes sont publiés sous le titre de contes de l'enfance et du foyer. Les auteurs définissent ainsi le choix de l'intitulé : les contes enfantins servent à faire naître et grandir, en leur pure et douce lumière, les premières pensées, les premiers élans du cœur, mais on les appelle aussi contes du foyer, car chacun peut jouir de leur poésie simple, s'enrichir de leur vérité et aussi parce qu'il reste au foyer comme un héritage qui se transmet.

Ce que nous transmettent les contes de fées, c'est qu'il est vrai que la notion de maison d'enfance protectrice peut avoir un effet restrictif si on s'y accroche trop longtemps. Elle n'offre pas une véritable sécurité; mais tant qu'on ne peut pas tirer de soi-même une sécurité totale, les fantasmes et les projections d'une maison vivante protectrice de la mémoire de l'enfance sont de beaucoup préférables à une absence de sécurité. C'est cette sécurité, en partie imaginaire, qui, lorsqu'il l'a expérimentée pendant un temps suffisant, permet à l'enfant de développer ce sentiment de confiance en la vie dont il a besoin pour avoir confiance en lui ; cette confiance est indispensable pour qu'il apprenne à résoudre ses problèmes. Finalement, l'enfant reconnaît que ce qu'il tenait littéralement pour vérité, la maison-mère, n'est qu'un symbole. C'est dans ce but que le héros doit quitter sa maison d'enfance.

Pourquoi quitter la maison d'enfance.

[...] Voilà ce que transmettent les contes, pour trouver la maturité, il faut devenir indépendante donc quitter le foyer sécurisant que l'on a toujours connu. Il faut trouver sa propre destinée. Dans les contes, ce constat est représenté par le fait que le héros ou l'héroïne de l'histoire trouve ou reçoit en héritage un château, un royaume. En clair ils deviennent maîtres de leur destinée en devenant Roi. Le fait, de devoir quitter la maison équivaut à la nécessité de devenir soi-même, sans l'influence de nos prédécesseurs. La réalisation de soi exige la rupture d'avec le foyer, expérience terriblement douloureuse, lourde de nombreux dangers psychologiques pour l'enfant. Ils sont symbolisés par les périls que les héros rencontrent au cours de leur voyage.

Parfois dans l'histoire, l'enfant est chassé par une belle-mère. Et pour Bettelheim, le fait d'être chassé de la maison peut être inconsciemment ressenti par l'enfant soit comme le désir d'être débarrassé de ses parents, soit qu'ils veulent se débarrasser de lui (jalousie). Certes cela fait peur à nos oreilles d'adultes, mais pour un enfant c'est l'explication, qu'un jour la maison de ses parents deviendra un souvenir, la maison d'enfance, et qu'il doit parcourir le monde au

sens métaphorique. Car le monde représente son monde qu'il a besoin d'explorer, ce qu'il ne pouvait faire tant qu'il était attaché trop étroitement à la maison.

[...] Il est important de quitter la maison de notre enfance pour devenir adulte, mais comme l'avance Gaston Bachelard, l'être humain sait « qu'il est plus tranquille, plus rassuré dans la vieille demeure, dans la maison natale que dans la maison des rues que nous n'habitons qu'en passant.³² » L'être humain se rassure en pensant à la maison d'enfance et il nourrit l'espoir de la retrouver un jour.

Alberto Eigner, *Une maison natale*, 2016

Cette biographie de ma maison natale a pour objectif de nourrir la question de la place de la maison dans la formation de l'enfant. Je ne peux éviter l'écueil du détail, de l'anecdote qui surgit sans que l'on sache d'où elle vient, ni vers quoi elle va nous diriger. Mon projet devrait toutefois confirmer que la maison sert à grandir, de-là la valeur inestimable de la dénomination « maison natale » et « maison de mon enfance ». Cette maison je l'ai parcourue des centaines de fois, visité tous ses recoins, touché ses murs, meubles, objets, humé ses odeurs et parfums. Elle a été témoin de mes joies et mes souffrances. J'y ai appris à jouer, à marcher, à parler, à lire et à écrire. J'y ai connu les gens de ma famille, appris à identifier leur place dans la parenté. Ils m'ont transmis beaucoup de choses au point de devenir une partie de moi. Ils ont intégré mon identité. J'y ai développé un certain goût de la réciprocité et le sentiment d'appartenance à un groupe. Cette maison a été le témoin des faits marquants de mon existence d'alors. J'y ai appris à cohabiter avec moi-même. C'est ma découverte première : la maison sert à déployer notre subjectivité, à développer à la fois notre intimité avec nous-mêmes et l'intimité à plusieurs. On devient alors « quelqu'un ». Comme cela n'est pas donné d'emblée, c'est dans la maison que les premiers pas ont lieu. Ma subjectivité a pu commencer par un repli obligé, une découverte dérangement, un secret à garder, ce qui m'a éloigné des autres et conduit à chercher refuge dans un lieu où j'ai pu rester en paix et penser, au début dans l'inquiétude comme si j'avais un poids sur les épaules, trop lourd pour le petit que j'étais, d'autant plus que je devais le gérer tout seul. Longtemps après, j'ai compris que même dans sa solitude on est en compagnie de plusieurs, ses êtres chers, le souvenir de leurs caresses, de leurs suggestions, de leur amour et de leurs avertissements. Et même si ce n'est pas un souvenir précis, l'imagination saura le recomposer. Croire que l'on construit sa subjectivité avec ce que l'on porte en soi fait naître l'être pour soi-même. À y regarder de près, si le soi apparaît comme une création autarcique, il est en réalité étayé sur une fierté, celle de l'autre qui nous vit comme une émanation de lui, celle du parent qui se réjouit de son beau petit, qui est surpris de ses sorties et émerveillé chaque jour de ses progrès. Autrement dit, le soi est inspiré du narcissisme qui permet de grandir et des narcissismes de nos père et mère, qui voient en nous celui qui mènera à bon port leurs rêves les plus chers. Dans la maison, nous disposons de deux sortes d'endroits pour bâtir l'intime : des lieux où l'on peut penser, jouer et faire ce qu'il nous plaît, et des lieux de partage (« les lieux communs »), oh combien précieux ! Les premiers alimentent les seconds, mais nous l'ignorons. Notre autonomie y prend sa source.

Keigo Higashino, *La maison où je suis mort autrefois*, 1994

Après cet événement, il m'arriva souvent de me rappeler la maison de mon enfance. Cette vieille maison où j'avais vécu enfant avec mes parents adoptifs. La maison où l'on m'avait forcé à choisir entre ma vraie mère et mes parents d'adoption. La maison où j'avais été obligé de jouer jusqu'au bout le rôle de fils docile. La maison où j'ai appris que chacun est irrémédiablement seul.

Peut-être que moi aussi j'étais mort dans cette vieille maison ? Enfant j'étais mort là-bas, et mon cadavre avait attendu pendant tout ce temps que je vienne à sa rencontre. D'ailleurs, chacun n'a-t-il pas une maison où l'enfant qu'il était est mort autrefois ? On fait seulement semblant de ne pas voir qu'il s'y trouve encore parce qu'on ne tient pas à le rencontrer.

À la fin de cette année-là, je reçus une carte de Sayaka. C'étaient les premières nouvelles que je recevais d'elle depuis que je l'avais laissée dans cette maison.

Il y était écrit de façon extrêmement concise qu'elle avait divorcé et que sa fille vivait avec son ex-mari. Et à la fin elle avait ajouté ceci

"Merci pour tout. Je pense continuer à vivre avec la conviction que je ne suis personne d'autre que moi-même."
Et le nom de l'expéditeur était Sayaka Kurahashi. Je ne l'ai jamais revue depuis.

Juliette Miséréré; La maison est-elle un support de mémoire et de légende? Livre 2

La maison et la mémoire

Pour l'être humain «la maison» possède autant de pouvoir que Dieu, au sens protecteur. William Goyen écrit « penser qu'on puisse venir au monde dans un endroit qu'au début on n'aurait même pas su nommer, qu'on voit pour la première fois et que, dans cet endroit anonyme, inconnu, on puisse grandir, circuler jusqu'à ce qu'on en connaisse le nom, le prononcer avec amour, qu'on appelle un foyer, où on enfonce des racines, y abriter ses amours, si bien que chaque fois qu'on en parle, c'est à la façon des amants, en chants nostalgiques, en poèmes débordants de désir.² » Voilà qui résume très bien ce qu'on ressent pour la maison de notre enfance. Celle où notre mémoire est née et s'est développée. C'est pourquoi elle a une telle importance à nos yeux, elle est le premier monde de l'être humain. Avant d'affronter le monde, l'homme est déposé dans le berceau de la maison. Et toujours, en nos rêveries, la maison est un grand berceau. La vie commence bien, elle commence enfermée, protégée, toute tiède dans le giron de la maison. Et c'est aussi dans la maison qu'il va créer des relations conjugales et familiales, des investissements affectifs et être un support pour des relations sociales de natures diverses.

Dans la langue française il existe un seul terme: « la maison» pour exprimer différentes choses, alors qu'en Allemand, il existe deux termes pour désigner «la maison» : Haus et Heim. Haus désigne la réalité matérielle de la construction. Heim contient l'indicible de la maison que chacun échoue à exprimer sauf à dire « c'est ma maison » pour signifier que c'est là qu'il retrouve, au delà du gîte et du couvert, «l'intimité de lui-même ». Le psychologue Alberto Eiguer³ a développé la théorie selon laquelle, la maison serait une métaphore de notre corps. Il a inventé le concept du « moi-peau » qui permet de discriminer le dehors et le dedans. La maison serait, pour lui, la troisième peau, la première étant la peau biologique et la deuxième le vêtement. La troisième peau a en commun avec les autres « peaux » la capacité d'isolation et la fonction de protection, même si, pour la maison, la notion de sécurité semble prédominante. Cette théorie fait partie d'un ensemble d'idées sur la représentation de la maison pour l'être humain. [...]

Le premier univers de l'homme, c'est la maison. Il est donc normal que la mémoire, dans ce contexte, ait une place énorme dans la psychologie de l'être humain. Car sa première mémoire, ses premières idées viennent de son premier univers. C'est pour cela qu'il est important d'aborder les différents types de maisons où s'accrochent différents types de mémoire. La maison permet de véhiculer la mémoire au travers du temps, de l'espace et de génération en génération.

Ce qui est étonnant c'est qu'il existe un terme en philosophie qui signifie la même chose que ma pensée: la maison dans la mémoire, le nom exact est le «palais de la mémoire⁹». C'est une méthode mnémotechnique pratiquée depuis l'antiquité. Elle sert à mémoriser de longues listes d'éléments ordonnés. Elle est fondée sur le souvenir de lieux déjà bien connus, auxquels on associe par divers moyens des éléments nouveaux que l'on souhaite mémoriser. La technique consistait à visiter plusieurs fois un lieu pour être capable de se remémorer et de visualiser chacune de ses pièces avec acuité. Ensuite on découpait le discours ou l'écrit en partie. En pensée on déposait ces images dans l'édifice. On pouvait par la suite se remémorer chaque image dans l'ordre, en imaginant qu'on visitait l'édifice dans l'ordre habituel. Plus il y avait de pièces, de passages et de niches et mieux c'était. C'est pour cela que ça se nomme «Palais de la mémoire» . Ce qui est amusant dans cette pratique c'est qu'on doit s'imaginer une maison pour retrouver sa mémoire. J'avance pour ma part l'idée que sans la mémoire on ne peut se souvenir de la maison qui est ou a été notre foyer. Mais sans cette maison nous ne posséderions pas cette mémoire.

Leroy Merlin maison "un abri un toit un chez soi"

 <https://www.youtube.com/watch?v=f7kLSpmOS40>

Yoanna Sultan-R'bibo, « Une cabane dans mon salon ou pourquoi les enfants confinés construisent-ils des cachettes ? », le monde.fr 26 mars 2020

https://www.lemonde.fr/m-le-mag/article/2020/03/26/une-cabane-dans-mon-salon-ou-pourquoi-les-enfants-confinés-construisent-ils-des-cachettes_6034499_4500055.html

Nos vies confinées

Un virus qui rôde, plus d'école, plus de copains avec qui jouer, des parents omniprésents... pour faire face à ce nouvel environnement, certains enfants se construisent des refuges intérieurs. Autant de mini confinements apaisants.

Une heure que Lou, 8 ans, s'affaire dans l'appartement. Elle a tiré son matelas jusque dans le couloir, calé un toit avec une couverture coincée entre les portes et avec des pinces à linge, installé un coin bibliothèque, un garde-manger et une guirlande lumineuse pour « voir dans le noir ». Le même soir, le premier du confinement, Gaspard, 10 ans, a piqué

discrètement les chaises du bar, tiré des plaids du haut de son armoire jusqu'aux sièges, et calé les bouts avec des livres. C'est là qu'il a décidé de dormir depuis, entre les coussins et les paquets de gâteaux.

«Ma cabane est une source de vie, il peut y avoir des animaux qui attendent d'être emportés dans les bras des enfants, comme une licorne blessée, ou une sorcière qui attend d'être aimée. » Juliette, 8 ans

Les enfants sont nombreux à avoir eu le réflexe « cabane », dès le lundi 16 mars. Pour y passer la nuit ou simplement du temps pendant la journée. Pour Perrine Saada, psychologue clinicienne et psychothérapeute, « l'enfant crée ainsi une sorte de mini confinement dans le confinement. Mais celui-ci est choisi, et c'est lui qui en définit les modalités : qui rentre dans la cabane, quand, à quoi on joue, de quoi on parle ».

Plus d'école, plus de cantiche, plus de copains avec qui jouer, plus de fêtes d'anniversaire le week-end... et des parents angoissés qui au mieux télétravaillent dans le salon, et au pire partent bosser à l'extérieur, là où le danger coronavirus guette. Face à cette perte de repères, de rythme, de cadre, les enfants ont besoin de combler le vide. «Et la construction d'une cabane y répond, car elle leur permet de se réapproprier le réel.» Tout en laissant la place à des jeux imaginaires.

Un imaginaire féérique, qui les entraîne loin du réel. « Ma cabane est une source de vie, raconte Juliette, 8 ans et déjà poétesse ; il peut y avoir un repas somptueux, des animaux qui attendent d'être emportés dans les bras des enfants, comme une licorne blessée, ou une sorcière qui attend d'être aimée. » Ou qui exprime différemment l'angoisse générée par l'épidémie et le confinement. Paul, 7 ans et demi, a ainsi transformé le canapé du salon en bunker antiatomique... ambiance guerre des étoiles. « C'est pour se protéger de l'attaque des clones... Et le petit trou que j'ai laissé, là, c'est pour qu'on puisse leur tirer dessus », explique-t-il en redisant méticuleusement les coussins rigides pour créer des murs et un toit.

« C'est une démarche très saine, la construction d'une cabane ! Car l'enfant est pleinement actif, contrairement aux écrans qui le rendent passif », remarque Perrine Saada. Alors que tout le reste de la situation lui échappe, qu'il se sent impuissant, il reprend le pouvoir en construisant. « La cabane répond alors à ce besoin de liberté, de sentir, d'imaginer, d'être et d'avoir. » Il gagne en autonomie, puisque souvent, il veut la faire « seul », sa cabane. « Et le processus de construction est aussi important que le sentiment de satisfaction ressenti quand la cabane est finie », poursuit la psychologue clinicienne. Lou a tenu à ce que la photo de sa cabane soit postée « tout de suite » sur le WhatsApp familial. Puis en a fait un dessin afin de « garder un souvenir pour après ».

Des éponges émotionnelles

Dans la cabane façon « tente bédouine » de Sarah, 5 ans et demi, il y a des livres, des poupées, des bijoux, façon butin, en vrac, comme dans la grotte d'Ali Baba. Et elle exige une porte, en l'occurrence un rideau. Depuis le 16 mars, finalement, elle y joue peu, mais refuse absolument qu'on la détruise. Elias, 4 ans, dort depuis trois jours dans « une cabane cachette », sous son petit bureau.

Car évidemment, la cabane est aussi un refuge, un abri, qui devient « un espace sécurisant, intime, qui va apaiser psychologiquement l'enfant », poursuit Perrine Saada. Car même si on les protège autant qu'on peut, les enfants sont des éponges émotionnelles. Qui sentent l'inquiétude des parents, l'angoisse de l'incertitude, ne serait-ce que par une expression sur le visage, une attitude différente, des tensions dans la voix. « La cabane représente la sécurité affective qui lui manque alors qu'il ne sent pas son parent stable émotionnellement – et qui le serait face à cette situation ? », souligne la psychologue clinicienne.

Tous les soirs, dans son lit devenu cabane, Chloé, 6 ans, s'entoure plus que jamais de coussins, de doudous, de grosses couettes, pour recréer un cocon. « D'un point de vue symbolique et psychanalytique, la cabane représente l'enveloppe originelle, maternelle, rassurante, contenante », analyse Perrine Saada. Comme si les cloisons de la cabane, aussi fragiles soient-elles, pouvaient protéger contre le virus et la maladie.

Faudra-t-il les laisser retourner les coussins du canapé, squatter les couloirs, vivre ou dormir sur des plaids poussiéreux à même le sol pendant plusieurs semaines ? « Si la cabane leur fait du bien, dans cette situation exceptionnelle, alors il faut les laisser se l'approprier... » Comme l'écrit le neuropsychiatre Boris Cyrulnik, « un enfant heureux, c'est un enfant qui est à la fois sécurisé et dynamisé ». [...]

« En construisant des cabanes, l'enfant devient son propre prescripteur de bonheur », conclut la psychologue. Là où l'adulte lutte avec ses angoisses et essaye par tous les moyens, du jogging à la méditation, d'atteindre la fameuse pleine conscience, l'enfant y arrive souvent spontanément. D'ailleurs, Juliette, 8 ans, ne s'y est pas trompée : « La cabane, ce n'est pas pour les parents. Ils gâcheraient l'ambiance, ils sont trop sérieux. » Alors, à vous de jouer ?

 **Chimène Badi, *Je viens du Sud*, 2004**

<https://youtu.be/uKTLeu KWd4>

J'ai dans le cœur, quelque part,
De la mélancolie,
Mélange de sang barbare

Et de vin d'Italie,
Un mariage à la campagne
Tiré par deux chevaux,
Un sentier dans la montagne
Pour aller puiser l'eau.
J'ai au fond de ma mémoire
Des lumières d'autrefois
Qu'une très vieille femme en noir
Illuminait pour moi,
Une maison toute en pierres
Que la mer a rongée
Au-dessus d'un cimetière
Où les croix sont penchées.
Je viens du sud
Et par tous les chemins,
J'y reviens...
J'ai dans la voix, certains soirs,
Quelque chose qui crie,
Mélange d'un chant barbare
Et d'un ciel d'Italie,
Des colères monumentales
Que les vents m'ont soufflées,
Des discours interminables
Après le déjeuner.
Je viens du sud
Et par tous les chemins,
J'y reviens...
J'ai quelque part dans le cœur
De la mélancolie,
L'envie de remettre à l'heure
Les horloges de ma vie,
Un sentier dans la montagne
Quand j'aurai besoin d'eau,
Un jardin dans la campagne
Pour mes jours de repos,
Une maison toute en pierres
Que la mer a rongée
Au-dessus d'un cimetière
Où mon père est couché.
Je viens du sud
Et par tous les chemins,
J'y reviens...
Et par tous les chemins,
J'y reviens...

Ma maison : mon abri, mon havre de paix, le lieu où je reviens

Giorgio de Chirico, *Le retour d'Ulysse* (1968), Huile sur toile, 60x80cm, Rome, Italie



Joachim du Bellay, « Heureux qui comme Ulysse », *Les Regrets*, Sonnet XXXI, 1558

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,
 Ou comme cestuy-là¹ qui conquiert la toison²,
 Et puis est retourné, plein d'usage³ et raison,
 Vivre entre ses parents le reste de son âge⁴!

Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village
 Fumer la cheminée, et en quelle saison⁵,
 Reverrai-je le clos⁶ de ma pauvre maison,
 Qui m'est une province⁷, et beaucoup davantage?

Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux,
 Que des palais Romains le front⁸ audacieux,
 Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine:

Plus mon Loir¹⁰ gaulois, que le Tibre latin,
 Plus mon petit Liré¹¹, que le mont Palatin,
 Et plus que l'air marin la douceur angevine.

1. Celui-là. - 2. Jason, autre héros antique, qui conduisit les Argonautes à la conquête de la Toison d'or. - 3. Expérience. - 4. Vie. - 5. Époque. - 6. enclos jardin. - 7. Pays, royaume. - 8. Frontons. - 9. L'Anjou est une région productrice d'ardoise. - 10. Rivière d'Anjou. - 11. Village natal de Du Bellay



Ridan, *Ulysse*, 2007

<https://youtu.be/WefxVZLhm9U>



Homère, *L'Odyssée*, Chant XXIII, Ulysse et Pénélope, VIII^e siècle av. J C, traduction par Leconte de Lisle,

Et la vieille femme, montant dans la chambre haute, pour dire à sa maîtresse que son cher mari était revenu, était pleine de joie, et ses genoux étaient fermes, et ses pieds se mouvaient rapidement. Et elle se pencha sur la tête de sa maîtresse, et elle lui dit :

— Lève-toi, Pénélopéa, chère enfant, afin de voir de tes yeux ce que tu désires tous les jours. Odysseus est revenu ; il est rentré dans sa demeure, bien que tardivement, et il a tué les Prétendants insolents qui ruinaient sa maison, mangeaient ses richesses et violentaient son fils.[...]

Après être entrée et avoir passé le seuil de pierre, elle s'assit en face d'Odysseus, près de l'autre mur, dans la clarté du feu. Et Odysseus était assis près d'une haute colonne, et il regardait ailleurs, attendant que son illustre femme, l'ayant vu, lui parlât. Mais elle resta longtemps muette, et la stupeur saisit son cœur. Et plus elle le regardait attentivement, moins elle le reconnaissait sous ses vêtements en haillons.[...]

Eurynomè et la nourrice préparaient, à la splendeur des torches, le lit fait de vêtements moelleux. Et, après qu'elles eurent dressé à la hâte le lit épais, la vieille femme rentra pour dormir, et Eurynomè, tenant une torche à la main, les précédait, tandis qu'ils allaient vers le lit. Et les ayant conduits dans la chambre nuptiale, elle se retira, et joyeux, ils se couchèrent dans leur ancien lit.



III - Ma maison, mon abri, mon chez moi : un lieu de totale sérénité?

III - 1- Ma maison : Havre de paix ou source d'angoisse ?

La maison est un lieu clos mais symboliquement ouvert sur le monde, sur les autres grâce à ses fenêtres. Ainsi, elle assure une protection à la fois physique et morale. Elle permet de trouver la sérénité, facilite la méditation, stimule l'imagination et la création (maisons d'artistes).

Mais ce havre de paix peut s'avérer dangereux si les fenêtres demeurent closes.

À ce moment-là l'individu se replie sur lui-même, s'exclut de la société. Ce phénomène est accentué par l'individualisme moderne et le développement des nouvelles technologies : l'écran remplace la fenêtre et donne naissance à une sociabilité qui n'est que virtuelle.

De plus, ce lieu clos, à l'abri des regards peut devenir la scène de conflits, de violences. Le danger n'est pas à l'extérieur, il est dans cette maison, source d'angoisse, véritable prison et parfois même enfer

Maison : havre de paix

Pierre Albert-Birot, Intérieur, Les amusements naturels, *Deux cent dix gouttes de poésie* : 1945-1967, 1983

A la porte de ma maison qui viendra frapper
 Une porte ouverte on entre
 Une porte fermée un antre
 Le monde bat de l'autre côté de ma porte
 À l'intérieur mon cœur bat
 Et mon corps se promène
 D'une habitude à l'autre
 Passant au travers de la solitude
 Et des douleurs et des rêves

Sans rien déranger

Alors quand par hasard quelqu'un de l'autre monde

Se souvient

Et vient

En entrant on croit que j'étais seul

Et l'on trouve que ma maison est bien ordre

Puis quand ce visage s'est rejeté dans le monde

Et que j'ai refermé ma porte

Je me regarde dans la glace

Et je retrouve ma solitude à couper au couteau

Et mon silence frais

Pérec, *Espèces d'espaces*, 1974

Portes

On se protège, on se barricade. Les portes arrêtent et séparent.

La porte casse l'espace, le scinde, interdit l'osmose, ose le cloisonnement : d'un côté, il y a moi et mon *chez moi*, le privé, le domestique (l'espace surchargé de mes propriétés : mon lit, ma moquette, ma table, ma machine à écrire, mes livres, mes numéros dépareillés de La Nouvelle Revue française ...) de l'autre côté, il y a les autres, le monde, le public, le politique. On ne peut pas aller de l'un à l'autre en se laissant glisser, on ne passe pas de l'un à l'autre, ni dans un sens, ni dans un autre : il faut un mot de passe, il faut franchir le seuil, il faut montrer patte blanche, il faut communiquer, comme le prisonnier communique avec l'extérieur.

[...]

Xavier de Maistre, *Voyage autour de ma chambre*, 1794

[...] Charmant pays de l'imagination, toi que l'Être bienfaisant par excellence a livré aux hommes pour les consoler de la réalité, il faut que je te quitte. — C'est aujourd'hui que certaines personnes dont je dépends prétendent me rendre ma liberté, comme s'ils me l'avaient enlevée ! comme s'il était en leur pouvoir de me la ravir un seul instant, et de m'empêcher de parcourir à mon gré le vaste espace toujours ouvert devant moi ! — Ils m'ont défendu de parcourir une ville, un point ; mais ils m'ont laissé l'univers entier : l'immensité et l'éternité sont à mes ordres.

C'est aujourd'hui donc que je suis libre, ou plutôt que je vais rentrer dans les fers ! Le joug des affaires va de nouveau peser sur moi ; je ne ferai plus un pas qui ne soit mesuré par la bienséance et le devoir. — Heureux encore si quelque déesse capricieuse ne me fait pas oublier l'un et l'autre, et si j'échappe à cette nouvelle et dangereuse captivité !

Eh ! que ne me laissait-on achever mon voyage ! Était-ce donc pour me punir qu'on m'avait relégué dans ma chambre, — dans cette contrée délicieuse qui renferme tous les biens et toutes les richesses du monde ? Autant vaudrait exiler une souris dans un grenier.

Cependant jamais je ne me suis aperçu plus clairement que je suis double. — Pendant que je regrette mes jouissances imaginaires, je me sens consolé par force : une puissance secrète m'entraîne ; — elle me dit que j'ai besoin de l'air du ciel, et que la solitude ressemble à la mort. — Me voilà paré : — ma porte s'ouvre : — j'erre sous les spacieux portiques de la rue du Pô ; — mille fantômes agréables voltigent devant mes yeux. — Oui, voilà bien cet hôtel, — cette porte, cet escalier ; — je tressaille d'avance.

C'est ainsi qu'on éprouve un avant-goût acide lorsqu'on coupe un citron pour le manger.

Ô ma bête, ma pauvre bête, prends garde à toi !

Emmanuel Laurentin, Lire "*Voyage autour de ma chambre*", un texte ô combien d'actualité!, 2020, *France culture*

<https://www.franceculture.fr/litterature/lire-voyage-autour-de-ma-chambre-un-texte-o-combien-dactualite>

Ce petit livre, devenu un des best-sellers du XIXème siècle, a été publié anonymement à Bruxelles en pleine Révolution française (1794) par Xavier de Maistre, frère du penseur contre-révolutionnaire Joseph de Maistre.

Emmanuel Laurentin, producteur du Temps du Débat, vous explique pourquoi Voyage autour de ma chambre peut devenir un parfait manuel en temps de confinement, et reste de toute époque un classique très particulier.

Il est très-sûr, me disais-je, que les murs de ma chambre ne sont pas aussi magnifiquement décorés que ceux d'une salle de bal : le silence de ma *cabine* ne vaut pas l'agréable bruit de la musique et de la danse ; mais, parmi les brillants personnages qu'on rencontre dans ces fêtes, il en est certainement de plus ennuyés que moi.

Au moment de la rédaction de ce récit, Xavier de Maistre, né d'une famille de Savoie, est alors militaire, assigné à résidence pendant quarante-deux jours à Turin, pour une affaire de duel interdit. Tel un dandy qu'il n'est pas, il décrit sa mise en quarantaine avec beaucoup de légèreté, y voyant l'occasion de se découvrir lui-même. Détestant la ligne droite, il privilégie le voyage en zig-zag dans un local exigü. Malgré son intention de gagner sa porte en diagonale, il rencontre son fauteuil en chemin : "je ne fais pas de façon, (...) c'est un excellent meuble qu'un fauteuil. Il est surtout de la dernière utilité pour tout homme méditatif."

Une ode à la méditation

Car son texte est une ode à la méditation, un plaidoyer pour l'indécision, une critique des planificateurs : même dans un espace contraint, l'imagination choisit de vagabonder, la mémoire nous joue des tours. Une chambre, si petite soit-elle, recèle des potentialités inconnues. Chacun des objets qui y a pris place devient une source de réflexion et de rêverie.

De Maistre écrit bien avant le romantisme officiel, mais toutes ses composantes sont déjà là : goût pour l'intimité, plaisir de se découvrir comme individu, capacité à l'imagination. Il ne veut pas "suivre les idées à la piste, comme un chasseur poursuit le gibier" mais "cultiver une âme ouverte à toutes sortes d'idées, de goûts et de sentiments." Ce Voyage autour de ma chambre se veut ainsi, de manière ironique, un manuel pour apprendre à faire voyager son âme toute seule, pour ainsi "doubler son existence".

Bien plus loin que les murs de sa chambre

Dans sa balade confinée, De Maistre décrit successivement son lit, "meuble délicieux", "théâtre qui prête à l'imagination", nettoie le cadre qui renferme le ravissant portrait d'une femme autrefois désirée, rapporte son dialogue avec son domestique, décrit sa chienne Rosine dont l'affection lui semble plus sincère que celle de nombreux amis qui se sont détournés de lui. Notre noble prend ainsi "des leçons d'humanité de (son) domestique et de (son) chien."

Xavier de Maistre est un homme de culture et peut donc disserter sur la musique de son temps, sur le talent du peintre Raphaël. Mais c'est surtout en frôlant sa bibliothèque qu'il peut décliner sa culture classique, depuis le "Paradis perdu" de Milton jusqu'aux personnages de Virgile. Un rêve lui permet même de faire dialoguer Platon, Périclès et Aspasia qui se moquent des étranges coutumes des femmes et des hommes des Lumières. Mais l'auteur du Voyage... ne se laisse pas impressionner par ces augustes critiques et y fait montre des curiosités des lettrés de son temps, comme la lecture des voyages de Cook qui conduisent bien plus loin que les murs de sa chambre turinoise.

Il doit pourtant la quitter un jour. Et ce jour-là, après quarante-deux nuits sans pouvoir en sortir, Xavier de Maistre célèbre les vertus de l'imagination, qu'il doit pourtant abandonner pour retourner aux affaires.

Se penser comme individu

Ce texte ironique et léger est une parodie des récits de voyage qui ont remporté tant de succès avant la Révolution. Mais ce n'est sûrement pas la raison principale de son succès au XIX^{ème} siècle. Promeneur solitaire, Rousseau avait accompagné la naissance du moi au XVIII^{ème}. Promeneur en chambre, Xavier de Maistre choisit un autre chemin pour conduire au même but : se penser comme un individu. [...]

Il nous rappelle que "le plaisir qu'on trouve à voyager dans sa chambre est à l'abri de la jalousie inquiète des hommes"



[Et pour aller plus loin,](#)



Lettrasso, Voyage autour de ma chambre de confiné, 03/2020

https://www.loi1901.com/intranet/a_news/index_news.php?id=2570

Maison : lieu de réflexion

Huysmans, À rebours, 1884

Quelquefois, dans l'après-midi, lorsque, par hasard, des Esseintes était réveillé et debout, il faisait manœuvrer le jeu des tuyaux et des conduits qui vidaient l'aquarium et le remplissaient à nouveau d'eau pure, et il y faisait verser des gouttes d'essence colorées, s'offrant, à sa guise ainsi, les tons verts ou saumâtres, opalins ou argentés, qu'ont les

véritables rivières, suivant la couleur du ciel, l'ardeur plus ou moins vive du soleil, les menaces plus ou moins accentuées de la pluie, suivant, en un mot, l'état de la saison et de l'atmosphère.

Il se figurait alors être dans l'entre-pont d'un brick, et curieusement il contemplait de merveilleux poissons mécaniques, montés comme des pièces d'horlogerie, qui passaient devant la vitre du sabord et s'accrochaient dans de fausses herbes ; ou bien, tout en aspirant la senteur du goudron, qu'on insufflait dans la pièce avant qu'il y entrât, il examinait, pendues aux murs, des gravures en couleur représentant, ainsi que dans les agences des paquebots et des Lloyd, des steamers en route pour Valparaiso et la Plata, et des tableaux encadrés sur lesquels étaient inscrits les itinéraires de la ligne du Royal mail steam Packet, des compagnies Lopez et Valéry, les frets et les escales des services postaux de l'Atlantique.


Puis, quand il était las de consulter ces indicateurs, il se reposait la vue en regardant les chronomètres et les boussoles, les sextants et les compas, les jumelles et les cartes éparpillées sur une table au-dessus de laquelle se dressait un seul livre, relié en veau marin, *Les Aventures d'Arthur Gordon Pym*, spécialement tiré pour lui, sur papier vergé, pur fil, trié à la feuille, avec une mouette en filigrane.

Il pouvait apercevoir enfin des cannes à pêche, des filets brunis au tan, des rouleaux de voiles rousses, une ancre minuscule en liège, peinte en noir, jetés en tas, près de la porte qui communiquait avec la cuisine par un couloir garni de capitons et résorbait, de même que le corridor rejoignant la salle à manger au cabinet de travail, toutes les odeurs et tous les bruits.

Il se procurait ainsi, en ne bougeant point, les sensations rapides, presque instantanées, d'un voyage au long cours, et ce plaisir du déplacement qui n'existe, en somme, que par le souvenir et presque jamais dans le présent, à la minute même où il s'effectue, il le humait pleinement, à l'aise, sans fatigue, sans tracas, dans cette cabine dont le désordre apprêté, dont la tenue transitoire et l'installation comme temporaire correspondaient assez exactement avec le séjour passager qu'il y faisait, avec le temps limité de ses repas, et contrastait, d'une manière absolue, avec son cabinet de travail, une pièce définitive, rangée, bien assise, outillée pour le ferme maintien d'une existence casanière.

Le mouvement lui paraissait d'ailleurs inutile et l'imagination lui semblait pouvoir aisément suppléer à la vulgaire réalité des faits. [...]

Là, en faisant saler l'eau de sa baignoire et en y mêlant, suivant la formule du Codex, du sulfate de soude, de l'hydrochlorate de magnésie et de chaux ; en tirant d'une boîte soigneusement fermée par un pas de vis, une pelote de ficelle ou un tout petit morceau de câble qu'on est allé exprès chercher dans l'une de ces grandes corderies dont les vastes magasins et les sous-sols soufflent des odeurs de marée et de port ; en aspirant ces parfums que doit conserver encore cette ficelle ou ce bout de câble ; en consultant une exacte photographie du casino et en lisant ardemment le guide Joanne décrivant les beautés de la plage où l'on veut être ; en se laissant enfin bercer par les vagues que soulève, dans la baignoire, le remous des bateaux-mouches rasant le ponton des bains ; en écoutant enfin les plaintes du vent engouffré sous les arches et le bruit sourd des omnibus roulant, à deux pas, au-dessus de vous, sur le pont Royal, l'illusion de la mer est indéniable, impérieuse, sûre.

 **Rembrandt, *Philosophe en méditation*, 1632, huile sur toile, 28 x 34, Louvre, Paris**
<http://www.jdarriulat.net/Essais/PeintureHollandaise/4/Interieur.html>

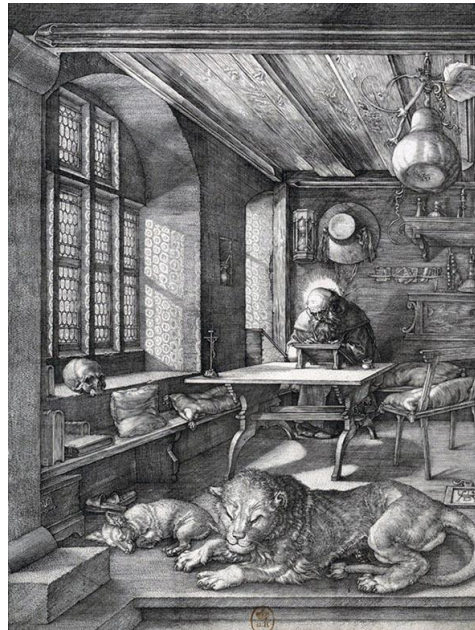


L'intimité est la forme superlative de l'intérieur (intimus est le superlatif latin d'interior). Ce très célèbre petit tableau par le jeune Rembrandt – on est en 1631, l'année où le peintre (25 ans) quitte sa ville natale de Leyde pour Amsterdam – est sans doute le plus intime de tous les intérieurs hollandais, le secret le plus profondément enfoui dans l'intérieur, le saint des saints de l'intériorité (fig. 1) . Le format lui-même (28 x 34 cm) condense l'image dans l'asile d'une presque miniature. Où sommes-nous ? Dans une vieille maison de Leyde, pour une scène de genre somme toute banale, un vieux couple, peut-être les parents du peintre, lui sommeillant en attendant le dîner, elle tisonnant la soupe qui mijote sur la crémaillère ? Mais l'intitulé du tableau, transmis par une ancienne tradition – *Philosophe en méditation* – suggère qu'il s'agit de tout autre chose. [...]

Le jour vient de l'or en fusion qui se répand, par la fenêtre, dans la cellule de méditation, la voûte et l'escalier en colimaçon sont à l'image du labyrinthe qui absorbe la pensée du philosophe, et le rayonnement de la lumière est comme le prolongement de l'esprit en travail, le petit animal pensant sécrétant, du fait même de sa concentration, le fluide spirituel qui le nimbe. Nous sommes au cœur de la machine pensante : l'escalier spiralé descend au centre le plus intime de l'activité cérébrale ; la porte fermée, contre laquelle se tient le philosophe, conduit au cellier, qui est le magasin des richesses latentes ; la tambouille qui frissonne sur le feu, ce sont les vieux souvenirs qui se préparent à revenir dans le halo de la conscience ; et la silhouette encore indistincte qu'on devine à mi-chemin de l'escalier, c'est l'idée sur le point de venir à l'esprit, de faire son apparition sur le théâtre mental de la méditation.

Albrecht Dürer, *Saint Jérôme dans sa cellule*, 1514,

<https://brunorigolt.org/2012/11/09/analyse-dimage-lhumanisme-de-durer-a-travers-saint-jerome-dans-sa-cellule-1514-2/>



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Alberto Eiguer, *L'inconscient de la maison*, 2004

Fait-on la cuisine ou écrit-on une lettre, notre maison assiste à notre besoin de créativité ; elle le favorise même. Pour autant que les virtualités de l'habitat intérieur s'y déploient, chacun y trouve l'opportunité de créer. L'achat d'un objet et son emplacement dans un lieu précis, une étagère, une table, c'est une invention. Le président Georges Pompidou expliquait qu'il aimait changer périodiquement l'emplacement de certains tableaux de sa collection d'art contemporain ; il le faisait avec son épouse dont il appréciait l'avis. Ce geste lui procurait le sentiment qu'il donnait une nouvelle vie aux tableaux, qu'il les mettait autrement en valeur. Faut de temps, cela se passait souvent tard la nuit. Sans doute ces moments de créativité ont-ils été favorisés par le silence nocturne de sa résidence de l'Île Saint-Louis, à Paris, par ce bain dans son intimité familiale, par contraste avec la haute fonction publique pour laquelle les Français l'avaient désigné. L'expérience du beau est ainsi une dimension de la vie à la maison. Au-delà du bien-être ressenti du fait de rester chez soi et sans manières, on peut aussi éprouver un sentiment esthétique, par exemple quand le bonheur nous semble proche et que les sensations se conjuguent pour profiter au mieux de la compagnie des proches. Chacun peut apporter ce qu'il ressent de profond ou de léger. L'humour est d'autant plus apprécié que l'on profite du mot bien fait, ingénieux, hardi. On y célèbre la richesse de la langue, ses tournures, ses ressources pour dire ce que nous n'arrivons pas facilement à énoncer. C'est le magnétisme de la création réussie : avec l'humour nous rions de nos limites, même si c'est nous qui les énonçons. La maison favorise l'atmosphère de ces instants superbes. L'important, c'est que l'assemblage de différentes substances bien dosées ait lieu.

En résumé, l'habitat intérieur possède plusieurs fonctions qu'il est important de distinguer : une fonction de contenance et de différenciation dedans/dehors, comme la peau psychique ; une fonction d'identification ; une fonction de continuité historique et de mémoire ; une fonction créatrice ; enfin une fonction esthétique.

Mona Chollet, *Chez soi, Une odyssee de l'espace domestique*, 2015

Tours d'ivoire assiégées

Même voyageur, l'écrivain est une sorte d'archétype du casanier. S'il n'y avait pas de longues périodes de réclusion, de routine paisible, il n'y aurait pas d'œuvre. Beaucoup de ses confrères, dit Bouvier, ont, comme lui, « de petites maisons poétiques et sauvages où le cri de la chouette descend sur le potager obscur, les dahlias, les lupins ». Lui-même, « contrairement au cliché paresseusement entretenu de l'écrivain voyageur », est au moins autant un « écrivain en chambre », remarque sa consœur Sylviane Dupuis ; on peut le rapprocher de Proust autant que de Cendrars. De fait, s'il n'avait pas aussi bien rendu compte des sortilèges de l'abri, de la magie sensuelle qui y opère, je ne lui vouerais sans doute pas un amour aussi dévorant, et mes recherches pour ce livre ne m'auraient pas ramenée tout droit à lui. De Tokyo, il conclut par ces mots une lettre à Thierry Vernet et à sa femme : « Bonsoir mes croques-croques ; tout est blanc ici, la neige fait un bruit d'abeilles contre les murs de papier de ma chambre. » À son retour en Suisse, occupant quelque temps leur maison en leur absence, il leur écrit : « L'immobilité, les éclairs sur le lac, lire, bosser, dormir, écouter du Bach, les appuis faciaux, corriger des pages en sabrant des adjectifs voilà ma vie. Sédentaire avec la même passion que j'étais voyageur. [...] Vous voyez, bernard-l'ermite, escargot, j'ai cette maison dans les os, et ce soir je ne peux parler que de ça. » Parfois, ô merveille, c'est la Terre entière qui, s'inclinant devant la force d'une amitié, revêt l'apparence familière et chaleureuse d'une habitation humaine, quand, toujours de Tokyo, Bouvier s'adresse au peintre : « Je viens de lire ta lettre et bien qu'un peu noir, je veux aussitôt glisser un mot sous cette grande porte qui a à présent vingt mille kilomètres de large. »

Les écrivains, ou les artistes en général, sont aussi les seuls casaniers socialement acceptables. Leur claustration volontaire produit un résultat tangible et leur confère un statut prestigieux, respecté (à ne pas confondre toutefois avec une profession, puisque la plupart gagnent leur vie par d'autres moyens). Il faut le bouclier de la renommée pour pouvoir déclarer tranquillement, comme le faisait le poète palestinien Mahmoud Darwich : « J'avoue que j'ai perdu un temps précieux dans les voyages et les relations sociales. Je tiens à présent à m'investir totalement dans ce qui me semble plus utile, c'est-à-dire l'écriture et la lecture. Sans la solitude, je me sens perdu.

C'est pourquoi j'y tiens - sans me couper pour autant de la vie, du réel, des gens... Je m'organise de façon à ne pas m'engloutir dans des relations sociales parfois inintéressantes »

Beaucoup, sans être artistes, éprouvent un besoin tout aussi régulier de solitude. Mais il leur sera très difficile d'en imposer la légitimité. La société continue de prendre cette revendication comme un affront. Vouloir rester chez soi, s'y trouver bien, c'est dire aux autres que certains jours - certains jours seulement -, on préfère se passer de leur compagnie ; et cela pour se consacrer à des occupations ou, pire, à des absences d'occupation qui leur paraîtront incroyablement vaniteuses ou inconsistantes. Qui oserait refuser une invitation en expliquant en toute simplicité qu'il est mieux chez lui ? On le jugera capricieux, snob, égoïste ; on l'accusera de jouer les divas, on se demandera pour qui il se prend. Mieux vaut trouver une excuse plus solide : on a du travail, on est un peu malade... À cet égard, l'humanité n'a pas évolué du plus petit soubresaut depuis Sénèque, qui faisait déjà remarquer : « Personne ne revendique le droit d'être à soi-même. On est parcimonieux s'il s'agit de garder intact son patrimoine ; mais quand il s'agit de perdre son temps, on est prodigue dans le seul domaine où l'avarice serait honorable. » Le tort que nous nous infligeons en nous refusant le droit à ces plages régulières de quant-à-soi, de recul, de lenteur et de plénitude rêveuse, en le refusant aux autres, est incommensurable. Ce n'est pas un état productif, ou pas toujours, mais c'est un état fécond, et même vital, qui permet la respiration de l'être, son ancrage dans le monde.

En 1859, le romancier russe Ivan Gontcharov a donné à tous les casaniers leur saint patron : Oblomov, jeune aristocrate qui passe sa vie à dormir ou à rêvasser entre son lit et son divan, vêtu de sa robe de chambre. À ses yeux, aucune occasion de sortie ne peut rivaliser d'attrait avec la perspective de rester chez lui. [...]

David Lean, *Le docteur Jivago*, 1965

Jivago en train d'écrire les poèmes à Lara, dans la maison autrefois réquisitionnée par les révolutionnaires.



Marguerite Duras, *Écrire*, 1993

[...] C'est dans une maison qu'on est seul. Et pas au-dehors d'elle mais au-dedans d'elle. Dans le parc il y a des oiseaux, des chats. Mais aussi une fois, un écureuil, un furet. On n'est pas seul dans un parc. Mais dans la maison, on est si seul qu'on en est égaré quelquefois. C'est maintenant que je sais y être restée dix ans. Seule. Et pour écrire des livres qui m'ont fait savoir, à moi et aux autres, que j'étais l'écrivain que je suis. Comment est-ce que ça s'est passé ? Et comment peut-on le dire ? Ce que je peux dire c'est que la sorte de solitude de Neauphle a été faite par moi. Pour moi. Et que c'est seulement dans cette maison que je suis seule. Pour écrire. Pour écrire pas comme je l'avais fait jusque-là. Mais écrire des livres encore inconnus de moi et jamais encore décidés par moi et jamais décidés par personne. Là j'ai écrit *Le Ravisement de Lol V. Stein* et *Le Vice-consul*. Puis d'autres après ceux-là.. J'ai compris que j'étais une personne seule avec mon écriture, seule très loin de tout. Ça a duré dix ans peut-être, je ne sais plus, j'ai rarement compté le temps passé à écrire ni le temps tout court. J'ai compté le temps passé à attendre Robert Antelme et Marie-Louise, sa jeune sœur. Après je n'ai plus rien compté.

Le Ravisement de Lol V. Stein et *Le Vice-consul*, je les ai écrits là-haut, dans ma chambre, celle aux armoires bleues, hélas maintenant détruites par des jeunes maçons. Quelquefois, j'écrivais aussi ici, à cette table-là du salon. [...]

Cette maison, c'est le lieu de la solitude, pourtant elle donne sur une rue, sur une place, sur un très vieil étang, sur le groupe scolaire du village. Quand l'étang est glacé, il y a des enfants qui viennent patiner et qui m'empêchent de travailler. Je les laisse faire, ces enfants. Je les surveille. Toutes les femmes qui ont eu des enfants surveillent ces enfants-là, désobéissants, fous, comme tous les enfants. Mais quelle peur, chaque fois, la pire. Et quel amour.

On ne trouve pas la solitude, on la fait. La solitude elle se fait seule. Je l'ai faite. Parce que j'ai décidé que c'était là que je devrais être seule, que je serais seule pour écrire des livres. Ça s'est passé ainsi. J'ai été seule dans cette maison. Je m'y suis enfermée — j'avais peur aussi bien sûr. Et puis je l'ai aimée. Cette maison, elle est devenue celle de l'écriture. Mes livres sortent de cette maison. De cette lumière aussi, du parc. De cette lumière réverbérée de l'étang.

Il m'a fallu vingt ans pour écrire ça que je viens de dire là. [...]

Cette maison de Neauphle-le-Château, je l'ai achetée avec les droits de cinéma de mon livre *Un barrage contre le Pacifique*. Elle m'appartenait, elle était à mon nom. Cet achat a précédé la folie de l'écriture. Cette espèce de volcan. Je pense que cette maison y est pour beaucoup. Elle me consolait, la maison, de toutes mes peines d'enfant. En l'achetant j'ai su très vite que j'avais fait quelque chose d'important, pour moi, et de définitif. Et quelque chose pour moi seule et pour mon enfant, cela pour la première fois de ma vie. Et je m'en occupais. Et je la nettoyais. Je m'en suis beaucoup « occupée ». Après, quand j'ai été embarquée dans mes livres, je m'en suis occupée moins. [...]

Ce n'est pas une maison de campagne, ici, cette maison. On ne peut pas dire ça. C'était une ferme d'abord, avec l'étang, et puis ça a été la maison de campagne d'un notaire, le grand Notariat parisien.

Quand on m'a ouvert la porte d'entrée, j'ai vu le parc. Ça a duré quelques secondes. J'ai dit oui, que j'achetais la maison dès l'entrée franchie. Je l'ai achetée séance tenante. J'ai payé de même, en espèces. Maintenant elle est devenue une maison de toutes les saisons. Et je l'ai aussi donnée à mon fils. Elle est à nous deux. Il est aussi attaché à elle qu'à moi, maintenant je le crois. Il a tout gardé de moi dans cette maison. Je peux encore y être seule. J'ai ma table, mon lit, mon téléphone, mes tableaux, et mes livres. Et des scénarii de mes films. Et quand je vais dans cette maison, mon fils en est très heureux. Ce bonheur-là, de mon fils, c'est celui de ma vie maintenant.

🏠 Siri Hustvedt, *La femme qui tremble*, *Une histoire de mes nerfs*, 2010

Quand j'écris de la fiction, je vois mes personnages circuler, parler, agir, et je les place toujours dans des chambres, des maisons, des immeubles et des rues réels, que je connais et me rappelle bien. Je suis en général l'un de ces personnages, un autre moi, masculin ou féminin, projeté dans l'univers mental que j'habite en écrivant. La plupart du temps, je ne prends pas la peine de décrire en détail les intérieurs et extérieurs familiaux, mais j'ai besoin d'eux pour faire mon travail. Mes événements fictifs doivent être enracinés de la même manière que les expériences dont je me souviens. Il me faut des *loci*. Je ne suppose pas que tous les romanciers travaillent ainsi. Néanmoins, pour beaucoup d'entre nous, lire est une forme de synesthésie ordinaire. Nous transformons des signes abstraits en scènes visuelles.

Maison d'artistes

🏠 Le Moulin de Dannemois, havre de paix de Claude François, *Le soir*, 2018



<https://soirmag.lesoir.be/144425/article/2018-03-09/le-moulin-de-dannemois-havre-de-paix-de-claude-francois-photos-et-videos>

<https://www.programme.tv/news/actu/144488-10-choses-a-savoir-sur-le-moulin-de-claude-francois/>

🏠 Éric Delvaux, « Dis-moi où tu habites, je te dirai qui tu es », *franceinter.fr*, 25 juin 2012



<https://www.franceinter.fr/emissions/le-billet/le-billet-25-juin-2012>

🏠 La maison de Claude Monet

<https://www.pariscityvision.com/fr/giverny/maison-claude-monet>

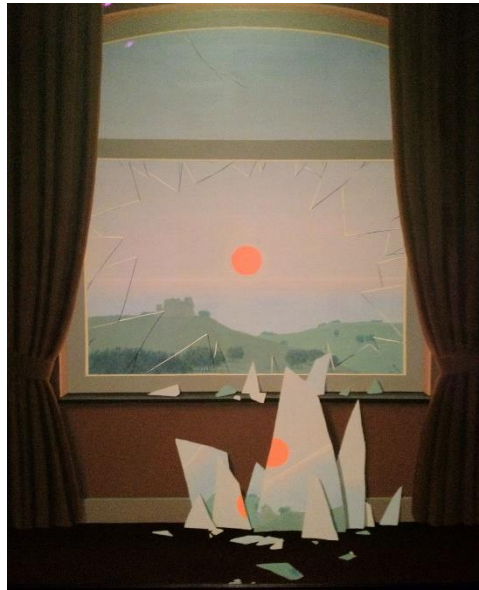
http://fondation-monet.com/wp-content/uploads/2015/04/dossier-institutionnel-fr_hd.pdf

Dans la maison, la fenêtre : frontière entre l'espace public et la sphère privée, symbole de liberté ou d'enfermement

🏠 Salvador Dali, *Jeune fille à la fenêtre*, 1925 Musée National Reine Sofia à Madrid



 **René Magritte, (1898-1967), *Le soir qui tombe*, 1964, Huile sur toile, 162 X130, Collection Fondation de Menil, Houston**



 **Claude Roy, « La fenêtre fermée », *Poésies*, 1970**

La fenêtre fermée n'en réfléchit pas moins
 Le monde qu'elle tient à l'écart d'elle-même
 Les gens qui n'en finissent jamais de passer
 Le ciel qui ne sait s'arrêter d'être ciel
 Et la maison d'en face à l'ancre de ses pierres
 De son toit de ses murs de son poids de maison

La fenêtre fermée n'est pas très sûre d'elle
 Ni d'être ce qu'elle est ni de voir ce qui passe
 La fenêtre fermée tournée vers son envers
 Donne à la nuit dedans des nouvelles du jour
 Et parle à la chaleur du froid qu'il fait dehors

La fenêtre fermée réfléchit lentement
 Et triste traversée taciturne tapie
 Rêve de retenir et de garder pour elle
 (rien qu'un petit moment préservé de s'enfuir)
 Ce chat ou cet enfant qui marchent dans la rue
 Et traversent son eau sans y laisser de trace.

 **Jacques Brel, *Les Fenêtres*, 1963**

https://youtu.be/VIsTgimiZ_Y

Les fenêtres nous guettent
 Quand notre cœur s'arrête
 En croisant Louissette
 Pour qui brûlent nos chairs
 Les fenêtres rigolent
 Quand elles voient la frivole
 Qui offre sa corolle
 A un clerc de notaire
 Les fenêtres sanglotent
 Quand à l'aube falote

Un enterrement cahote
Jusqu'au vieux cimetière
Mais les fenêtres froncent
Leurs corniches de
bronze
Quand elles voient les ronces
Envahir leur lumière
Les fenêtres murmurent
Quand tombent en chevelure
Les pluies de la froidure
Qui mouillent les adieux
Les fenêtres chantonnent
Quand se lève à l'automne
Le vent qui abandonne
Les rues aux amoureux
Les fenêtres se taisent
Quand l'hiver les apaise
Et que la neige épaisse
Vient leur fermer les yeux
Mais les fenêtres jacassent
Quand une femme passe
Qui habite l'impasse
Où passent les messieurs
La fenêtre est un œuf
Quand elle est œil-de-bœuf
Qui attend comme un veuf
Au coin d'un escalier
La fenêtre bataille
Quand elle est soupirail
D'où le soldat mitraille
Avant de succomber
Les fenêtres musardent
Quand elles sont mansardes
Et abritent les hardes
D'un poète oublié
Mais les fenêtres gentilles
Se recouvrent de grilles
Si par malheur on crie
"Vive la liberté"
Les fenêtres surveillent
L'enfant qui s'émerveille
Dans un cercle de vieilles
A faire ses premiers pas
Les fenêtres sourient
Quand quinze ans trop jolis
Et quinze ans trop grandis
S'offrent un premier repas
Les fenêtres menacent
Les fenêtres grimacent
Quand parfois j'ai l'audace
D'appeler un chat un chat
Les fenêtres me suivent
Me suivent et me poursuivent
Jusqu'à c'que peur s'ensuive
Tout au fond de mes draps
Les fenêtres souvent
Traitent impunément
De voyous des enfants

Qui cherchent qui aimer
Les fenêtres souvent
Soupçonnent ces manants
Qui dorment sur les bancs
Et parlent l'étranger
Les fenêtres souvent
Se ferment en riant
Se ferment en criant
Quand on y va chanter
Ah, je n'ose pas penser
Qu'elles servent à voiler
Plus qu'à laisser entrer
La lumière de l'été
Non je préfère penser
Qu'une fenêtre fermée
Ça ne sert qu'à aider
Les amants à s'aimer
Non je préfère penser
Qu'une fenêtre fermée
Ça ne sert qu'à aider
Les amants à s'aimer

Ma maison : lieu de repli sur soi

Phénomène lié aux nouvelles technologies

Antonio A. Casilli, *Les Liaisons numériques: vers une nouvelle sociabilité?*, 2010

Kyoichi Tsuzuki est un photographe et un commentateur culturel japonais d'environ 50 ans avec lequel j'ai travaillé il y a quelques années en écrivant des textes en anglais pour sa collection de livres de graphisme, *Street Design Files*. Depuis, nos contacts se sont réduits à des mails et à un coup de fil de temps à autre. Avec sa corpulence et sa coupe en brosse, Kyoichi pourrait faire penser à l'un de ses sujets de prédilection: ces collectionneurs de mangas et de jeux vidéo, ces passionnés compulsifs d'ordinateurs que l'on connaît désormais, au Japon comme ailleurs, sous le nom de otaku, les «murés». Ce sont des individus qui se coupent du monde extérieur pour se consacrer complètement à leurs passions «désocialisantes». Quand ces passions se concentrent sur les équipements électroniques et le Web, on les appelle pasokon otaku. Le mot pasokon est une contraction de pasonaru konpyuta, la manière dont les Japonais prononcent les mots anglais personal computer. Le phénomène des murés de l'ordinateur au Japon est vieux de presque 30 ans et il a pris de l'envergure en incluant aussi les fans de mangas et de passe-temps érotiques — jouets, robots, costumes. [...]

Le phénomène des murés devient visible, me raconte-t-il, au moment de la bulle économique des années 1980. Le Japon était dans une phase de croissance économique sans précédent et cette jeunesse désemparée en mal de repères culturels faisait tache. Ils refusaient de s'adonner à des activités productives, ils refusaient même de sortir de chez eux. Le mot otaku apparaît à ce moment-là. Selon l'étymologie communément acceptée par les experts en la matière, le terme désigne en même temps la maison particulière (il veut dire «chez toi» ou «ta maison») et la distance sociale : dans la langue japonaise, il y a plus de quarante manières d'exprimer le pronom «tu», selon que l'on s'adresse à un pair, à un supérieur à un ami proche, à un subordonné, etc. Otaku est justement celle à laquelle on a recours pour interpellé un inconnu ou une personne dont on ne connaît pas la condition sociale.

Thomas Messias, « Hikikomori: la vie cloîtrée des ados en retrait », *slate.fr*, 1 mars 2015

<http://www.slate.fr/story/98961/hikikomori>

Ce phénomène qui voit des adolescents s'enfermer dans leur chambre pour ne plus en sortir, parfois pendant des années, est très connu depuis la fin des années 1990 au Japon. Il se répand partout dans le monde y compris en France.

Un jour, Hiroshi rentre chez lui et s'enferme à double tour dans sa chambre, dont il ne ressortira que deux ans plus tard. Ce lycéen de la banlieue de Tokyo, qui vit avec sa famille, est le héros quasi invisible du film *De l'autre côté de la porte*, qui relate ces longs mois d'isolement à travers le regard de ses parents et de son jeune frère, qui continuent à mener une existence presque normale pendant qu'il s'est transformé en ermite.

Au Japon, ils sont au moins 260.000 comme Hiroshi à décider soudain de se couper physiquement du monde pour une durée indéterminée. On les appelle les hikikomori, un phénomène de société qui atteint les adolescents mais aussi les jeunes adultes et qui a intéressé le réalisateur américain Laurence Thrush, dont le film vient de sortir dans les salles françaises près de cinq années après son tournage.

Choissant l'angle de la fiction pour aborder le problème sans sombrer dans l'explicatif, le cinéaste relate les deux années d'enfermement de Hiroshi, à travers le point de vue de sa mère et son jeune frère, qui ne comprennent pas les raisons de cette décision radicale.

Thrush n'expliquera jamais pourquoi Hiroshi a un jour choisi de mettre sa vie sociale entre parenthèses: il semble davantage intéressé par les conséquences d'un tel enfermement sur l'existence des proches (incompréhension, sentiment de culpabilité et de honte) et par les façons éventuelles d'y mettre un terme (menacer, négocier, ou tout simplement laisser faire).

Aucune ambition, envie de rien

Maïa Fansten, Cristina Figueiredo, Nancy Pionnié-Dax et Natacha Vellut ont dirigé l'écriture d'un ouvrage intitulé *Hikikomori, ces adolescents en retrait*, paru en août 2014. Quinze spécialistes (psychanalystes, pédopsychiatres...) y analysent des cas concrets et apportent des éléments d'explication visant à mieux cerner le phénomène –et à étudier son arrivée possible en France.

Le terme hikikomori est apparu au Japon au début des années 1990, une succession de cas ayant d'abord mis à la puce à l'oreille du gouvernement avant que le phénomène finisse par être médiatisé. Dans certaines grandes villes, et en particulier Tokyo, on signalait le cas d'adolescents ayant fini par se murer dans leur chambre le plus calmement du monde, passant leur journée à lire des mangas et à jouer aux jeux vidéo. Aucune ambition, envie de rien, aucune préoccupation vis à vis de l'avenir: ces jeunes gens se distinguaient des autres adolescents, certes fréquemment apathiques, par un désintérêt total pour le monde réel.

Un ouvrage publié par le psychiatre Tamaki Saito en 1998 en faisait alors un véritable sujet de société. Depuis cette date, tous les Japonais savent ce qu'est un hikikomori: près d'un jeune japonais sur cent serait désormais concerné, selon les chiffres avancés dans le livre français. [...]

Outre le problème de relation aux parents, ce désir de mise en retrait peut aussi provenir de l'école. La société japonaise est à la fois obnubilée par la réussite scolaire, et en proie à un problème de harcèlement scolaire de certains élèves japonais.

Le problème de l'ijime

Au Japon, le harcèlement scolaire a un nom, l'ijime, qui désigne ce qui se produit lorsqu'une classe entière choisit une bouc-émissaire et multiplie sur lui brimades et humiliations. Les victimes d'ijime n'ont guère le choix elles sont poussées à l'exil, au suicide ou à l'enfermement volontaire. Très populaire au Japon et disponible en France, le manga *Life* s'empare de ce phénomène qui ravage le pays.

Sans forcément parler de harcèlement, les spécialistes décrivent ce qu'ils appellent le «mal du mois de mai». Le mois d'avril correspond au Japon à notre rentrée des classes de septembre, ainsi qu'à la prise de fonction de beaucoup d'employés dans les entreprises: après quelques semaines à tenter de s'acclimater ou à découvrir ses nouvelles conditions de travail, les futurs hikikomori craquent sous la pression du travail ou de l'école, et finissent dès le mois de mai par céder au burn-out. [...]

De l'otaku à l'hikikomori

À travers des forums ou des jeux en ligne, ils gardent un mince contact avec l'extérieur, certains continuant à se tenir au courant des actualités et à se gaver de culture. La démocratisation de l'Internet les a évidemment aidés dans leur tâche: passer des années dans sa chambre sans connexion, c'était risquer de devenir complètement fou; aujourd'hui, grâce au web, les hikikomori peuvent conserver l'illusion d'appartenir encore à notre monde, tout en faisant passer le temps. [...]

Les happy end sont rares

La plupart finissent par sortir, au bout de quelques mois ou de quelques années (le record est de près de 20 ans, explique l'ouvrage), parce qu'ils finissent par avoir besoin de l'extérieur ou parce qu'ils ont pris le temps de chercher un but à leur vie; mais la réadaptation est extrêmement délicate, tant il est difficile pour eux de se réadapter aux règles de vie en communauté. [...]

La France menacée

Pour le sociologue Andy Furlong, qui l'explique dans le livre *Hikikomori*, ces adolescents en retrait, toutes les conditions semblent réunies pour que ce phénomène typiquement japonais s'étende au reste du monde. [...]

La France commencerait également à être touchée: le docteur Marie-Jeanne Guedj-Bourdiau, pédopsychiatre, chef de service des urgences psychiatriques de l'hôpital Sainte-Anne, affirme dans l'ouvrage collectif que des dizaines de cas

ont été constatés dans notre pays, concernant non seulement des adolescents, mais également de jeunes adultes qui aurait eu du mal à terminer leurs études supérieures.

Le taux de chômage chez les jeunes ainsi que le nombre croissant d'accros à Internet et aux jeux vidéos n'aidera pas à endiguer le phénomène.

Laurence Trush, *De l'autre côté de la porte*, 2015



https://www.allocine.fr/film/fichefilm_gen_cfilm=235005.html

Hiroshi vit dans une banlieue de Tokyo avec ses parents et son jeune frère. Un soir à son retour de l'école, il s'enferme dans sa chambre et pendant deux ans refusera d'en sortir et d'y laisser entrer qui que ce soit. Cette histoire se base sur le phénomène japonais des hikikomoris, qui affecterait plus d'un million de jeunes japonais.

Marcianne Blévis, *Hors les murs. « Un itinéraire psychanalytique », Rue Descartes*, cairn.info, 2004

<https://www.cairn.info/revue-rue-descartes-2004-1-page-29.htm#no1>

Sans enveloppe symbolique, la maison n'est plus seulement la métaphore de cette protection ; elle peut devenir un refuge que l'on ne peut plus même quitter. Certains restent ainsi collés chez eux, incapables d'aller dehors, terrifiés à l'idée de parcourir un espace qui leur paraît forcément hostile. De protectrice, la maison devient prison, ils s'y enferment. Au-dehors leur corps leur semble menacé d'effondrement ou de liquéfaction. Les murs de la maison s'avèrent être leur seul soutien indéfectible, les seules limites de leur corps.

Ma maison : enfermement et promiscuité

Beaumarchais, *Le Barbier de Séville - Acte I, scène 3*

Acte I - Scène III

BARTHOLO, ROSINE

La jalousie¹ du premier étage s'ouvre, et Bartholo et Rosine se mettent à la fenêtre.

ROSINE. Comme le grand air fait plaisir à respirer !... Cette jalousie s'ouvre si rarement...

BARTHOLO. Quel papier tenez-vous là ?

ROSINE. Ce sont des couplets de La Précaution inutile, que mon maître à chanter m'a donnés hier.

BARTHOLO. Qu'est-ce que La Précaution inutile ?

ROSINE. C'est une comédie nouvelle.

BARTHOLO. Quelque drame encore ! quelque sottise d'un nouveau genre !

ROSINE. Je n'en sais rien.

BARTHOLO. Euh, euh, les journaux et l'autorité nous en feront raison. Siècle barbare !...

ROSINE. Vous injuriez toujours notre pauvre siècle.

BARTHOLO. Pardon de la liberté ! Qu'a-t-il produit pour qu'on le loue ? Sottises de toute espèce : la liberté de penser, l'attraction², l'électricité, le tolérantisme, l'inoculation³, le quinquina, l'Encyclopédie, et les drames...

ROSINE. (Le papier lui échappe et tombe dans la rue.) Ah ! ma chanson ! ma chanson est tombée en vous écoutant ; courez, courez donc, monsieur ! ma chanson, elle sera perdue !

BARTHOLO. Que diable aussi, l'on tient ce qu'on tient. (Il quitte le balcon.)

ROSINE regarde en dedans et fait signe dans la rue. S't, s't ! (Le comte paraît.) Ramassez vite et sauvez-vous. (Le comte ne fait qu'un saut, ramasse le papier et rentre.)

BARTHOLO sort de la maison et cherche. Où donc est-il ? Je ne vois rien.

ROSINE. Sous le balcon, au pied du mur.

BARTHOLO. Vous me donnez là une jolie commission ! il est donc passé quelqu'un ?

ROSINE. Je n'ai vu personne.

BARTHOLO, *à lui-même*. Et moi qui ai la bonté de chercher !...

Bartholo, vous n'êtes qu'un sot, mon ami : ceci doit vous apprendre à ne jamais ouvrir de jalousies sur la rue. (Il rentre.)

ROSINE, *toujours au balcon*. Mon excuse est dans mon malheur : seule, enfermée, en butte à la persécution d'un homme odieux, est-ce un crime de tenter à sortir d'esclavage ?

BARTHOLO, *paraissant au balcon*. Rentrez, signora ; c'est ma faute si vous avez perdu votre chanson ; mais ce malheur ne vous arrivera plus, je vous jure. (Il ferme la jalousie à la clef.)

1 Jalousie : ici = fenêtre - 2 Attraction : fait référence à la loi de l'attraction universelle de Newton. - 3 Inoculation : vaccination



[Et pour aller plus loin](#)



Affaire Kampusch

https://fr.wikipedia.org/wiki/Affaire_Natascha_Kampusch

Les Goguettes, T'as voulu voir le salon, 2020

Le confinement résultant de la pandémie du Covid 19, suscite l'inquiétude, le doute et beaucoup de questionnement. Mais c'est avec autant d'humour, d'ironie et d'intelligence que « Valentin » et « Clémence » du groupe « Les Goguettes » ont abordé ce sujet d'actualité mondiale dans « Tu voulais voir le salon » sorti le 21 avril 2020 sur l'air de la chanson « Vesoul » du grand « Jacques Brel ».

<https://youtu.be/BFOJtRFIY-8>

T'as voulu voir le salon, et on a vu le salon
 T'as voulu voir la chambre, et on a vu la chambre
 T'as voulu voir le placard, et on a vu le placard
 T'as voulu voir la fenêtre, et on a vu la fenêtre
 T'as voulu voir les chiottes, et on a vu la chiottes
 J'ai voulu voir le balcon, on avait pas de balcon
 Ouais, c'est con

J'ai voulu voir Arte, j'ai vu Christophe Barbier
 J'ai voulu voir Romer, j'ai vu Bruno Lemaire
 J'ai voulu voir Twitter, j y suis resté huit heures
 Pour ou contre Raoul? Je ne sais plus, j'avoue
 Et est ce que Olivier Véran vaut mieux qu'Agnès Buzyn?
 Et Benjamin Griveaux dans tout ça, qu'est ce qu'il devient?
 Je me demande bien

Oh mais, je te le dis
 Je regarderai pas Macron
 Faire son allocution
 À 20h ce lundi
 Je préfère recompter les lattes du plancher
 Il y en a quarante-huit, c'est fou que le temps passe vite

T'as voulu voir Macron, et on a vu Macron
 Maintenant tout est plus clair, on sait ce qu'il faut faire
 Pour pas se contaminer, il faut se confiner
 Mais pour se déconfiner, il faut être immunisé
 Pour être immunisé, faut s'faire contaminer
 Et pour se faire contaminer, il faut se déconfiner
 CQFD!

T'as voulu mettre un masque, bah y'avait pas de masque
 Mais je peux t'en faire un, à base de sopalin
 J'ai voulu un truc de ouf, aller acheter d'la bouffe
 Mais juste au coin de la rue, un flic m'est tombé dessus
 J'avais pas marqué l'heure, sur mon attestation
 J'avais une note d'honneur qui m'a coûté tant de pognon
 Inflation

Mais, Macron a dit

Il faut rester chez vous
Quitte à devenir fous
On doit rester unis
Pour sauver la nation, et l'hôpital public
Et la pigmentation de la barbe d'Edouard Philippe

Tu veux voir le JT, wahou la chouette idée
Je te laisse dix minutes max, pour finir les Xanax
Le pays est en guerre, on ferme toutes les frontières
Déficit, récession, des chômeurs par millions
On est en plein cauchemar, mais place du Panthéon

On a vu des canards, si c'était pas mignon
(En plus c'est bon, rôtis)

Alors à ce qu'il paraît, faut tenir jusqu'au onze mai
Qu'est-ce qu'on va pouvoir faire, de tout ce temps offert
On a déjà tué le chat, ligoté les enfants
Dénoncé le voisin, qui veut voir ses parents
Dans un Ehpad pourri, du côté de Charenton
Vivement que ce soit fini, qu'on se confine en prison
Pour de bon

Mais, Macron a dit
L'ancien monde, c'est fini
Débloquons des crédits, pour les plus démunis
En septembre prochain, s'il continue comme ça
On le verra avec un joint, à la fête de l'huma

A vingt-heure il faut s'mettre, à gueuler à la fenêtre
Pour soutenir les soignants en galère d'équipements
C'est les mêmes, l'an passé, qui se faisaient tabasser
Par la maréchaussée, pour avoir du budget
Maintenant c'est des héros, moi je leur tire mon chapeau
C'est avec ça ils deviennent pas, un peu schizophrènes
Pourvu qu'ils tiennent
Qu'on s'en souvienn

 **Clémence Petit, Justine Lehrmann, Alice Best, Le surpeuplement, une forme de mal-logement toujours prégnante et socialement discriminante, *Recherche sociale* 2017/4 (N° 224),**

<https://www.cairn.info/revue-recherche-sociale-2017-4-page-5.htm>

Les conséquences du surpeuplement s'incarnent jusque dans les moindres recoins de la vie quotidienne des ménages : de l'organisation du logement au partage de moments en famille, de la réussite scolaire des enfants à la bonne santé des différents membres du foyer, tout semble plus compliqué lorsque le logement est trop petit.

Nombre de ces conséquences ne se sont pas propres à la problématique des logements suroccupés – on les retrouve avec d'autres formes de mal-logement, en particulier l'habitat indigne -, par exemple en matière de santé, de scolarité des enfants ou encore d'image de soi. D'autres impacts apparaissent en revanche plus spécifiques au surpeuplement. L'organisation fortement contrainte de l'espace et du temps, les difficultés à préparer et partager les repas, à se reposer et dormir, le manque d'intimité... sont autant d'éléments qui contrarient le développement psychique des enfants, l'épanouissement de chacun des membres du foyer et la construction de liens affectifs et sociaux, au sein et en-dehors du logement.

Bien que les conséquences du surpeuplement soient communes à l'ensemble des ménages concernés, quelle que soit leur situation personnelle et dans le logement, elles sont plus ou moins durement ressenties, en fonction de la durée de la situation (transitoire ou pérenne), du type de logement et du statut d'occupation (foyer, hôtel, hébergement ou

logement individuel), du nombre d'occupants et de leur âge, ainsi que du cumul ou non avec d'autres formes de mal-logement (habitat dégradé ou indigne, etc.) et de difficultés (financières, affectives, etc.).

Vivre en situation de surpeuplement impacte en premier lieu la vie quotidienne des ménages, en impliquant une organisation drastique et de multiples contraintes : l'impossibilité de préparer et partager ensemble les repas, l'impossibilité de bien dormir ou de se reposer dans un espace à soi, l'obligation de porter une attention constante au rangement de son logement, des risques potentiels en matière de santé, etc.[...]

Ces conditions de vie nuisent considérablement au bien-être individuel ainsi qu'à la qualité des relations intrafamiliales, les « premières victimes » du surpeuplement étant bien souvent les enfants et les jeunes. La sur-occupation du logement met non seulement en péril leur développement psychomoteur, affectif, mais aussi leur scolarité et leur poursuite d'études dans le supérieur, etc.[...]

A bien des égards, le surpeuplement est l'un des signes des difficultés rencontrées par les ménages en termes de parcours résidentiel, le blocage constaté étant fortement corrélé à l'insuffisance de l'offre de logements adaptés et abordables, tant dans le parc social que dans le parc privé. Ces facteurs exogènes se conjuguent à l'ensemble des éléments de vulnérabilité propres à la situation des ménages, qui accroissent le risque de se retrouver en sur-occupation et contribuent à en aggraver les conséquences (pauvreté, composition familiale, manque d'information/d'accès aux droits, etc.).

Roddy Doyle, *La femme qui se cognait dans les portes*, 1996

Il est sorti de ses gonds. Et puis il m'a battue. Il est sorti de ses gonds. C'était aussi simple que ça. Et puis il m'a battue. Il m'a envoyée bouler à travers la cuisine. J'ai heurté l'évier et je suis tombée. Je n'ai rien senti, à part le choc. Et la tête qui me tournait. Pendant un moment, je n'ai plus su où j'étais, qui était avec moi, pourquoi j'étais par terre. Ensuite, j'ai aperçu ses pieds, puis ses jambes, qui formaient un triangle avec le sol. Il paraissait très haut au-dessus de moi. À des kilomètres de hauteur. Il fallait que je me renverse en arrière pour le voir. Et puis il s'est baissé à ma rencontre.

Son visage, ses yeux parcouraient le moindre centimètre, le moindre recoin de mon propre visage. Attentifs, scrutateurs. En quête de marques, quête de sang. Il était inquiet. Son visage était chargé d'inquiétude et d'amour. Il avait peur. Il évitait mon regard. Il a tourné ma tête pour inspecter les deux côtés de ma figure.

— Tu es tombée, a-t-il murmuré. C'est pas moi... Je suis tombée. Il m'est tombé dessus, oui ! Je regarde les choses en face aujourd'hui. Vingt ans après. Je ne faisais pas ses quatre volontés, il était mal luné, je faisais la maligne, il m'en voulait d'être enceinte, je n'étais plus sa petite Paula... — et alors ramené son poing en arrière et il m'a cognée. Il m'a cognée. Il voulait me faire mal. Et il m'a fait mal. Et il a fait pire que ça.

Je regarde les choses en face aujourd'hui, mais ce n'est pas ce que je voyais à l'époque. Je n'aurais pas pu le supporter, à l'époque, le fait qu'il m'ait frappée, purement et simplement, qu'il ait ramené son poing en arrière et qu'il m'ait cognée. Quelque chose n'allait plus.

Je suis tombée.

J'étais trop près de lui ; il ne s'en était pas rendu compte.

C'était un simple avertissement.

[...]

Nous étions dans notre appartement de Sherrard Street, jeunes mariés et amoureux. Nous l'avions joliment décoré, même si nous savions que nous n'allions pas rester. Dès que le bébé serait né, nous ferions la demande d'un pavillon neuf. Voilà ce que nous voulions, des enfants et une maison, une maison pleine ; ça nous était égal d'attendre. Il était sympa, l'appart — à part l'odeur quand on franchissait la porte d'entrée de l'immeuble, une odeur chaude, moite, de vieux choux et de couche-culotte. Même la tache de moisi du séjour avait une forme qui lui donnait un air artistique. Séjour, chambre, cuisine. Nous partagions la salle de bains et les W.-C. avec quatre autres appartements. Il y avait de vrais cochons et de vrais barjots à notre étage. J'étais toujours un peu angoissée en sortant sur le palier. Au fond, il y avait un vieux type qui vivait tout seul et qui me flanquait vraiment la frousse. Je me rappelle l'hiver où j'étais enceinte de Nicola, les matins ; le coup d'œil par la porte pour voir si celle des W.-C. était ouverte, la course dans le froid avec le papier hygiénique, le siège glacé que j'essayais d'abord, d'autres candidats qui essayaient d'ouvrir, le retour en courant à l'appartement. Au début, l'appartement nous changeait, c'était presque excitant ; j'avais toujours habité dans une maison. Ça avait un côté confortable, même s'il était glacial, en réalité, et même s'il y avait des voisins au-dessus, au-dessous et de part et d'autre ; on entendait toujours tousser, crier ou bouger les meubles. Et puis habiter en ville me plaisait. Nous pouvions aller au cinéma à pied, au Savoy ou au Carlton. J'adorais me balader dans Gardner Street ; j'adorais la vue jusqu'à Talbot Street et au pont du chemin de fer. Je me promenais en léchant les vitrines. [...]

J'ai ma théorie sur la question. Le fait d'avoir été battue par Charlo pour la première fois a fait sombrer tout le reste dans l'oubli. C'est tout ce que je me rappelle aujourd'hui de cette période jusqu'à la naissance. C'est devenu l'événement le plus important. C'est devenu le seul événement. Un jour, j'étais Mrs. Paula Spencer, une jeune mariée, future maman, qui allait emménager dans une maison neuve, dans un nouveau quartier, qui préparait le dîner de son

mari et le minuitait pour qu'il soit prêt à l'heure où celui-ci rentrerait du travail et se laverait. J'étais une femme qui écoutait la radio. J'avais conscience que mon ventre s'écrasait contre l'évier pendant que je nettoyait les patates. Je sentais le soleil me chauffer le visage par la fenêtre de la cuisine. Il m'obligeait à loucher légèrement, à fermer mes yeux, qui larmoyaient. J'étais une jeune femme séduisante, ayant un mari séduisant, amoureux, qui gagnait son bifteck avec le sourire. J'étais amoureuse et aimée, sexy et enceinte.

Et puis je me suis retrouvée par terre, et ça a été la fin de mon existence. L'avenir a cessé de se dérouler devant moi. Tout s'est arrêté.

— Va te le faire, ton putain de thé !


Voilà ce que je lui ai dit. Voilà ce qui a tout déclenché, ce qui a mis fin à tout. Je me demande ce qui se serait passé si je ne l'avais pas dit, ce qui se serait passé si j'avais fermé les yeux et allumé la bouilloire.

— Va te le faire, ton putain de thé !



Et pour aller plus loin,



 Clémence Petit, Justine Lehrmann, Alice Best, Le surpeuplement, une forme de mal-logement toujours prégnante et socialement discriminante, Recherche sociale 2017/4 (N° 224),

<https://www.cairn.info/revue-recherche-sociale-2017-4-page-5.htm>

Ces mal-logés montrent leur confinement dans l'insalubrité et la promiscuité

[https://www.huffingtonpost.fr/entry/ces-mal-loges-nous-montrent-leur-confinement-dans-linsalubrite-et-la-promiscuite_fr_5e9870dec5b6ead140091bcfc?User=Marie\Documents\Dans ma maison\Rédaction\Le surpeuplement, une forme de mal-logement toujours ...https://www.cairn.info/load_pdf](https://www.huffingtonpost.fr/entry/ces-mal-loges-nous-montrent-leur-confinement-dans-linsalubrite-et-la-promiscuite_fr_5e9870dec5b6ead140091bcfc?User=Marie\Documents\Dans%20ma%20maison\R%C3%A9daction\Le%20surpeuplement,%20une%20forme%20de%20mal-logement%20toujours...https://www.cairn.info/load_pdf)

 Violences pendant le confinement

<https://information.tv5monde.com/info/france-nette-augmentation-des-signalements-de-violences-conjugales-pendant-le-confinement>

https://www.liberation.fr/debats/2020/10/01/violences-conjugales-un-confinement-sans-fin_1801102/

La maison : un lieu clos, dangereux

 Maupassant, Le Horla, 1886

Vers dix heures, je monte dans ma chambre. À peine entré, je donne deux tours de clef, et je pousse les verrous ; j'ai peur... de quoi ?... Je ne redoutais rien jusqu'ici... j'ouvre mes armoires, je regarde sous mon lit ; j'écoute... j'écoute... quoi ?... Est-ce étrange qu'un simple malaise, un trouble de la circulation peut-être, l'irritation d'un filet nerveux, un peu de congestion, une toute petite perturbation dans le fonctionnement si imparfait et si délicat de notre machine vivante, puisse faire un mélancolique du plus joyeux des hommes, et un poltron du plus brave ? Puis, je me couche, et j'attends le sommeil comme on attendrait le bourreau. Je l'attends avec l'épouvante de sa venue ; et mon cœur bat, et mes jambes frémissent ; et tout mon corps tressaille dans la chaleur des draps, jusqu'au moment où je tombe tout à coup dans le repos, comme on tomberait pour s'y noyer, dans un gouffre d'eau stagnante. Je ne le sens pas venir, comme autrefois, ce sommeil perfide, caché près de moi, qui me guette, qui va me saisir par la tête, me fermer les yeux, m'anéantir.

Je dors — longtemps — deux ou trois heures — puis un rêve — non — un cauchemar m'étreint. Je sens bien que je suis couché et que je dors,... je le sens et je le sais... et je sens aussi que quelqu'un s'approche de moi, me regarde, me palpe, monte sur mon lit, s'agenouille sur ma poitrine, me prend le cou entre ses mains et serre... serre... de toute sa force pour m'étrangler.

Antti Jokinen, *La locataire*, 2011

Récemment séparée, Juliet trouve un magnifique loft à Brooklyn. L'endroit est fabuleux et le propriétaire, Max, est charmant. Pourtant, certains faits étranges alertent bientôt Juliet. Elle a la troublante impression de ne pas y être seule. Entre passages secrets et obsessions, commence alors une terrifiante partie de cache-cache.



<https://www.youtube.com/watch?v=yvUZj-wg64k>

Hitchcock, *Psychose*, 1960

La scène de la douche



<https://www.youtube.com/watch?v=Ush54nWeJW4>

III – 2 - Ma maison : Lieu de détente ou de contraintes

Ma maison est le lieu où je peux me détendre, par opposition au lieu où l'on exerce son métier qui est celui des contraintes.

Pourtant, la frontière entre le monde du travail et le chez soi n'existe pas toujours. Ceci était déjà vrai pour quelques professions mais avec l'épidémie du coronavirus, le télétravail est entré dans le quotidien de beaucoup de Français et il a fallu aménager l'espace domestique.

Une maison demande aussi de l'entretien au quotidien. Par le passé, des domestiques assumaient les tâches ménagères. Certains étaient même prêts à sacrifier leur propre existence pour s'occuper de la maison de leur maître.

Longtemps, les femmes assignées à demeure ont eu à charge la gestion du ménage. « Prise[s] comme marteau et enclume, entre une table et une armoire » leur vie se résumait « en millions de pas dérisoires » chantait Jean Ferrat. Aujourd'hui, encore de nombreuses femmes sont cantonnées à ce rôle et la maison reste un espace où les inégalités entre les sexes sont patentes.

Enfin, acheter ou aménager un bien immobilier implique des sacrifices et la maison tant attendue peut devenir, pour certains, synonyme de cauchemar.

Aussi imaginer la maison comme lieu de totale détente est du domaine du rêve.

Ma maison : lieu de détente

Muriel Barbéry, *L'élégance du hérisson*, 2006

À semblable chapitre, il est dit que les concierges regardent interminablement la télévision pendant que leurs gros chats sommeillent et que le vestibule de l'immeuble doit sentir le pot-au-feu, la soupe aux choux ou le cassoulet des familles.

[...]Ainsi, les résidents traversant le hall entendaient les sons étouffés par quoi on reconnaît qu'une télévision est en marche et, en manque plus qu'en veine d'imagination, formaient l'image de la concierge vautrée devant le récepteur. Moi, calfeutrée dans mon antre, je n'entendais rien mais savais que quelqu'un passait. Alors, dans la pièce voisine, par l'œil-de-bœuf sis face aux escaliers, cachée derrière la mousseline blanche, je m'enquerais discrètement de l'identité du passant.

L'apparition des cassettes vidéo puis, plus tard, du dieu DVD, changea encore plus radicalement les choses dans le sens de ma félicité. Comme il est peu courant qu'une concierge s'émoustille devant *Mort à Venise* et que, de la loge, s'échappe du Mahler, je tapai dans l'épargne conjugale, si durement amassée, et acquis un autre poste que j'installai dans ma cachette. Tandis que, garante de ma clandestinité, la télévision de la loge beuglait sans que je l'entende des insanités pour cerveaux de praires, je me pâmais, les larmes aux yeux, devant les miracles de l'Art.[...]



« Se créer un coin détente », *topmaison.net*, 18 février 2021

<https://www.top-maison.net/se-creeer-un-coin-detente/>

Après avoir passé la journée au travail, on a souvent envie de se retrouver seul et de se relaxer en fin de journée. Certes, un logement bien construit constitue déjà un refuge cosy, mais vous pouvez y aménager un espace spécialement dédié à vos moments de détente.

Pourquoi vous créer un coin détente à la maison ?

Votre bien-être n'a pas de prix. Le coin détente est un endroit de la maison qui vous permet ainsi de vous ressourcer. Il est notamment utile pour méditer, vous reposer et vous relaxer. Le coin détente permet également de prendre du temps pour vous, loin des tracas du quotidien, vous pourrez évacuer votre stress. La relaxation nécessaire au bien-être doit être faite dans un lieu sans perturbation et sans distraction. L'espace détente étant un espace légèrement reculé, il offre cette garantie et donne de l'inspiration. Généralement, c'est un endroit où le confort et la plénitude règnent en maître.

Le confort de votre coin détente

Votre coin détente doit être aménagé pour convenir à vos besoins et à l'usage que vous voulez en faire. La lumière fait notamment partie des éléments importants pour vraiment inciter à la détente. Pour ce faire, vous pouvez opter pour les bougies de Floressence afin de créer une ambiance douce et apaisante.

Si vous voulez un coin détente pour lire des livres, un fauteuil confortable est également nécessaire. En revanche, si vous souhaitez utiliser cet espace pour faire la sieste ou écouter de la musique, un pouf sera idéal, vous pourrez vous y allonger confortablement. Un hamac ou un fauteuil suspendu peuvent aussi faire l'affaire. Si vous décidez d'y installer une banquette, il vous faudra des coussins moelleux.

Les lieux pour un coin détente cocooning

Pour la création d'un espace détente, les alcôves ou les recoins perdus sont des endroits idéaux. Que vous soyez dans un petit appartement ou dans un grand appartement, il est en effet possible d'aménager un coin détente cocooning. Il suffit de trouver un espace adapté. Dans un petit appartement, l'embrasure de la fenêtre peut vous servir pour aménager votre coin détente. Dans une maison à étage, le palier peut servir pour la création de votre espace détente. Sous les escaliers, vous pouvez installer une bibliothèque et un coin détente pour lire des livres.

Le naturel pour votre coin détente

La nature est synonyme de douceur. Justement, l'espace de détente doit avoir une apparence naturelle. C'est un lieu qui doit être chargé de douceur. Pour cela, n'hésitez pas à y intégrer des plantes ou autres espèces naturelles. Les plantes sont connues pour habiller la décoration avec un charme naturel. Le naturel procurera à votre coin détente, un charme propice au bien-être.

Un coin de détente est ainsi utile pour se couper du reste du monde afin de se relaxer et évacuer le stress accumulé. Pour créer un tel espace dans votre maison, il faudra déterminer l'usage que vous voulez vraiment en faire. Quoi qu'il en soit, un fauteuil, de la lumière et quelques accessoires seront utiles pour créer un espace de détente digne de ce nom. Vous pouvez lire également : déco : comment créer un point focal ?



BFMTV, Un spa à domicile, 10/05/2018

Le stress et la rudesse d'une longue journée de travail requièrent une bonne séance d'hydrothérapie

https://www.bfmtv.com/replay-emissions/c-est-votre-vie/s-offrir-un-spa-a-la-maison_VN-201805100044.html



[Et pour aller plus loin](#)



Véronique Lorelle, En attendant de soigner la planète, la maison se fait cocon, *Le Monde*, 2019

https://www.lemonde.fr/m-styles/article/2019/09/11/ma-maison-mon-cocon_5508840_4497319.html

Un panneau solaire fixé à la fenêtre et un mini potager dans la cuisine pour l'autosuffisance, ou presque ; un rideau antipollution et une cloison antibruit pour se préserver de l'extérieur : les habitations se transforment en bulle isolante.

Travail à domicile, télétravail et organisation de l'espace domestique

 **Jean Lebrun, « Le travail à domicile », *Le vif de l'histoire*, franceinter.fr, 19 février 2021**

<https://www.franceinter.fr/emissions/le-vif-de-l-histoire/le-vif-de-l-histoire-19-fevrier-2021>

Karl Marx disait qu'au temps de la première industrie, la proto-industrie, le travail à domicile constituait le "département extérieur à la fabrique".

Nous n'allons pas respecter le week-end qui commence. Le télétravail ne peut-il pas être sans fin ? Nous vivons son expansion et découvrons la nécessité de l'organiser. Mais il a eu de l'importance bien avant l'économie de services, dans l'histoire de la production industrielle. On a longtemps parlé de l'atelier au logis, du travail à la ferme ou en chambre.

Karl Marx disait qu'au temps de la première industrie, la proto-industrie, le travail à domicile constituait le "département extérieur à la fabrique".

Je vais prendre un exemple au XVII^{ème} siècle, puisé dans l'œuvre d'un grand historien de la société française, Pierre Goubert. Il a observé les habitants de Beauvais et du Beauvaisis. 200 paroisses autour de la ville principale où étaient installées des manufactures de textile et de tapisserie. Eh bien, les ouvriers en laine de Beauvais étaient bien moins nombreux que les manouvriers tisserands qui vivaient à la campagne et qui complétaient leurs revenus d'agriculteurs en travaillant dans leurs fermes sur des métiers à tisser. Toute la famille s'y mettait après que les intermédiaires des grands marchands de la ville étaient venus apporter la matière première et avant qu'ils ne relèvent le travail fini.

Goubert montre que le travail à la ferme n'apportait nullement la sécurité. L'économie s'organisant alors en cycles successifs rythmés par les épidémies, les "mortalités" et les retournements, les périodes de bas prix des céréales obligeaient à travailler davantage derrière les métiers et même à s'endetter. Et qui venait s'offrir à soulager l'endettement ? Les grands marchands qui mettaient les agriculteurs manouvriers dans une dépendance toujours plus grande. Le travail à domicile, c'était -c'est- le travail sous la main.

En cette première période, il pouvait impliquer toute la famille. Au XIX^{ème}, il est devenu plus urbain et il va surtout concerner les femmes.

Les gravures, les romans feuilletons les décrivent dans leur soupente, éclairées par un pauvre vasistas ou une lampe à essence. Et les chansons aussi :

"Les doigts meurtris par les aiguilles

Et les yeux rougis et lassés

Elle cousait à points pressés

La pauvre ouvrière en guenilles

Encore un point...un point... un point !

O la misère et le besoin."

Les territoires du travail à domicile sont vastes et la liste des métiers concernés infinie. Des fileuses de jute et des couseuses de sacs en toile jusqu'aux gantières, aux brodeuses, aux dentellières, aux plumassières.

Il est répété qu'une femme qui travaille à domicile peut s'occuper de son mari, de ses enfants, qu'elle est protégée des mauvaises influences de l'extérieur. Comme c'est souvent, en réalité, une femme seule, fille-mère, veuve, et évidemment non syndiquée, la législation qui commence à protéger son salaire ne vient que très tardivement, en 1915 seulement.

L'application de cette loi de 1915 est malaisée. Le domicile d'une ouvrière au logis comme tout domicile est sauf exception inviolable.

C'est la même chose un siècle plus tard. Comment un inspecteur du travail peut-il produire des constats dans le télétravail ?

On nous sert pourtant encore aujourd'hui le modèle d'une spirale vertueuse. Le travail à distance permettrait d'aménager son temps, de prendre davantage d'initiatives, il casserait la logique des heures de présence pour instaurer une logique du résultat. L'immobilier de bureaux pesant moins lourd dans leur budget les entreprises pourraient consacrer des sommes plus importantes à l'innovation. Ou à la rétribution des actionnaires et à la transformation des surfaces de bureaux en... je ne sais pas... en Airbnb !

Il ne faut pas oublier que le travail à domicile a toujours permis de mettre en concurrence les personnes à qui il était confié et qui, disséminées, se trouvaient privées de moyens d'information et de protestation. Au XVII^{ème} siècle, c'étaient les paysans du Beauvaisis. Au XIX^{ème} les ouvrières en chambre. Il n'y a pas besoin d'être grand clerc pour prévoir que le télétravail pourrait servir de levier à un vaste mouvement de délocalisation des activités de services vers les pays à bas coût.

La frontière entre l'espace domestique et l'espace de travail ne sera pas alors la seule qui risque d'être abolie.

 **Émile Zola, *L'Assommoir*, 1877**

Les Lorilleux demeuraient au sixième, escalier B. Coupeau lui cria en riant d'empoigner ferme la rampe et de ne plus la lâcher. [...]

Au premier étage, Gervaise aperçut, dans l'entrebâillement d'une porte, sur laquelle le mot : *Dessinateur*, était écrit en grosses lettres, deux hommes attablés devant une toile cirée desservie, causant furieusement, au milieu de la fumée de leurs pipes. Le second étage et le troisième, plus tranquilles, laissaient passer seulement par les fentes des boiseries la cadence d'un berceau, les pleurs étouffés d'un enfant, la grosse voix d'une femme coulant avec un sourd murmure d'eau courante, sans paroles distinctes ; et elle put lire des pancartes clouées, portant des noms : *Madame Gaudron, cardeuse*, et plus loin : *Monsieur Madinier, atelier de cartonage*.

[...] Ils entrèrent.

C'était une pièce étranglée, une sorte de boyau, qui semblait le prolongement même du corridor. Un rideau de laine déteinte, en ce moment relevé par une ficelle, coupait le boyau en deux. Le premier compartiment contenait un lit, poussé sous un angle du plafond mansardé, un poêle de fonte encore tiède du dîner, deux chaises, une table et une armoire dont il avait fallu scier la corniche pour qu'elle pût tenir entre le lit et la porte. Dans le second compartiment se trouvait installé l'atelier : au fond, une étroite forge avec son soufflet ; à droite, un étau scellé au mur, sous une étagère où traînaient des ferrailles ; à gauche, auprès de la fenêtre, un établi tout petit, encombré de pinces, de cisailles, de scies microscopiques, grasses et très sales.

[...] Elle finit pourtant par voir madame Lorilleux, petite, rousse, assez forte, tirant de toute la vigueur de ses bras courts, à l'aide d'une grosse tenaille, un fil de métal noir, qu'elle passait dans les trous d'une filière fixée à l'étau. Devant l'établi, Lorilleux, aussi petit de taille, mais d'épaules plus grêles, travaillait, du bout de ses pinces, avec une vivacité de singe, à un travail si menu, qu'il se perdait entre ses doigts noueux. Ce fut le mari qui leva le premier la tête, une tête aux cheveux rares, d'une pâleur jaune de vieille cire, longue et souffrante.

— Ah ! c'est vous, bien, bien ! murmura-t-il. Nous sommes pressés, vous savez... N'entrez pas dans l'atelier, ça nous gênerait. Restez dans la chambre.

Et il reprit son travail menu, la face de nouveau dans le reflet verdâtre d'une boule d'eau, à travers laquelle la lampe envoyait sur son ouvrage un rond de vive lumière.

— Prends les chaises ! cria à son tour madame Lorilleux. C'est cette dame, n'est-ce pas ? Très bien, très bien !

Elle avait roulé le fil ; elle le porta à la forge, et là, activant le brasier avec un large éventail de bois, elle le mit à recuire, avant de le passer dans les derniers trous de la filière.

Coupeau avança les chaises, fit asseoir Gervaise au bord du rideau. La pièce était si étroite, qu'il ne put se caser à côté d'elle.

[...] Et ce qui la consternait surtout, c'était la petitesse de l'atelier, les murs barbouillés, la ferraille ternie des outils, toute la saleté noire traînant là dans un bric-à-brac de marchand de vieux clous. Il faisait terriblement chaud. Des gouttes de sueur perlaient sur la face verdie de Lorilleux ; tandis que madame Lorilleux se décidait à retirer sa camisole, les bras nus, la chemise plaquant sur les seins tombés.

— Et l'or ? demanda Gervaise à demi-voix.

Ses regards inquiets fouillaient les coins, cherchaient, parmi toute cette crasse, le resplendissement qu'elle avait rêvé. Mais Coupeau s'était mis à rire.

— L'or ? dit-il ; tenez, en voilà, en voilà encore, et en voilà à vos pieds !

Il avait indiqué successivement le fil aminci que travaillait sa sœur, et un autre paquet de fil, pareil à une liasse de fil de fer, accroché au mur, près de l'étau ; puis, se mettant à quatre pattes, il venait de ramasser par terre, sous la claie de bois qui recouvrait le carreau de l'atelier, un déchet, un brin semblable à la pointe d'une aiguille rouillée. Gervaise se récriait. Ce n'était pas de l'or, peut-être, ce métal noirâtre, vilain comme du fer ! Il dut mordre le déchet, lui montrer l'entaille luisante de ses dents. Et il reprenait ses explications : les patrons fournissaient l'or en fil, tout allié ; les ouvriers le passaient d'abord par la filière pour l'obtenir à la grosseur voulue, en ayant soin de le faire recuire cinq ou six fois pendant l'opération, afin qu'il ne cassât pas. Oh ! il fallait une bonne poigne et de l'habitude ! Sa sœur empêchait son mari de toucher aux filières, parce qu'il toussait. Elle avait de fameux bras, il lui avait vu tirer l'or aussi mince qu'un cheveu.

Cependant, Lorilleux, pris d'un accès de toux, se pliait sur son tabouret. Au milieu de la quinte, il parla, il dit d'une voix suffoquée, toujours sans regarder Gervaise, comme s'il eût constaté la chose uniquement pour lui :

— Moi, je fais la colonne.

Coupeau força Gervaise à se lever. Elle pouvait bien s'approcher, elle verrait. Le chaîniste consentit d'un grognement. Il enroulait le fil préparé par sa femme autour d'un mandrin, une baguette d'acier très-mince. Puis, il donna un léger coup de scie, qui tout le long du mandrin coupa le fil, dont chaque tour forma un maillon. Ensuite, il souda. Les maillons étaient posés sur un gros morceau de charbon de bois. Il les mouillait d'une goutte de borax, prise dans le cul d'un verre cassé, à côté de lui ; et, rapidement, il les rougissait à la lampe, sous la flamme horizontale du chalumeau. Alors, quand il eut une centaine de maillons, il se remit une fois encore à son travail menu, appuyé au bord de la cheville, un

bout de planchette que le frottement de ses mains avait poli. Il ployait la maille à la pince, la serrait d'un côté, l'introduisait dans la maille supérieure déjà en place, la rouvrait à l'aide d'une pointe ; cela avec une régularité continue, les mailles succédant aux mailles, si vivement, que la chaîne s'allongeait peu à peu sous les yeux de Gervaise, sans lui permettre de suivre et de bien comprendre.

— C'est la colonne, dit Coupeau. Il y a le jaseron, le forçat, la gourmette, la corde. Mais ça, c'est la colonne. Lorilleux ne fait que la colonne.

Grumberg, *L'Atelier*, 1979

Le premier atelier de ma vie fut ce lieu inutile dans les trois pièces de mon enfance où mon père travaillait avant-guerre, dans les années cinquante, ma mère se décida à nous en faire une chambre... Elle-même en attendant le retour de mon père travaillait comme finisseuse dans un atelier de confection pour hommes. Plus tard — nous n'attendions plus, ayant appris peu à peu le sens du mot « déporté » —, devenu moi-même apprenti tailleur, j'ai bien connu d'autres ateliers... Cette pièce est écrite pour ma mère, et pour toutes celles et tous ceux que j'ai vus rire et pleurer dans mes nombreux ateliers...

[...]

Scène 5

LA NUIT

En 1947. L'atelier est plongé dans une semi-obscurité. Simone travaille en silence. Devant elle, des bougies ou une lampe à pétrole. Le presseur assis sur sa table de presse attend sans rien faire.

SIMONE. — J'en ai plus pour longtemps...

LE PRESSEUR *grogne*. — Personne m'attend...

Silence.

[...]

Simone s'est levée, elle a passé son manteau par-dessus sa blouse et elle est sortie après avoir posé sa main, au passage, sur l'épaule du presseur. Le presseur n'a pas bougé.

LÉON, *sidéré*. — Elle est raide celle-là ! (*Il sort derrière elle en hurlant.*) Tu bois pas un verre ? Attends, rentre pas toute seule au moins, on va te ramener. (*Il revient.*) Elle est partie, elle est cinglée, non ? Qu'est-ce qu'elle a ? Si elle voulait pas rester fallait le dire... Voilà, demande un extra aujourd'hui... Si t'acceptes déjà, fais-le de bon cœur, non ? Je l'aurais faite moi cette malheureuse pièce. T'as vu ça, non mais, crâneuse va, elle t'a dit quelque chose ?

[...]

LE PRESSEUR, *sans se lever*. — Je vais rentrer aussi.

LÉON, le servant. — Non, non, j'y tiens absolument, plutôt un verre de... hein ? (*Le presseur est sans réaction. Léon se servant.*) [...](*Il crie, soudain, comme s'il étouffait.*) Hélène ! Hélène !

[...]

LE PRESSEUR *se lève*. — Je vais rentrer.

LÉON. — Pas question, pas question, on va boire ensemble. Sinon... *Geste vague. Il reverse deux verres.* HÉLÈNE *entre, elle est maquillée, une robe de chambre passée sur sa chemise de nuit.* — Simone est partie ?

LÉON. — Oui. (*Il montre le presseur, puis à voix basse.*) Il lui a parlé. (*Hélène regarde le presseur sans rien dire. Léon lève son verre et offre l'autre au presseur qui machinalement le prend*

Adolfo Fernandez-Zoïla, *Le travail dans les fictions littéraires, Travailler*, 2002/1 (n° 7), pages 13 à 36

<https://www.cairn.info/revue-travailler-2002-1-page-13.htm>

J.-P. Wenzel (né en 1947), tourneur-fraiseur, devient comédien, metteur en scène, auteur dramatique rapidement remarqué dès sa première pièce, *Loin de Hagondange*, créée en Avignon en 1975 – en lecture publique – puis montée par Patrice Chéreau en 1977 en région parisienne. Georges a travaillé toute sa vie à Hagondange, en Moselle, dans les aciéries. Parvenu à la retraite, que faire de son temps disponible ? Il a bien essayé de s'intéresser à d'autres occupations, de participer à d'autres activités plus ou moins ludiques. Mais retiré à la campagne dans une petite maison, avec sa femme, il a constaté que le travail d'autrefois demeurait présent en lui et que c'est encore ce qu'il sait faire de mieux... Il s'invente un atelier imaginaire et règle le temps de ses journées selon ses anciennes habitudes... Le fragment que nous allons lire coïncide avec la date de son anniversaire : sa femme pénètre dans l'atelier pour lui offrir un gâteau...

« – Marie : Joyeux anniversaire... Georges tu as oublié, soixante-neuf ans aujourd'hui. Fais-moi une petite place pour le gâteau... Je suis heureuse d'être avec toi.

– Georges : C'est gentil, mais il ne fallait gaspiller de l'argent pour ça... je travaille... ici c'est un lieu sacré... tu aurais dû m'appeler... tu ne venais pas me déranger à l'usine pour mon anniversaire... alors laisse-moi. C'est très gentil... je termine à sept heures... plus tard... je mangerai le gâteau... Il ne me reste que cinq plaques à usiner... je viendrai plus tard... laisse-moi finir... Ne sois pas triste... c'est important pour moi... Allez va.

– Marie : Je t'en prie, j'ai envie de te regarder travailler, je n'ai jamais eu l'occasion de le faire avant... je vais rester dans un coin comme ça si tu as envie de bavarder, un jour comme celui-là souffle au moins les bougies. (Marie chante...)

– Georges : Arrête, va-t'en, tu ne comprends rien à rien, tu n'as jamais rien compris... Le travail, c'est le travail et je l'ai toujours fait proprement. Ce n'est pas parce que je suis à la retraite que je vais m'arrêter...

– Marie : Non ! je resterai là. Je n'en peux plus... je m'ennuie... je veux te voir, te regarder, parler avec toi, tu ne m'empêcheras pas... C'est fini Hagondange... tu entends... FINI. Tu n'es plus à Hagondange, c'est la campagne partout ici... Viens on va se promener, ramasser des châtaignes... je ne sais pas...

– Georges : Fous le camp. Je ne peux pas m'arrêter, je ne peux pas m'arrêter... »

Georges finit par détruire son atelier et par tomber malade. Crise nerveuse, dépression ? Cassure, désarroi, désespoir ? Fallait-il l'extraire de cet imaginaire dans lequel il avait rebâti l'atelier où il avait passé la plus grande partie de sa vie ? Beaucoup de questions peuvent surgir. Les unes pour une condamnation évidente du système d'exploitation de l'homme, qui serait ainsi traité telle une marchandise dans le système industriel. Nous pensons que cette perspective éthique est trop générale. Si les hommes ont besoin du travail, il convient d'étudier de plus près son déroulement et les attitudes de chaque humain impliqué, et cela, avant tout du point de vue psychologique.

Ariane Pailhé et Anne Solaz, 2009, Entre famille et travail - Des arrangements de couples aux pratiques des employeurs, La Découverte, Paris, 2009

<https://www.ined.fr/fr/tout-savoir-population/memos-demo/focus/travail-famille/>

Le travail empiète pour tous, la famille déborde pour les femmes

Univers professionnel et univers privé ne sont pas étanches, ni pour les femmes, ni pour les hommes. Les relations s'établissent dans les deux sens : le travail empiète sur l'univers domestique, et les préoccupations domestiques et familiales débordent vers l'espace de travail. Le chevauchement permet parfois une meilleure organisation mais crée aussi des tensions.

Le travail trouble plus souvent la vie familiale que l'inverse. Hommes et femmes sont aujourd'hui également concernés par les empiètements du travail sur la vie privée. Mais les préoccupations familiales sur le lieu de travail restent plus fréquentes pour les femmes, qui portent encore majoritairement la charge de la responsabilité domestique.

Le travail empiète autant pour les hommes et pour les femmes...

Seule une minorité des personnes déclarent que leur activité professionnelle franchit les portes de leur domicile (trois sur dix, travail officiellement à domicile compris). On pense souvent que l'univers professionnel des hommes s'insinue plus dans l'espace familial que celui des femmes. Mais la généralisation de la participation des femmes au marché du travail a changé la donne : aujourd'hui le travail entre à la maison dans les mêmes proportions pour les hommes et pour les femmes. Cependant, la nature du travail réalisé à la maison diffère légèrement selon le sexe. Travailler exclusivement à domicile reste rare (4 % des actifs occupés) et concerne plus les femmes. Une situation plus courante est celle des salariés qui considèrent leur domicile comme un de leurs lieux de travail ou amènent souvent ou parfois du travail à la maison (25 %), les hommes apportant un peu plus souvent du travail chez eux en fin de journée. Ces différences tiennent en partie à la segmentation professionnelle selon le sexe car le risque d'empiètement dépend des métiers.

Entre famille et travail, des arrangements de couples aux pratiques des employeurs (2009) est un ouvrage collectif qui retrace les principaux résultats de l'enquête "Familles et employeurs" (Ined, 2005) réalisée auprès de 9 547 personnes et de leurs employeur éventuel sur le thème de la conciliation entre famille et travail. Deux chapitres de cet ouvrage sont consacrés à ces frontières de plus en plus floues entre vie privée et vie professionnelle.

Nouveaux moyens de communication et extension du domaine du travail

Le décloisonnement des deux univers a connu une accélération avec le développement de l'équipement informatique à la maison, la diffusion de l'ordinateur portable et d'Internet, sans que ce télétravail ne soit nécessairement formalisé. Le téléphone mobile facilite la prise de contact par les collègues ou supérieurs au moment d'activités familiales ou privées. Près de 7 salariés sur 10, un peu plus souvent les hommes, déclarent avoir été contactés par un collègue, un supérieur ou un client hors du temps de travail. Seule une minorité de travailleurs souhaitent et/ou arrivent à se

protéger de cette intrusion du professionnel dans la vie privée : 5 % préfèrent ne pas donner leur numéro de téléphone personnel.

Le travail, en parler à la maison, y penser : normal ou pesant ?

La majorité des salariés ont des discussions avec leur conjoint sur leur travail : 72 % des personnes parlent du contenu du travail avec leur partenaire et 80 % discutent des rapports avec leurs collègues ou leurs supérieurs. Ce type de discussion s'est banalisé dans les générations nouvelles. Les femmes, en particulier les plus jeunes, abordent encore plus fréquemment ces sujets avec leur conjoint que les hommes, ce qui peut refléter l'importance prise par le travail dans cette génération.

Le travail accompagne aussi les individus dans l'espace privé en tant que préoccupation. Plus des deux tiers des actifs occupés, hommes et femmes, disent penser souvent ou de temps en temps au travail une fois celui-ci terminé (figure 1). Un sur dix trouve cela pesant et plus d'un tiers préférerait faire le vide, sans y arriver, surtout les femmes. Moins d'un quart des actifs occupés trouve normal de penser au travail, les hommes plus que les femmes. Au fil du cycle de vie, cette présence mentale ou réelle du travail dans la vie familiale s'amplifie pour les hommes. Après 35 ans, ils sont plus préoccupés par leurs problèmes professionnels et travaillent plus souvent à la maison.

« Le télétravail questionne en profondeur notre rapport au travail et on ne travaillera plus comme avant », *bienvivreledigital.orange.fr*, 12-06-2020

<https://bienvivreledigital.orange.fr/modes-de-travail/le-teletravail-questionne-en-profondeur-notre-rapport-au-travail-on-ne-travaillera-plus-comme-avant/>

Plébiscité par la grande majorité, honni par d'autres, le passage contraint au travail à distance pendant quelques mois de 40% des salariés va-t-il laisser des traces durables ? Nous avons interrogé Stéphane Hugon, sociologue, qui décrypte pour nous les implications de ces mois de télétravail...

Le passage de presque 40% des salariés en télétravail du jour au lendemain va-t-il laisser des traces durables ? Ou n'être bientôt qu'un souvenir, associé à ces mois suspendus du confinement ?

Pour Stéphane Hugon, sociologue, et fondateur de Eranos, le passage au télétravail massif questionne notre identité (ce que je suis au travail et à la maison, soudain réunis), notre rapport au travail, bien sûr, devenu durant cette période l'une des activités que l'on effectue depuis sa sphère intime mais aussi le rôle du bureau, du lieu de travail et les modes de management. En montrant que tout ce que l'on jugeait impossible auparavant pouvait fonctionner, le télétravail a montré que des changements profonds étaient possibles dans les entreprises.

Quand le travail devient une des activités que nous réalisons à la maison

Le télétravail n'est pas qu'un nouveau mode d'organisation, un changement technique, mais d'abord un chamboulement de notre identité dites-vous, pourquoi ?

Stéphane Hugon – La particularité de l'Occident repose sur la distinction entre l'espace domestique et l'espace public, entre le bio oïkos et le bio politico comme l'a défini Hannah Arendt. Ces deux univers étaient déjà devenus plus poreux avec l'avènement du digital. Mais l'entreprise restait "une boîte", et lorsqu'on franchissait le seuil, on entrait dans un monde particulier avec ses propres règles, ses rituels, ses costumes.

On avait donc chacun deux masques principaux, deux personnages, celui de la vie domestique et celui de la vie au travail. On pouvait aussi bien être un tyran domestique et affable dans la sphère professionnelle et inversement. Le télétravail, lui, rassemble dans un même lieu, deux identités. Et cela provoque parfois un grand stress. Sur le plan pratique, avec la difficulté à se concentrer dans l'espace domestique partagé avec la famille. Mais aussi plus intimement. Car cette scène unique nous démasque en quelque sorte : elle révèle certaines de nos facettes à nos proches et à l'inverse, nous dévoile à nos collègues, dans notre intimité. Nos différentes identités se percutent. Beaucoup ont d'ailleurs cherché comment cacher leur intimité. Et les plateformes de visioconférence l'ont bien compris en proposant des fonds pour masquer nos intérieurs, pour protéger notre vie personnelle, pour recréer un décorum propre à nos moments de travail, une scène de travail.

Quand le télétravail fusionne vie privée et vie pro, quelles sont les conséquences ?

Stéphane Hugon – En remettant le travail au sein du foyer, dans l'espace domestique, il devient une des activités que nous exerçons dans notre journée. Et non plus le centre de notre existence avec une vie personnelle résiduelle. Cela accélère une transformation de la société où les plus jeunes générations manifestaient déjà avant la crise, l'envie, le besoin de préserver une vie privée, rejetant l'idée d'un travail comme unique structurant de l'existence.

Cela change le rapport de subordination entre la vie pro (prioritaire avant) et la vie perso comme le dit la philosophe Julia de Funès. Ce rééquilibrage entre la vie privée et la vie pro se fait pour le meilleur et pour le pire parfois quand la violence se déverse dans l'espace domestique. Il y a aussi une forme de liberté à pouvoir être ailleurs, au bureau...

Certains salariés disent regretter le bureau, et même le trajet. A-t-on besoin d'un cadre pour travailler ?

Le décorum est symboliquement fort. Lorsque l'on va travailler, le trajet est un rite de passage, une liminarité qui permet de changer de costume pour se mettre dans son nouveau rôle de travailleur. Les bureaux ont aussi une fonction symbolique. Non seulement c'est une zone avec ses propres règles, mais il y a une mémoire collective des lieux, de ce que l'on y vit ensemble.

Dans cette crise, les salariés ont d'ailleurs ressenti le manque du bureau, où l'on retrouve ses collègues, on l'on échange. Mais aussi son côté protecteur, car les règles communes et l'environnement standardisé pour la plupart des collaborateurs (tous équipés avec le même matériel, les mêmes bureaux) créent une forme d'équité. Durant la crise, les salariés ont salué la fonction protectrice de leur entreprise. Une fonction autrefois régaliennne qui se déplace vers la sphère privée. Et le bureau, en assurant des conditions de protection sanitaire et d'égalité de traitement, y répond aussi. [...]

« Coronavirus en France : télétravail ou quand la sphère professionnelle envahit l'intime », *tv5monde.com*, 24 juin 2020

<https://information.tv5monde.com/info/coronavirus-en-france-teletravail-ou-quand-la-sphere-professionnelle-envahit-l-intime-23-363492>

En France, la plupart des entreprises françaises ont bouleversé leur mode de fonctionnement durant le confinement. Pendant des semaines, des salariés, souvent peu préparés, ont expérimenté le travail à distance. Le télétravail s'est introduit au cœur de nombreux foyers français. Avec quelles conséquences sociales, familiales et psychologiques ?

Les salariés en France étaient encore peu nombreux à avoir expérimenté le travail à distance... jusqu'au confinement, en mars 2020. Mais imposé à la hâte, le télétravail a parfois été effectué dans des conditions dégradées et pour certains la transition a été brutale.

[...] De l'avis de beaucoup de salariés qui témoignent dans la presse, le travail à distance a des bons côtés - comme le gain de temps dans les transports - mais aussi ses inconvénients. Plus d'autonomie et diminution du stress s'est aussi traduit chez certains par un sentiment de solitude voire un sentiment d'abandon. Comme cela a été le cas pour Pauline, 52 ans, qui travaille dans les ressources humaines et à distance pour la première fois de sa carrière. "Le problème c'est que j'étais totalement perdue, je ne savais pas par où commencer", nous confie-t-elle. "A tel point qu'au bout de deux mois j'ai demandé un arrêt de travail à mon médecin". Mais Pauline n'en veut pas à ses managers. "Ils ne sont tout simplement pas formés pour ça", selon elle.

Plus de flexibilité dans les horaires de travail, cela peut aussi vouloir dire aussi trop de flexibilité ! Pour Léa ces derniers mois se sont parfois traduits par une surcharge de travail. "On ne se donne pas d'horaires", dit-elle. "Avec parfois des demandes abusives de mon employeur : un dossier de presse à rendre le jeudi pour le lundi. Résultat j'ai bossé tout le week-end. L'employeur a l'impression que nous avons plus de temps de travail car on n'en perd pas dans les transports. Ma vie professionnelle a clairement empiété sur ma vie personnelle".

Durant le confinement, Valérie Combette-Javault a accompagné des patients qui étaient au bord de la rupture. "Il y a un sentiment de dévalorisation lorsque dans les entreprises, où le management n'était pas préparé au télétravail, ont été instaurés des modes de contrôle extrêmes. Le manager ne fait pas confiance et impose à ses salariés des réunions, des appels, des groupes de discussion... afin de surveiller le travail. Le télétravail implique un niveau de confiance qui n'était pas présent", explique la psychologue.

Frontières floues

Une meilleure qualité de vie, avec moins de fatigue et une meilleure conciliation entre vie professionnelle et vie privée, ce peut être aussi un piège. Car le professionnel empiète sur le privé, parasite la vie de famille, surtout si on n'a pas de réel espace pour travailler.

C'est une intrusion totale du travail dans l'espace physique et psychique.

Valérie Combette-Javault, psychologue du travail

"Déplacer le travail rémunéré dans l'espace domestique n'est pas anodin. Si on travaille à domicile on aura plus tendance à prendre en charge le travail domestique. Durant le confinement il n'y a pas forcément eu une redistribution des tâches domestiques de façon plus égalitaire", estime Marianne Le Gagneur, doctorante en sociologie à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS).

Effectivement, durant cette période exceptionnelle, la séparation entre l'espace travail et l'espace familial est bien souvent restée floue. Selon une enquête de l'UGICT-CGT réalisée auprès de 34 000 personnes : 36% des femmes interrogées disent avoir subi une hausse de leur charge de travail contre 29% des hommes. Quant à la fermeture des écoles, elle a entraîné plus de 4 heures de tâches domestiques supplémentaires pour 43% d'entre elles. Une enquête parmi d'autres qui souligne l'augmentation de la charge mentale. Les femmes ont aussi été 70% à prendre un congé maladie pour garde d'enfant, comme le souligne une enquête du Ministère du Travail du mois d'avril 2020.

"La conciliation parentalité et télétravail en confinement a été très compliquée", estime Valérie Combette-Javault. "Le travail s'introduit au coeur de la vie familiale. Sans parler de la culpabilité de certains cadres qui ont pris du temps dans la journée pour s'occuper des enfants. Ceux qui sont encore en difficulté aujourd'hui sont les parents qui n'ont pas forcément un entourage aidant pour les soutenir".

Confusion entre vie privée et vie professionnelle – êtes-vous disponible en permanence ?

<https://www.pagepersonnel.be/fr/advice/conseils-de-carri%C3%A8re/conciliation-travail-vie-personnelle/confusion-entre-vie-priv%C3%A9e-et-vie>

On en parle beaucoup mais existe-t-il vraiment un équilibre entre vie privée et vie professionnelle? Qu'est-ce que cela veut dire pour les gens et est-ce même une possibilité lointaine à notre époque placée sous le signe de l'hyperconnectivité ?

Au cours des dix dernières années, la technologie a pris une part encore plus importante dans nos vies professionnelles avec des entreprises qui offrent régulièrement à leurs employés des téléphones mobiles, des ordinateurs portables et occasionnellement des tablettes. Nombreux sont les employés qui en Belgique utilisent également ces appareils connectés en dehors de leurs heures de travail pour des raisons personnelles, ce qui contribue à rendre encore un peu plus floue la frontière entre travail et temps libre.

Comment tout cela impacte-t-il notre perception d'une vie équilibrée ?

La disparition progressive de la frontière entre ce qui constitue le travail et ce qui constitue le temps libre a un impact sur notre bonheur. Quel sentiment cette question fait naître chez les personnes qui travaillent par rapport à leur vie professionnelle et à leur vie privée ?

PageGroup a décidé de mener une enquête sur ce phénomène en interrogeant sur une période donnée (Juin 2018) 250 personnes vivant en Suisse.

Les résultats de cette enquête font apparaître un niveau significatif d'« estompage » de la ligne de séparation entre vie professionnelle et temps libre chez 76 % des professionnels interrogés vivant en Belgique qui utilisent au moins un appareil connecté en dehors des heures de bureau.



Davantage d'employés sont équipés d'appareils professionnels connectés.

Il semblerait que le vieil adage « toujours disponible » n'ait jamais été aussi vrai. Plus de 79 % des personnes ayant répondu à l'enquête sont équipées d'au moins un appareil (téléphone mobile, ordinateur portable, tablette) fourni par leur entreprise. Quand on leur demande à quoi leur sert cet appareil, ils sont globalement 50 % à répondre qu'ils l'utilisent uniquement à des fins professionnelles. Toutefois plus leur poste est élevé et plus la ligne de séparation s'estompe, avec 57 % des directeurs déclarant utiliser cet appareil à la fois pour des besoins professionnels et privés.

Les employés sont-ils « prisonniers » de ces appareils ?

63 % des personnes interrogées reconnaissent que ces appareils professionnels ont changé leur vie et ils sont 29 % à déclarer que ce changement a été positif. Les données que nous avons recueillies font apparaître un réel empiètement de la vie professionnelle sur la vie privée. Plus de 50% des personnes interrogées répondent à leurs mails, y plus de 40% à des appels professionnels en dehors de leurs heures de travail. Est-ce là vraiment la « nouvelle norme » pour les employés de bureau et cadres très occupés ? Pour quelle raison ?

Deux raisons principales expliquent pourquoi les employés se connectent en dehors de leurs heures de travail : le sens des responsabilités (63%) et le fait qu'il s'agisse d'une obligation (34%). Ce qui est intéressant c'est de voir comment ces deux raisons se répartissent différemment en fonction du sexe, avec 52 % des femmes déclarant qu'elles se sentent obligées de le faire contre 27 % des hommes.

49 % des gens travaillent pendant leurs vacances.

Il est intéressant de voir que 49% des personnes interrogées ont déclaré qu'elles travailleraient pendant leur période de congé. Même s'il ne s'agit que de consulter sa boîte de réception ou de répondre à un (ou deux) appel(s), cela signifie-t-il qu'il devient de plus en plus difficile de se déconnecter du travail au 21^{ème} siècle ?

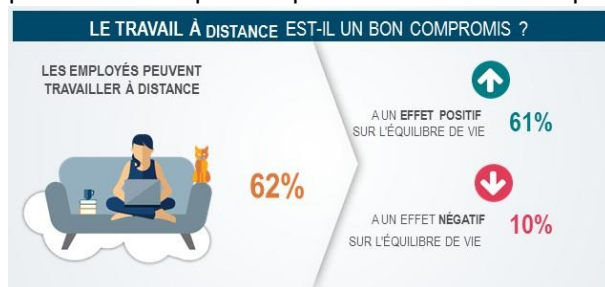
En Europe et en Belgique la législation du travail vise à protéger les employés contre le surmenage, le stress et l'épuisement mais est-elle adaptée à ce but ? Une voie permettant à l'employeur et à l'employé de trouver cet équilibre est celle du travail à distance.



Le travail à distance : bon compromis ou pas ?

Le travail à distance permet aux employés de travailler en dehors du bureau, en principe sur une base volontaire, mais en utilisant des appareils connectés fournis par l'entreprise.

L'un des avantages du travail à distance pour l'employé (qu'il ait ou non un poste de direction) vient du fait qu'il peut mieux contrôler son emploi du temps, ce qui signifie qu'il peut équilibrer sa charge de travail avec d'autres obligations. Bien que cette pratique soit largement connue, notre enquête montre qu'actuellement, avec un taux de 78%, les personnes occupant un poste de direction sont plus nombreuses que les employés (48%) à bénéficier de cet avantage.



À propos de l'enquête

Échantillon : l'enquête a été réalisée en Belgique auprès d'un échantillon de 250 personnes parmi lesquelles figuraient des personnes sans emploi, des employés et des personnes occupant un poste de direction.

Entretien de la maison : forme d'aliénation de l'individu à un espace intérieur

🏠 Huysmans, *À rebours*, 1884

Après la vente de ses biens, des Esseintes garda les deux vieux domestiques qui avaient soigné sa mère et rempli tout à la fois l'office de régisseurs et de concierges du château de Lourps, demeuré jusqu'à l'époque de sa mise en adjudication inhabité et vide.

Il fit venir à Fontenay ce ménage habitué à un emploi de garde-malade, à une régularité d'infirmiers distribuant, d'heure en heure, des cuillerées de potion et de tisane, à un rigide silence de moines claustrés, sans communication avec le dehors, dans des pièces aux fenêtres et aux portes closes.

Le mari fut chargé de nettoyer les chambres et d'aller aux provisions, la femme de préparer la cuisine. Il leur céda le premier étage de la maison, les obligea à porter d'épais chaussons de feutre, fit placer des tambours le long des portes bien huilées et matelasser leur plancher de profonds tapis de manière à ne jamais entendre le bruit de leurs pas, au-dessus de sa tête.

Il convint avec eux aussi du sens de certaines sonneries, détermina la signification des coups de timbre, selon leur nombre, leur brièveté, leur longueur; désigna, sur son bureau, la place où ils devaient, tous les mois, déposer, pendant son sommeil, le livre des comptes ; il s'arrangea, enfin, de façon à ne pas être souvent obligé de leur parler ou de les voir.

Néanmoins, comme la femme devait quelquefois longer la maison pour atteindre un hangar où était remis le bois, il voulut que son ombre, lorsqu'elle traversait les carreaux de ses fenêtres, ne fût pas hostile, et il lui fit fabriquer un costume en faille flamande, avec bonnet blanc et large capuchon, baissé, noir, tel qu'en portent encore, à Gand, les femmes du béguinage. L'ombre de cette coiffe passant devant lui, dans le crépuscule, lui donnait la sensation d'un cloître, lui rappelait ces muets et dévots villages, ces quartiers morts, enfermés et enfouis dans le coin d'une active et vivante ville.

Balzac, Eugénie Grandet, 1833

La Grande Nanon était peut-être la seule créature humaine capable d'accepter le despotisme de son maître. Toute la ville l'enviait à monsieur et à madame Grandet. [...] À l'âge de vingt-deux ans, la pauvre fille n'avait pu se placer chez personne, tant sa figure paraissait repoussante [...] Forcée de quitter une ferme incendiée où elle gardait les vaches, elle vint à Saumur, où elle chercha du service, animée de ce robuste courage qui ne se refuse à rien. Le père Grandet pensait alors à se marier et voulait déjà monter son ménage. Il avisa cette fille rebutée de porte en porte. Juge de la force corporelle en sa qualité de tonnelier, il devina le parti qu'on pouvait tirer d'une créature femelle taillée en Hercule, plantée sur ses pieds comme un chêne de soixante ans sur ses racines, forte des hanches, carrée du dos, ayant des mains de charretier et une probité vigoureuse comme l'était son intacte vertu. [...] Il vêtit alors, chaussa, nourrit la pauvre fille, lui donna des gages, et l'employa sans trop la rudoyer. En se voyant ainsi accueillie, la Grande Nanon pleura secrètement de joie et s'attacha sincèrement au tonnelier, qui d'ailleurs l'exploita féodalement. Nanon faisait tout : elle faisait la cuisine, elle faisait les buées, elle allait laver le linge à la Loire, le rapportait sur ses épaules ; elle se levait au jour, se couchait tard ; faisait à manger pour tous les vendangeurs pendant les récoltes, surveillait les hallebotteurs ; défendait comme un chien fidèle le bien de son maître ; enfin, pleine d'une confiance aveugle en lui, elle obéissait à ses fantaisies les plus saugrenues.

James Ivory, Les vestiges du jour, 1993

https://www.allocine.fr/film/fichefilm_gen_cfilm=9311.html

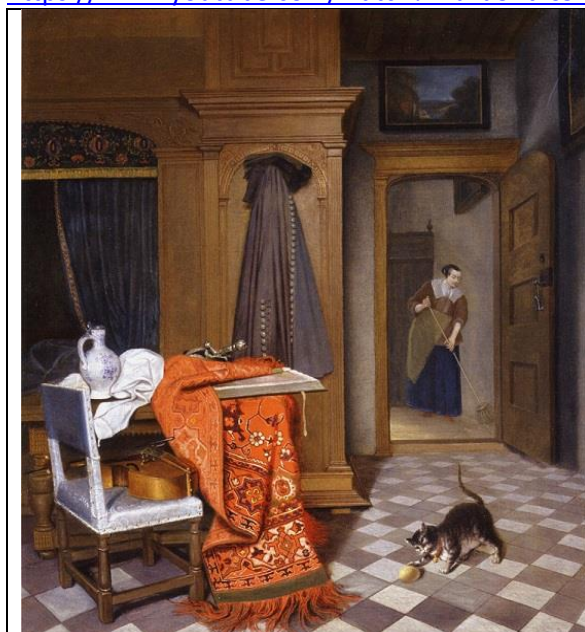


« Un Américain, Lewis, vient d'acheter la riche et vaste demeure de Darlington Hall. À peine installé, il prie James Stevens, majordome dans la maison depuis plus de trente ans, de prendre des vacances. Stevens décide d'en profiter pour rendre visite à madame Benn, qu'il connut et aima sans jamais le lui avouer, lorsqu'elle n'était encore que miss Sarah Kenton et œuvrait comme gouvernante à Darlington Hall. Pendant le trajet, Stevens se souvient. Il revoit son maître, lord Darlington, un inépuisable partisan du rapprochement entre l'Allemagne nazie et l'Angleterre, éprouvant encore l'espèce de fidélité qui le liait à cet homme controversé... »

Cornelis de Man, Intérieur avec un chat et une servante, 1666, huile sur toile, 65,7 x 66,3, Stedelijk Museum Het Prinsenhof de Delft

<http://www.idarriulat.net/Essais/PeintureHollandaise/4/Interieur.html>

<https://www.youtube.com/watch?v=u2JUYtEs9NA>



Sur cet intérieur par Cornelis de Man (1666), c'est un chat jouant avec ce qui semble être un œuf à reposer (une boule de bois, de forme ovoïde, que la ravaudeuse glisse dans les chaussettes ou les bas pour en mieux en rabocher les trous), tandis que l'éternelle servante, assujettie aux travaux de propreté, balaie en silence. La chambre est vide de son habitant, elle n'est pas inhabitée pour autant : le lit encore défait, la cape suspendue, le pommeau de l'épée et le violon indiquent qu'il s'agit de la chambre d'un gentilhomme.

Pieter Janssens Elinga

<http://www.idarriulat.net/Essais/PeintureHollandaise/4/Interieur.html>

Pieter Janssens Elinga, *La Balayeuse*, 1668-72, 62 x 59, Petit Palais, Paris



Pieter Janssens Elinga, *Intérieur avec un peintre, une femme lisant et une servante*, 1668, 83,7 x 100, Städelsches Kunstinstitut, Francfort



La propreté des Hollandais – qui s’efforce d’aménager un asile de clarté dans cette terre de boue et de marécages péniblement conquise sur la mer – était déjà renommée au XVII^e siècle. L’intériorité serait sans doute moins diaphane si elle ne devait repousser, refouler, cette menace de l’informe qui fait le caractère propre du paysage hollandais. Aussi la fée du logis ne cesse de balayer, de laver, de récurer, de décrasser jusqu’à ce que les sols, les murs, les meubles et les fenêtres deviennent eux-mêmes sources de lumière, comme si la clarté émanait de l’intériorité elle-même, sans avoir à l’emprunter au jour extérieur. Sur ces deux tableaux d’Elinga (fig. 13 et 14) – où la balayeuse tient le rôle principal – la formule de l’intérieur devient peut-être un procédé, l’appartement se transformant en une boîte optique réglée pour expérimenter tous les phénomènes de réflexion, de réfraction, de diffusion ou de diffraction.

Mona Chollet, *Chez soi, Une odysée de l'espace domestique*, 2015

Métamorphoses de la boniche. La patate chaude du ménage [...]

Ce qui vaut pour l’extérieur vaut aussi pour l’intérieur. Lorsqu’on s’irrite parce que la poussière recommence déjà à s’accumuler deux jours après qu’on a passé l’aspirateur, on présume que la propreté est l’état naturel de nos habitations; une idée étrange, quand on y pense. Elles aussi, il faut les défendre contre le chaos, en repoussant régulièrement ses assauts. Qu’il soit sans cesse à recommencer est l’un des aspects les plus décourageants du travail domestique. Plusieurs personnes - des femmes, dans leur écrasante majorité - interrogées par le sociologue Jean-Claude Kaufmann sur leur pratique du ménage se plaignent qu’il suffise d’une averse, quelques heures plus tard, pour réduire à néant leur nettoyage des vitres. Étudiant la répartition des tâches au sein de quelques couples d’intellectuels célèbres, Nancy Huston retenait, dans le flot d’éloges adressé par Scott Fitzgerald à sa femme Zelda devant un journaliste, cette petite phrase : « Vous nettoyez, je crois, la glacière une fois par semaine. » Pendant ce temps, lui achevait l’écriture de son roman. « Une semaine plus tard, commente Huston, la glacière sera de nouveau sale, alors que le roman restera inchangé, dans sa perfection originelle. »

Des tâches ménagères, on voit surtout qu’il s’agit d’un travail long, répétitif, fatigant, salissant ; un travail peu gratifiant, au sens où il ne permet pas de se singulariser, d’exprimer sa créativité - à cet égard, le roman dispose d’un avantage indiscutable sur la glacière. Dès lors, rares sont ceux qui refusent de les déléguer quand ils sont en position de le faire et qui insistent pour s’en charger eux-mêmes. Surtout quand rien dans les usages de leur milieu ou de leur époque ne les y pousse. Pour se passer entièrement de domestiques, dans la bourgeoisie, au début du XIX^e siècle, comme la mère de l’écrivaine George Sand, il fallait une force de caractère peu commune. La militante socialiste et féministe Flora Tristan, malgré son train de vie modeste, employait une servante intermittente. Karl Marx, lui, fit un enfant illégitime à la sienne, Helene Demuth.

Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, T2, « L'expérience vécue, Situation, La femme mariée », 1986

[...] Dans toute civilisation fondée sur la propriété foncière il y a une abondante littérature qui chante la poésie et les vertus de la maison; dans le roman d'Henry Bordeaux intitulé précisément *la Maison*, elle résume toutes les valeurs bourgeoises: fidélité au passé, patience, économie, prévoyance, amour de la famille, du sol natal, etc.; il est fréquent que les chantres de la maison soient des femmes puisque c'est leur tâche d'assurer le bonheur du groupe familial; leur rôle comme au temps où la «domina» siégeait dans l'atrium est d'être «maîtresse de maison». Aujourd'hui la maison a perdu sa splendeur patriarcale; pour la majorité des hommes elle est seulement un habitat que n'écrase plus la mémoire des générations défuntées, qui n'emprisonne plus les siècles à venir. Mais la femme s'efforce encore de donner à son «intérieur» le sens et la valeur que possédait la vraie maison. Dans *Cannery Road*, Steinbeck décrit une vagabonde qui s'entête à orner de tapis et de rideaux le vieux cylindre abandonné où elle loge avec son mari : en vain objecte-t-il que l'absence de fenêtres rend les rideaux inutiles.

Ce souci est spécifiquement féminin. Un homme normal considère les objets qui l'entourent comme des instruments; il les dispose d'après les fins auxquelles ils sont destinés; son « ordre » — où la femme souvent ne verra qu'un désordre — c'est d'avoir à portée de sa main ses cigarettes, ses papiers, ses outils. Entre autres les artistes à qui il est donné de recréer le monde à travers une matière — sculpteurs et peintres — sont tout à fait insouciants du cadre dans lequel ils vivent.

[...] Mais pour trouver en soi un foyer, il faut d'abord s'être réalisé dans des œuvres ou des actes. L'homme ne s'intéresse que médiocrement à son intérieur parce qu'il accède à l'univers tout entier et parce qu'il peut s'affirmer dans des projets. Au lieu que la femme est enfermée dans la communauté conjugale : il s'agit pour elle de changer cette prison en un royaume. Son attitude à l'égard de son foyer est commandée par cette même dialectique qui définit généralement sa condition : elle prend en se faisant proie, elle se libère en abdiquant; en renonçant au monde elle veut conquérir un monde.

Ce n'est pas sans regret qu'elle referme derrière elle les portes du foyer; jeune fille, elle avait toute la terre pour patrie; les forêts lui appartenaient. À présent, elle est confinée dans un étroit espace; la Nature se réduit aux dimensions d'un pot de géranium; des murs barrent l'horizon. Une héroïne de V. Woolf murmure :

Je ne distingue plus l'hiver de l'été par l'état de l'herbe ou de la bruyère des landes mais par la buée ou le gel qui se forment sur la vitre. Moi qui jadis marchais dans les bois de hêtres en admirant la couleur bleue que prend la plume du geai quand elle tombe, moi qui rencontrais sur mon chemin le vagabond et le berger... je vais de chambre en chambre, un plumeau à la main.

[...] C'est par le travail ménager que la femme réalise l'appropriation de son « nid »; c'est pourquoi, même si elle «se fait aider», elle tient à mettre la main à la pâte; du moins, surveillant, contrôlant, critiquant, elle s'applique à faire siens les résultats obtenus par les serviteurs. De l'administration de sa demeure, elle tire sa justification sociale; sa tâche est aussi de veiller sur l'alimentation, sur les vêtements, d'une manière générale sur l'entretien de la société familiale. Ainsi se réalise-t-elle, elle aussi, comme une activité. Mais c'est, on va le voir, une activité qui ne l'arrache pas à son immanence et qui ne lui permet pas une affirmation singulière d'elle-même.

On a hautement vanté la poésie des travaux ménagers. Il est vrai qu'ils mettent la femme aux prises avec la matière, et qu'elle réalise avec les objets une intimité qui est dévoilement d'être et qui par conséquent l'enrichit. [...]

Quantité d'écrivains féminins ont parlé avec amour du linge frais repassé, de l'éclat bleuté de l'eau savonneuse, des draps blancs, du cuivre miroitant. Quand la ménagère nettoie et polit les meubles, « des rêves d'imprégnation soutiennent la douce patience de la main qui donne au bois la beauté par la cire », dit Bachelard. La tâche achevée, la ménagère connaît la joie de la contemplation. [...]

Mais la femme n'est pas appelée à édifier un monde meilleur; la maison, la chambre, le linge sale, le parquet sont des choses figées elle ne peut qu'indéfiniment expulser les principes mauvais qui s'y glissent; elle attaque la poussière, les taches, la boue, la crasse; elle combat le péché, elle lutte avec Satan. Mais c'est un triste destin au lieu d'être tourné vers des buts positifs d'avoir à repousser sans répit un ennemi; souvent la ménagère le subit dans la rage. Bachelard prononce à son propos le mot de « méchanceté »; on le trouve aussi sous la plume des psychanalystes. Pour eux la manie ménagère est une forme de sadomasochisme; le propre des manies et des vices, c'est d'engager la liberté à vouloir ce qu'elle ne veut pas; parce qu'elle déteste avoir pour lot la négativité, la saleté, le mal, la ménagère maniaque s'acharne avec furie contre la poussière, revendiquant un sort qui la révolte. À travers les déchets que laisse derrière soi toute expansion vivante, elle s'en prend à la vie même. Dès qu'un être vivant entre dans son domaine, son œil brille d'un feu mauvais. «Essuie tes pieds; ne chamboule pas tout, ne touche pas à ça. » Elle voudrait empêcher son entourage de respirer le moindre souffle est menace. Tout événement implique la menace d'un travail ingrat une culbute de l'enfant, c'est un accroc à réparer. À ne voir dans la vie que promesse de décomposition, exigence d'un effort indéfini, elle perd toute joie à vivre; elle prend des yeux durs, un visage préoccupé, sérieux, toujours en alerte; elle se défend par la prudence et l'avarice. Elle ferme les fenêtres car, avec le soleil, s'introduiraient aussi insectes,

germes et poussières; d'ailleurs le soleil mange la soie des tentures; les fauteuils anciens sont cachés sous des housses et embaumés de naphthaline la lumière les fanerait. Elle ne trouve pas même de plaisir à exhiber ces trésors aux visiteurs : l'admiration tache. Cette défiance tourne à l'aigreur et suscite de l'hostilité à l'égard de tout ce qui vit. [...]

Les tâches ménagères source d'inégalités au sein du couple

 **Pierre Gilbert, « Classes, genre et styles de vie dans l'espace domestique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Cairn.info, 2016**

<https://www.cairn.info/revue-actes-de-la-recherche-en-sciences-sociales-2016-5-page-4.htm>

Enfin, lieu d'observation des différenciations sociales de classe, le logement est aussi un espace privilégié de l'analyse des rapports sociaux de sexe. En affirmant que « le privé est politique », les mouvements féministes et la sociologie du genre ont fait de l'espace domestique un des premiers objets de lutte et d'analyse des rapports de pouvoir entre les sexes : c'est dans cet espace que se déroule le travail domestique, cet ensemble de tâches invisibles et non rémunérées réalisées essentiellement par les femmes ; et c'est aussi dans le « huis-clos » du logement que les femmes subissent les violences – physiques et sexuelles – les plus graves. Parce qu'il s'agit d'un lieu où la domination masculine s'exerce sous des formes spécifiques, l'analyse des styles de vie au foyer représente une manière originale d'étudier les articulations entre rapports sociaux de classe et de sexe.

[...]

Définis par l'expression de goûts et de dégoûts socialement situés, les styles de vie domestiques sont également régis par l'économie de la « maisonnée » : la gestion quotidienne des tâches qui permettent la survie du groupe domestique et leur répartition entre les membres du foyer, ou entre eux et des personnes extérieures, varient fortement d'un groupe social à l'autre. Facteur d'inégalités sociales, la possibilité de déléguer le travail domestique à des salariés, souvent précaires, représente aussi un attribut distinctif pour les ménages en ascension sociale et peut faire l'objet de luttes de classement entre les différentes fractions des classes moyennes et supérieures. L'analyse de la maisonnée conduit également à articuler l'analyse des rapports de classe à celle des rapports de sexe. La généralisation progressive de la norme du travail des femmes alimente ainsi la critique de leur enfermement domestique, la division sexuée du travail formant dans certains contextes une ligne prépondérante de différenciation entre classes et fractions de classe. La répartition des tâches domestiques demeure toutefois structurée par de fortes inégalités de sexe, qui prennent des formes différentes selon les milieux sociaux, en fonction du degré d'enrôlement des hommes et de la délégation de ces tâches, le plus souvent par les ménages des classes supérieures à des femmes de classes populaires et immigrées. Ainsi, malgré la progression de l'ethos égalitaire, la socialisation primaire joue encore un rôle déterminant dans la différenciation genrée de la prise en charge des tâches domestiques : les filles sont nettement plus sollicitées que les garçons, mais elles le sont aussi à des degrés divers selon les classes sociales, en fonction de la conception de l'enfance et des rapports entre les sexes qui y prévaut, liée aux ressources culturelles et économiques des parents et aux rapports de pouvoir entre eux.

Félix Vallotton, *Femme fouillant dans un placard*, 1901, Huile sur toile, 78 x 40 cm, Fondation Félix Vallotton - Lausanne



Pierre Fresnaut-Deruelle, La banalité transfigurée dans *Femme fouillant dans un placard*

<http://mucri.univ-paris1.fr/la-banalite-transfiguree/>

Fouiller dans un placard est un geste essentiellement domestique, comme le retournement de la féminité sur elle-même : le chiffre de l'intimité penchée sur son propre mystère. Est-ce pour cette raison que les portes du meuble ne semblent s'être ouvertes qu'à proportion d'une réticence non entièrement vaincue ? L'accroupissement de cette femme ainsi que la présence de la lampe à pétrole ne sont pas, non plus, pour rien dans cette capture du secret offerte ici par Vallotton. La silhouette du personnage, vu de dos, participe, en effet, de cette clandestinité dont semble faite la vie des autres lorsqu'après s'être prêté au rite de la sociabilité, ces derniers se retrouvent livrés à eux-mêmes. Il n'est pas exagéré de dire que le peintre, observateur sans pareil de la *privacy*, atteint à une expression saisissante de celle-ci : *Femme fouillant dans un placard* est une sorte de peinture de genre au deuxième degré où la vie quotidienne, dépouillée au maximum, a laissé place à cet infra-pittoresque au creux duquel les Nabis, en particulier, ont cru déceler « le noyau dur » de l'existence.

À l'instar du mélancolique tisonnant machinalement les cendres refroidies dans l'âtre, cette femme, à la recherche d'on ne sait quel chiffon, s'est absorbée dans un

mouvement qui compte peut-être plus que l'objet qu'elle est venue chercher. Car, « ce buffet du vieux temps qui sait bien des histoires » (Rimbaud) est le lieu de toute une mémoire où l'empilement des linges de maison, pareils à des livres qu'on aurait couchés, dit à soi seul l'épaisseur des choses thésaurisées. Symptomatiquement, c'est dans la partie basse du meuble que le personnage mène ses recherches, en cette sorte de sous-sol où le rangement fait place à l'entassement : baissée sur ce qui semble se présenter comme une boîte entr'ouverte, la femme remue des souvenirs. Comment donc ne pas l'accompagner dans sa « descente » où la moindre trouvaille fait office d'exhumation ?

Mais en dernier ressort, c'est la dimension religieuse du tableau qui l'emporte. Appuyée sur son bras gauche, cette silhouette s'est littéralement prosternée devant l'énorme meuble. En haut de l'armoire, la diagonale des battants, qui se trouve redoublée par le jeu des ombres, dessine comme un fronton. Ce placard est un temple au pied duquel le personnage semble sacrifier à quelque dieu laïc. A n'en point douter, ce personnage officie.

Le symbolisme, caractérisé en ceci que l'Idée et le monde sont censés échanger intimement leurs termes, diffuse jusqu'à nous.

Marguerite Duras, *La vie matérielle*, 1988

La maison

La maison, c'est la maison de famille, c'est pour y mettre les enfants et les hommes, pour les retenir dans un endroit fait pour eux, pour y contenir leur égarement, les distraire de cette humeur d'aventure, de fuite qui est la leur depuis les commencements des âges. Quand on aborde ce sujet le plus difficile c'est d'atteindre le matériau lisse, sans aspérité, qui est la pensée de la femme autour de cette entreprise démente que représente une maison. Celle de la recherche du point de ralliement commun aux enfants et aux hommes.

[...]

Il y a des femmes qui n'y arrivent pas, des femmes maladroites avec leur maison, qui la surchargent, qui l'encombrent, qui n'opèrent sur son corps aucune ouverture vers le dehors, qui se trompent complètement et qui n'y peuvent rien, qui rendent la maison invivable ce qui fait que les enfants la fuient quand ils ont quinze ans comme nous l'avons fuie. Nous fuyons parce que la seule aventure est celle qui a été prévue par la mère.

Il y a beaucoup de femmes qui ne résolvent pas le désordre, le problème de l'envahissement de la maison par ce qu'on appelle le désordre dans les familles. Ces femmes savent qu'elles n'arrivent pas à surmonter les difficultés incroyables que représente le rangement d'une maison. Mais de le savoir ou non, rien n'y fait. Ces femmes transportent le désordre d'une pièce à l'autre de la maison, elles le déplacent ou elles le cachent dans des caves ou dans des moires pièces fermées, ou dans des malles, des armoires et elles créent comme ça, dans leur propre maison, des lieux cadencés qu'elles ne peuvent plus ouvrir, même devant leur famille, sans encourir une indignité. Il y en a beaucoup qui sont de bonne volonté et naïves et qui croient qu'on peut résoudre la question du désordre en la remettant à « plus tard », qui ignorent que ce moment-là, qu'elles appellent « plus tard », il n'existe pas, il n'existera jamais. Et il sera trop tard lorsqu'il arrivera vraiment. Que le désordre, c'est-à-dire l'accumulation des biens, doit être résolu d'une façon extrêmement pénible, par la séparation d'avec les biens. Je crois que toutes les femmes souffrent de ça, de ne pas savoir jeter, se séparer. [...]

Je le répète. Il faut le répéter beaucoup. Le travail d'une femme, depuis son lever jusqu'à son coucher, est aussi dur qu'une journée de guerre, pire que la journée de travail d'un homme, parce qu'elle, elle doit inventer son emploi du temps conformément à celui des autres gens, des gens de sa famille et de ceux des institutions extérieures.

En une matinée de cinq heures, elle fait le petit déjeuner des enfants, elle les lave, elle les habille, elle nettoie sa maison, elle fait les lits, elle fait sa propre toilette, elle s'habille, elle va faire les courses, elle fait la cuisine, elle met la table, en vingt minutes elle fait manger les enfants, elle hurle contre, elle les ramène à l'école, elle fait la vaisselle, elle fait la lessive et le reste, et le reste. Peut-être, vers trois heures et demie, pourrait-elle, pendant une demi-heure, lire un journal.

Une bonne mère de famille, pour les hommes, c'est quand la femme fait de cette discontinuité de son temps, une continuité silencieuse et inapparente.

Marguerite Duras, *La vie matérielle*, 1988

L'ordre extérieur, c'est-à-dire l'aménagement visible de la maison, et l'ordre intérieur qui est celui des idées, des paliers sentimentaux, des éternités de sentiments vis-à-vis des enfants. Une maison comme ma mère les concevait, c'était pour nous, en effet. Je ne pense pas qu'elle l'aurait fait pour un homme ni pour un amant. C'est une activité qu'ignorent complètement les hommes. Ils peuvent bâtir des maisons, mais pas les créer. En principe, les hommes ne font rien pour les enfants. Rien de matériel. Ils les emmènent au cinéma ou en promenade. C'est tout je crois. L'enfant leur arrive dans les bras lorsqu'ils reviennent du travail, propre, changé, prêt à aller au lit. Heureux. Ça fait une montagne de différence entre les hommes et les femmes.

Je crois, fondamentalement, que la situation de la femme, je le dis d'une façon incidente, n'a pas changé. La femme se charge de tout dans la maison même si elle est aidée à le faire même si elle est beaucoup plus avertie, beaucoup plus intelligente, beaucoup plus audacieuse qu'avant. Même si elle a beaucoup plus confiance en elle maintenant. Même si elle écrit beaucoup plus, la femme eu égard à l'homme, n'est pas changée. Son aspiration essentielle est encore de garder la famille, de l'entretenir. Et si socialement elle a changé, tout ce qu'elle fait, elle le fait en plus de ça, de ce changement. Mais l'homme, lui, a-t-il changé? Presque pas. Il crie moins peut-être. Il se tait davantage aussi maintenant. Oui. On ne voit rien d'autre à dire. Il lui arrive d'être silencieux. D'en venir au silence et naturellement. De se reposer du bruit de sa propre voix.

La femme est le foyer. Elle l'était. Elle est encore là. On peut me poser la question suivante : Et quand l'homme s'approche du foyer, est-ce que la femme le supporte ? Je dis oui. Oui parce qu'à ce moment-là, l'homme fait partie des enfants.

Il faut subvenir aux besoins de l'homme, comme à ceux des enfants. Et c'est également un plaisir, pour la femme. L'homme se croit un héros, toujours comme l'enfant. L'homme aime la guerre, la chasse, la pêche, les motos, les autos, comme l'enfant. Quand il dort, ça se voit, et on aime les hommes comme ça, les femmes. Il ne faut pas se mentir là-dessus. On aime les hommes innocents, cruels, on aime les chasseurs, les guerriers, on aime les enfants.

Pendant très longtemps, ça a continué. Depuis que l'enfant était petit, j'allais chercher les plats à la cuisine, pour les amener sur la table. Quand un plat était fini, qu'on attendait l'autre, je le faisais, sans penser, dans le bonheur. Il y a beaucoup de femmes qui le font. Comme ça, comme moi. Elles le font quand les enfants ont en dessous de douze ans, et puis après elles continuent de le faire. Chez les Italiennes par exemple, en Sicile, vous voyez des femmes de quarante-cinq ans servir des enfants de soixante ans. J'en ai vu en Sicile, de ces femmes.

La maison c'est toujours un peu, avouons-le, comme si on vous donnait un yacht, un bateau. C'est un travail impressionnant que la gérance d'une maison, mobilière, immobilière et humaine. [...]

On me dit que les hommes font très souvent les gros travaux et qu'on les trouve aux rayons des outils, dans les grands magasins. Je ne réponds pas à ces choses-là, parce que les gros travaux, c'est du sport pour les hommes. Couper des arbres, c'est, au sortir du bureau, un genre de sport, c'est pas un travail. Un homme de force moyenne, de taille

ordinaire, si on lui dit ce qu'il faut faire, il le fait. Laver deux assiettes, Il le fait, faire les courses : il le fait. Il a cette tendance désastreuse de croire qu'il est un héros quand il achète les pommes de terre. Mais peu importe.

On me dit que j'exagère. On me dit tout le temps : Vous exagérez. Vous croyez que c'est le mot ? Vous dites, idéalisation, que j'idéaliserais la femme ? C'est possible. Qui le dit ? Ça ne lui fait pas de mal à la femme, qu'on l'idéalise. Vous pouvez penser ce que vous voulez de ce que je raconte là. Je dois vous tenir un langage inintelligible puisque je vous parle du travail de la femme. Le principal c'est de parler d'elle et de sa maison et de l'entour de la femme, de sa gérance du bien.

Jean-Pierre Vernant, *Mythe et pensée chez les Grecs*, 1965

L'espace domestique, espace fermé, pourvu d'un toit (protégé) est, pour le Grec, à connotation féminine. L'espace du dehors, du grand air, à connotation masculine. La femme est dans son domaine à la maison. C'est là qu'est sa place ; en principe elle n'en doit pas sortir. L'homme représente au contraire, dans l'*oikos*, l'élément centrifuge : c'est à lui de quitter l'enclos rassurant du foyer pour affronter les fatigues, les dangers, les imprévus de l'extérieur, à lui d'établir les contacts avec le dehors, d'entrer en commerce avec l'étranger. Qu'il s'agisse du travail, de la guerre, du négoce, des relations d'amitié, de la vie publique, qu'il soit aux champs, à l'agora, sur la mer ou par route, les activités de l'homme sont orientées vers le dehors. Xénophon ne fait qu'exprimer le sentiment commun quand, après avoir opposé l'espèce humaine au bétail comme ce qui a besoin d'un toit pour s'abriter à ce qui vit en plein air, il ajoute que la divinité a doté l'homme et la femme de natures contraires. Corps et âme, l'homme est fait pour les activités de plein air, les occupations au dehors, la femme pour celles du dedans. Aussi est-il « plus convenable pour la femme de rester à la maison que de sortir au dehors, plus honteux pour l'homme de demeurer au dedans que de s'occuper à l'extérieur ». Il est pourtant un cas où cette orientation de l'homme vers le dehors, de la femme vers le dedans, se trouve inversée : dans le mariage, contrairement à toutes les autres activités sociales, la femme constitue l'élément mobile dont la circulation fait le lien entre groupes familiaux différents, l'homme restant au contraire fixé à son propre foyer domestique. L'ambiguïté du statut féminin consiste donc en ceci que la fille de la maison, - plus liée que le garçon, par sa nature féminine, à l'espace domestique -, ne peut pourtant s'accomplir en femme par le mariage sans renoncer à ce foyer dont elle a la charge.

Chantal Akerman, *Jeanne Dielman, 23 quai du commerce, 1080 Bruxelles*, 1975



<https://youtu.be/hr-OEiqgeLw>

« Le rêve pavillonnaire » : source de désenchantement, de déception

Mathieu Gateau, Hervé Marchal, *La France pavillonnaire*, 2020

Si la vie pavillonnaire est un souhait pour des ménages aspirant à vivre en maison individuelle et si possible à devenir propriétaires, il arrive qu'entre un projet largement fantasmé, parfois depuis de nombreuses années, et sa réalisation, un décalage se produise. En effet, nombre des travaux de recherche mentionnés plus haut ont pu mettre au jour des formes de désenchantement venant contrarier le « rêve pavillonnaire ». Une première source de désenchantement peut venir, pour les ménages ayant décidé de rénover un pavillon ou pour ceux ayant opté pour l'auto-construction partielle, de la double difficulté de vivre dans des logements non achevés d'une part, et de celle de devoir sans cesse compter avec des ressources économiques modestes d'autant plus ressenties que les travaux dans la maison se révèlent onéreux, d'autre part. En effet, pour les ménages modestes qui deviennent les artisans de leur propre habitation, les travaux peuvent s'étaler sur plusieurs années, entraînant un surcoût financier mais aussi moral et physique. En plus d'habiter dans un environnement non achevé, en désordre permanent, poussiéreux, parfois bruyant, ces ménages accumulent fatigue, dépenses et parfois déconvenues... jusqu'à entraîner une lassitude plus ou moins forte. Et cela est vrai pour l'ensemble des membres des familles concernées : ceux qui participent activement aux travaux, ceux qui les subissent comme les enfants et ceux - plus souvent celles pour être exact - qui, régulièrement cantonnés aux tâches domestiques, doivent composer et redoubler d'efforts dans cet environnement qui finit par être davantage associé à un chantier qu'à un logement individuel confortable. Dans ce cadre, la notion de bien-être résidentiel disparaît, ou n'apparaît même jamais, d'autant que les coûts des travaux viennent « plomber » les comptes domestiques de ménages déjà largement endettés.

[...] En outre, sur un plan plus social, des travaux qui durent apparaissent défavorables dans l'entretien de la sociabilité : en effet, les ménages qui passent leurs soirées, week-ends ou vacances sur leur chantier « domestique » n'ont souvent ni l'envie, ni l'énergie pour recevoir des amis ou même sortir. Ils se consacrent corps et âme à leur tâche, dans le but de terminer « au plus vite » pour enfin profiter de leur pavillon et de son environnement. En quelque sorte, ils peuvent, en se repliant sur eux-mêmes et en devenant captifs de leur environnement résidentiel, rester à l'écart de la vie du quartier ou de la commune et donc de ses habitants. Si cette situation peut n'être que passagère, force est de constater qu'elle est assez peu compatible avec les conditions d'une bonne intégration locale.



Et pour aller plus loin, n'hésitez pas à consulter les sites suivants



 **« Ma vie en chantier », *Envoyé spécial*, 6/11/2020**

https://www.francetvinfo.fr/economie/video-ma-vie-en-chantier_4169305.html

 **« Maisons : quand les travaux virent au cauchemar », *francetvinfo.fr*, 18/06/2018,**

https://www.francetvinfo.fr/economie/maisons-quand-les-travaux-virent-au-cauchemar_2808097.html

 **« Immobilier : quand les travaux virent au cauchemar », *francetvinfo.fr*, 19/05/2015**

https://www.francetvinfo.fr/economie/immobilier/immobilier-quand-les-travaux-virent-au-cauchemar_911975.html

 **« Quand la construction d'une maison vire au cauchemar », *francetvinfo.fr*, 13/04/2016**

https://www.francetvinfo.fr/france/quand-la-construction-d-une-maison-vire-au-cauchemar_1403681.html

 **Alain Chabat, « La maison de Malococcix », *Astérix et Obélix, mission Cléopâtre*, 2002**



<https://www.youtube.com/watch?v=dEP7aEyTOf0>

 **Dany Boon, *La maison du bonheur*, 2006**



https://www.youtube.com/watch?v=NBDIn_xKehl

 **Régis Bigot, *Le logement pèse de plus en plus dans le budget des ménages européens*, 2009, *Informations sociales* 2009/5 (n° 155), pages 14 à 23**

<https://www.cairn.info/revue-informations-sociales-2009-5-page-14.htm>

En France et dans la plupart des pays d'Europe, le logement constitue aujourd'hui le principal poste de consommation des ménages (Borg, 2008), qui consacrent plus du quart de leurs ressources aux dépenses liées à l'habitation. Cela n'a pas toujours été le cas : il y a vingt-cinq ans, en France, l'alimentation arrivait en tête. Au cours des dernières décennies, la structure de consommation s'est modifiée petit à petit, traduisant à la fois les nouvelles tendances de la consommation et les profondes mutations des sociétés européennes. Ce changement est loin d'être anodin car, au-delà de la réaffectation comptable des charges financières, la part des dépenses qui se trouvent « contraintes » a tendance à augmenter, ce qui exacerbe les tensions sur le pouvoir d'achat. La notion de dépenses « contraintes » recouvre toutes les charges auxquelles doivent faire face les ménages chaque mois, sans grande possibilité de s'y soustraire à court terme : le loyer, les remboursements d'emprunts, l'eau, le gaz, l'électricité, les combustibles, les frais d'assurance, etc. L'augmentation de ces charges a donc de nombreuses répercussions sur les conditions de vie des Européens, à la fois parce qu'elle conduit à une impression de perte de pouvoir d'achat (Bigot, 2008), mais également parce qu'elle induit de nouvelles inégalités sociales : en effet, les charges impliquées par la nécessité de se loger pèsent proportionnellement plus dans le budget des plus modestes. [...]

La difficulté d'évaluer le coût du logement supporté par les ménages

Les mécanismes déterminant l'évolution du coût du logement sont complexes car de multiples dimensions entrent en ligne de compte. Tout d'abord, ce n'est pas la même chose d'être propriétaire ou locataire de son habitation : dans le premier cas, le coût d'acquisition du bien immobilier constitue non seulement une dépense de consommation répondant à la fonction de se loger, mais également un placement permettant d'accroître son patrimoine. En comparaison, le loyer est une dépense sans contrepartie patrimoniale. Même s'il s'agit bien, dans les deux cas, de dépenses liées au logement, on peut difficilement les mettre sur le même plan. Pour pallier cette difficulté, les économistes et les statisticiens ont développé la notion de « loyer fictif » ou encore « loyer imputé », consistant à affecter aux propriétaires des dépenses et des ressources correspondant à la valeur d'usage de leur maison ou de leur appartement (c'est-à-dire le montant dont les propriétaires devraient s'acquitter en contrepartie de la jouissance de leur résidence principale s'ils en étaient locataires). Les données que nous présenterons plus loin, élaborées par Eurostat, intègrent cette dimension et rendent ainsi possible, dans une certaine mesure, la comparaison des coûts du logement entre propriétaires et locataires.

Le coût du logement dépend aussi de facteurs démographiques, qui jouent un rôle prépondérant dans la détermination du volume de la demande d'appartements ou de maisons individuelles : un pays à forte croissance démographique voit la demande de résidences croître et, si l'offre n'augmente pas en proportion, les prix du marché immobilier ainsi que les loyers auront tendance à s'élever. Les coûts de construction, qu'il s'agisse de la main-d'œuvre, des processus de production ou des matériaux utilisés, influent également sur la valeur des biens. Les réglementations nationales entrent aussi en ligne de compte. En France, par exemple, les loyers étaient bloqués entre 1914 et 1948, puis ont été partiellement libéralisés avec la loi dite de 1948. Aujourd'hui, leur évolution reste réglementée : chaque année, les bailleurs ne peuvent appliquer une augmentation à leur locataire supérieure à l'indice de référence, lequel dépend des variations des prix (avant 2008, il était adossé à l'indice du coût de la construction). On pourrait encore évoquer l'incidence de la fiscalité, favorisant ou non l'accumulation et la transmission du patrimoine, incitant les particuliers à investir dans le secteur locatif, pesant sur les décisions d'arbitrage entre les placements dans la pierre, dans l'assurance vie, dans les valeurs mobilières ou en produits d'épargne liquide (parmi ces derniers, les « livrets A » contribuent d'ailleurs à financer le parc social). L'exemple français montre que les réglementations en matière de logement sont multiples et fluctuantes au cours du temps. Plus généralement, les paramètres qui interviennent dans la formation du coût du logement sont si nombreux que l'exercice consistant à dégager une vue d'ensemble pour les vingt-sept pays de l'Union européenne tient de la gageure.

[...] Les dépenses consacrées au logement croissent parallèlement au niveau de vie des pays

Premier élément d'information : le coût du logement augmente dans la plupart des pays d'Europe depuis au moins une vingtaine d'années (en France, le phénomène est perceptible dès le début des années 1960). Depuis 1988, les ménages consacrent en effet une proportion croissante de leur budget à leur résidence, dans tous les pays pour lesquels on dispose d'informations harmonisées sur l'ensemble de la période. La hausse est particulièrement nette en France (le logement y représente 26 % du budget des ménages en 2005, contre 14 % en 1988), au Portugal (27 %, contre 12 %), en Italie (30 %, contre 19 %) et en Espagne (30 %, contre 19 %). Elle est également significative au Luxembourg, au Royaume-Uni, en Allemagne, en Grèce et aux Pays-Bas. Seule la situation en Belgique a peu évolué entre 1998 et 2005 (voir graphique 1).

On constate par ailleurs que, dans plusieurs pays où le Produit intérieur brut (PIB) par habitant est élevé, les ménages consacrent une part importante de leurs ressources à leur habitation. Au Luxembourg, au Danemark, en Suède, en Grande-Bretagne, en Allemagne, en Italie, en Espagne, en France, en Norvège, aux Pays-Bas ou en Belgique, le poids des dépenses de logement atteint ou dépasse ainsi 25 % du budget ; il est inférieur à ce seuil en Lettonie (17 %), en Lituanie (19 %), à Chypre (22 %), en Slovaquie (23 %) ou en Slovénie (23 %).

De plus, entre 1999 et 2005, les pays dont le niveau de vie a le plus progressé sont également ceux pour lesquels les dépenses liées au logement ont davantage augmenté. Les charges supportées par les ménages en ce domaine auraient donc tendance à croître au fur et à mesure que le niveau de vie d'un pays s'élève.

[...] L'aspiration des Européens à vivre dans des maisons ou dans des appartements plus grands au fur et à mesure que leur niveau de vie s'élève contribue à augmenter le coût du logement. Les tendances sociétales et démographiques entrent aussi en ligne de compte : la décohabitation des générations au sein d'une même famille, le vieillissement de la population, l'augmentation du nombre de divorces et du nombre de célibataires, tout cela conduit à diminuer la taille des foyers. Les charges du logement, qui étaient supportées par plusieurs personnes, reposent de plus en plus souvent sur les épaules d'une seule personne : cela réduit les économies d'échelle liées à la cohabitation et augmente le coût moyen du logement par ménage.

L'ambivalence des ménages : un coût jugé élevé, mais une satisfaction à l'égard de son logement

L'élévation du coût du logement est durement ressentie par les ménages. En France, par exemple, la proportion d'individus qui considèrent que leur habitation représente une lourde charge est passée de 34 % en 1978 à 52 % trente ans plus tard. Le sentiment de devoir s'imposer des restrictions sur certains postes de son budget n'a jamais été aussi fort : il concerne 69 % de la population en 2008, contre seulement 52 % trente ans plus tôt. De fait, le poids des dépenses de logement n'a jamais été aussi élevé qu'aujourd'hui. Mais tout n'est pas noir : les Français comme les

Européens sont par ailleurs très satisfaits de leur maison ou de leur appartement. Le fait que le logement pèse beaucoup dans le budget n'implique pas que l'on se sente mal chez soi. Aux Pays-Bas, en Finlande, en Belgique, au Danemark, en Suède, au Luxembourg, en Suède, en Allemagne, en Italie, au Royaume-Uni ou en Espagne, la proportion d'individus satisfaits de leur maison ou de leur appartement dépasse 93 %. En revanche, les pays dans lesquels les résidences sont plus dégradées enregistrent des taux de satisfaction beaucoup moins élevés (Lituanie : 67 %, Lettonie : 69 %, Bulgarie : 71 % ou Estonie : 78 %, par exemple). Dans les pays riches, le poids des dépenses de logement est plus important, mais les habitations sont plus spacieuses, plus confortables et les citoyens nettement plus satisfaits.

L'impact différencié du coût du logement entre le haut et le bas de l'échelle des revenus

L'augmentation du coût du logement n'a pas seulement une incidence sur le sentiment de perte de pouvoir d'achat. Elle a aussi des conséquences sur les disparités de conditions de vie entre les ménages les plus aisés et les plus modestes. En France, plusieurs travaux récents montrent que l'augmentation des charges de logement introduit des distorsions de pouvoir d'achat, les plus pauvres faisant face à des contraintes proportionnellement plus importantes. On retrouve ce phénomène à l'échelle européenne : dans 26 pays de l'Union sur 27, les dépenses liées à l'habitation pèsent davantage sur les bas revenus que sur les hauts revenus. Au Royaume-Uni, elles représentent ainsi 39,7 % du budget des ménages les plus pauvres (les 20 % de la population disposant du revenu le plus faible), contre « seulement » 24,4 % du budget des plus riches (les 20 % du haut de l'échelle des revenus) : l'écart varie quasiment du simple au double. Les disparités sont également très fortes au Luxembourg (41,6 % contre 24,6 %), en Belgique (32,6 % contre 20,3 %), en Italie (36,1 % contre 23,9 %), en Allemagne (36 % contre 25,9 %) et en France (32,6 % contre 22,8 %). Elles sont plus faibles en Autriche (23,4 % contre 21,1 %) ou en Grèce (25,3 % contre 23 %).

Le poids croissant du logement réduit en proportion la part du revenu arbitral, c'est-à-dire l'importance des ressources dont on dispose une fois que l'on a fait face aux dépenses préengagées. Tant et si bien que les ménages les plus modestes, non seulement pâtissent d'un niveau de vie plus faible, mais disposent de moins en moins de liberté dans leurs arbitrages de consommation. Entre 1988 et 2005, la proportion des dépenses de logement dans le budget des ménages européens a crû continuellement : elle est passée de 19,6 % à 27,7 % en moyenne. Le poids supporté par les plus pauvres, déjà supérieur à celui pesant sur les plus riches, s'est encore alourdi : dans le budget des ménages les plus modestes, la part des dépenses de logement est passée de 22,7 % à 33,2 %, soit une augmentation de + 10,5 points ; chez les ménages les plus riches, elle est passée de 18,5 % à 24,6 %, soit une hausse de 6,1 points seulement. L'élévation du standard des niveaux de vie en matière de logement a donc pour conséquence indirecte d'exacerber les inégalités sociales au sein de chaque pays. D'ailleurs, un rapide examen confirme que les pays où la distribution des revenus est plus égalitaire sont moins touchés par ces problèmes (la Suède ou l'Autriche, par exemple) que ceux où les ressources sont par ailleurs fortement polarisées (le Royaume-Uni, l'Irlande, l'Italie ou le Portugal). Le coût du logement se retrouve, plus que jamais, au cœur des inégalités sociales.

« La part des dépenses de logement dans le budget des français », Ministère de la transition écologique, 18/12/2019

https://www.statistiques.developpement-durable.gouv.fr/sites/default/files/video-thumbnails/2019-12/datavideo_sdes_compte_du_logement_2018_decembre2019.mp4

Émile Zola, *L'Assommoir*, 1877

Mais ce fut là le dernier beau jour du ménage. Deux années s'écoulèrent, pendant lesquelles ils s'enfoncèrent de plus en plus. Les hivers surtout les nettoyaient. S'ils mangeaient du pain au beau temps, les fringales arrivaient avec la pluie et le froid, les danses devant le buffet, les dîners par cœur, dans la petite Sibérie de leur cambuse. Ce gremlin de décembre entra chez eux par-dessous la porte, et il apportait tous les maux, le chômage des ateliers, les fainéantises engourdis des gelées, la misère noire des temps humides. Le premier hiver, ils firent encore du feu quelquefois, se pelotonnant autour du poêle, aimant mieux avoir chaud que de manger ; le second hiver, le poêle ne se dérouilla seulement pas, il glaçait la pièce de sa mine lugubre de borne de fonte. Et ce qui leur cassait les jambes, ce qui les exterminait, c'était par-dessus tout de payer leur terme. Oh ! le terme de janvier, quand il n'y avait pas un radis à la maison et que le père Boche présentait la quittance ! Ça soufflait davantage de froid, une tempête du Nord. M. Marescot arrivait, le samedi suivant, couvert d'un bon paletot, ses grandes pattes fourrées dans des gants de laine ; et il avait toujours le mot d'expulsion à la bouche, pendant que la neige tombait dehors, comme si elle leur préparait un lit sur le trottoir, avec des draps blancs. Pour payer le terme, ils auraient vendu de leur chair. C'était le terme qui vidait le buffet et le poêle. Dans la maison entière, d'ailleurs, une lamentation montait. On pleurait à tous les étages, une musique de malheur ronflant le long de l'escalier et des corridors. Si chacun avait eu un mort chez lui, ça n'aurait pas produit un air d'orgues aussi abominable. Un vrai jour du jugement dernier, la fin des fins, la vie impossible, l'écrasement du pauvre monde. La femme du troisième allait faire huit jours au coin de la rue Belhomme. Un ouvrier, le maçon du cinquième, avait volé chez son patron.

III - 3 – Un lieu chargé d'émotion

La maison est parfois perçue comme une personne à part entière. Elle est presque un membre de la famille. Elle matérialise le bonheur familial. Mais, c'est aussi le lieu qui rappelle l'absence d'une personne aimée disparue. La maison cristallise alors la douleur, la nostalgie, la souffrance. Elle devient un fardeau sur le plan affectif

Se pose alors le problème de l'héritage, que faire de cette demeure qui devient bien souvent le théâtre d'un conflit entre les différents héritiers ?

Par ailleurs, une maison – que ce soit celle de la famille ou toute autre demeure - peut garder la trace visible ou cachée de secrets de famille, de rancœurs, de drames. Elle en devient alors effrayante. C'est le cas notamment des maisons hantées.

La maison : une personne à part entière

François Vigouroux, *L'âme des maisons*, 1996

Car les maisons sont des prolongements du moi, et le moi y joue en direct ses aventures. Ce sont toujours des histoires de possession ou d'appropriation, d'exclusion ou de manque et naturellement, des histoires d'amour. Nous nous comportons avec elles comme nous le ferions avec un être aimé, des enfants fragiles ou de vieux parents malades ! On parle d'elles comme de personnes véritables, bienveillantes ou malveillantes, dotées de sentiments, de volontés ou d'exigences propres, et même quelquefois chargées d'un passé plus ou moins connu et mystérieux. Accueillantes ou hostiles, parfois maléfiques, elles nous aident ou nous entravent comme le feraient nos semblables. Elles sont à l'image de nos territoires intérieurs, et nous faisons avec elles tout à fait autre chose que ce que nous disons ou croyons faire. Elles ne sont que des prétextes qui manifestent la véritable nature de nos relations et de nos sentiments envers nos parents, notre famille, nos amours, tous ceux avec qui nous avons vécu — et dont elles ne seront toujours que les doubles. Nous les utilisons pour accomplir en toute impunité nos plus essentiels désirs, pour régler nos comptes avec le passé ; elles sont les avatars de passions plus anciennes. Ce sont des lieux de bataille. Car les luttes avec les maisons — maisons à acheter, à réparer, à défendre, à embellir, à détruire, à incendier, à abandonner — servent aussi à affronter et à dépasser les plus anciennes stases. On fait l'amour avec une maison ; on l'aime ; on la déteste ; on l'abandonne ; on la possède ; on l'investit. On fait corps avec elle. [...]

Henri Bosco, *Malicroix*, 1946

La maison luttait bravement. Elle se plaignit tout d'abord; les pires souffles l'attaquèrent de tous les côtés à la fois, avec une haine distincte et de tels hurlements de rage que, par moments, je frissonnais de peur. Mais elle tint. Dès le début de la tempête des vents hargneux avaient pris le toit à partie. On essaya de l'arracher, de lui casser les reins, de le mettre en lambeaux, de l'aspirer. Mais il bomba le dos et s'accrocha à sa vieille charpente. Alors d'autres vents arrivèrent et se ruant au ras du sol ils foncèrent contre les murailles. Tout fléchit sous le choc impétueux, mais la maison flexible, ayant plié, résista à la bête. Elle tenait sans doute au sol de l'île par des racines incassables, d'où ses minces parois de roseaux crépis et de planches tiraient une force surnaturelle. On eut beau insulter les volets et les portes, prononcer des menaces colossales, claironner dans la cheminée, l'être déjà humain, où j'abritais mon corps, ne céda rien à la tempête. La maison se serra sur moi, comme une louve, et par moments je sentais son odeur descendre maternellement jusque dans mon cœur. Ce fut, cette nuit-là, vraiment ma mère.

Louis Mercier, « Les fenêtres », *Le poème de la maison*, 1906

Comme les yeux des mortels demeurent beaux longtemps
Et gardent un éclat de jeunesse vivace
Jusque dans un visage outragé par les ans

Les fenêtres que la maison a dans sa face
Rayonnent d'un éclat encore lumineux.

Elles ont moins vieilli que le toit et la porte ;
Et comme les humains reçoivent par leurs yeux
Le don riche et sacré que la lumière apporte,
Réfléchissant en eux l'ondoyant univers
Et tous les chatoiements que la vie a sur elle,
La maison par ses yeux de même a découvert
L'abondante beauté que le monde révèle.

« Domonyme », *Wikipedia*

Un **domonyme** — du grec δόμος (domos), maison, et ὄνομα (onoma), nom — est un nom donné à une maison urbaine ou, dans les régions rurales, à une ferme ou à une maison de campagne. Le domonyme est attaché à la demeure et sert à la désigner officiellement à travers les transmissions et successions. Elle est souvent rendue visible sur les maisons au moyen de sujets sculptés, de peintures murales ou d'enseignes en fer forgé. Il ne faut pas les confondre avec les enseignes à but commercial, dont l'existence est éphémère et attachée au commerce exercé.



[Et pour aller plus loin](#)



Anne Chaté, « Les noms de maisons, fragments d'un discours sur soi ? », *Ethnologie française, cairn.info, 2003*

<https://www.cairn.info/journal-ethnologie-francaise-2003-3-page-483.htm>

La maison : incarnation du bonheur familial

Mariana Reali, « Maison de famille, quand tu nous tiens », *lesechos.fr, 21 juin 2019*

<https://www.lesechos.fr/weekend/perso/maison-de-famille-quand-tu-nous-tiens-1212447>

Une maison familiale représente bien plus qu'un simple bien matériel. Parfois vécue comme un fardeau, elle apporte le plus souvent sécurité et ancrage. L'ère de la mobilité et de la globalisation sonnera-t-elle le glas de ce patrimoine affectif ?

La scène se passe pendant les 90 ans de la grand-mère. Une centaine de personnes, quatre générations et plusieurs branches de la famille sont réunies pour l'occasion. Un diaporama est projeté sur grand écran. Photo après photo, défilent les images de réunions de famille, des célébrations, et bien sûr les portraits des proches disparus... Le grand-père emporté quelques années plus tôt, l'oncle fauché dans un accident de voiture, la tante décédée prématurément... À chaque portrait, les applaudissements de ceux qui les ont connus. Puis au milieu de ses figures familiales apparaît l'image d'une grande maison jaune aux volets verts. Tonnerre d'applaudissement suivi d'une standing-ovation. Il aura suffi de cette seule image de la maison familiale pour faire vibrer à l'unisson toutes les générations en présence.

Un membre de la famille

Car une maison est bien plus qu'un simple patrimoine matériel. Il suffit de voir le vocabulaire qui lui est consacré pour se convaincre qu'elle fait figure d'être vivant. Ne dit-on pas des maisons qu'elles ont une âme ? Ne portent-elles pas officiellement un nom ? Ne fête-t-on pas parfois leur anniversaire ? Et si, sur le plan affectif, la maison agissait comme un membre de la famille à part entière ? Alberto Eiguer, psychanalyste et auteur de *L'inconscient de la maison* (Dunod), témoigne de la puissance affective d'une maison. « Lors d'un entretien clinique, dans le cas d'un trouble psychologique, on demande aux patients s'ils n'ont pas vécu un déménagement ou la perte d'une maison avant l'apparition des symptômes déclencheurs. »

Pour Christine Ulivucci, psychologue trans-générationnelle et auteur de *Psychogénéalogie des lieux de vie* (Payot), « la perte d'une maison renvoie au passage du temps, à la séparation avec l'enfance, à une désinscription dans la lignée, à quelque chose à laquelle on ne pourra plus revenir ». En la quittant, certains gardent en souvenir ses plans avec parfois

le fantasme de la reconstruire un jour à l'identique, d'autres retournent régulièrement sur les lieux comme en pèlerinage, d'autres encore demeurent longtemps dans l'incapacité de repasser devant.

Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, T2, « L'expérience vécue, Situation, La femme mariée », 1986

[...] L'idéal du bonheur s'est toujours matérialisé dans la maison, chaumière ou château ; elle incarne la permanence et la séparation. C'est entre ses murs que la famille se constitue en une cellule isolée et qu'elle affirme son identité par-delà le passage des générations; le passé mis en conserve sous forme de meubles et de portraits d'ancêtres préfigure un avenir sans risque; dans le jardin les saisons inscrivent en légumes comestibles leur cycle rassurant; chaque année, le même printemps paré des mêmes fleurs promet le retour de l'immuable été, de l'automne avec ses fruits identiques à ceux de tous les automnes: ni le temps ni l'espace ne s'échappent vers l'infini, ils tournent sagement en rond. Dans toute civilisation fondée sur la propriété foncière il y a une abondante littérature qui chante la poésie et les vertus de la maison; dans le roman d'Henry Bordeaux intitulé précisément *la Maison*, elle résume toutes les valeurs bourgeoises: fidélité au passé, patience, économie, prévoyance, amour de la famille, du sol natal, etc.; il est fréquent que les chantres de la maison soient des femmes puisque c'est leur tâche d'assurer le bonheur du groupe familial; leur rôle comme au temps où la « domina » siégeait dans l'atrium est d'être « maîtresse de maison ».

Mariana Reali, « Maison de famille, quand tu nous tiens », *leséchos.fr*, 21 juin 2019 <https://www.lesechos.fr/weekend/perso/maison-de-famille-quand-tu-nous-tiens-1212447>

Un sentiment de sécurité

C'est dans cette petite maison sans prétention qu'Elvia et ses cousins ont développé des valeurs communes, comme le goût de la nature et de la liberté : « Plus que la maison, c'est le site dans lequel elle est située qui a été fondateur. On y a goûté à la nature, à la liberté et à l'autonomie la plus totale. Ces valeurs sont maintenant ancrées en nous. »

À force de s'y retrouver toutes les vacances, Léo et ses cousins eux aussi ont partagé au fil des années les mêmes valeurs de solidarité, de fidélité et de sens du partage. Ils ne les auraient peut-être pas en commun sans ce lieu de retrouvailles. Léo en est certain : « Tout aurait été différent sans cette maison. »

Pour la psychologue Christine Ulivucci, « celui qui a une maison de famille a certainement un sentiment de sécurité supérieur à celui qui n'en a pas. Même si on n'y est pas, on sait qu'elle existe, elle est un peu le symbole que la famille aussi existe ».

Au même titre qu'on célèbre les âges d'un parent ou d'un proche, les familles de Léo et Elvia ont fêté l'anniversaire de leur maison en grande pompe. Pour ses 150 ans, Condat a été le théâtre d'un grand bal costumé, hommage à un ancêtre par alliance, Hector Crémieux, librettiste d'Orphée aux Enfers, dont les partitions envahissaient la bibliothèque de Condat. Il y a dix ans, dans une salle des fêtes du village d'Eus, la famille d'Elvia et une centaine de convives, célébraient les 30 ans de la maison. « Nous avons réuni tous les proches qui l'avaient fréquenté. » Le prochain anniversaire est déjà à l'ordre du jour.

Un acte de générosité

Véronique vient d'une famille nombreuse originaire du Pas-de-Calais. Les maisons familiales, elle connaît ! Et elle en a passé des moments du côté de sa mère, comme du côté de son père : « Quand on fait la démarche de garder une maison familiale c'est un véritable acte de générosité, c'est parce qu'on est animé par la valeur accueil. Derrière une maison de famille, il faut la volonté de rassembler. C'est le choix d'un mode de vie. »

Pour que cela fonctionne, il faut donc une âme fédératrice mais également une bonne capacité d'adaptation car à chaque fois qu'on met les pieds dans la maison, même à l'âge adulte, c'est toute sa place dans la fratrie qui se rejoue à chaque séjour. « C'est toujours la même histoire. Chacun réaffirme sa place. En même temps, c'est aussi l'occasion de mesurer à quel point on a évolué ! » plaisante Véronique avant de poursuivre : « Si cette maison a toujours été un lieu de ressourcement par son environnement, paradoxalement, enfant, cela n'a pas toujours été le lieu où je me suis sentie le plus exister. »

Se créer des racines

Si certains s'inscrivent dans l'histoire d'une maison, d'autres cherchent à créer leur histoire à partir de zéro. « On constate que ceux qui cherchent à fonder une maison de famille sont souvent ceux qui ont en ont vécu l'expérience étant enfant. Il y a un côté nostalgique. Souvent ce sont de jeunes couples autour de 35 ans qui viennent d'avoir un enfant qui se mettent à rêver d'une maison. Ils veulent offrir à leurs enfants cet enracinement et cet attachement à un lieu », constate Eric Chatry, cofondateur de Je Rêve d'une Maison, un site immobilier au départ spécialisé dans les résidences secondaires.

Pourtant les raisons plaidant en leur défaveur sont nombreuses - gouffre financier, fiscalité, fâcheres, éloignement géographique... -, si bien qu'elles ont du mal à trouver repereur. Un cousin de Léo a réussi à garder les granges de Condat. Dans la famille de Véronique, la vente n'est encore pas à l'ordre du jour mais ils sont déjà quelques-uns à avoir pris racine ailleurs. Quant à Elvia, la question ne se pose même pas : « C'est inconcevable qu'elle disparaisse. Ce n'est pas une option. Cette maison est une évidence. Elle fait partie de la famille. »

Yves Duteil, *L'amour est une maison*, 1974

https://youtu.be/Og2_txxQcT8

L'amour est une maison
Où le lierre s'étend du toit rose aux murs blonds
L'amour est une maison
Où l'été, le printemps sont les seules saisons
L'amour est une maison
Dont les portes qui grincent écrivent des chansons
Où l'amour est une maison
Qui fait fondre la neige et lever les moissons

Les fenêtres sont des sourires
Et chacune des pierres est un mot d'amour
Le grenier c'est les souvenirs
Des premières caresses aux prochains beaux jours
Mon amour...

L'amour est une maison
Bien à l'abri du vent dans le creux d'un vallon
L'amour est une maison
Où l'on dort trop souvent sans y faire attention
L'amour est une maison
Où parfois l'on s'éveille sans s'y être endormi
L'amour est une maison
Qui comprend quelquefois avant qu'on ait compris

Les fenêtres sont des sourires
Et chacune des pierres est un mot d'amour
Le grenier c'est les souvenirs
Des premières caresses aux prochains beaux jours
Pour mon amour...

L'amour est une maison
Qui vieillit quelquefois quand le temps est trop long
Mais l'amour est une maison
Qui ne ferme jamais ses volets pour de bon

L'amour c'est notre maison
Et le lierre s'étend du toit rouge aux murs blonds
L'amour c'est notre maison
Et l'été le printemps sont nos seules saisons
L'amour c'est notre maison
Et les portes qui grincent ont écrit ma chanson
L'amour c'est une maison
Qui ne ferme jamais ses volets pour de bon

L'amour est une maison
L'amour est une maison....

 **Line Renaud, *Ma cabane au Canada*, 1989**

<https://youtu.be/Y8xW6kqsgGc>

Ma cabane au Canada
Est blottie au fond des bois
On y voit des écureuils
Sur le seuil
Si la porte n'a pas de clé
C'est qu'il n'y a rien à voler
Sous le toit de ma cabane au Canada
Elle attend engourdie sous la neige
Elle attend le retour du printemps
Ma cabane au Canada
C'est le seul bonheur pour moi
La vie libre qui me plaît
La forêt
À quoi bon chercher ailleurs
Toujours l'élan de mon cœur
Reviendra vers ma cabane au Canada
Mais je rêve d'y emmener
Celui qui voudra me suivre
Viens avec moi si tu veux vivre
Au cher pays où je suis née
Ma cabane au Canada
J'y reviendrai avec toi
Nous rallumerons le feu tous les deux
Nous n'aurons pas de voisins
Parfois seul un vieil indien
Entrera dans ma cabane au Canada
Je te dirai le nom des fleurs sauvages
Je t'apprendrai le chant de la forêt
Ma cabane au Canada
Tant que tu y resteras
Ce sera le paradis
Mon chéri
À quoi bon chercher ailleurs
Je sais bien que le bonheur
Il est là
Dans ma cabane au Canada

La maison : lieu qui rappelle l'absence, qui cristallise la nostalgie et la souffrance

 **Michel Polnareff, *Dans la maison vide*, 1969**

<https://youtu.be/TPOYxX4Tlz0>

Je me souviens, moi,
De ce musicien
C'était l'automne à
La maison
Je me souviens, moi,
De ce musicien
C'était l'automne sur
Son violon
Le temps n'est plus
Où passaient les violons
Quand tu étais dans la maison

Il a tant plu,
Depuis tant de saisons
Le temps n'est plus aux violons...
Moi... Dans la maison vide
Dans la chambre vide
Je passe l'été à écouter
Cette symphonie
Qui était si belle
Et qui me rappelle
Un amour fini
Moi... Dans la maison vide
Dans la maison vide
Je passe ma vie à regarder
Les oiseaux qui passent
Comme des menaces
Et j'entends l'automne
Moi, je n'attends personne
Je me souviens, moi,
De ce musicien
Un soir d'adieu à la maison
Je me souviens, moi,
De ce musicien
Et de l'adieu de
Son violon
Et chaque année
Lorsque l'année finit
J'entends le violon de Septembre
Et le passé
Comme une symphonie
Fait son entrée dans cette chambre
Moi... Dans la maison vide
Dans la chambre vide
Je passe la nuit à écouter
Cette symphonie
Aujourd'hui finie
Et qui me rappelle
Que tu étais belle
Moi... Dans la maison vide
Dans la maison vide
Je passe ma vie à regarder
Les oiseaux qui passent
Comme des menaces
Et j'entends l'automne
Je n'attends personne...
Moi... Dans la maison vide
Dans la chambre vide
Je passe ma vie à écouter
Cette symphonie
Qui était si belle
Et qui me rappelle
Un amour fini...
Moi... Dans la maison vide
Dans la chambre vide
Je passe ma vie à regarder
Les oiseaux qui passent
Comme des menaces
Et j'entends l'automne
Je n'attends personne...


**Pierre Reverdy, « Il reste toujours quelque chose », *La lucarne ovale*, 1956**

Les rideaux déchirés se balancent
C'est le vent qui joue
Il court sur la main entre par la fenêtre
Ressort et s'en va mourir n'importe où
Le vent lugubre et fort emporte tout
Les paroles montaient suivant le tourbillon
Mais eux restaient sans voix
Amants désespérés de ne pas se revoir

En laissant partir leur prière
Chacun de son côté ils s'en allèrent
Et le vent
Le vent qui les sépare
Leur permet de s'entendre
La maison vide pleure

Ses cheminées hurlent dans les couloirs
L'ennui de ceux qui sont partis
Pour ne plus se revoir
Les cheminées des maisons sans âme
Pleurent les soirs d'hiver
Eux s'en vont bien plus loin

Le soir tarde à descendre
Les murs sont las d'attendre
Et la maison s'endort
Vide au milieu du vent
Là-haut un bruit de pas trotte de temps en temps

Hériter d'une maison : un fardeau** Yannick Cochenec , «Comment dire adieu à la maison de son enfance?», *slate.fr*, 9 août 2015**

<http://www.slate.fr/story/105233/comment-dire-adieu-la-maison-de-son-enfance>

Entre ces murs, j'ai grandi, j'ai appris, j'ai renâclé, j'ai rêvé, j'ai ri, j'ai pleuré, j'ai déliré, j'ai étouffé, j'ai menti, j'ai avoué, j'ai fait des choses que je n'aurais pas dû faire, j'ai vu des choses que je n'aurais dû pas voir.

C'est une maison dont la valeur n'a aucune importance. Quelle que soit son estimation actuelle sur le marché ou quel que sera le montant final de sa vente, elle n'a tout simplement pas de prix parce que c'est celle qui m'a vu grandir et celle qui a abrité ma famille depuis exactement 40 ans.

Faut-il vendre un lieu qui peuple votre cœur ou faut-il le garder égoïstement pour soi quitte à le laisser dépérir ou mourir avec vous en ayant été incapable de lui transmettre une deuxième vie dans d'autres mains? Quel que soit le choix, il ne sera pas le bon. Mais me voilà face à ce choix.

L'avis des «pièces rapportées»

En fermant la porte l'autre jour pour repartir vers mon chez moi parisien, je savais que c'était la dernière fois que je verrai cette maison dans sa configuration actuelle qui est, en fait, celle d'hier ou plutôt de toujours. Dans les semaines à venir, mon frère, copropriétaire avec moi de ce bien familial depuis la mort de nos parents, déménagera ses affaires et ce qui lui revient pour les installer au cœur d'une autre maison qu'il a retapée à une quinzaine kilomètres de là, toujours dans le Finistère.

Dans un débat aussi intérieur, aussi intime, l'avis de ce que j'appelle tendrement les «pièces rapportées», c'est-à-dire mon entourage proche, me fait une belle jambe —ne laissez jamais les «pièces rapportées» émettre une opinion sur ce qui touche votre enfance. Que connaissent-elles de mon lien avec cette maison? Ce qu'elles ont cru comprendre? Ce

que je me suis contenté de leur dire? Ce qu'elles ont hâtivement résumé en comparaison de leur propre enfance et qui n'a de résonance que pour elles?

Je crois que les voisins de cette maison ont mieux perçu la difficulté du moment parce qu'eux vivent, en quelque sorte, avec moi depuis 40 ans et parce qu'ils ont déjà, en toute confiance, les clés de la porte d'entrée sans avoir celles de mon problème, mais qui est visiblement aussi un peu le leur.

Le jour où je vous verrai emporter vos affaires, je suis certaine que je pleurerai, m'a dit la voisine. Parce que vous étiez aussi comme nos enfants

«Le jour où je vous verrai emporter vos affaires, je suis certaine que je pleurerai, m'a dit la voisine. Parce que vous étiez aussi comme nos enfants. Et peut-être que nous on partira aussi parce qu'on ne sait pas qui vous remplacera.»
Là, tu ne m'aides pas beaucoup Geneviève.

Les souvenirs

A 47 ans, j'ai encore le souvenir vivace de ce 18 octobre 1975 quand nous avons emménagé dans cette maison neuve, projet d'une vie de mes parents, avec la jeune chienne Landa, setter anglais devenu icône canine pour l'éternité et morte sur la pelouse à 11 ans alors que je venais de lui donner une dernière petite galette bretonne à l'heure du goûter. Entre ces murs, j'ai grandi, j'ai appris, j'ai renâclé, j'ai rêvé, j'ai ri, j'ai pleuré, j'ai déliré, j'ai étouffé, j'ai menti, j'ai avoué, j'ai fait des choses que je n'aurais pas dû faire, j'ai vu des choses que je n'aurais dû pas voir. Devant eux, j'ai guetté l'arrivée du facteur histoire d'intercepter la note de téléphone après avoir un peu trop abusé du minitel. Autour d'eux, j'ai transformé le jardin en piste d'athlétisme avec la chienne courant forcément pour les couleurs de la RDA ennemie. Contre eux, j'ai rejoué la finale de Wimbledon malgré les faux-rebonds du gazon. Parfois, il m'est arrivé de les associer à une prison en espérant les exploser pour aller vivre une autre vie ailleurs -ce que j'ai fait «en ayant largement mis les voiles» selon la formule un peu raide de mon père. Mais tout m'a ramené vers cette maison de manière irrégulière pour Noël, pour les vacances d'été, pour poser mon sac, pour les moments heureux comme pour les dramatiques.

Plus que tout, j'aurais aimé être dans cette maison le 20 septembre 2000 pour empêcher ma mère de fermer la porte derrière elle, de marcher trois kilomètres et de se jeter dans le canal de Nantes à Brest alors que je me trouvais à l'autre bout du monde, à Sydney, pour couvrir les Jeux olympiques. La maison ne m'avait donc pas protégé du pire. Une maison d'enfance ne sert à rien quand vous êtes trop loin d'elle. Depuis 15 ans, et au gré de l'effondrement immédiat et interminable de mon père jusqu'à sa disparition récente, la maison est devenue à cause de cet événement un héritage affectif à la puissance presque nucléaire peut-être parce que j'entends encore ma mère m'annoncer un jour triomphalement que «la maison était payée» comme un but ultime atteint au bout d'une longue course de l'existence. Que fait-on du rêve abouti de sa mère quand on est le petit dernier?

Peu importe comment meurent vos parents, ils ne vous disent jamais comment vous devez vous arranger du poids de ce qu'ils vous laissent. Débrouillez-vous avec vos souvenirs, vos secrets, vos non-dits et, peut-être, une maison qui, elle, sait à peu près tout de vos souvenirs, de vos secrets et de vos non-dits qui ont pu éclater sur ses murs.

Une maison d'enfance n'est pas un mausolée parce qu'elle vous parle plus qu'une tombe dans un cimetière. Dans une maison d'enfance, vous ne faites pas l'amour comme ailleurs parce que c'est un endroit tout simplement bizarre pour le faire. C'est un lieu où les règles d'hier valent toujours aujourd'hui comme des réflexes ordonnés et donc un territoire toujours incertain pour les «pièces rapportées». C'est peut-être aussi, après tout, un cadre idéal pour d'autres enfants qui, au jour le jour, grandiront, apprendront, renâcleront, rêveront, riront, pleureront, avec suffisamment d'énergie depuis ses fondations pour abriter d'autres bonheurs ou d'autres malheurs.

Lydia Flem, *Comment j'ai vidé la maison de mes parents*, 2004

Alors, comment faire le vide dans la maison de nos parents sans se sentir terriblement coupable d'y puiser tout ce dont nous avons pu souhaiter nous emparer dans quelque rêve très ancien, dans quelque arrière-scène de notre inconscient? Comment y réaliser — pour de vrai et avec l'étrange autorisation de la loi — tout ce qui était jusque-là tabou? Comment se peut-il que l'héritage nous autorise en un instant radical à nous saisir de ce qui n'était pas à nous quelques heures plus tôt, à en obtenir la plus totale jouissance, sans restriction, sans transgression? Comment pénétrer dans des lieux qui n'étaient jusque-là, et depuis notre naissance, pas les nôtres? Pourquoi pouvons-nous en toute impunité y puiser, y jeter, y détruire, ce que bon nous semble? Qu'est-ce qui a changé en nous? Rien, tout.

Hériter, ce n'est pas recevoir un cadeau, une récompense, un compliment, une assurance, des soins ou un secours. Hériter, ce n'est nullement accueillir un don de ses parents. C'est même l'exact contraire. Devenir propriétaire par voie de succession n'implique pas de recueillir une chose offerte: c'est prendre possession légalement d'un bien, en obtenir l'usage sans qu'il nous ait été légué par le testateur.

Le verbe «hériter» est à l'opposé du verbe «léguer». Donner par disposition testamentaire marque une volonté explicite, un choix, une action. L'héritage, à l'inverse du legs, ne suppose aucun désir, ne traduit aucune intention à notre égard. Le droit se charge de faire circuler des biens qui, sinon, seraient à l'abandon. Ils sont attribués, par défaut, aux héritiers légaux qu'un notaire peut déterminer ou rechercher. Cet acte légal porte un nom: l'acte de notoriété. Il

ne s'agit pas de réputation au sens de célébrité, mais du fait notoire, manifeste, public, qu'un héritier n'est pas un imposteur, mais bien celui à qui un héritage est destiné par voie de filiation.

Soit. La loi me déclare héritière légale, mais affectivement ne suis-je pas un imposteur? Comment puis-je recevoir des choses que l'on ne m'a pas données ? Mes parents vivants ne m'ont pas offert ce joli tapis d'Orient dont j'avais fort envie, pourquoi y ai-je droit à présent qu'ils sont morts? Ils n'ont pas voulu m'en faire cadeau, comment puis-je le prendre sans avoir le sentiment de leur forcer la main, de les abuser, de les dépouiller ?

Une clause notariale de la succession précise : «La défunte n'a pas fait de dispositions de dernières volontés connues à ce jour.» Voilà où le fantasme et la réalité entrent en collusion. Par leur testament, mes parents défunts m'auraient fait connaître un souhait ancien, antérieur à leur décès. Sans déclaration de leur part, comment m'assurer de leur consentement ? Voudaient-ils réellement que je jouisse de leurs biens ? Qu'est-ce que cela signifie de « ne pas recevoir » les affaires des parents mais de s'en trouver possesseur malgré soi, malgré eux ?

Peut-être ne s'étaient-ils pas posé la question parce que la réponse leur paraissait évidente. Pourtant, ce qui va de soi irait mieux en le disant ; sinon un doute persiste.

« Vider la maison de ses parents » sonne si affreusement parce que précisément cette expression touche à une vérité de l'inconscient.

La loi est sans état d'âme, sans ambivalence. Ce que la loi impose, le langage l'interdit ou le nuance, le complexifie. Le dictionnaire raconte mieux notre intimité, nos débats internes, nos hésitations.

Vider, verbe transitif.

Action de rendre vide un contenant, un lieu, d'enlever d'un lieu, de chasser, d'expulser. Son contraire : emplir, remplir. Débarrasser la maison de mes parents de ses meubles, comme un sinistre huissier.

Enlever ce qui est dans leurs tiroirs, leurs armoires, comme un voleur. Répandre le linge, la vaisselle, les vêtements, les papiers, les traces de leurs vies, comme un pillard. En vidant leur maison, n'est-ce pas mes parents que je vide, comme on ôte les entrailles d'un poisson ou d'une volaille ?

Mes associations résonnent avec celles de la langue. Vider, évider, étripier. Vider signifie aussi nettoyer, clore, épuiser, mettre fin.

Évocations terriblement agressives. Est-ce intolérable d'en parler, de l'écrire ? Comme si cette tâche qu'il nous est réservé à tous et à chacun d'accomplir un jour ou l'autre (à moins d'avoir des frères et sœurs qui s'en chargent à notre place) portait une telle charge de violence que nous préférerions n'en souffler mot à personne.

[...]

Il y a quelque chose de l'ordre du sacré dans le foyer parental. Y toucher relève du sacrilège, de la profanation.

Par où commencer le démembrement ? Comment se résoudre à balayer la singularité et la cohérence propres à ce lieu ? Débarrasser une pièce à la fois, mais laquelle ? Y avait-il une chambre moins empreinte de réminiscences qu'une autre ? L'éclat de la vie irisait toute chose. Pas un coin, un angle de la maison qui ne portait les traces encore vibrantes de ses habitants disparus. Où mettre à exécution la dévastation ? En quel lieu s'exercer au vandalisme ? La manière douce de s'y prendre existait-elle ? J'effleurais les objets, j'en prenais un, le caressais, le reposais, en saisissais un deuxième, je ne me décidais pas à fixer son sort. Attaquer la cuisine, le salon, la salle à manger ? Dépareiller, disperser, séparer. Pourquoi devais-je au deuil ajouter le désordre et la désolation ?

Les choses ne sont pas seulement des choses, elles portent des traces humaines, elles nous prolongent. Nos objets de longue compagnie ne sont pas moins fidèles, à leur façon modeste et loyale, que les animaux ou les plantes qui nous entourent. Chacun a une histoire et une signification mêlées à celle des personnes qui les ont utilisés et aimés. Ils forment ensemble, objets et personnes, une sorte d'unité qui ne peut se désolidariser sans peine. J'errais dans la maison, irrésolue, accablée, impuissante.

 **Florence Calicis, « Les héritages familiaux : comment faire avec nos loyautés ? », Cahiers de psychologie clinique, cairn.info, 2014**

<https://www.cairn.info/revue-cahiers-de-psychologie-clinique-2014-2-page-81.htm>

Voyons ce que l'héritage matériel comporte d'enjeux psychologiques. Suivons Lydia Flem, psychanalyste et écrivaine, qui traite de cette question dans son très beau livre : « Comment j'ai vidé la maison de mes parents ? ».

Lydia Flem écrit ce livre à la mort de ses parents. Elle se retrouve aux prises avec des sentiments multiples, violents et confus lorsqu'elle reçoit leur héritage et doit vider, seule car fille unique, leur maison. Elle parle d'« orage émotionnel » pour qualifier ce vécu douloureux, ambigu, ambivalent et coupable : « *Combien d'entre nous se sentent-ils emportés par des vagues d'émotions souvent inavouables ? Comment oser raconter à quiconque ce désordre de sentiments, ce méli-mélo de rage, d'oppression, de peine infinie, d'irréalité, de révolte, de remords et d'étrange liberté ? (...) Comment ne pas se sentir méprisable alors que la colère, la rancune, la haine même nous envahissent à l'égard du défunt ?* » (p. 9).

Vider la maison de ses parents dans ce contexte émotionnel, ce n'est pas rien ! Pour Lydia Flem, c'est la tâche la plus lourde d'affects multiples. Les objets d'une maison sont chargés d'histoire, de souvenirs, bons et mauvais, d'émotions. Comment s'acquitter de cette tâche sans « *se sentir coupable de forcer leur intimité, d'entrer dans leur chambre sans frapper, de dévoiler leurs petites ou grandes manies, leurs excentricités, leurs blessures, de faire effraction dans cette part d'eux qu'eux-mêmes n'entrevoient sans doute pas et qui se dévoilait impunément à mes regards ?* » (p. 67) « *Comment faire le vide dans la maison de nos parents sans se sentir terriblement coupable d'y puiser tout ce dont nous avons pu souhaiter nous emparer (...) ?* » (p. 67) « *Mes parents vivants ne m'ont pas offert ce joli tapis d'Orient dont j'avais fort envie, pourquoi y ai-je droit maintenant qu'ils sont morts ? Ils n'ont pas voulu m'en faire cadeau, comment puis-je le prendre sans avoir le sentiment de leur forcer la main, de les abuser, de les dépouiller ?* » (p. 22)

Lydia Flem a le mérite d'oser les mots pour ces sentiments « honteux » dont trop souvent on se détourne au plus tôt et que l'on garde cadencés en soi. Pouvoir reconnaître ces sentiments comme humains, les accepter, aide à les élaborer, pour faire son deuil, continuer à vivre, et retrouver progressivement un peu de légèreté.

Lorsque l'on vide la maison de ses parents, il faut, trop vite souvent, faire des choix entre tous ces objets. Trop vite, selon moi, car on n'a pas le temps de les faire siens. D'abord car hériter n'est pas toujours un don. Lorsque les parents ont rédigé un testament, les choses sont un peu plus aisées. Tous ces biens, ils les lèguent, ils ont eu la volonté de les transmettre à leur descendance. Mais en l'absence de dispositions testamentaires, il n'est pas certain qu'il s'agisse d'un don. Comment recevoir des choses qui ne m'ont pas été données ? « *L'héritage, à l'inverse du don, ne suppose aucun désir, ne traduit aucune intention à notre égard* », dit L. Flem (p. 21). « *Comment se peut-il que l'héritage nous autorise en un instant radical à nous saisir de ce qui n'était pas à nous quelques heures plus tôt, à en obtenir la plus totale jouissance, sans restriction, sans transgression ?* » (p. 20). Ce travail d'appropriation psychique prend du temps. Comme le temps psychique ne correspond pas au temps juridique, l'impression d'être un imposteur, un prédateur peut envahir les héritiers.

Vient ensuite la question du mérite. « Suis-je digne de cet héritage ? », « ai-je été une assez bonne fille/un assez bon fils ? », « en ai-je fait assez pour mes parents ? », « ai-je été assez loyal(e) ? », « ai-je donné assez (affectivement entre autre) pour recevoir cela ? ». Parfois aussi, dans la répartition des biens, il arrive qu'on laisse la priorité aux frères et sœurs moins investis, comme une ultime compensation nécessaire. Le mérite peut aussi se concevoir dans l'autre sens : « mes parents méritent-ils que je reprenne leur héritage ? ». Un héritage peut s'accepter mais aussi se refuser. La balance d'équité (Boszormenyi-Nagy, 1973) qui mesure l'équilibre entre ce qui a été donné et reçu, entre les dettes et les mérites, se met en branle. Le matériel peut-il compenser l'affectif ? Les enjeux psychologiques et relationnels interfèrent évidemment avec la liberté à recevoir. Car il s'agit là d'éthique relationnelle (Boszormenyi-Nagy, 1973).

En ce qui concerne les meubles, les immeubles, les objets dont ceux à forte connotation affective (souvenirs, photos, correspondance, petits objets fétiches, journaux intimes, ...), les héritiers doivent décider de leur destin, parfois en concertation avec leurs frères et sœurs. Quatre options s'offrent à eux : donner, jeter, vendre ou garder. Ce choix est souvent tiraillant. Comment se débarrasser de certains objets sans avoir l'impression de liquider le passé de ses parents, voire le sien ? Jeter est difficile, vendre peut-être pire encore. Dans ce choix, à qui les héritiers vont-ils être loyaux ? À leurs parents, à eux-mêmes, à certains membres de la famille, à leurs enfants ? Devant quel tribunal intérieur affrontent-ils cette épreuve ? Pour certains, la préoccupation du souhait des parents l'emporte : « qu'auraient-ils aimé que je garde ? De quoi auraient-ils toléré que je me débarrasse ? ». Cette priorité peut être renforcée par le fait qu'ils ne se sentent pas encore vraiment propriétaires de ces objets. Ils n'ont pas encore eu le temps de les faire leurs. Mais alors, à ce stade, qui en est propriétaire ? Même si les choses sont claires au plan légal, au plan psychologique, on peut être en plein *no man's land*. Encore les parents ? Eux-mêmes, avec leurs frères et sœurs ? Leurs enfants ? La postérité ? Cette dernière option fait d'eux de simples passeurs et leur permet de différer le délicat problème du positionnement personnel dans l'appropriation de l'héritage. Pour d'autres, le souci de rester fidèles à leurs goûts personnels, à leur style personnel primera : « à quoi bon installer chez moi tous ces meubles en chêne foncé, moi qui n'aime que le bois clair » ? D'autres encore se préoccupent du jugement de tiers témoins de leur histoire familiale : « que vont penser les cousins si je me débarrasse de cette table autour de laquelle nous avons partagé tant de repas de famille, même si pour moi ce ne sont pas que des bons souvenirs ? ». De tous ces conflits de loyauté, on ne sort certes pas indemne.

On devine, à la lumière de ces réflexions, qu'un héritage ne se reçoit pas passivement mais s'acquiert. Cela nécessite un travail psychique important de conciliation entre loyauté à soi et aux défunts.

 **Robert Guédiguian, *La villa*, 2017**



<https://www.youtube.com/watch?v=3eXtA0IAGog>

🏠 Juliette Miséréré; La maison est-elle un support de mémoire et de légende? Livre 2**Le secret**

Dans le conte « La gardeuse d'oie », la princesse trahie par sa servante, doit garder le secret de cette trahison. On comprend qu'elle a quitté le domicile familial pour s'affirmer, mais elle n'est pas encore prête car sa servante prend le contrôle. « L'héroïne, en s'affirmant, aborde le grand tournant de sa vie. Alors qu'elle n'avait pas osé s'opposer à la servante qui l'avalisait, elle a fini par apprendre ce qu'il fallait faire pour atteindre son autonomie. Cela est confirmé par le fait qu'elle refuse de se parjurer, bien que sa promesse ait été arrachée de force. Elle sait maintenant qu'elle n'aurait jamais dû faire cette promesse, mais elle s'estime obligée de la tenir. Cela ne l'empêche pas de confier son secret à un objet, comme l'enfant qui, pour se libérer, confie ses chagrins à un jouet. L'âtre, qui représente le sanctuaire de la maison, est tout à fait désigné pour recevoir sa triste confession.³³ » « *Et quand la petite gardeuse d'oies rentra le soir, il l'appela et lui demanda les raisons de sa conduite. Elle fondit en larmes et répondit. _Je ne puis l'avouer, à vous ni à personne, sous peine de perdre la vie.*³⁴ » Le secret fait partie des choses que les quatre murs et le toit d'une maison peuvent cacher. L'intimité est le lieu où se créent et se gardent les secrets. L'intimité³⁵, dans le dictionnaire, se caractérise par ce qui est intime, secret. On peut affirmer que c'est dans l'intimité que vivent les secrets. Le meilleur endroit où se développe l'intimité, c'est à l'intérieur, dans une maison, une pièce. Il y a deux facettes du secret, une facette négative et une facette positive. Le secret peut être un privilège du pouvoir et un signe de la participation au pouvoir : savoir plus que les autres c'est avoir le pouvoir de les manipuler. Il est également lié à l'idée de trésor et il a ses gardiens. Les enfants aiment cacher des trésors dans la maison pour eux. Tout le monde aime savoir ce qui se passe derrière les portes closes des maisons voisines, c'est le côté voyeur de l'être humain. L'enfant a toujours espionné les adultes pour découvrir leurs secrets.

Le secret est aussi source d'angoisse par son poids intérieur, tant pour celui qui le porte que pour ceux qui le craignent. En lisant ces mots on peut penser que le secret n'est porté que par des êtres humains, mais la maison est le support du secret, elle garde tout ce qu'on lui donne, et possède un silence absolu, qui est l'allié du secret. Je vais vous parler d'un exemple concret de ce que j'aborde. En Allemagne depuis la deuxième guerre mondiale et ses horreurs, le silence sur le passé des allemands s'était installé dans les maisons. Tout les secrets étaient cachés dans les greniers, les caves, sous les combles et les planchers. Bien sûr, nombre d'enfants de ces allemands ont fouillé, on les a surnommé les « naziskinder ». L'essayiste féministe Ute Scheub a découvert le secret de son père en fouillant le grenier familial. Quel est le rapport avec la maison ? J'en vois un : pour ces secrets, la maison n'est peut être pas leur lieu de naissance, mais c'est en tout cas leur lieu d'existence. Le secret peut ne jamais être divulgué par le porteur et disparaître avec sa mort. Par contre un secret gardé dans l'intimité d'une maison, survivra à la mort de son porteur. Il restera caché aux yeux de tous entre ces murs. Je pense qu'un secret a une connotation plus négative que positive, surtout au niveau de la maison, car dans l'espace symboliquement fermé d'un foyer, les drames, les angoisses, les traumatismes restent bien blottis à l'intérieur.

J'ai voulu mettre ce texte après la maison d'enfance, car de nombreux secrets familiaux ou personnels se rattachent à notre passé, à notre enfance (se forçant à les oublier en quittant la maison natale). Mais il faut faire la différence entre la notion de souvenir et la notion de secret. Le secret on le crée ou non, mais on en possède le libre arbitre, celui de le garder ou pas. Alors que le souvenir s'impose à nous, sans nous laisser le choix. Les souvenirs peuvent être mis à part, enfouis. Malheureusement ou heureusement ils ne peuvent être oubliés. Comme la maison d'enfance ils vivront avec nous et évolueront comme nous, ils sont liés aux murs. Alors que le secret, c'est nous qui le déposons entre les murs de notre maison, c'est nous-mêmes qui en laissons la trace. Il peut être découvert contre notre volonté. Le souvenir lui, est personnel. Le secret est souvent lié à un souvenir trop honteux pour être dévoilé et se l'avouer à soi-même. C'est pour cela qu'on le cache et qu'il hante nos nuits. Comme le souvenir, le secret a eu une réalité physique. Bien sûr il devient un concept mental, mais il gardera une réalité physique, si des preuves sont cachées dans le grenier, dans la cave, sous les combles ou dans le plancher.

**À découvrir****🏠 Keigo Higashino, La maison où je suis mort autrefois, 1994**<https://www.actes-sud.fr/node/14113>

« Sayaka Kurahashi va mal. Mariée à un homme d'affaires absent, mère d'une fillette de trois ans qu'elle maltraite, elle a déjà tenté de mettre fin à ses jours. Et puis il y a cette étonnante amnésie :

elle n'a aucun souvenir avant l'âge de cinq ans. Plus étrange encore, les albums de famille ne renferment aucune photo d'elle au berceau, faisant ses premiers pas...

Quand, à la mort de son père, elle reçoit une enveloppe contenant une énigmatique clef à tête de lion et un plan sommaire conduisant à une bâtisse isolée dans les montagnes, elle se dit que la maison recèle peut-être le secret de son mal-être. Elle demande à son ancien petit ami de l'y accompagner.

Ils découvrent une construction apparemment abandonnée. L'entrée a été condamnée. Toutes les horloges sont arrêtées à la même heure. Dans une chambre d'enfant, ils trouvent le journal intime d'un petit garçon et comprennent peu à peu que cette inquiétante demeure a été le théâtre d'événements tragiques...

Keigo Higashino compose avec *La Maison où je suis mort autrefois* un roman étrange et obsédant. D'une écriture froide, sereine et lugubre comme la mort, il explore calmement les lancinantes lacunes de notre mémoire, la matière noire de nos vies, la part de mort déjà en nous. »

Inquiétantes maisons

Pierre Magnan, *La maison assassinée*, 1984

Un beau jour, ce fut le printemps. La Burlière présentait toujours l'image aux angles coupants d'un grand cercueil ouvert mais maintenant, on eût cru qu'elle s'enfonçait dans la terre, tant sa hauteur se réduisait à rien. Les cyprès qui veillaient autour d'elle comme des cierges paraissaient deux fois plus grands depuis qu'ainsi elle s'engloutissait. La Durance fit une de ces crues subites qui mordent ses berges à tort et à travers, comme un serpent sur la queue duquel on marcherait. Des pluies diluviennes fondirent pendant quinze jours sur les basses neiges et sur tous les versants qui commandaient les affluents. Quand les eaux du torrent se retirèrent, Séraphin constata avec satisfaction qu'elles avaient emporté la digue de décombres qu'il avait élevée entre les bosquets de saule. Un banc très propre de sable lisse s'étendait sur ces vestiges. Ce qui restait de la bâtisse était devenu mou comme un morceau de sucre imbibé et s'écroulait docilement sous les coups de pioche. Au matin de Pâques, Séraphin rendit au soleil la cuisine de La Burlière. Par le ciel ouvert du plafond arraché, ses rayons chassèrent l'ombre du moindre recoin. Ils fouillèrent la plaque d'âtre ouvragée, le renforcement du placard, les dalles couleur d'huile d'olive. Il avait fait une petite ondée vers les onze heures : une pluie claire et lavante, aussitôt essorée par un coup de vent et le soleil revenu. Alors, Séraphin appuyé sur sa pioche s'aperçut que les taches de sang qui éclaboussaient les murs — et qui jusque-là offraient la couleur du cambouis sec — soudain, elles chatoyaient. L'ombre et la clarté alternées les ravivaient. Séraphin frissonna. Il avait tout détruit pour en arriver là : pour extirper des murailles et du sol ces traces indélébiles, lesquelles chaque nuit — chacune à sa place précise — souillaient fidèlement sa mémoire. Or voici que le caprice de la lumière les animait d'une vie nouvelle, comme ces lichens que la pluie régénère après des siècles de sécheresse. Il crut qu'elles lui faisaient signe. Sous peine de les retrouver plus vivaces la nuit prochaine, il devait les anéantir avant la fin du jour et notamment atteindre au plus vite les plus éloquentes : celles que Mounge l'Uillaou avait imprimées autour de la boîte à sel, sous le pied-droit de la cheminée, à droite du foyer, à un peu plus d'un mètre cinquante au-dessus de l'âtre. Séraphin attaqua cette cheminée à coups de masse et alors, tout de suite, ses narines furent envahies par une odeur de suie froide. Bientôt, il respira dans cette suie qui se détachait de la hotte au fur et à mesure que celle-ci disparaissait. Bientôt il en fut imprégné. Quand il s'essuyait le front d'un revers de main, il se la répandait sur le visage. Ce n'était pourtant pas l'odeur normale de la suie, c'était cet étrange remugle qui stagnait autour de la chair de sa mère, la nuit où il avait fait ce rêve. Maintenant, il ne restait plus qu'une surface de deux mètres carrés environ de ce conduit tronqué par-dessus lequel on voyait briller les yeuses. Séraphin déblayait soigneusement, brouette après brouette, toutes les pierres, tous les plâtras où la suie était attachée. Encore seulement une dizaine de centimètres et il atteindrait enfin cette surface où les doigts de son père avaient imprimé leurs empreintes rouges et il les détruirait et il les réduirait en poussière et il irait les jeter à la Durance. Il cracha dans ses mains comme tant de fois par jour, pour se donner courage. Juché sur le mur, il leva la pioche et l'abattit droit devant lui. [...] Une couche de plâtre lui apparut alors, presque neuf, en tout cas, d'une nature différente du torchis et de la chaux morte qui jointoyaient tous les murs de La Burlière. Il se saisit d'une martelette et commença de creuser ce plâtre. Au troisième coup le fer de l'outil à son tour disparut dans le vide. Les plâtras détachés résonnèrent sourdement contre un objet métallique. A mains nues, Séraphin dégagait l'arête d'une brique de chant, puis d'une autre. Ces deux briques couvraient juste l'emplacement où son père avait laissé ces traces sanglantes et Séraphin dut s'appuyer à cet endroit précis pour les extirper. Quand il se déplaça pour les jeter sur le tas de gravats, le soleil déclinant éclaira le fond d'une cache de quarante centimètres de côté et de

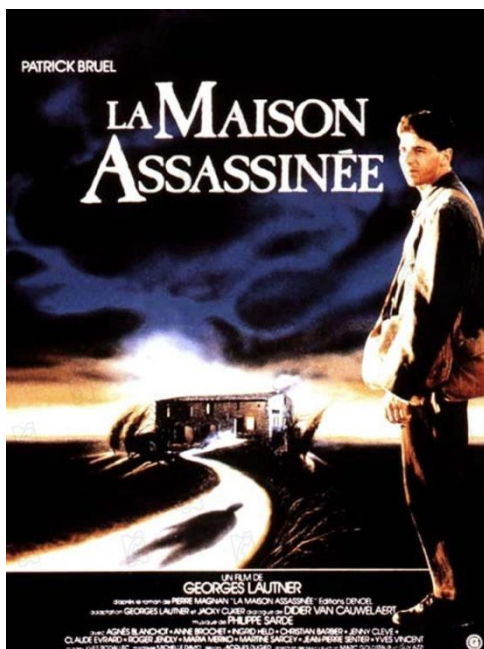
profondeur, soigneusement appareillée. Sous les déblais entassés pendant la démolition, on distinguait les angles d'une boîte de fer.

[...] Il restait deux heures de jour et il ne voulait pas les perdre. Il restait à détruire deux mètres de ce conduit de cheminée où il baignait dans l'odeur froide de cette suie qu'il avait respirée sur le fantôme bien en chair de sa mère. Il lui fallait s'en débarrasser au plus vite, ne plus voir cette paroi noire debout devant lui. A coups redoublés de sa masse et de sa pioche, il en eut raison, mais quand il acheva, quand pour la première fois, à cet endroit, il atteignit le sol, il faisait nuit noire, une nuit sans lune. Séraphin exténué s'essuya une dernière fois le visage d'un revers de main. Il n'y avait plus de hotte, mais lui-même disparaissait sous la suie : noir, gluant, avec un visage de ramoneur et ses cheveux blonds encrassés de particules grasses. Il semblait que la cheminée l'avait chargé de perpétuer cette odeur funèbre, née dans un cauchemar et que la réalité prenait à son compte. Avec des gestes las, il récupéra la boîte en fer qu'il enfouit dans sa musette, il enfourcha sa bécane et il regagna Peyruis dans la nuit sombre.

Georges Lautner, *La maison assassinée*, 1988



https://www.allocine.fr/film/fichefilm_gen_cfilm=38256.html



« En 1896, par une nuit d'orage, toute la famille Monge est assassinée dans sa ferme-auberge de La Burlière. Séraphin, un nouveau-né, est le seul survivant. Les années passent. Après la Première Guerre mondiale, Séraphin, devenu un jeune homme, revient au pays. Il veut découvrir ce qui s'est réellement passé la nuit du drame et commence son enquête. Les souvenirs qu'il fait ressurgir dérangent plus d'un villageois. Tous craignent Séraphin, sauf Marie Dormeur et Rose Pujol, qui lui font des avances. De plus en plus obsédé par le passé, le jeune homme décide de détruire La Burlière, tandis que le sorcier du village, Zorme, l'adjure de quitter le pays avant que ne surviennent de grands malheurs... »

Vincent Geny, *Les maisons du crime, Marianne*, juillet 2021

<https://www.marianne.net/societe/police-et-justice/quest-devenue-la-maison-du-tueur-en-serie-landru-ou-le-chauffage-central-est-inclus>

Que deviennent les lieux où ont été commis des crimes particulièrement médiatisés ? Les agents immobiliers y voient-ils de « bonnes affaires » à réaliser ? Les nouveaux occupants parviennent-ils à oublier le tragique de l'endroit ? et qu'en disent les voisins

Les maisons du crime

À Gambais, dans les Yvelines, la demeure d'un des premiers tueurs en série français connus alimente toujours les peurs et les frissons. Mais, entre la réalité et la légende, quel est finalement le récit le plus effrayant ?

La villa Tric toujours au cœur des rumeurs

La rosée perle sur les hautes herbes de Gambais, dans les Yvelines. À gauche, un champ de colza à perte de vue. À droite, une maison à peine visible. Sans savoir, on ne s'arrêterait même pas. Entourée d'un véritable bunker végétal, elle ne donne d'abord à voir qu'un imposant portail sombre. Plus près, un toit de tuiles noires dépasse et laisse deviner une habitation. Y a-t-il âme qui vive ? On pourrait en douter en auscultant les volets clos, tout aussi noirs. On s'aventure et on presse l'interphone. Une voix féminine répond : « Je n'ai rien à vous dire, monsieur. » Le timbre est las des questions et des visites. Pour cause, ce n'est pas n'importe quelle demeure. Elle fut jadis louée par Henri Désiré Landru, qui y aurait assassiné sept de ses 11 victimes.

Halo macabre

Cinq cents mètres plus loin, au Relais du Château, le café du coin, les Gambaisiens semblent plus ouverts à la discussion. « Je regrette de pas l'avoir achetée pour en faire un café-restaurant », lâche le proprio. « Ya des fantômes là-dedans,

t'es fou, tu vois pas le truc glauque? Moi, je change de trottoir pour éviter de marcher à côté », lui rétorque Juliette Vibert, coiffeuse à l'angle de la rue. L'horreur remonte à plus de cent ans, mais les habitants de cette petite commune des Yvelines, qui en compte près de 2 500, connaissent encore l'histoire. « On me l'a racontée lorsque j'étais à l'école primaire », se souvient Séverine Morlon, fleuriste de la ville. Elle en serait presque blasée : « J'étais encore à Rungis l'autre jour et, quand j'ai dit que je venais de Gambais, on m'a tout de suite ressorti Landru. »

Celui qu'on nomme aussi le « Barbe-Bleue de Gambais » est l'un des premiers tueurs en série français connus. Né en 1869, il se lance en 1893 dans une petite carrière d'escroc, qui l'enverra plusieurs fois derrière les barreaux. En 1914, il est condamné par contumace et risque d'être déporté à vie en Guyane. Ce qui l'aurait poussé à changer radicalement de technique. Il loue alors la villa Tric, isolée à quelques centaines de mètres du centre de Gambais.

Le désordre de la guerre va le servir. Le prédateur épiluche ou passe des petites annonces sous un faux nom pour identifier des veuves au compte en banque fourni. Il les séduit, les emmène chez lui et, après leur avoir fait signer une procuration, les assassine pour récupérer le magot. Selon une hypothèse retenue par plusieurs historiens, il se serait débarrassé des mains et des têtes de ses victimes en les brûlant dans une cuisinière. L'odeur qui s'échappe de son habitation finit d'ailleurs par interpeller les riverains. Dans le même temps, deux femmes écrivent au maire de la ville pour demander chacune des nouvelles d'une proche disparue. La similitude de leur détresse agira comme un déclencheur de l'enquête. Les corps des 11 proies de Landru n'ont jamais été retrouvés. Malgré ses dénégations, le faux veuf sera reconnu coupable puis guillotiné le 25 février 1922.

Ce halo macabre n'a pas empêché la maison de se transformer. Après avoir été pillée, elle est devenue, jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, un salon de thé nommé le Grillon du Foyer, clin d'œil d'un goût discutable. Puis elle a été habitée par plusieurs familles. Parmi eux, les Chicha. Leur fils, Pierre, avocat qui vit désormais à Paris, raconte: « Mes parents ignoraient qu'elle avait été le théâtre de l'affaire Landru, ils ne l'ont appris qu'une fois les travaux commencés. » Mais, selon lui, cet emménagement a suivi... un nouveau drame en la demeure. « Mes parents l'ont achetée en viager au début des années 1970 comme résidence secondaire, poursuit-il. La dame qui y vivait s'est tiré une balle. C'est le plombier qui faisait les travaux qui l'a découverte

Mythe régénéré

Un siècle plus tard, le fait divers laisse place à la rumeur, voire à la légende. « On dit que cette maison porte malheur, glisse encore une dame croisée à proximité. Que les propriétaires meurent peu de temps après leur arrivée. » Le quotidien régional l'Écho républicain nous apprend un autre malheur. Pendant la Seconde Guerre mondiale, « une nurse qui travaillait ici promenait un jour les chiens de la maison lorsqu'elle a chuté sur le bord du chemin: les molosses l'ont alors dévorée ». Qui croire? Après tout, les on-dit restent moins violents que la vérité judiciaire...

En 2018, lors d'une nouvelle mise en vente, l'une des agences immobilières précisait seulement « Très belle maison chargée d'histoire ». Selon Pierre Chicha, elle est « partie très vite, ça n'a pas dépassé les quatre mois ». D'ailleurs, les nouveaux propriétaires « n'en avaient rien à faire, ce n'était pas du tout un élément de négociation du prix ». Malheureusement, impossible d'en savoir plus. Les différentes agences immobilières ont toutes refusé de s'étendre sur cette vente.

Encore aujourd'hui « beaucoup s'arrêtent devant pour prendre des photos », assure Michel Renard, président de l'association locale Patrimoine et famille. Et ce sont maintenant les plus petits qui se sont approprié l'histoire. « Des enfants de l'école primaire me disaient que Landru cuisait ses femmes pour les manger, afin de les punir d'avoir trouvé la clé de la maison », s'amuse le fin connaisseur du territoire. Le souvenir d'Henri Désiré Landru s'éloigne, le mythe de Barbe-Bleue se régénère...

🏠 Mégane Femenias, « Rebecca ou l'impossible home sweet home », *lemagducine.fr*, 5 février 2021

<https://www.lemagducine.fr/cinema/analyses/rebecca-film-hitchcock-critique-10036504/>

Installant une ambiance mystérieuse et onirique aux frontières du gothique, Hitchcock met en scène un bien singulier personnage dans Rebecca : une maison. Au cœur d'une romance naissante, une grande demeure anglaise est le pilier de la relation entre Mr and Mrs De Winter et met à nu les rouages d'une mise en scène théâtrale au décor parlant. Cette grande maison hostile hante les esprits et fait jouer une présence fantomatique refusant de disparaître.

Habiter un espace n'est jamais une tâche facile surtout quand la présence fantomatique de la veuve de son nouveau mari persiste à se faire entendre dans sa maison ; voilà qui peut résumer Rebecca (1940). Adaptation du roman de Daphné Du Maurier, le film raconte l'histoire d'une irritante veuve en repos à Monte-Carlo avec sa dame de compagnie. Cette dernière fait la rencontre d'un riche veuf, Maxim de Winter, duquel elle s'éprend. Fraîchement mariés, ils s'installent dans la demeure de l'époux. Dans ce film aux accents horrifiques, Hitchcock met en scène un espace hostile, celui de la maison, qui rejette la nouvelle femme. Vue comme une intruse, la demeure prend une allure inquiétante et les murs deviennent plus parlants qu'ils n'y paraissent.

Bienvenu en territoire hostile

Au cœur de la nuit se dégage la silhouette du manoir de Manderley, demeure gothique dont les tourelles forment des grandes ombres sur le sol. Ne distinguant que quelques fenêtres à demi éclairées, le film nous fait entrer dans un conte cauchemardesque où l'ambiance brumeuse annonce le ton du film. La caméra passe de l'autre côté du portail et révèle la demeure sur la voix off de la protagoniste principale du film : « La nuit dernière, j'ai encore rêvé que je retournais à Manderley. » La légende se met en marche à la manière d'un conte.

La demeure est labyrinthique et la nouvelle Mrs De Winter y cherche son chemin, erre et se perd. Chaque pièce apparaît comme une découverte qu'elle sait dangereuse et doit écouter aux portes avant d'y entrer. Le jeu sur les ombres et les recoins rend ce lieu inquiétant, le tout accentué par la terrifiante gouvernante Mrs Danvers dont l'esthétique est proche de l'expressionnisme allemand. De même, des pièces de la maison sont interdites et cela n'est pas sans faire penser au conte Barbe-Bleu, d'autant plus que le son de la harpe contribue à nous faire basculer dans cet univers de conte de fée cauchemardesque. Nous entrons alors dans une atmosphère de château hanté où la personnification des lieux et la mise en scène ne cessent de distiller des indices.

Avertissant des déboires à venir, une fumée de cigarette envahit la protagoniste principale. Cette fumée est un indice de l'hostilité ambiante : pas de fumée sans feu. Cette idée de la fumée s'immisce dans les détails du film, de l'évocation des cigarettes de l'ancienne femme de Mr De Winter jusqu'à la cheminée allumée par le majordome. Le feu se rapproche petit à petit de la nouvelle femme et sonne comme un avertissement ; tout concourt à la rendre inadaptée et indésirable. A cet égard, on constate la disproportion entre la nouvelle femme et l'espace : les pièces sont immenses et ne sont pas, à l'évidence, taillées pour elle.

Pourtant, c'est en bravant l'obscurité de la demeure pour fouiller les pièces que l'on découvre l'histoire de Rebecca et que l'on se trouve au plus près de son intimité. La nouvelle Mrs De Winter peine à trouver ses marques dans cet environnement et la seule solution semble être de se rapprocher du fantôme de la noyée.

Corps éteint, figure incandescente

En écho à cette maison hostile se juxtapose la présence de l'ancienne maîtresse de maison. Si Rebecca n'est jamais présente explicitement sous une forme fantomatique anthropomorphique, c'est son incarnation dans les murs, les reflets de l'eau, les rideaux et les ombres qui entretient son souvenir.

Les indices dissimulés par les objets dans la maison marquent les contrastes majeurs entre la nouvelle femme et Rebecca. De fait, la protagoniste n'est considérée que comme une passagère et Mrs Danvers lui fait occuper une chambre d'invitée. Cette dernière tient à rappeler la présence de son ancienne maîtresse : devant sa coiffeuse, Mrs Danvers s'amuse à remettre en ordre les objets et se livre à un pantomime du brossage de cheveux de Rebecca, la montrant sensuelle et féminine. Des scènes du passé se superposent ici et renvoient à la nouvelle femme une image de celle qu'elle n'est pas, faisant ressortir en contraste sa candeur. De fait, ce qui rend Manderley inhabitable, c'est ce culte rendu en permanence à la noyée. En effet, l'intérieur peut être vu comme une cathédrale rendant hommage à Rebecca. Il y a une reconstitution pas à pas de ses habitudes où les bibelots sont des objets ritualisés, en témoignent les fleurs fraîches toujours disposées comme Rebecca l'entendait. Celle-ci semble toujours avoir une place attribuée dans les lieux, la faisant revenir d'entre les morts. Cette omniprésence de la femme absente n'est pas sans nous rappeler la Laura Palmer de Twin Peaks que rien ne semble pouvoir expier malgré leur mort. Elles continuent de fasciner et d'exister : « Parfois, je me demande si elle ne revient pas à Manderley pour vous observer, vous et Mr De Winter... » souffle Mrs Danvers dans la chambre de la défunte.

Sans cesse comparée à Rebecca, la nouvelle Mrs de Winter se modèle en prenant ses traits et portant ses vêtements. Les plans en contre-champ l'opposent à Rebecca qui la suit dans la demeure comme son ombre, par une aura mystérieuse. N'ayant pas de nom qui l'individualise, elle n'est appelée que « Mrs De Winter » ou « la nouvelle Mrs De Winter ». Ici, il est question de la création d'une image de femme qui prend corps dans les fantasmes projetés par les autres personnages et le lien avec Lynch ne fait que se consolider dans l'incarnation de ce désir.

Pas d'identité propre ni de place au sein de Manderley pour la nouvelle Mrs de Winter : la réciprocité entre l'intérieur de la demeure et l'intériorité du personnage se fait parlante. A la manière d'un plateau qu'il s'agit d'aménager, la maison participe à une forme de théâtralisation. La présence des jeux avec les rideaux sonne comme l'ouverture d'une scène chaque fois qu'ils sont utilisés par la bonne qui dirige la représentation en se faisant tour à tour décoratrice, metteuse en scène et actrice. De même, la chambre de Rebecca fonctionne comme une scène de théâtre se plaçant au milieu de la maison et tentant de faire oublier que cette pièce n'est qu'un artifice visuel où la bonne vient performer son rôle. La protagoniste doit elle aussi performer un rôle au sein de ces murs. Pour prendre place, elle se fait tour à tour femme puis domestique. Alors que le téléphone sonne, elle décroche et répond que « Mrs De Winter est morte il y a plus d'un an ». En plus d'une domestique, elle est traitée comme un enfant. Écoutant aux portes sans oser entrer, un couple d'ami parle d'elle sous le surnom de « l'enfant ». C'est ce glissement de rôle en rôle qui lui permet de s'immiscer au plus près de l'histoire de cette maison.

Ainsi, c'est toute la maison qui doit être pensée comme un espace de représentation. Alors que Mona Chollet nous enjoint à créer notre odysée de l'espace dans son ouvrage *Chez soi*, comment créer et prendre une place au sein d'une maison qui fait tout pour rejeter la nouvelle femme ? Questionnement moderne, Rebecca ne perd en rien de sa

force 80 ans après sa sortie et nous sommes invités à nous plonger dans cette réflexion en ces temps de repli. Si intérieur et intériorité se conjuguent, ce n'est que par l'incendie qui ravage Manderley à la fin du film que le couple peut renaître et se reconnaître l'un dans l'autre. En brisant les représentations de Rebecca qui persistaient au sein de la maison, Mr De Winter est à même de comprendre que la jeune femme est ce qu'il cherchait, et Mrs de Winter peut s'affranchir de Rebecca et construire son identité.

Hitchcock, *Rebecca*, 1940



<https://www.lemagducine.fr/cinema/analyses/rebecca-film-hitchcock-critique-10036504/>

Ben Wheatley, *Rebecca*, 2020



https://www.allocine.fr/film/fichefilm_gen_cfilm=203393.html

Edward Hopper (1882-1967), *Maison au bord de la voie ferrée*, 1925, Huile sur toile, 61×73.7cm, New-York, Museum Of Modern Art

<https://l-art-en-tete.com/2018/12/04/hopper-melancolique-demeure/>



Mélancolique demeure

Le thème de l'isolement est très important chez le peintre. Il lui permet de mettre en avant le conflit entre la nature et le monde moderne. Ici la maison est montrée comme un bloc, sans nature ni vie humaine à l'arrière-plan, face à l'arrivée de la modernité représentée par la voie ferrée. Avec son architecture un peu ancienne à l'époque de Hopper, elle témoigne d'un monde en voie de disparition. Cet isolement extrême peut aller, comme c'est le cas ici, jusqu'à un espace inquiétant et sinistre. Le dénuement du paysage, l'absence de mouvement et les ombres qui dérobent une partie de la maison (et notamment l'entrée) aux yeux du spectateur, laissent présager l'imminence d'un drame. La maison est-elle abandonnée, voire hantée ?

Cette atmosphère triste associée à un cadrage proche des procédés employés au cinéma a inspiré de nombreux réalisateurs de cinéma. Hitchcock dans *Psychose* en 1960, réutilise l'aspect effrayant de la maison ainsi que le jeu des lignes verticales et horizontales de la maison et du motel de Norman Bates. A son tour, en 1978, Terence Malick, s'inspire de la maison de Hopper dans *Les Moissons du ciel*, dont il se sert pour l'évocation d'un paradis perdu.

Cédric Dumaine, Sidonie Bonhec, « L'incroyable histoire de la maison hantée de Sarah Winchester », *francebleu.fr*, 5 mars 2021

<https://www.francebleu.fr/infos/insolite/l-incroyable-histoire-de-la-maison-hantee-de-sarah-winchester-1614872053>

Dans *Minute Papillon* !, Sidonie Bonnet s'intéresse aux fantômes et à leur influence sur nos vies. Philippe Charlier les connaît bien, il est médecin légiste et anthropologue, directeur du département de la Recherche et de l'Enseignement du Musée du Quai Branly. Il nous dévoile l'histoire de la maison hantée Winchester.

Une maison dédiée aux fantômes

Sarah Winchester est la veuve de William Wirt Winchester, fabriquant de carabines dans la Californie du tout début du XXème siècle.

À la mort de William, Sarah se dit hantée par les fantômes dont la mort fut causée par les armes à feu produites par son mari. Elle croit devoir expier leurs morts en se mettant au service de ces fantômes. Pour ce faire, elle lance les travaux de construction d'une maison destinée à héberger les âmes de ces victimes.

Des fantômes pour architectes

Sarah Winchester dit recevoir les indications de constructions directement de la part des fantômes. Ils lui dictent les plans de la maison et commandent tantôt un escalier, une nouvelle chambre ou une terrasse.

La maison est agrandie de 1884 à 1922 et présente de nombreuses bizarreries. On y trouve par exemple une pièce qui n'a ni porte ni fenêtre ou un escalier qui donne sur un mur.

De plus, Sarah est convaincue qu'elle restera en vie tant que la maison ne sera pas finie. Et c'est ce qui arrive. Dès lors que la maison a été totalement terminée, Sarah Winchester est morte.

"C'est soit un coup du destin, soit un coup des fantômes" conclut Philippe Charlier.



Hélène Angel, *Propriété interdite*, 2011



https://www.allocine.fr/film/fichefilm_gen_cfilm=133696.html



Alejandro Amenábar, *Les autres*, 2001



https://www.youtube.com/results?search_query=Les+autres++bande+annonce+vf



IV Sommaire détaillé
































Sommaire.....	1
 Dans ma maison 	2
 François Vigouroux, <i>L'âme des maisons</i> , 1996	2
 I - La maison : un élément fondamental dans l'histoire et la vie de l'homme	2
I - 1 La maison, un élément indissociable de la notion de civilisation.....	2
 C.R, « Ou vivaient les hommes préhistoriques ? », <i>Hominidés.com</i> , 2020-2021	2
 L'évolution des habitations de la préhistoire à aujourd'hui	3
 « Villages et maisons », « Bienvenue au Néolithique ! », <i>www.inrap.fr</i>	4
 François Savatier, «Les «gratte-ciel» de Çatal Höyük», <i>www.pourlascience.fr</i> , 2014.....	5
 Et pour en savoir plus, n'hésitez pas à consulter le site suivant 	6
 Jean Claude Hazera, «Le néolithique comme si vous y étiez», <i>lesechos.fr</i> , 2006.....	6
 Jean Guilaine, <i>Pourquoi j'ai construit une maison carrée</i> , 2006.....	8
 Jean-Paul Demoule, Qu'est-ce qu'une maison?, Dans Rue Descartes 2004/1 (n° 43), pages 104 à 111	9
 «La révolution néolithique ou les origines de l'économie de production», <i>France Inter</i> , 2021.....	10
 Émission «C'est pas sorcier», <i>France 3</i> , mai 2013	10
 Émission «Sur les traces de la préhistoire», <i>France bleu Périgord</i> , Christophe Tastet	11
 Et pour en savoir plus, n'hésitez pas à consulter les sites suivants 	11
 Jean-Olivier Gransard-Desmond (1975-), CC BY NC SA, Mai 2020	11
 Christiane Angibus-Esnault, Nouvelle ère (1947-) / CC BY NC SA, Mai 2020.....	12
 « habitat », <i>larousse.fr</i>	12
 Et pour en savoir plus, n'hésitez pas à consulter le site suivant 	14
 Jean-Paul Demoule, Qu'est-ce qu'une maison?, Dans Rue Descartes 2004/1 (n° 43), pages 104 à 111	14
 Et pour en savoir plus, n'hésitez pas à consulter les sites suivants 	15
 «Quels sont les matériaux qui façonneront la ville de demain?», <i>enviesdeville.fr</i> , 2018.....	15
 Et pour en savoir plus, n'hésitez pas à consulter les sites suivants 	16
 Et pour vous distraire 	17
 Émission « La fabuleuse histoire de la maison », Stéphane Bern, <i>France 2</i> , mars 2019	17

I – 2 La maison : mon abri, mon refuge	17
 Bachelard, <i>La poétique de l'espace</i> , 1957	17
 Jacques Pezeu-Massabuau, <i>La maison : espace social</i> , 1983	18
 Sylvain Tesson, <i>Dans les forêts de Sibérie</i> , (2011)	18
 Théophile Gautier, « La bonne soirée », <i>Émaux et camées</i> , 1852.....	18
 Jacques Pezeu-Massabuau, <i>La maison : espace social</i> , 1983	19
 Le calme après la tempête, publicité TV ISOVER 2021	19
 Les trois petits cochons.....	19
 Fabrice Larceneux Hervé Parent, <i>Marketing de l'immobilier</i> , 2010	20
 Jacques Pezeu-Massabuau, <i>La maison : espace social</i> , 1983	20
 Verisure : alarme avec caméra de sécurité connectée.....	21
 Daniel Defoe, Robinson Crusoé , 1719 (traduit de l'anglais par Petrus Borel).	21
 Patrick Avrane, <i>Maisons, Quand l'inconscient habite les lieux</i> , 2020.....	21
 Patrice Huerre, « L'enfant et les cabanes », <i>Enfances & Psy</i> , 2006/4 (no 33), pages 20 à 26.....	22
 Alberto Eiguer, Préface de la troisième édition de <i>L'inconscient de la maison</i> , 2021.....	22
 Bertrand Naivin, «Le confinement ou la consécration maison-monde», <i>usbeketrica.com</i> , 16 mars 2020 ..22	
 Affiche postée sur les réseaux sociaux par l'illustrateur Mathieu Persan vendredi 13 mars 2020, en anglais puis en français.....	23
 La Maison de l'Europe de Provence	23
 Olivier Le Goff, <i>L'invention du confort</i> , 1992	23
 Olivier Le Goff, <i>L'invention du confort</i> , 1992	24
 «L'invention et les évolutions du chauffage moderne centralisé», <i>Cité de l'architecture et du patrimoine</i> , 2015	25
 Jean-Marc Stébé, <i>Le logement social en France</i> , 8 ^{ème} édition remise à jour 2019.....	25
 Jacques Tati, <i>Mon oncle</i> , 1958.....	25
 Thomas Leroy, «La maison connectée, un rêve devenu réalité», <i>l'express.fr</i> , 24/04/2017.....	25
 Et pour aller plus loin 	26
 Et pour sourire... 	26
 Padraic COLUM, <i>An old woman of the road</i> ,1902	26
 Rémo Gary, <i>Le maréchal des sans-logis</i> , 2007.....	26
 Émile Zola, <i>L'Assommoir</i> , 1877	28
 Ernest Pignon-Ernest (né en 1942), <i>Expulsions</i> (1977), sérigraphies collées sur les murs de Paris et de la banlieue parisienne.	28
 Agnès Varda, <i>Sans toit ni loi</i> , 1985.....	28
 Marie-Hélène Boidin Dubrule et Stéphane Junique, « Les personnes vivant dans la rue: l'urgence d'agir », <i>Journal officiel de la république française</i> , 2018	29

 Éric Fottorino et Laurent Greilsamer, Extrait d'un entretien avec Patrick Declerck, Écrivain psychanalyste et anthropologue, novembre 2016. Edition le UN magazine n° 128.....	29
 Julien Damon, Les SDF en France : difficultés de définition et de prise en charge, Dans Journal du droit des jeunes 2003/3 (N° 223), pages 30 à 35.....	29
 Le Monopoly inspire des SDF, 1997.....	30
 Pierre Bachelet, <i>Sans abri</i> , 1995.....	30
 Les Fatals Picards, <i>Canal Saint-Martin</i> , 2009.....	31
 Anne Sylvestre, <i>Pas difficile</i> , 1986.....	32
 Marc Melki et Amélie Nothomb, « Et si c'était vous ? », 2018.....	33
I - 3 –La maison : élément capital de et dans la vie d'un homme.	33
 Émile Zola, <i>L'Assommoir</i> , 1877.....	34
 Stéphane Plaza, Recherche appartement ou maison, M6, 10/07/2016.....	34
 François Vigouroux, <i>L'âme des maisons</i> , 1996.....	34
 Publicité pour Castorama : Changer nous fait avancer.	35
 Roberto Garçon, « La Maison France 5»: sous les toits du succès, <i>Le Parisien</i> , 18 mai 2010.....	35
 Benjamin Janssens, « Ces émissions télé qui vous aident à réaménager votre intérieur », <i>Capital.fr</i> , 03/09/2017.....	35
 Le Top 3 des émissions de déco.....	36
 Et pour en savoir plus, n'hésitez pas à consulter les sites suivants 	37
 Huysmans, <i>À rebours</i> , 1884.....	37
 Renaud, <i>La Mère à Titi</i> , 1988.....	38
 Baudelaire, « L'invitation au voyage », XLIX, « Spleen et Idéal », <i>Les Fleurs du Mal</i> , 1857.....	39
 Emmanuel de Witte, <i>Intérieur avec une femme jouant du virginal</i> , entre 1665 et 1670, huile sur toile, 77,5 x 104,7 cm, Boijmans van Beuningen, Rotterdam.....	40
 Ringuet, <i>Trente arpents</i> , 1938.....	40
 Et pour rêver un peu... , découvrons quelques chefs d'œuvre architecturaux 	40
 10 des maisons les plus insolites de France.....	40
 Antoni Gaudi, Casa Batllo, Barcelone, 1906.....	42
 Emeline Féraud, Le Palais du facteur Cheval, l'incroyable histoire cachée derrière ce monument historique, Géo, publié le 15/01/2019 à 11h37 - Mis à jour le 05/04/2021.....	42
 Nils Tavernier, <i>L'incroyable histoire du facteur Cheval</i> , avec Jacques Gamblin et Laetitia Casta, 2019.....	44
 Frank Lloyd Wright, <i>La Maison sur la cascade</i> , 1935-39.....	44
 La Frénoise de Tatin, à partir de 1962.....	45
 Sophie Pinet, Les maisons-sculptures de Jacques Couëlle, 29 août 2018.....	45
 Jean Dubuffet, La Villa Falbala, Closerie Falbala, 1971-73.....	46
 La Closerie Falbala de Jean Dubuffet Fondation Dubuffet un film au drone de Lionel Fouré.....	46

	Marie Gicquel, À Périgny, la Closerie Falbala et autres trésors de Dubuffet, <i>94 Citoyens. Com</i> , 2016.....	46
	Jacques Lucas, <i>La Maison sculptée</i> , à partir de 1968	47
	Sou Fujimoto, l'Arbre blanc, 2019	48
	L'architecture selon Ricardo Bofill	50
	Marie Crabié, « Ces villas qui ont marqué l'histoire de l'architecture en France », <i>tema.archi</i> , 14 février 2020	50
I - 4 – La maison : reflet d'un statut social réel ou rêvé		52
	Les Compagnons de la chanson, <i>Enfin j'ai ma maison</i> , 1974.	52
	Fabrice Larceneux, Hervé Parent, <i>Marketing de l'immobilier</i> , 2010	53
	Eric Forra, « Les Français souhaitent devenir propriétaires », <i>immoactu.com</i> , juillet 2021	53
	Yankel Fijalkow, <i>Sociologie du logement</i> , 2011	54
	Roger-Henri Guerrand, <i>La figure du Propriétaire (XIXème et XXème siècles)</i> , 2003.....	55
	Balzac, <i>César Birotteau</i> , 1837	56
	Virginie Cresci, <i>Propriétaires contre locataires: histoire d'un éternel conflit social</i> , bibliobs, 2016.....	56
	Honoré Daumier, <i>Les locataires et les propriétaires</i> , <i>Charivari</i> , 1840.....	58
	Mona Chollet, <i>Chez soi, Une odysée de l'espace domestique</i> , 2015.....	58
	Et pour aller plus loin... 	59
	Zola, <i>Germinal</i> , 1885.....	59
	Jean-Marc Stébé, <i>Le logement social en France</i> , 1998, 8 ^{ème} édition mise à jour 2019	60
	Yankel Fijalkow, <i>Sociologie du logement</i> , 2011	60
	«La surface des logements selon la catégorie sociale», Observatoire des inégalités, <i>inegalites.fr</i> , 16 septembre 2009	61
	Bong Joon-ho, <i>Parasite</i> , 2019	61
	Thilda Riou, « "Parasite" : pourquoi la maison de la famille Park est-elle l'élément le plus important du film? », <i>marieclaire.fr</i> , 05/07/2021	61
	May, «Parasite, l'architecture de l'ascenseur social», <i>thefilmsociety.com</i> , 25 avril 2020.....	62
	Et pour en savoir plus, n'hésitez pas à consulter les sites suivants 	63
	Maurice Halbwachs, « Classes sociales et logement », <i>Constructif</i> , <i>cairn.info</i> , 2021	63
	Yankel Fijalkow, <i>Sociologie du logement</i> , 2011	65
	Balzac, <i>Le Père Goriot</i> , 1835	65
	Thierry Aprile, <i>L'immeuble de Paris au XIXe siècle</i>	65
	Mercier, <i>Tableau de Paris</i> , 1781.....	66
	Fabrice Larceneux, Hervé Parent, <i>Marketing de l'immobilier</i> , 2010	66
	Yankel Fijalkow, <i>Sociologie du logement</i> , 2011	67
	Jean-Marc Stébé, <i>Le logement social en France</i> , 1998, 8 ^{ème} édition mise à jour 2019	68

 Yankel Fijalkow, <i>Sociologie du logement</i> , 2011	68
 Yankel Fijalkow, <i>Sociologie du logement</i> , 2011	69
 Et voici trois documents qui résument les idées de cette sous partie 	69
 Fabrice Larceneux, Hervé Parent, <i>Marketing de l'immobilier</i> , 2010	69
 François Cusin, « Le logement, facteur de sécurisation pour des classes moyennes fragilisées ? », <i>Espaces et sociétés</i> , <i>Cairn.info</i> , 2012.....	70
 Pierre Gilbert, «Classes, genre et styles de vie dans l'espace domestique», <i>Actes de la recherche en sciences sociales</i> , <i>Cairn.info</i> , 2016.....	71
 II - Ma maison : un espace à investir, à habiter... à transformer en « chez moi »	72
 Maison : définition du dictionnaire Larousse	72
II - 1 Ma maison : Un logement souvent soumis à des contraintes	72
 Yankel Fijalkow, <i>Sociologie du logement</i> , 2011	73
 Jean-Marc Stébé, <i>Le logement social en France</i> , 1998, 8 ^{ème} édition mise à jour 2019	73
 Le Corbusier, <i>La Cité radieuse 1945 -1952</i>	74
 Et pour aller plus 	75
 Emmanuel Fouquet, <i>La cité napoléon un exemple unique d'une cité ouvrière fermée à Paris au XIXème siècle</i> , <i>neufhistoire.fr</i> , 2020	76
 Et pour aller plus loin 	76
 Yankel Fijalkow, <i>Sociologie du logement</i> , 2011	76
 Jean-Marc Stébé, <i>Le logement social en France</i> , 1998, 8 ^{ème} édition mise à jour 2019	77
 Jean-Marc Stébé, <i>Le logement social en France</i> , 1998, 8 ^{ème} édition mise à jour 2019	77
 Yankel Fijalkow, <i>Sociologie du logement</i> , 2011	78
 Et pour aller plus loin 	78
 Raymond BIZOT, « Au milieu du XIXème siècle, le paternalisme industriel » <i>lamarseillaise.fr</i> , 27/10/201579	
 Et pour aller plus loin 	80
 Émile Zola, <i>L'Assommoir</i> , 1877	80
 Yankel Fijalkow, <i>Sociologie du logement</i> , 2011	81
 Et pour aller plus loin 	82
 Alexandra Leclère, <i>Le grand partage</i> , 2015	82
 Yankel Fijalkow, <i>Sociologie du logement</i> , 2011	82
 Yankel Fijalkow, <i>Sociologie du logement</i> , 2011	83
 Yankel Fijalkow, <i>Sociologie du logement</i> , 2011	83

 Sophie Dumay, « Déconfinement: le monde d'après passera aussi par l'habitat, selon un architecte », <i>francetvinfo.fr</i> , 23/04/2020.....	84
 Et pour aller plus loin 	86
 Thiphaine de Rocquigny, « Dis-moi où tu habites je te dirai qui tu es : épisode 1 le rêve du pavillon gris », <i>France culture</i> , 12/01/2021.....	86
 Thiphaine de Rocquigny, « Dis-moi où tu habites je te dirai qui tu es : épisode 2 le choix de la grande ville », <i>France culture</i> , 13/01/2021.....	86
 Thiphaine de Rocquigny, « Dis-moi où tu habites je te dirai qui tu es : épisode 3 l'heure où blanchit la campagne », <i>France culture</i> , 14/01/2021	87
 Michel Feltin-Palas, « Nos villes sont menacées par l'uniformité », <i>lexpress.fr</i> , 24/10/2018	87
 Lorcan Finnegan, <i>Vivarium</i> , 2019	88
 Les cow-boys fringants, <i>Les maisons toutes pareilles</i> , 2019.....	88
 Bénabar, <i>Quatre murs et un toit</i> , 2005	89
 Vincent Cuzon, « 62 % des Français ne veulent pas acheter un logement à plus de 30 minutes de leur travail », <i>se loger.com</i> , 22 Juillet 2019	90
 Fleur Olganier, « Immobilier: les Français rêvent toujours d'être propriétaire », <i>ladepeche.fr</i> , 08/03/2017	91
 Albert Dubout, <i>Dessins Humoristiques</i>	92
II – 2 Ma maison : un espace partagé.....	92
 Alberto Eiguer, <i>Une maison natale</i> , 2016.....	93
 Édouard Vuillard, <i>Le Grand Intérieur aux six personnages</i> , 1897	93
 Alberto Eiguer, <i>L'inconscient de la maison</i> , 2004	93
 Pub IKEA "votre besoin d'être chez vous grandit alors nous baissons nos prix	93
 Patrick Avrane, <i>Maisons, quand l'inconscient habite les lieux</i> , 2020.....	93
 Familles nombreuses : Comment réussir à s'organiser ?	94
 Grand Corps Malade, <i>L'Appartement</i> , 2008	94
 Renan Luce, <i>Chez Toi</i> , 2009	95
 Zola, <i>L'Assommoir</i> , 1877	96
 Chateaubriand, <i>Mémoires d'outre-tombe</i> , 1849.....	97
 Edward Hopper (1882-1967), <i>Chambre à New York</i> , 1932, 74 x 91, Sheldon Art Gallery (USA).....	98
 Sartre, <i>Huis clos</i> , 1944.....	98
 Dominique Farrugia, <i>Sous le même toit</i> , 2017.....	99
 Renaud, <i>Dans mon H.L.M.</i> , 1980	100
 Les Wriggles, <i>Les Voisins</i> , 2005.....	102
 Chateaubriand, <i>Mémoires d'outre-tombe</i> , 1849.....	103
 Alberto Eiguer, <i>L'inconscient de la maison</i> , 2004	104
 Jean-Louis Le Run, « L'enfant et l'espace de la maison », <i>cairn.info</i> , 2006.....	105
 Marguerite Duras, <i>La vie matérielle</i> , 1988	105

	Maya Lebas, « Le rêve d'une pièce rien que pour soi... », <i>lefigaro.fr</i> , 4 mars 2011	107
	Stéphanie Torre « Mon coin préféré de la maison », <i>mariefrance.fr</i> , 27 février 2014	108
	Et pour en savoir plus, n'hésitez pas à consulter les sites suivants 	109
	Alberto Eiguier, <i>Une maison natale</i> , 2016	109
	Alberto Eiguier, <i>Une maison natale</i> , 2016	110
	Philippe Delerm, <i>C'est bien</i> , 1991	110
	Madness, <i>Our house, in the middle of our street</i> , 1982	111
	Publicité Total Direct Energie, 2019	112
	Maxime Le Forestier, <i>San Francisco</i> , 1972	112
	Herbert Pagani, <i>La bonne franquette</i> , 1974	113
	Pierre Vassiliu, <i>Dans Ma Maison D'amour</i>	114
	Thomas Fersen, <i>L'escalier</i> , 1995	115
	Cédric Klapisch, <i>L'Auberge espagnole</i> , 2002.....	117
	Voltaire, <i>Candide ou L'Optimisme</i> , 1877	117
	Valérie Valin-Stein, « L'habitat participatif offre plus qu'un logement », <i>Le Particulier</i> , N°1152, Janvier 2019	117
	Anne Eveillard , « La cohabitation, ou le goût des autres », <i>cotemaison.fr</i> , 21/08/2013	118
	Et pour aller plus loin 	120
II – 3 Ma maison : Mon chez Moi		120
	François Vigouroux, <i>L'âme des maisons</i> , 1996	120
	François Vigouroux, <i>L'âme des maisons</i> , 1996	121
	Résidé Études, expert de l'immobilier locatif, « Investissement immobilier : la meilleure solution d'épargne en 2021? », <i>bfmtv.com</i> , 15/12/2020.....	121
	François Vigouroux, <i>L'âme des maisons</i> , 1996	121
	André Massot, « Propriétaire bailleur », <i>politique du logement.com</i> , 2003 (mise à jour Jean Bosvieux, 2016).....	122
	Le viager	122
	Pierre Tchernia, <i>Le viager</i> , 1972	123
	Sabine Vassart, <i>Habiter, Pensée plurielle</i> , 2006/2 (no 12), pages 9 à 19	123
	Ma maison, c'est mon château, Geneviève Laroque, <i>Dans Gérontologie et société</i> 2011/1 (vol. 34 / n°136), pages 8 à 11	124
	Isabelle Taubes, <i>Déménager, un stress salutaire</i> , <i>Psychologie</i> , 2020.....	124
	Pauline Julien, <i>Déménager ou rester là</i> , 1993	125
	Pérec, <i>Espèces d'espaces</i> , 1974	125
	Fanny Liatard, Jérémy Trouilh, <i>Gagarine</i> , 2020.....	126
	Alberto Eiguier, <i>Une maison natale</i> , 2016	127

 Virginie Dodeler, Gustave-Nicolas Fisher, <i>Mon bureau, ma maison et moi</i> , 2016.....	127
 Et pour aller plus loin... 	128
 Françoise Hardy, <i>La maison où j'ai grandi</i> , 1966.....	128
 Henry Bordeaux, <i>La Maison</i> , 1910.....	129
 Juliette Miséréré, <i>La maison est-elle un support de mémoire et de légende? Livre 2</i>	130
 Barbara, <i>Ma maison</i> , 1973.....	131
 Ernest Delève, <i>La Belle journée</i> , 1953.....	131
 Pascal Quignard, <i>Villa Amalia</i> , 2006	132
 Alibert, <i>Un Petit Cabanon</i> , 1935	132
 Et pour aller plus loin... 	134
 Et voici trois documents qui résument les idées de cette sous partie 	134
 Géraldine Mosna-Savoie, « Qu'est-ce qu'être chez soi », <i>Le journal de la philo, France culture</i> , 24/02/2020	134
 Sabine Vassart, <i>Habiter, Pensée plurielle</i> , 2006/2 (no 12), pages 9 à 19	135
 Virginie Dodeler, Gustave-Nicolas Fisher, <i>Mon bureau, ma maison et moi</i> , 2016.....	136
II – 4 Ma maison, une deuxième peau, un lieu originel et fondateur	137
 Pascale Senk, <i>Tout ce que ma maison dit de moi, Psychologies</i> , 2019	137
 Anne Laure Gannac, « Notre maison, notre miroir », <i>Psychologies</i> , 18 mars 2020	138
 Alberto Eigner, <i>Une maison natale</i> , 2016.....	139
 Et pour aller plus loin 	140
 Nicolas Zentner illustration pour T Magazine, <i>letemps.ch</i> , 2019	140
 Émilie Veillon, « La maison, miroir de l'âme ? », <i>letemps.ch</i> , vendredi 4 janvier 2019	140
 La nouvelle campagne Leroy Merlin : Prendre soin de sa maison, c'est prendre soin de soi	140
 Balzac, <i>Le Père Goriot</i> , 1834	140
 Liliane Louvel, « En passant par la façade: Les Hauts de Hurlevent », <i>Poétique, cairn.info</i> , 2004.....	141
 Tout ce que ma maison dit de moi, Pascale Senk, 2019, <i>Psychologies</i>	142
 Sabine Vassart, <i>Habiter, Pensée plurielle</i> , 2006/2 (no 12), pages 9 à 19.....	142
 Pierre Bonnard, <i>Nu dans un intérieur</i> , 1905, The National Gallery of Art Washington.....	143
 « Cambriolage : On ressent cette intrusion comme un viol », <i>Faits divers Tarn et Garonne, ladepeche.fr</i> , 13/01/2017	143
 Et pour aller plus loin 	144
 Isabelle Taubes, « La maison, le lieu de tous nos états », <i>psychologies.com</i> , 2020.....	144
 Nguyen Kim-Chi, «Le dessin de la Maison», <i>La personnalité et l'épreuve de dessins multiples</i> , 1989.....	145
 Bachelard, <i>La poétique de l'espace</i> , 1957.....	146

	François Vigouroux, <i>L'âme des maisons</i> , 1996	146
	Yves Rinaldi, René Magritte, "L'empire des lumières" ou la maison des rêves <i>musicarmonia.fr</i> , 2013	147
	Juliette Miséréré; La maison est-elle un support de mémoire et de légende? Livre 2	148
	Et pour aller plus loin 	148
	Siri Hustvedt, <i>La femme qui tremble</i> , Une histoire de mes nerfs, 2010	148
	Raine Maria Rilke, <i>Les cahiers de Malte Laurids Brigge</i> , 1910	149
	Et pour aller plus loin 	150
	Bachelard, <i>La poétique de l'espace</i> , 1957	151
	François Vigouroux, <i>L'âme des maisons</i> , 1996	152
	François Vigouroux, « Dans la peau de la maison, Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux, 2006	152
	Juliette Miséréré; La maison est-elle un support de mémoire et de légende? Livre 2	153
	Alberto Eguier, <i>Une maison natale</i> , 2016	154
	Keigo Higashino, <i>La maison où je suis mort autrefois</i> , 1994	154
	Juliette Miséréré; La maison est-elle un support de mémoire et de légende? Livre 2	155
	Leroy Merlin maison "un abri un toit un chez soi"	155
	Yoanna Sultan-R'bibo, « Une cabane dans mon salon ou pourquoi les enfants confinés construisent-ils des cachettes ? », <i>le monde.fr</i> 26 mars 2020.....	155
	Chimène Badi, <i>Je viens du Sud</i> , 2004	156
	Giorgio de Chirico, <i>Le retour d'Ulysse</i> (1968), Huile sur toile, 60x80cm, Rome, Italie	158
	Joachim du Bellay, « Heureux qui comme Ulysse », <i>Les Regrets</i> , Sonnet XXXI, 1558	158
	Homère, <i>L'Odyssée</i> , Chant XXIII, Ulysse et Pénélope, VIII ^e siècle av. J C, traduction par Leconte de Lisle, 159	
	III - Ma maison, mon abri, mon chez moi : un lieu de totale sérénité?.....	159
	III - 1- Ma maison : Havre de paix ou source d'angoisse ?	159
	Pierre Albert-Birot, Intérieur, Les amusements naturels, <i>Deux cent dix gouttes de poésie</i> : 1945-1967, 1983	159
	Pérec, <i>Espèces d'espaces</i> , 1974	160
	Xavier de Maistre, <i>Voyage autour de ma chambre</i> , 1794	160
	Emmanuel Laurentin, Lire " Voyage autour de ma chambre ", un texte ô combien d'actualité!, 2020, France culture	160
	Et pour aller plus loin, 	161
	Huysmans, <i>À rebours</i> , 1884	161
	Rembrandt, <i>Philosophe en méditation</i> , 1632, huile sur toile, 28 x 34, Louvre, Paris	162
	Albrecht Dürer, <i>Saint Jérôme dans sa cellule</i> , 1514,	163
	Alberto Eguier, <i>L'inconscient de la maison</i> , 2004	163

 Mona Chollet, <i>Chez soi, Une odysée de l'espace domestique</i> , 2015.....	164
 David Lean, <i>Le docteur Jivago</i> , 1965.....	165
 Marguerite Duras, <i>Écrire</i> , 1993.....	165
 Siri Hustvedt, <i>La femme qui tremble</i> , Une histoire de mes nerfs, 2010.....	166
 Le Moulin de Dannemois, havre de paix de Claude François, <i>Le soir</i> , 2018.....	166
 Éric Delvaux, « Dis-moi où tu habites, je te dirai qui tu es », <i>franceinter.fr</i> , 25 juin 2012.....	166
 La maison de Claude Monet.....	166
 Salvador Dali, <i>Jeune fille à la fenêtre</i> , 1925 Musée National Reine Sofia à Madrid.....	166
 Claude Roy, « La fenêtre fermée », <i>Poésies</i> , 1970.....	167
 Jacques Brel, <i>Les Fenêtres</i> , 1963.....	167
 Antonio A. Casilli, <i>Les Liaisons numériques: vers une nouvelle sociabilité?</i> , 2010.....	169
 Thomas Messias, « Hikikomori: la vie cloîtrée des ados en retrait », <i>slate.fr</i> , 1 mars 2015.....	169
 Laurence Trush, <i>De l'autre côté de la porte</i> , 2015.....	171
 Marcianne Blévis, Hors les murs. « Un itinéraire psychanalytique », <i>Rue Descartes, cairn.info</i>, 2004...	171
 Beaumarchais, <i>Le Barbier de Séville - Acte I, scène 3</i>	171
 Et pour aller plus loin 	172
 Les Goguettes, <i>T'as voulu voir le salon</i> , 2020.....	172
 Clémence Petit, Justine Lehrmann, Alice Best, Le surpeuplement, une forme de mal-logement toujours prégnante et socialement discriminante, <i>Recherche sociale</i> 2017/4 (N° 224),.....	173
 Roddy Doyle, <i>La femme qui se cognait dans les portes</i> , 1996.....	174
 Et pour aller plus loin, 	175
 Maupassant, <i>Le Horla</i> , 1886.....	175
 Antti Jokinen, <i>La locataire</i> , 2011.....	176
 Hitchcock, <i>Psychose</i> , 1960.....	176
III – 2 - Ma maison : Lieu de détente ou de contraintes.....	176
 Muriel Barbéry, <i>L'élégance du hérisson</i> , 2006.....	176
 « Se créer un coin détente », <i>topmaison.net</i> , 18 février 2021.....	177
 BFMTV, Un spa à domicile, 10/05/2018.....	177
 Et pour aller plus loin 	177
 Jean Lebrun, « Le travail à domicile », <i>Le vif de l'histoire, franceinter.fr</i> , 19 février 2021.....	178
 Émile Zola, <i>L'Assommoir</i> , 1877.....	179
 « Le télétravail questionne en profondeur notre rapport au travail et on ne travaillera plus comme avant », <i>bienvivreledigital.orange.fr</i> , 12-06-2020.....	182
 « Coronavirus en France : télétravail ou quand la sphère professionnelle envahit l'intime », <i>tv5monde.com</i> , 24 juin 2020.....	183

	Confusion entre vie privée et vie professionnelle – êtes-vous disponible en permanence ?	184
	Huysmans, <i>À rebours</i> , 1884	185
	Balzac, <i>Eugénie Grandet</i> , 1833.....	186
	James Ivory, <i>Les vestiges du jour</i> , 1993	186
	Pieter Janssens Elinga	187
	Pieter Janssens Elinga, <i>La Balayeuse</i>, 1668-72, 62 x 59, Petit Palais, Paris.....	187
	Pieter Janssens Elinga, <i>Intérieur avec un peintre, une femme lisant et une servante</i> , 1668, 83,7 x 100, Städelsches Kunstinstitut, Francfort.....	187
	Mona Chollet, <i>Chez soi, Une odyssée de l'espace domestique</i> , 2015.....	187
	Simone de Beauvoir, <i>Le deuxième sexe</i> , T2, « L'expérience vécue, Situation, La femme mariée », 1986..	188
	Pierre Gilbert, « Classes, genre et styles de vie dans l'espace domestique », <i>Actes de la recherche en sciences sociales</i> , Cairn.info, 2016	189
	Félix Vallotton, <i>Femme fouillant dans un placard</i>, 1901 , Huile sur toile, 78 x 40 cm, Fondation Félix Vallotton - Lausanne	190
	Pierre Fresnaut-Deruelle, La banalité transfigurée dans <i>Femme fouillant dans un placard</i>	190
	Marguerite Duras, <i>La vie matérielle</i> , 1988	190
	Marguerite Duras, <i>La vie matérielle</i> , 1988	191
	Jean-Pierre Vernant, <i>Mythe et pensée chez les Grecs</i> , 1965	192
	Chantal Akerman, <i>Jeanne Dielman, 23 quai du commerce, 1080 Bruxelles</i> , 1975.....	192
	Mathieu Gateau, Hervé Marchal, <i>La France pavillonnaire</i> , 2020.....	192
	Et pour aller plus loin, n'hésitez pas à consulter les sites suivants	193
	Alain Chabat, « La maison de Malococcix », <i>Astérix et Obélix, mission Cléopâtre</i> , 2002	193
	Dany Boon, <i>La maison du bonheur</i> , 2006	193
	Régis Bigot, <i>Le logement pèse de plus en plus dans le budget des ménages européens</i>, 2009, Informations sociales 2009/5 (n° 155), pages 14 à 23	193
	Émile Zola, <i>L'Assommoir</i> , 1877	195
	III - 3 – Un lieu chargé d'émotion	196
	François Vigouroux, <i>L'âme des maisons</i> , 1996	196
	Henri Bosco, <i>Malicroix</i> , 1946	196
	Louis Mercier, « Les fenêtres », <i>Le poème de la maison</i> , 1906	196
	« Domonyme », <i>Wikipedia</i>	197
	Et pour aller plus loin	197
	Mariana Reali, « Maison de famille, quand tu nous tiens », <i>leséchos.fr</i> , 21 juin 2019	197
	Simone de Beauvoir, <i>Le deuxième sexe</i> , T2, « L'expérience vécue, Situation, La femme mariée », 1986..	198
	Mariana Reali, « Maison de famille, quand tu nous tiens », <i>leséchos.fr</i> , 21 juin 2019	198
	Yves Duteil, <i>L'amour est une maison</i> , 1974	199

 Line Renaud, <i>Ma cabane au Canada</i> , 1989	200
 Michel Polnareff, <i>Dans la maison vide</i> , 1969	200
 Pierre Reverdy, « Il reste toujours quelque chose », <i>La lucarne ovale</i> , 1956.....	202
 Yannick Cochenec , « Comment dire adieu à la maison de son enfance?», <i>slate.fr</i> , 9 août 2015	202
 Lydia Flem, <i>Comment j'ai vidé la maison de mes parents</i> , 2004	203
 Florence Calicis, « Les héritages familiaux : comment faire avec nos loyautés ? », <i>Cahiers de psychologie clinique, cairn.info</i> , 2014.....	204
 Robert Guédiguian, <i>La villa</i> , 2017	205
 Juliette Miséréré; <i>La maison est-elle un support de mémoire et de légende? Livre 2</i>	206
 À découvrir 	206
 Pierre Magnan, <i>La maison assassinée</i> , 1984	207
 Georges Lautner, <i>La maison assassinée</i> , 1988	208
 Vincent Geny, <i>Les maisons du crime, Marianne</i> , juillet 2021.....	208
 Hitchcock, <i>Rebecca</i> , 1940	211
 Ben Wheatley, <i>Rebecca</i>, 2020	211
 Edward Hopper (1882-1967), <i>Maison au bord de la voie ferrée</i> , 1925, Huile sur toile, 61×73.7cm, New-York, Museum Of Modern Art	211
 Cédric Dumaine, Sidonie Bonnac, « L'incroyable histoire de la maison hantée de Sarah Winchester », <i>francebleu.fr</i> , 5 mars 2021.....	211
 Hélène Angel, <i>Propriété interdite</i> , 2011	212
 Alejandro Amenábar, <i>Les autres</i>, 2001	212
 IV Sommaire détaillé	213